
UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES

NOUVELLE EDITION,

REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

TOME SIXIE'ME.



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XXXV.

Avec Privilege.



ALEXANDRE.



AYANT dessein d'écrire dans ce volume la vie d'Alexandre le Grand & celle de César, qui défit Pompée, à la vûë de cette quantité de faits importans & mémorables qui se présentent à moi de tous côtez, je ne ferai d'autre préface à cet ouvrage que de prier ceux qui le liront, que s'ils trouvent que je n'ay pas exposé toutes ces grandes actions dans un grand détail, & avec une extréme & scrupuleuse exactitude, & que je les ai abregées pour la plûpart, & n'en ai donné qu'une espéce de

Apologie de Plutarque sur ce qu'il n'a pas écrit en détail les actions de ces grands hommes.

ſommaire, ils ne viennent pas me chicaner ſur cela, car je n'écris pas une hiſtoire, mais des vies. Et ce n'eſt pas toûjours dans les exploits les plus éclatans & les plus ſignalés que paroiſſent le plus la vertu, ou le vice de ceux qui les exécutent, mais ſouvent la moindre petite action, une ſimple parole, un jeu, font beaucoup mieux connoître les mœurs des hommes que les combats les plus ſanglans, les batailles rangées, & les priſes de villes. Comme donc les Peintres, qui font des portraits, recherchent ſur tout la reſſemblance dans les traits du viſage, & particuliérement dans les yeux, où éclatent les ſignes les plus ſenſibles des mœurs & du naturel, & négligent les autres parties, il faut qu'on me permette de même de rechercher dans l'ame les principaux traits, les traits les plus marquez, afin qu'en les raſſemblant je faſſe de la vie de ces grands hommes un portrait vivant & animé, & qui leur reſſemble, laiſſant à d'autres le détail des ſiéges, des batailles, & de toutes ces autres grandes actions.

Il y a de la difference entre écrire l'hiſtoire, & écrire des vies.

Les mœurs des hommes paroiſſent mieux dans les petites choſes, que dans les grandes.

Les ſignes les plus ſenſibles des mœurs éclatent dans les yeux.

C'eſt une choſe generalement reçuë pour

Car je n'écris pas une hiſtoire, mais des vies.] La fidelité de l'hiſtoire demande un détail exact & circonſtancié de toutes les actions des hommes; mais les vies ne demandent que les traits principaux, & ceux qui peuvent le plus contribuer à la reſſemblance. Plutarque les compare fort bien aux portraits, où l'on ne recherche pas tous les lineamens d'un viſage, mais ſeulement ceux qui le caracteriſent le plus.

Mais ſouvent la moindre petite action, une ſimple parole, un jeu, font beaucoup mieux connoître les mœurs.] C'eſt auſſi en cela que

constante qu'Alexandre du côté de son pere descendoit d'Hercule par Caranus, & que du côté de sa mere il descendoit d'Achille par Neoptoleme. On dit que Philippe encore très-jeune, étant à Samothrace, fut initié aux mystéres de cette Isle avec Olympias qui étoit encore enfant, que là il devint amoureux de cette Princesse, qui étoit orpheline de pere & de mere, & qu'il l'obtint enfin en mariage de son frere Arymbas. La nuit qui précéda celle où les mariez devoient être enfermez ensemble dans leur chambre nuptiale, Olympias songea qu'elle entendoit un furieux tonnerre, que la foudre tomba sur son ventre, que de ce coup il s'alluma un grand feu, & que ce feu s'étant partagé en plusieurs brandons, qui se répandirent de côté & d'autre, se dissipa & s'évanouït.

Origine d'Alexandre.

Olympias encore enfant, initiée aux mysteres de Samothrace, des Dieux Cabires.

Songe d'Olympias la veille de ses nôces.

ces vies de Plutarque sont admirables; il peint si bien ces grands Hommes d'aprés nature, qu'il semble qu'on les voye & qu'on vive avec eux.

Qu'Alexandre du côté de son pere descendoit d'Hercule par Caranus.] Ce Caranus étoit le seiziéme descendant d'Hercule; il s'empara de la Macedoine, & Alexandre le Grand étoit le XXII. descendant de ce Caranus; de sorte que depuis Hercule jusqu'à Alexandre, voilà XXXVIII. générations.

Et que du côté de sa mere il descendoit d'Achille par Neoptoleme,] De ce côté-là les générations ne sont pas si bien suivies, car il manque plusieurs races. Il suffit de sçavoir qu'Olympias étoit fille de Neoptoleme, & sœur d'Arymbas, ou Arybbas.

Avec Olympias qui étoit encore enfant.] Les femmes se faisoient initier à ces mysteres comme les hommes, & dès leur enfance, comme on le voit ici, & dans la 1. scene du Phormion de Terence, où Davus dit:

——— Porro autem Geta
Ferietur alio munere ubi hera pepererit.
Porro alio autem ubi erit puero natalis dies,
Ubi initiabunt.

Et Philippe quelque tems après son mariage songea qu'il cachetoit d'un anneau le ventre de la Reine, & que la graveure de cet anneau étoit un lion.

Tous les autres Devins tenoient ce songe pour fort suspect, & disoient qu'il avertissoit Philippe de prendre garde de fort près à sa femme, & de veiller à sa conduite. Mais Aristandre de Telmese dit que ce songe marquoit seulement que la Reine étoit grosse, car on ne cachete point les vaisseaux vuides, & qu'elle accoucheroit d'un fils, qui seroit très-courageux, & qui tiendroit de la nature du lion. On dit aussi qu'on avoit vû quelquefois dans le lit d'Olympias un grand serpent étendu auprès d'elle. L'on assûre même que ce fut cela principalement qui refroidit l'amour & les caresses de Philippe, de sorte qu'il n'alloit plus si souvent coucher avec elle, soit que ce serpent lui fît craindre que sa femme n'essayât sur lui quelques sorceleries, & quelques drogues, ou que par respect il s'éloi-

Explication qu'Aristandre donne à ce songe de Philippe.

Grand serpent couché dans le lit d'Olympias.

Mais Aristandre de Telmese.] C'est celui qui accompagna Alexandre dans ses expeditions, & qui lui servit de Devin & de sacrificateur. C'étoit le Calchas d'Alexandre. L'explication qu'il donne au songe du Roi, marque un homme d'esprit, qui veut éloigner de l'imagination du Prince toutes les idées fâcheuses que l'explication des autres Devins y pouvoient faire naître. *Telmese*, ville de la Lycie.

Soit que ce serpent lui fit craindre que sa femme n'essayât sur lui.) C'est plûtôt par le soupçon qu'il eut de quelque infidélité d'Olympias, car Philippe n'étoit pas assez ignorant des affaires du monde pour ne pas sçavoir que ces serpens & autres fictions semblables couvroient d'ordinaire des commerces secrets.

gnât de sa couche, qu'il croyoit occupé par un être plus grand que lui.

On conte aussi la chose d'une autre maniere. On dit que toutes les femmes de ces quartiers-là de toute ancienneté sont sujettes à être saisies de l'esprit d'Orphée, & de la fureur Divine qui s'empare des Bacchantes aux Orgies de Bacchus; que de là on les appelle *Clodones* & *Mimallones*; qu'elles courent avec de grands cris, & qu'elles font plusieurs choses semblables à celles que font les femmes Hedonienes & les Thracienes qui habitent autour du mont Hemus. Il semble même que de ce que font ces Thracienes, on a tiré le mot grec *Threscevein*, pour dire vaquer curieusement & superstitieusement au culte des Dieux. Or Olympias étoit plus adonnée à ces sortes de superstitions, que toutes les autres, & se mettant souvent à la tête de ces furieuses & de ces enthousiastes, elle les promenoit d'une maniere plus étrange & plus effroyable, car elle traînoit après elle dans les chœurs de ces Bacchantes de grands serpens privez, qui se glissant souvent hors des corbeilles & des vans mystiques, où on les portoit, & s'entortillant autour des thyrses de ces femmes, & de leurs couronnes, épouvantoient les assistans.

Femmes de Macedoine & de Thrace, sujettes à être éprises de fureur.

Bacchantes appellées Clodones & Mimallones, c'est-à-dire, furieuses.

Threscevein, faire comme les Thracienes.

Etranges processions qu'Olympias faisoit à la tête des femmes de Macedoine.

Cependant Philippe après son songe ayant envoyé à Delphes Cheron de Megalopolis, on dit qu'il lui rapporta un Oracle de la part du Dieu, qui lui ordonnoit d'offrir des sacrifices à

Oracle de Delphes apporté à Philippe.

Philippe perdit un œil pour punition de sa curiosité.

Jupiter Ammon, & d'honorer particulierement ce Dieu. On ajoûte qu'il perdit un œil, & justement celui qu'il avoit mis au trou de la porte, & dont il avoit vû ce Dieu couché avec sa femme sous la forme d'un serpent. Olympias, au rapport d'Eratosthene, lorsqu'elle envoya son fils Alexandre à l'armée, lui découvrit à lui seul le secret de sa naissance, & l'exhorta sur cela à n'avoir que des pensées dignes du fils d'un si grand Dieu. D'autres assûrent qu'elle rejettoit ces contes comme une impieté, & qu'elle disoit d'ordinaire, *Alexandre ne cessera-t'il donc jamais de me mettre mal avec Junon?*

Bon mot d'Olympias sur la vanité de son fils, qui se disoit fils de Jupiter.

Hecatombaeon.

Le Temple de Diane d'Ephese brûlé le jour de la naissance d'Alexandre.

Alexandre nâquit le sixiéme jour du mois d'Août, que les Macedoniens appellent *Loüs*, & ce même jour-là le temple de Diane d'Ephese fut brûlé & réduit en cendres, sur quoi Hegesias de Magnesie fait une reflexion si froide, qu'elle

Sur quoi Hegesias de Magnesie fait une reflexion si froide, qu'elle auroit suffi à éteindre ce grand embrasement.) Au lieu de ὡς du texte, il faut lire ὃ, comme dans un manuscrit. Hegesias étoit un Historien qui vivoit du tems de Ptolemée, fils de Lagus. Ce mot que Plutarque lui attribuë, & qu'il trouve si froid, Ciceron l'attribuë à Timée, & il le trouve fort bon. *Concinnèque ut multa Timaeus, qui cum in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianae Ephesiae templum deflagravisse, adjunxit. Minime id esse mirandum, quod Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.* Voilà deux jugemens bien opposez. Pour moi je crois celui de Plutarque le meilleur & le plus solide. Ce mot est froid de quelque maniere qu'on le prenne. Et Longin nous a fort bien avertis que Timée est plein de ce style froid & puerile, qu'il reprend. La pente que Ciceron avoit à la raillerie, le rendoit peut-être peu difficile sur ces sortes de traits, que des gens plus serieux condamnent.

auroit suffi à éteindre cet embrasement,, car il dit, *qu'il ne falloit pas s'étonner que ce Temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias, pour faciliter la naissance d'Alexandre.*

Mot très-froid de cet Historien.

Tous les Mages qui se trouverent alors à Ephese frappez de cet incendie, & le prenant pour un signe d'un plus grand malheur, couroient par toutes les ruës en se frappant le visage, & en criant que ce jour-là avoit enfanté à l'Asie le plus grand de tous les fleaux, & le malheur le plus épouvantable. Et le même jour il arriva trois courriers à Philippe qui venoit de prendre la ville de Potidée. Le premier lui apportoit la nouvelle que les Illyriens avoient été défaits dans une grande bataille par son Lieutenant Parmenion; le second, qu'il avoit remporté le prix de la course des chevaux de selle aux jeux Olympiques, & le troisiéme que la Reine étoit accouchée d'un fils.

Ce que les Mages augurerent de cet incendie.

Trois grandes nouvelles arrivées en même tems à Philippe.

Toutes ces grandes nouvelles arrivées en même temps, lui causerent une grande joye, comme on peut penser, mais les Devins augmenterent infiniment cette joye, & lui firent concevoir de grandes esperances, en lui déclarant, qu'*un enfant né dans le temps de ces trois victoires, seroit invincible.*

Ce que les Devins augurerent de ces trois nouvelles en faveur d'Alexandre.

Pour ce qui est de son visage & de la forme de son corps, les statuës de Lysippe sont celles qui le representent le plus au naturel. Aussi voulut-il que ce Sculpteur fût le seul qui fît sa

Les Statuës de Lysippe, celles qui le représentent le mieux.

figure. Plusieurs de ses éleves dans la suite, & plusieurs de ses amis tâcherent bien de l'imiter, mais aucun ne reussit comme Lysippe à rendre parfaitement le port de son cou, qui penchoit un peu sur l'épaule gauche, & le feu & la vivacité de ses yeux.

Défaut du portrait qu'Apelle en avoit fait.

Apelle le peignit aussi en Jupiter armé de la foudre, mais il ne rendit pas bien la couleur de son teint, qu'il fit un peu trop brun & trop chargé, car il étoit blanc & d'une blancheur relevée par un peu d'incarnat, qui éclatoit particulierement sur son estomac & sur son visage. On lit dans les mémoires d'Aristoxene, qu'il sentoit fort-bon, & que de sa bouche & de tout son corps il en sortoit une odeur charmante qui parfumoit tous ses habits. Cela venoit peut-être de l'excellence de son temperament qui étoit très-chaud, & plein de feu; car, selon Theophraste, la bonne odeur vient de la coction des humeurs par la chaleur naturelle; c'est pourquoi on voit que les pays les plus secs & les plus chauds sont ceux qui portent les plus excellens aromates, & en plus grande quantité, le soleil attirant toute l'humidité qui fait la matiére de la corruption, & qui nage sur la superficie des corps. Et c'étoit cette même chaleur naturelle d'Alexandre qui le rendoit si sujet à boire, & si courageux.

Il sortoit du corps d'Alexanre une odeur charmante.

La cause de la bonne odeur.

Sagesse & temperance d'Alexandre avec les femmes.

Dès son enfance il fit connoître qu'il seroit fort sage & fort temperant avec les femmes,

car

car étant très-impetueux & très-ardent pour toutes les autres choses, il étoit presque insensible aux plaisirs du corps, & n'en usoit qu'avec beaucoup de sobrieté & de retenuë. Mais pour l'ambition, ou plûtôt pour la convoitise d'honneur, dont il étoit enflammé, il la portoit à un degré de hauteur, & à une magnanimité fort au-dessus de son âge. Il n'aimoit pas toute sorte de gloire, ni celle qui vient de toutes sortes de sujets, comme son pere Philippe, qui, comme un Sophiste, se piquoit d'éloquence & de bien parler, & qui avoit la vanité de faire graver sur ses monnoyes les victoires qu'il avoit remportées aux jeux Olympiques à la course des chars. Au contraire, comme ses amis lui demandoient un jour s'il ne se présenteroit pas à ces mêmes jeux pour y disputer le prix de la course, car il étoit très-leger, il répondit, *qu'il s'y présenteroit, s'il devoit avoir des Roys pour Antagonistes.*

Excessif dans son ambition.

Il n'aimoit pas toute sorte de gloire.

Beau mot d'Alexandre.

En général il paroît qu'il avoit beaucoup d'éloignement pour tous ces exercices d'Athlete, car ayant souvent donné des fêtes où il proposoit des prix aux Poëtes Tragiques, aux joueurs de flute, aux joueurs de lyre, & jusqu'aux Rhapsodes mêmes, & donné des chasses de toutes sortes de bêtes & des combats de Gladiateurs au fleuret, jamais il ne proposa des combats ni du ceste, ni du pancrace, ou s'il le fit, ce fut par maniere d'acquit, & sans té-

Son grand éloignement pour les exercices des Athletes.

C'étoient ceux qui chantoient dans les assemblées les vers des grands Poëtes, & sur tout d'Homere.

moigner y prendre le moindre plaisir.

Encore enfant, il reçoit les ambassadeurs du Roy de Perse, & attire leur admiration.

Un jour des ambassadeurs du Roy de Perse étant arrivez à la Cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut, & les traita avec tant de bonté & de politesse, & leur fit si bonne chere, qu'ils en furent charmez. Mais ce qui les surprit plus que toutes choses, c'est qu'il ne leur fit aucune question ni puerile ni petite, car en s'entretenant avec eux, il leur demandoit les distances des lieux, quel chemin il falloit tenir pour monter en Asie, & les interrogeant sur le Roi même, il leur demandoit quel il étoit envers ses ennemis, & en quoi consistoient principalement la force & la puissance des Perses. De sorte que ces ambassadeurs ne pouvoient se lasser de l'admirer, & qu'ils étoient convaincus que toute la grande habileté de Philippe n'étoit rien au prix de la vivacité, de la vaste étenduë d'esprit de son fils, & de ses grandes vûës. Aussi toutes les fois qu'on lui apportoit quelque nouvelle que Philippe avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, il n'en paroissoit pas fort joyeux, & disoit aux jeunes enfans, qui étoient élevez avec lui, *Mes amis, mon pere prendra tout, & ne me laissera rien de beau, d'éclatant & de mémorable que je puisse faire avec vous.* Car comme il ne recherchoit ni la volupté, ni les richesses, mais la vertu & la gloire, il estimoit que plus l'empire, que son pere lui laisseroit, seroit grand, moins il auroit d'oc-

Questions qu'il fait à ces ambassadeurs.

Il s'afflige des victoires de son pere.

Il ne recherchoit que la vertu & la gloire.

casions d'exercer son courage, & de l'étendre lui-même par ses exploits. Et dans la pensée que son pere acheveroit de consommer tout ce qu'il y avoit de plus grand, il souhaitoit, non de vivre dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs, mais de recueillir un Empire où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner, & beaucoup de gloire à acquerir.

Souhait d'Alexandre.

Il avoit auprès de lui plusieurs Gouverneurs & Precepteurs qui étoient chargez du soin de son éducation. Tous ces gens-là avoient au-dessus d'eux Leonidas qui étoit parent de la Reine, & d'une grande austerité de mœurs. Ce Leonidas haïssoit le titre de Précepteur, comme un titre déshonorant, quoique ce soit un emploi très-beau & très-considérable, mais à cause de sa dignité & de sa naissance, tout le monde l'appelloit le Gouverneur & le conducteur d'Alexandre. Celui qui avoit le titre de Précepteur, & qui en faisoit les fonctions, étoit Lysimachus d'Acarnanie, qui n'avoit nul mérite ni aucune

Titre de Précepteur méprisé par Leonidas.

Lysimachus Précepteur d'Alexandre, son peu de mérite, & la cause de son avancement.

Mais de recueillir un Empire où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner.] Voilà le souhait d'un jeune Prince fougueux, *quem circumtonuit gaudens Bellona cruentis*, pour me servir des termes d'Horace. Ne valloit-il pas mieux souhaiter un Empire qu'il pût gouverner en paix, & où il pût faire beaucoup de bien aux hommes par sa justice & par sa bonté?

Leonidas haïssoit le titre de Précepteur, comme un titre deshonorant.] Il y a donc long-tems que ce titre de Précepteur a paru peu convenable aux hommes d'une grande naissance. Cependant qu'y a-t'il de plus beau que de jetter les semences des vertus dans l'ame d'un jeune Prince, & d'en chasser l'ignorance, source de toute sorte de maux?

sorte de politesse, mais parce qu'il s'appelloit lui même Phœnix, & qu'il donnoit à Alexandre le nom d'Achille, & à Philippe celui de Pelée, il étoit vu de fort bon œil, & il avoit la seconde place auprès du Prince.

Bucephale amené à Philippe, vendu treize mille écus.

Un certain Philonicus de Thessalie ayant amené à Philippe un cheval nommé Bucephale, qu'il vouloit lui vendre treize talens, le Roy avec ses courtisans & ses écuyers descendit dans la plaine pour le faire essayer. Ce cheval parut très-rebours & très-difficile, les écuyers assûrerent qu'on ne pouvoit esperer de s'en servir, parce qu'il ne vouloit pas souffrir qu'on le montât, qu'il ne pouvoit supporter la voix de personne, & qu'il se cabroit dès qu'on l'approchoit. Philippe fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche & si indomptable, commanda qu'on l'emmenât. Alexandre, qui étoit présent, entendant cet ordre dit: *Quel cheval ils perdent là, parce qu'ils ne sçauroient s'en servir faute de hardiesse & d'experience!* Philippe qui l'entendit, ne dit rien d'abord, mais comme Alexandre repeta plusieurs fois la même chose, & qu'il parut veritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval il lui dit; *Jeune homme, tu reprends tes an-*

Cheval farouche & indomptable.

Qu'il vouloit lui vendre treize talens.] C'est treize mille écus. Ce prix paroîtra modique à ceux qui auront lu ce que Varron écrit dans le III. livre *de re rust.* chap. 2. Que Q. Axius Senateur avoit acheté un âne quatre cent mille sesterces, qui font cinquante mille livres, & plus modique encore à ceux qui auront lu ce que Tavernier rapporte, qu'en Arabie il y avoit des chevaux qu'on estimoit & qu'on vendoit cent mille écus, tom. I. p. 157.

tiens, comme si tu en sçavois plus qu'eux, & que tu pusses mieux qu'eux te servir de ce cheval. Ouy sans doute, Seigneur, je m'en servirois mieux qu'eux, répondit le Prince. *Mais si tu ne t'en sers pas mieux*, repartit Philippe, *que payeras-tu pour la peine de ta folle temerité? Je payeray le prix du cheval*, répondit Alexandre.

Cette réponse vive fit rire toute l'assemblée, & le Roi & le Prince étant convenus que celui qui perdroit payeroit les treize talens, Alexandre s'approcha du cheval, prit les resnes & lui tourna la tête au soleil, ayant remarqué sans doute que ce qui l'effraïoit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre qu'il voyoit tomber devant lui, & se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Pendant qu'il le vit encore plein de colere ronfler & souffler de toute sa force, il le caressoit doucement de la voix & de la main. Ensuite prenant adroitement son tems, il laissa tomber son manteau à terre, & s'élançant legerement, il sauta dessus, lui tint d'abord la bride haute sans le frapper, ni le tourmenter, & quand il vit que sa ferocité étoit domptée, qu'il n'étoit plus si furieux, ni si menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à courir, il lui baissa la main & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuyant les talons.

Alexandre trouve le moyen de le reduire.

Il sauta dessus.] Dans le texte au lieu de περιέβη, qui ne peut rien signifier ici, il faut corriger ἀνέβη, *il sauta dessus*. Et c'est ainsi qu'on lit dans un manuscrit.

Il baissa la main.] Il y a enco-

D'abord Philippe & toute sa Cour étoient dans des transes mortelles, & gardoient un profond silence ; mais quand le Prince, après avoir fourni sa carriere, revint la tête haute tout fier & plein de joye d'avoir réduit ce cheval qui avoit paru si indomptable, tous les courtisans se mirent à lui applaudir & à le féliciter, & l'on assûre que Philippe versa des larmes de joye, & que l'embrassant après qu'il fût descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre Royaume qui soit plus digne de toi, car la Macedoine est trop petite.* Et ayant remarqué qu'il étoit d'un naturel inflexible, qui ne cedoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison, il tâcha lui-même en toutes choses de le persuader plûtôt que de le contraindre. Comme il ne se fioit pas trop du soin de ses études & de son éducation à tous les maîtres qu'il avoit mis auprès de lui pour lui enseigner la musique & les belles lettres, estimant que cette instruction étoit au-dessus de leurs forces & de leur portée, & *qu'elle demandoit*, pour me servir des termes de Sophocle, *plusieurs mords & plusieurs timons*, il fit venir Aristote, le plus célébre & le plus sçavant de tous les Philosophes. Il lui établit de gros appointemens, & lui paya encore un très-digne prix de cette éducation. Car ayant ruiné & détruit la ville de Stagire, qui étoit la

Mot de Philippe à Alexandre après qu'il eût dompté Bucephale.

Alexandre ne cedoit jamais à la force, & se menoit aisément par la raison.

Philippe appelle Aristote auprès d'Alexandre. On a encore la lettre qu'il lui écrivit.

re ici faute au texte, car que veut dire *ἐδίωκεν* ? il faut lire comme dans un manuscrit *ἀνέδωκεν*, il *le lâcha.*

patrie de ce Philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit ses habitans qui s'en étoient fuis, ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna pour le lieu de leurs études & de leurs assemblées, un beau parc au fauxbourg de Stagire, appellé *Mieza*. On y montre encore aujourd'hui des sieges de pierre qu'Aristote fit faire, & de grandes allées couvertes d'arbres pour se promener à l'ombre.

En faveur d'Aristote il rebâtit Stagire ville de la Macédoine, sur la côte du Golfe Strimonique.

Alexandre voulut apprendre d'Aristote, non seulement la morale & la politique, mais aussi les autres sciences plus secretes, qu'on* appelloit *Acroamatiques & Epoptiques*, & qu'il ne communiquoit point au commun des hommes. Etant déja passé en Asie, & ayant appris qu'il avoit publié des écrits, où il traitoit de ces sciences, il lui écrivit une lettre très-forte, où il le blâmoit ouvertement pour l'interêt de la Philosophie. Et voicy sa lettre que l'on a conservée:

Sciences Acroamatiques & Epoptiques.

ALEXANDRE A ARISTOTE.

SALUT ET PROSPERITE'.

Tu n'as pas bien fait de donner au public les traitez Acroamatiques. En quoy differerai-je des autres hommes, si les hautes sciences, dont tu m'as instruit, deviennent communes? Ne sçais tu pas que j'aimerois beaucoup mieux être au dessus des autres hommes par la science des choses sublimes & excellentes, que par la puissance? Adieu.

Lettre d'Alexandre à Aristote.

Alexandre aimoit mieux être au dessus des autres hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance.

Qu'on appelloit Acroamatiques & Epoptiques.) C'est-à-dire, qu'il falloit apprendre en particulier de la bouche du maître;

Caractère des livres de Methaphysique d'Aristote.

Aristote pour consoler son ambition, & pour se justifier en même tems, lui fit réponse qu'il avoit publié ces traitez sans les publier. En effet on peut dire que ses livres de Metaphysique sont écrits de maniere qu'on ne peut ni les apprendre seul, ni les enseigner aux autres, & qu'ils ne sont propres qu'à ceux qui sont déja instruits, dont ils reveillent les idées. Il me semble aussi que ce fut Aristote plus que nul autre, qui inspira à Alexandre un ardent amour pour la medecine. Car il n'en aima pas la théorie seulement, mais aussi la pratique; il secourut plusieurs de ses amis dans leurs maladies, & leur ordonna les remedes & les regimes dont ils avoient besoin, comme on peut le recueillir de ses lettres mêmes. Il aimoit beaucoup aussi les belles lettres, & étoit fort studieux, & aimoit à lire. Il admiroit sur tout l'Iliade d'Homere, qu'il appelloit *la meilleure provision de l'art militaire*, & il le sentoit comme

Il eut un ardent amour pour la Medecine.

Il aimoit les belles lettres, & admiroit sur tout l'Iliade d'Homere.

& dans lesquelles il falloit être initié par l'inspection, comme dans les mysteres. Ces sciences *Acroamatiques* étoient ainsi appellées à la difference de celles qu'il appelloit *Exoteriques*. Il ne communiquoit les premieres qu'à des gens choisis, & dont le bon esprit lui étoit connu, au lieu que les autres, il les enseignoit publiquement à tous ceux qui vouloient l'entendre. On peut voir Aulugelle, liv. xx. chap. v.

Et qu'ils ne sont propres qu'à ceux qui sont déja instruits.] Ceux qui les lisent, & qui les entendent, en font le même jugement que Plutarque, il n'y a que ceux qui ne les lisent point, ou qui ne peuvent les comprendre, qui les condamnent, & qui s'imaginent qu'Aristote étoit un méchant Philosophe qui ne mérite aucune considération.

Il admiroit sur tout l'Iliade d'Homere.] Elle sera toûjours admirée par tout ce qu'il y aura de grands hommes dans tous les tems. Plus on aura d'esprit, plus on l'admirera.

il le disoit. Il eut toûjours avec lui l'édition qui avoit été revûë & corrigée par Aristote, qu'on appelloit l'*Edition de la Cassette*, & il la mettoit toutes les nuits avec son épée sous son chevet, selon le rapport d'Onesicrate.

Edition d'Homere revuë par Aristote, & appellée l'Edition de la Cassette.

Comme dans les hautes provinces de l'Asie il n'avoit pas la commodité de recouvrer beaucoup de livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer, & Harpalus lui envoya les œuvres de Philistus, beaucoup de tragedies d'Euripide, de Sophocle & d'Eschyle, & les Dithyrambes de Telestes & de Philoxene.

Il écrit à Harpalus de lui envoyer des livres en Asie.

Dans les commencemens Alexandre n'admiroit qu'Aristote, & comme il le disoit lui-même, il n'avoit pas moins d'amour pour lui, que pour son propre pere; *parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, & qu'il avoit reçu de l'autre la bonne vie.* Mais dans les suites cet amour se réfroidit, & il l'eut pour suspect, non pas jusqu'à lui faire aucun mal,

Il admiroit Aristote, & l'aimoit comme son pere.

Cet amour se réfroidit ensuite.

Selon le rapport d'Onesicrate.] Onesicrate d'Astypalée, une des Isles Sporades, dans la mer de Crete. Il avoit suivi Alexandre à son expedition d'Asie, dont il fit même une relation. Il étoit le pilote de la galere d'Alexandre, & dans son histoire il vouloit faire croire qu'il avoit commandé la flotte. La verité n'étoit pas ce qui regnoit le plus dans ses écrits. Il tâchoit d'imiter le style de Xenophon, mais il ne put attraper sa simplicité ni son élegance.

Mais dans les suites cet amour se réfroidit, & il l'eut pour suspect.] On ne sçait pas trop la cause de ce réfroidissement. On a cru que c'étoit parce qu'Aristote étoit plus porté pour les interêts d'Olympias, que pour ceux d'Alexandre. Ou bien parce qu'il avoit recommandé à Alexandre le Philosophe Callisthene, homme d'une humeur trop brusque, & trop ennemi de la flaterie pour plaire long-tems à un Prince qui vouloit passer pour fils de Jupiter.

mais ses caresses n'étant plus si frequentes, ni accompagnées de ces marques excessives d'affection, faisoient assez voir l'éloignement qu'il avoit pour lui. Ce refroidissement ne bannit point de son ame l'amour de la philosophie, qu'il avoit, pour ainsi dire, succé avec le lait, & dans le sein de laquelle il avoit été élevé. Au contraire cette passion se fortifia toûjours en lui, comme le témoignent les honneurs qu'il fit à Anaxarque, les cinquante talens qu'il envoya à Xenocrate, & le grand cas qu'il fit toûjours de Dandamis & de Calanus.

Cinquante mille écus.

Le grand cas qu'il faisoit de deux Philosophes Indiens.

Pendant que Philippe faisoit la guerre aux Byzantins, Alexandre qui n'avoit alors que seize ans, laissé seul Regent du Royaume & maître du sceau Royal, subjugua les Medares qui s'étoient revoltez, & ayant pris leur ville d'assaut, il en chassa les Barbares, y établit des peuples mêlez de plusieurs nations, & nomma la ville *Alexandropolis*. Il se trouva à la bataille de Cheronée, que son pere donna contre les Grecs, & on dit qu'il enfonça le premier le bataillon des Thebains, appellé Sacré. Et encore de mon tems

N'est laissé Regent du Royaume à l'âge de seize ans.

Il subjugue des peuples rebelles.

Grand exploit d'Alexandre à la bataille de Cheronée.

Les cinquante talens qu'il envoya à Xenocrate.) De ces cinquante talens, ou cinquante mille écus, Xenocrate n'en prit que trois mille drachmes, c'est-à-dire, cinq cens écus, & lui renvoya le reste, disant qu'il en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de gens à nourrir & à payer.

Il subjugua les Medares.] D'autres lisent *les Medarores*. Ces Medares ou Medarores étoient des peuples de Thrace, sujets de la Macedoine, & ils étoient appellez *Medares*, parce qu'ils descendoient des Medes, qui longtems auparavant s'étoient établis dans ce pays là.

on montroit près de Cephise un vieux chêne, qu'on appelloit *le chêne d'Alexandre*, parce qu'on y avoit tendu son pavillon, & non loin de là est le cimetiere des Macedoniens, qui furent tuez à cette bataille.

Du tems de Plutarque on montroit encore le chêne où le pavillon d'Alexandre avoit été tendu.

Tant de grandes choses donnoient à Philippe une extrême tendresse pour son fils, jusques-là qu'il étoit ravi d'entendre les Macedoniens appeller Alexandre *le Roi*, & l'appeller lui simplement *le Genéral.* Mais les troubles que ses nouvelles nôces & ses amours causerent dans sa maison, la jalousie des femmes entraînant & partageant tout le Royaume, exciterent entre eux de grandes plaintes & de grandes divisions, que la mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colere & vindicative, fomenta encore, & rendit beaucoup plus grandes en irritant Alexandre contre son pere.

Les nouvelles nôces de Philippe excitent de grandes divisions entre son fils & lui.

Caractere d'Olympias.

Attalus donna à ce jeune Prince une grande occasion de faire éclater son ressentiment aux nôces de Cleopatre, que Philippe épousa toute jeune, étant devenu malgré son âge éperdument amoureux de cette Princesse; car Attalus, qui étoit l'oncle de la mariée, s'étant enyvré dans le festin, exhorta les Macedoniens à demander aux Dieux, *que Philippe pût avoir de Cleopatre un legitime héritier de son Royaume.* Alexandre piqué de cet outrage, lui dit, *Et quoi sceleras, me prends tu donc pour bâtard?* & lui jetta à la tête la coupe qu'il avoit à la main. En même tems Philip-

Philippe du vivant d'Olympias, epouse Cleopatre, niéce d'Attalus.

Grand désordre arrivé à un festin entre Alexandre & Attalus, & ensuite entre Alexandre & Philippe.

pe, qui étoit à une autre table, se leve furieux & va contre lui l'épée au poing, mais par bonheur pour l'un & pour l'autre, la colere dont il étoit transporté & les fumées du vin le firent tomber, & Alexandre l'insultant, & le brocardant sur sa chute, *Macedoniens*, dit-il, *voilà cet homme, qui se préparoit à passer d'Europe en Asie, il n'a pu passer d'une table à l'autre sans se laisser cheoir.* Après cette insulte faite dans la débauche & dans la chaleur du vin, il prit sa mere Olympias à qui on faisoit un si grand affront, & l'ayant menée en Epire, il alla passer quelque tems chez les Illyriens.

Raillerie amere d'Alexandre contre son pere.

Il emmene sa mere Olympias en Epire.

Cependant Demaratus de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, & qui étoit très-familier & très-libre avec lui, arriva à sa cour. Après les premieres civilitez & les premieres caresses, Philippe lui demanda *si les Grecs étoient en bonne intelligence entre eux. Vraiment, Seigneur*, lui répondit Demaratus, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grece, à vous qui avez rempli vôtre propre maison de tant de querelles & de dissentions?* Philippe sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, & rappella Alexandre en lui envoyant ce même Demaratus pour lui persuader de revenir.

Beau mot de Demaratus à Philippe.

Mais après que Pexodore, Satrape de la Carie, qui cherchoit secretement à faire une ligue offensive & défensive avec Philippe par le moyen d'une alliance, eut envoyé Aristocrite en Macedoine pour offrir l'aînée de ses filles au Prince

Pexadore cherche à faire une ligue avec Philippe, & lui offre sa fille, pour son fils Aridée.

Aridée, fils de Philippe, voilà d'abord les amis d'Alexandre, & sa mere Olympias qui lui font de nouveaux rapports, & qui cherchent encore à l'aigrir par de nouveaux soupçons. Ils lui disent que Philippe destine Aridée à l'Empire par le grand mariage qu'il lui fait faire, & par le traité avantageux qu'il vient de conclure avec le Satrape de la Carie.

Olympias se sert de cette occasion pour aigrir davantage Alexandre.

Alexandre troublé de cette nouvelle, dépêche promptement en Carie le comedien Thessalus, pour faire entendre à Pexodore qu'il devoit laisser là Aridée, qui étoit bâtard, & qui d'ailleurs avoit l'esprit un peu troublé, & prendre plûtôt Alexandre pour gendre. Cette derniere proposition plut infiniment davantage à Pexodore, que la premiere. Mais Philippe, en ayant été averti, alla d'abord à l'appartement d'Alexandre, accompagné d'un de ses plus intimes amis & de ses plus secrets confidens, de Philotas, fils de Parmenion, & en sa presence il le gronda très-fortement, & lui fit des reprimandes très-aigres, accompagnées d'injures, le traitant d'homme lâche & sans cœur, & indigne des grands biens qu'il lui destinoit, puisqu'il avoit la bassesse de vouloir devenir le gendre d'un Carien & d'un vassal d'un Roi Barbare. En même tems il écrivit aux Corinthiens

Alexandre envoye à Pexodore lui proposer de le prendre plûtôt pour gendre qu'Aridée.

Philippe l'avoit eu d'une danseuse de Larisse, & il avoit l'esprit alienè par une boisson qu'Olympias lui avoit donnée.

Alla d'abord à l'appartement d'Alexandre.] Le texte est corrompu en cet endroit, il faut le corriger, & lire comme dans un manuscrit ὁ δὲ Φίλιππος αἰσθόμενος, ἰὼν εἰς τὸ Ἀλεξάνδρου δωμάτιον.

de lui renvoyer Thessalus chargé de chaînes, & bannir de la Macedoine quatre des principaux confidents de son fils, Harpalus, Nearque, Phrygius, & Ptolemée, qu'Alexandre fit revenir dans les suites, & qui furent dans une très-grande faveur auprès de lui.

Philippe assassiné par Pausanias, & pourquoi.

Quelque tems après Pausanias ayant reçu le plus grand de tous les outrages par le commandement d'Attalus & de Cleopatre, & n'en ayant pû obtenir justice, assassina Philippe, qui avoit refusé de le venger. Olympias fut d'abord accusée d'avoir eu la plus grande part à ce meurtre, en incitant & poussant ce jeune homme, que la colere & un violent desir de vengeance n'animoient que trop. Alexandre même ne fut pas entierement exempt de soupçon, car on dit que Pausanias l'ayant rencontré un moment après qu'il eut reçu cet horrible affront, & lui en faisant des plaintes très-ameres, Alexandre lui cita ce passage de la Medée d'Euripide : *l'époux, l'épouse, & celui qui l'a donnée, doivent être les victimes de ton ressentiment.*

Olympias & Alexandre soupçonnez d'avoir eu part à ce meurtre.

Alexandre cite à Pausanias un passage de la Medée d'Euripide.

Quelque tems après Pausanias ayant reçu le plus grand de tous les outrages par le commandement d'Attalus.) Justin appelle ce Pausanias *nobilis ex Macedonibus adolescens*. C'étoit un des gardes du corps de Philippe : Attalus avoit abusé de sa personne, & non content de lui avoir fait cet outrage, il le prostitua ensuite dans un festin à tous les conviez, comme il étoit noyé de vin. Justin. IX. VIII.

L'époux, l'épouse, & celui qui l'a donnée, doivent être les victimes de ton ressentiment.] Alexandre ne lui cite que ce vers 228. de la Medée,

Τὸν δόντα, καὶ γήμαντα, καὶ γαμουμένην,

que Creon dit à Medée : *On m'a averti que tu veux faire punir l'époux, l'épouse, & celui qui l'a*

Cependant il fit rechercher & punir très-severement les complices de la conjuration, & fut très-fâché contre sa mere Olympias de ce que pendant qu'il étoit absent, elle s'étoit cruellement vengée de Cleopatre.

Car après avoir tué sa fille entre ses bras, elle l'obligea à se pendre.

Alexandre n'avoit que vingt ans quand il parvint à l'Empire, & il trouva d'abord son Royaume dechiré par des envies, des haines, des querelles, & environné de dangers de tous côtez. Car les nations Barbares, même les plus voisines de la Macedoine, ne pouvoient supporter ce joug étranger, & soupiroient après leurs Rois naturels. Philippe, après avoir conquis la Grece par les armes, n'avoit pas eu le tems de l'apprivoiser & de l'accoutumer à sa domination, mais y ayant seulement remué & changé toutes les affaires, il l'avoit laissée dans une extreme agitation, & comme dans une espéce de tourmente, les esprits n'y étant pas encore calmez, ni pliez à la servitude. C'est pourqui les Macedoniens craignant cette conjoncture, qui étoit délicate, conseilloient à Alexandre d'abandonner la Grece, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force, de faire revenir par la douceur les Barbares qui avoient pris les armes,

Il parvint à l'Empire à l'âge de vingt ans.

Philippe n'avoit pas eu le tems d'accoûtumer la Grece au joug.

Conseils que les Macedoniens donnent à Alexandre.

donnée, c'est-à-dire, Jason, Creuse & Creon. Alexandre applique ce vers à son sujet, pour faire entendre à Pausanias qu'il doit sacrifier à son ressentiment *l'époux*, c'est-à-dire, Philippe, *l'épouse*, c'est-à-dire, sa femme Cleopatre, & *celui qui l'a donnée*, c'est-à-dire, Attalus, qui avoit fait le mariage de Philippe avec sa niece.

& de flatter, pour ainsi dire, ces commencemens de revoltes & de nouveautez. Mais il n'écouta point ces conseils timides, au contraire il prit le parti de tirer la seureté & le salut de ses affaires de l'audace & de la magnanimité, persuadé que s'il mollissoit en la moindre chose, & qu'il rabaissât tant soit peu cette hauteur de courage, toute le monde lui courroit sus, & viendroit lui mettre le pied sur la gorge. Il appaisa donc très-proprement les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence son armée jusques sur les bords du Danube, où il défit dans un grand combat Syrmus, Roi des Triballes.

Alexandre rejette ces conseils timides.

Il mene son armée contre les Barbares, & défait leur Roi.

Peuples de Thrace au-delà du mont Hemus.

Quelque tems après ayant eu nouvelle que les Thebains s'étoient revoltez, & que les Atheniens étoient entrez dans cette ligue, il voulut leur faire voir qu'il étoit homme. Il passa donc d'abord le détroit des Thermopyles, & dit à ceux qui l'accompagnoient, *L'Orateur Demosthene dans ses oraisons m'a appellé enfant pendant que j'ai été en Illyrie & dans le pays des Triballes; il m'a appellé jeune homme quand j'ai été en Thessalie, il faut donc lui montrer au pied des murailles d'Athenes que je suis homme fait.*

Revolte des Thebains, & la punition qu'en fit Alexandre.

Mot d'Alexandre sur ce que Demosthene avoit dit de lui.

Persuadé que s'il mollissoit en la moindre chose, & qu'il rabaissât tant soit peu cette hauteur de courage.) Cela est vrai sur tout dans un commencement de regne. Un jeune Prince qui en montant sur le trône souffre l'audace & le mépris de ses voisins, n'en revient qu'avec beaucoup de peine. Il doit d'abord tirer sa sureté & le salut de ses affaires, de son courage & de sa magnanimité.

Quand

Quand il fut devant les murs de Thébes, il voulut donner aux Thébains le temps de se répentir, il demanda séulement qu'on lui livrât Phœnix & Prothutes, les deux principaux auteurs de la révolte, & fit publier à son de trompe une amnistie & une sûreté entiére pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains imiterent la même conduite; ils demanderent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater, & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Grece, vinssent se joindre à eux.

Il donne aux Thébains le tems de se répentir.

Audace des Thébains.

Alexandre voyant cette opiniâtreté & cette audace, ne pensa qu'à la guerre, & lâcha la main à ses Macedoniens. Il se donna là un grand combat, où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au de-là de leurs forces, car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais après une longue & vigoureuse resistance, la garnison que les Macedoniens avoient dans le château de Thébes, appellé la Cadmée, étant descenduë, & les ayant chargez par derriere, alors enveloppez de tous côtez, ils furent presque tous taillez en piéces, & la ville fut prise, pillée, & détruite.

Il défait les Thébains, prend leur ville, & la détruit.

Alexandre s'attendoit que les autres Grecs étonnez & effrayez de ce grand exemple, se tiendroient en repos, & cependant il ne laissoit pas de donner à cette affreuse exécution un prétexte honnête. Il disoit qu'il avoit accordé cela aux

Prétexte qu'Alexandre donna à cette affreuse exécution.

plaintes de ſes alliez, parce qu'en effet les peuples de la Phocide & les Platéens, ceux de Theſpies, & ceux d'Orchomene ſe plaignoient hautement de la cruauté & de la tyrannie des Thebains. Après que la ville fut détruite il conſerva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit d'hoſpitalité avec les Macedoniens, aux deſcendans de Pindare, & à ceux qui s'étoient oppoſez à la rebellion, & vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille, & il y avoit eu un peu plus de ſix mille hommes tuez dans le combat.

Il conſerve la liberté aux Prêtres, aux deſcendans de Pindare & aux hôtes des Macedoniens

On ne ſçauroit exprimer les choſes horribles, & les affreuſes calamitez que cette pauvre ville eut à eſſuyer dans ce ſaccagement. Il y eut des Thraces, qui ayant abbattu la maiſon d'une Dame de qualité & de vertu, nommée Timoclea, pillerent tous ſes meubles & tous ſes thréſors, & leur Capitaine l'ayant priſe elle-même par force & violée, lui demanda ſi elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timoclea, avide de vengeance, lui répondit qu'elle en avoit, le mena ſeul dans ſon jardin, lui montra un puits, & lui dit que dès qu'elle avoit vû la ville forcée, elle avoit jetté-là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux.

Horribles calamitez que Thébes eut à ſouffrir quand elle fut priſe.

Infortune de Timoclea, ſon grand courage & l'admiration qu'elle donna à Alexandre pour ſa vertu.

L'Officier ravi, s'approcha du puits, ſe baiſſa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur; Timoclea qui étoit derriere, le pouſſa de toute ſa force, le précipita dans le puits, &

Grande action de Timoclea.

jetta dessus quantité de pierres dont elle l'assomma. En même tems elle fut prise par les Thraces & menée à Alexandre, liée & garrotée. A sa contenance & à sa démarche Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage, car elle suivoit fiérement ces brutaux sans témoigner aucun étonnement, ni la moindre crainte. Le Roi lui ayant demandé qui elle étoit, elle lui répondit, *qu'elle étoit sœur de Theagene, qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Grece, & qui avoit été tué à la bataille de Cheronée où il commandoit.* Alexandre admira la réponse généreuse de cette femme, & l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller en liberté avec ses enfans.

Réponse généreuse de Timoclea à Alexandre.

Ensuite il pardonna aux Atheniens, quoiqu'ils parussent fort touchez du malheur de Thébes, car étant sur le point de célébrer la fête des grands mystéres, ils y renoncerent à cause du grand déüil où ils étoient, & reçurent avec toute sorte d'humanité tous ceux qui s'étant sauvez de la bataille & du sac de Thébes, s'étoient refugiez dans leur ville. Mais soit qu'il eut assouvi sa colere comme les lions, soit qu'il voulût effacer, s'il étoit possible, par un acte de douceur, l'action si atroce, si barbare, & si dénaturée qu'il venoit de faire, non-seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avoit contre eux, mais il les exhorta à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui

Il pardonne aux Atheniens, quoique fort touchés du malheur de Thébes.

Le déüil des Atheniens les empêche de célébrer la fête des grands mystéres.

Il voulut effacer par un acte de douceur l'acte dénaturé qu'il venoit de faire à Thébes.

Prérogative d'Athenes au jugement d'Alexandre.

se passeroit, parce que c'étoit leur ville qui devoit donner la Loi à toute la Grece s'il venoit à manquer.

On dit que long-tems après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisans repentirs, & que cela le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres. Il est certain que le meurtre de Clitus, qu'il tua dans le vin, & la lâche désertion des Macedoniens, qui refuserent de le suivre pour la conquête du reste des Indes; & qui par-là laisserent son entreprise imparfaite, & sa gloire trahie, il les attribua à la colére & à la vengeance de Bacchus, qui avoit voulu le punir de la barbarie qu'il avoit exercée contre Thébes. Aussi n'y eut-il depuis aucun Thébain de ceux qui étoient échappez de cette défaite, qui eût affaire à lui, & qui lui demandât quelque grace, qui n'obtînt sur le champ tout ce qu'il demandoit. En voilà assez sur la guerre de Thébes.

Répentirs d'Alexandre sur ce qu'il avoit fait à Thébes.

Il attribuë à la colere de Bacchus le meurtre de Clitus, & la désertion de ses troupes. Car Thébes étoit la patrie de Bacchus.

Les Grecs s'étant rendus dans l'Isthme de Corinthe pour y tenir leur assemblée, ordonnerent par un décret qu'on suivroit Alexandre à la guerre contre les Perses, & ce Prince fut élû Genéral des Grecs pour cette expédition. En même temps plusieurs Officiers & Gouverneurs de villes, & plusieurs Philosophes allerent le visiter pour le féliciter & pour se réjouir avec lui de cette élection. Il se flattoit que Diogene de Sinope y viendroit comme les autres,

Décret des Etats de la Grece assemblez dans l'Isthme.

Alexandre élû Genéral des Grecs pour l'expédition d'Asie.

Des Philosophes vont le féliciter de cette élection.

car il étoit alors à Corinthe, mais voyant qu'il faisoit peu de compte de lui, & qu'il passoit tranquillement son loisir dans le fauxbourg, appellé *Cranium*, il alla lui-même pour le voir.

Diogene n'ayant pas daigné y aller, Alexandre va le voir.

Diogene étoit alors couché au soleil, mais voyant approcher cette foule de gens, il se mit en son sénat, & attacha sa vûë sur Alexandre. Ce Prince, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose; *Oui*, lui répondit Diogene, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.* On dit qu'Alexandre fut si frappé de cette réponse, & que ce mépris, que Diogene lui témoignoit, lui donna une si grande admiration pour la magnanimité & la grandeur de courage de cet homme, que comme ses courtisans en s'en retournant, se moquoient de lui & le brocardoient, il leur dit: *Mais moi, si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene.*

Etat où Alexandre trouva Diogene.

La réponse qu'il en reçut, & l'admiration qu'elle lui donna.

Mot d'Alexandre bien glorieux pour Diogene.

Avant que de partir pour l'Asie il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes, mais il se rencontra par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'est pas permis de consulter l'Oracle. D'abord il envoya vers la Prophetesse

Il va à Delphes consulter l'Oracle.

Jours malheureux où il n'étoit pas permis de consulter l'Oracle.

Mais voyant qu'il faisoit fort peu de compte de lui.] Car Diogene faisoit peu de cas des grandeurs; il croyoit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevez à quelque grande dignité, & qu'il faut attendre qu'ils ayent bien rempli tout ce que ces dignitez demandent. On peut voir le beau portrait qu'Epictete fait de Diogene dans son second Manuel, liv. III. art. XLII.

pour la prier de venir ; mais comme elle refusoit & qu'elle opposoit la Loi, qui lui défendoit de faire ses fonctions, il monta lui-même à sa chambre, & la mena par force dans le temple. Alors comme vaincuë par cette violence, à laquelle elle ne pouvoit resister, elle s'écria : *Tu es invincible, mon fils.* Alexandre ayant entendu ce mot, dit, *qu'il ne demandoit plus d'autre Oracle, & qu'il avoit celui qu'il désiroit.*

Il mene par force la Prêtresse dans le Temple.

Il convertit en oracle la réponse que la Prêtresse lui fait pour se plaindre de sa violence.

Quand il fut sur le point de partir, il eut plusieurs autres signes que les Dieux lui envoyerent, entre autres dans la ville de Libethres la statuë d'Orphée, qui étoit d'un bois de Cyprès, fut vûë quelques jours devant toute dégoûtante de sueur. Tout le monde étoit alarmé de ce presage, mais le Divin Aristandre déclara qu'on devoit bien espérer, car, dit-il, *cette sueur du poëte Orphée presage qu'Alexandre fera des actions si dignes d'être célébrées & chantées dans tout le monde, qu'elles donneront beaucoup de peine & causeront une grande sueur aux Poëtes & aux Musiciens qui les chanteront.*

Signes que les Dieux lui envoyerent avant son départ pour cette guerre.

Les plus anciennes Statuës étoient de bois.

Ingenieuse explication qu'Aristandre donne à un de ces signes.

Pour ce qui est du nombre des troupes dont son armée étoit composée, ceux qui en mettent le moins, disent qu'elle étoit de trente mille

Nombre des troupes d'Alexandre quand il partit pour son expédition d'Asie.

Dans la ville de Libethres.] Dans le pays des Odrysiens en Thrace, il y avoit une ville & une montagne de ce nom. Dans le mont Helicon en Beotie, il y avoit un autre qu'on appelloit *l'antre des Nymphes Libethrides*. Sur quoi Strabon conjecture que ce furent les Thraces qui consacrerent tous ces lieux-là aux Muses. Orphée étoit de Libethres.

hommes de pied, & de cinq mille chevaux, & ceux qui en mettent le plus, comptent quatre mille chevaux, & trente-quatre mille hommes de pied. Le thréfor pour l'entretien & la paye de cette armée n'étoit selon Ariſtobule, que de ſoixante-dix talens; & Duris aſſûre qu'il n'y avoit pas de quoi la nourrir plus d'un mois. Mais ſi l'on en croit Oneſicrite, Alexandre avoit emprunté deux cens talens.

Son thréſor, ſoixante-dix mille écus.

Deux cent mille écus.

Cependant quoiqu'il entreprît cette guerre avec des moyens ſi petits & ſi courts, avant que de s'embarquer, il voulut examiner les affaires domeſtiques de ſes amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de ſon Domaine étoient déja employez & conſumez par ces largeſſes, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que reſervez-vous donc pour vous?* Et Alexandre ayant répondu, *l'eſperance*; *Eh bien*, lui repartit Perdiccas, *nous partagerons donc votre eſperance, nous qui partagerons vos travaux*, & refuſa genéreuſement le don que le Roi lui avoit aſſigné. Quelques autres de ſes amis ſuivirent ſon exemple, mais tous ceux qui voulurent recevoir ſes preſens, ou même qui dans leur beſoin lui en demanderent, lui firent un très-grand plaiſir. Et il conſuma dans ces ſortes de liberalitez la plus grande partie du bien qu'il avoit en Macedoine.

Avant ſon départ il donne à ſes amis tout ſon domaine.

Beau mot d'Alexandre, & genéreuſe réponſe de Perdiccas.

Avec cette genéroſité & cette diſpoſition d'eſ-

A Ilion il fait un sacrifice à Minerve & des libations aux Heros.

Il danse tout nud autour du tombeau d'Achille.

Deux bonheurs qu'il envioit à Achille.

Il méprise la lyre de Pâris, & il seroit fort curieux de voir celle d'Achille.

prit il traversa l'Hellespont, & étant monté à Ilion, il fit un sacrifice à Minerve, & des libations aux Heros; & après avoir frotté d'huile la colomne, qui étoit sur le tombeau d'Achille, & fait des courses tout autour avec ses compagnons, tout nud, comme c'est la coûtume, il la couronna, exaltant le bonheur d'Achille de ce que pendant sa vie il avoit trouvé un ami fidéle, & après sa mort un grand Heraut de sa vertu. Comme il alloit çà & là par la ville pour visiter toutes les curiositez qui y étoient, quelqu'un lui demanda s'il ne seroit pas curieux de voir la Lyre de Pâris, *je me soucie fort peu de cette Lyre*, répondit-il, *mais je verrois avec grand plaisir celle d'Achille sur laquelle il chantoit les grandes actions & la gloire des Heros.*

Pendant ce tems-là les Lieutenans de Darius avoient assemblé de grandes forces, & s'étoient campez sur la riviére du Granique pour en disputer le passage, de sorte que c'étoit une nécessité à Alexandre de donner là un grand combat pour s'ouvrir les portes de l'Asie. La plûpart de ses Capitaines craignoient la profondeur de ce fleuve, & ses bords escarpez où il étoit obligé de tenter le passage, & où il falloit grimper en combattant. Il y en avoit d'autres qui disoient qu'il falloit éviter sur tout de mépriser & de violer

Et après avoir frotté d'huile la colomne qui étoit sur le tombeau d'Achille.] C'étoit un acte de Religion, & une espéce de culte, de frotter d'huile les colomnes & les statuës de ceux que l'on honoroit.

les

les observations religieuses que l'on avoit faites sur les mois, & que ce n'étoit pas la coûtume des Rois de Macedoine de faire marcher leur armée pendant le mois de *Daisius*, mais Alexandre guérit cette superstition en ordonnant que ce mois de *Daisius* seroit appellé desormais *le second Artemisius*. Et comme Parmenion insistoit qu'au moins on ne hazardât pas le passage ce jour-là, parce qu'il étoit tard, & qu'on attendît au lendemain, il se mocqua de cette précaution, & dit que *ce seroit un affront insigne à l'Hellespont, si après l'avoir passé, on craignoit de passer le Granique*. En même tems il se jetta dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie, & poussant toûjours avec sa troupe au travers d'une gresle de traits vers l'autre rive, qui étoit escarpée & droite, & toute bordée d'armes & de chevaux, & malgré la rapidité du fleuve, qui l'entraînoit souvent & le couvroit souvent de ses ondes, il parut plûtôt agir en homme furieux & desesperé, qu'en homme qui a du sens & de la conduite. Cependant il gagna enfin le bord, & se rendit maître du passage, quoiqu'avec des peines infinies & d'extrêmes difficultez, ce rivage étant d'ailleurs humide & glissant, à cause de la fange dont il étoit rempli. A peine l'eut-il gagné, qu'il fut obligé de combattre pesle mesle, & d'homme à homme,

Observations religieuses sur les mois heureux ou malheureux.

Les Rois de Macedoine ne marchoient pas avec des troupes pendant le mois de Daisius, Juin.

Alexandre se mocque de cette superstition.

Il se jette le premier dans le Granique.

Il est d'abord obligé de combattre en désordre.

Que ce mois de Daisius seroit appellé désormais le second Artemisius.) Ce mois de Daisius répondoit au mois Grec Thargelion, qui est notre mois de Juin. Et il fut appellé *le second Artemisius*, parce que le mois de May étoit appellé *Artemisius*.

comme on ſe trouvoit, avant qu'il pût ranger en quelque ordre de bataille ceux qui paſſoient, car les Perſes l'aſſaillirent de tous côtez avec de grands cris en tombant ſur ſa cavalerie, & la joignant de près à grands coups de lances, & les lances étant rompuës, à grands coups d'épées.

Son caſque.

Le péril fut le plus grand de ſon côté, car comme il étoit remarquable à ſon bouclier, & au pannache qui ombrageoit ſon caſque, aux deux côtez duquel s'élevoient comme deux aîles d'une grandeur merveilleuſe & d'une blancheur qui éblouïſſoit, il fut attaqué en même tems par le plus grand nombre. D'abord il reçut au défaut de ſa cuiraſſe une javeline, qui heureuſement ne le bleſſa point. Roeſaces &

Il eſt attaqué par deux Lieutenans de Darius. Comment il ſe demêla de ce combat.

Spithridate, deux des principaux Lieutenans de Darius, l'ayant joint enſemble, il évita ce dernier par ſon adreſſe, & appuya ſa javeline ſur la cuiraſſe de Roeſaces avec tant de force, qu'elle vola en éclats. Il met d'abord l'épée à la main, & ils ſe chargent tous deux avec furie. Spithridate profitant de ce moment, s'approche de lui par le flanc, & s'élevant ſur ſon cheval il lui décharge ſur la tête un grand coup de ſa hache qui lui abbat le pannache & une des ailes qui étoient aux deux côtez. Le caſque ſoûtint à grand peine le plus grand effort du coup, mais il ne put empêcher que le tranchant n'entrât & ne pénétra juſqu'à ſes cheveux. Comme il alloit redoubler & frapper un ſecond coup ſur ſa tête que

l'armet brisé faisoit voir à nud, le grand Clitus le prevint & le perça de sa javeline. En même tems Roesaces tomba mort aux pieds de son cheval d'un coup d'épée qu'Alexandre lui donna.

Pendant que la cavalerie combattoit avec tant d'acharnement, la Phalange Macedoniene passa la riviere. Et les bataillons commencerent à se charger. Ceux des ennemis ne firent ni une forte ni une longue résistance & furent bientôt mis en fuite, excepté l'Infanterie Grecque, qui étoit à la solde de Darius. Cette infanterie s'étant retirée ensemble sur un colline, demandoit qu'Alexandre leur donnât sa parole, mais ce Prince suivant plûtôt l'impetuosité de sa colere, que sa raison, se jetta au milieu de ces bataillons, & perdit d'abord son cheval, qui fut percé d'un coup d'épée; c'étoit un autre cheval que Bucephale. La mêlée fut si rude autour de lui, que tous ceux qui furent tuez ou blessez de son côté, le furent en cet endroit, car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très braves, & qui se battoient en désesperez. On dit que dans cette bataille il y mourut du côté des Barbares vingt-mille hommes de pied, & deux mille cinq cens chevaux. Et Aristobule assûre que du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trente quatre morts, dont neuf étoient de l'infanterie. Et Alexandre pour éterniser leur valeur,

Il refuse quartier aux troupes Grecques qui servoient Darius.

Nombre des morts du côté des Barbares, & de celui d'Alexandre.

D'autres mettent trente hommes de pied, & soixante-dix cavaliers.

Et Alexandre pour éterniser leur valeur, leur fit ériger à tous

Alexandre fit ériger les Statuës de bronze de la main de Lysippe à ces trente-quatre morts.

leur fit ériger à tous des statuës de bronze de la main de Lysippe. Il associa à l'honneur de cette victoire les Grecs, & en particulier il envoya aux Atheniens trois cent boucliers des dépoüilles ennemies, & voulut que sur le reste du butin on mit cette inscription ambitieuse, *Alexandre, fils de Philippe, & les Grecs, excepté les seuls Lacédémoniens, ont remporté ces dépoüilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Et pour la vaisselle d'or & d'argent, les tapis de pourpre & autres meubles du luxe des Perses, il les envoya à sa mere, au moins la plus grande partie.

Sardis & plusieurs autres villes se rendent à Alexandre.

Il prend de force Milet & Halicarnasse.

Alexandre fort combattu sur ce qu'il doit faire.

Cet heureux succès produisit un grand changement dans les affaires de ce prince, jusques-là que Sardis, qui étoit comme le boulevard de l'Empire des Barbares du côté de la mer, se rendit à lui, & toutes les autres villes suivirent son exemple. Milet & Halicarnasse furent les seules qui oserent résister; mais il les prit de vive force, & après avoir assujetti tous les environs, il se trouva fort combattu sur ce qu'il devoit faire ensuite. Tantôt il vouloit marcher droit à Darius, &

des Statuës de Bronze.) Quinte-Curce écrit qu'il ne fit cet honneur qu'à vingt-cinq cavaliers qui avoient été accablez d'abord par la multitude des Perses. Ces statuës furent mises dans une ville de Macedoine, appellée Die, d'où long tems après Q. Metellus les fit toutes porter à Rome. Mais comment Lysippe peut-il avoir achevé assez promptement ces trente-quatre, ou si l'on veut ces vingt-cinq Statuës, pour qu'Alexandre ait pu les faire ériger de son vivant. Je sçay bien que des Statuës en bronze sont plûtôt finies que des Statuës de marbre; mais il falloit toûjours bien des années à un seul Sculpteur pour achever un pareil travail, & Alexandre ne vêcut que dix ans après la bataille du Granique.

mettre le tout au hazard d'une bataille. Tantôt il trouvoit plus à propos de s'exercer à ſubjuguer toutes les provinces maritimes, & après s'être fortifié par tous ces combats, & enrichi de toutes les richeſſes de ces pays, de marcher en cet état contre ce prince.

Dans la Lycie près de la ville des Xanthiens il y a une fontaine, qui ayant détourné ſon cours d'elle même, & ſurmonté ſes bords ſans aucune cauſe apparente, jetta une table de cuivre, où étoient gravez d'anciens caractéres, qui diſoient, *que l'Empire des Perſes étoit prêt à finir, & que les Grecs alloient le détruire.* Alexandre encouragé par cette grande promeſſe, dont il ſe fit ſur l'heure l'application, ſe hâta de nettoyer toute la côte de la mer, & de ſoûmettre tout juſqu'à la Phœnicie & la Cilicie.

C'étoit la plus grande ville de la Lycie. Elle étoit ſur le fleuve Xanthus, à deux lieuës & demie de la mer.

Table de cuivre jettée par une fontaine de Lycie.

Oracle gravé ſur cette table.

La courſe qu'il fit dans la Pamphylie, a donné matiere à pluſieurs Hiſtoriens d'amplifier les choſes & de les convertir en miracles ſurprenans, comme ſi par une faveur divine la mer s'étoit

Faux miracles inventez en faveur d'Alexandre par les Hiſtoriens.

Jetta une table de cuivre.] Il y a bien de l'apparence que cette table étoit de l'invention d'Alexandre pour encourager ſes troupes.

Comme ſi par une faveur divine la mer s'étoit volontairement ſoûmiſe à Alexandre, & que pour lui faire ſa cour elle eût retiré ſes ondes.] Voici un paſſage de Strabon qui éclaircit merveilleuſement tout cet endroit, & qui fait voir ſur quoi on avoit bâti ce prétendu miracle de la complaiſance de la mer, qui fut ſi peu complaiſante, qu'elle couvrit tout le chemin, depuis le rivage juſqu'au pied de la montagne, de ſorte qu'il fallut que les troupes d'Alexandre marchaſſent dans l'eau juſqu'à la ceinture. *Près de la ville de Phaſelis, entre la Lycie & la Pamphilie, eſt un défilé le long de la mer, par où Alexan-*

volontairement soûmise à Alexandre, & que pour lui faire sa cour elle eût retiré ses ondes, elle qui est ordinairement si farouche & si orageuse, & dont les vagues vont battre la côte avec tant de furie, qu'assez souvent elles la couvrent & cachent plusieurs pointes de roc qui se trouvent plantées tout du long au pied des sommets droits & escarpez de la montagne. C'est sur ce prétendu miracle que le Poëte Menandre jouë fort plaisamment dans une de ses comedies, où il introduit quelqu'un qui dit : *J'ai cela d'Alexandre, si je cherche quelqu'un, il vient de lui-même à ma rencontre, & si je veux passer en quelqu'endroit par mer, aussi-tôt la mer se retire, & je passe à pied sec.* Mais Alexandre lui-même dans ses lettres, sans rien exaggerer & sans faire mention d'aucun miracle, écrit simplement, *qu'il passa à pied le pas de la montagne, appellée Climax, étant parti de la ville de Phaselis.* Il avoit sejourné plusieurs jours dans cette ville à cause de la saison.

Passage de Menandre, qui se moque plaisamment de ces miracles.

Pendant son séjour ayant vû à la place publique la statuë de Theodectes, qui étoit mort,

Poëte tragique de la ville de Phaselis, contemporain d'Aristote.

dre fit passer son armée. Le mont Climax, qui domine sur la mer de Pamphylie, laisse entre le rivage & lui ce défilé fort étroit, qui est à sec pendant que la mer est basse, & qui laisse un passage libre aux voyageurs; mais quand la mer est haute, il est tout couvert d'eau. Comme on étoit alors en hyver, Alexandre, qui donnoit beaucoup à la Fortune voulut partir avant que les eaux se fussent retirées, ainsi il fallut que ses troupes marchassent tout un jour dans l'eau jusqu'à la ceinture. Voilà ce que dit Strabon liv. XIV. Quinte-Curce a fait un mêlange de miracle & de verité pour orner son recit.

il y alla après souper en débauche comme ceux qui vont en masque aux momons du Dieu Comus, & jetta sur cette statuë plusieurs couronnes de fleurs, rendant avec beaucoup de gentillesse & de grace par maniere de jeu cet honneur à la mémoire de ce personnage, & au commerce qu'il avoit eu autrefois avec lui par le moyen d'Aristote & de la Philosophie.

Honneur qu'Alexandre fit à la Statuë de Theodectes, dans la ville de Phaselis.

De-là il alla soûmettre ceux des Pisidiens qui s'étoient révoltez, subjugua la Phrygie, & ayant pris la ville de Gordium, qui en étoit la Capitale, & où étoit le palais de l'ancien Midas, il vit là le char si célébre de Gordius, dont le joug étoit lié d'une écorce de Cormier avec un merveilleux artifice, & on lui dit une ancienne tradition, qui couroit depuis long-tems parmi ces Barbares, & qu'ils croyoient comme un point de religion, *que les Destins promettoient l'empire de la terre à celui qui délieroit ce nœud.* Voilà d'abord Alexandre persuadé que c'est lui que cette avanture regarde. Ce nœud étoit fait avec tant d'adresse, & le lien faisoit tant de tours & de retours, qu'il étoit impossible de découvrir ni où il commen-

Il soûmet les Pisidiens rebelles, & subjugue la Phrygie.

Gordius, pere de Midas, son char.

Nœud Gordien.

Ce que les Destins promettoient à celui qui le délieroit.

Ce nœud étoit fait avec tant d'adresse.) Dans ces anciens tems on étoit fort curieux de faire des nœuds d'un merveilleux artifice, & dont on ne pût trouver le secret. Dans les VIII. liv. de l'Odyssée, Ulysse, pour fermer le coffre, où étoient tous les presents, que les Pheaciens lui avoient faits, & pour empêcher qu'on ne le volât pendant son sommeil, y fait un nœud des plus ingenieux, que la Déesse Circe lui avoit enseigné. Il n'y a pas aujourd'hui le moindre petit voleur qui en cette occasion n'eût été un Alexandre.

çoit, ni où il finissoit, ni d'appercevoir les deux têtes de la courroye. Alexandre, après plusieurs tentatives, voyant qu'il ne pouvoit le délier, le coupa avec son épée, & au lieu de deux bouts, il en fit voir plusieurs. Mais Aristobule écrit qu'il le délia très-facilement, après avoir ôté la cheville qui attachoit le joug au timon, & tiré ensuite à lui le joug.

Alexandre ne pouvant le délier, le coupe avec son épée.

Etant parti de Gordium il alla soûmettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon, qui de tous les Lieutenans, que Darius avoit du côté de la mer, étoit le plus redoutable, & celui qui pouvoit lui donner le plus d'affaires, & l'arrêter plus long-tems. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les hautes Provinces de l'Asie.

Il soûmet la Paphlagonie & la Cappadoce.

Déja Darius étoit parti de Suse plein de confiance dans le grand nombre de ses troupes, car il avoit une armée de six cent mille combattans, & encouragé encore par un songe que ses Mages expliquerent plus pour lui plaire que pour lui dire la verité. Il songea *qu'il voyoit la phalange des Macedoniens en proye aux flammes, & Alexandre, qui vêtu d'une robe, que lui-même avoit portée autrefois lorsqu'il n'étoit que simple courrier du feu Roi, le servoit*

Songe de Darius, expliqué favorablement pour lui par les Devins.

Lorsqu'il n'étoit que simple courrier du Roi.) Le Grec dit ἀσγάνδης ὤν βασιλέως, *Asgandes*, *Ascandes ou Astandes*, est sans doute un mot Persan; la question est de sçavoir ce qu'il signifie. Hesychius l'explique, ἄγγελος, ἀσκάνδης ἄγγελος, *Ascandes*, *Courrier*, dans un autre endroit il écrit ἀστάνδης ἡμεροδρόμος, il est défini ailleurs ὁ ἐκ διαδοχῆς γραμματοφόρος. le veritable mot est *Astandes*,

comme

comme son domestique, & qu'étant entré dans le temple de Belus, il étoit disparu tout d'un coup. Par cette vision il semble que le Dieu vouloit faire entendre que les affaires des Macedoniens seroient éclatantes & florissantes, & qu'Alexandre soûmettroit toute l'Asie, comme Darius l'avoit soûmise, étant devenu Roi, de simple courrier qu'il étoit auparavant, mais aussi qu'il disparoîtroit & mourroit bientôt au milieu d'une très-grande gloire.

Explication plus naturelle & plus vrai-semblable de ce songe. Car la flamme étoit d'un bon augure.

La confiance & l'audace que ce songe avoit inspirées à Darius, s'accrurent considérablement, sur ce qu'il se figura que le long séjour qu'Alexandre faisoit dans la Cilicie, étoit un effet de sa peur. Mais ce long séjour étoit causé par une grande maladie, qui selon les uns, lui étoit venuë de ses travaux & de ses grandes fatigues, & selon les autres, de s'être baigné dans le Cydne, dont l'eau est froide comme la glace. Aucun de ses Medecins n'osoit entreprendre de le secourir, car persuadez que le mal étoit

Grande maladie d'Alexandre en Cilicie.

comme je l'ai appris de M. l'Abbé Renaudot, très versé dans les langues Orientales, & qui par ses sçavans ouvrages rend ses connoissances si utiles aux lettres & à la Religion. En Persan, dit-il, *Staden* à l'infinitif signifie *Stare*, *Istanda*, *Stator*; de-là les Grecs ont fait *Astandes*, car la prononciation de la premiere syllabe est indifferente. *Astandes* est le même que Ciceron appelle *Stator*. *Litteras à te mihi Stator tuus reddidit Tarsi. Vôtre Courier m'a rendu vos lettres à Tarse.* Darius étoit donc ce que nous appellons *Courier du cabinet*, ou peut-être que les Persans donnoient ce titre à un homme plus considérable, & qu'ils marquoient par-là le maître des Courriers, le général des postes.

Car persuadez que le mal étoit plus fort que tous les remedes, ils

Menagement des Medecins pour leur réputation & pour leur sûreté.

Philippe, premier Medecin d'Alexandre.

Devoir d'un Medecin dans les occasions les plus périlleuses.

Alexandre averti que son Medecin veut l'empoisonner.

plus fort que tous les remedes, ils craignoient les reproches & le ressentiment des Macedoniens, s'ils avoient le malheur de ne le pas guerir. Mais Philippe, son premier Medecin, Acarnanien de nation, voyant que le Roi étoit en très-grand danger, & se confiant en l'amitié que ce Prince lui témoignoit, & d'ailleurs faisant réflexion qu'il y avoit de la honte & de l'ingratitude à refuser, pour secourir un si bon maître dans un extréme péril, de s'exposer à quelque danger, en éprouvant les plus extrémes remedes, & en le secourant jusqu'au dernier moment de sa vie, au hazard même de se perdre & de périr avec lui, il entreprit de lui donner une médecine qui feroit un prompt & puissant effet. Il l'exhorta donc à attendre avec patience, car il falloit trois jours pour la préparer & à la prendre quand elle seroit prête. Il n'eut pas de peine à le persuader tant ce Prince avoit d'impatience de guérir pour se rendre à la tête de son armée.

Sur ces entrefaites il reçoit une lettre de Parmenion, qui lui écrivoit du camp pour l'avertir *de se donner bien garde de confier sa santé à Philippe, parce*

craignoient les reproches.) Voilà une malheureuse considération, qui encore aujourd'hui retient souvent les Medecins, & les empêche de secourir les malades qui sont d'une grande conséquence, & sur lesquels le public a les yeux, comme si leur devoir & la charité même ne les obligeoient pas à tenter tout ce que leur art peut fournir, sans aucun égard pour eux-mêmes. Hippocrate n'auroit pas approuvé cette lâche & cruelle timidité. Philippe enseigne icy aux Medecins ce qu'ils doivent faire dans ces rencontres.

que gagné & corrompu par les grands présents de Darius, & par la promesse qu'il lui avoit faite de lui donner sa fille en mariage, il avoit promis de l'empoisonner. Alexandre ayant lû cette lettre, ne la communiqua à aucun de ses amis, & la mit sous son chevet.

Le tems étant venu, Philippe arrive dans la chambre du Prince avec tous les autres Medecins, portant la medecine dans une grande coupe. Alexandre tire la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe, & en même tems il prend la coupe & l'avale sans hésiter & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la plus legere inquiétude. C'étoit véritablement un spectacle admirable & aussi touchant qu'aucun denouement de tragedie, de voir d'un côté Alexandre boire la medecine, & de l'autre Philippe lire la lettre, & de les voir se regarder tous deux, mais d'un air bien different. Le Roi avec un visage gai & ouvert marquoit à son Medecin l'amitié dont il l'honoroit, & la confiance qu'il avoit en lui, & le Medecin s'élevoit contre cette calomnie atroce, tantôt appellant les Dieux à témoin, & tendant les mains au ciel, & tantôt se jettant sur le lit de son maître, & le conjurant d'avoir bonne esperance, & de s'abandonner à ses soins.

Merveilleuse résolution d'Alexandre, & la grande confiance qu'il témoigne à son Medecin.

Le remede s'étant rendu d'abord le plus fort, abbatit à tel point les forces du malade, qu'il perdit la parole, & tomba dans de si grandes foiblesses, qu'il n'avoit presque plus ni poux ni sen-

timent. Mais il fut ſi promptement, & ſi efficacement ſecouru par ſon Medecin, qu'il reprit peu à peu ſes forces, de ſorte qu'en trois jours il fut en état de ſe faire voir aux Macedoniens, dont les frayeurs ne ceſſerent que quand ils l'eurent vû de leurs propres yeux.

Conſeil très-ſage qu'Amyntas donnoit à Darius.

Il y avoit dans l'armée de Darius un Macedonien, nommé Amyntas, qui s'étoit retiré de Macedoine pour embraſſer le parti de Darius, & qui connoiſſoit parfaitement le naturel d'Alexandre. Cet Amyntas voyant Darius ſe préparer à paſſer les détroits pour marcher à ce Prince, le conjura d'attendre plûtôt dans le lieu où il étoit pour combattre dans ces vaſtes & ſpacieuſes campagnes un ennemi, qui lui étoit ſi inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu, *que s'il prenoit ce parti, il craignoit que les ennemis ne ſe hâtaſſent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échapât. Ah, Seigneur,* lui répartit Amyntas, *ſi ce n'eſt que cela que vous craignez, raſſûrez vous ſur ma parole, il viendra bientôt à vôtre rencontre, & il marche déja.* Mais il eut beau dire, il ne perſuada pas Darius, qui levant ſon camp, marcha droit en Cilicie.

Alexandre & Darius ſe manquent dans l'obſcurité de la nuit.

En même tems Alexandre s'avança vers la Syrie au devant de lui. Mais dans les ténébres de la nuit ils ſe manquerent, & retournerent chacun

Il y avoit dans l'armée de Darius un Macedonien, nommé Amyntas.) C'étoit Amyntas, fils d'Antiochus; il s'étoit retiré de la Macedoine, ſans avoir reçu aucun mauvais traitement, mais ſeulement parce qu'il craignoit le Roi, & qu'haïſſant Alexandre, il croyoit auſſi en être haï.

ſur leurs pas. Alexandre ravi de cette bonne fortune, ſe hâtoit de joindre ſon ennemi dans les détroits, mais Darius ne cherchoit qu'à reprendre ſon premier camp, & à retirer ſon armée des défilez où il l'avoit engagée, car il avoit déja compris la grande faute qu'il avoit faite de ſe jetter ainſi dans des lieux ſerrez d'un côté par la mer, de l'autre par les montagnes, & traverſez au milieu par la riviere du Pinare, de ſorte qu'ils étoient impraticables pour la cavalerie, & ſi coupez que ſes troupes ne pourroient ni s'entreſecourir ni ſe communiquer, & qu'ils n'étoient propres & commodes que pour un ennemi inférieur en nombre, & dont le fort étoit l'infanterie.

Darius reconnoit la faute qu'il a faite.

C'eſt ainſi qu'il faut lire Pinare, *&* *non pas* Pindare, *comme il y a dans le texte.*

La Fortune donna à Alexandre un champ de bataille très-avantageux. Mais cette faveur de la Fortune contribua moins à ſa victoire, que ſa grande habileté, par le bel ordre où il rangea ſes troupes. Car voyant que les forces de ſon ennemi étoient infiniment ſuperieures aux ſiennes, il ſongea ſur tout à ne pas lui laiſſer les moyens de l'envelopper. Etendant donc ſon aîle droite de maniere qu'elle débordoit l'aîle gauche des ennemis, & ſe mettant lui-même à la tête de cette aîle, il renverſa d'abord les Barbares, qui lui étoient oppoſez, & les mit en fuite. Dans cette charge il fut bleſſé d'un coup d'épée à la cuiſſe, & Chares écrit que ce fut de la main même de Darius, car ils ſe joignirent & en vinrent aux mains l'un contre l'autre. Mais Alexandre dans une let-

Victoire d'Alexandre duë ſur tout à ſon bel ordre de bataille.

Alexandre bleſſé d'un coup d'épée à la cuiſſe.

tre qu'il écrivit à Antipater, & dans laquelle il lui faisoit le détail de cette bataille, ne dit point qui fut celui qui le blessa, il dit seulement qu'il reçut un coup d'épée à la cuisse, & que sa blessure ne lui avoit causé aucun accident fâcheux. Cette victoire fut des plus éclatantes. Il y tua plus de cent dix mille des ennemis, mais il ne put prendre Darius qui avoit pris les devants, & gagné quatre ou cinq stades, il prit seulement son arc & son char, & se retira de la poursuite.

Morts du côté de Darius.

En rentrant dans le camp il trouva ses Macedoniens chargez de richesses infinies qu'ils emportoient, quoique Darius eût évité de charger ses troupes d'un grand bagage pour les rendre plus propres au combat, & qu'il eût laissé dans la ville de Damas la plus grande partie des équipages. Il trouva aussi qu'ils lui avoient réservé la tente de Darius, qui étoit remplie d'Officiers de sa maison magnifiquement vêtus, de meubles très-riches, & de quantité d'or & d'argent.

Alexandre se retire dans la tente de Darius, & se met au bain.

Dès qu'il se fut fait dépoüiller de ses armes, il alla se mettre au bain, en disant, *allons laver cette sueur de la bataille dans le bain de Darius*. Sur quoi un de ses coutisans répartit, *ne dites point dans le bain de Darius, Seigneur, dites plûtôt dans le bain d'Alexandre, car les biens du vaincu appartiennent au vainqueur, & c'est ainsi qu'il faut les appeller*. Mais quand il fut entré dans la chambre du bain, & qu'il eut vû les bassins, les urnes, les buires, les phioles, & autres ustensiles du bain, tous d'or massif & par-

Magnificence de la chambre des bains, & de la tente de Darius.

faitement bien travaillez, & qu'il sentît l'odeur délicieuse d'une infinité d'aromates & d'essences précieuses, dont la chambre étoit parfumée, & que de-là il fut passé dans la tente, qui par sa grandeur & par son exhaussement, par la magnificence de ses meubles, de ses lits, & de ses tables, & par la somptuosité & la délicatesse du souper qu'on y avoit préparé, causoit l'étonnement & attiroit l'admiration, alors se tournant vers ses amis, *il me semble*, leur dit-il, *que c'étoit là être Roi*. Comme il alloit se mettre à table, quelqu'un vint lui rapporter qu'on menoit parmi les autres prisonniers la mere & la femme de Darius, & ses deux filles, qui n'étoient pas encore mariées, & qu'ayant apperçu le char & l'arc de Darius, elles s'étoient mises à faire des cris & des gémissemens horribles, & à se déchirer la poitrine dans la pensée que Darius étoit mort.

Mot d'Alexandre sur cette magnificence.

On lui amene la mere, la femme & les filles de Darius.

A cette nouvelle Alexandre fut quelque tems sans parler, plus touché des malheurs de ces Princesses, que sensible à son bonheur ; enfin il rompt le silence & donne ordre à Leonatus d'aller leur apprendre *que Darius étoit vivant, & les assûrer qu'elles n'avoient rien à craindre d'Alexandre, car il ne faisoit la guerre à Darius que pour la gloire de regner*,

Il leur envoye Leonatus pour les rassûrer.

Il me semble que c'étoit-là être Roi.] Ce mot ne me paroît pas digne d'Alexandre, & semble témoigner qu'il commençoit déja à être gâté par le luxe des peuples qu'il avoit vaincus. Est-ce être Roi, que d'être un Roi énervé par le luxe & par les délices, & tout prêt à être la proye d'une poignée d'hommes, qui vont l'attaquer ?

qu'elles seroient traitées en Reines, & qu'elles recevroient de lui tout ce qu'elles auroient pû attendre de Darius même dans l'état le plus florissant.

Si ces paroles parurent douces & consolantes à ces Princesses, les effets les surpasserent, car elles furent servies avec tant de respect, qu'à leur captivité près, elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infortune, & elles éprouverent une humanité, une générosité, & une politesse qu'elles n'auroient jamais osé esperer. Car Alexandre leur permit d'enterrer à la maniere de leur pays tous les Perses qu'elles voudroient, & de prendre parmi les dépoüilles tous les habits & tous les ornemens dont elles auroient besoin pour honorer ces funerailles. Il leur donna autant d'Officiers pour les servir qu'elles en avoient auparavant, ne leur retrancha rien des honneurs qu'on avoit accoûtumé de leur rendre, ni de l'état de leur maison, & leur assigna des pensions plus fortes que celles dont elles joüissoient dans leur plus grande fortune.

Humanité, générosité, & politesse d'Alexandre pour ces Princesses.

Mais la faveur la plus agréable, la plus grande & la plus royale qu'elles reçurent de lui, fut qu'étant captives & ayant toûjours vécu avec beaucoup de sagesse & de pudeur, elles n'entendirent jamais une seule parole deshonnête, & n'eurent pas lieu un seul moment de soupçonner, ou de craindre la moindre chose qui fût contre leur honneur. Elles eurent la consolation d'être dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi,

Le camp d'Alexandre fut pour ces prisonnieres comme un saint Temple.

ennemi, mais comme dans un ſaint Temple, ou dans quelque lieu ſacré deſtiné à être l'aſile des Vierges, & de vivre retirées ſans être vûës de perſonne, & ſans que qui que ce fût oſât approcher de leurs appartemens.

Cependant on dit que la femme de Darius étoit la plus belle Princeſſe du monde, comme Darius étoit le plus beau de tous les Princes, & de la taille la plus grande & la plus majeſtueuſe, & que les Princeſſes leurs filles leur reſſembloient. Mais Alexandre trouvant ſans doute qu'il étoit plus royal de ſe vaincre ſoi-même, que de vaincre ſes ennemis, ne leur toucha point. Sa continence étoit même ſi grande encore en ce tems-là, qu'il ne connut aucune femme avant le mariage, excepté Barſine, qui étant devenu veuve par la mort de ſon mari Memnon, fut priſe près de Damas. Comme elle étoit fort belle, très-ſçavante dans les lettres Grecques, qu'elle avoit des mœurs douces & polies, & d'ailleurs beaucoup de naiſſance, étant fille d'Artabaze, qui étoit du ſang Royal, Alexandre s'attacha à elle par la ſuggeſtion de Parmenion, qui, comme l'écrit Ariſtobule, lui repréſenta qu'il ne devoit pas laiſſer perdre l'occaſion d'avoir les bonnes graces d'une Dame ſi accomplie, & dont la beauté étoit la moindre de ſes perfections. Mais pour toutes les autres captives, Alexandre les voyant ſi belles & d'une taille ſi

Belle maxime d'Alexandre.

Grande continence de ce Prince.

Mauvais conſeil que Parmenion donne à Alexandre.

Alexandre les voyant ſi belles & d'une taille ſi noble, ſe contentoit de dire en badinant, que les Perſiennes étoient le mal des

Mot d'Alexandre sur ces belles Persiennes.

noble, se contentoit de dire en badinant, que *les Persiennes étoient le mal des yeux.* Et opposant à leur beauté & à leur bonne grace, la beauté de la continence & de la sagesse, il passoit auprès d'elles comme auprès de belles statuës inanimées sans en être ému.

Infamie que Philoxene propose à Alexandre.

Philoxene qui commandoit les troupes qu'il avoit laissées dans les Provinces maritimes, lui écrivit un jour qu'il avoit chez lui un certain Theodore de Tarente, qui avoit deux beaux garçons à vendre, & lui demandoit s'il vouloit qu'il les achetât. Alexandre fut très-irrité de cette lettre, & s'emporta extrêmément, criant tout haut à ses amis : *Quelle vilaine action Philoxene m'a-t-il jamais vû commettre, pour oser me proposer une telle infamie, & m'y exciter* ? Et dans la réponse qu'il lui fit, après l'avoir fort maltraité, il lui ordonna de renvoyer

Horreur d'Alexandre pour l'amour infame des garçons.

yeux.] C'est le même mot que les Perses avoient dit à Amyntas, en parlant des femmes qu'il avoit fait venir au festin qu'il leur donnoit, & qu'il avoit fait asseoir vis-à-vis d'eux ; ils les appellerent de même ἀλγηδόνας ὀφθαλμῶν, & ce mot rapporté par Herodote, est fort maltraité par Longin, qui dit dans le chap. III. *Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes*, le mal des yeux ; *ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est, parce que ce sont des barbares qui le disent, & qui le disent dans le vin & dans la débauche ; mais ces personnages vils & méprisables n'excusent pas la bassesse de la chose, & il ne falloit pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la posterité.* C'est ici bien pis, ce ne sont pas des barbares, c'est Alexandre, & il ne le dit point dans le vin & dans la débauche, mais de sens rassis. Plutarque sauve la chose, en ajoûtant, qu'Alexandre le dit *en badinant.* J'ai assez parlé de ce mot dans mes remarques sur Longin.

à la mal'heure ce marchand Tarentin avec son infame marchandise. Il fit aussi de rudes reprimandes à un jeune homme nommé Agnon, qui lui avoit écrit, qu'il y avoit à Corinthe un jeune homme très-célébre pour sa beauté, nommé Crobule, & qu'il vouloit l'acheter pour le lui mener.

Agnon maltraité par Alexandre; & pourquoi.

Ayant été informé que deux de ses Macedoniens, qui étoient dans les troupes de Parmenion, avoient violé les femmes de quelques Soldats étrangers qu'il avoit à sa solde, il écrivit à Parmenion d'en faire informer, & s'il se trouvoit qu'ils fussent coupables, de les faire mourir sans remission, comme bêtes feroces, nées pour être le fléau des hommes. Et dans cette lettre on lisoit ces propres paroles; *car pour moi, on ne trouvera pas que j'aye seulement vû ni voulu voir la femme de Darius, je n'ai pas même voulu souffrir que l'on parlât de sa beauté devant moi.*

Il ordonne qu'on fasse mourir deux Macedoniens qui avoient violé des femmes.

Fragment d'une lettre qu'il écrivit à Parmenion, & qui marque sa grande sagesse.

Il disoit ordinairement, qu'*il se reconnoissoit mortel, sur-tout à deux choses, au sommeil & à l'amour*, comme la lassitude & la volupté étant deux effets naturels de notre foiblesse. Il étoit aussi très-sobre & très-temperant sur sa bouche, comme il le fit paroître par beaucoup d'autres marques, mais surtout par ce qu'il dit à la Reine Ada, qu'il appelloit

Les deux choses ausquelles sur-tout il se reconnoissoit.

Fort temperant sur sa bouche.

Comme la lassitude & la volupté étant deux effets naturels de notre foiblesse.] Cela est très-certain, tous les besoins & tous les plaisirs, sont la suite de la foiblesse & de la défaillance des hommes, & un effet naturel de leur misere.

A la Reine Ada, qu'il appelloit sa mere, & qu'il avoit rétablie dans son Royaume de Carie.] Cette Princesse étoit fille d'He-

ſa mere, & qu'il avoit rétabli dans ſon Royaume de la Carie. Cette Princeſſe ne ſçachant quelle chere lui faire pour lui marquer ſa réconnoiſſance, lui envoyoit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes ſortes de pâtiſſeries les plus délicieuſes, & enfin elle lui envoya les plus excellens Cuiſiniers, & les Boulangers & les Pâtiſſiers les plus habiles. Mais il lui répondit, *Qu'il n'avoit que faire de tout cela, & qu'il avoit des Cuiſiniers beaucoup plus excellens, qui lui avoient été donnez par ſon Gouverneur Leonidas, dont l'un, qui lui préparoit un bon dîner, c'étoit de beaucoup marcher dès le matin avant le point du jour, & l'autre, qui lui apprêtoit un meilleur ſouper, c'étoit un dîner fort ſobre.* Il ajoûta, que ce même Leonidas alloit ſouvent viſiter lui-même les coffres & les males où l'on ſerroit ſes lits & ſes habits, pour voir ſi ſa mere Olympias n'y auroit rien fourré de ſuperflu, & qui ne fût que pour la délicateſſe & pour le luxe.

Les Cuiſiniers d'Alexandre.

Grand ſoin de Leonidas, Gouverneur d'Alexandre.

Il étoit auſſi beaucoup moins adonné au vin qu'il ne paroiſſoit; il eut la réputation de l'aimer, à cauſe qu'il ſe plaiſoit à être long-tems à table, mais tout ce tems-là il le paſſoit moins à boire qu'à diſcourir; car à chaque fois qu'il bûvoit, il

Alexandre peu adonné au vin, quoiqu'il parût l'aimer.

catomne Roi de Carie. Après la mort de Mauſole ſon frere aîné, & d'Artemiſe ſa femme, morts ſans enfans, elle ſucceda au Roïaume avec ſon frere Hidrée qu'elle avoit épouſé. Hidrée mort, elle fut dépoüillée de ſon Royaume par ſon troiſiéme frere, appellé Pexodare, & après la mort de celui-ci, ſon gendre Orontobate retenoit la Couronne. Alexandre la remit en poſſeſſion de ſes Etats.

proposoit quelque question, qui n'étoit pas inutile. Encore ne faisoit-il jamais ces longs repas que lorsqu'il se trouvoit dans un grand loisir. Car jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le plaisir, ni l'amour même le plus légitime, ni aucun spectacle ne retarderent un seul moment ses affaires, & ne lui firent perdre la moindre occasion, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres Capitaines. Sa vie même est une preuve très-suffisante de cette vérité; car ayant été des plus courtes, elle est pourtant toute pleine de grandes & de glorieuses actions.

Alexandre n'étoit jamais long-tems à table que dans un grand loisir.

Dans son loisir, dès qu'il étoit levé, son premier soin étoit de sacrifier aux Dieux, ensuite il dînoit légerement & assis, & le reste du jour il le passoit ou à chasser, ou à juger, & terminer les differends qui arrivoient parmi ses troupes, ou à lire, ou à composer quelque écrit. Quand il étoit en marche, & qu'il n'étoit pas fort pressé, il s'exerçoit toûjours en chemin faisant, ou à lancer le javelot, ou à monter sur un char pendant qu'il couroit le plus rapidement, & à en descendre de même. Souvent il se divertissoit à chasser au renard ou aux oiseaux, comme on peut le recueïllir du Journal qu'il a fait lui-même de sa vie.

Vie d'Alexandre; quelle.

Alexandre avoit fait un Journal de sa vie. Il existoit encore du tems de Plutarque. C'est grand dommage qu'il soit perdu.

Quand il étoit arrivé, & qu'il se préparoit à se mettre au bain, ou à se faire frotter d'huile, il demandoit aux chefs des Panetiers, & aux Maîtres d'Hôtel, *s'ils avoient donné ordre au souper, & s'ils lui feroient faire bonne chere.* Il ne se mettoit jamais

à table que tard, & après la nuit close, & soupoit toûjours couché. Il avoit un très-grand soin de sa table, & une attention merveilleuse à faire ensorte que tous ceux qui mangeoient avec lui fussent servis également, qu'il n'y eût aucune négligence, & que tout le monde fût satisfait, & il tenoit longuement table, parce qu'il aimoit à discourir. Dans tout le reste il n'y avoit point de Roi dans le monde dont le commerce fût si doux & si agréable; car il ne manquoit d'aucune des graces qui peuvent rendre un commerce charmant. Son unique défaut étoit qu'il se rendoit souvent importun par ses vanteries, en quoi il tenoit beaucoup du Soldat fanfaron; car non-seulement il se laissoit emporter lui-même à cette vanité de parler magnifiquement de ses exploits, mais il se livroit encore aux flateurs, qui le faisoient danser tant qu'ils vouloient sur cette matiere. De quoi les plus honnêtes gens qui se trouvoient à sa table, souffroient souvent, ne voulant ni encherir sur ses flateurs, ni demeurer non plus en arriere sur ses loüanges; car l'un

Grande attention qu'il avoit pour ceux qu'il appelloit à sa table.

Les charmes de son commerce.

Son unique défaut, ses vanteries perpetuelles.

Et soupoit toûjours couché.] Il vient de dire qu'il dînoit assis, D'où vient cette difference? C'est de ce qu'il dînoit légerement, & qu'il avoit encore à agir après dîner; mais il soupe couché, parce que débarrassé de toutes ses affaires, il soupoit à son aise & long-tems. Ces deux mots ne devoient pas être oubliez.

Il se livroit encore aux flateurs, qui le faisoient danser tant qu'ils vouloient sur cette matiere.] Je n'aurois peut-être pas hazardé cette expression, en parlant d'un grand personnage comme Alexandre, si celle dont Plutarque s'est servi ne l'amenoit naturellement; cette expression est très-remarquable, καὶ τοῖς κόλαξιν ἑαυτὸν

étoit plein de honte, & l'autre plein de péril. Après le souper il se baignoit encore, se couchoit, & dormoit souvent jusqu'à midi, quelquefois même tout le jour.

Il se baignoit encore après souper, & dormoit souvent jusqu'à midi.

Il étoit si temperant sur les viandes, & si peu curieux de mets exquis, que quand on lui apportoit des pays éloignez & de la mer ce qu'il y avoit de plus rare & de plus excellent parmi les fruits & les poissons, il les envoyoit à ses amis, & le plus souvent il n'en retenoit rien pour lui. Sa table étoit toûjours magnifique, & sa magnificence augmenta toûjours avec sa fortune. Enfin la dépense de chaque souper fut reglée à dix mille drachmes, elle en demeura là. Et ce fut là la regle de tous ceux qui avoient l'honneur de le traiter.

Magnificence de sa table.

La dépense de ses soupers fixée à cinq mille livres.

Après la bataille qu'il donna près de la ville d'Issus, il envoya des troupes à Damas, où il prit tout l'argent, les équipages, les femmes & les enfans des Perses. La cavalerie Thessalienne fut celle qui profita le plus de ce butin; car comme elle s'étoit extrêmément distinguée dans le combat, Alexandre fut très-aise de lui donner cette occasion de s'enrichir, le reste de son armée ne laissa pas d'y amasser aussi de grands biens, & les Macedoniens ayant goûté là pour la premiere fois de l'or, de l'argent, des femmes, & du luxe

Il fait prendre à Damas tout l'argent, les équipages, les femmes & les enfans des Perses.

ἀνειχῶς ἱππαζόμενον, mot à mot, *& se adulatoribus inequitandum. submittens*, par une figure empruntée des cavaliers qui menent comme ils veulent le cheval qu'ils montent.

des Barbares, firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée, ils alloient sur toutes les voyes pour chercher & découvrir l'or des Perses.

Cependant Alexandre trouva que ce qu'il y avoit de plus pressé pour lui, c'étoit de s'assûrer des principaux postes de la mer. Les Rois vinrent donc d'abord remettre en sa puissance l'Isle de Cypre & la Phenicie, à l'exception de Tyr, qui prit le parti de se défendre. Alexandre fut sept mois entiers au siége de cette place; pendant qu'il la battoit avec toute sorte de machines, qu'il élevoit contre elle une digue formidable, & qu'il la tenoit investie avec deux cens galeres, qui lui étoient venuës de Cypre, il vit en songe Hercule, que les Tyriens revéroient particulierement, qui lui tendoit la main de dessus les murailles, & qui l'appelloit. Il y eut dans le même tems plusieurs Tyriens qui songerent la nuit, qu'*Apollon leur déclaroit qu'il alloit se retirer vers Alexandre, parce que ce qu'on avoit fait dans la ville lui déplaisoit*. Mais eux traitant ce Dieu comme un homme qu'ils auroient pris sur le fait désertant & allant se rendre aux ennemis, ils chargerent son colosse

Il assiége Tyr, & il est sept mois devant cette place.

Songe qu'il eut à ce siége.

Songe de quelques Tyriens. Il est étonnant que plusieurs Tyriens ayent fait en même tems le même songe.

Firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée.] C'est la comparaison dont Horace s'est servi avant Plutarque.

Ut canis à corio numquam absterrebitur uncto. Sat. V. Liv. II.

Ils chargerent son colosse de chaines.] Quinte-Curce dit qu'ils lierent la statuë d'Apollon avec une chaîne d'or, & qu'ils attacherent la chaîne à l'Autel d'Hercule, à qui la ville étoit dédiée, pensant le retenir par le moyen

de

Traitement que les Tyriens font à la Statuë d'Apollon.

de chaînes, & à grands coups de maillets ils le clouerent ſur ſon piedeſtal, en l'appellant *Alexandriſte*.

Autre ſonge d'Alexandre.

Alexandre eut encore un autre ſonge; il lui ſembla *qu'il voyoit un ſatyre qui joüoit & badinoit avec lui d'aſſez-loin, qu'enſuite l'ayant approché & ayant voulu le prendre, il lui échappa, & qu'enfin après l'avoir beaucoup prié, & bien couru tout au tour, il fit tant qu'il l'obligea à ſe livrer entre ſes mains.* Les Devins conſultez ſur ce ſonge, répondirent très-naturellement, & avec beaucoup d'apparence de raiſon qu'il ne falloit que partager ce mot ſatyre en deux, *Sa Tyros*, qui ſignifioient bien viſiblement, *Tyr ſera à toy*. Et l'on montre encore la fontaine auprès de laquelle on prétend que ce Prince vit en ſonge ce ſatyre.

Il laiſſe le ſiege à ſes Lieutenans, & va faire une courſe en Arabie.

Vers le milieu du ſiége, Alexandre ennuyé d'être ſi long-temps devant une place ſans rien faire, laiſſa à Cratere & à Perdiccas la conduite du ſiege, & avec un camp volant il alla faire une courſe dans le pays des Arabes, qui habitent l'Antiliban. Là il courut riſque de la vie, à cauſe de ſon Précepteur Lyſimachus, qui avoit voulu le ſuivre, diſant qu'il n'étoit ni plus vieux, ni

de ce Dieu. Cette idée de faire retenir Apollon par Hercule eſt aſſez plaiſante.

Les Devins conſultez, répondoient très-naturellement & avec beaucoup d'apparence de raiſon.] En effet rien n'eſt plus naturel que cette réponſe, qui partage le mot σάτυρος ſatyrus, en deux σὰ τύρος; *tua erit Tyrus*. Plutarque croit cela comme s'il avoit vû, & n'a pas le moindre ſoupçon que ce ſont des réves forgez après coup.

Diſant qu'il n'étoit ni plus vieux ni plus lâche que Phœnix.]

plus lâche que Phœnix, qui avoit bien ſuivi Achille. Quand le Roi fut au pied de la montagne, il quitta les chevaux, & commença à monter à pied, mais ſes troupes le devancerent conſiderablement; car comme il étoit déja tard, il n'avoit pas le courage d'abandonner ſon Précepteur qui étoit peſant, & qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine, & l'encourageant & le portant à demi, il ne ſe donna point de garde qu'il ſe trouva ſéparé de ſon armée avec très-peu de gens auprès de lui, & engagé pendant une nuit fort obſcure, & un froid fort violent à paſſer la nuit dans ces paſſages difficiles.

Danger que fit courir à Alexandre le ſoin qu'il eut de ſon Précepteur.

Dans cette extrémité il vit de loin ſur la montagne les feux, que les ennemis avoient allumez çà & là. Se confiant donc à la legereté de ſon corps, & accoûtumé qu'il étoit à ſoûtenir toûjours par ſes travaux les Macedoniens dans toutes leurs peines, & à les tirer de tous les périls, il courut à ceux qui avoient allumé les feux les plus prochains. Il tua d'abord à coups d'épée deux Barbares, qui étoient aſſis près de leur feu, & ayant pris un tiſon allumé, il le porta à ſes gens, qui allumerent d'abord de grands feux, dont les Barbares furent ſi ſurpris, que les uns prirent la fuite, & les autres étant venus le

Action courageuſe d'Alexandre.

C'eſt une ſuite de la vanité de ce Précepteur, qui, comme Plutarque nous l'a dit, s'appelloit lui-même Phœnix, & donnoit à Alexandre le nom d'Achille; il avoit raiſon d'être fidellement attaché à cette idée, qui avoit été la ſeule cauſe de ſon avancement.

charger en désordre, furent repoussez. Ainsi Alexandre par son audace passa la nuit dans ces montagnes plus à son aise & sans danger, comme Chares le raconte dans son Histoire.

Pour ce qui est du siége, voici l'issuë qu'il eut : Alexandre laissoit reposer la plus grande partie de son armée, qui avoit beaucoup fatigué, & livré de grands combats, & n'envoyoit plus à l'assaut que peu de troupes, seulement pour tenir toûjours les Tyriens en allarme, & pour les empêcher de se reposer. Cependant le devin Aristandre faisoit des sacrifices ; & un jour ayant trouvé les signes favorables, il dit d'un ton ferme & très affirmatif à ceux qui étoient présens, *que la ville seroit prise dans ce mois-là même.* Sur cette promesse voilà de grandes risées & de grands brocards, car ce jour-là étoit justement le dernier du mois.

Prédiction du Devin Aristandre.

Le Roi qui vit la peine que cela faisoit au Devin, & qui vouloit à quelque prix que ce fût que les Propheties eussent leur accomplissement, pour aider à celle-là, ordonna que ce jour-là ne seroit plus le trentiéme du mois, mais le vingt-huitiéme, & faisant en même tems sonner les

Plaisant moyen qu'Alexandre prend pour aider à cette prédiction.

Et vouloit à quelque prix que ce fût.] J'ai lû ici συμφιλοτιμύμενος, car c'est d'Alexandre que cela doit être dit.

Pour aider à celle-là, ordonna que ce jour-là ne seroit plus le trentiéme du mois, mais le vingt-huitiéme.] Mais puisqu'il avoit dessein de donner ce jour-là même l'assaut genéral, ne valloit-il pas mieux qu'il attendît le succès, sans faire cette violence au mois, pour gagner deux jours qui lui furent inutiles ? C'étoit douter de la prophetie en voulant la confirmer.

trompettes, il donna un plus grand assaut qu'il n'avoit resolu d'abord. L'attaque fut des plus vives. Ceux qui étoient dans le camp, & qui n'avoient pas été commandez, ne purent se retenir, mais coururent soûtenir leurs camarades, & partager le péril. Les Tyriens pressez de toutes parts, furent emportez ce jour-là même, comme Aristandre l'avoit prédit.

Sa prédiction accomplie.

Alexandre assiége Gaza. Prodige qui lui arriva à ce siége.

Après la prise de Tyr Alexandre alla assiéger la ville de Gaza, Capitale de la Syrie, & à ce siége comme il offroit un sacrifice, un oiseau volant sur sa tête, laissa tomber sur son épaule une motte de terre, qui se brisa & s'épandit devant lui, & l'oiseau alla se percher sur une de ses batteries, où il fut pris, empestré dans les reseaux de nerfs, dont on se servoit pour faire tourner les cordages de ces machines.

L'évenement répondit à la prédiction qu'Aristandre fit sur ce signe, Alexandre fut blessé à l'épaule, & il prit la ville. Il envoya la plus grande partie du butin à Olympias, à Cleopatre, & à ses amis; & il envoya à son Gouverneur Leonidas cinq cent quintaux d'encens, & cent quintaux de myrrhe, se souvenant de l'esperance dont il lui avoit donné les premieres lueurs, lorsqu'il n'étoit encore qu'un enfant. Car Leonidas ayant vû un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jetter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la Region qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'en-*

Prodigieuse quantité d'encens & de myrrhe qu'il envoye à Leonidas.

Prédiction que Leonidas fit à Alexandre sans y penser.

cens tant qu'il vous plaira, mais en attendant, épargnez celui que vous avez. Alors donc il lui écrivit, *je t'envoye une bonne provision d'encens & de myrrhe, afin que tu cesses d'être mesquin envers les Dieux.*

Un jour on lui apporta une cassette, qui étoit ce qu'on avoit trouvé de plus précieux parmi tous les thrésors, & dans tout l'équipage de Darius. Quand il l'eut considerée & admirée, il demanda à ses amis ce qu'ils croyoient de plus digne d'être enfermé dans cette cassette si merveilleuse? Les uns ayant dit une chose, & les autres une autre, *pour moi*, dit-il, *j'y enfermerai l'Iliade d'Homere*, & il l'y mit effectivement. C'est une particularité que rapportent la plûpart des Historiens les plus dignes de foi. *Cassette précieuse de Darius.* *Alexandre y enferme l'Iliade d'Homere.*

Que si ce que les peuples d'Alexandrie rapportent après Heraclide, est véritable, il paroît qu'Homere ne lui fut pas inutile dans ce voyage, & que ce prince ne se trouva pas mal de ses conseils. Car on dit qu'après avoir subjugué l'Egypte, il voulut y bâtir une grande & belle ville, la peupler d'habitans Grecs, & lui donner son nom. Déja de l'avis de ses Architectes il en traçoit le plan & en marquoit l'enceinte; mais la nuit suivante il eut dans son lit une vision merveilleuse: il lui sem- *Homere ne fut pas inutile à Alexandre, & comment.*

Et que ce Prince ne se trouva pas mal de ses conseils.) Le mot ἀσύμβουλος du texte peut fort bien être employé ici dans ce sens là; cependant un manuscrit présente une leçon qui me plairoit davantage, ἀσύμβολος. Selon cette leçon il faudroit traduire, *& qu'il ne contribua pas peu de sa part à ce que ce Prince y exécuta;* ἀσύμβολος est emprunté des festins où chacun paye son escot, *symbolam dedit.* Teren.

Homere s'apparoît en songe à Alexandre, ce qu'il lui dit.

bla qu'un personnage à la tête chenuë & d'une mine vénerable, s'approcha de lui, & lui dit ces vers: *Il y a une isle dans la vaste mer vis-à-vis de l'Egypte. On l'appelle le Phare.* En même tems il se leva & alla voir ce Phare, qui étoit encore alors une isle un peu au-dessus de l'embouchure du Nil, appellée Canobique. Aujourd'hui elle est jointe à la terre ferme par une chaussée, qu'on y a faite à la main.

C'est un passage du IV. liv. de l'Odyss. v. 354.

Isle du Phare, sa situation.

Quand il eut vû la situation merveilleuse de cette isle, car c'est une langue de terre plus longue que large, semblable à un long Isthme, qui opposée au continent de toute sa longueur, fait avec lui un grand & double port, & sépare un vaste étang de la mer qui aboutit au grand port, il s'écria, *qu'Homere étoit admirable en tout, mais qu'il étoit encore un merveilleux Architecte*, & ordonna en même tems qu'on lui traçât le plan de la ville,

Car c'est une langue de terre plus longue que large, semblable à un long isthme, qui opposée au continent de toute sa longueur.] C'est le sens le plus naturel que j'ay pu donner à ce passage, qui est très-difficile, & dont les Interprétes ne donnent aucune idée nette. A mille pas d'Alexandrie est cette Isle du Phare, qui s'étendant vis-à-vis de toute sa longueur, fait le port d'Alexandrie, qui est fort grand, & qui est double, car il sert & à l'Isle & à Alexandrie, & d'ailleurs il a deux entrées, car on y entre des deux côtez, c'est pourquoi Strabon l'appelle λιμένα ἀμφίστομον, Virgile l'a fort bien décrit en deux mots.

——— *Insula portum*
Efficit objectu laterum.

Et avant lui César dans le III. liv. de la Guerre Civile: *Hæc insula objecta Alexandriæ portum efficit.* Ce vaste estang, qu'elle sépare de la mer, c'est la mer du midi, qui est appellée μαρεία λίμνη, *le lac Marea* ou *Mareotis*, qui est séparé de la mer du Septentrion, ou de la mer d'Egypte par cette Isle. Je ne crois pas qu'il reste aucune difficulté.

par rapport à la ſituation du lieu qu'il avoit choiſi. Mais comme les Architectes n'avoient point de craye, ils prirent de la farine deſtinée pour la nourriture des ouvriers, & avec cette farine ils tracerent ſur le terrein qui eſt noir, une enceinte en forme de croiſſant, dont les deux bras longs & droits renfermoient tout l'eſpace compris dans cette enceinte en forme d'un manteau à la Macedoniene, qui va peu à peu en s'eſtreciſſant également.

Plan d'Alexandrie tracé avec de la farine.

Le Roi prit grand plaiſir à voir ce plan, mais tout d'un coup des troupes infinies d'oiſeaux de

De grandes troupes d'oiſeaux viennent fondre ſur cette farine, & la mangent.

Ils tracerent ſur le terrein qui eſt noir, une enceinte en forme de croiſſant, dont les deux bras longs & droits renfermoient tout l'eſpace.] Le rivage d'Alexandrie, dit Strabon, fait une eſpece de golfe, qui avance deux grandes pointes, deux grands bras ἄκρας δύο dans la mer, & au milieu de ces deux bras eſt l'Iſle qui fait le port.

En forme d'un manteau à la Macedoniene, qui va peu à peu en s'eſtreciſſant également.] C'eſt l'explication du texe de Strabon. *Le plan de la ville*, dit-il, *a la figure d'un manteau.* ἔστι δὲ χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμα τοῦ ἐδάφους τῆς πόλεως, &c. liv. XVII. Pline liv. V. chap. XI. en parlant d'Alexandrie écrit, *Metatus eſt eam Dinochares* (ou plûtôt Dinocrates) *Architectus pluribus modis memorabili ingenio XV. M. paſſuum laxitate inſeſſa ad effigiem Macedonicæ Chlamydis orbe gyrato laciniosam dextra lævaque anguloſo procurſu.* Cette deſcription fait voir que ce manteau Macedonien reſſembloit à peu près à nos chappes d'Egliſe. On peut voir ſur cela la ſçavante remarque du Pere Hardoüin.

Mais tout d'un coup des troupes infinies d'oiſeaux de toutes ſortes & fort grands.] C'eſt ſur cela qu'eſt fondée la prophétie des Devins, qui dirent que la ville ſuffiroit à nourrir tous ceux qui viendroient s'y habituer. Mais Strabon, qui a rapporté cette particularité du plan tracé avec de la farine, ne dit pas un mot de ces oiſeaux, il tire ſeulement l'heureux preſage de ce que les maîtres des vivres avoient fourni une partie des farines deſtinées aux ouvriers; l'un eſt plus naturel, & l'autre plus merveilleux.

toutes ſortes, & forts grands venant fondre ſur ce lieu comme des nuées, mangerent toute cette farine ſans en rien laiſſer, de ſorte qu'Alexandre fut troublé de ce préſage. Mais les Devins l'ayant raſſûré, & lui ayant dit qu'il devoit avoir bonne eſperance, parce que c'étoit au contraire un ſigne que la ville, qu'il bâtiſſoit, auroit toute ſorte de biens en abondance, & ſuffiroit à nourrir tous ceux qui viendroient s'y établir, il ordonna aux Architectes de faire mettre inceſſamment la main à l'œuvre.

Explication que les Devins donnent à ce ſigne.

Cependant il ſe mit en marche pour aller à l'Oracle de Jupiter Ammon, par un chemin très-long, & très-difficile, où il falloit eſſuyer d'extrémes fatigues, & courir ſur tout deux grands dangers, l'un celui de manquer d'eau, qui fait que ce pays-là eſt abſolument déſert pendant pluſieurs journées de chemin; & l'autre encore plus grand, celui d'être ſurpris par le vent de midi dans ces ſables profonds & immenſes, comme on dit que cela arriva à l'armée de Cambyſe. Car ce vent étant venu à ſouffler, éleva de hautes montagnes d'arenes, & faiſant tout d'un coup de cette vaſte plaine une mer orageuſe, dont les monceaux de ſable étoient les flots, il engloutit en un moment cinquante mille hommes. Il n'y avoit perſonne qui ne penſât d'abord à tous ces grands dangers, mais il étoit difficile de détourner Alexandre de quoi que ce fût qu'il eût réſolu; car la Fortune en cédant à toutes ſes entrepriſes, l'avoit

Il ſe met en marche pour aller conſulter Ammon, dont le Temple étoit à plus de ſix-vingts lieuës de-là.

Les dangers de ce voyage.

Armée de Cambyſe enſevelie ſous des monceaux de ſable.

l'avoit rendu entier & ferme dans toutes ſes réſolutions, & ſon grand courage lui inſpiroit dans toutes les affaires une opiniâtreté invincible, qui venoit à bout de forcer, non-ſeulement les ennemis, mais les lieux & les tems même.

Fermeté & opiniâtreté d'Alexandre dans tout ce qu'il avoit réſolu, & leur cauſe.

Dans ce voyage les merveilleux ſecours que le Dieu lui envoya contre tous ces périls, trouverent plus de créance parmi les hommes, que tous les Oracles qu'il en reçut enſuite. On peut dire même que ce furent ces ſecours qui firent qu'on ajoûta foi à ces Oracles. Premierement Jupiter verſa ſur la terre des pluyes ſi abondantes, qu'elles chaſſerent toute crainte de la ſoif, & qu'en humectant & détrempant la ſécheresſe de ce ſable, qui devint humide & s'affermit en s'affaiſſant, elles rendirent l'air plus pur & la reſpiration plus aiſée. Enſuite toutes les bornes, qui ſervoient aux voyageurs comme de guides pour leur marquer les chemins, étant confonduës, & les gens d'Alexandre errant çà & là à l'avanture ſans tenir de route certaine, tout d'un coup des corbeaux vinrent ſe mettre à la tête de ces voyageurs, les précédant quand ils marchoient, les attendant quand ils s'arrêtoient, ou qu'ils demeuroient derriere, & ce qui eſt encore de plus admirable & plus miraculeux, comme l'écrit Calliſthene, les rappellant la nuit par leurs croaſſemens quand ils s'égaroient, & les remettant dans leur route.

Miracles que Dieu fit en faveur d'Alexandre pendant ſa marche.

Corbeaux ſervent de guide à l'armé d'Alexandre.

Quand il eut paſſé tout le déſert, & qu'il fut ar-

Entretien d'Alexandre avec le Prophéte de Jupiter Ammon.

rivé à la ville, le Prophéte d'Ammon vint le saluër de la part du Dieu comme de la part de son pere. Alexandre lui demanda d'abord si quelqu'un des meurtriers de son pere n'étoit point échappé à sa vengeance. *Ne blasphemе point*, lui répondit le Prophéte, *tu n'as point un pere mortel.* Alors Alexandre changeant d'expression, lui demanda *si tous les meurtriers de Philippe avoient été punis.* Ensuite il l'interrogea sur l'Empire, & le pria de lui dire, *si le Dieu lui feroit la grace de devenir le maître absolu de tous les hommes.* Le Dieu lui répondit par la bouche de son Prophéte, *qu'il lui feroit cette grace*, & que *Philippe étoit entierement vengé.* Après cette réponse Alexandre fit au Dieu des offrandes magnifiques, & combla les Prêtres de présens. Voilà ce que la plûpart des Historiens écrivent sur les Oracles qui lui furent rendus. Mais Alexandre lui-même, dans une lettre qu'il écrit à sa mere, dit qu'il avoit reçu plusieurs prophéties secretes qu'il ne réveleroit qu'à elle seule à son retour.

Mot mal prononcé par le Prophéte, fait un oracle très-agréable à Alexandre.

Il y a des Auteurs qui disent que le Prophéte pour saluer Alexandre en langage Grec avec quelque sorte de caresse, voulut lui dire, *O paidion*, qui signifie, *mon enfant*, mais comme c'étoit une langue étrangere pour lui, il se trompa à la prononciation, & au lieu de la derniere lettre qui est une *N*, il mit une *S*, & prononça *ô pai Dios*, qui signifie, *ô fils de Jupiter*. Alexandre fut ravi de ce défaut de prononciation, & sur cela on bâtit cette fable que le Dieu lui-même l'avoit appellé, *son fils*.

On rapporte auſſi que s'étant entretenu en Egypte avec le Philoſophe Pſammon, il goûta ſur tout une choſe que ce Philoſophe lui dit, *que tous les hommes ſont gouvernez par Dieu même, parce que tout ce qui excelle & qui domine dans quelque eſpece que ce ſoit, eſt toûjours divin* Mais lui-même il avoit ſur cela une opinion plus philoſophique & plus vraie, quand il diſoit, *que Dieu étoit le pere commun de tous les hommes, mais qu'il avouoit & reconnoiſſoit particulierement pour ſes enfans les plus gens de bien.* En un mot avec les Barbares il étoit d'une fierté & d'une hauteur que rien n'égaloit, voulant paroître entierement convaincu de ſa naiſſance divine ; mais avec les Grecs il gardoit beaucoup plus de modeſtie & de retenuë, & ne ſe diviniſoit qu'avec beaucoup de circonſpection. Il s'émancipa pourtant un jour plus que de coûtume dans une lettre qu'il écrivit aux Atheniens ſur la ville de Samos, *ce n'eſt pas moi*, leur dit-il, *qui vous ai donné cette ville libre & ſi célébre. Vous la tenez de la liberalité du Prince, qu'on appelloit alors mon Seigneur & mon Pere*, voulant parler de Philippe.

Pſammon, Philoſophe Egyptien.

Parce que tout ce qui excelle & qui donne, &c.) Ainſi l'ame étant ce qui domine dans l'homme, c'eſt là le Dieu qui le conduit ; mais ce principe eſt faux & entraîne dans des erreurs capitales. Alexandre le goûtoit, parce qu'il flattoit ſa vanité, & que ſon ambition le portant à vouloir dominer ſur tous les hommes, il deviendroit par-là leur Dieu.

Mais lui-même il avoit ſur cela une opinion plus philoſophique & plus vraie.] Plutarque a bien ſenti le faux du principe de l'Egyptien, & il a raiſon d'appeller l'opinion d'Alexandre plus philoſophique & plus vraie.

Dans les derniers tems ayant été blessé d'un trait qui lui causoit beaucoup de douleur, il dit à ceux qui étoient autour de lui, *mes amis, voilà un véritable sang, qui coule de ma playe, & non pas cette liqueur divine, qui, selon Homere, coule des playes des bienheureux immortels.* Un jour qu'il fit un grand tonnerre, dont tout le monde fut étonné & effrayé, le Sophiste Anaxarque, qui étoit present, lui dit; *Et toi, fils de Jupiter, en pourrois-tu bien faire autant?* Alexandre ne fit que rire de cette demande, & lui répondit: *mais je ne veux pas faire peur à mes amis, comme tu voudrois que je le fisse, toi qui méprises ma table, parce que tu vois qu'on y sert des poissons, & non pas des têtes de Satrapes.* Car en effet on dit qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poissons à Ephestion; Anaxarque avoit laissé échapper ce mot, *qu'il eut mieux vallu qu'il eust envoyé des têtes de Satrapes.* Ce qu'il disoit pour mépriser ceux qui cherchent la fortune par tant de travaux & tant de dangers, & pour s'en moquer, comme de gens

C'est un passage du v. liv. de l'Iliade.

Mot piquant d'Anaxarque à Alexandre.

Réponse d'Alexandre.

Mot d'Anaxarque.

Car en effet on dit qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poissons à Ephestion, Anaxarque avoit laissé échapper ce mot.) Le mot d'Anaxarque n'est pas si bien ici que dans Diogene, & le sens que Plutarque lui donne est un sens très-forcé, qui ne convient point du tout. Il y en a un plus naturel & plus véritable, on en jugera, le voici: Anaxarque haïssoit mortellement Nicocreon, tyran de Salamine. Un jour Alexandre ayant prié ce Philosophe à dîner, il lui demanda à table ce qu'il disoit de ce repas. *Il est très-bon*, répondit Anaxarque, *voilà la plus grande chere du monde, il y manque seulement un mets fort délicat, la tête d'un Satrape.* Voulant parler de Nicocreon. Il n'y a point là de mystere, le sens est droit. Ce mot coûta cher au Philosophe, car après la mort d'Alexandre, ayant été jetté par les vents sur les côtes de Cypre, le Tyran le prit & le fit mourir,

qui avec toutes leurs peines, n'ont dans les plaisirs & dans les délices de la vie rien du tout, ou que très-peu de chose, au dessus des autres mortels.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir qu'Alexandre ne s'en faisoit point accroire, & qu'il ne s'en orgueillissoit pas lui-même de cette prétenduë naissance divine, comme s'il l'avoit cru véritable, mais qu'il s'en servoit pour s'assujettir plus facilement les hommes par cette opinion de sa Divinité.

Alexandre ne croyoit pas ce qu'il disoit de sa naissance divine. A quel dessein il parloit ainsi.

A son retour d'Egypte en Phenicie, il fit des sacrifices & des processions en l'honneur des Dieux, il donna des chœurs de danse & de musique, & célébra des jeux où l'on disputoit le prix de la Tragédie, qui furent non-seulement magnifiques par leur appareil, mais éclatans par l'émulation de ceux qui en firent la dépense, car ce furent les Rois même des villes de Cypre qui en firent les frais, comme à Athenes ceux qui sont élus par sort dans chaque Tribu pour fournir les chœurs, & qui avec une merveilleuse ambition, tâcherent de se surpasser les uns les autres en magnificence. Les deux qui se piquerent le plus & qui se distinguerent par dessus tous les autres, furent Nicocreon, Roi de Salamine & Pasicrate, Roi de Soles; car ils furent les deux à qui il échut d'équipper les Acteurs de la plus grande réputation. Car Pasicrate eut à équipper Athenodore, & Nicocreon eut Thessalus. Alexandre s'in-

Il donna des chœurs de danse & de musique & célébre des jeux où l'on dispute le prix de la Tragedie.

Ville de Cypre.

tereſſoit particulierement pour ce dernier. Mais il ne fit connoître la faveur qu'il lui portoit qu'après que ſon rival Athenodore eut été declaré vainqueur par tous les ſuffrages. Car alors en ſortant du Theatre, il dit, *qu'il loüoit les Juges, mais qu'il auroit volontiers donné la moitié de ſon Royaume, pour ne pas voir Theſſalus vaincu.*

Sage conduite d'Alexandre dans la faveur qu'il portoit à un Comedien.

Ce même Athenodore ayant été condamné à l'amende par les Atheniens, parce qu'il avoit manqué de ſe trouver aux fêtes de Bacchus, eut recours à Alexandre pour le prier d'écrire en ſa faveur. Alexandre refuſa d'écrire, & envoya l'amende de ſes deniers. Un autre excellent acteur, nommé Lycon, qui étoit de la ville de Scarphie, ayant extremément réuſſi, coula adroitement dans la piéce comique un vers, par lequel il demandoit à Alexandre dix talens; Alexandre ſe mit à rire & les lui donna.

Au haut de la Phocide, vis-à-vis du Sinus Maliacus.

Dix mille écus.

Lettre de Darius à Alexandre, & les offres qu'il lui fait.

Pendant que le Roi paſſoit ainſi ſon tems en Phenicie, Darius lui écrivit une grande lettre, & lui envoya pluſieurs de ſes amis pour le prier de recevoir de lui dix mille talens pour la rançon

Trente millions.

Qu'il auroit volontiers donné la moitié de ſon Royaume, pour ne pas voir Theſſalus vaincu.) Cela eſt un peu fort pour un ſujet ſi mépriſable; mais cela fait voir toûjours avec quelle ardeur Alexandre ſe portoit à tout ce qu'il affectionnoit.

Ce même Athenodore ayant été condamné à l'amende par les Atheniens, parce qu'il avoit manqué de ſe trouver aux fêtes de Bacchus.] Ce paſſage eſt remarquable, car il nous apprend que tous les Commediens étoient obligez de ſe rendre à Athenes pour les fêtes de Bacchus, & que s'ils y manquoient, ils étoient condamnez à l'amende; cela marque bien la paſſion que les Atheniens avoient pour les ſpectacles.

des prisonniers, & pour lui offrir sa fille en mariage avec toutes les terres & seigneuries qui sont entre l'Hellespont & l'Euphrate, pourvû qu'il voulût devenir son ami, & faire avec lui une ligue offensive & défensive. Alexandre communiqua ces propositions à ses amis en plein conseil. Parmenion, qui parla le premier, dit, *pour moi si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, répartit brusquement Alexandre, *si j'étois Parmenion.* En même tems il écrivit à Darius, *que s'il venoit se rendre à lui, il recevroit toutes sortes de bons traitemens, sinon, qu'il alloit se mettre en marche pour le combattre.*

Alexandre communique la lettre de Darius à son conseil.

Avis de Parmenion.

Belle répartie d'Alexandre à ce favori.

Réponse d'Alexandre à Darius.

En effet il leva son camp; mais à peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un Eunuque que la femme de Darius venoit de mourir en travail d'enfant. Il retourna d'abord sur ses pas, & alla au pavillon de Sisigambis, où il donna toutes les marques d'une vive douleur, comme perdant une grande occasion de faire paroître son humanité & sa clemence. Il fit à la Reine des funerailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des Eunuques, qui gardoient la chambre, & qui avoient été pris avec les Reines, nommé

Alexandre vivement touché de la mort de Statira.

Q. Curce l'appelle Tyriotes.

Et moi aussi, répartit brusquement Alexandre, si j'étois Parmenion.) Longin dans le chap. VII. pour faire voir que c'est particulierement aux grands hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires, même dans le discours familier, rapporte cette réponse d'Alexandre à Epheſtion : *N'est-il pas vrai*, dit-il *qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse?* Voilà un sublime bien simple, ce qui fait bien voir que le sublime ne consiste pas toûjours dans les grands mots.

Tirée, s'enfuit du camp, & alla à toute bride apprendre à Darius la mort de sa femme.

Douleur de Darius à la nouvelle de la mort de sa femme.

A cette nouvelle Darius penetré de douleur, se frappe la tête, & versant un torrent de larmes, il s'écrie: *O malheureux destin des Perses, faut-il que Statira, femme & sœur du Roi, non-seulement ait été prisonniere pendant sa vie, mais encore qu'après sa mort elle soit privée des obseques dûës à son rang! Pour ce qui est des obseques, Seigneur,* répartit promptement l'Euque, *& de tous les honneurs, en un mot de tout ce qui étoit dû à une si grande Reine, vous n'avez pas sujet d'accuser le destin des Perses, car ni pendant que ma maîtresse Starira a vécu, ni elle, ni la Reine vôtre mere, ni les Princesses vos filles, ni le jeune Prince vôtre fils, n'ont manqué d'aucun des biens ni des honneurs dont elles jouissoient dans leur plus grande fortune, excepté de celui de voir la lumiere de vos yeux, que nôtre Seigneur, le grand Oromasde, fera luire encore avec plus d'éclat sur celles qui restent; ni après sa mort, elle n'a été privée d'aucun des ornemens dont les funerailles d'une si grande Reine devoient être décorées. Elle a même été honorée des larmes de ses ennemis. Car Alexandre est aussi généreux dans la victoire, que terrible dans les combats.*

Tirée le console, & lui apprend la générosité d'Alexandre.

Darius entendant ces paroles, le trouble qu'elles jettent dans son ame, & l'amour, dont il est pos-

Que nôtre Seigneur, le grand Oromasde.] C'est ainsi que les Perses appelloient le Dieu qui étoit le principe du bien, comme ils appelloient *Arimanius* celui qu'ils regardoient comme le principe du mal. Ils faisoient le premier fils de la plus pure lumiere, & l'autre fils des tenébres. On peut voir ce que Plutarque rapporte dans le traité d'Isis & d'Osiris.

sedé

ſedé lui rempliſſent l'eſprit de ſoupçons étranges. Il prend l'Eunuque & le mene dans le lieu le plus retiré de ſa tente ; là, *ſi tu n'es pas devenu Macedonien comme la Fortune des Perſes*, lui dit-il, *& ſi tu reconnois encore Darius pour ton Maître & ton Roi, dis moi par le reſpect que tu dois à cette grande lumiere de Mithres, qui nous éclaire, & à cette main que ton Roi te tend, dis moi ſi en pleurant la mort de Statira, je ne pleure pas le moindre de ſes maux ; ſi nous n'en avons pas ſouffert de plus lamentables pendant ſa vie, & ſi nous n'aurions pas été malheureux avec plus d'honneur, ſi nous avions eu affaire à un ennemi plus cruel & plus barbare. En effet, quelle décente familiarité, & quel commerce honnête auroient pû porter un jeune Prince à rendre de ſi grands honneurs à la femme de ſon ennemi ?*

Soupçons que le rapport de Tirée excite dans l'eſprit de Darius.

Pendant qu'il parloit encore, Tirée ſe jettant à ſes pieds, le conjure de changer de langage, de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer ainſi ſa femme & ſa ſœur après ſa mort, & de ne pas ſe priver lui-même de la plus grande des conſolations qu'il pouvoit avoir dans ſes malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un homme fort au-deſſus de la nature humaine ; qu'il devoit plûtôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perſes de plus grandes preuves de ſa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perſes même de ſa valeur.

Tirée guérit ses ſoupçons, & rend un grand témoignage à la continence d'Alexandre.

A cette grande lumiere de Mithres.] Les Perſes adoroient le Soleil ſous le nom de Mithres. Strab. & il paroît par Herodote qu'ils donnoient le nom de *Mithra* à la Lune.

Et avec des ſermens & des exécrations horribles ; il lui confirme tout ce qu'il vient de dépoſer, & lui fait le détail de toute l'honnêteté, de toute la temperance, & de la magnanimité d'Alexandre.

Priere que Darius fait aux Dieux.

Alors Darius rentrant dans la ſalle où étoient ſes amis, & levant les yeux au Ciel, fit aux Dieux cette priere : *Dieux, qui préſidez à la naiſſance des hommes, & qui tenez les Rois & les Empires ſous votre protection, faites-moi la grace qu'après avoir rétabli la fortune des Perſes, je la tranſmette à mes deſcendans dans le même éclat que je l'ai reçûë, afin que vainqueur de mes ennemis, je puiſſe reconnoître les graces dont Alexandre m'a prévenu dans mon malheur envers les perſonnes du monde qui me ſont les plus cheres. Ou ſi le tems ordonné par les Deſtinées eſt enfin venu, où il faut néceſſairement que par la colere & la vengeance des Dieux, ou par la viciſſitude ordinaire des choſes humaines, cet Empire des Perſes finiſſe ; faites, grands Dieux, qu'il n'y ait que le ſeul Alexandre aſſis ſur le thrône de Cyrus.* Voilà comme la plûpart des Hiſtoriens rapportent les choſes qui arriverent en cette rencontre, & les propres diſcours qui furent tenus.

Alexandre après avoir réduit en ſa puiſſance tout ce qui eſt en deçà de l'Euphrate, marcha contre Darius, qui s'avançoit avec une armée d'un million de combattans. Dans ſa marche

Sur le thrône de Cyrus] Car le thrône des Perſes étoit toûjours appellé *le thrône de Cyrus*, tant à cauſe des grandes qualitez de ce Prince, que parce qu'il étoit regardé comme le Fondateur de ce vaſte Empire par ſes grandes conquêtes. C'eſt pourquoi Horace dit, *redditum Cyri ſolio Phraatem.*

quelqu'un de ses amis vint lui rapporter comme une plaisanterie capable de le divertir, que les valets de son armée par maniere de jeu s'étoient partagez en deux troupes, & qu'à la tête de chacune ils avoient mis un Chef; qu'ils avoient nommé l'un Alexandre, & l'autre Darius; qu'ils avoient commencé à escarmoucher à coups de mottes de terre; qu'ils en étoient venus ensuite aux coups de poings, & qu'enfin échauffez par l'envie de vaincre, ils s'étoient si fort acharnez les uns contre les autres à grands coups de pierres & à grands coups de bâtons, qu'on ne pouvoit les séparer. Sur ce rapport Alexandre ordonna que les deux Chefs combattissent l'un contre l'autre en combat singulier, & arma lui-même celui qui portoit le nom d'Alexandre, pendant que Philotas de son côté armoit celui qui portoit le nom de Darius. Toute l'armée étoit spectatrice de ce combat, qu'elle regardoit comme un présage de ce qui devoit arriver. Le combat fut très-rude entre ces deux Champions, qui se chargeoient sans se ménager. Mais enfin celui qui étoit honoré du nom d'Alexandre fut vainqueur, & Alexandre, pour récompenser son courage, lui fit don de douze villages, & lui donna encore le privilege de porter l'habit des Perses, comme Eratosthene l'a écrit.

Plaisant combat des valets de l'armée d'Alexandre, partagez en deux bandes.

Alexandre fait combattre les deux Chefs de ces valets.

Ce combat regardé comme un présage de ce qui devoit arriver.

Celui qui portoit le nom d'Alexandre est vainqueur.

Don que lui fait Alexandre.

Afin que cet habit fût toujours la marque de sa victoire.

La grande bataille d'Alexandre contre Darius

La grande bataille d'Alexandre contre Darius ne fut pas donnée à Arbelles, mais près du bourg de Gaugameles.] Dans la plaine

ne fut point donnée à Arbeles, comme la plûpart des Historiens l'on écrit, mais près du bourg de Gaugameles, ainsi appellé dans la langue des Perses, comme nous dirions *la maison du chameau*, en mémoire de ce qu'un ancien Roi de Perse s'étant sauvé des mains de ses ennemis par le secours d'un chameau fort vîte, voulut qu'il fût nourri dans ce bourg, & lui assigna quelques villages & quelques revenus pour son entretien.

Gaugameles bourg, d'où ainsi nommé.

Au mois d'Octobre, lorsque la fête des grands mysteres commence à Athenes, il y eut une grande éclipse de Lune; & l'onziéme nuit après l'éclipse, les deux armées étant en présence, Darius tint toutes ses troupes sous les armes, & visita tous les rangs à la clarté des flambeaux. Mais Alexandre laissant reposer ses Macedoniens, étoit devant sa tente avec le Devin Aristandre, & faisoit quelques sacrifices secrets, immolant des vic-

Au mois Bœdromion.

d'Aturie près d'Arbeles, est le bourg de Gaugameles, où Darius perdit l'Empire. *Gaugameles*, signifie proprement *la maison du chameau*, & c'est Darius, fils d'Hystaspe, qui nomma ainsi ce bourg, en le donnant pour l'entretien du chameau, qui avoit beaucoup soufferт en traversant avec lui le désert de la Scythie avec sa charge, où étoient les provisions pour sa bouche. Mais les Macedoniens voyant que ce bourg étoit chetif, & qu'il y avoit près de-là un lieu considérable appellé Arbeles, & bâti par Arbele, fils d'Athmonée, ils aimerent mieux marquer leur bataille & leur victoire par ce nom. Strab. Liv. XV.

Il y eut une grande éclipse de Lune.] Les Astronomes assûrent que cette éclipse de Lune arriva à Babylone selon le Calendrier Julien le 20. de Septembre; ainsi la bataille d'Arbeles ou de Gaugameles fut donnée le premier d'Octobre.

Immolant des victimes à la Peur.] C'est ainsi qu'il faut lire φόβῳ, *à la Peur*, & non pas φοίβῳ, *au Soleil*. Car Alexandre immoloit

times à la Peur. Les plus âgez des amis du Roi, & entre autres Parmenion, voyant la plaine qui est entre le mont Niphate & les montagnes Gordyenes, toute éclairée par les flambeaux des Barbares, & entendant en même tems un mélange confus de voix inarticulées, un tumulte horrible & un bruit capable d'inspirer la terreur, partir de leur camp, comme le mugissement d'une mer immense, étonnez de cette multitude innombrable d'hommes, ils commencerent à parler ensemble.

Alexandre fait des sacrifices à la Peur.

Ils convinrent que c'étoit une affaire très-grande & très-difficile que d'attaquer cette formidable armée en plein jour, & qu'il étoit impossible de la repousser & de la vaincre. C'est pourquoi allant trouver Alexandre dès qu'il eut achevé ses sacrifices, ils tâchoient de lui persuader d'attaquer les ennemis pendant la nuit, & de cacher dans l'obscurité des ténébres ce que

Les amis d'Alexandre lui conseillent de combattre Darius pendant la nuit.

ces victimes à la Peur, afin qu'elle empêchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vûë de cette armée formidable, composée de huit cent mille hommes de pied, & de deux cent mille chevaux; c'est pourquoi Plutarque a dit, qu'il *faisoit quelques sacrifices secrets.* La Peur avoit ses Autels; Thesée lui-même lui sacrifia, comme nous l'avons vû dans sa Vie volume 1. page 38. & Plutarque nous a appris dans la Vie d'Agis & de Cleomene que la Peur avoit une Chapelle à Sparte, & que les Lacedémoniens honoroient la Peur, non comme ces démons que l'on abhorre & que l'on déteste, ni comme la croyant nuisible & pernicieuse, mais au contraire persuadez que la peur est le lien de toute bonne police, & que la valeur est la crainte de tout reproche, & la peur de l'infamie, & que là où est la peur, là est aussi la honte. On peut tirer de-là les raisons qui portoient les plus vaillans hommes à sacrifier à la Peur.

le combat qu'il alloit donner, avoit de plus terrible. Mais Alexandre leur répondit ce mot, qui a été si célébre depuis, *je ne dérobe pas la victoire.*

Belle réponse d'Alexandre.

Il est vrai qu'il y a eu des gens qui ont trouvé cette réponse vaine & puerile, de s'être ainsi joüé & mocqué d'un si grand danger, mais il y en a eu d'autres au contraire qui l'ont trouvé pleine, non-seulement de magnanimité & de confiance sur le present, mais encore d'un jugement très-sain sur l'avenir, de n'avoir pas voulu donner à Darius, s'il eût été vaincu pendant la nuit, le prétexte de reprendre courage, & de tenter une autre fois la fortune du combat, en accusant de sa derniere défaite la nuit & les tenébres, comme il avoit déja accusé de la premiere les montagnes, les détroits, & le voisinage de la mer. Car il sçavoit bien que Darius avec une si grande puissance ne seroit jamais réduit faute d'armes & d'hommes à renoncer à la guerre, & qu'il n'en viendroit là que lorsque l'on auroit rabattu sa fierté & ruiné ses esperances, en gagnant contre lui une grande bataille en plein jour.

Les jugemens contraires qu'on a faits de cette réponse.

La grande raison qui fit qu'Alexandre ne voulut pas combattre Darius la nuit.

Quand ils furent retirez, Alexandre se coucha dans sa tente, & l'on dit que contre sa coûtume il dormit le reste de la nuit d'un sommeil très-

Sommeil tranquille d'Alexandre

Mais il y en a eu d'autres au contraire.] Ces derniers ont seuls raison, & la réflexion dont ils appuyent leur sentiment est très-vraye. Cette réponse d'Alexandre ne marque pas seulement de la magnanimité & de la confiance, elle marque aussi beaucoup de prévoyance.

profond, de ſorte que ſes Capitaines s'étant aſſemblez à la pointe du jour devant ſon pavillon pour prendre ſes ordres, furent fort ſurpis de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé, & que d'eux-mêmes ils donnerent aux troupes l'ordre de repaître. Après quoi, comme le tems preſſoit, Parmenion étant entré, & s'étant approché de ſon lit, l'appella deux ou trois fois par ſon nom. Et l'ayant éveillé de cette maniere, il lui demanda: *Seigneur, comment ſe peut-il que vous dormiez ſi tard, comme ſi vous aviez déja vaincu, & que vous ne fuſſiez pas ſur le point de donner la plus grande bataille dont on ait peut-être jamais oüi parler?* *Et quoi*, lui répondit Alexandre en ſouriant, *ne trouves-tu pas que nous avons déja vaincu, puiſque nous ſommes délivrez de la fatigue d'aller errans çà & là, & de pourſuivre Darius, fuyant dans de vaſtes campagnes toutes ruinées, & qu'il brûle lui-même devant nous?* Et non-ſeulement avant le combat, mais au plus fort de la mêlée, & dans le plus grand danger, il ſe fit voir véritablement grand par la ferme aſſûrance qu'il fit paroître, & par le jugement qu'il conſerva juſqu'à la fin. Car la victoire fut long-tems douteuſe, & l'aîle gauche, que commandoit Parmenion, fut enfoncée & plia enfin, la cavalerie Bactriane étant venu fondre avec impetuoſité ſur les Macedoniens, & Mazée ayant détaché en même tems quelque trois mille chevaux pour aller par les derrieres tomber ſur le corps qui gardoit les bagages & le camp.

La veille de la bataille.

Magnanime réponſe d'Alexandre à Parmenion, étonné de ſon long ſommeil.

Ferme aſſûrance & grand jugement d'Alexandre dans le fort du péril.

Parmenion envoye demander du secours à Alexandre pour sauver ses bagages.

Parmenion étonné & troublé, envoye promptement à Alexandre lui dire que tout son camp est perdu, & ses bagages enlevez, s'il n'y envoye un puissant secours du front de la bataille. Alexandre, qui dans ce moment venoit donner le signal de la charge à son aîle droite qu'il commandoit, ayant oüi ces nouvelles, dit à l'Envoyé de Parmenion, *Va dire à Parmenion qu'il n'est pas sage, qu'il raisonne très-mal, & que le trouble où il est, lui a fait oublier que si nous remportons la victoire, nous serons maîtres de tout ce qui est à l'ennemi, & que si nous la perdons, nous ne devons nous mettre en peine, ni de bagages, ni de prisonniers, mais penser seulement à bien vendre notre vie, & à mourir glorieusement.*

Belle réponse d'Alexandre à l'Envoyé de Parmenion.

Le Roi en envoyant cette réponse & cet ordre à Parmenion, mit son casque, car il avoit déja mis dans sa tente le reste de son armure, qui étoit un sayon de Sicile, qu'on mettoit avec une ceinture, & par-dessus une double cuirasse de lin bien piquée qu'il avoit gagnée à la bataille d'Issus. Son casque étoit de fer, mais plus brillant que l'argent le plus pur. C'étoit l'ouvrage de l'armurier Theophile. Le hausse-col étoit aussi de

Armure d'Alexandre.

Theophile, excellent Armurier.

Et que si nous remportons la victoire, nous serons maîtres de tout ce qui est à l'ennemi.] Cela est d'un grand sens. Alexandre auroit trop hazardé, s'il avoit fait un détachement du front de sa bataille, pour l'envoyer au secours de ses bagages; ce qu'il dit ici, c'est un précepte qu'il avoit tiré d'Homere.

C'étoit l'ouvrage de l'armurier Theophile.] Plutarque en parlant du casque, de l'épée & de l'agraffe de la cotte-d'armes qu'Alexandre avoit ce jour-là, marque les ouvriers, & ceux qui en avoient fait present à ce Prince, & l'on peut reconnoître à cela la maniere d'Homere.

de fer, mais tout semé de pierreries; il avoit une épée très-legere à la main & d'une trempe merveilleuse, que le Roi des Citiens lui avoit donnée, & qu'il portoit dans les combats, car il aimoit particulierement à se servir de l'épée. Il portoit une cotte d'armes, qui s'attachoit avec une agraffe d'un travail exquis & d'une magnificence fort au dessus de celle du reste de son armure. C'étoit l'ouvrage de l'ancien Helicon, & un présent que la ville de Rhodes lui avoit fait pour donner une marque publique de l'admiration qu'elle avoit pour lui, & il s'en servoit les jours de combat.

Epée que le Roi des Citiens avoit donnée à Alexandre.

Agraffe de la cotte d'armes d'Alexandre, faite par Helicon.

C'étoit un present de la ville de Rhodes.

Pendant qu'il rangeoit ses troupes en bataille, & qu'il parcouroit tous les rangs pour faire ses dispositions & donner ses ordres, il montoit un autre cheval que Bucephale, qu'il épargnoit, parce qu'il étoit déja vieux; mais dès qu'il n'étoit plus question que de combattre, on lui amenoit Bucephale, & il n'étoit pas plûtôt dessus, qu'il faisoit donner le signal de la charge.

En cette occasion il s'arrêta plus long-tems à haranguer ses bandes Thessaliennes, & ses autres Grecs. Toutes ces troupes augmenterent encore sa confiance, en lui criant avec une allegresse extreme, *qu'il les menât à l'ennemi*. Et Alexandre voyant cette ardeur change de main sa javeline qu'il prend de la gauche, & tendant la droite vers le ciel, comme l'écrit Callisthene, il fit aux Dieux

Alexandre harangue ses troupes.

Priere qu'il fait aux Dieux. , pour

remplir ses troupes de confiance & d'esperance.

cette priere, *que s'il étoit véritablement fils de Jupiter, ils daignassent défendre & fortifier les Grecs.*

Aigle qui vole au dessus de la tête d'Alexandre le jour de la bataille.

Le Devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche avec une couronne d'or sur la tête, marchant à cheval près de lui, fit voir aux troupes un aigle qui voloit au-dessus de la tête d'Alexandre, & qui par son vol le menoit droit à l'ennemi. Ce prodige remplit d'ardeur & d'esperance tous ceux qui le voyent, de sorte que s'encourageant & s'exhortant les uns les autres, la cavalerie se met au galop pour aller charger l'ennemi. La phalange Macedoniene s'ébranle en même tems, & déploye ses bataillons dans la plaine comme des flots agitez; mais avant que les premiers rangs fussent à portée d'en venir aux mains, les Barbares prennent la fuite. La poursuite fut vive & ardente, Alexandre poussant les fuyards jusqu'au milieu de leur corps de bataille où étoit Darius. Car il le voyoit de loin par dessus toutes ses bandes au fond de son escadron Royal, où il se faisoit remarquer par sa beauté, sa bonne mine, & par le magnifique char qu'il montoit, & qui de tous côtez étoit environné & défendu par l'élite de la cavalerie couverte d'armes éclatantes, & qui paroissoit

Les Barbares prenent la fuite avant le premier choc.

Alexandre veut percer jusqu'à Darius qui se faisoit remarquer de loin.

Fit voir aux troupes un aigle qui voloit au-dessus de la tête d'Alexandre, & qui par son vol le menoit droit à l'ennemi.] Ces prodiges placez dans une histoire, fondent bien la vrai-semblance de ceux qu'Homere employe dans ses fictions, où il fait voir des aigles envoyez par Jupiter, pour encourager les troupes.

très-bien diſpoſée à recevoir l'ennemi. Mais quand ils apperçurent de près Alexandre ſi terrible, qui renverſoit les fuyards ſur ceux qui faiſoient encore ferme, & qui paſſoit ſur le ventre à ces derniers, alors ſaiſis d'épouvante, ils ſe débandent pour la plûpart, & fuyent à vauderoute. Il n'y a que les plus gens de biens & les plus braves qui ſe faiſant tuer devant le char de leur Roi, & tombant les uns ſur les autres, arrêtent l'ennemi, & l'empêchent de les pourſuivre; car dans leur chute ils ſaiſiſſent les Macedoniens au corps, & à terre même ils embraſſent les jambes des chevaux, & les empeſtrent de maniere qu'ils demeurent comme immobiles.

Darius voit alors devant ſes yeux tout ce que la guerre a de plus terrible, & ſe trouve dans le plus grand de tous les dangers, car ſa cavalerie qui eſt rangée devant ſon char pour le défendre ſe renverſe ſur lui, & tombe à ſes pieds. Comme il n'eſt donc plus poſſible de faire tourner ſon char pour ſe retirer, les rouës étant embarraſſées par tous ces cadavres, & ſes chevaux enveloppez & cachez par ces monceaux de morts, ſe cabrant & n'obéïſſant plus à la main du cocher, il abandonne ſon char & ſes armes, & montant, à ce qu'on aſſûre, ſur une jument qui venoit de mettre bas, il prend la fuite. Il ne ſe ſeroit pourtant pas ſauvé, ſi Parmenion n'eût envoyé encore quelques cavaliers prier Alexandre de le venir ſecourir, parce qu'il y avoit encore là une

Darius abandonne ſon char, & ſe ſauve ſur une jument qui venoit de mettre bas.

grande partie de l'armée ennemie qui faisoit ferme, & qui ne paroissoit pas devoir si-tôt plier. En genéral on accuse Parmenion de n'avoir pas bien fait son devoir dans cette journée, & d'avoir marqué, ou beaucoup de lâcheté, ou beaucoup de lenteur, soit que la vieillesse eût éteint son courage & son audace, soit, comme l'écrit Callisthene, qu'il regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance & l'orgueil d'Alexandre, & qu'il portât envie à son élevation, qui à son gré devenoit trop grande.

Parmenion accusé de n'avoir pas fait son devoir à cette bataille.

Alexandre affligé de ce second message de Parmenion, qui l'appelloit à son secours, n'en dit pourtant rien à ses troupes, mais comme s'il étoit las de poursuivre & de tuer, & que la nuit vint l'avertir de cesser le combat, il fit battre la retraite. Comme il marchoit à son aîle gauche qu'il croyoit en péril, il apprit en chemin que les ennemis étoient entierement défaits, & qu'ils avoient pris la fuite.

En genéral on accuse Parmenion de n'avoir pas bien fait son devoir dans cette journée, & d'avoir marqué ou beaucoup de lâcheté.) Il est difficile de croire cela d'un homme d'une aussi grande réputation, qui avoit eu part à tout ce qu'Alexandre avoit fait de grand, qui avoit fait en son particulier de très-grandes choses, & qui par tout s'étoit acquitté non-seulement du devoir de capitaine, mais aussi de celui de soldat.

Soit, comme l'écrit Calisthene, qu'il regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance.] Cela n'est pas sans exemple. On a vu quelquefois des Officiers principaux faire mal leur devoir, pour ne pas servir à la gloire d'un Général qui leur étoit insupportable.

Cette bataille ayant eu une telle issuë, personne ne douta que l'Empire des Perses ne fût entierement ruiné & détruit, & Alexandre fut généralement reconnu Roi de toute l'Asie. Son premier soin fut d'en rendre graces aux Dieux par des sacrifices magnifiques, ensuite il récompensa ses amis, les combla de richesses, & leur donna à tous des maisons, des charges, des Gouvernemens. Mais se piquant sur tout de reconnoissance envers les Grecs, il ordonna que toutes les tyrannies, qui s'étoient élevées en Grece, seroient abolies, & les villes remises en liberté, & rétablies dans leurs droits & privileges. Et en particulier il écrivit aux Platéens qu'il vouloit que leur ville fût rétablie, en consideration de ce que leurs ancêtres avoient autrefois donné leur territoire aux Grecs, afin qu'ils y combattissent dans leur propre pays pour la liberté de la Grece. Il envoya aussi aux Crotoniates en Italie une partie des dépouilles pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de l'Athlete Phaylle leur Citoyen, qui du tems des guerres des Medes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs, les croyant entierement perdus, équipa lui-même

Alexandre reconnu Roi de toute l'Asie.

Il récompense magnifiquement ses amis, & paye aux descendans les belles actions de leurs ancêtres.

Pendant la guerre des Medes. V. la vie d'Aristide, tom. III. pag. 289.

La bonne volonté & le courage de l'Athlete Phaylle leur Citoyen.] Herodote touche cette histoire en deux mots liv. VIII 47. *De ceux qui habitent au de-là*, dit-il, *les Crotoniates furent les seuls qui vinrent au secours de la Grece sur un vaisseau que commandoit Phaylle, qui avoit été couronné trois fois dans les jeux Pythiques.*

Bel éloge d'Alexandre.

une galere à ses frais, & vint à Salamine pour partager le péril avec ceux de sa nation, tant Alexandre étoit ami & rémunerateur de toute vertu, & gardien fidéle & soigneux de toutes les actions belles & honnêtes, pour en conserver la mémoire, & les proposer en exemple à la posterité.

Gouffre d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu.

En parcourant le pays de Babylone, qui se rendit d'abord à lui, il admira sur tout un gouffre, qui étoit dans la Province d'Ecbatane, & d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable. Il admira aussi un torrent de Naphte, qui se débordant à cause de sa grande abondance, faisoit un grand lac assez près de ce gouffre. Cette Naphte ressemble parfaitement au bitume, mais elle a cela de plus, qu'elle est si prompte & si facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme, elle prend feu à la simple lueur qui environne cette flamme, & embrase tout l'air qui est entre deux.

Torrent de Naphte.

Qualité de cette Naphte.

Il admira sur tout un gouffre, qui étoit dans la Province d'Ecbatane, & d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu.] Ecbatane est dans la Medie, & ce gouffre est près d'Arbelles. *Près d'Arbelles*, dit Strabon, *est la ville de Demetrius ; ensuite on trouve la fontaine de Naphte, & les feux & le Temple de la Déesse Anaitide ;* & il dit que tout ce pays-là est appellé *Arctacene*, & peut-être faut-il réstituer ce mot *Arctacene*, au lieu d'*Ecbatane*, ou même lire comme Scaliger *Aractene*, qui est le pays appellé Arec dans le x. ch. de la Genese. *Ejus regni caput fuit Babylon, Arec, Acad, &c.* car tout cela étoit autour de Babylone, Plin. *Campus Babyloniæ flagrat, quadam veluti piscina jugeri magnitudine.* Il semble qu'il manque là un mot, & qu'il faut lire, *quadam veluti ignis piscina.*

Les Barbares voulant faire voir au Roi la force & la subtilité de cette matiere, en répandirent des gouttes çà & là dans la ruë qui conduisoit à son logement; ensuite se tenant au bout de la ruë, ils approcherent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces gouttes, car il étoit déja nuit; ces premieres gouttes ayant d'abord pris feu, en un clin d'œil, & aussi vîte que la pensée, la flamme eut gagné l'autre bout, de sorte que la ruë entiere parut un embrasement continu. *Epreuve qu'on en fait en présence d'Alexandre.*

Il y avoit alors auprès d'Alexandre un Athenien, nommé Athenophane, il étoit un des valets de chambre qui avoient soin de le baigner, & de le frotter d'huile, & il réussissoit mieux que tous les autres à l'égayer, & à le divertir, en dissipant les pensées sérieuses que lui donnoient ses affaires, & en portant son esprit à des passe-tems pour le délasser. Un jour qu'on avoit fait entrer dans la chambre du bain un jeune garçon, nommé Stephanus, fort mal fait & fort laid de visage, mais qui chantoit parfaitement; Athenophane dit au Roi, *Seigneur, voulez-vous que nous fassions sur ce jeune garçon l'épreuve de nôtre Naphte, car si elle prend feu sur lui, & qu'elle*

Et aussi vîte que la pensée.) Plutarque se sert ici de la comparaison d'Homere, ce qu'il dit ἅμα νοήματι, c'est ce qu'Homere a dit ἠΰτε νόημα.

Car si elle prend feu sur lui, & qu'elle ne s'éteigne point, il faudra avouer que sa force est terrible.] Cet mot ne me paroît pas assez fondé; tombe-t'il sur la laideur de Stephanus, dont la Naphte même devroit avoir

ne s'esteignoient point, il faudra avouër que sa force est terrible, & que rien n'en sçauroit empêcher l'effet

Le jeune garçon s'étant d'abord offert très-volontiers à cette épreuve, on ne l'eut pas plûtôt frotté de cette matiere, & elle n'eut pas plûtôt approché de sa peau, que de tout son corps il s'éleva une flamme si grande qu'il parut tout en feu, de sorte qu'Alexandre en fut dans une peine extréme & dans une frayeur mortelle, car si heureusement il ne se fût trouvé là des gens qui avoient en main des cruches pleines d'eau pour le bain du Roi, le secours n'auroit pû prévenir le rapide effet de la flamme, & empêcher le jeune garçon d'être entierement brûlé. Encore eut-on beaucoup de peine à le sauver, & à éteindre ce feu, qui en un moment eut gagné tout son corps, & il en fut incommodé le reste de sa vie.

C'est donc avec beaucoup de vrai-semblance que certains auteurs, pour conserver à la fable quelque fondement de vérité, assûrent que cette

peur? Cela ne peut être, la plaisanterie seroit trop froide. Apparemment Athenophane veut faire entendre que ce Stephanus étoit d'un froid à glacer, & que tout le feu du monde n'auroit pu l'échauffer; mais il me semble que la pensée devoit être plus developpée.

Assûrent que cette Naphte étoit la drogue dont Medée se servit, pour frotter la robe & la couronne si celebres dans les tragedies.) Il y a une description admirable de cette Naphte dans la Medée d'Euripide:

Χρυσοῦς μὲν ἀμφὶ κρατὶ κείμενος πλόκος
Θαυμαστὸν ἵει νᾶμα παμφάγου πυρός.
Πέπλοι δὲ λεπτοὶ, σῶν τέκνων δωρήματα,
Λευκὴν ἔδαπτον σάρκα τῆς δυσδαίμονος.

Naphte

Naphte étoit la drogue dont Medée se servit pour frotter la robe & la couronne, si célébres dans les Tragedies. Car le feu ne vint point de cette robe, ni de cette couronne, & il ne s'y alluma point de lui-même, mais la lueur de la flamme s'en étant approchée, le feu prit d'abord par un attrait si vif, & par une communication si prompte, qu'on n'eut pas le temps de s'en appercevoir. Car les rayons & les écoulemens des parcelles de feu, venant de loin, portent seulement leur lumiere & leur chaleur sur les autres corps, mais pour ceux qui ont une secheresse pleine d'esprits & une espece d'onctuosité grasse & abondante, ces rayons & ces écoulemens venant à se réünir sur eux avec cette vertu ignée, & impregnés de feu ils changent en un moment & enflamment cette matiere, qu'ils trouvent disposée à les recevoir & à s'embraser. Mais

Naphte, la drogue dont Medée frotta la robe & la couronne qu'elle envoya à Creuse.

Comment se fait cette inflammation subite de la matiere.

La couronne d'or qu'elle a sur sa tête jettoit un ruisseau de feu devorant, & la magnifique robe que vos enfans lui ont apportée, devoroit le beau corps de cette malheureuse Princesse.

Mais la lueur de la flamme s'en étant approchée.] Mais d'où venoit cette flamme, puisque c'étoit en plein jour, & qu'il n'y avoit ni feu ni flambeaux. Le feu ne vint point du tout de la lueur d'aucune flamme, qu'on eût approchée de la Princesse, il venoit de la seule chaleur de son corps; dès que cette couronne & cette robe furent échauffées par la chaleur du corps, elles s'enflammerent. Comme Plutarque vient de le dire lui-même du jeune garcon Stephanus; *la Naphte n'eût pas plûtôt approché de sa peau, que de tout son corps il s'éleva une flamme terrible, &c.* c'est la seule chaleur du corps qui fit cet effet; quoique Strabon en racontant cette même histoire liv. XVI. dise qu'on approcha un flambeau, mais Plutarque n'en dit rien, & cela n'étoit pas nécessaire.

On ne sçait pas encore bien seurement ce que c'est que cette Naphte.

ce qui fait de la peine, & qui n'est pas encore bien éclairci, c'est de sçavoir comment s'engendre cette matiere, *si ce n'est qu'une sorte de bitume liquide*, ou plûtôt si ce n'est point une autre sorte de liqueur extrêmement agitée par des esprits volatiles & sulphureux très disposez à s'enflammer, qu'elle tire de cette terre naturellement grasse & ignée. Car la terre de Babylone est ardente & pleine de feu, jusques-là que les grains d'orge dans l'aire sautent & bondissent plusieurs fois comme si la terre échauffée par la violence de l'inflammation avoit un mouvement & une sorte de poulx qui les fit ainsi petiller & jaillir, & que les hommes pendant les chaleurs sont obligez de coucher sur des outres remplies d'eau. Harpalus, qu'Alexandre laissa dans le pays pour Gouverneur, s'étant fait honneur d'orner & d'embellir le palais du Roy, & les promenades publiques, des plus beaux arbres qu'il y eût en Grece y en planta de toutes les sortes, qui réüssirent parfaitement, le lierre fut le seul qui ne put jamais y

Terre de Babylone très-ardente.

Les excessives chaleurs qu'il y fait.

Si ce n'est qu'une sorte de bitume liquide.] Les Interpretes se sont bien apperçûs qu'il manque ici quelque chose au texte. J'ai rempli cette lacune, en ajoûtant cette ligne qui manquoit certainement, & qui me paroît seule pouvoir suppléer à ce qui manque ; car sur cette Naphte, il y avoit deux avis principaux, l'un, de ceux qui croyoient que c'étoit une espece de bitume liquide, & l'autre, de ceux qui pensoient que c'étoit une autre espece de liqueur. C'est le premier avis qui manquoit. *Le bitume liquide, qu'on appelle Naphte*, dit Strabon, *est d'une nature bien admirable*. Et Pline, *sunt qui & Naphtam bituminis generi adscribant*. Liv. XXXV. 15.

Le lierre fut le seul qui ne pût jamais y venir.] C'est ce que Theophraste écrit dans le 17.

venir & que la terre refusa, parce qu'il ne peut supporter un climat si chaud, car cette terre est ardente, & cet arbre aime le froid. Peut-être que ces sortes de digressions, pourvû qu'elles ne soient pas trop longues, ne déplairont point aux lecteurs les plus difficiles & les plus délicats.

Le lierre ne peut supporter les climats trop chauds.

Alexandre s'étant rendu maître de Suse, trouva dans le château quarante mille talens d'argent monnoyé, & toutes sortes de meubles & d'autres richesses dans une quantité si grande, qu'on ne sçauroit les nombrer. Entre-autres on y trouva cinq mille quintaux de pourpre d'Her-

Six vingt millions.

Ville de l'Argolide.

chap. du IV. liv. de l'Histoire des Plantes. *Harpalus se piqua de faire venir du lierre dans les jardins autour de Babylone; il en planta plusieurs fois, & n'oublia rien pour en venir à bout; mais tous ses efforts furent inutiles, car cette plante ne pût vivre dans ce terroir, comme les autres qui viennent de Grece, le climat ne souffrant point cette plante, à cause de la qualité de l'air.* Et il en donna la raison dans le second liv. des Causes des Plantes chap. IV. *Il y a d'autres Plantes qui aiment le froid, comme le lierre & le pin, qui ne viennent nullement dans les païs ardents, & la cause de cela, c'est la chaleur & la secheresse de la plante, car c'est comme si l'on ajoûtoit du feu au feu.* Cependant Pline écrit que de son tems le lierre venoit en Asie, quoique Theophraste l'eût nié. *Edera jam dicitur in Asia nasci, negaverat Theophrastus.* liv. XVI. chap. XXXIV. Si cela est vrai, il faut que ce soit en d'autres endroits que dans le terroir de Babylone, car ni le climat ni la plante n'ont changé.

Trouva dans le Château quarante mille talens.] Six vingts millions. Quinte-Curce en met cinquante mille, qui font cent cinquante millions. Plusieurs Rois durant une longue suite d'années avoient amassé ces tresors immenses pour leurs enfans & pour leur posterité, ajoûte ce même Historien, & une seule heure mit tout cela entre les mains d'un Prince étranger.

Cinq mille quintaux de pourpre d'Hermione, qui étoit la plus precieuse.) On comprendra quelle immense richesse c'étoit, quand on sçaura que cette pourpre se vendoit jusqu'à cent écus la livre.

Pourpre très ancienne qui conservoit encore tout son éclat.

mione qui étoit la plus précieuse, qu'on y avoit amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans, & qui conservoit encore toute sa fleur & tout son lustre, & la cause, dit-on, de ce qu'elle s'étoit si bien conservée, c'est que la teinture de celle qui étoit en écarlate, se faisoit avec du miel, & que celle qui étoit en blanc, se faisoit avec de l'huile la plus blanche. Et l'on assûre que l'on en voit de pareilles & d'aussi anciennes qui conservent encore tout leur éclat, & qui ont l'œil aussi beau & aussi brillant que si elles ne faisoient que de sortir tout fraîchement de la teinture. L'Historien Dinon écrit que les Rois de Perse faisoient venir de l'eau du Nil & du Danube, & qu'ils la mettoient dans la ville de Gaza avec leurs autres trésors, comme pour faire voir par-là la grandeur de leur Empire, & prouver qu'ils étoient Seigneurs & Maîtres du monde entier.

Pourquoi cette teinture se conservoit si long-tems.

Pere de Clitarque qui suivoit Alexandre. Il avoit fait l'histoire de ce qui s'étoit passé en Perse.

Les Rois de Perse gardoient dans leur thresor de l'eau du Nil & du Danube, & pourquoi.

Comme la Perse est un pays fort rude, l'entrée en étoit fort difficile, outre que les passages étoient gardez par les plus vaillans des Perses, car Darius s'y étoit retiré. Mais un homme qui parloit fort bien les deux langues, la Grecque & la Persiene, comme étant né d'un pere Lycien & d'une mere de Perse, servit de guide à Alexandre, & le mena par un chemin dont le detour n'étoit pas fort long, & c'est le même guide que la Pythie lui avoit annoncé, lorsqu'il étoit encore enfant, en lui disant, *qu'un Lycien le conduiroit*

Q. Curce écrit que c'étoit un des prisonniers qu'on avoit faits.

Guide qu'Alexandre eut pour entrer en Perse.

dans le Royaume de Perse. Dès qu'Alexandre y fut entré, il se fit là un carnage horrible de tous ceux qui tomberent entre ses mains, car il écrit lui-même que dans la pensée que cela avanceroit considerablement ses affaires, il donna ordre que l'on passât tous les hommes au fil de l'épée sans aucun quartier. On dit qu'il trouva là autant d'or & d'argent monnoyé qu'il en avoit trouvé à Suse, & que tous ces tresors avec tous les autres meubles & autres richesses furent emportés sur vingt mille mulets, & cinq mille chameaux.

Prédiction de la Pythie à Alexandre encore enfant.

Ordre très-cruel qu'Alexandre donna en entrant en Perse.

QuinteCurce écrit qu'il y trouva jusqu'à six vingt mille talens, trois cent soixante millions.

Alexandre voyant dans la cour du Palais de Persepolis une grande statuë de Xerxes, qui avoit été renversée par la foule de ceux qui étoient entrez avec lui, s'arrêta, & lui adressant la parole, comme si elle eût été vivante & animée, il lui dit, *parle, dis-moi, dois-je passer outre, & te laisser là renversé & couché à terre à cause de la guerre que tu as faite aux Grecs ? ou dois-je plûtôt te relever à cause de ta magnanimité & de ton courage ?* Et après avoir été long-tems à penser en lui-même sans dire une seule parole, enfin il passa. Et pour donner le tems à ses troupes de se rafraîchir, il sejourna là quatre mois, car on étoit dans la saison de l'hyver.

Alexandre adresse la parole à une Statuë de Xerxes, qui étoit renversée.

On dit que la premiere fois qu'il s'assit sur le trône des Rois de Perse sous un dais d'or, De-

Parle, dis-moi; dois-je passer outre.) Voici Alexandre qui parle à une statuë de Xerxes. Le souvenir de la guerre que Xerxes avoit faite aux Grecs, excite Alexandre, & le jette dans la passion, & c'est ce qui lui arrache ces paroles.

Demaratus pleúre en voyant Alexandre assis sur le trône des Perses, & pourquoi.

maratus de Corinthe, qui étoit plein de zele & d'affection pour Alexandre, & qui ayant été ami particulier de son pere Philippe, avoit conservé pour lui la même amitié, se prit à pleurer comme un bon vieillard, & dit avec de grands soupirs, *que les Grecs, qui avoient été tuez, étoient privez d'une grande volupté & d'une grande joye, d'être morts avant que d'avoir vû Alexandre assis sur le trône de Xerxes.*

Alexandre s'abandonne à une grande débauche dans un grand festin.

Comme il étoit sur le point de partir pour marcher contre Darius, il se trouva à un festin avec ses amis, où il s'abandonna à une grande débauche, à laquelle les femmes même se trouverent, étant allé en masque trouver leurs amans pour boire & se réjouir avec eux. La plus célébre de ces femmes étoit la Courtisane Thaïs, née dans l'Attique, & alors maîtresse de Ptolomée, qui fut Roi après la mort d'Alexandre. Cette Courtisane s'étant mise à loüer adroitement le Roi & à badiner avec lui, s'avança dans la chaleur du vin jusqu'à lui tenir un discours assez conforme à l'esprit & aux mœurs de sa patrie, mais plus grand, & d'un plus grand poids qu'il n'appartenoit à une personne de sa sorte. Car elle lui dit, *que de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'elle avoit souffertes en errant çà & là par toute l'Asie à la suite de son armée, elle s'en tenoit magnifiquement & heureusement récompensée dans ce jour, où elle avoit le plaisir d'insulter au luxe, à la magnificence, & à l'insolence des Rois de Perse. Mais qu'elle auroit infiniment plus de plaisir, si en masque, comme elle étoit,*

Thays, maîtresse de Ptolomée.

Discours de Thays à Alexandre.

& pour finir noblement cette fête, elle pouvoit brûler le magnifique Palais de Xerxes, qui avoit brûlé Athenes, & le flambeau à la main y mettre elle-même le feu en sa présence, afin qu'on dît par toute la terre que les femmes qui avoient suivi Alexandre à son expedition d'Asie, avoient bien mieux vengé la Grece de tous les maux que les Perses lui avoient faits, que tous les Généraux qui avoient combattu pour elle, & par terre & par mer.

Elle n'eût pas plûtôt fini ce discours, que voilà d'abord un grand bruit & de grands battemens de mains. Tous les Convives chargez de vin, se mettent à s'exhorter & à s'exciter les uns les autres à qui mieux mieux, & à exciter le Roy, qui se laissant aller à ces instigations, se leve de table, & la couronne de débauche sur la tête, & le flambeau à la main, s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute sa troupe le suit avec de grands cris en dansant & en sautant, & environne le Palais. Tous les autres Macedoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumez, & avec toutes les marques de la plus grande joye; car ils se flatoient qu'Alexandre ne pensoit qu'à s'en retourner, & qu'il ne vouloit plus demeurer parmi les barbares, puisqu'il brûloit & ruinoit lui-même le Palais des Perses.

Alexandre est le premier à mettre le feu au Palais de Persepolis.

Voilà comme les uns racontent cet évenement; les autres disent que ce ne fut point la débauche qui causa cet incendie, & que cela se fit de propos deliberé & par des raisons d'E-

Prompt, mais inutile repentir d'Alexandre.

tat. Il eſt pourtant certain qu'Alexandre ſe repentit très-promptement, & qu'il donna ordre qu'on éteignit le feu, mais cet ordre fut inutile.

Inclination bienfaiſante d'Alexandre.

Comme il étoit naturellement très-liberal, ſes grands ſuccès augmenterent encore en lui cette inclination bienfaiſante, & il accompagnoit ſes preſens de gayeté, de careſſes & de marques de bienveillance, qui ſeule fait que ceux qui donnent, obligent veritablement, & j'en rapporteray icy quelques exemples. Ariſton, qui commandoit la cavalerie Peoniene, ayant tué le Chef de la cavalerie des Perſes, & lui ayant coupé la tête, il la porta aux pieds du Roi & lui dit: *Seigneur, ce préſent que je vous fais, eſt récompensé parmi nous d'une coupe d'or.* Alexandre lui répondit en riant, *ouy, d'une coupe vuide, mais moi je te la donne pleine de bon vin, & je bois à toi.*

Ceci arriva quelques jours avant la bataille d'Arbeles.

Mot gratieux d'Alexandre à Ariſton.

Un jour un pauvre Macedonien conduiſoit devant lui un mulet chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit ſi las qu'il ne pouvoit plus ni marcher ni ſe ſoûtenir; le Muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un aſſez long eſpace de chemin. Le Roi le voyant accablé ſous le poids, & prêt à jetter le fardeau à terre pour ſe ſoulager, *Ne te laſſe pas encore, mon ami*, lui dit-il, *tâche de fournir le reſte du chemin, & de porter cette charge dans ta maiſon, car je te la donne.* En un mot, il ſe fâchoit plus contre

Générosité d'Alexandre pour un Muletier qui conduiſoit un âne chargé d'or.

ceux

ceux qui ne recevoient pas ses presens, que contre ceux qui les demandoient ; & il écrivit un jour à Phocion, *qu'il ne seroit plus désormais son ami, s'il refusoit les graces qu'il vouloit lui faire.*

C'est le même Phocion dont Plutarque a écrit la vie.

Il y avoit un jeune garçon, nommé Serapion, qui étoit un de ceux qui servoient à ramasser & à jetter les bales, quand il joüoit à la paume ; Alexandre ne lui donnoit rien, parce qu'il ne demandoit rien. Un jour Alexandre étant venu joüer, ce jeune garçon jettoit toûjours la bale aux autres joüeurs ; le Roi fâché lui cria : *Tu ne me la donnes donc point à moi? Non, Seigneur, car vous ne me la demandez pas*, lui répondit vivement le jeune garçon. Le Roi rit de sa gentillesse, & lui fit de grands présens.

Un certain Proteas, qui étoit un assez fin railleur, & un de ces plaisans de profession qui divertissent à table, avoit deplu au Roi, qui lui faisoit froid ; ses amis s'empressoient pour obtenir son pardon, & il le demandoit avec larmes. Enfin le Roi flechi dit qu'il lui pardonnoit, & qu'il lui rendoit ses bonnes graces. *Commencez-donc, Seigneur*, lui répondit le bouffon, *par m'en donner un gage, qui m'en assûre*, & le Roi lui fit donner sur l'heure cinq talens.

Cinq mille écus.

Quant aux présens qu'il faisoit à ses amis & à ses Gardes du corps, on peut juger de leur

Et à ses Gardes du Corps.] Il parle particulierement de ces cinquante jeunes hommes, qu'Amyntas avoit amenez au Roi. Ils étoient fils des plus grands Seigneurs de Macedoine, ils le

magnificence & de leur grandeur excessive, par une lettre que sa mere Olympias lui écrivoit sur ce sujet : *Je ne vous blâme point de faire du bien à vos amis, vous faites fort bien de leur montrer votre grandeur & votre magnificence ; mais il y a des bornes qu'il faut garder ; vous les faites tous égaux aux Rois, & en les enrichissant, vous leur donnez les moyens de faire beaucoup d'amis, que vous vous ôtez à vous-même.* Et comme elle lui écrivoit souvent la même chose, il tenoit ses lettres secretes, & ne les montroit à personne, hors un jour qu'en ayant ouvert une, qu'il venoit de recevoir, & s'étant mis à la lire, Epheſtion s'approcha, & lisoit avec lui par-dessus son épaule ; il ne l'en empêcha point, mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori, pour lui recommander le secret

Lettres d'Olympias à Alexandre pour moderer ses liberalitez.

Le fils de Mazée, le plus grand Seigneur de la Cour de Darius, & un de ses plus grands Capitaines, étoit pourvû d'un Gouvernement considérable ; Alexandre y en ajoûta un plus considérable encore, de sorte que ce jeune Seigneur le refusa, en lui disant : *Grand Roi, ci-devant nous n'avions qu'un Darius, & aujourd'hui vous faites plusieurs Alexandres.* Il donna à Epheſtion la maison de Bagoas, où l'on dit qu'il trou-

servoient à table, lui menoient ses chevaux quand il alloit au combat, le suivoient à la chasse, & faisoient la garde jour & nuit à la porte de sa chambre. Quinte-Curce liv. v.

va des meubles de Suſe pour mille talens ; il écrivit à Antipater, & l'avertit de prendre des Gardes pour ſa ſûreté, parce qu'on lui dreſſoit des embûches ; il envoya auſſi de magnifiques préſens à ſa mere, mais il ne voulut jamais ſouffrir ni qu'elle ſe mêlât de ſes affaires, ni qu'elle s'ingerât en aucune maniere du gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il ſupporta fort doucement ſa mauvaiſe humeur, & Antipater lui ayant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lûë, il dit : *Antipater ignore qu'une ſeule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.*

Trois millions.

Alexandre ne vouloit pas que ſa mere ſe mêlât du Gouvernement.

Beau mot d'Alexandre.

S'étant apperçu que toute ſa Cour étoit devenu ſi diſſoluë en délices, ſi ſomptueuſe dans ſes repas, & ſi exceſſive en toutes ſortes de vaines dépenſes, qu'un certain Agnon de Teos portoit des clouds d'argent à ſes pantoufles ; que Leonatus faiſoit venir ſur pluſieurs chameaux de la pouſſiere d'Egypte, pour s'en ſervir à ſa lutte & à ſes autres exercices ; que Philotas traînoit après lui dans ſon équipage de chaſſe des toiles pour enfermer un terrein de cent ſtades ; que le nombre de ceux qui employoient les eſſences les plus précieuſes pour ſe frotter, avant que d'aller aux étuves & ſe baigner, étoit beaucoup plus grand que de ceux qui ſe ſervoient d'huile toute ſimple, & que la plûpart menoient avec eux des Baigneurs adroits & des valets de chambre fort entendus à bien

Delices, ſomptuoſitez & dépenſes exceſſives de ſa Cour.

De douze mille cinq cent pas.

On ſe faiſoit quelquefois frotter d'huile ou d'eſſences avant le bain.

faire les lits, il les en reprit doucement & sagement, en leur disant, qu'*il s'étonnoit comment eux qui s'étoient trouvez à tant de combats, & qui avoient donné des marques de leur valeur dans de grandes batailles, ne se ressouvenoient plus que ceux qui avoient beaucoup travaillé & fatigué, dormoient beaucoup mieux & d'un meilleur somm· que les lâches & les paresseux; & comment en venant à comparer leur maniere de vivre avec celle des Perses, ils ne s'appercevoient point qu'il n'y avoit rien de si servile, que de vivre dans la paresse & dans les délices, & rien de si royal, que de travailler. Eh peut-on s'imaginer,* ajoûta-t'il, *que celui-là prendra la peine de panser lui-même son cheval, de nettoyer sa pique, & de fourbir son casque, qui par une fainéantise délicate & dédaigneuse, s'est désaccoûtumé d'employer ses mains à nettoyer son propre corps, qui lui est pourtant plus cher que tout le reste? Ne sçavez-vous pas que ce qui assûre le plus nos victoires, c'est de ne pas faire ce que font les peuples que nous avons vaincus?* Et pour les piquer d'honneur, il s'évertuoit encore davantage, & augmentoit ses travaux & ses fatigues, soit à la guerre, ou à la chasse, en s'épargnant moins & en s'exposant aux plus grands périls avec moins de retenuë; si bien qu'un Ambassadeur de Lacedémone s'étant trouvé présent un jour qu'il terrassa un furieux lion, lui dit: *Alexandre, vous avez généreusement combattu contre*

Sages remontrances qu'Alexandre fait à ses Courtisans sur leur luxe.

Belle maxime.

Alexandre, vous avez généreusement combattu contre ce lion pour la Royauté.] Ce mot est noble. Comme le lion est le Roi

ce lion pour la Royauté. Cratere consacra cette chasse dans le temple de Delphes, où il plaça les statuës du lion, des chiens, d'Alexandre qui terrassoit le lion, & la sienne, comme il couroit au secours de son maître. Toutes ces statuës étoient de bronze, les unes de la main de Lysippe, & les autres de la main de Leochares.

Beau mot d'un Ambassadeur de Lacedémone à Alexandre, qui venoit de terrasser un lion.

Chasse d'Alexandre consacrée en statuës de bronze dans le Temple de Delphes. Pline écrit qu'elles étoient faites de la main de Lysippe.

C'est ainsi qu'Alexandre s'exposoit aux plus grands dangers, pour s'exercer & se former lui-même, & pour exciter par son exemple les autres à la vertu. Mais ses Courtisans gorgez de biens & de richesses, & ne voulant plus vivre que dans le luxe, dans les délices & dans le repos, ne pouvoient supporter la fatigue des voyages & des campagnes, & peu à peu ils en vinrent à ce degré d'insolence de murmurer & de mal parler de lui. Au commencement il supporta ces mutineries avec beaucoup de patience, disant *que c'étoit une chose très-royale d'entendre dire du mal de soi en faisant du bien.* Et pendant tout ce temps-là les moindres démonstrations & les moindres caresses qu'il leur faisoit, étoient des marques sensibles de la bienveillance dont il les honoroit, & de la grande consideration qu'il avoit pour eux, & j'en rapporterai ici quelques exemples.

Murmures de ses Courtisans corrompus par les délices.

Beau mot d'Alexandre.

Grandes marques d'affection qu'Alexandre donne à ses amis jusques dans les plus petites choses.

Il écrivit un jour à Peucestas pour se plaindre *de ce qu'ayant été mordu par un ours, il l'avoit*

Une de ses lettres à Peucestas.

des animaux, c'étoit en quelque façon un combat de Roi à Roi, pour voir qui demeureroit le maître.

écrit à tous ses amis, & ne lui en avoit rien mandé à lui; mais au moins, ajoûtoit-il, *mande-moi présentement comment tu te portes, & si quelques-uns de ceux qui étoient à la chasse avec toi ne t'ont point abandonné dans ce péril, afin que je les punisse comme ils le méritent.*

Epheſtion étoit abſent pour quelque expédition dont il étoit chargé, le Roi lui écrivit qu'un jour qu'il ſe divertiſſoit avec ſes amis à la chaſſe de l'Ichneumon, Cratere s'étoit malheureuſement trouvé devant la javeline de Perdiccas, & qu'il avoit eu les deux cuiſſes percées.

La chaſſe de l'Ichneumon.

Peuceſtas étant relevé d'une grande maladie, dont il avoit penſé mourir, Alexandre écrivit de ſa main à ſon Medecin Alexippe, pour le remercier de cette gueriſon; & Cratere étant tombé dangereuſement malade, le Roi eut quelque viſion en ſonge, ſurquoi il fit lui-même quelques ſacrifices pour ſa convaleſcence,

Alexandre fait des ſacrifices pour la ſanté de Cratere.

A la chaſſe de l'Ichneumon.] L'Ichneumon eſt un petit animal fort commun en Egypte. Il eſt célébre par la guerre mortelle qu'il a avec l'Aſpic & avec le Crocodile, par les ruſes dont il ſe ſert pour venir à bout de deux ennemis ſi dangereux. Contre l'Aſpic il ſe vautre pluſieurs fois dans la fange, & à chaque fois il fait ſecher au Soleil la boüe & le limon dont il s'eſt couvert, & après qu'il s'eſt fait ainſi pluſieurs croutes, comme autant de cuiraſſes, il l'attaque hardiment, & ſe jette à ſa gorge; & contre le Crocodile, il obſerve le moment qu'un petit oiſeau, appellé Trochylus, entre dans la gueule de cet animal, qu'il lui nettoye la bouche, & lui cure les dents, pour ſe nourrir de ce qu'il y trouve, & que le Crocodile, qui prend un ſingulier plaiſir à cela, s'endort la gueule beante, alors l'Ichneumon ſe lance dans ſon goſier comme un trait, & lui déchire le ventre. Plin. VIII. chap. 24. 25.

& lui ordonna d'en faire de même. Non content de cela, ayant appris que son Medecin Pausanias se préparoit à le purger avec de l'hellebore, il lui écrivit pour lui marquer l'extréme inquiétude où il étoit, & pour lui recommander de prendre bien garde à la médecine qu'il lui donneroit.

Il écrit à son Medecin Pausanias.

Ephialte & Cissus étant venus les premiers lui apprendre la fuite & l'infidélité d'Harpalus, à qui il avoit confié la garde des trésors & des revenus de Babylone, il les fit mettre en prison, les traitant de menteurs & de calomniateurs. Comme il renvoyoit les invalides & les vieillards dans leurs maisons, il y eut un Euryloque d'Egée, qui se fit comprendre dans le rolle des invalides. Bientôt après on avera qu'il n'avoit aucune incommodité, & il avoüa qu'il étoit amoureux d'une femme, nommée Telesippa, & que sa maîtresse s'en retournant, il n'avoit imaginé que ce moyen pour la suivre. Sur cela Alexandre s'informa qui étoit cette femme, & ayant appris que c'étoit une courtisane de condition libre, il fit venir Euryloque, & lui dit : *Mon ami, je veux bien te servir dans tes amours, avise donc comment nous pourrons faire ou par nos prieres, ou par nos présens, pour persuader à Telesippa de demeurer avec nous, car pour la force, je ne puis l'employer contre une personne libre.*

Il fait mettre en prison ceux qui lui apprennent la fuite & l'infidélite d'Harpalus.

C'est pour le distinguer d'Euryloque, frere d'Epimenes, qui avoit conspiré contre Alexandre.

Grande complaisance d'Alexandre pour Euryloque.

Certainement on ne sçauroit s'empêcher d'admirer ce Prince, en voyant jusqu'à quelles

Jusqu'à quelles petites choses Alexandre portoit l'attention pour ses amis.

petites choses il portoit l'attention pour ses amis dans les lettres qu'il écrivoit, comme lorsqu'il ordonne qu'on fasse une exacte recherche d'un esclave de Seleucus, qui s'en étoit fui en Cilicie ; qu'il louë Peucestas de ce qu'il a fait arrêter Nicon, esclave de Cratere, & qu'en écrivant à Megabyze au sujet d'un autre esclave, qui s'étoit refugié dans un temple, il lui donne ordre de tâcher de le prendre, s'il peut l'obliger à sortir de son asyle, mais de ne pas mettre la main sur lui, pendant qu'il s'y tiendra renfermé.

Respect d'Alexandre pour les asyles.

On dit qu'au commencement quand il jugeoit des procès criminels, où il s'agissoit de la vie, pendant que l'accusateur déduisoit les chefs d'accusation, il bouchoit d'une main une de ses oreilles, afin de la garder pure & non prévenuë, pour entendre les défenses & la justification de l'accusé. Mais dans les derniers temps la quantité d'accusations que l'on porta devant lui, effaroucherent & aigrirent son naturel, en répandant sur le mensonge par le moyen de certaines circonstances véritables tout l'air & toutes les apparences de la vérité. Sur tout il n'étoit plus maître de lui-même quand on lui déferoit des gens qui avoient mal parlé de lui, alors il devenoit cruel & inexorable, comme un homme à qui sa reputation étoit plus chere que l'Empire & que la vie même.

Le naturel d'Alexandre aigri & effarouché par le grand nombre d'accusations.

Cruel & inexorable pour ceux qui avoient mal parlé de lui.

Dans ce tems-là il se mit en marche pour poursuivre

ſuivre Darius & pour le combattre encore. Mais ayant appris que Beſſus s'étoit ſaiſi de ſa perſonne, il congédia ſes Theſſaliens, & les renvoya chez eux, après leur avoir donné deux mille talens de gratification, outre leur paye ordinaire. Dans cette pourſuite, qui fut longue & pénible; car en onze jours il fit à cheval trois mille trois cens ſtades, la plûpart de ſes cavaliers furent ſi recrus, qu'ils ne pouvoient plus le ſuivre, ſouffrant encore plus de la diſette d'eau, que de la longueur du chemin, & de leur marche précipitée.

Six millions

Grande diligence qu'Alexandre fit en onze jours.

En marchant Alexandre rencontra quelques Macedoniens, qui portoient ſur des mulets de l'eau dans des peaux de chévre. Ces Macedoniens ayant vû ce Prince demi-mort de la chaleur extrême, & de la ſoif ardente qui le conſumoient; car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promptement un caſque d'eau & coururent la lui préſenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent, *nous la portons à nos enfans, mais ne vous en inquiétez point, Seigneur, pourvû que vous viviez, nous en aurons aſſez*

Car en onze jours il fit trois milles trois cent ſtades] C'eſt quatre cent douze mille cinq cent pas, ce qui à vingt-cinq ſtades, ou trois mille ſix cent vingt-cinq pas par lieuë, fait 132. lieuës ou environ. A ce compte Alexandre auroit fait faire à ſa cavalerie plus de douze lieuës par jour: or il eſt inoui que de la cavalerie faſſe de ſi longues traites, ſur-tout onze jours de ſuite, & dans un pays aride. Si l'on met quatre milles à la lieuë, ce qui eſt la meſure la plus ordinaire, cela ne ſera que cent trois lieuës; c'eſt encore beaucoup, car c'eſt près de neuf lieuës & demi par jour. Un petit corps de cavalerie a pu faire une marche étonnante, un jour, deux jours, mais onze jours de ſuite, je doute qu'on l'ait vû.

d'autres, si nous perdons ceux-ci. A ces mots Alexandre prend le casque, & regardant tout autour de lui, il voit tous ses cavaliers, qui la tête panchée, & les yeux avidement attachez sur cette boisson, la dévoroient par leurs regards; il la rend à ceux qui la lui avoient présentée, en les remerciant, & sans en boire une goutte. *Il n'y en a pas assez pour tous mes gens*, leur dit-il, *& si je bûvois seul, les autres en seroient encore plus alterez, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses cavaliers voyant cette magnanimité & cette temperance, lui crierent de les mener par tout où il voudroit avec une entiere confiance & sans les ménager, & se mirent à picquer en même tems, en disant, *qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus soif, & qu'ils ne se croyoient plus des hommes mortels pendant qu'ils auroient un tel Roi.*

Alexandre consumé par la soif & par la chaleur, refuse de l'eau qu'on lui presente.

Beau mot de lui.

Ce que cette temperance produisit sur ses cavaliers.

Cette affection & cette bonne volonté étoient égales dans tous, il n'y en eut pourtant que soixante qui purent le suivre, & qui arriverent avec lui dans le camp ennemi. Là ils fouloient aux pieds des monceaux d'or & d'argent répandus à terre, & passant à travers quantité de chariots remplis de femmes & d'enfans qui fuïoient à l'avanture, emportez par les chevaux, sans cocher qui les conduisît, ils poussoient à toute bride vers les escadrons les plus avancez, ne doutant point qu'ils ne trouvassent là Darius. Enfin après plusieurs recherches on le trouva par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché sur son char, & tournant à sa fin. Cependant

avant que d'expirer il eut encore la force de demander à boire, & après avoir bû de l'eau fraîche, que lui apporta un Macedonien, nommé Polystrate, *Mon ami*, lui dit-il, *voilà le comble de mes malheurs, qu'ayant reçu ce plaisir de toi, je n'aye pas le moyen de le reconnoître, mais Alexandre t'en rendra la récompense, & les Dieux la rendront à Alexandre, de la douceur, de l'humanité & de la générosité dont il a usé envers ma mere, ma femme & mes enfans. Touche-lui pour moi dans la main, comme je touche dans la tienne, & porte lui de ma part ce seul gage que je puis lui donner de mon affection & de ma reconnoissance.* En finissant ces mots, il mit la main dans celle de Polystrate, & rendit l'esprit. Alexandre arrive auprès de lui dans ce moment, & par les marques de la douleur la plus sensible il fait voir combien il est touché de son malheur. Il détacha d'abord sa cotte-d'armes, la jetta sur le corps de ce Prince, & l'en enveloppa.

Dernieres paroles de Darius à Polystrate qui lui avoit apporté de l'eau.

Alexandre arrive auprès de Darius comme il vient d'expirer.

Quelque tems après Bessus étant tombé entre ses mains, voici le supplice dont il le punit : Il fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce Parricide, & leur laissant ensuite la liberté de retourner à leur naturel, ils se

Supplice dont Alexandre punit Bessus.

Voici le supplice dont il le punit ; il fit courber par force des arbres.] Quinte-Curce écrit qu'Alexandre remit ce scelerat entre les mains d'Oxathres, frere de Darius, afin qu'après qu'on lui auroit coupé le nez & les oreilles, & qu'il seroit attaché en croix, les barbares le tuassent à coups de fléches, & qu'ils gardassent si bien le corps, que les oiseaux mêmes n'en pussent approcher.

redresserent avec tant de violence, qu'ils emporterent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelerent de cette maniere. Mais long-tems auparavant Alexandre après avoir embaumé le corps de Darius, & orné son cercueïl avec une magnificence Royale, l'avoit envoyé à sa mere Sisigambis, afin qu'elle l'enterrât à la maniere de son pays dans le tombeau de ses ancêtres, & il avoit reçu son frere Oxathres au nombre de ses amis.

Honneurs qu'Alexandre fait au corps de Darius.

Ensuite avec l'élite de son armée il passa dans l'Hyrcanie, où il vit la mer Caspienne, qui ne lui parut pas moins grande que le Pont-Euxin, mais dont l'eau est plus douce que celle de toutes les autres mers. Il ne put rien apprendre de certain sur la nature de cette mer; il conjectura seulement que c'étoit un étang formé par l'é-

Alexandre passe en Hyrcanie, & voit la mer Caspienne.

Ce qu'Alexandre pensoit de cette mer.

Il conjectura seulement que c'étoit un étang formé par l'écoulement du Palus Meotide.] *La mer Caspienne*, dit Quinte-Curce Liv. VI. *a l'eau plus douce que les autres.* —— *Quelques-uns l'appellent la mer d'Hyrcanie, & il y en a qui tiennent que le Palus Meotide s'écoule dedans, & ils se fondent sur ce qu'elle n'est pas si salée que les autres mers, elle s'adoucit par le mêlange de ces eaux.* Strabon écrit de même qu'on a crû que la mer Caspienne, appellée aussi la mer d'Hyrcanie, étoit un écoulement du Palus Meotide, qui la remplissoit par des conduits soûterrains, & il dit que Polyclete rapportoit des raisons pour prouver que cette riviere étoit un lac, parce que son eau est douce, & qu'elle étoit la même que le Palus Meotide, parce que, comme ce Palus, elle reçoit le fleuve Tanaïs, car ils ont donné le nom de Tanaïs au fleuve Jaxarte; mais ce sont de pures rêveries. Comment la mer Caspienne seroit-elle la même que le Palus Meotide, dont elle est si éloignée? Herodote n'a pas fait cette faute; car il écrit, *que la mer Caspienne est par elle-même, & ne se mêle point avec aucune autre mer.* ἡ δὲ Κασπίη θάλασσα ἐστὶ ἐπ' ἑωυτῆς, οὐ συμμίσγουσα τῇ ἑτέρῃ θαλάσσῃ.

coulement du Palus Meotide. Il est pourtant hors de doute que les anciens Physiciens ont connu sur cela la verité ; car plusieurs années avant l'expedition d'Alexandre en Asie, ils avoient écrit que des quatre Golfes qui viennent de la mer exterieure, le plus boréal est cette mer d'Hyrcanie, qui est aussi appellée mer Caspienne.

C'est-à-dire, de l'Ocean.

Et par conséquent il ne peut être un écoulement du Palus Meotide.

Ce fut près delà que quelques Barbares ayant rencontré par hazard ceux qui menoient le cheval d'Alexandre, Bucephale, le prirent & l'emmenerent. Ce Prince ne supporta pas moderément cette perte, mais envoya par tout des Herauts ménacer qu'il feroit tout passer au fil de l'épée, hommes, femmes & enfans si on ne lui ramenoit son cheval. Quand on le lui eut ramené, & qu'on eut remis entre ses mains les principales villes, il les traita tous avec beaucoup de douceur & d'humanité, & paya une grosse rançon de son cheval à ceux qui l'avoient pris.

Bucephale pris. Menaces qu'Alexandre fait pour le r'avoir.

De l'Hyrcarnie il entra dans la Parthiene, & se trouvant là d'un grand loisir, il prit pour la premiere fois la robe Barbare, soit qu'il voulût s'accoûtumer aux loix & aux manieres du pays, dans la pensée que la conformité des mœurs & des usages, est un grand attrait pour gagner les cœurs, & un puissant moyen pour adoucir & apprivoiser les hommes ; soit qu'il n'eût en vûë que de tâter les Macedoniens, & de leur proposer comme un essai & un apprentissage d'adoration pour lui, en les accoûtumant peu à peu à son change-

C'est le pays que les Parthes venus de Scythie occuperent depuis.

Alexandre prend la robe Barbare.

Ses vûës dans ce changement d'habit.

ment d'habit, & aux manieres barbares qu'il avoit prises. Cependant il ne prit pas d'abord entierement les usages des Medes, qui lui parurent trop étranges; car il ne mit, ni le haut-de-chausses, qui descend jusqu'au bas des jambes, ni la robe traînante, ni la tiare, mais tenant le milieu, il fit un mêlange de la mode Persienne avec la Medoise, & composa une maniere de vêtement moins fastueux que celui des Perses, & aussi plus noble & plus majestueux que celui des Medes. Il ne le mit d'abord que quand il devoit parler aux Barbares, ou devant ses amis particuliers dans sa maison, mais ensuite il parut avec cet habit devant tout le monde & dehors, & chez lui dans ses audiences publiques.

Il fait un mêlange de la mode des Medes & de celle des Perses.

Ce spectacle déplaisoit fort aux Macedoniens, mais comme ils admiroient ses autres vertus, ils estimoient tous qu'il falloit bien permettre qu'il donnât quelque chose à son plaisir & à sa vanité, lui qui après toutes les blessures dont il étoit couvert, avoit encore depuis peu reçu à la jambe un coup de fléche qui lui avoit cassé le petit os, & l'avoit fait tomber, qui une autre fois fut atteint d'une grosse pierre sur le cou si rudement, qu'elle lui causa un éblouissement pendant un assez longtems, & qui malgré ces avantures, ne laissoit pas de s'exposer toûjours aux plus grands périls sans aucun ménagement, Car encore en dernier lieu il passa le fleuve Orexartes, qu'il croyoit le même que le Tanaïs, & après avoir défait & renversé les

Fleuve de la Sogdiane, autrement Jaxartes.

Barbares qui l'attendoient en bataille de l'autre côté, il les mena battant plus de cent stades, quoiqu'il fût travaillé d'un dévoyement qui l'avoit fort affoibli.

Quatorze mille cinq cent pas.

Ce fut là que la Reine des Amazones vint le trouver, comme le rapportent la plûpart des Historiens, entr'autres Clitarque, Polycrite, Onesicrite, Antigene & Ister. Il est vrai qu'Aristobule, Chares de la ville de Theangela, Ptolemée, Anticlide, Philon le Thebain, Philippe de la même ville de Theangela, & encore Hecatée d'Eretrie, & Philippe de Chalcis, & Du-

La Reine des Amazones vient le trouver.

Chares de la ville de Theangela.] Le texte étoit corrompu ici en deux endroits, il y a χάρης ὁ εἰσαγγελεὺς & φίλιππος ὁ εἰσαγγελεύς. Amiot a traduit *Rapporteur*, ce qui est ridicule. Nous sçavons par Diodore qu'εἰσαγγελεὺς étoit à la Cour du Roi de Perse un Officier dont la fonction étoit d'aller annoncer au Prince ceux qui venoient pour le voir, ou pour lui parler, & de les introduire, & que nous appellons *Introducteur*; mais cela ne peut avoir lieu ici, car ni Chares, ni Philippe n'avoient point cet Office. J'ai suivi la correction de Holstenius & de Reinesius, qui ont fait voir que Plutarque avoit écrit χάρης ὁ Θεαγγελεὺς & φίλιππος ὁ Θεαγγελεύς, c'est-à-dire, *Chares de la ville de Theangela, & Philippe de la même ville de Theangela.* Theangela est une ville de la Carie. Cette correction est d'autant plus certaine, que ceux que Plutarque nomme ici, & parmi lesquels il met ce Chares & ce Philippe, sont désignez par leur Patrie. *Philon le Thebain, Hecatée d'Eretrie, Duris de Samos.* Il n'auroit donc pas désigné les deux autres par leur emploi. Mais ce qui met encore cette verité hors de tout doute, c'est que ce même Philippe est cité dans Athenée liv. 6. pag. 271. sous ce nom de sa Patrie, Φίλιππος ὁ Θεαγγελεὺς ἐν τῷ περὶ Καρῶν καὶ Λελέγων συγγράμματι. *Philippe de la ville de Theangela, dans son Traité des Cariens & des Leleges.* Le sçavant P. Hardoüin a confirmé cette correction dans sa remarque sur un passage de Pline liv. v. chap. xxix. & il ajoûte que dans Strabon liv. 13. pag. 611. on lit Γαγγέλα pour Θεάγγελα.

Historiens qui traitent de fiction cette particularité.

ris de Samos, soûtiennent que cette particularité de l'Amazone est une pure fiction. Et il semble qu'Alexandre même est sur cela d'accord avec eux; car en écrivant à Antipater, à qui il envoyoit un détail exact de tout ce qui se passoit, il lui mande que le Roi des Scythes lui offroit sa fille en mariage., mais il ne dit pas un seul mot de l'Amazone. Et l'on ajoûte à ce propos que plusieurs années après, Onesicrite lisant un jour à Lysimachus, qui étoit déja sur le trône, le quatriéme livre de son Histoire, où étoit l'avanture de l'Amazone, Lysimachus en soûriant doucement lui dit, *Où étois-je donc en ce tems-là?* Mais quant à cette particularité, ni ceux qui la croiront n'en auront plus d'admiration pour Alexandre, ni ceux qui la réjetteront, ne rabattront rien de l'estime qu'on lui doit.

Alexandre ne parle point de cette Amazone.

Mot de Lysimachus, qui fait voir la fausseté de ce rapport.

Comme il craignoit que ses Macedoniens, las de tant de guerres & de fatigues, ne refusassent de le suivre pour le reste de son expedition, il laissa dans le pays les troupes qui lui parurent les plus rebutées, & prenant avec lui la fleur de son armée, & les plus résolus, au nombre de vingt mille hommes de pied, & de trois mille

Soûtiennent que cette particularité de l'Amazone est une pure fiction.] Il est certain que cette histoire des Amazones est une fable, comme Strabon l'a fort bien vû; on peut voir les remarques sur la vie de Thesée tom. 1. pag. 60.

En prenant avec lui la fleur de l'armée.] Il s'est glissé dans le texte par la faute des Copistes une faute aisée à corriger, & qu'un manuscrit a corrigée, au lieu de [illegible], il faut lire [illegible].

chevaux,

chevaux, il se jetta dans l'Hyrcanie. Mais avant que de partir il les assembla, & leur fit un long discours, où il leur représenta, *que jusqu'à ce jour les Barbares ne les avoient vûs que comme en songe, & que si après n'avoir fait que donner l'alarme à l'Asie, ils prenoient le parti de s'en retourner, ces mêmes Barbares leur courroient sus comme à des femmes; que cependant il donnoit congé à ceux qui voudroient se retirer, mais qu'il protestoit contre eux que lorsqu'il étoit en état d'achever de conquerir la terre entiere, & de l'assujettir aux Macedoniens, ils l'avoient abandonné & laissé seul avec ses amis, & un petit nombre de soldats attachez à sa fortune.* Cela étoit presque dans les mêmes termes dans la lettre qu'il écrivit à Antipater, & il ajoûtoit qu'il n'eut pas plûtôt achevé de parler, qu'ils se mirent tous à crier, *qu'il les menât en quel endroit il voudroit de la terre habitable.*

Harangue d'Alexandre à ses soldats.

Ce discours, si adroit pour tâter les troupes, ayant fait son effet sur ces braves gens, il ne fut pas difficile d'entraîner les autres, ils suivirent

Il se jetta dans l'Hyrcanie. Mais avant que de partir.] Ce passage paroît fort embarrassé dans le texte. Alexandre est dans la Parthiene, & il semble que les troupes qu'il prend sont dans l'Hyrcanie; j'ay suivi le sens que l'histoire m'a presenté. Alexandre vient de l'Hrycanie; il est dans la Parthiene, lorsqu'il fait cette harangue à ses soldats, & il entre dans l'Hyrcanie où il y avoit des mouvemens. De cette maniere tout est clair & suivi.

Ces mêmes Barbares leur courroient sus comme à des femmes.] C'est le véritable sens de ce passage, où Amiot a fait une faute considérable, en traduisant, *les peuples irritez leur courroient sus à leur retour comme à des femmes.* Plutarque ne parle nullement des Macedoniens, mais des Barbares.

d'eux-mêmes l'exemple des premiers. Depuis ce moment il tâcha de rapprocher encore davantage sa maniere de vivre des mœurs & des manieres des Barbares, comme aussi de rapprocher les mœurs & les manieres des Barbares des usages & des façons de faire des Macedoniens, dans l'esperance que ce mêlange & cette communication de mœurs cimenteroient entre eux une sorte d'amitié & d'alliance, & contribueroient plus que la force à maintenir & à assûrer ses affaires pendant qu'il seroit éloigné. C'est pourquoi il fit choisir trente mille jeunes enfans, & donna ordre qu'on leur enseignât les lettres Grecques, & qu'on les élevât dans l'exercice des armes à la maniere des Macedoniens, établissant sur eux plusieurs maîtres & gouverneurs pour en avoir soin.

Mêlange qu'Alexandre fait des mœurs Barbares, & des mœurs Macedonienes.

Politique d'Alexandre.

Pour ce qui est de son mariage avec Roxane, ce fut l'amour seul qui le ménagea, car ayant vû cette Princesse à un festin, il la trouva si belle & si charmante, qu'il ne put lui résister. Cependant il parut convenir assez à l'état present de ses affaires, & aux grands desseins qu'il formoit, car les Barbares s'assûrerent plus en lui à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec eux par ce

Mariage d'Alexandre avec Roxane, convenable à l'état de ses affaires.

Car ayant vû cette Princesse à un festin.] Je suis obligé de rendre compte ici d'une leçon singuliere que presente un manuscrit, au lieu de ἐν τινὶ χρόνῳ, on y lit, ἐν χαρτάνῳ. J'avouë que je ne sçai ce que c'est que *Chartanus*, est-ce un Dieu, est-ce une feste? Quelqu'un plus habile que moi en pourra peut-être tirer quelque chose d'utile pour l'éclaircissement de ce passage.

mariage, & ils l'en aimerent beaucoup davantage en voyant qu'il étoit si sage & si continent, & que la seule femme, dont il étoit devenu passionnement amoureux, il n'avoit voulu l'approcher qu'en legitime mariage.

Comme il vit que de ses deux plus grands amis Epheftion & Cratere, le premier loüoit les nouvelles manieres qu'il avoit prises, & s'habilloit comme lui à la mode des Barbares, & que le dernier se tenoit toûjours fortement attaché aux usages de sa patrie, il prit le parti d'expliquer ses volontez aux Barbares par la bouche d'Epheftion, & aux Grecs & aux Macedoniens, par la bouche de Cratere. En général il aimoit beaucoup plus le premier, mais il estimoit davantage l'autre. Car il étoit persuadé, & il le disoit toûjours, qu'Epheftion aimoit Alexandre, & que Cratere aimoit le Roi. De-là naissoient entre ces deux favoris des haines secretes, qui les porterent à se broüiller souvent avec éclat, jusques-là qu'un jour dans les Indes ils en vinrent aux mains, & tirerent l'épée. Leurs amis des deux côtez se rangerent incontinent auprès d'eux tout prêts à prendre parti, mais Alexandre y étant

Different caractére de Cratere & d'Epheftion.

Epheftion & Cratere souvent broüillez.

Qu'Epheftion aimoit Alexandre, & que Cratere aimoit le Roi.] Alexandre estimoit donc plus celui qui aimoit en lui le Roi, que celui qui aimoit Alexandre; & cela est fondé en raison. Celui qui n'aime qu'Alexandre, entrera dans ses foiblesses, les autorisera, les excusera; mais celui qui aime le Roi, lui dira véritablement ce qu'il se doit à lui-même, & ne lui souffrira rien qui ne soit digne de la majesté.

accouru, s'emporta ouvertement contre Ephestion, l'appellant étourdi & écervellé de ne pas comprendre que si on lui ôtoit Alexandre, il ne seroit plus rien dans le monde, & retomberoit dans son néant. Il tança aussi fort aigrement Cratere, & après les avoir remis bien ensemble, & les avoir fait embrasser, il leur jura par Jupiter Ammon, & par tous les autres Dieux, qu'ils étoient les deux hommes du monde qu'il aimoit le plus, mais que s'il apprenoit encore qu'ils se fussent querellez, il les tueroit tous deux, ou du moins celui qui auroit commencé. Et l'on écrit que depuis ce moment là, ils ne firent ni ne dirent rien contre l'autre, non pas même par jeu.

Grande autorité de Philotas, & son caractere.

En ce temps-là Philotas, fils de Parmenion, étoit celui qui avoit le plus de crédit & d'autorité parmi les Macedoniens, car il étoit vaillant de sa personne, très-patient dans les travaux, & après Alexandre il n'y avoit point dans toute l'armée de Seigneur qui fût si liberal, ni qui aimât si tendrement ceux qui s'attachoient à lui. On dit qu'un jour un de ses amis lui ayant demandé quelque argent, il ordonna qu'on le lui donnât. Son Intendant répondit qu'il n'en avoit point: *Eh quoi*, repartit brusquement Philotas, *n'as-tu donc point quelque vaisselle d'argent à moi, ou quelque meuble?* Mais il étoit d'une hauteur si pleine de faste, & faisoit une si grande profusion de ses richesses, qu'il étoit beaucoup plus magnifique dans ses habits, dans son train, & dans tout

ſon équipage, & avoit une table plus ſomptueuſe & plus délicate qu'il ne convenoit à un particulier. Alors même il contrefaiſoit la grandeur & la magnificence d'un Prince ſans aucune meſure, ſans rien de gracieux, ni de naturel, & ſeulement par des manieres étranges, & par des airs pleins de vanité & d'affection. Cela lui avoit attiré la haine de tout le monde, & l'avoit déja rendu très-ſuſpect, de ſorte que ſon pere Parmenion lui dit un jour avec beaucoup de ſageſſe: *Mon fils, fais toi plus petit.* Il y avoit même déja long-temps qu'on l'avoit fort décrié auprès d'Alexandre. Car lorſqu'on prit toutes les richeſſes qui étoient à Damas, après la défaite de Darius dans la Cilicie, comme on eut amené quantité de priſonniers dans le camp, on trouva parmi ces priſonniers une jeune femme qui étoit de la ville de Pydne, & d'une grande beauté, on l'appelloit Antigone. Philotas l'eut en partage; & étant à table avec elle, & comme jeune & comme amoureux, il parloit avec beaucoup de liberté, & laiſſoit échapper dans le vin des vanteries & des fanfaronades de ſoldat, s'attribuant à lui-même, ou attribuant à ſon pere les plus grandes

Sage conſeil de Parmenion à ſon fils.

Imprudence de Philotas.

Mon fils, fais-toi plus petit.] Grande leçon, & qui eſt le fruit de la longue experience d'un bon Courtiſan. Ceux qui voyent au-deſſus d'eux des hommes que la naiſſance y a placez, ne doivent point s'enorgueillir des faveurs de la Fortune, ni vouloir s'égaler à eux. En ſe faiſant petits, ils conſervent ce qu'ils ont déja, & attirent de nouvelles graces, au lieu qu'en voulant s'élever, ils perdent ſouvent ce qu'ils poſſedoient.

actions qui avoient été faites dans cette guerre, & appellant ouvertement Alexandre un jeune homme, qui par leur moyen joüissoit du titre de Roi.

Cette jeune femme fit confidence de ce discours à un de ses amis ; celui-ci, comme cela est assez ordinaire, en fit confidence à un autre, de sorte qu'il vint aux oreilles de Cratere, qui prenant sur l'heure cette femme, la mena secretement à Alexandre. Ce Prince ayant tout entendu de sa bouche, lui commanda de s'en retourner auprès de Philotas, de recueillir avec soin tout ce qu'elle lui entendroit dire, & de venir le lui rapporter. Philotas donc, qui ignoroit les pieges qu'on lui avoit tendus, vivoit sans reserve avec Antigone, & dans ses accès de colere, ou de vanité, il tenoit tous les jours des discours fort impertinens contre le Roi. Quoiqu'Alexandre eût déja des preuves assez fortes contre Philotas, cependant il patienta encore, & se retint sans rien faire paroître, soit qu'il se confiât à l'attachement & à l'amitié que Parmenion avoit pour lui, soit qu'il craignît leur reputation & leur grande puissance.

Il est appellé Dymnus *par Quinte-Curce.*

Ville de la Thrace qui étoit de la domination des Macedoniens.

Dans ce même temps-là il y avoit dans le camp un certain Lymnus, Macedonien, de la ville de Chalestra, qui avoit violemment conspiré contre Alexandre. Cet homme fit confidence de son dessein à un jeune garçon, nommé Nicomaque, dont il étoit amoureux, & le sollicita de vouloir être de l'entreprise. Nicoma-

que le refusa avec exécration, & sur le champ il alla découvrir tout le complot à son frere Balinus, qui tout aussi-tôt alla trouver Philotas, & le pria de les introduire sans perdre un moment chez Alexandre, à qui ils avoient à déclarer des choses très-grandes, très-importantes, & dont il étoit très-nécessaire qu'il fût instruit.

Conjuration de Lymnus, comment découverte.

Ou plûtôt Cebalinus.

Philotas, on ne sçait pourquoi, car on ne fait sur cela que des conjectures, ne les fit point parler au Roi, disant que ce Prince étoit occupé à des affaires de plus grande conséquence. Balinus & son frere revinrent encore à la charge pour la seconde fois, & le presserent de les faire parler à Alexandre, mais inutilement. Alors commençant à se défier de Philotas, ils s'adresserent à un autre, qui les mena sur l'heure à Alexandre. Là ils déduisirent premierement tout ce qu'ils sçavoient de la conjuration de Lymnus, ensuite ils lui toucherent en passant quelque chose de la conduite de Philotas, qui n'avoit tenu aucun compte d'eux, quoiqu'ils se fussent adressez à lui par deux fois.

Alexandre fut très-irrité de cette négligence, mais quand on lui eut rapporté que celui qu'il

Et le pria de les introduire.) Selon Quinte-Curce Cebalinus alla seul chez Philotas, de peur que s'il menoit son frere Nicomaque chez le Roi, où il n'avoit pas accoûtumé d'aller, les conjurez en le voyant ne prissent de l'ombrage.

Ils s'adresserent à un autre.) Ils s'adresserent à un Officier considérable nommé Metron, qui étoit maître de la Garderobe; aussi dans un manuscrit au lieu de πρὸς ἕτερον, on lit πρὸς Μέτρωνα

avoit envoyé pour arrêter Lymnus, l'avoit tué, parce qu'il s'étoit mis en défense pour s'empêcher d'être pris, il fut encore plus troublé dans la pensée que la mort de ce traître lui enlevoit les preuves les plus sûres de la conspiration. Comme il étoit donc fort mal disposé pour Philotas, & qu'il le regardoit de très-mauvais œil, cela excita ceux qui le haïssoient de longue main à paroître & à dire hautement que c'étoit une négligence inouïe, & un aveuglement étrange au Roi de penser qu'un Chalestrien, comme Lymnus, eût osé concevoir de lui-même le projet d'une si audacieuse entreprise; qu'il n'en étoit que le ministre, ou plûtôt que l'instrument, manié & poussé par une main plus forte, & qu'il falloit chercher la source de la conjuration dans ceux qui avoient trouvé un si grand interêt à la tenir cachée.

Tout se déclare contre un Favori que le Prince commence à regarder de mauvais œil.

Par ces discours & par ces soupçons ayant fait enfin ouvrir les oreilles au Roi, ils lui porterent un nombre infini d'accusations & de calomnies contre Philotas, de sorte qu'il fut pris & appliqué à la torture en presence des principaux Seigneurs de la Cour, & Alexandre lui-même entendant tout de derriere une tapisserie. Et l'on dit qu'ayant oüi les prieres basses & indignes qu'il fit à Ephestion pour le conjurer d'avoir pitié de lui, il

Philotas appliqué à la question.

L'avoit tué, parce qu'il s'étoit mis en défense.) Selon d'autres il se tua lui-même, en se passant son épée au travers du corps. Les gardes le porterent dans la tente d'Alexandre, mais il avoit déja perdu la parole, & expira sur le moment.

il dit: *Quoi Philotas, étant si lâche & d'un courage si bas, as-tu donc bien osé faire une entreprise si grande & si hazardeuse.*

Philotas ayant été condamné à mort & exécuté, Alexandre envoya en Medie des gens pour se défaire de Parmenion, grand Capitaine & personnage illustre, qui avoit eu beaucoup de part aux exploits de Philippe, & qui seul, ou du moins plus qu'aucun autre des plus anciens amis & serviteurs de ce Prince, avoit porté Alexandre à entreprendre la conquête de l'Asie. De trois fils qu'il avoit à l'armée, il en avoit vû mourir deux devant lui dans les combats, & enfin pour récompense de tant de services, il se vit indignement tuer, après le supplice infame de son dernier fils.

Supplice de Philotas.

Alexandre envoye tuer Parmenion en Medie.

Ces sanglantes exécutions rendirent Alexandre terrible à la plûpart de ses amis & de ses Capitaines, sur tout à Antipater, qui sur l'heure envoya secretement vers les Etoliens pour faire avec eux un traité d'alliance. Car les Etoliens craignoient extrémement Alexandre, à cause du sac de la ville des Oeniades qu'ils avoient ruinée de fond

Méchans effets que ces exécutions produisirent contre lui.

Raison de la crainte que les Etoliens avoient d'Alexandre.

A cause du sac de la ville des Oeniades.] Cette ville étoit appellée *Oenias* & *Oeniades*, elle étoit dans l'Acarnanie, à l'embouchure de l'Acheloüs. Strabon en marque la situation dans son x. liv. *On trouve ensuite*, dit-il, *les Oeniades & l'Acheloüs, & près de-là le lac des Oeniades, qui a trente stades de long & vingt de large.* Il y a de l'apparence que cette ville fut ainsi nommée, à cause d'Oenée, pere de Dejanire; elle fut ensuite nommée *Erysichia*, & après encore *Dramageste*. Il en est parlé dans Polybe & dans Diodore.

en comble. Ce qui ayant été rapporté à Alexandre, il dit, *que ce ne feroient pas les enfans des Oeniades qui les puniroient, mais que lui-même il en feroit une terrible vengeance.*

Peu de tems après arriva encore le meurtre de Clitus, qui, à l'entendre raconter simplement, paroît encore plus cruel & plus étrange que le supplice de Philotas; mais quand on vient à joindre ensemble & la cause de ce meurtre, & l'occasion où il fut fait, on trouve que ce ne fut pas un dessein prémedité, mais l'effet d'une fatale avanture; le Roi ayant malheureusement fourni pour prétexte à la mauvaise destinée de Clitus l'yvresse & la colere. Et voici comme cela arriva: Il étoit venu du côté de la mer des gens qui avoient apporté à Alexandre des fruits de la Grece; le Roi admirant la beauté & la fleur de ces fruits, fit appeller Clitus, à qui il vouloit les montrer, & en faire part. Clitus faisoit par hazard ce jour-là un sacrifice; il quitta donc son sacrifice pour aller trouver le Roi. Trois des moutons, sur lesquels on avoit déja fait les effusions sacrées, le suivirent. Alexandre, informé de cet accident, le communiqua aux Devins Aristandre & Cleomantis le Lacedémonien, qui assurerent que c'étoit un très-mauvais signe. Sur cela Alexandre ordonna qu'on sacri-

Meurtre de Clitus, comment excusé par Plutarque.

L'occasion qui causa le meurtre.

Accident arrivé au sacrifice de Clitus.

Qui assurerent que c'étoit un très-mauvais signe.] En effet ces trois moutons destinez au sacrifice, & qui avoient déja reçu l'effusion sacrée, venant à suivre Clitus, cela ne disoit-il

fiât promptement ces moutons pour le salut de Clitus, d'autant plus qu'il y avoit trois jours que lui-même il avoit eu en songe une vision assez étrange. Il lui sembla qu'il voyoit Clitus en robe noire assis à sa table avec les fils de Parmenion, qui étoient tous morts.

Vision étrange qu'Alexandre avoit euë en songe.

Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice, il alla souper chez le Roi, qui ce jour-là avoit sacrifié à Castor & à Pollux. Dès que la débauche fut échauffée, & qu'on eut commencé à boire, quelqu'un se mit à chanter quelques vers d'un certain Pranichus, ou selon d'autres de Pierion, qui étoient faits contre les Capitaines Macedoniens, qui depuis peu avoient été battus par les Barbares, & on se divertissoit ainsi, & on rioit à leurs dépens. Les plus vieux de la troupe trouvoient cela très-mauvais, & blâmoient extrêmement & le poëte & le chanteur. Mais Alexandre & ses courtisans, qui se plaisoient à entendre ces vers, ordonnerent au Musicien de continuer. Alors Clitus, déja chargé de vin, & naturellement brutal & opiniâtre, s'emporta & dit entre autres choses, *qu'il n'y avoit rien de plus honteux & de plus indigne, que de traiter ainsi, & de brocarder au milieu des ennemis, & d'ennemis Barbares, des Capitaines Macedoniens, qui valoient beaucoup mieux que ceux*

Pranichus & Pierion, Poëtes inconnus.

Emportemens de Clitus contre Alexandre.

pas clairement que la même destinée poursuivoit Clitus, & qu'il alloit aussi servir de Victime. Il n'en faut pas tant à des Devins ingenieux, pour leur faire imaginer des explications, qui ont une ombre de vraisemblance; ils se tirent d'embarras sur des choses plus difficiles & plus obscures.

qui les brocardoient, quoiqu'ils eussent été malheureux dans quelques rencontres.

Alexandre lui ayant dit sur cela; *qu'il plaidoit sa propre cause en appellant la lâcheté un malheur*, Clitus se leve, & les yeux bouffis de vin & de colere, *c'est pourtant cette lâcheté*, lui dit-il, *qui vous sauva la vie, lorsque tout fils de Jupiter que vous êtes, vous tourniez le dos à l'épée de Spithridate. C'est par le sang de ces Macedoniens, & par ces blessures que vous êtes devenu si grand, que dédaignant Philippe pour pere, vous voulez à toute force passer pour fils de Jupiter Ammon.* Alexandre outré de cette insolence lui répondit, *Ah, scelerat, en tenant tous les jours de tels discours contre moi, & en excitant les Macedoniens à la revolte, penses-tu que tu auras long-temps sujet de t'en réjouir? Ah vrayement*, lui repliqua Clitus, dont l'insolence croissoit toûjours, *vous avez raison, nous n'avons pas grand sujet de nous réjouir, puisque nous ne recevons d'autre salaire de nos travaux, & que nous sommes réduits à porter envie au bonheur de ceux qui sont morts avant que d'avoir vû les Macedoniens déchirez avec les verges des Perses, & obligez d'avoir recours à la faveur & à la protection de ces mêmes Perses pour avoir audience de leur Roi.*

Pendant que Clitus profere ces paroles sans aucun menagement, & qu'Alexandre se leve pour se jetter sur lui, & qui l'accable d'injures, les plus vieux font tous leurs efforts pour appaiser le tumulte. Alors Alexandre se tournant vers Xenodochus le Cardianien & vers Artemius de Co-

tophone, *ne vous semble-t'il pas*, leur dit-il, *que les Grecs sont parmi les Macedoniens comme des demi-Dieux parmi des bêtes sauvages?* Clitus, qui ne veut pas céder, crie qu'*Alexandre dise tout haut ce qu'il veut dire, ou qu'il n'appelle point à sa table des hommes libres, & qui ne sçavent dire que la vérité, ou qu'il passe sa vie avec des Barbares & avec des Esclaves, qui adoreront volontiers sa ceinture Persienne & sa robe blanche.*

A ces mots Alexandre ne pouvant plus retenir sa colére, prend sur la table une pomme qu'il jette à la tête de Clitus, & cherche son épée, mais Aristophane, un de ses Gardes du Corps, l'avoit prévenu, & la lui avoit ôtée. Tous les autres l'environnent pour le retenir & le conjurent de s'appaiser, mais lui se démêlant de leurs mains, il crie en langage Macedonien, appelle à lui ses gardes, ce qui étoit le signe d'une grande émeute, & ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme le trompette differoit, ou refusoit d'obéïr, le Roi lui donna un grand coup de poing sur le visage, & depuis ce tems-là le trompette fut fort estimé de tout le monde, comme ayant été seul la cause de ce que tout le camp ne s'étoit pas soûlevé.

Emportement d'Alexandre contre un trompette.

Ce trompette fort estimé de lui avoir désobéi.

Comme Clitus continuoit toûjours, ses amis le pousserent à grande peine hors de la salle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte en

Mais Aristophane, un de ses Gardes du Corps.] Selon Quinte-Curce & Arrien, ce Garde ne s'appelloit pas *Aristophane*, mais *Aristonus*.

chantant avec une audace effrenée, & avec un mépris très-insolent ce passage de l'Andromaque d'Euripide : *O Dieux ! la méchante coûtume qui s'est établie en Grece ! Quand une armée a érigé un trophée de la défaite des ennemis, on ne compte point que cette victoire soit l'ouvrage de ces troupes qui ont combattu, mais le Général en remporte seul toute la gloire. Celui qui ne s'est pas plus exposé que tous ces milliers d'hommes, & qui n'a pas plus fait qu'un seul homme, est seul chanté comme vainqueur, & joüit des travaux & de la gloire de tous les autres.*

Passage de l'Andromaque d'Euripide.

Le Roi ne pouvant plus retenir son ressentiment, que le vin aiguisoit encore, saute à la javeline d'un de ses gardes, la lui arrache, & dans le moment que Clitus passoit près de lui pour se retirer, & qu'il ouvroit la portiere, il lui passe sa javeline au travers du corps. Clitus pousse un pro-

Alexandre tuë Clitus.

O Dieux ! la méchante coûtume qui s'est introduite en Grece.] C'est ce que Pelée dit à Menelas dans l'Andromaque d'Euripide v. 693. &c. Plutarque n'en rapporte que le premier vers, parce que de son tems on sçavoit les piéces d'Euripide par cœur, & qu'il suffisoit d'en dire un vers, tout le monde suppléoit le reste. Je les ai tous rapportez dans ma traduction, parce que sans cela il n'y auroit presque pas de Lecteur qui comprît le sens de ce passage, & que d'ailleurs Plutarque dit que Clitus les prononça tous. Ils contiennent un reproche très-amer contre Alexandre, en faisant entendre que comme Agamemnon & Menelas s'attribuoient tout l'honneur de l'expedition de Troye, dont tant de milliers d'hommes avoient assûré le succès par leur sang, Alexandre s'attribuoit de même seul la gloire de tous les grands exploits, dont la plus grande partie étoit duë à la valeur de ses Capitaines.

Et qu'il ouvroit la portiere.] L'usage des portieres est donc fort ancien. Par les planches qui sont dans un manuscrit fort ancien de Terence, qui est dans la

fond soupir, & avec un mugissement horrible, il tombe mort. En même tems la colere du Roi se dissipe, il revient tout d'un coup à lui, & voit tout autour ses amis muets & saisis de crainte. Il se hâte d'arracher la javeline de ce corps, qui étoit étendu à ses pieds, & veut la tourner contre lui-même, mais il en est empêché par ses gardes, qui étant promptement accourus, lui saisissent les mains, & l'emportent par force dans sa chambre.

Desespoir d'Alexandre après ce coup.

Là il passa toute la nuit & le jour suivant à fondre en larmes. Et après qu'il eut épuisé toutes ses forces à soupirer, à crier, & à lamenter, n'en pouvant plus, il demeura sans voix étendu à terre poussant seulement de tems en tems de profonds soupirs. Ses amis, qui craignoient les suites de ce silence, entrerent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler; mais le Devin Aristandre l'ayant fait souvenir, & de la vision, qu'il avoit euë en songe, & du mauvais présage des moutons, & lui ayant fait entendre que tout

Douleur d'Alexandre, qui connoit l'horreur de son action.

Raisons dont Aristandre se sert pour le consoler.

Bibliothéque du Roi, on voit qu'il y en avoit presque à toutes les portes; cet usage a été perdu plusieurs siécles, & il n'y a que peu de tems que la France le connoît.

Et lui ayant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé de tous les tems par le Destin.] Comme si les signes que Dieu envoye n'étoient pas souvent pour nous porter à veiller sur nous-mêmes, & à changer de conduite pour prévenir leurs menaces. Combien d'accidens malheureux déclarez par des presages visibles n'a-t'on pas évitez par-là? Aristandre ne pouvoit pas l'ignorer; mais il accommodoit sa morale à l'occasion pre-

ce qui venoit d'arriver étoit réglé de tous les tems par le Destin, & par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. Ce que voyant ses amis, ils firent entrer le Philosophe Callisthene, parent d'Aristote, & Anaxarque, de la ville d'Abdere, Callisthene tâcha d'abord doucement, & selon les regles de la morale, de se rendre maître de sa douleur, en s'insinuant peu à peu auprès de lui par ses discours, & en tournant adroitement tout autour sans toucher à la playe & sans lui rien dire qui pût réveiller son affliction. Mais Anaxarque, qui dès le commencement avoit suivi dans la Philosophie une route toute particuliere, & qui avoit la réputation de dédaigner & de mépriser tous ses compagnons, se mit à crier dès l'entrée, *Quoi, est-ce cet Alexandre sur qui la terre entiere a les yeux? Eh le voilà étendu sur le plancher fondant en larmes, comme un vil esclave, craignant la loi &*

Methode de Callisthene pour consoler Alexandre.

Discours horrible d'Anaxarque.

sente, & ne cherchoit qu'à tromper la douleur du Roi, en cela sage peut-être, mais certainement plus courtisan que sage.

Ils firent entrer le Philosophe Callisthene, parent d'Aristote.] Il étoit de la ville d'Olynthe, & Aristote l'avoit donné lui-même à Alexandre. C'étoit un homme d'un très-grand sçavoir, d'une probité à toute épreuve, & sur tout très-amoureux de la liberté, ce qui le rendoit d'une humeur peu complaisante, & très-peu propre à la Cour.

Qui dès le commencement avoit suivi dans la Philosophie une route toute particuliere.] Au discours qu'il va tenir, il paroît bien qu'il ne suivoit ni Pythagore, ni Socrate, ni Aristote. Aussi a-t'on dit qu'il fut Disciple d'un Diomenes de Smirne, ou d'un Methrodore, Philosophes peu connus; d'autres disent qu'il avoit étudié sous Démocrite, & on trouve en effet qu'il ne s'éloignoit pas des sentimens de ce Maître, qui enseignoit que les Loix n'étoient que des inventions humaines.

le

le blâme des hommes, lui qui doit être la loi des autres, & la regle de toute justice, puisqu'il n'a vaincu que pour être Seigneur & Maître, & nullement pour servir & pour se soûmettre à une vaine opinion. Ne sçavez-vous pas, continua-t-il, en s'adressant à lui-même, *ne sçavez-vous pas que Jupiter a auprès de lui sur son trône d'un côté la Justice, & de l'autre côté Themis? pourquoi cela, sinon pour faire entendre que tout ce que le Prince fait, est toûjours équitable & juste?* Par ces discours & autres semblables, ce Philosophe allegea véritablement l'affliction du Roi, mais il le rendit plus orgueilleux & plus injuste. En même tems il s'insinua merveilleusement dans ses bonnes

Effet de cette pernicieuse methode d'Anaxarque.

Lui qui doit être la loi des autres, & la regle de toute justice.] Voilà une pernicieuse doctrine. Un Roi n'est la loi des autres & la regle de toute justice, que quand il fait bien, & qu'il obéït à Dieu, qui est la loi suprême & la justice même, & à qui tout doit être soûmis. Socrate même l'a prouvé.

Puisqu'il n'a vaincu que pour être Seigneur & Maître, & nullement pour servir & pour se soûmettre à une vaine opinion.] Voilà un grand scelerat, comme si la fin de la victoire n'étoit que de rompre tous les liens de la vertu, d'assujettir tout à son caprice, & de se livrer à toutes sortes de crimes, en étouffant en soi toutes les lumieres de la raison; ce qui suit, est encore plus diabolique.

Ne sçavez-vous pas que Jupiter a auprès de lui sur son trône, d'un côté la Justice, & de l'autre côté Themis?] C'est une fiction très-noble & très-vraye, pour faire entendre que Dieu suit toûjours l'équité & la justice dans ses jugemens, & que tout ce qu'il fait est toûjours juste, parce qu'il est la justice même, & cela pour apprendre aux Princes que la justice doit être le fondement du trône, que c'est elle qui le rend inébranlable, *quoniam justitiâ firmatur solium.* Proverb. XVI. 12. Et voici un malheureux Philosophe qui empoisonne cette idée, pour achever de perdre un Roi, en lui faisant entendre qu'il a la justice près de lui, non pour en faire la regle de ses actions, mais pour faire ses actions la regle de la justice.

Allegea veritablement l'afflic-

graces, & lui rendit très-insupportable, & très-odieuse la conversation de Callisthene, qui n'étoit pas déja trop agréable à cause de sa grande austerité.

Preuves que Callisthene donne de son éloquence à un souper du Roi.

On dit qu'un jour à table devant le Roi on vint à parler des saisons & de la temperature de l'air; Callisthene soûtenoit avec tous ceux du pays que ce climat là étoit beaucoup plus froid & plus rude que celui de la Grece. Anaxarque soûtenoit le contraire avec la derniere opiniâtreté. Enfin après plusieurs raisons alleguées de part & d'autre, Callisthene dit à Anaxarque, *il faut pourtant de toute nécessité que tu tombes d'accord qu'il fait ici plus grand froid qu'en Grece, car en Grece toi-même tu passois l'hyver avec un simple manteau, & ici tu ne sçaurois durer même à table, si tu n'es couvert de trois gros tapis.*

Cela piqua extrêmement Anaxarque, mais ce qui fâchoit le plus les Sophistes & les flateurs, qui étoient en grand nombre dans cette Cour,

tion du Roi, mais il le rendit & plus orgueilleux & plus injuste.] Qu'y avoit-il de plus capable de consoler un Roi, qui croyoit avoir commis un grand crime, que de lui faire entendre qu'il a fait une action très-juste? Et cette malheureuse doctrine pouvoit-elle produire un autre effet, que de rendre Alexandre plus injuste & plus orgueilleux?

Car en Grece toi-même tu passois l'hyver avec un simple manteau, & ici tu ne sçaurois durer si tu n'es couvert de trois gros tapis,] C'est une raison très-naturelle & très-forte, pour prouver que le climat de l'Hyrcanie étoit plus rude & plus froid que celui de la Grece; mais sous cette raison est cachée une satyre fine. Callisthene reproche par-là à Anaxarque qu'il étoit si gueux en Grece, qu'il n'avoit en hyver qu'un simple manteau pour se couvrir.

c'eſt que Calliſthene étoit couru & recherché des jeunes gens à cauſe de ſon éloquence, & qu'il n'étoit pas moins agréable aux vieillards à cauſe de la vie qu'il menoit, qui étoit reglée, grave, modeſte, contente de ſon état, & ſuffiſante à elle-même, & qui confirma le prétexte qu'on donnoit à ſon voyage. Car on diſoit qu'il n'étoit venu trouver Alexandre en Aſie que pour avoir l'honneur de ramener ſes Citoyens, & de repeupler ſa patrie. Mais quoique ſa grande réputation fût la principale cauſe de l'envie qui s'éleva contre lui, il faut avoüer qu'il donna lui-même quelque lieu à ſes ennemis de le calomnier auprès du Prince. Car il refuſoit ſouvent d'aller ſouper chez lui quand il en étoit prié; & quand il y alloit, il ſe tenoit là ſans parler, faiſant connoître par ſon dédain & par ſon ſilence qu'il n'approuvoit rien de tout ce qu'on diſoit ou qu'on faiſoit, & qu'il n'y prenoit aucun plaiſir; de ſorte que le Roi lui dit un jour ce vers, *je hais le Sophiſte qui ne ſçait pas être ſage pour lui-même.*

Vie très-ſage de Calliſthene.

Prétexte du voyage de Calliſthene en Aſie.

Défaut de Calliſthene.

On dit qu'une fois Calliſthene ſoupant chez le Roi avec pluſieurs autres conviez, toute la com-

Je hais le Sophiſte qui ne ſçait pas être ſage pour lui-même.) C'eſt un vers d'Euripide. Alexandre faiſoit aſſez entendre par-là à Calliſthene, que ſon humeur revêche le perdroit enfin, & c'eſt ce qu'Ariſtote lui-même lui avoit prédit; car un jour voyant avec quelle liberté, ou plûtôt avec quelle inſolence, il parloit au Roi, il lui appliqua ce vers d'Homere, que Thetis dit à Achille.

Ὠκύμορος δή μοι τέκος, ἔσσεαι
οἷ᾽ ἀγορεύεις.

Ah! mon fils, tu perdras bien-tôt la vie, aux diſcours que tu tiens-là.

Preuve de l'éloquence de Callisthene.

pagnie le pria de faire l'éloge des Macedoniens la coupe à la main ; que Callisthene le fit, & qu'il traita ce sujet avec tant d'éloquence, que tous les convives se levant de table, se mirent à battre des mains, & à jetter sur lui des couronnes, & que sur cela Alexandre allegua un passage d'Euripide,

Passage d'Euripide cité par Alexandre.

qui dit, *que quand on a en main une belle & riche matiere, il n'est pas difficile d'être éloquent ; mais*, ajoûta-t-il, *pour nous faire voir toute la force de ton art, blâme ici devant nous les Macedoniens, afin qu'ils en deviennent meilleurs, en apprenant de toi toutes les fautes qu'ils ont faites.*

Alors Callisthene chantant la Palinodie, parla avec beaucoup de liberté & de force contre les Macedoniens, & après avoir fait voir que la division des Grecs avoit été la seule cause de la grandeur & de la puissance de Philippe, il finit par ce mot, *que dans la sédition d'une ville les plus méchans s'emparent des honneurs & des dignitez.* Par-là il s'attira de la part des Macedoniens une haine ter-

La coupe à la main.] Ce n'est pas seulement pour dire ce que nous disons *le verre à la main*, à table pendant le repas ; mais cette expression a rapport à la coûtume ancienne, qui est expliquée au long dans les remarques sur la vie de Démosthene. A table la coupe passoit en rond à tous les Convives, & celui qui l'avoit, chantoit des chansons d'amour, ou quelque chose d'utile pour les mœurs. Ici la compagnie prie Callisthene de substituer à ces chansons l'éloge des Macedoniens.

Qui dit que quand on a en main une belle & riche matiere.] Ce passage est des Bacchantes d'Euripide. v. 266. le voici.

Οταν λάβῃ τις τῶν λόγων ἀνὴρ σοφὸς
Καλὰς ἀφορμὰς, οὐ μέγ' ἔργον εὖ λέγειν.

Quand un homme habile a en main un beau sujet, il ne lui est pas difficile de bien parler.

rible & implacable ; & Alexandre lui-même dit tout haut, *que Callisthene n'avoit pas tant donné de preuves de son éloquence, que de sa malignité & de sa mauvaise volonté contre les Macedoniens.*

Mais il en donna encore de plus grandes de son peu de sens.

Voilà ce qu'Hermippus écrit que Stroibus, Lecteur de Callisthene, avoit raconté à Aristote. Il ajoûte que Callisthene s'appercevant bien du refroidissement d'Alexandre à son égard, lui dit par deux ou trois diverses fois en le quittant, ce vers d'Homere, *Patrocle est bien mort, qui valloit beaucoup mieux que toi.* Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote avoit accoûtumé de dire, en parlant de Callisthene, qu'il avoit beaucoup d'éloquence, mais point de sens ; car en refusant vigoureusement & en Philosophe l'adoration qu'on vouloit exiger de lui, & étant le seul qui eût le courage de dire en public ce que tous les plus gens de bien, & les plus vieux des Macedoniens n'osoient penser qu'en secret, quoiqu'ils en fussent tous également fâchez, il épargna véritablement aux Grecs une grande honte, & à Alexandre une plus grande encore, en empêchant qu'on ne l'adorât, mais il se per-

Insolence de Callisthene.

Jugement qu'Aristote faisoit de ce Philosophe.

Patrocle est bien mort, qui valloit beaucoup mieux que toi.] C'est un vers du XXI. liv. de l'Iliade. Callisthene vouloit dire par-là qu'il se consoloit du refroidissement d'Alexandre à son égard, parce qu'il mourroit bien-tôt, & qu'il ne faut pas se mettre beaucoup en peine du mauvais traitement que fait un homme dont la vie n'est qu'une vapeur qui se dissipe bien-tôt. Peut-être même que sous ces paroles il y avoit une ménace secrette, que tout ce qu'Alexandre faisoit, lui causeroit une prompte mort.

Il faut persuader les Princes, & ne pas vouloir les forcer.

dit lui-même, parce qu'il parut vouloir plûtôt forcer le Roi que le persuader.

Chares de Mitylene écrit qu'Alexandre dans un festin, après avoir bû dans une coupe, la présenta à un de ses amis, que celui-ci l'ayant prise se leva, & se tournant vers le foyer, où étoient les Dieux domestiques, il bût, & après avoir bû, il adora en s'inclinant profondément; qu'il alla ensuite donner un baiser à Alexandre au milieu du festin, & se remit à table avec lui. Tous les Convives ayant fait la même cérémonie à la ronde, Callisthene, quand son tour fut venu, prit la coupe pendant qu'Alexandre n'y prenoit pas garde, & qu'il parloit avec Ephestion, & après avoir bû, il alla pour baiser le Roi comme les autres. Mais Demetrius, surnommé Phidon, ayant crié au Prince, *Seigneur, ne le baisez point, car il est le seul de la table qui ne vous a pas adoré;* Alexandre détourna la tête, & lui refusa le baiser. Alors Callisthene dit tout haut: *Voilà donc que je m'en retourne avec un baiser de moins que tous les autres conviez.*

Alexandre adoré dans un festin par un de ses amis qui donne l'exemple.

Callisthene boit sans l'adorer.

Mot fort plaisant, mais fort insolent de Callisthene.

Cela commença à donner au Roi quelque éloignement pour lui. Mais plusieurs choses concoururent à sa perte, premierement on ajoûta foi au rapport d'Ephestion, qui dit que

Tout ce qui contribuë à la perte de ce Philosophe.

Et se tournant vers le foyer, où étoient les Dieux domestiques.] Il se tourna vers le foyer, parce que c'étoit le côté où Alexandre étoit assis, & que par-là il vouloit faire entendre qu'il falloit déja mettre Alexandre au nombre des Dieux domestiques & tutelaires.

Callisthene lui avoit donné sa parole qu'il adoreroit le Roi en se prosternant, mais qu'il avoit manqué à sa promesse. Ensuite Lysimachus & Agnon vinrent à la charge, disant que ce Sophiste s'enorgueillissoit de son action, comme s'il avoit détruit la tyrannie, & que tous les jeunes gens couroient à lui, & le suivoient comme le seul homme libre parmi tant de milliers d'hommes livrez à la servitude. C'est pourquoi quand la conjuration d'Hermolaüs fut découverte, on trouva quelque apparence de vérité dans la déposition de ceux qui accuserent Callisthene, disant, qu'Hermolaüs lui ayant demandé comment il pouroit devenir le plus célébre de tous les hommes, il avoit répondu, *en tuant celui qui en est le plus célébre*. Et pour exciter davantage Hermolaüs à exécuter son projet, il l'exhorta *à ne pas craindre ce dais d'or qu'on donnoit aux Dieux, mais de se souvenir qu'il alloit avoir affaire à un homme qui étoit souvent malade & souvent blessé.*

Callisthene accusé d'avoir donné lieu à la conjuration.

Horrible mot attribué à Callisthene.

Cependant ni Hermolaüs, ni aucun de ses complices dans les plus grandes douleurs de la torture, ne dirent un seul mot contre Callisthene, & Alexandre lui-même écrivant d'abord à Cratere, à Attalus, & à Alcetas tout le détail de la conjuration, tombe d'accord, *que tous ces jeunes gens appliquez à la torture avoient avoüé qu'ils avoient tramé ce complot d'eux-mêmes, sans qu'aucun autre y fût entré, ni en eût eu la moindre connoissance*. Mais dans la suite écrivant à Antipater, il nomme Callisthene par-

Lettre d'Alexandre où il décharge Callisthene.

Autre lettre où il le met au nombre des Conjurez.

mi les complices : *Les jeunes gens*, dit-il, *ont été lapidez par les Macedoniens. Mais je me suis reservé de punir le Sophiste, qui les a si bien endoctrinez, ceux qui me l'ont adressé, & ceux qui ont reçû dans leurs villes les parricides qui venoient pour me tuer.* En quoi il découvroit assez ouvertement la mauvaise disposition où il étoit contre Aristote ; car Callisthene avoit été élevé auprès de lui, à cause de la parenté, étant fils de Hero, propre niéce d'Aristote.

Mort de Callisthene.

Pour ce qui est du genre de sa mort, les uns disent qu'Alexandre le fit mettre en croix, les autres, qu'il mourut de maladie dans les fers. Et Chares assûre qu'après qu'il eut été arrêté, on le garda sept mois en prison, afin qu'il fût jugé en plein conseil en présence d'Aristote même, mais que dans le tems qu'Alexandre fut blessé en combattant contre les Malliens & les Oxydraques, les plus belliqueux peuples des Indes, il mourut de trop de graisse & de la maladie des poux. Mais cela n'arriva que dans la suite.

Demaratus de Corinthe fait le voyage d'Asie pour voir Alexandre.

Cependant Demaratus le Corinthien, déja vieux, se fit un honneur d'aller voir Alexandre, il fit donc le voyage, & quand il fut devant ce Prince, il lui dit, *que les Grecs qui étoient morts avant que de l'avoir vû assis sur le trône des Perses, avoient été privez d'une grande volupté.* Mais il n'eut pas le tems de joüir de la bienveillance & des faveurs de

Il mourut de trop de graisse & de la maladie des poux.] Athenée rapporte qu'on le portoit dans une cage de fer, où il étoit mangé de vermine, & qu'enfin on l'exposa à un lion.

de ce Prince, car il mourut bientôt après de maladie. Alexandre lui fit des obſeques magnifiques, & toute l'armée lui éleva un ſuperbe tombeau, dont l'enceinte étoit d'une grande étenduë, & la hauteur de quatre-vingt coudées. Et ſes cendres furent enſuite portées juſqu'à la mer ſur un chariot à quatre chevaux magnifiquement orné.

Il meurt, & Alexandre lui fait des funerailles magnifiques.

Quand Alexandre fut ſur le point de partir pour la conquête des Indes, il vit ſon armée ſi chargée de dépoüilles, qu'elle étoit très-peſante & très-difficile à manier & à remuer. Il ne dit rien ſur l'heure, mais le matin du départ, après que tous les chariots furent aſſemblez & prêts à défiler, il commença lui-même à mettre le feu aux ſiens, qui portoient ſes bagages, & à ceux de ſes amis & des principaux de ſa Cour, & commanda qu'on en fît autant à tous les autres. Cette reſolution paroiſſoit plus dangereuſe à prendre, qu'elle ne ſe trouva difficile à exécuter, car il y en eut très-peu qui en fuſſent fâchez, & la plûpart même jettant des cris de joye & de triomphe, comme par une eſpece d'inſpiration, donnerent de leur équipage à ceux qui en avoient beſoin, & gâterent & brûlerent joyeuſement le reſte, ce qui encouragea & fortifia encore Alexandre dans ſon deſſein. Déja il s'étoit rendu terrible & implacable dans la punition des moindres fautes; car un certain Menandre, qu'il avoit fait Gouverneur d'un château, ayant refuſé de reſter, & voulant

Alexandre fait brûler tous les bagages de ſon armée, & commence par les ſiens.

Actions inhumaines d'Alexandre.

le ſuivre, il le tua de ſa main. Il tua auſſi à coups de flêches un des Barbares, qui s'étoient revoltez, nommé Orſodate.

Prodige très-ſingulier.

Environ dans ce tems-là une brebis fit un agneau, qui avoit autour de la tête une eſpece de Tiare de la même forme & de la même couleur que celle des Rois de Perſe, & à chaque côté de la Tiare deux genitoires bien formez. Alexandre déteſtant ce ſigne, ſe fit purifier par des Babyloniens, qu'il menoit toûjours avec lui pour ces ſortes d'expiations, & dit à ſes amis, qu'il étoit plus troublé de ce prodige pour l'amour d'eux, que pour l'amour de lui-même, car il craignoit qu'après ſa mort la Fortune ne fit tomber l'Empire entre les mains de quelque homme obſcur & lâche. Mais un ſigne plus heureux diſſipa bientôt ſes craintes. Car un Macedonien, nommé Proxene, qui commandoit les équipages du Roi, faiſant creuſer un lieu pour y dreſſer la

Alexandre ſe fait expier pour ce prodige.

Il menoit avec lui des Babyloniens pour les expiations.

Signe plus heureux qui le raſſûre.

Se fit purifier par des Babyloniens, qu'il menoit toûjours avec lui pour ces ſortes d'expiations.] Quand il arrivoit parmi les Payens des ſignes & des prodiges qui paroiſſoient funeſtes, ceux qui croyoient que cela les regardoit ſe faiſoient expier, dans la penſée que cette expiation emportant la ſoüillure, qui avoit pû donner lieu à ce prodige, les mettroit à couvert de ſes menaces. Alexandre employe à ces expiations des Babyloniens, comme les plus habiles dans ces ſortes de ſuperſtitions, qui étoient preſque toutes nées dans leurs païs.

Car il craignoit qu'après ſa mort la Fortune ne fit tomber l'Empire entre les mains de quelque homme obſcur & lâche.]Mais je ne vois pas comment cette Tiare qui avoit deux genitoires à chaque côté, pouvoit jamais ſignifier que l'Empire tomberoit entre les mains de quelque homme obſcur & lâche; il y avoit bien plus d'apparence, qu'elle marquoit qu'il ſeroit partagé.

tente de son maître près du fleuve de l'Oxus, il découvrit une source d'une liqueur huileuse & grasse; quand on eut épuisé cette premiere liqueur à force d'en tirer, on vit jaillir de cette même source une huile très-pure & très-claire, qui ni à l'odeur, ni au goût ne differoit en rien de la veritable huile, & qui du côté de la blancheur, de l'éclat, & de l'onctuosité ne lui cedoit en aucune maniere, & ce qui augmente le merveilleux, c'est que toute cette terre ne porte point d'Oliviers. Il est vrai que l'on dit que l'eau de ce fleuve est très-onctueuse, de sorte que la peau de ceux qui s'y baignent, devient toute grasse & huileuse.

Fleuve qui separe la Bactriane de la Sogdiane, & qui se decharge dans la mer Caspienne au levant.

Source d'huile trouvée dans la terre.

L'eau de l'Oxus très-grasse.

Alexandre fut ravi de cette découverte, comme il le témoigne lui-même dans la lettre qu'il écrivit à Antipater, où il met cette avanture au nombre des plus grandes faveurs qu'il eût reçûës des Dieux. Les Devins consultez sur cela, répondirent que ce signe présageoit que son expedition seroit glorieuse, mais très-laborieuse & très-difficile, parce que l'huile est un present que les Dieux ont fait aux hommes pour les soulager de leurs fatigues & de leurs travaux; aussi cou-

Explication ingenieuse que les Devins donnent à ce signe.

On se faisoit frotter d'huile après qu'on s'étoit exercé, &

On vit jaillir de cette même source une huile très-pure & très-claire.] Strabon dit *que ceux qui creusent la terre près du fleuve Ochus trouvent des sources d'huile*, & il ajoûte *que comme on trouve dans la terre des liqueurs bitumineuses & sulfurées, on y en trouve aussi de grasses.* liv. XI. Il dit de l'Ochus, ce que Plutarque dit de l'Oxus; mais ces deux fleuves se mêlent & coulent ensemble pendant quelque espace de chemin. Quinte-Curce donne un autre tour à ce miracle.

qu'on avoit beaucoup fatigué.

rut-il de grands dangers dans les combats, & essuya plusieurs grandes blessures. Mais ce qui travailla & ruina le plus son armée, ce fut la disette des choses nécessaires, & l'inclemence de l'air. Pour lui, s'efforçant toûjours de surmonter la Fortune par son courage, & sa puissance par sa vertu, il estimoit qu'il n'y avoit rien d'imprenable aux courages assûrez & fermes, ni d'inaccessible aux hardis. On raconte à ce sujet que lorsqu'il assiegeoit la roche de Sisimethres, que ses pentes droites & escarpées de tous côtez rendoient inaccessible, voyant ses soldats découragez, il demanda à Oxyartes, *quel homme c'étoit pour le courage que Sisimethres.* Oxyartes lui répondit *que c'étoit un homme très-timide & très-lâche. Tu dis donc*, repartit vivement Alexandre, *que la roche sera aisée à prendre, puisque celui qui y commande, est si poltron.* En effet ayant intimidé Sisimethres, il se rendit maître de la roche.

Il n'y a point de fort imprenable quand un lâche y commande.

Une autre fois attaquant un autre fort, qui n'étoit pas moins difficile, parmi les jeunes gens, qui étoient condamnez pour donner l'assaut, il vit un jeune homme qui s'appelloit Alexandre, il lui adressa la parole & lui dit, *mon ami, tu es obligé de faire de grandes actions de valeur, ne fut-ce qu'à*

Lorsqu'il assiégeoit la roche de Sisimethres.) Dans la Bactriane. Strabon marque qu'elle avoit quinze stades, c'est-à-dire dix-huit cent soixante & quinze pas de hauteur, quatre-vingt stades, c'est-à-dire, dix mille pas de tour, & que le haut étoit une plaine fertile & suffisante à nourrir cinq cens hommes; ce fut là qu'Alexandre épousa Roxane fille d'Oxyartes.

cause du nom que tu portes. Et quand on lui rapporta que ce jeune homme avoit été tué en combattant avec beaucoup de courage, & en se distinguant glorieusement, il en fut très affligé.

Comme il marchoit vers la ville de Nyse, il vit que ses Macedoniens craignoient d'en approcher, car elle étoit défenduë par un fleuve très-profond qui baigne ses murailles, & se presentant sur la rive, *lâche que je suis*, s'écria-t'il, *pourquoi n'ai-je pas appris à nager?* Et prenant son bouclier, il alloit s'élancer dans l'eau pour passer à la nage. Ses troupes honteuses se jettent à l'envi dans le fleuve, passent & donnent un furieux assaut. Alexandre fit cesser le combat, & se contenta de tenir la place bloquée. Cependant les assiégez lui envoyent des Ambassadeurs pour lui demander une honnête composition. *Ville des Indes.*

Ces Ambassadeurs étant arrivez devant lui, furent fort étonnez de le voir armé sans aucune façon ni cérémonie autour de lui. Mais leur étonnement augmenta encore quand on lui eut

Comme il marchoit vers la ville de Nyse.] Arrien l'appelle Nysse, [illegible], il la place entre le fleuve du Cophene & le fleuve de l'Indus, auprès du mont Meris, & il dit qu'elle avoit été bâtie par Dionysus, Bacchus. Ainsi, selon le Pere Lubin, il y a de l'apparence que c'est le Dionysopolis de Ptolemée, qu'il appelle aussi *Nagara*. Le fleuve, qui, selon Plutarque, passe au pied des murs de Nyse, doit être le Coas de Ptolemée. Pline liv. VI. chap. 21. parle de cette Nyse près du mont Meris dedié à Bacchus, il la met dans l'Arie; mais il dit que d'autres la mettent dans l'Inde. Stephanus de Urb. la met aussi dans les Indes. Justin, qui appelle cette Dionysopolis *Nyssa*, convient avec Arrien, & confirme ce que nous avons dit : on lui donne à present le nom de *Nerg*.

apporté un carreau, & qu'il dit au plus âgé d'entr'eux, nommé Acuphis, de le prendre & de s'y asseoir. Acuphis admirant cette civilité & cette humanité, lui demanda ce qu'il vouloit qu'ils fissent pour devenir ses bons amis. *Je veux*, lui répondit Alexandre, *qu'ils t'élisent pour leur Prince, & qu'ils m'envoyent pour ôtages cent de leurs plus gens de bien. Mais, Seigneur,* repartit Acuphis en soûriant, *je les gouvernerai bien mieux, s'ils t'envoyent les plus méchans, au lieu de t'envoyer les plus gens de bien.*

Sage réponse d'Acuphis à Alexandre.

On dit que Taxile avoit dans les Indes un Royaume, qui étoit aussi grand que l'Egypte, & aussi abondant en pâturages & en toutes sortes de fruits qu'aucun païs du monde, & que pour lui il étoit homme sage & prudent. Il alla trouver Alexandre, & après l'avoir salué, il lui dit: *Alexandre, qu'est-il besoin de nous faire la guerre, & d'en venir aux mains, si tu n'es point venu pour nous ôter l'eau & les autres choses necessaires à la vie, pour la conservation desquelles seules les hommes, qui ont du sens sont forcez de prendre les armes, & de se défendre jusqu'à l'extremité? Pour ce qui est des autres*

Entrevuë d'Alexandre & de Taxile.

On dit que Taxile avoit dans les Indes un Royaume qui étoit aussi grand que l'Egypte.) Alexandre passa l'Inde sur un pont près la ville Peucolaite. Entre l'Inde & l'Hydaspe est Taxile, ville très-grande & bien policée; le païs est beau & fertile, & il y a des Auteurs qui disent qu'il est plus grand que l'Egypte. Strabon liv. xv. Le même Strabon appelle comme Plutarque le Roi du païs *Taxile*; mais d'autres ont écrit qu'il n'en étoit que *Satrape*, qu'il avoit nom *Mophis* ou *Omphis*, & qu'Alexandre lui fit prendre le diadême & le nom de *Taxile*, qui étoit le nom ordinaire de ces Rois, & que son pere avoit porté.

biens, richesses & possessions, si j'en suis plus avantagé que toi, je suis prêt à t'en faire part; & si je le suis moins, je ne refuse pas de recevoir de toi ce qu'il te plaira me départir, & de t'en marquer ma reconnoissance. Alexandre, ravi de cette franchise, lui dit en l'embrassant, *penses-tu donc, Taxile, qu'avec ces beaux discours & ces grandes marques d'amitié & de confiance nous nous separerons sans combat? Non sans doute, & tu n'as rien gagné. Je veux combattre contre toi, & combattre à toute outrance, mais ce sera de bienfaits, afin qu'il ne soit pas dit que tu m'ayes vaincu en generosité & en courtoisie.* En effet, après avoir reçu de lui de grands presens, il lui en fit de plus grands encore, & enfin un soir à table il lui présenta une coupe, & lui dit, *je bois à toi, & avec cette coupe je te presente mille talens.* Cette liberalité offensa extrêmement ses amis, mais elle fit un très-bon effet sur la plûpart des Barbares, dont elle lui gagna les cœurs.

Trois millions.

Les Indiens se loüoient à leurs voisins pour servir dans leurs troupes.

Les plus vaillans des Indiens n'ayant point de guerre chez eux, avoient accoûtumé de loüer leurs services aux villes voisines, & de vivre de la solde qu'elles leur donnoient, & moïennant cela, ils les défendoient courageusement. Ces troupes mercenaires firent beaucoup de maux à Alexandre en plusieurs rencontres. Ce Prince, irrité de leurs

En effet, après avoir reçu de lui de grands presens, il lui en fit de plus grands encore.] Quinte-Curce écrit qu'Alexandre lui renvoya tous les presens qu'il lui avoit faits, & y ajoûta mille talents (trois millions) avec beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, quantité de robes à la Persienne, & trente de ses chevaux harnachez, comme ceux qu'il montoit.

ſuccès, qu'il trouvoit injurieux à ſes armes, un jour après leur avoir accordé une honnête capitulation dans une place, où ils s'étoient enfermez, il les prit en chemin comme ils ſe retiroient, & les paſſa tous au fil de l'épée. Cette déloyauté eſt la ſeule tache qui ternit ſes grands exploits, car dans tout le reſte il a toûjours fait la guerre en grand Roi, & ſelon toutes les regles & les loix qu'elle donne.

Déloyauté d'Alexandre juſtement blâmée par Plutarque.

Les Philoſophes Indiens font beaucoup de peine à Alexandre.

Les Philoſophes ne lui firent pas moins de peine, & ne lui donnerent pas moins d'affaires que ces Indiens, ſoit en déchirant la reputation des Princes & des Rois, qui ſe declaroient pour lui, ſoit en ſoûlevant contre lui les peuples libres, c'eſt pourquoi il en fit pendre pluſieurs.

Bataille d'Alexandre contre Porus.

Pour ce qui eſt de ſa bataille contre Porus, il en fait lui-même le détail dans ſes lettres, car il dit que les deux armées étoient ſeparées par l'Hydaſpe; que Porus avoit rangé de front ſes élephans ſur l'autre bord pour en défendre le paſſage, & que lui de ſon côté il faiſoit faire tous les jours un grand bruit & un grand tumulte dans ſon camp, pour accoûtumer ſes troupes à ne pas craindre les cris des Barbares. Il ajoûte qu'une nuit, qui étoit fort orageuſe & fort obſcure, prenant avec lui une partie de ſes gens de pied &

Pour accoûtumer ſes troupes à ne pas craindre les cris des Barbares.) C'eſt Alexandre qui fait faire ce grand bruit dans ſon camp, pour accoûtumer ſes troupes aux cris des Barbares. Cependant on a expliqué ce paſſage, comme ſi c'étoit Porus qui faiſoit faire ce bruit, pour accoûtumer les Barbares à ne pas s'étonner du bruit de ces élephans, comme ſi c'étoit une choſe nouvelle pour eux.

l'élite

l'elite de sa cavalerie, il s'en alla fort loin des ennemis passer à une petite isle; que là il survint une pluye très-violente, avec des vents impetueux, des éclairs & des tonnerres qui tomboient dans son camp; mais que malgré cet orage horrible, & quoiqu'il vît plusieurs de ses soldats tuez de la foudre, il ne laissa pas de partir de cette isle, & de gagner l'autre bord; que l'Hydaspe étoit si enflé & son cours si rapide, qu'il fit une grande brêche à cette rive, que la plûpart de ses eaux s'engouffrerent dans cette brêche, qu'il fut entraîné lui-même par le courant jusqu'au milieu, & qu'il ne pouvoit se soûtenir de pied ferme, parce que la terre y étoit glissante, & qu'elle se déroboit sous ses pieds, entraîné par l'impetuosité de l'eau. On prétend que ce fut-là qu'il dit, *O, Atheniens, pourriez-vous jamais croire les grands périls que j'essuye pour être loué de vous!* Mais quant à cette derniere particularité, c'est Onesicrite qui la rapporte. Pour lui il dit seulement que lui & ses troupes, quittant les radeaux qu'ils avoient pris, ils passe-

Mot d'Alexandre qui marque combien il étoit avide de louanges.

O Atheniens, pourriez-vous jamais croire les grands périls que j'essuye, pour être loué de vous?] Les vrais Philosophes, comme Socrate, Zenon, Epictete trouveroient ce mot bien petit & bien indigne d'un grand homme. Ce n'est pas la louange des hommes qu'il faut se proposer pour la fin de ses actions.

Mais quant à cette derniere particularité, c'est Onesicrite qui la rapporte.] Plutarque décredite cette particularité en nommant l'Auteur, car cet Onesicrite, comme Strabon nous en avertit dans son xv. liv. est de tous les Historiens d'Alexandre, celui qui a le plus donné dans le fabuleux, & par ses mensonges il a surpassé tous ceux qui ont préferé le merveilleux au véritable.

rent par la brêche les armes sur le dos, ayant de l'eau jusqu'aux mamelles; qu'étant passé il s'avança avec sa cavalerie, & devança d'environ vingt stades ses gens de pied, faisant son compte que si les ennemis venoient l'attaquer avec leur cavalerie, il seroit le plus fort, & que s'ils faisoient marcher leur infanterie, la sienne auroit le tems d'arriver pour le soûtenir.

Le premier cas arriva; Alexandre renversa d'abord mille chevaux & soixante chariots qui s'étoient avancez sur lui, se rendit maître de tous les chariots, & tua environ quatre cens cavaliers. Porus voyant ses gens si mal menez, connut qu'Alexandre étoit passé en personne, & marcha à lui avec toutes ses forces, excepté quelques troupes qu'il laissa sur le bord du fleuve pour s'opposer au reste des Macedoniens, s'ils entreprenoient de passer. Alexandre, qui craignoit cette multitude d'ennemis & leurs élephans, qui étoient d'une prodigieuse grandeur, évita de donner dans le front de leur corps de bataille, alla charger l'aîle gauche, & ordonna à Perdiccas d'attaquer en même tems l'aîle droite. Ces deux aîles ayant été rompuës du premier choc, se retirerent vers leurs élephans, à la faveur desquels elles se rallierent. Le combat recommença avec plus de furie & fut beaucoup plus mêlé, de sorte que

Et ordonna à Perdiccas d'attaquer en même tems l'aîle droite.] J'ai suivi ici la leçon d'un manuscrit, ou au lieu de κοινῇ δὲ τῷ δεξιῷ προσβαλεῖν κελεύσας, on lit Περδίκκαν δὲ τῷ δεξιῷ προσβαλεῖν κελεῦσαι, Le mot κοινῇ ne peut avoir aucun lieu ici.

les ennemis ne commencerent à plier & à se retirer que vers la huitiéme heure du jour. C'est ainsi que l'écrit dans ses lettres le Genéral même qui donna la bataille & qui la gagna.

Grande prudence que fit paroître l'élephant que montoit Porus.

La plûpart des Historiens conviennent que Porus excedoit de beaucoup la stature ordinaire des hommes, & que par sa grandeur & par sa grosseur il répondoit admirablement à la taille prodigieuse de l'élephant qu'il montoit, & qui étoit le plus grand de l'armée. Cet élephant fit paroître en cette occasion une prudence admirable & un soin merveilleux de son Roi; car pendant qu'il le sentit encore plein de vie, animé de colere, & par un instinct de vengeance, il renversa ceux qui l'attaquoient, & les écrasa, en les foulant aux pieds. Mais quand il s'apperçut qu'accablé de dards & couvert de blessures il perdoit ses forces, alors craignant qu'il ne tombât, il plia les genoux, & se baissa doucement jusqu'à terre, afin qu'il pût descendre sans danger, & quand il fut à terre, prenant avec sa trompe les dards l'un après l'autre, il les lui arracha du corps.

Porus ayant été pris en cet état, Alexandre lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajoûta Alexandre, *ne demandes-tu rien davantage?*

La plûpart des Historiens conviennent que Porus excedoit de beaucoup la stature ordinaire des hommes.) A suivre la lettre du texte, il semble que Porus étoit plus grand que les hommes ordinaires de quatre coudées & une paume, ce qui ne sçauroit être cru: voilà un furieux geant. Amiot s'est trompé ici.

non repliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre ne lui laissa pas seulement son Royaume, qu'il gouverna sous le titre de Satrape, mais il y en ajoûta un autre, qui n'étoit pas moins grand; car ayant subjugué tous les peuples libres, il lui donna une si grande étenduë de pays, qu'on assûre qu'il y avoit quinze nations differentes, cinq mille villes considérables, & de bourgs & de villages un nombre infini.

Grandeur du Royaume qu'Alexandre donna à Porus.

Il donna aussi un autre Royaume trois fois plus grand à un de ses amis, nommé Philippe, qu'il y établit Satrape. Bucephale fut percé de coups à cette bataille contre Porus, & il mourut de ses blessûres quelque tems après. C'est ainsi que l'écrivent la plûpart des Historiens. Mais Onesicrite écrit qu'il mourut de vieillesse & de fatigue, car il avoit alors trente ans. Alexandre fut fort affligé de cette perte, estimant qu'il n'avoit pas moins perdu, qu'un ami fidéle & affectionné. Il fit bâtir en son honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré près de l'Hydaspe, & l'appella *Bucephalie.* On dit aussi qu'ayant perdu un chien appellé *Perites*, qu'il avoit nourri & qu'il aimoit fort, il fit bâtir de même en son honneur une ville, qu'il nomma de son nom.

Il en donne un trois fois plus grand à un de ses amis.

Bucephale meurt des blessures qu'il avoit reçuës à cette bataille.

Son âge.

Ce qu'Alexandre fait en l'honneur de son cheval, & de son chien.

Qu'ayant perdu un chien, appellé Perites.) Voici une grande autorité pour ceux qui aiment leurs chiens jusqu'à la derniere foiblesse. J'ai connu des hommes qui passoient pour sages d'ailleurs, qui pleuroient la mort d'un chien, comme on pleure celle d'un fils unique, que l'on aime tendrement.

L'Historien Sotion écrit qu'il tenoit cette particularité de Potamon de Lesbos.

Cette bataille contre Porus, qui fut si disputée, rallentit le courage des Macedoniens, & les dégoûta de passer plus avant pour la conquête du reste des Indes; car voyant qu'ils avoient eu tant de peine à défaire un ennemi, qui n'étoit venu contre eux qu'avec vingt mille hommes de pied, & deux mille chevaux, ils s'opposerent de tout leur pouvoir à Alexandre qui vouloit les forcer à passer le Gange, dont la largeur, à ce qu'ils avoient appris, étoit de trente deux stades, & la profondeur de cent brasses, & dont l'autre bord étoit couvert d'un nombre infini

Les Macedoniens refusent de passer le Gange.

La largeur du Gange, quatre mille pas.

L'historien Sotion écrit.) Sotion, historien qui vivoit du tems de Tibere, & contemporain de Potamon, qui avoit fait l'histoire des exploits d'Alexandre dans les Indes. Il ne faut pas le confondre avec Sotion, qui vivoit vers le tems de Ptolemée Philometor, & qui avoit fait un traité *des Successions des Philosophes*, dont Heraclide Lembus, fils de Serapion, fit un abregé.

Qui vouloit les forcer à passer le Gange, dont la largeur à ce qu'ils avoient appris, étoit de trente deux stades.] Du tems de Strabon il y avoit une lettre que Cratere écrivoit à sa mere Aristopatra, où il lui mandoit qu'Alexandre étoit arrivé au bord du Gange, & qu'il avoit vu lui-même ce fleuve, dont il disoit des choses prodigieuses, sur tout sur sa largeur & profondeur. On sçait que le Gange est le plus grand de tous les fleuves des trois continens, que l'Inde est le second, le Nil le troisieme, & le Danube le quatriéme; mais sur la largeur du Gange, les Historiens n'ont pas été d'accord, les uns ont dit que la moindre étoit de trente stades, ou trois mille sept cent cinquante pas; & les autres seulement de trois, c'est-à-dire de trois cent soixante-quinze pas. Megasthene porte sa moindre largeur même jusqu'à cent stades ou 12500. pas; & sa profondeur à vingt coudées.

d'escadrons, de bataillons, & d'élephans. Car on assûre que le Roi des Gandarites & celui des Prasiens les attendoient de l'autre côté avec quatre-vingt mille chevaux, & deux cent mille hommes de pied, huit mille chariots, & six mille élephans dressez au combat. Et ce nombre n'étoit point enflé, car le Roi Androcottus, qui regna peu de tems après, fit present à Seleucus de cinq cens élephans, & avec une armée de six cens mille hommes, il traversa & conquit toutes les Indes.

Grandes forces des Gandarites & des Prasiens.

Le desespoir & la colere où jetta Alexandre le refus que firent ses troupes, ne peut s'exprimer, il se renferma dans sa tente, où couché à terre pendant trois jours, il ne voulut voir que les Officiers de sa maison, disant qu'il ne sçavoit aucun gré aux Macedoniens de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là s'ils ne passoient le Gange, & que de s'en retourner, comme ils le vouloient, sans achever leur entreprise, c'étoit avouër publiquement qu'ils avoient été vaincus.

Le désespoir d'Alexandre sur ce refus des Macedoniens.

Mais enfin ses amis n'oubliant rien pour le con-

Car on assure que le Roi des Gandarites & celui des Prasiens.) Quinte-Curce ne donne qu'un même Roi à ces deux peuples. Il paroît par Strabon que c'étoient deux peuples separez, comme Plutarque le met ici. Les Gandarites vers les sources de l'Indus & du Gange, & les Prasiens sur les bords du Gange où se jette un autre fleuve, appellé Erannoboas. La capitale de ces peuples étoit appellée Palibothra, & le Roi, outre son nom de famille, portoit encore celui de sa ville, & étoit appellé Palibothrus. Strab. liv. xv. Le Pere Lubin croit que c'est la ville appellée presentement Holobasse, dans l'Empire du grand Mogol.

soler & pour le ramener par des remontrances pleines de raison, & ses soldats accourus en foule à sa porte, implorant sa compassion avec de grands cris & de grands gémissemens, il se laissa fléchir, & rebroussa chemin, après avoir imaginé plusieurs choses exagerées & sophistiques, dans la vûë d'imposer à la posterité, en grossissant tout, & de lui donner plus d'admiration pour ses exploits par des apparences trompeuses. Car il fit faire des armes plus grandes, des mangeoires pour les chevaux plus hautes, & des mords de bride plus pesans qu'à l'ordinaire, qu'il laissa & fit semer çà & là par la campagne. Il éleva aussi de grands autels en l'honneur des Dieux de son pays, qui sont encore aujourd'hui en grande vénération chez les Prasiens, dont les Rois passent toutes les années le Gange, & vont faire sur ces autels des sacrifices, à la maniere & avec toutes les cerémonies des Grecs. Androcottus, qui étoit alors jeune enfant, vit souvent Alexandre, & l'on assûre qu'il dit plusieurs fois depuis, qu'il s'en étoit très peu fallu qu'Alexandre ne se rendît maître de tout le pays, par la haine & par le mépris que ces peuples avoient pour leur

Alexandre se laisse fléchir, & renonce à passer le Gange.

Vanité ridicule d'Alexandre pour tromper la posterité.

Coûtume des Rois des Prasiens.

Strabon le nomme Sandracottus.

Par la haine & par le mépris que ces peuples avoient pour leur Roi, à cause de sa méchanceté & de la bassesse de sa naissance.) C'est le Roi Agrammes qui étoit fils d'un Barbier, que la Reine avoit trouvé bienfait, qu'elle avoit pris en affection, & qu'elle avoit élevé à une grande place auprès du Roi. Ce scélerat ayant tué ce Prince en trahison, s'empara du Royaume sous ombre de la tutelle des enfans, qu'il fit mourir ensuite; & eut un fils qui regna après lui, & c'est celui qui regnoit alors.

Roi, à cause de sa méchanceté & de la bassesse de sa naissance.

Alexandre étant parti de là, eut la curiosité d'aller voir la grande mer Oceane; pour cet effet il fit bâtir plusieurs vaisseaux à rames, & plusieurs radeaux, sur lesquels il descendit à son aise par les rivieres. Mais cette Navigation ne fut point oiseuse, ni sans guerres, car il faisoit souvent des descentes, attaquoit les villes, & alloit subjuguant tout le pays des environs. Au siege de la ville des Malliens, qui passoient pour les peuples les plus vaillans & les plus belliqueux des Indes, il pensa être mis en piéces; car ayant chassé à coups de traits ceux qui défendoient les murailles, il y monta le premier par une échelle qui rompit dès qu'il fut monté. Voilà d'abord les Barbares qui se rallient au pied de leur muraille, & qui d'en bas décochent sur lui une infinité de dards. Il avoit déja reçu plusieurs blessures, car il n'avoit que peu de gens avec lui, lorsque ramassant toutes ses forces il s'élance au milieu des ennemis, & heureusement il tomba sur ses pieds. Ses armes firent un si grand bruit en tombant,

Dangers que courut Alexandre au siege de la ville des Malliens.

Il se jette de la muraille dans la place, suivi seulement de deux Ecuïers.

Les peuples sont toûjours très-disposez à secouer le joug d'un Prince de basse naissance, sur tout s'il est injuste & cruel.

Au siege de la ville des Malliens.] *Malli.* Les Malliens étoient une Nation. Plutarque fait ici une ville du même nom, comme cela étoit assez ordinaire. Cependant Strabon ne nomme que le peuple, & dit qu'Alexandre fut en grand danger de sa vie à l'attaque d'une petite ville du pays. Il y a de l'apparence que Quinte-Curce attribuë à la ville des Oxydraques, ce qui arriva dans cette petite ville des Malliens.

&

& jetterent un si grand éclat de lumiere par la rapidité de ce mouvement, que les Barbares crurent voir quelque grand éclair & quelque fantôme qui le devançoit, c'est pourquoi ils prirent d'abord la fuite, & se disperserent tout effrayez. Mais quand ils virent qu'il étoit seul avec deux Ecuyers seulement, ils coururent sur lui, & à coups d'épées & de piques, ils lui firent plusieurs blessures au travers de ses armes, quoiqu'il se défendît avec une valeur inouïe. Enfin un de ces Barbares se tenant un peu à l'écart, décocha sur lui une fléche avec tant de roideur & de force, qu'elle perça sa cuirasse & lui entra dans les côtes à l'endroit de la mammelle. Le coup fut si violent, qu'il plia les genoux & tomba à terre. Celui qui l'avoit blessé courut incontinent à lui le cimetere à la main pour l'achever. Peucestas & Limnée, qui ne l'avoient pas abandonné, se mirent au-devant, mais ils furent tous deux blessez. Limnée mourut sur la place, & Peucestas faisoit encore quelque résistance, lorsqu'Alexandre se releva & tua le Barbare. Mais ayant reçu encore de nouvelles blessures, & en dernier lieu un coup de pilon sur le cou, alors étourdi de ce coup, & les forces entierement épuisées, il s'appuya contre la muraille, les yeux tournez contre l'ennemi.

Il est couvert de blessures.

Il est atteint d'une fléche qui le fait tomber.

Il ramasse ses forces, & tuë le Barbare qui l'avoit blessé.

Il est mis hors de combat par de nouvelles blessures, & par un coup de pilon.

Dans ce moment les Macedoniens entrez en foule viennent l'environner, l'enlevent comme il n'avoit plus ni sentiment ni connoissance,

Le bruit se répand qu'il est mort.

& l'emportent dans sa tente. Incontinent le bruit court par toute l'armée qu'Alexandre est mort. Ses Medecins scient d'abord avec beaucoup de difficulté & de peine le dard qu'il avoit encore dans le corps, & qui heureusement étoit de bois, & par ce moyen l'ayant debarrassé de sa cuirasse, non sans un grand travail, ils se mirent à faire l'incision pour arracher le fer du dard qui étoit entré dans une des côtes, & qui avoit quatre doigts de long & trois de large. La douleur de cette operation & la quantité de sang qu'il perdit, le firent tomber en syncope; de sorte qu'il paroissoit presque mort; mais le fer ne fut pas plûtôt arraché qu'il reprit ses esprits, & revint peu à peu.

Ses Medecins après avoir scié le dard, arrachent le fer de sa playe.

Il tombe en syncope.

Après avoir échappé à un si grand danger, quoiqu'il fût très-foible, & qu'il eût besoin d'observer encore long-tems un grand regime, & de se faire penser, cependant ayant entendu ses Macedoniens faire grand bruit à la porte de sa tente, & témoigner l'impatience qu'ils avoient de le voir, il prit une robe; se montra à eux, & après avoir fait aux Dieux des sacrifices, il se remit en chemin toûjours sur la riviere, & en marchant il subjugua encore de grands pays, & soûmit plusieurs grandes villes. Ce fut dans ce dernier voyage qu'il prit dix des Philosophes Indiens, qu'on

Il se montre à ses troupes, & se remet en marche.

Il prend dix Philosophes Indiens.

Il prit dix des Philosophes Indiens, qu'on appelle Gymnosophistes.] Ils n'avoient pas ce nom du tems d'Alexandre. Strabon, sur le rapport de ceux qui avoient suivi ce Prince à cette

appelle Gymnosophistes, & justement ceux qui avoient le plus contribué à la revolte du Roi Sabbas, & qui avoient fait aux Macedoniens le plus de maux. Et parce que ces dix-là passoient pour les plus habiles, les plus subtils & les plus concis dans leurs réponses, il leur proposa à tous des questions qui paroissoient insolubles, les ménaçant qu'il feroit mourir le premier celui qui auroit répondu le plus mal, & après lui tous les autres, & commanda au plus vieux d'être lui-même le Juge.

Il propose des questions.

Il demanda au premier, *lesquels étoient en plus grand nombre, ou les vivans, ou les morts*? Il répondit, *que c'étoient les vivans, parce que les morts n'étoient plus.*

Lesquels sont en plus grand nombre des vivans ou des morts.

Il demanda au second, *laquelle nourrissoit le plus d'animaux, la terre ou la mer*? Il répondit, *que c'étoit la terre, parce que la mer en faisoit partie.*

Laquelle nourrit le plus d'animaux la terre ou la mer.

Au troisiéme il demanda, *quel animal étoit le plus fin*? Il répondit, *que c'étoit celui que l'homme ne connoissoit pas encore.*

Quel est l'animal le plus fin.

Au quatriéme il demanda, *par quelle raison il*

expedition, dit qu'il y avoit deux sectes de ces Philosophes; les uns étoient appellez *Brachmanes*, & les autres *Germanes*; que les Brachmanes étoient les plus estimez, parce qu'ils étoient les mieux d'accord dans leurs principes, & que de ces Brachmanes les uns s'appelloient *Gymnetes*, les nuds, les autres, *les Montagnards*, & les autres, *les Polis*, qui habitoient les villes. On peut voir son liv. xv. où il y a bien des choses dignes de curiosité.

Il leur proposa à tous des questions.] C'étoit l'ancienne coûtume de proposer aux sages des questions difficiles, pour juger de leur sagesse & de leur bon esprit; nous en avons des exemples dans l'Ecriture-Sainte.

avoit porté Sabbas à se révolter ? Il répondit, *afin qu'il vêcut avec gloire, ou qu'il mourût miserablement*.

Lequel a précedé, le jour ou la nuit.

Le cinquiéme interrogé, *lequel il croyoit avoir été le premier, ou le jour ou la nuit*, répondit, *c'est le jour, mais il n'a précedé la nuit que d'un jour*. Et comme le Roi étoit étonné de cette réponse, il ajoûta, *qu'à des questions arduës, il falloit nécessairement aussi des réponses arduës*.

Par quel moyen l'homme peut se faire aimer.

S'adressant donc au sixiéme, il lui demanda, *par quel moyen sur tout un homme pouvoit se faire aimer* ? Il répondit, *si devenu le plus puissant, il sçait ne pas se faire craindre*.

Comment l'homme peut devenir Dieu.

Le septiéme interrogé, *comment d'homme on pouvoit devenir Dieu*, répondit, *en faisant ce qu'il est impossible à l'homme de faire*.

Il demanda au huitiéme, *laquelle étoit la plus forte, de la vie ou de la mort* ? Il répondit, *que c'étoit la vie, puisqu'elle supportoit tant de maux*.

Jusqu'où il est bon à l'homme de vivre.

Enfin le dernier interrogé, *jusqu'où il étoit bon à l'homme de vivre*, répondit, *jusqu'à ce qu'il ne*

Afin qu'il vêcût avec gloire, ou qu'il mourût miserablement.] Cette leçon du texte est confirmée par un manuscrit fort ancien de la Bibliotheque du Roi ; cependant il me semble que cette réponse est indigne d'un Philosophe ; il devoit plûtôt répondre, *afin qu'il vêcût avec gloire, ou qu'il mourût avec honneur*. Car pourquoi souhaiter que le Prince mourût miserablement ? Est-ce que c'étoit un tyran ? Mais en ce cas-là pourquoi souhaiter qu'il vêcut avec gloire ? Cela ne pouvoit qu'augmenter & fortifier sa tyrannie. Au lieu de ἢ κακῶς ἀποθανεῖ il faut peut-être lire ἢ καλῶς ἀποθανεῖν ; & c'est ainsi que je l'ai trouvé écrit à la marge d'un exemplaire qui a été conferé sur le manuscrit de la Bibliothéque de saint Germain.

Jusqu'à ce qu'il ne croye plus que la mort soit préferable à la vie.]

croye plus que la mort soit préferable à la vie.

Alors Alexandre se tournant du côté du Juge, lui ordonna de prononcer. Le Juge répondit, *qu'ils avoient tous plus mal répondu l'un que l'autre. Tu dois donc mourir le premier*, répartit Alexandre, *à cause de ce beau jugement. Point du tout, Seigneur*, répliqua le Juge, *à moins que tu ne veüilles te trouver menteur; car tu as dit que tu ferois mourir le premier celui qui auroit répondu le plus mal.*

Le Roi ayant pris plaisir à la subtilité & à la vivacité de ces réponses, les renvoya tous, après les avoir comblez de présens, & envoya aux principaux de ces Indiens, & à ceux qui avoient la

Alexandre comble de présens ces Indiens.

J'avouë que je ne comprends pas bien la finesse de cette réponse; il me semble que ce sage dit le contraire de ce qu'il doit dire. Il y a si peu de gens persuadez que la mort est préferable à la vie, que cette réponse ne dit rien. Je crois qu'il y a une légere faute au texte, & qu'il n'y a qu'une petite lettre à changer, pour faire un beau sens, & un sens très-vray & très-juste, au lieu de μὴ il faut lire μὲν *jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé que la mort est préferable à la vie.* Car il est constant que le bon tems pour mourir, c'est lorsqu'on est bien convaincu qu'on est plus heureux de mourir que de vivre. Tant que l'on croit que la vie est préferable à la mort, on souhaite de vivre, & l'on ne meurt qu'à regret, & par consequent on se trouve très-malheureux.

Et envoya aux principaux de ces Indiens Onesicrite, pour les prier de le venir trouver.] Strabon qui raconte cette histoire, dit qu'Alexandre sçachant que ces Philosophes n'alloient trouver personne, mais qu'ils ordonnoient qu'on allât les trouver, si on vouloit les voir ou les entendre, & ne trouvant pas qu'il fût de sa dignité d'y aller, ni de la justice de les forcer à faire quelque chose contre leurs loix & leurs coûtumes, leur envoya Onesicrite, qui lui rapporta que non loin de la ville il avoit trouvé quinze hommes, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenoient nuds dans la même situation & dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord, &

plus grande réputation de sagesse, qui vivoient en repos retirez chez eux, Onesicrite pour les prier de venir le trouver. Onesicrite étoit un grand Philosophe, & il avoit été un des disciples de Diogene le Cynique. On dit que Calanus le reçut très-fierement, & lui ordonna d'abord avec beaucoup de dureté & d'insolence, de dépoüiller ses habits & de se mettre tout nud pour entendre ses discours, qu'autrement il ne parleroit point à lui, non pas même quand il viendroit de la part de Jupiter. Mais que Dandamis le reçut plus humainement & plus poliment, & qu'après l'avoir entendu parler de Pythagore, de Socrate & de Diogene, il lui dit, *que ces hommes-là lui paroissoient avoir été des gens heureusement nez pour la vertu & pour la sagesse, mais qu'ils avoient eu pendant leur vie un peu trop de respect pour les loix.*

Il envoye prier les Indiens qui avoient le plus de réputation de venir le trouver.

Fierté & insolence de Calanus.

Strabon rapporte cette conversation qui est très-curieuse.

Plaisant reproche que Dandamis fait à Pythagore, à Socrate, & à Diogene.

D'autres disent que Dandamis n'entra point en discours avec lui, & qu'il lui dit seulement, que le soir ils rentroient dans la ville; qu'il avoit parlé à Calanus, qui lui avoit dit des choses admirables, qui sont rapportées dans Strab. liv. xv. & il paroît que ces Philosophes avoient eu quelque idée de la félicité du premier homme, & du travail auquel il s'assujettit par son crime, & auquel ses descendans furent assujettis. Onesicrite étoit un grand Philosophe, mais fort amateur des fables & des fictions.

Mais qu'ils avoient eu pendant leur vie un peu trop de respect pour les loix.] Il me semble que Plutarque dit ceci d'une maniere trop vague. Dandamis ne parle point ainsi en général. Il dit seulement, *que ces Philosophes lui paroissoient des gens sages, mais qu'ils avoient tort en une chose, c'étoit de préferer la loi ou la coûtume, à la nature, car autrement ils n'auroient pas honte d'aller nuds comme nous en vivant de peu*; ce qui est très-different.

quelle si grande raison a obligé Alexandre à faire un si long & si pénible voyage? Mais pour Calanus, il est certain que le Roi Taxile lui persuada d'aller trouver Alexandre. Son nom propre étoit Sphines. Mais comme pour saluer ceux qui l'abordoient, il disoit en son langage Indien *Cale*, qui signifie *salut*, les Grecs l'appellerent sur cela *Calanus*. On dit que ce Philosophe exposa aux yeux d'Alexandre une belle image, & un bel embléme de son Empire. Il jetta à terre un grand cuir de bœuf fort sec & fort retiré, & mit le pied sur un des bouts. Ce cuir pressé par un bout, baissa, & fit élever tous les autres bouts. Et faisant ainsi le tour du cuir, & pressant sur toutes les extrêmitez, il lui fit voir que pendant qu'il baissoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, jusqu'à ce que s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état & également abaissé partout. Par cette image il vouloit lui démontrer qu'il devoit résider au centre de ses Etats, & n'entreprendre pas de si grands voyages.

Le nom propre de Calanus.

Pourquoi appellé Calanus.

Belle image que Calanus donne à Alexandre d'un grand Empire.

Alexandre employa sept mois entiers à descendre par les rivieres pour arriver à l'Ocean. Dès qu'il fut arrivé il s'embarqua, & aborda bien-tôt à une isle, qu'il nomma Scilloustis, & que d'autres appellent Psiltoucis. Là il descendit à terre, sacrifia aux Dieux, considera la nature de cette mer,

Alexandre employe sept mois à aller jusqu'à l'Ocean par les rivieres.

Et aborda bien-tôt à une isle, qu'il nomma Scilloustis.] Arien l'appelle *Cilluta*. Quinte-Curce la désigne sans la nommer. Ce fut là qu'ils virent pour la premiere fois le flux & le reflux de l'Ocean; ce qui leur causa d'abord une grande épouvante.

& la qualité de la côte qui étoit au-delà, autant qu'il lui fut possible d'en approcher, & après avoir prié les Dieux, *qu'après lui jamais homme mortel ne passât les bornes de son expedition*, il rebroussa chemin. Il ordonna à ses vaisseaux de faire le circuit, en laissant l'Inde à leur droite, leur donna Néarque pour Général, & Onesicrite pour Chef des Pilotes, & lui il marcha par terre au travers du pays des Orites, où il se trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine des Indes la quatriéme partie de son armée, qui étoit de six-vingt mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs en emporterent une infinité; mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi ces troupes dans ce pays sterile, qui n'étoit ni cultivé ni semé, & dont les habitans étoient des sauvages, qui menoient une vie dure & malheureuse, & qui n'avoient pour tout bien que des brebis maigres, qui n'étant nourries que de méchans petits poissons, que la mer jettoit sur ses rivages, avoient la chair très-mauvaise & très-puante.

Priere ambitieuse d'Alexandre.

C'est-à-dire, de gagner l'Ocean Meridional pour entrer dans le golfe Persique.

Il perd les trois quarts de son armée en marchant par terre au travers du pays des Orites.

Enfin après avoir traversé à peine ce pays des Orites en soixante jours de marche, il arriva sur les confins de la Gedrosie, où il se trouva dans l'a-

Il arrive aux frontieres de la Gedrosie.

Il arriva sur les confins de la Gedrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses.] La Gedrosie entre les Orites & la Carmanie. Strabon dit qu'elle est moins brûlée que le reste des Indes, mais plus que l'Asie, & que ce pays ne vaut guére mieux que celui des Icthyophages, qui font partie des Orites.

bondance

bondance de toutes choses, car outre que le païs est gras par lui-même, les Rois & les Satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoyerent toutes sortes de provisions. Il fit là quelque sejour pour rafraichir son armée. Après quoi s'étant mis en chemin, il marcha pendant sept jours dans la Carmanie, menant une espece de mascarade, & comme une Bacchanale avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avoit dressé un échafaut en forme de theatre quarré où il étoit avec ses principaux amis, banquetant nuit & jour, & faisant la débauche. Ce chariot étoit précedé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns en forme de tentes étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre, & les autres en forme de berceaux étoient ombragez de branches d'arbres toutes vertes, & qu'on renouvelloit incessamment. Ces chariots portoient ses autres amis & Capitaines, tous couronnez de chapeaux de fleurs, & tous noyez de vin, & gorgez de viande.

Au couchant de la Gedrosie.

Bacchanale d'Alexandre en traversant la Carmanie.

Dans tout ce train vous n'auriez vû ni un bouclier, ni un casque, ni une javeline, par tout le chemin ce n'étoit que soldats, qui avec de grands flacons, des tasses, & des gobelets puisoient continuellement du vin dans des tonneaux défoncez, ou dans des urnes, & beuvoient les uns aux autres, les uns marchant toûjours, & les autres assis à des tables dressées par tout le chemin. La

campagne rétentissoit du son des flûtes & des chalumeaux, & on entendoit par tout le bruit des chansons, des danses & des folâtreries de femmes, qui imitoient les excès & les emportemens des Bacchantes. Cette marche si désordonnée & si dissoluë étoit suivie d'une figure très-deshonnête que l'on portoit en pompe, & d'un jeu très-licencieux, où se déployoit toute l'insolence des Bacchanales, comme si Bacchus eût été là en personne, & qu'il eût présidé lui-même à la fête.

Alexandre amoureux de Bagoas.

Quand il fut arrivé au Palais Royal de Gedrosie, il y rafraichit encore son armée, en celebrant des fêtes & des jeux, & l'on dit que chargé de vin, il assista aux jeux qu'il donna pour les danses des chœurs, où Bagoas, dont il étoit amoureux,

Cette marche si désordonnée & si dissoluë étoit suivie d'une figure très-deshonnête, que l'on portoit en pompe, & d'un jeu très-licencieux où se deployoit.) Cet endroit est si corrompu dans le texte, qu'on n'en sçauroit tirer aucun sens raisonnable, car que veut dire ici ταῖς φιάλαις; il n'y a ni suite ni construction. M. le Fevre dans ses Notes sur Anacreon l'a heureusement corrigé en lisant, τῷ δ' ἀτάκτῳ καὶ πεπλανημένῳ τῆς πορείας παρείπετο ὁ φαλλὸς καὶ παιδιὰ βακχικῆς ὕβρεως, qu'il a traduit, *Tam incompositum & vagabundum agmen sequebatur Phales, & Bacchicæ licentiæ lusus.* Ce Phales étoit la figure très-scandaleuse du Dieu des Jardins, la même que l'on portoit en Grece aux fêtes des Bacchanales, & cette figure étoit appellée *Phales* & *Phallus*. Plutarque s'est servi de ce dernier mot dans la vie de Romulus, φαλλὸν γὰρ ἐκ τῆς ἑστίας ἀνασχεῖν, *car la figure du Dieu des Jardins sortit du milieu de son foyer.*

Quand il fut arrivé au Palais Royal de Gedrosie.] Mais il a quitté la Gedrosie, & il a marché sept jours dans la Carmanie, comment arrive-t'il donc au Palais Royal de Gedrosie? Cela ne s'accorde point, faut-il lire ici, *au Palais Royal de Carmanie*? Car il arriva à Carmana.

& qui fournissoit aux frais d'un de ces chœurs, remporta le prix, & fier de sa victoire, il traversa le theatre avec ses habits de la fête, & alla s'asseoir auprès du Roi. Les Macedoniens le voyant, furent si aise, qu'ils se mirent à battre des mains & à jetter de grands cris, & qu'ils presserent si fort Alexandre de le baiser, qu'il le prit entre ses bras & le baisa devant tout le monde.

Action infame qu'Alexandre fait devant tout le monde.

Là il fut rejoint par Nearque, qui ramena ses vaisseaux, & qui lui fit un si grand plaisir en lui racontant tout ce qu'il avoit vû dans sa navigation, qu'il vouloit s'embarquer lui-même sur l'Euphrate avec une grosse flotte, dans le dessein d'aller sur l'Oceant, de côtoyer l'Arabie & le bas de l'Afrique, & de se rendre par les colomnes d'Hercule dans la mer Mediterranée. Pour cet effet il fit construire grand nombre de vaisseaux dans la ville de Thapsaque, & assembla quantité de pilotes & de matelots. Mais l'expedition si hazardeuse, qu'il avoit faite dans les Indes, l'attaque de la ville des Malliens, & la grande perte qu'il avoit faite dans le païs des Orites par la famine & par les maladies, tout cela joint ensemble ayant persuadé à tout le monde qu'il ne se tireroit jamais de tous ces dangers, donna l'audace

Grand dessein d'Alexandre de faire le tour par l'Ocean Meridional.

Ville de Syrie sur l'Euphrate.

Qu'il vouloit s'embarquer lui-même sur l'Euphrate.] Mais il avoit encore bien du chemin à faire, pour regagner l'Euphrate. Il n'avoit qu'à s'embarquer à l'entrée du golfe Persique, ou à un des fleuves de la Carmanie qui vont se décharger tout auprès. Je soupçonne qu'il y a bien des fautes dans cette Geographie de Plutarque.

Tous les peuples soûmis se revoltent.

aux peuples soûmis de se revolter, & inspira aux Gouverneurs des Provinces & aux Satrapes l'infidelité, l'avarice, & l'insolence. En un mot, toutes les parties de son Etat furent ébranlées, comme par une tourmente générale, & tout fut livré à un esprit de nouveauté. Jusques-là qu'Olympias & Cleopatre se liguant contre Antipater, partagerent entre elles le Royaume; Olympias prit pour elle l'Epire, & Cleopatre la Macedoine, Alexandre informé de ce partage, dit, *que sa mere avoit été la plus avisée de choisir l'Epire, car jamais les Macedoniens ne pourroient supporter d'être gouvernez par une femme.*

Olympias & Cleopatre partagent l'Empire.

Mot d'Alexandre sur ce partage.

Cela l'obligea d'envoyer une seconde fois Nearque vers la mer, resolu de porter la guerre dans toutes ces Provinces maritimes. Et lui cependant parcourant les hautes Provinces, il punissoit ses Lieutenans qui avoient mal versé. Il tua lui-même de sa main un des fils d'Abulites, nommé Oxyarte, qu'il perça de sa javeline. Cet Abulites n'avoit fait aucune des provisions de vivres qu'il lui avoit ordonnées pour ses troupes, il avoit seulement ramassé trois mille talens d'argent monnoyé, qu'il lui amena. Alexandre ordonna qu'on mît cet argent devant ses chevaux, & comme ses chevaux n'en mangeoient point, *à quoi me sert donc cette provision que tu m'as faite?* lui dit-il, & en même tems il le fit charger de chaînes, & mettre en prison.

Il tuë de sa main le fils d'un de ses Officiers.

Neuf millions.

Comment il reçoit l'Officier qui lui amenoit de l'argent au lieu des provisions qu'il lui avoit ordonnéees.

En rentrant en Perse, la premiere chose qu'il

fit, ce fut de donner de l'argent à toutes les femmes des Perses, comme c'étoit de toute ancienneté la coûtume des Rois toutes les fois qu'ils revenoient de quelque voyage, ils donnoient à chaque femme une piéce d'or. C'est pourquoi l'on dit qu'il y a eu bien des Rois qui ne sont pas souvent rentrez dans leur Royaume, de peur de faire cette liberalité, mais que le Roi Ochus n'y entra pas une seule fois par un esprit d'avarice, s'étant toûjours banni lui-même de sa patrie pour conserver son argent.

Coûtume remarquable des Rois de Perse.

Ensuite le Roi ayant trouvé qu'on avoit ouvert & foüillé le tombeau de Cyrus, il punit l'auteur de ce vol sacrilege, quoiqu'il fut Macedonien de la ville de Pella, & homme assés considérable; il s'appelloit Polymachus. Après avoir lû l'Epitaphe qui étoit en langage Persien, il commanda qu'on la mît en Grec, & la voici comme elle fut traduite: *O homme, qui que tu sois, & de quelque païs que tu viennes, car je sçai fort bien que tu viendras; je suis Cyrus, qui ai conquis aux Perses cet Empire; ne m'envie donc point ce peu de terre qui couvre mon corps.* Ces paroles toucherent extrémement Alexandre, en lui remettant devant les yeux ce grand exemple de l'incertitude, & de l'instabilité des grandeurs humaines.

Il fait punir un Macedonien qui avoit ouvert & foüillé le tombeau de Cyrus.

Epitaphe qui fut trouvée sur le tombeau de Cyrus.

Comme c'étoit de toute ancienneté la coûtume des Rois de Perse.) Il y a de l'apparence que cette coûtume étoit un effet de la sagesse de ces peuples, qui en imposant aux Rois cette nécessité, avoient voulu les détourner de faire des voyages, & de quitter leurs Etats.

Calanus se brûle lui-même sur un bucher selon la coûtume des sages de son païs.

Ce fut là que Calanus se voïant travaillé d'une colique fort douloureuse, pria le Roi de lui faire dresser un bucher, se rendit à cheval au pied de ce bucher, fit ses prieres aux Dieux, répandit sur lui-même les effusions sacrées, & s'étant coupé un toupet de ses cheveux, comme on coupoit les crins aux victimes, pour les prémices, il embrassa ses amis, dit adieu à tous les Macedoniens, qui étoient presens, & les pria de se réjoüir ce jour-là, de boire & de faire bonne chere avec le Roi, & les assûra qu'il reverroit dans peu de tems ce Prince à Babylone. Après avoir proferé ces paroles, il monta gaïement sur le bucher, se coucha, se couvrit le visage, & quand la flamme vint le saisir il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance, qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'étoit mis, & acheva son sacrifice, en s'immolant selon la coûtume des sages de son païs. Plusieurs années après un autre Indien, qui suivoit Cesar, fit la même chose à Athenes, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau, qu'on appelle *le tombeau de l'Indien.*

Alexandre propose un prix pour celui qui boiroit le mieux.

Alexandre étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses Capitaines, & pour obeïr à Calanus & lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, ce fut Promachus, qui avala

Qui avala jusqu'à quatre mesures de vin.) Cette mesure appel-

jusqu'à quatre mesures de vin, & ayant reçu le prix de sa victoire, cette couronne estimée un talent, il survêcut trois jours. De tous les autres convives il y en eut, au rapport de Chares, quarante-un qui moururent de cette débauche, un froid très-violent étant survenu tout-à-coup à leur yvresse.

Mille écus.

Plusieurs meurent de cette débauche.

Ce froid en bouchant les pores, renferma l'embrasement en dedans.

Quand il fut arrivé à Suse, il maria tous ses amis; il commença par épouser lui-même la Princesse Statira, fille aînée de Darius, & distribua aux plus grands Seigneurs de sa Cour, & à ses favoris les autres Dames de la premiere qualité. Il celebra ces nôces avec beaucoup de magnificence, & fit un festin royal, où il reçut aussi tous les autres Macedoniens, qui s'étoient déja mariez dans le païs, renouvellant ainsi les réjoüissances de leur mariage. On dit qu'à ce festin il y eut jusqu'à neuf mille conviez, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations. Tout le reste de la fête répondit à cette somptuosité, jusques-là qu'il acquitta toutes les dettes des Macedoniens, qui montoient à dix mille talents, moins cent trente.

Il marie ses amis, épouse Statira, & fait un grand festin.

Il donne une coupe d'or à chacun des conviez, qui étoient neuf mille.

Il acquitte toutes les dettes des Macedoniens, qui montoient à vingt-neuf millions cinq cent quatre-vingt-dix mille livres.

Il y avoit là un certain Antigene, qui se fit mettre faussement sur le rôlle des endettez, & qui produisit collusoirement un homme, qui

Histoire d'Antigene, qui s'étoit fait mettre sur le rolle des endettez.

lée χοεὺς par les Grecs, & *Congius* par les Latins, contenoit quatre pintes & demi; ainsi Promachus but dix-huit pintes de vin. Nous avons aujourd'hui des bûveurs qui boiroient davantage, mais le vin de ce païs-là étoit bien different du nôtre.

aſſûra qu'il lui avoit tant prêté de ſa banque. Cet argent fut payé comme celui des autres; mais quelque tems après la fourberie fut reconnuë, & Alexandre en colere le chaſſa de ſa Cour, & lui ôta ſa charge de Capitaine. Cependant cet Antigene étoit d'une valeur fort diſtinguée parmi les gens de guerre, car étant encore jeune, & ſervant dans les troupes de Philippe lorſqu'il aſſiégeoit la ville de Perinthe, il reçut dans l'œil un trait lancé par une des batteries, ne voulut jamais permettre qu'on lui arrachât ce trait, & ne ceſſa de combattre qu'après qu'il eut chaſſé les ennemis, & qu'il les eut répouſſez juſques dans leurs murailles. Ce malheureux ſupportoit fort impatiemment cette infamie, où un ſordide interêt l'avoit précipité, & il y avoit beaucoup d'apparence que la triſteſſe & le déſeſpoir le porteroient à ſe tuer lui-même. Alexandre craignant cette extrémité, calma ſa colere, lui pardonna, & voulut même qu'il retint l'argent qu'il avoit reçu.

Courage heroïque d'Antigene.

Alexandre lui pardonne.

Nous avons dit qu'il avoit choiſi parmi les Perſes trente mille jeunes enfans, & qu'il les avoit laiſſez ſous des Maîtres & des Gouverneurs qui devoient les élever, & leur apprendre le mêtier de la guerre. Quand il les vit à ſon retour bienfaits, robuſtes, de bonne mine, & d'une agilité & legereté merveilleuſe dans tous leurs exercices, il fut ravi; mais cela jetta les Macedoniens

Macedoniens dans le découragement, par la crainte qu'ils eurent qu'Alexandre, entêté de ces jeunes hommes, ne fît désormais moins de compte d'eux. Voilà pourquoi quand il voulut renvoyer vers la mer les invalides, les malades, & tous ceux qui étoient hors d'état de servir, ils prirent pour un mépris & pour une injure, *qu'après s'être servi d'eux à tout ce qu'il avoit voulu, il les renvoyât ainsi avec honte, & les rejettât à la tête de leur patrie & de leurs parens dans un état bien different de celui où il les avoit pris. Qu'il donne donc aussi congé à tous les autres, & qu'il regarde tous les Macedoniens comme invalides & estropiez, puisqu'il a avec lui ces jeunes mignons, ces beaux danseurs avec lesquels il ira conquerir la terre entiere.*

Il est charmé des trente mille jeunes hommes qu'il avoit fait élever.

Macedoniens jaloux des Perses qu'Alexandre avoit fait élever.

Alexandre fut très-irrité de cette mutinerie, leur fit des reprimandes très-severes, & après les avoir chassez, il donna la garde de sa personne aux Perses, établissant les uns pour ses Gardes du Corps, & faisant des autres ses Hérauts, ses Huissiers, & les exécuteurs de ses ordres. Les Macedoniens le voyant marcher accompagné de ces nouveaux Officiers, & se voïant rejettez & chassez avec ignominie, furent très-humiliez, & après avoir communiqué ensemble, ils trouverent qu'ils crévoient de dépit & de jalousie, & qu'ils en étoient presque fous.

Alexandre pour les punir confie la garde de sa personne à ces Perses.

Et après avoir communiqué ensemble.] Au lieu de διδόντες λόγον, comme il y a dans le texte, il faut lire comme dans un manuscrit, διαδόντες λόγον.

Réponse des Macedoniens.

Enfin revenus à eux & touchez de répentir, ils coururent tous ensemble sans armes & en simple tunique devant la porte du Palais avec de grands cris & de grands gémissemens, se livrant eux-mêmes à sa vengeance, & conjurant Alexandre de les punir comme méchans & comme ingrats.

Le Roi, quoique déja attendri, ne faisoit pas semblant de les entendre; ils ne se rebuterent pas, mais demeurerent là devant sa porte deux jours & deux nuits, pleurant, se désesperant, & l'appellant leur Seigneur & leur Roi. Enfin Alexandre ne pouvant plus tenir, fit ouvrir les portes de son Palais, sortit, & voyant ces marques de leur douleur, l'état pitoyable où ils étoient, & cette grande humiliation, il pleura lui-même assez long-tems avec eux, & après les avoir tancez doucement, & leur avoir parlé ensuite avec beaucoup d'humanité, il donna congé à ceux qui n'étoient plus en état de porter les armes, & les renvoya comblez de magnifiques présens. Il écrivit même à Antipater, Gouverneur de la Macedoine, qu'aux jeux publics & dans les theatres il leur assignât toûjours les premieres places, & qu'il les fit asseoir couronnez, & voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à son service, tirassent la paye de leurs peres pendant leur bas âge.

Alexandre attendri par leur humiliation leur pardonne & pleure avec eux.

Honneurs qu'il ordonne qu'on fasse aux vieux soldats qui avoient servi sous lui.

Il continuë aux enfans la paye des peres qui étoient morts à son service.

Quand il fut arrivé à Ecbatane dans la Medie,

& qu'il eut expedié les affaires du Royaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des jeux & des fêtes; car il lui étoit venu de Grece trois mille baladins, machinistes & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Mais il arriva malheureusement dans ces jours-là qu'Epheſtion fut surpris d'une grosse fiévre. Comme il étoit jeune & homme de guerre, il ne pouvoit supporter la diete exacte que sa fiévre demandoit, & prenant le tems que son Medecin Glaucus étoit allé au theatre, il se mit à dîner, mangea un chapon rôti, & but une bouteille de vin, qu'il avoit fait rafraîchir. Il se trouva fort mal de son intemperance, & mourut peu de temps après.

Il célébre des jeux & des fêtes à Ecbatane.

Mort d'Ephestion causée par son intemperance.

Glaucus Medecin.

Alexandre ne se servit nullement de sa raison pour supporter moderément cette perte, il s'abandonna tellement à sa douleur, qu'il ordonna d'abord que l'on coupa les crins à tous les chevaux & à tous les mulets pour marque de deüil, que l'on abbatît les crénaux de toutes les villes des environs, & que l'on mît en croix ce pauvre Medecin, comme si Ephestion ne fût mort que par sa faute. Il défendit aussi les flûtes, & toute sorte de musique dans son camp pendant longtems. Cela dura jusqu'à ce qu'il eut reçu un Oracle de Jupiter Ammon, qui lui ordonnoit de

Douleur qu'Alexandre eut de cette mort, & à quoi elle le porta.

Il fait mettre en croix le Medecin.

Oracle de Jupiter Ammon, qui ordonne à Alexandre de sacrifier à Ephestion.

Et prenant le tems que son Medecin Glaucus.] Le mot ἀλλὰ du texte est corrompu, il faut lire comme dans un manuscrit, ἅμα, la traduction le fait assez entendre.

reverer Epheſtion, & de lui ſacrifier comme à un demi-Dieu. Après quoi cherchant dans la guerre la conſolation à ſa douleur, il partit comme pour la chaſſe des hommes, & ayant ſubjugué la nation des Cuſſéens, il les paſſa tous au fil de l'épée, juſqu'aux femmes & aux enfans, & il appella cette boucherie *le ſacrifice de la conſécration d'Epheſtion*. Et voulant employer dix mille talents à la dépenſe de ſon tombeau, de ſes funerailles, & de ſa pompe funébre, & ſurpaſſer encore cette exceſſive dépenſe par la beauté du deſſein, & par la ſingularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, il déſira d'avoir pour Entrepreneur Staſicrates, grand Architecte, & grand Machiniſte, qui dans toutes ſes inventions & dans tous ſes deſſeins faiſoit paroître, non-ſeulement beaucoup de magnificence, mais une hardieſſe ſurprenante & une grandeur dont rien n'approchoit. C'étoit le même qui s'entretenant avec lui quelque tems auparavant, lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoiſſoit, le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine; que s'il vouloit donc lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable de toutes les ſtatuës, & celle qui ſeroit la plus expoſée aux yeux de l'univers. De ſa main gauche elle ſoûtiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, & de ſa droite elle verſeroit un grand flêuve, qui iroit porter ſes eaux dans la mer. Mais il refuſa ces offres, &

Il paſſe au fil de l'épée les Cuſſeens ou Coſſéens, peuples de la Medie.

Trente millions.

D'autres l'appellent Dinocrates.

Ce que Staſicrates offroit de faire pour Alexandre.

alors il étoit après avec des ouvriers à chercher & à imaginer des desseins beaucoup plus étranges & de beaucoup plus grands frais.

Comme il s'avançoit vers Babylone, Néarque, qui étoit déja revenu de la grande mer Oceane, en remontant par l'Euphrate, lui dit qu'il avoit rencontré quelques Chaldéens, qui l'avoient averti que le Roi devoit renoncer au voyage de Babylone. Mais il méprisa cet avis, & continua sa marche. En arrivant près des murailles de la ville, il vit grand nombre de corbeaux qui se battoient, & dont quelques-uns tomberent morts à ses pieds. On lui rapporta en même tems qu'Apollodore, Gouverneur de Babylone, avoit fait dans sa place un sacrifice pour consulter les Dieux sur lui. D'abord il envoya chercher Pythagore le Devin, qui ne nia pas le fait; Alexandre lui demanda comment il avoit trouvé les entrailles des victimes? Pythagore lui répondit que le foye s'étoit trouvé sans tête. *Grands Dieux*, s'écria alors le Roi, *voilà un terrible présage!* Mais il ne fit aucun mal à ce Devin. Il se répentit seulement de n'avoir pas suivi l'avis de Néarque. C'est pourquoi il campoit ordinairement autour de Babylone, & se divertissoit à faire diverses petites parties de plaisirs sur l'Euphrate; car il lui arriva plusieurs autres signes qui l'inquiétoient, & qui l'empêchoient d'entrer dans la ville. Entre autres, un des plus grands & des plus beaux lions, qu'on nourrissoit à Babylone, fut attaqué par un âne domesti-

Alexandre averti de ne pas entrer dans Babylone.

Mauvais présages qui arriverent de tous côtez à Alexandre.

Il campe autour de Babylone sans y entrer.

que, qui le tua à coups de pied. Un jour après s'être deshabillé & fait frotter d'huile, il se mit à joüer à la paume ; son jeu fini, lorsqu'il voulut se r'habiller, les jeunes gens qui avoient joüé avec lui, virent un homme assis sur son siége dans un grand silence, vêtu de sa robe Royale, & la tête ceinte de son Diadême. Interrogé qui il étoit, il fut long-tems sans répondre ; enfin revenu à lui avec peine, il dit, *qu'il avoit nom Dionysius ; qu'il étoit de Messene, qu'ayant été obligé de quitter son pays pour quelques affaires qu'on lui avoit faites, & quelques accusations qu'on avoit intentées contre lui, il s'étoit embarqué, & qu'il étoit venu à Babylone ; que là il avoit été détenu long-tems dans les fers, & que ce jour-là même le Dieu Serapis, s'étant apparu à lui, avoit brisé ses chaînes, l'avoit mené dans cette chambre, & lui avoit ordonné de prendre la robe du Roi & son Diadème, & de s'asseoir sur son siége sans dire un seul mot.*

Un homme trouvé assis dans le siége d'Alexandre, vêtu de sa robe Royale, & la tête ceinte de son Diadême.

Déposition de cet homme.

Ces paroles oüies, Alexandre fit mourir cet homme, selon le conseil des Devins ; mais il tomba en même tems dans de grandes angoisses, se défiant d'un côté & désesperant du secours & de la faveur des Dieux, & de l'autre, entrant dans de violens soupçons contre ses amis. Il craignoit sur-tout Antipater & ses fils, dont l'un appellé Jolas, étoit son grand Echanson, l'autre nommé Cassandre, nouvellement arrivé à la Cour, ayant vû quelques Barbares adorer le Roi, comme c'étoit un homme nour-

Alexandre le fait mourir.

Angoisses d'Alexandre, & ses soupçons contre ses amis.

Cassandre rit des Barbares qui adoroient Alexandre.

ri dans les mœurs des Grecs, & qu'il voyoit une chose qui lui étoit toute nouvelle, il se mit à rire à gorge déployée. De quoi Alexandre fut si irrité, que le prenant par les cheveux avec ses deux mains, il battit rudement la muraille de sa tête. Ensuite comme Cassandre se mettoit en état de répondre à ceux qui accusoient son pere Antipater, le Roi le rabrouant avec beaucoup d'aigreur, *Que viens-tu nous chanter*, lui dit-il, *Quoi des hommes qui n'auroient jamais reçu aucun tort de ton pere seroient venus de si loin, & auroient entrepris un si long & pénible voyage pour l'accuser faussement? Mais, Seigneur*, répartit Cassandre, *c'est ce long voyage même qui est une grande preuve de la fausseté de leur accusation; car plus ils sont venus de loin, plus ils ont éloigné les preuves & ravi à l'innocent le moyen de se justifier.* A ces mots Alexandre se prenant à rire, *Voilà*, dit-il, *de ces sophismes d'Aristote, pour prouver également le pour & le contre. Cependant vous ne laisserez pas d'être punis, s'il se trouve que vous ayez fait la moindre injustice à ces gens-là.*

Emportement d'Alexandre contre lui.

Alexandre traite Aristote de Sophiste. Il y avoit déja du tems qu'il l'avoit privé de ses bonnes graces.

Cette ménace inspira une telle frayeur à Cassandre, & la lui imprima si fortement dans l'ame, que plusieurs années après, étant déja sur le trône de Macedoine, & maître de toute la Grece, se promenant un jour à Delphes, & visitant les statuës, dont ce lieu-là est enrichi, tout d'un

Ensuite comme Cassandre se mettoit en état de répondre à ceux qui accusoient son pere Antipater.] Mais Plutarque n'a rien dit de ces gens qui étoient venus pour accuser Antipater, & il me semble que c'est ce qu'il devoit établir.

Vive impression que fit sur Cassandre la vûë d'une statuë d'Alexandre.

coup il apperçût une statuë d'Alexandre, dont il fut si saisi, qu'il en frissonna, qu'un tremblement courut par tout son corps, & qu'il eut beaucoup de peine à se remettre des vertiges & de l'étourdissement que lui causa cette vûë.

Extrême superstition d'Alexandre.

Dès qu'Alexandre se fut donc abandonné à toutes ces superstitions, il fut si effrayé, & eut l'esprit si troublé, que de la plus petite chose qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faisoit d'abord un monstre, & en tiroit un présage sinistre. De sorte que le Palais étoit plein de gens qui sacrifioient, d'autres qui faisoient des expiations & des purifications, & d'autres enfin qui se mêloient de faire des prophéties, tant il est vrai que c'est un terrible mal que le défaut de confiance dans la Divinité, & le mépris qu'on a pour elle. Mais un mal bien terrible encore, c'est la superstition, qui, comme l'eau va toûjours gagnant les parties

Quel grand mal, c'est que le défaut de confiance en Dieu & la superstition.

Belle comparaison de la superstition avec l'eau.

Tant il est vrai que c'est un terrible mal que le défaut de confiance dans la divinité & le mépris qu'on a pour elle.] Voici un jugement digne d'un grand Philosophe. Plutarque décide formellement ici que cette timidité, qui fait prendre l'allarme sur les moindres choses, comme si c'étoient des monstres & des prodiges effroyables, & qui oblige à recourir à ces sacrifices extraordinaires, à ces expiations, à ces purifications, & à consulter les Devins, est un effet du peu de confiance que l'on a en Dieu, & du mépris qu'on a pour son culte; & cela est très-vrai.

Mais un mal bien terrible encore, c'est la superstition, qui, comme l'eau, &c.] Cette comparaison est très-juste. Jamais la superstition ne gagne les ames élevées; elle ne se glisse que dans les ames basses, ou dans celles qui sont abbattuës par l'adversité. Dans les morales de Plutarque, on trouve un traité de la superstition, qui est très-digne d'être lu.

basses,

basses, s'insinuë de même dans les ames abattuës & humiliées, & les remplit de folie & de crainte, ce qu'elle fit alors à Alexandre. Cependant malgré ses frayeurs, sur quelques oracles qui lui furent apportez au sujet d'Ephestion de la part du Dieu, renonçant à son deüil, il se livra encore à la débauche, & célébra des fêtes & des festins.

Un jour après avoir magnifiquement traité Nearque, il se mit au bain selon sa coûtume pour aller se coucher ensuite, mais il ne put refuser Medius le Thessalien, qui vint le prier d'aller l'après soupée faire collation chez lui. Là il but toute la nuit & tout le lendemain, & à la fin du repas il sentit quelque mouvement de fievre, non comme quelques-uns disent, avant qu'il eût achevé de boire la coupe d'Hercule, ni surpris tout à coup d'une violente douleur au dos, comme s'il eût reçu au travers du corps un grand coup de pique. Ce sont des particularitez que quelques Historiens ont jugé à propos d'écrire, pour donner à cette histoire le dénouëment d'une véritable tragedie, & pour la rendre par là plus touchante & plus pitoyable. Mais Aristobule écrit qu'ayant été attaqué d'une grosse fiévre il sentit une alteration si violente qu'il but du vin, que ce vin lui causa promptement un grand transport, & qu'il mourut le trentiéme du mois de Daisius. Dans les Ephemerides, ou journal de sa vie, voici ce que l'on trouve écrit sur son mal: *Le dix-huitiéme du mois de Daisius, le Roi dormit dans sa chambre*

Alexandre après un grand repas, va encore faire la débauche chez Medius.

Après ce long repas il sent quelque mouvement de fievre.

Plutarque refute quelques circonstances que l'on avoit débitées sur cela.

Journal de la vie d'Alexandre.

* *C'est nôtre mois de Juin.*

des bains à cause de sa fievre. Le lendemain dix-neuf, aprés s'être baigné, il passa dans sa chambre, où il joüa aux dez toute la journée contre Medius. Le soir du même jour, après s'être encore baigné, & avoir sacrifié aux Dieux, il soupa, & eut la fievre la nuit. Le lendemain, qui étoit le vingt, il se baigna, fit le sacrifice ordinaire, & s'étant couché dans la chambre des bains, il passa tout le jour à entendre le recit que Nearque lui fit de sa navigation, & de tout ce qu'il avoit vu dans la grande Mer. Le vingt-un, il fit encore la même chose; sa fievre augmenta, & il eut une nuit très mauvaise. Le vingt-deux, sa fievre devint beaucoup plus violente, & il se fit porter près du grand étang, où il s'entretint avec ses capitaines sur les places qui étoient vacantes dans son armée, & leur dit qu'ils ne devoient les donner qu'à des Officiers éprouvez. Le vingt-quatre, il fut beaucoup plus mal, mais il ne laissa pas d'offrir le sacrifice & de s'y faire porter. Ce jour-là il ordonna à ses principaux capitaines de faire la garde dans la cour, & aux chefs des files & capitaines de cinquante hommes, de passer la nuit & de faire la garde de même hors du palais. Le vingt-cinq il se fit porter dans le palais, qui est au delà de l'étang, il dormit un peu, mais sa fievre ne diminua point, & ses capitaines étant entrez dans sa chambre, il ne parloit plus. Le ving-six se passa de même, de sorte que les Macedoniens craignant qu'il fût mort, vinrent avec de grands cris aux portes du palais, & menaçant leurs compagnons, ils les forcerent de leur ouvrir. Dès que les portes furent ouvertes, ils entrerent en foule, & en tunique comme ils étoient, ils passerent l'un après l'autre au pied de son lit. Ce même jour Python &

Seleucus, envoyez au temple de Serapis, demanderent au Dieu s'ils porteroient Alexandre dans son temple. Le Dieu leur répondit qu'ils le laissassent où il étoit. Le surlendemain vingt-huit il mourut sur le soir. Toutes ces particularitez sont la plûpart mot à mot dans ces Ephemerides. Et il est certain que sur l'heure il n'y eut personne qui soupçonnât du poison. Mais on dit que six ans après, sur quelque déposition, Olympias fit mourir beaucoup de gens, & qu'elle jetta au vent les cendres d'Iolas, qui étoit mort, & qu'on accusoit d'être celui qui avoit versé le poison dans la coupe. Ceux qui accusent Aristote d'avoir conseillé à Antipater cette action abominable, & d'avoir lui-même porté le poison, disent l'avoir appris d'un certain Agnothemis, qui prétendoit l'avoir souvent oüi dire au Roi Antigonus. Et l'on assûre que ce poison étoit une eau froide & glacée, qui distille d'une roche près de la ville de Nonacris, que l'on recueille goutte à goutte comme une menuë rosée, & que l'on conserve dans la corne du pied d'un

Dans le tems de la mort d'Alexandre, personne ne suppçonna du poison.

Ce soupçon ne vint que six ans après.

Aristote accusé d'avoir donné à Antipater le conseil d'empoisonner Alexandre.

Quel étoit ce prétendu poison.

Et il est certain que sur l'heure il n'y eut personne qui soupçonnât du poison.) Grande preuve qu'il n'y en avoit point, car d'ordinaire on n'est pas si long-tems à soupçonner le poison, sur tout à la mort des personnes considérables. La témerité & la malignité des hommes les portent souvent sur cela à des soupçons très injustes & très mal fondez.

Et l'on assûre que ce poison étoit une eau froide & glacée, qui distille d'une roche près de la ville de Nonacris.] Nonacris ville d'Arcadie, près de laquelle il y avoit une roche, d'où découloit une eau qui étoit si froide & si mortelle, qu'on l'appelloit *l'eau du Styx.*

Et que l'on conserve dans la corne du pied d'un mulet, n'y ayant nul autre vaisseau où l'on puisse la garder.] Je le veux, mais com-

mulet, n'y ayant nul autre vaisseau où l'on puisse la garder, car elle perce, & fait tout éclater par son extrême froideur, & par sa violente acrimonie. Mais la plûpart tiennent que toute cette histoire du poison est une fable faite à plaisir. Et une grande preuve, qu'ils en alleguent, c'est qu'après la mort du Roi, tous ses capitaines étant entrez dans une dissention qui dura plusieurs jours, son corps laissé là sans aucun soin, ni aucune précaution dans un pays où les chaleurs sont excessives & étouffées, ne donna aucune marque de cette corruption, mais demeura aussi sain, aussi entier & aussi frais que dans le premier moment où il avoit rendu l'esprit.

L'histoire de ce poison n'est qu'une fable, & les preuves.

La Reine Roxane se trouva grosse, & cela lui attiroit le respect & la venération des Macedoniens. Mais comme elle étoit extrêmement jalouse de la Reine Statira, elle la trompa par une fausse lettre, qu'elle lui écrivit sous le nom d'Alexandre, comme si ce Prince lui eût mandé de se rendre auprès de lui. L'ayant attirée par cette ruse, elle la tua, & tua aussi sa sœur, qu'elle avoit amenée, & jetta les deux corps dans un puits, qu'elle combla ensuite, n'ayant pour ce crime d'autre confident, ni d'autre complice que Perdiccas. Car ce fut lui qui eut d'abord le plus d'au-

La Reine Roxane se trouve grosse.

Roxane jalouse de Statira, l'attire par une fausse lettre, & la tuë, elle & sa sœur.

ment auroit-on pu la porter d'Arcadie jusqu'à Babylone? Ne se seroit-elle pas évaporée, & n'auroit-elle pas percé tout ce qu'on auroit pu mettre, pour boucher ce pied de mulet, où on l'auroit versée?

torité, à cause du Prince Aridée, qu'il traînoit toûjours après lui, moins comme son Roi, que comme une garde, qui par sa presence lui assûroit l'autorité Royale, qu'il usurpoit sous son nom.

Aridée, fils de Philippe.

Cet Aridée étoit fils de Philippe, qui l'avoit eu d'une Courtisane nommée Philinna, femme de basse condition. Il n'avoit pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avoit euë, & qui ne lui étoit venuë, ni par aucun vice de sa nature, ni par hazard, mais comme dans son enfance il promettoit beaucoup, & faisoit paroître des mœurs aimables & nobles, Olympias, à qui ces qualitez étoient suspectes à cause de son fils Alexandre, lui donna des breuvages qui lui troublerent l'esprit.

Olympias lui donne des breuvages qui lui troublent l'esprit.

Fin de la vie d'Alexandre.



JULE CESAR.

SYLLA devenu le maître à Rome, n'ayant pû obliger Cesar, ni par promesses, ni par menaces à répudier sa femme Cornelie, fille de Cinna, qui avoit eu la souveraine puissance, confisqua sa dot. L'inimitié que Cesar avoit pour Sylla, venoit de la parenté qui étoit

Sylla ne peut obliger Cesar à répudier sa femme Cornelie, fille de Cinna.

Car par la loi tous les biens des proscrits étoient confisquez.

Quelques Ecrivains ont cru que cette vie de Cesar est imparfaite, & qu'il y manque le commencement; mais cette conjecture est très-mal fondée. Plutarque passe les commencemens de la vie de Cesar, parce que jusqu'au refus qu'il fit de répudier Cornelie en résistant à Sylla, il n'y a rien d'illustre. Il va tout d'un coup à ce qui commence à le faire remarquer.

A repudier sa femme Cornelie, fille de Cinna.] Il l'avoit épou-

La cause de la haine de Cesar pour Sylla.

entre lui & Marius, car le vieux Marius avoit épousé Julie, sœur du pere de Cesar, & de ce mariage étoit né le jeune Marius, qui par-là se trouvoit cousin germain de Cesar, dont nous écrivons la vie. Au commencement Sylla negligea cet ennemi, à cause des grandes affaires qu'il avoit sur les bras, & des grands meurtres qui l'occupoient, & qui ne lui laissoient pas le loisir de penser à celui-là. Et Cesar, qui devoit se contenter d'être ainsi oublié, osa briguer le Sacerdoce, & s'adressa au peuple pour l'obtenir, quoiqu'il fût à peine entré dans l'âge de l'adolescence, mais traversé par le crédit de Sylla, il ne réussit pas dans sa poursuite. Sylla s'étant ravisé, pensoit à le faire tuer comme tant d'autres, & sur ce que quelques-uns de ses amis lui representoient qu'il n'y avoit pas

sée, en renonçant au mariage de Cossutia, issuë d'une famille consulaire & très-riche, qu'il avoit fiancée fort jeune. Il ne voulut pas suivre l'exemple de Pison, qui pour plaire à Sylla, repudia Annia, femme de Cinna, qu'il avoit épousée.

Et Cesar, qui devoit se contenter d'être ainsi oublié, osa briguer le Sacerdoce, & s'adressa au peuple.] De sçavants Critiques ont fort bien remarqué que Plutarque se trompe ici, car il n'est pas vrai que Cesar ne brigua le Sacerdoce que sous la domination de Sylla, ni que quand il le brigua, il fût traversé par Sylla. Il paroît par l'histoire que Cesar entré dans sa XVII. année, renonçant au mariage de Cossutia qui lui avoit été promise, épousa Cornelie, fille de Cinna, & qu'alors par le crédit de Cinna & de Marius, il fut designé Prêtre de Jupiter, *Flamen Dialis*; mais ensuite Sylla, que sa victoire avoit rendu tout puissant, l'ayant fort pressé de répudier Cornelie, & ne l'ayant pu obtenir, il le priva de ce Sacerdoce; c'est ainsi que le racontent Velleius & Suetone. On peut voir sur cela les Notes de Ruauld.

de

de raiſon à faire perir un ſi jeune enfant, il leur répondit, *qu'ils n'étoient pas eux-mêmes bien ſages de ne pas voir dans cet enfant pluſieurs Marius.*

Dans Ceſar il y avoit pluſieurs Marius.

Cette parole ayant été rapportée à Ceſar, il ſe déroba, & ſe tint long-tems caché, errant çà & là dans le païs des Sabins. Un jour qu'une grande maladie le forçoit à ſe faire porter d'une maiſon dans une autre, il tomba pendant la nuit entre les mains de quelques ſoldats de Sylla, qui avoient ordre de faire une recherche exacte dans tous les lieux, & d'arrêter ceux qui y étoient cachez. Il ſe tira de ce danger en donnant deux talens au Capitaine de ces ſoldats, nommé Corneille, qui le laiſſa échaper. Il gagna promptement la mer, & ſe retira en Bithynie auprès du Roi Nicomede.

Ceſar pris par des ſoldats de Sylla, & relâché pour de l'argent.

Deux mille écus.

Il s'appelloit Cornelius Phagita.

Il ne fut pas long-tems à cette Cour, & s'étant rembarqué, il fut pris près de l'Iſle de Pharmacuſe par les pirates qui avoient déja de groſſes flotes, & un nombre infini d'autres vaiſſeaux qui gardoient tous les paſſages. D'abord ces pirates lui demanderent vingt talens pour ſa rançon, il ſe mit à rire de cette demande comme de la demande de gens qui ne ſçavoient pas quel

Ceſar pris par des pirates près de Pharmacuſe, Iſle au-deſſus de Milet.

Vingt mille écus.

Un jour qu'une grande maladie.) Ruauld a fort bien remarqué que ce paſſage avoit été mal expliqué, car Plutarque n'a pas voulu dire que la maladie de Ceſar l'avoit obligé à ſe faire tranſporter d'une maiſon dans une autre, mais que la crainte de Sylla l'obligeant à changer ſouvent de demeure, un jour qu'une maladie le forçoit à ſe faire porter &c. il explique pourquoi il n'alloit pas à pied. Cette maladie étoit une fiévre quarte, dont il avoit alors un grand accès.

Cinquante mille écus.

homme ils avoient pris, & leur en promit cinquante. Après quoi il envoya ses gens l'un dans une ville, l'autre dans une autre pour lui ramasser de l'argent, & cependant avec un seul de ses amis & deux domestiques, il demeura au milieu de ces pirates Ciliciens, les hommes les plus sanguinaires & les plus grands meurtriers qu'il y eût au monde; & il les traitoit avec tant de hauteur & tant de mépris, que toutes les fois qu'il vouloit réposer, il leur envoyoit leur commander de ne point faire de bruit.

La maniere dont il vivoit avec ces pirates.

Il fut avec eux trente-huit jours, moins comme leur prisonnier, que comme leur Prince, qui les tenoit auprès de lui comme ses gardes. Pendant tout ce tems-là il badinoit & joüoit avec eux dans une entiere securité, faisoit avec eux tous les exercices du corps, souvent même il composoit des vers & des harangues qu'il leur recitoit, & quand il voyoit qu'ils n'en étoient pas touchez, il les appelloit en face ignorans & barbares. Souvent même en riant il les menaçoit qu'il les feroit pendre. Et ils étoient ravis de cette franchise & de cette liberté, qu'ils prenoient en jeu, & qu'ils attribuoient à une simplicité de jeunesse.

Mais après que sa rançon fut venuë de Milet, & qu'elle eut été payée, il ne fut pas plûtôt relâché qu'il arma quelques vaisseaux du Port de Melos, courut sur ces corsaires qu'il trouva encore à l'ancre à la rade de l'Isle, en prit la

Une des Isles Cyclades.

plus grande partie, reprit tout l'argent qu'il leur avoit donné, & tout leur butin. Et après les avoir remis dans les prisons de Pergame, il alla trouver Junius qui commandoit pour lors en Asie, & à qui il appartenoit, comme Préteur, d'ordonner la punition de ces prisonniers. Ce Préteur, qui avoit les yeux ouverts sur leur argent, qui étoit très-considérable, répondit qu'il aviseroit à loisir à ce qu'il faudroit faire de ces malfaiteurs. Mais Cesar, qui connut son but, le laissa là, s'en retourna promptement à Pergame, & avant que Junius pût donner aucuns ordres, il fit mettre en croix tous ces prisonniers, comme il le leur avoit souvent promis dans leur Isle, lorsqu'ils pensoient qu'il ne faisoit que rire & que badiner.

Il prend une grande partie de ces pirates.

Il les fait mettre en croix.

Depuis ce tems-là, comme la puissance de Silla commençoit à baisser, les amis particuliers de Cesar le presserent de revenir à Rome. Mais auparavant il alla à Rhodes pour y étudier quelque tems sous Appollonius, fils de Molon, que Ciceron avoit aussi entendu, qui en-

Il va à Rhodes étudier sous Apollonius.

Il alla à Rhodes pour y étudier quelque tems, sous Apollonius fils de Molon.)* Selon Suetone Cesar avoit étudié à Rome sous Apollonius, avant l'avanture des pirates; mais Plutarque fait ici mal à propos deux hommes d'un seul. Apollonius n'avoit pas un pere appellé Molon, c'étoit lui-même qui avoit ces deux noms, & qui étoit appellé Apollonius Molo; c'est ainsi que le nomment Suetone, Quintilien & Ciceron lui-même, il est même souvent appellé *Molon* simplement, ce qui seroit ridicule, s'il étoit fils de Molon. Dans la vie de Ciceron Plutarque fait encore la même faute, comme le sçavant Ruauld l'a remarqué.

seignoit la Rhétorique avec beaucoup de reputation, & qui avoit d'ailleurs toutes les qualitez d'un très-honnête homme. Car on dit que Cesar étoit très-heureusement né pour parler éloquemment & pour plaider devant un peuple, & qu'il avoit cultivé cet heureux naturel avec beaucoup de soin & d'ambition, de sorte que sans contredit il tenoit le second rang, & qu'il n'avoit même renoncé au premier, que parce qu'il avoit mieux aimé travailler à se rendre le premier dans le mêtier des armes. Ce qui fit qu'il n'eut pas le tems de parvenir par le travail à cette éloquence parfaite pour laquelle il avoit de si grands talens naturels, ayant toûjours été occupé à des guerres, ou au maniement des affaires publiques, qui enfin le rendirent maître de l'Empire Romain. Aussi, longtems après dans la réponse qu'il fit au livre, que Ciceron avoit composé à la loüange de Caton, il prie ses Lecteurs *de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un Orateur parfait & qui avoit tout le loisir de s'occuper à ces sortes d'études.*

Il étoit heureusement né pour l'éloquence.

Il disputoit même le premier aux plus habiles.

Il auroit été le premier des Orateurs s'il n'avoit pas préféré d'être le premier des Capitaines.

Sa réponse au livre de Ciceron qui étoit l'éloge de Caton.

Dès qu'il fut de retour à Rome, il appella en justice Dolabella, qu'il accusa d'avoir malversé dans le Gouvernement de sa province, & la plûpart des villes de Grece lui fournirent des

Il accuse Dolabella.

Et qu'il n'avoit même renoncé au premier.) Ce passage est fort embarassé dans le texte, à cause d'un ἀλλά qui s'y est glissé mal à propos; il faut lire tout de suite: μᾶλλον ἀσχοληθεὶς ὑφεῖναι, τοὺς &c. c'est une remarque de Henry Estienne.

dépositions. Dolabella fut pourtant absous, & Cesar, pour reconnoître l'affection que la Grece lui avoit témoignée dans cette affaire, & pour lui rendre la pareille, plaida pour elle contre Antoine, qu'elle accusoit de concussion devant Marcus Lucullus, Préteur de la Macedoine, & fit tant par son éloquence qu'Antoine, se voyant sur le point d'être condamné, en appella aux Tribuns du peuple, alleguant pour fondement de son appel, qu'il n'étoit pas possible qu'il obtint justice en Grece contre les Grecs.

Il plaide pour la Grece contre Pub. Antonius.

Son éloquence dans les causes qu'il plaidoit pour les uns & pour les autres lui eut bien-tôt acquis beaucoup de credit dans Rome, en lui attirant les bonnes graces de tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi ses Citoyens, & le bon accueïl qu'il faisoit à tout le monde, sa politesse & les charmes de son commerce lui procurerent l'affection du peuple. Car il étoit d'une politesse & d'une civilité au-delà de son âge, & la somptuosité de sa table, l'excessive dépense qu'il faisoit dans sa maison, & sa magnificence dans sa maniere de vivre contribuerent beaucoup à augmenter peu à peu sa puissance, & à le pousser dans le Gouvernement.

Il acquiert beaucoup de crédit à Rome par son éloquence.

Sa grande politesse, sa civilité & sa magnificence servent beaucoup à son avancement.

Au commencement ses envieux, persuadez que les fonds pour continuer toute cette dépense, viendroient bientôt à lui manquer, & que cette grande puissance s'évanoüiroit incontinent, la négligerent, & ne se soucierent pas d'en empê-

Grande faute des envieux de Cesar.

Grande maxime de politique.

cher le progrés, quoiqu'ils la viſſent déja dans un haut point parmi le peuple. Mais quand elle fut montée au comble, qu'il n'étoit preſque plus poſſible de la détruire, & qu'on ne put plus douter qu'elle ne tendît ouvertement à bouleverſer l'Etat, & à changer toute la forme du Gouvernement, ils s'apperçurent trop tard qu'il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire, que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait, tire tout le loiſir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obſtacle, ni empêchement.

Le premier qui parut alors ſoupçonner & craindre la douceur de ſa politique comme la

Qu'il ne faut jamais regarder comme petit.] Je crois qu'il faut ajoûter οὐ au texte, & lire οὐδ' τοῦ καταφρονεῖσθαι, *mais qui*, &c. Caſaubon a lu autrement, il a retranché la négative οὐ, & a cru qu'il falloit l'expliquer de cette maniere : *Il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une choſe, que la continuation rend d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait, tire l'avantage*, &c. Mais il me paroît que le mot *d'abord*, ταχὺ, s'oppoſe à ce ſens; car la continuation ne rend pas la choſe grande d'abord, elle ne la rend telle qu'inſenſiblement & peu à peu; au reſte cette maxime de politique eſt très-ſûre, Il ne faut jamais regarder comme petit & peu conſidérable, ce qui tire des forces du mépris qu'on en fait, & qui croît inſenſiblement juſqu'à ce qu'il ne trouve plus d'obſtacle, & devient ſans remede. Combien de malheurs arrivez à des Royaumes; à des Republiques, à des Villes & à des familles même, confirment cette vérité. Ariſtote a fort bien dit : *Nôtre penſée nous trompe ſur cela, comme ce raiſonnement Sophiſtique, ſi chaque choſe eſt petite, le tout eſt petit auſſi. Mais il n'en va pas de même; le tout eſt bien composé de parties qui ſont petites, mais il n'eſt nullement petit.* Ce principe ſe trouve vrai en tout, & c'eſt ce qui n'a pas échappé à

bonnace riante, mais trompeuse de la mer, & qui découvrit la cruauté cachée sous ces manieres si polies, si aisées, si ouvertes, & si douces en apparence, ce fut Ciceron. Car il dit publiquement, *dans tous les projets que cet homme forme, & dans toute la conduite qu'il tient dans le Gouvernement, je découvre des vûës toutes tyranniques, mais,* ajoûte-t'il, *quand je vois qu'il ajuste ses cheveux si curieusement & si artistement, & qu'il se gratte la tête du bout du doigt, j'avouë que je ne puis m'imaginer qu'un tel homme se mette dans l'esprit un si malheureux dessein de renverser la République.* Mais cela ne fut dit que long-tems après.

Ciceron le premier qui découvrit la cruauté cachée sous la feinte douceur de Cesar. Ce passage de Ciceron ne paroît pas dans les ouvrages qui nous restent de lui.

La premiere marque qu'il reçut de la bienveillance du peuple, ce fut lorsqu'il disputa contre Caïus Popilius une charge de Tribun de soldats, & qu'il l'emporta sur lui, ayant été nommé le premier; & la seconde, encore plus marquée, lorsque Julie, femme de Marius, étant morte, il fit dans la place publique, en qualité de son neveu, son oraison funebre, où il étala magnifiquement ses vertus, & quand on emporta le corps, il eut l'audace de produire les ima-

Les deux premieres marques que Cesar reçut de la bienveillance du peuple.

Il fait l'oraison funebre de sa tante Julie, femme de Marius.

la prudence de Demosthéne, qui dit dans sa IV. Philipp. *La paresse & la fainéantise dans la vie des particuliers comme dans les villes, ne paroissent pas d'abord par chacune des choses qu'on a negligées, mais elles se font enfin sentir par le total.*

Et qu'il se gratte la tête du bout du doigt.) C'étoit le réproche ordinaire que l'on faisoit aux effeminez, *Ignavis*, témoin l'épigrame.

——— Digito qui caput uno
Scalpit, quid credas hunc sibi velle? virum.

Et ce vers de Juvenal.

Qui digito scalpunt uno caput.

ges de Marius, qu'on voyoit alors pour la premiere fois depuis la victoire de Sylla, Marius & tous ceux de son parti ayant été déclarez ennemis de la République. Car quelques-uns s'étant mis à crier contre Cesar, le peuple se mit de son côté à crier contre eux, & à battre des mains, marquant d'une maniere très-éclatante l'approbation qu'il donnoit à cette action, & l'admiration qu'il avoit pour son courage d'avoir après un si long-tems ramené dans la ville les honneurs de Marius, en les arrachant comme des enfers où ils étoient ensevelis.

Les Romains ne faisoient d'oraison funebre aux femmes qu'à celles qui étoient âgées.

Cesar fait celle de sa femme, quoique morte fort jeune.

C'étoit une coûtume des Romains pratiquée de tout tems de faire des oraisons funebres à toutes les femmes qui mouroient âgées. Mais on n'en faisoit point aux jeunes. Cesar fut le premier qui en fit une à sa femme décedée à la fleur de son âge. Cela lui fit un très-grand honneur, lui concilia une faveur singuliere, & porta même le peuple par la compassion à l'aimer comme un homme doux, humain, & qui avoit des mœurs.

Envoyé Questeur en Espagne.

Après qu'il eut fait les funerailles de sa femme, il fut envoyé Questeur en Espagne sous le Préteur Antistius Veter, qu'il honora toute sa vie, & dont il fit le fils Questeur à son tour quand il fut parvenu à la Préture. A son retour de cet emploi il épousa en troisiémes nôces Pompeïa, ayant de sa premiere femme Cornelie, une fille, qui depuis fut mariée au grand Pompée. Comme

Il épouse en troisiémes nôces Pompeïa, fille de Q. Pompeïus, gendre de Sylla.

il

il faisoit une dépense sans bornes, on croyoit qu'il achetoit à grands frais une gloire bien courte & bien fragile, lorsqu'il achetoit réellement à vil prix les plus grandes choses, & qu'il donnoit peu pour avoir beaucoup. On dit qu'avant que de parvenir à aucune charge il devoit la somme de mille trois cent talens. Mais après que d'un côté il eut encore beaucoup dépensé du sien dans la charge qu'on lui donna d'Intendant pour la réparation de la voye Appiene, & que de l'autre côté, ayant été fait Edile, il eut donné au peuple trois cent vingt paires de Gladiateurs, & que par la dépense énorme & par l'excessive magnificence des spectacles, des fêtes & des festins qu'il donna, il eut effacé l'éclat de tous ceux qui l'avoient précedé, il gagna si fort la bienveillance du peuple, qu'ils cherchoient tous de nouvelles charges & de nouveaux honneurs pour le récompenser.

Sa dépense sans bornes trompe les Romains.

Trois millions neuf cent mille livres.

Il gagne la bienveillance du peuple par la magnificence de ses spectacles & de ses fêtes.

Rome étoit alors partagée en deux factions, l'une de Sylla, qui étoit très-puissante, & l'autre de Marius, qui n'osoit lever la tête, & qui s'en alloit presque entierement dissipée, par le grand abaissement où elle se trouvoit. Cesar voulant

Rome partagée en deux factions.

Et que de l'autre côté, ayant été fait Edile, il eut donné au peuple trois cent vingt paires de Gladiateurs.) Suetone marque expressement qu'il avoit ramassé un très-grand nombre de Gladiateurs, mais que ce grand nombre fit si grand peur à ses ennemis, qu'on le limita, & il en donna encore moins qu'il n'avoit résolu. *Aliquanto paucioribus, quàm destinaverat, paribus.*

Cesar entreprend de relever celle de Marius.

relever & ranimer cette derniere, dans le tems que la magnificence de son Edilité faisoit le plus de bruit, & occupoit Rome, fit faire secretement des images de Marius, & des victoires chargées de trophées, & une nuit il alla les poser dans le Capitole. Le lendemain matin quand on vit ces images toutes brillantes d'or, merveilleusement bien travaillées, & qui par leurs Inscriptions faisoient connoître que c'étoient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut très-étonné de l'audace de celui qui les avoit posées, car cela n'étoit pas caché. Le bruit, qui s'en répandit d'abord, fit que tout le monde accourut à ce spectacle. Les uns crioient que Cesar affectoit la tyrannie, en ressuscitant de son chef, & si hardiment des honneurs qui avoient été enterrez par des loix & par des ordonnances publiques. Ils disoient que c'étoit-là un essay qu'il faisoit sur le peuple déja amadoué & alleché par la magnificence de ses jeux, pour voir s'il étoit assez apprivoisé par ses fêtes & par les autres excès de son ambition, pour souffrir qu'il joüât à de tels jeux, & qu'il entreprît des nouveautez si considérables. Les partisans de Marius ayant sur cela repris courage, & se fortifiant les uns & les autres, vinrent en très-grand nombre, & firent retentir tout le Capitole de leurs acclamations, & de leurs battemens de mains. Il y en eut même plusieurs, qui voyant le visage de Marius, verserent des larmes de joye. Cesar étoit élevé jus-

Il pose dans le Capitole les images de Marius avec des victoires chargées de trophées.

Jugement qu'on fit de cette action.

Les partisans de Marius reprennent courage, & élevent Cesar jusqu'aux nuës.

qu'aux nuës par tous les éloges qu'on lui donnoit, & on disoit hautement qu'il étoit le seul digne parent de Marius.

Le Senat s'assemble sur cette avanture, & Catulus Lutatius, qui de tous les Romains étoit celui qui avoit le plus de réputation & d'autorité, s'étant levé, parla très-fortement contre Cesar, & dit alors ce mot, qui a été si relevé depuis, *que Cesar n'attaquoit plus la République par des mines & des soûterrains, qu'il la battoit ouvertement par des machines.* Mais après que Cesar par ses réponses eut persuadé le Senat, tous ceux qui avoient déja pour lui une grande admiration, conçurent encore de plus hautes esperances, & l'exhorterent à ne ceder à personne en grandeur de courage, car avec l'aveu & le consentement du peuple il surmonteroit tous ses concurrens, & seroit le premier de Rome.

Le Senat s'assemble sur cette avanture.

Catulus Lutatius parle fortement contre Cesar.

Cesar lui répond, & entraîne le peuple.

Sur ces entrefaites mourut Metellus, qui étoit souverain Pontife. Ce Sacerdoce fut d'abord brigué par Isauricus & par Catulus, les deux plus illustres Personnages de la ville, & qui avoient le plus de crédit dans le Senat. Cesar ne leur ceda point, mais se presenta au peuple, & fit sa brigue de son côté. Les trois brigues paroissoient assez égales pour rendre le succès douteux. C'est pourquoi Isauricus, qui craignoit d'autant plus cette incertitude, qu'il étoit d'une plus grande dignité, envoya secretement à Cesar

Il brigue le Sacerdoce, ses concurrens.

lui offrir de grosses sommes, s'il vouloit renoncer à son ambition, & se déporter de sa poursuite. Mais Cesar répondit, *qu'il en emprunteroit encore de plus grandes, & qu'il les employeroit pour l'emporter sur lui.*

Le jour de l'élection venu, & sa mere l'accompagnant jusqu'à la porte de la ruë les yeux baignez de larmes, il l'embrassa en la quittant, & lui dit, *Ma mere, vous verrez aujourd'hui vôtre fils, ou souverain Pontife, ou banni de Rome.* Les suffrages étant donnez, après de grandes contestations, il l'emporta, ce qui jetta le Senat & les gens de bien dans une furieuse crainte, car ils ne douterent point qu'il ne portât le pleuple à tout ce qu'il y avoit de plus hardi & de plus insolent. C'est pourquoi Pison & Catulus se plaignoient hautement de Ciceron, de ce qu'il l'avoit épargné dans l'affaire de Catilina, où il avoit donné beaucoup de prise sur lui; car Catilina s'étant proposé, non-seulement de changer le Gouvernement, mais de tout bouleverser, & d'anéantir & de détruire absolument l'Empire, & se voyant soupçonné sur quelques indices assez legers, s'échappa de Rome avant que toute sa trame fût entierement éventée, & le fond de ses desseins & de ses mesures découvert, mais il laissa dans la ville Lentulus & Cethegus pour entretenir & fomenter la conjuration. Or si Cesar n'aida point en secret à nourrir leur audace, & à leur fournir les moyens de l'exécuter, c'est ce qui est incertain.

Il l'emporte.

Plaintes de Pison & de Catulus contre Ciceron.

Ce qu'il y a de bien constant, c'est que ces deux complices ayant été convaincus dans le Senat par la force & par l'évidence des preuves, lorsque Ciceron, qui étoit Consul, demanda les avis de chacun sur la punition qu'on en devoit faire, tous opinerent à la mort, mais Cesar s'étant levé, fit un long discours, qu'il avoit preparé avec soin, où il soûtenoit, *que de faire mourir des hommes de cette dignité & d'une si grande naissance, sans leur avoir fait leur procès dans les formes, cela ne lui paroissoit, ni juste, ni conforme aux coûtumes Romaines, si ce n'est dans la derniere nécessité. Que si on les gardoit dans les prisons de telles villes de l'Italie que Ciceron voudroit choisir, jusqu'à ce que Catilina fût défait, alors le Senat auroit la liberté de connoître en repos & à loisir de l'affaire de ces deux accusez, & d'en ordonner ce qui lui paroîtroit juste & raisonnable.*

Lentulus & Cethegus, complices de Catilina sont convaincus. Le Senat opine à la mort.

Cesar s'oppose à cet avis, & fait revenir la plûpart des Senateurs.

Cet avis ayant paru très-humain, & ayant été appuyé par une éloquence très-vehemente, ceux qui opinerent ensuite, s'y rangerent tous, & même la plûpart de ceux qui avoient déja opiné, changerent & revinrent à ce sentiment. Mais quand ce fut à Caton & à Catulus d'opiner, ils s'opposerent très-fortement à cet avis de Cesar, Caton sur tout, qui dans son avis appuya même sur les soupçons qu'il y avoit contre lui, & le chargea vigoureusement, de

Caton & Catulus combattent l'avis de Cesar, & l'emportent.

Alors le Senat auroit la liberté.) Il y dans le texte une faute considerable, le mot πρᾶξιν ne peut avoir lieu ici, il faut lire ὕπαρξις, comme dans un manuscrit.

ſorte que les deux complices furent livrez à l'éxécuteur, & lorſque Ceſar ſortit du Senat, pluſieurs des jeunes gens, qui accompagnoient Ciceron pour la ſûreté de ſa perſonne, coururent à lui l'épée nuë. Mais on dit que Curion l'ayant couvert de ſa robe, le ſauva de leurs mains, & que Ciceron lui-même, lorſque ces jeunes gens jetterent ſur lui les yeux comme pour recevoir l'ordre, leur fit ſigne de ne pas le tuer, ſoit qu'il craignît le peuple, ſoit qu'il jugeât ce meurtre entierement injuſte & contraire aux Loix. Et ſi cela eſt vrai, j'avouë que je ne comprends pas comment Ciceron n'en dit rien dans le traité qu'il fit ſur ſon Conſulat. Mais dans la ſuite du tems il fut fort blâmé de ne s'être pas ſervi de l'occaſion ſi favorable que cette conjoncture lui offroit, & d'avoir craint le peuple, qui favoriſoit & protegeoit extraordinairement Ceſar. Car même peu de jours après, Ceſar étant entré dans le Senat, & tâchant de ſe juſtifier des ſoupçons & des préſomptions qu'on avoit contre lui, toute l'aſſemblée ſe ſouleva, & il eſſuya de violens reproches.

Danger que Ceſar courut en ſortant du Senat.

Ciceron fait ſigne à ces jeunes gens de ne pas tuër Ceſar.

Ciceron blâmé de ne s'être pas ſervi de l'occaſion de perdre Ceſar.

Comme cette ſéance duroit plus long-tems que de coûtume le peuple allarmé vint à la porte avec de grands cris aſſieger le Senat, redemander hautement Ceſar, & commander qu'on le lui rendît. C'eſt pourquoi Caton, qui craignoit quelque remuement, & quelque nouveauté de la part des néceſſiteux de Rome, qui

Le peuple va aſſieger le Senat, & redemander Ceſar.

étoient comme les boutefeux du peuple, & qui avoient mis toutes leurs esperances en Cesar, conseilla au Senat de leur faire distribuer du bled tous les mois, ce qui n'ajoûtoit par an à la dépense ordinaire que cinq millions cinq cent mille drachmes. Ce nouvel établissement calma visiblement pour l'heure une très-grande crainte, & relâcha & dissipa la plus grande partie de la puissance de Cesar, dans le tems mê-

Ce qu'il falloit à la populace de Rome pour le bled d'un an.

Deux millions sept cens cinquante mille livres.

De leur faire distribuer du bled tous les mois.) On avoit fort mal traduit *de leur faire distribuer du bled pour un mois.* Σιτοδοσίαν ἐμμηνον, ne signifie pas *du bled pour tous les mois*; mais *le bled pour un mois, le bled pour chaque mois, cibaria menstrua*, comme parle Ciceron. On a dit de même *usura menstrua*, l'usure qui se paye tous les mois. Une marque sûre que c'est ainsi que ce passage doit être entendu, c'est que dans la vie de Caton d'Utique, Plutarque dit *que Caton persuada au Senat de gagner la populace disetteuse & toûjours ameutée pour les seditions, en la faisant comprendre dans la distribution de bled qu'on faisoit au peuple.* Cette distribution ne se faisoit pas un seul mois, mais tous les mois. La remarque suivante va faire voir combien cette erreur étoit grande.

Ce qui n'ajoûtoit par an à la dépense ordinaire, que cinq millions cinq cent mille drachmes.) Cela faisoit ce que les Romains appelloient *ducenties vicies*, c'est-à-dire *vingt-deux fois decies*, vingt-deux fois cent vingt-cinq mille livres; cette évaluation en drachmes, ou deniers Romains est fort juste. Toute la somme faisoit donc deux millions sept cent cinquante mille livres. Plutarque la fait beaucoup plus forte dans la vie de Caton d'Utique, car il la porte à mille deux cent cinquante talens, ou à sept millions cinq cent mille drachmes, qui font trois millions sept cens cinquante mille livres, à moins qu'il ne faille corriger ce passage par celui de la vie de Caton, comme Ruauld l'a cru, ou celui de la vie de Caton par celui-ci; car il n'y a pas d'apparence que Plutarque se soit contredit. Quoiqu'il en soit ce passage est très-considerable, car il nous fait juger combien Rome étoit peuplée, puisqu'il falloit au moins deux millions sept cent cinquante mille livres par an, pour fournir seulement le bled à la simple po-

Préture de Cesar.

me qu'il alloit être Préteur, & se rendre plus redoutable par cette charge. Sa Préture ne produisit pourtant aucun trouble dans l'Etat; mais il lui arriva dans sa maison une avanture fort desagréable.

Histoire de Clodius & de Pompeia, femme de Cesar

Il y avoit à Rome un jeune homme, nommé Publius Clodius, Patricien de naissance, qui vivoit avec beaucoup d'éclat, à cause de ses immenses richesses, & qui étoit d'ailleurs très-éloquent, mais qui en insolence, en audace, & en témerité, ne cedoit à aucun de ceux qui s'étoient rendus les plus célébres par leur infamie & par leur sceleratesse. Ce jeune homme devint amoureux de Pompeia, femme de Cesar, & elle n'étoit pas fâchée de cette passion. Mais l'appartement de cette jeune Dame étoit si exactement gardé, & Aurelia, mere de Cesar, femme d'une grande sagesse, observoit de si près sa belle-fille, que les rendez-vous avec ses amans étoient très-difficiles, & très-hazardeux.

Les Romains ont une Déesse qu'ils adorent

pulace; & l'on voit en même tems, par-là combien se sont trompez ceux qui ont expliqué ce passage du bled d'un seul mois. Cette somme seroit si grande, qu'elle suffiroit à nourrir la populace d'un Royaume. Au reste cet établissement de Caton ne dura point, & n'eut lieu apparamment que pour cette premiere fois.

Les Romains ont une Déesse, qu'ils adorent sous le nom de la bonne Déesse.) Ciceron nous apprend tout ce qu'on peut sçavoir de cette Déesse, & du sacrifice qu'on lui faisoit, c'est dans son oraison, *de Haraspicum responsis*, qui est contre Clodius. *Car*, dit-il, *quel sacrifice si ancien y a-t'il que celui que nous tenons de nos premiers Rois, & qui égale l'ancienneté de cette ville? Quel sacrifice si secret & si caché, que celui*

sous

ſous le nom de la bonne Déeſſe, comme les Grecs en ont une qu'ils adorent ſous le nom de *Gunaicea, la Déeſſe des femmes*. Les Phrygiens ſe l'appropriant diſent, que c'étoit la mere du Roi Midas. Les Romains prétendent que la bonne Déeſſe eſt une Dryade, qui eut commerce avec le Dieu Faune, & les Grecs aſſûrent que c'eſt celle des meres de Bacchus, qu'il eſt défendu de nommer, & que de-là vient que les femmes qui célébrent ſa fête, couvrent leurs tentes de branches de vigne, & ſelon la fable, il y a aux pieds de la ſtatuë de la Déeſſe un dragon ſacré. Mais pendant tout le tems que dure la fête, il n'eſt permis à aucun homme d'entrer dans la maiſon où l'on célébre ces ſaintes cérémonies, ni aux maris

Le culte de la bonne Déeſſe chez les Romains.

Celui de la Déeſſe des femmes chez les Grecs.

On ignore qui étoit cette bonne Déeſſe.

On donnoit pluſieurs meres à Bacchus.

Loix de ſa fête.

qui exclud non-ſeulement les regards curieux, mais encore ceux des paſſans, & où la méchanceté la plus déterminée, ni l'impudence même la plus outrée n'oſeroient entrer; c'eſt ce ſacrifice que jamais aucun mortel avant Clodius n'a violé dans aucun ſiécle. Jamais homme avant lui n'a entrepris de s'y montrer; jamais homme n'a été aſſez ſcelerat pour le mépriſer, ni pour concevoir ſans horreur la ſeule penſée d'y aſſiſter, Ce ſacrifice, qui eſt fait par les Vierges Veſtales, qui eſt fait pour la proſperité du peuple Romain, qui eſt fait dans la maiſon du premier Magiſtrat, qui eſt célébré avec des cérémonies inconnuës, & à une Déeſſe, dont il eſt défendu aux hommes de ſçavoir même le nom, &c. Puis donc que dans le tems même que cette avanture venoit d'arriver, les cérémonies de ce ſacrifice étoient entierement inconnuës au public & tenu ſecretes avec tant de religion, & le nom même de la Déeſſe ignoré de tous les hommes, faut-il s'étonner que Plutarque ne nous en diſe rien de certain? Une ſeule choſe m'embarraſſe ici, c'eſt que Ciceron nous dit qu'il étoit défendu aux hommes de ſçavoir le nom de cette Déeſſe, les femmes le ſçavoient, comment put-il être tenu ſi caché? Cela eſt bien glorieux aux Dames Romaines.

même d'y rester. Les femmes retirées en leur particulier, célébrent ces sacrifices, où elles sont, dit-on, beaucoup de choses conformes à ce qui se pratique aux mysteres d'Orphée.

Quand donc le tems de la fête est venu, le Consul ou le Préteur, car c'est chez l'un ou l'autre qu'elle doit toûjours être célébrée, sortent de leur maison, & avec eux tout ce qu'il y a d'hommes. La femme reste seule maîtresse dans sa maison qu'elle orne & approprie. La plûpart de ces cérémonies se font pendant la nuit, & ces veilles sont mêlées de beaucoup de divertissemens & de concerts de musique. Cette année-là c'étoit à Pompeïa, femme de César, à célébrer cette fête; parce que César étoit Préteur. Clodius qui n'avoit point encore de barbe, & qui par cette raison se flatoit qu'il ne seroit pas connu, prit une robe de femme, & tout l'ajustement d'une chanteuse, & alla pour entrer dans cette maison, ressemblant parfaitement à une jeune femme. Il trouva heureusement les portes ouvertes, & fut introduit sans aucune crainte par une jeune Esclave, qui étoit la confidente de cette passion. Cette Esclave l'ayant quitté pour aller avertir sa maîtresse, fut assez long-tems sans revenir, Clodius n'osa pas demeurer dans l'endroit où elle l'avoit laissé, & comme il alloit errant çà & là dans cette grande maison, évitant soigneusement les lumieres, une des femmes d'Aurelia le rencontra, & en femme, qui croyoit parler à une femme,

Clodius entre dans la maison de César déguisé en femme.

Clodius reconnu par une des femmes d'Aurelia.

elle l'agaça, & voulut joüer avec lui, il reculoit toûjours, mais elle le traîna au milieu de la salle, & lui demanda qui elle étoit, & d'où elle étoit? Clodius répondit, qu'il attendoit la Servante de Pompeïa, appellée *Abra*; mais sa voix l'ayant découvert, cette femme d'Aurelia se rapprocha promptement de la lumiere, & de la compagnie, criant, qu'elle venoit de découvrir un homme déguisé en femme. A ce cri toutes les Dames sont éperduës & effrayées, & Aurelia sur le champ fait cesser le sacrifice, couvre d'un voile les choses sacrées, & après avoir ordonné qu'on fermât soigneusement toutes les portes, elle fait elle-même la revûë dans toute sa maison avec des flambeaux, cherchant Clodius. Enfin elle le trouve caché dans la chambre de la jeune Esclave qui l'avoit introduit. Clodius reconnu par toutes les Dames, fut mis dehors. Les Dames sortirent aussi incontinent pendant la nuit, & découvrirent à leurs maris tout ce qui venoit d'arriver.

Le lendemain dès le matin le bruit se répandit par toute la ville que Clodius avoit commis un attentat horrible, & tout le monde disoit qu'il devoit être puni pour faire réparation, non-seulement à la maison qu'il avoit offensée, mais à la ville & aux Dieux. Sur l'heure même un des Tribuns l'accuse d'impieté, & l'appelle en justice. Les principaux du Senat s'élevent en même-tems contre lui, & le chargent de plusieurs au-

Il est accusé d'impieté par un des Tribuns.

Et d'inceste avec sa sœur mariée à Lucullus.

tres débauches & dissolutions, entr'autres, d'un commerce criminel avec sa propre sœur, qui étoit mariée à Lucullus. Le peuple se met entre deux, & s'opposant à ces ardentes poursuites, défend vivement Clodius, ce qui lui fut d'un grand secours auprès de ses juges, qui se trouverent tout étonnez & qui craignirent le peuple.

César répudie Pompeïa, & refuse de porter témoignage contre Clodius.

Mais César répudia aussi-tôt Pompeïa. Et ayant été appellé en témoignage contre Clodius au jugement du procès, il dit, *qu'il n'avoit aucune connoissance de tout ce qu'on alleguoit contre lui.* Comme ce discours parut fort étrange, l'accusateur lui demanda pourquoi il avoit donc répudié sa femme, *c'est*, dit-il, *parce que je veux que ma femme soit exempte même de soupçon.*

Sa réponse sur ce qu'il avoit répudié Pompeïa.

Les uns disent que César parla ainsi pensant veritablement ce qu'il disoit, & les autres croyent que ce ne fut que pour complaire au peuple, qui avoit entrepris de sauver Clodius.

Clodius absous, & comment.

Il fut donc absous, la plûpart des Juges ayant donné leurs avis sur plu-

La plûpart des Juges ayant donné leurs avis sur plusieurs affaires en même tems.] Amiot a traduit, *parce que la plûpart des Juges donna sa sentence en lettres confuses*, & je vois que le Grec dit τῶν πλείστων δικαστῶν συγκεχυμένας τοῖς πράγμασι τας γνώμας ἀποδιδόντων mot à mot, *la plûpart des Juges donnant leurs avis sur cela pêle-mêle avec beaucoup d'autres choses.* Plutarque a voulu rendre ici ce que les Latins disoient *ferre sententias per Saturam*; & comme il ne pouvoit le traduire à la letrre en sa langue, il s'est contenté de l'expliquer, & c'est ainsi que doit faire tout bon Traducteur sur les choses qui ne peuvent passer d'une langue dans une autre. Les Latins disoient *ferre sententias per Saturam*, lorsqu'en donnant son avis sur une chose, on le donnoit en même tems sur plusieurs, ce qui faisoit *Satura lex*, lorsque le peuple étoit consulté en même tems *una rogatione* sur plu-

ſieurs affaires en même tems, d'un côté pour ne pas s'expoſer au reſſentiment du peuple s'ils le condamnoient, & de l'autre pour ne pas ſe perdre d'honneur & de réputation auprès des gens de bien par une abſolution formelle.

Le Gouvernement de l'Eſpagne échut à Céſar à l'iſſuë de ſa Préture; ſes créanciers qui le virent ſur ſon départ, & qu'il n'étoit pas en état de ſatisfaire, ſe mirent à l'importuner & à crier contre lui, c'eſt pourquoi il eut recours à Craſſus, qui étoit le plus riche des Romains, & qui avoit

Céſar Gouverneur de l'Eſpagne après ſa Préture.

Ses créanciers veulent l'empêcher de partir.

ſieurs chefs. En cette occaſion ſi les Juges avoient prononcé uniquement ſur l'affaire de Clodius, & qu'ils l'euſſent condamné, ils auroient offenſé le peuple, au lieu qu'en prononçant en même temps ſur pluſieurs chefs, la choſe étoit plus couverte en quelque façon. Les inconveniens de cette maniere de juger *per Saturam* ayant été connus, elle fut abrogée par la loi Cæcilia & Didia, & les Juges furent obligez de prononcer ſéparement ſur chaque fait, ce qu'on appelloit *dividere ſententiam*; ce paſſage meritoit d'être éclairci. Je crois avoir découvert la ſource de l'erreur d'Amiot, elle vient de la vie de Ciceron, où Plutarque en parlant de cette même affaire de Clodius, paroît avoir écrit, non pas comme ici, συγκεχυμένας τοῖς πράγμασι τὰς γνώμας, mais τὰς δέλτους, συγκεχυμένας τοῖς γράμμασι, *tabulas confuſas litteris*; apparemment il a lu ici de même τοῖς γράμμασι, au lieu de τοῖς πράγμασι comme dans le paſſage de la vie de Ciceron. On verra là les remarques.

Le Gouvernement de l'Eſpagne échut à Ceſar à l'iſſuë de ſa Préture.] Ceux qui ne ſont pas verſez dans l'antiquité Romaine, croiroient ſur ce paſſage que le Gouvernement de toute l'Eſpagne échut à Céſar, ce qui eſt faux. Il n'eut que celui de l'Eſpagne ulterieure. *Ex prætura ulteriorem ſortitus Hiſpaniam*, dit Suetone. Caſaubon accuſe ſur cela Plutarque de négligence, ou il ſoupçonne qu'il y a faute au texte, & que Plutarque avoit écrit τὴν ἐκτὸς Ἰβηρίαν. On peut voir ſur cela les notes de Ruauld, animadv. xx. l'Eſpagne ulterieure comprenoit la Luſitanie & la Bétique, c'eſt à-dire, le Portugal & l'Andalouſie.

besoin de l'activité & de la chaleur de César pour se soûtenir contre Pompée. Crassus s'obligea envers les plus difficiles & les plus intraitables de ses créanciers, se rendit caution pour lui de huit cent trente talens, & procura par-là à César la liberté de partir pour son Gouvernement.

Crassus se rend caution pour lui de la somme de huit cent trente mille écus.

On dit que dans ce voyage comme il traversoit les Alpes, & qu'il passoit dans une petite ville de Barbares, qui n'avoit que peu d'habitans, & tous très-miserables, ses amis qui l'accompagnoient, lui dirent en riant & en badinant, *seroit-il possible que dans cette bicoque il y eût des brigues pour les charges & pour les emplois, des debats pour les premiers honneurs, & des envies & des jalousies entre les plus puissans?* Et que César leur répondit très-sérieusement, *Pourquoi non? Pour moi je sçai bien que j'aimerois mieux être le premier dans ce que vous appellez une bicoque, que le second à Rome.*

Réponse de César à ses amis en passant par une bicoque des Alpes.

Une autre fois en Espagne se trouvant de loisir, il se mit à lire quelque chose de la vie d'Axandre, & après avoir lû, il fut long-tems tout pensif en lui-même, & enfin il se mit à pleurer. Ses amis étonnez lui demanderent la cause de ses larmes, *Eh quoi*, leur dit-il, *ne trouvez-vous pas que c'est une chose triste pour moi, qu'Alexandre à l'âge que j'ai, eût déja conquis tant de Royaumes, & que moi je n'aye encore fait aucun exploit éclatant?* Aussi ne fut-il pas plûtôt arrivé en Espagne, qu'il commença à mettre la main à l'œuvre, de sorte qu'en peu de tems il eut assemblé dix nouvelles co-

Il se met à pleurer en lisant l'histoire d'Alexandre.

Raison qu'il donne de ses larmes.

hortes, qu'il joignit aux vingt qui y étoient déja, & avec ces troupes il marcha contre les Calleciens & les Lusitaniens, les défit & pénetra jusqu'à l'Ocean, en soûmettant des Nations qui n'avoient jamais obéï aux Romains. Et s'il sçut bien gouverner les affaires de la guerre, il ne sçut pas moins bien conduire celle de la paix; car il rétablit l'union & la concorde dans les villes, & regla très-sagement les procès & les differends qui naissoient journellement entre les débiteurs & les créanciers. Car il ordonna que les créanciers prendroient les deux tiers des revenus de leurs débiteurs jusqu'à leur entier rembourfement, & que les débiteurs joüiroient de l'autre tiers, jusqu'à ce qu'ils fussent acquittez. Ce reglement satisfit les uns & les autres, & en quittant l'Espagne, il y laissa une grande réputation, & emporta beaucoup de richesses. Il enrichit aussi ses soldats, qui très-contens de lui, l'honorerent du titre d'*Imperator*.

Exploits de César en Espagne, Galice & Portugal.

Il rétablit l'union dans les villes.

Il laisse une grande réputation en Espagne, & en emporte de grandes richesses.

C'est-à-dire, de Général.

Quand il fut arrivé en Italie, il se trouva dans un grand embarras. Les loix Romaines vouloient que ceux qui demandoient le triomphe, demeurassent hors de la ville, & que ceux qui briguoient

Loix des Romains pour ceux qui demandoient le triomphe, ou le Consulat.

Les Loix Romaines vouloient que ceux qui demandoient le triomphe, demeurassent hors de la ville.] Ces loix étoient fort sages; car comme ceux qui demandoient le triomphe, revenoient avec des troupes, ils auroient pu causer de grands désordres dans la ville s'ils y étoient entrez, & se faire décerner le triomphe par force. Au lieu que ceux qui demandoient le Consulat, étant seuls, on n'avoit rien à craindre, & il falloit que le peuple eût la satisfaction de les voir ses supplians.

le Consulat fussent dans la ville actuellement. Ne pouvant point donc concilier des Loix si opposées, car il étoit arrivé justement dans le tems de l'élection des Consuls, il prit le parti d'envoyer au Senat le prier de lui accorder la permission de briguer le Consulat par le moyen de ses amis sans entrer dans la ville. Caton s'opposa d'abord très-fortement à sa requête, en faisant valoir la loi, & quand il vit que la plûpart, gagnez par César, pensoient à la recevoir, il tâcha d'éloigner la conclusion, en gagnant du tems, & en consumant le jour entier à parler & à expliquer ses raisons. Cela fit que César se résolut à laisser là le triomphe, & à poursuivre le Consulat.

Embarras de César sur ces Loix opposées.

César laisse là le triomphe, & entre dans la ville pour briguer le Consulat.

Etant donc incontinent entré dans la ville, il prit un parti, qui abusa tout le monde, mais qui ne trompa nullement Caton, ce fut de remettre bien ensemble Pompée & Crassus, les deux plus grands, & les plus puissans personnages de Rome. César les ayant donc rendu amis, attira à lui par cette réconciliation la grande puissance de l'un & de l'autre, & on ne se donna pas de garde que par cette action, qui paroissoit au-dehors pleine d'honnêteté, il renversa entie-

Action très-politique de César qui trompa tout le monde.

Cela fit que César se résolut à laisser là le triomphe, & à poursuivre le Consulat.] En effet le Consulat valoit bien mieux pour lui, que le triomphe. Celui-ci n'étoit qu'un honneur d'un jour, au lieu que l'autre étoit une puissance de durée, qui lui donnoit le tems de venir à bout de ses desseins. César laisse là l'éclatant, & va au solide.

rement

rement la République. Car il n'est pas vrai, comme quelques-uns le pensent, que ce fut l'inimitié de Cesar & de Pompée qui causa les guerres civiles, ce fut plûtôt leur amitié, parce qu'ils ne s'unirent d'abord que pour ruiner l'Aristocratie, & quand elle fut ruinée, ils se diviserent, chacun voulant usurper la principale autorité. Caton, qui prophétisa plusieurs fois ce qui en arriveroit, n'en rapporta d'abord que la reputation d'un homme fâcheux, difficile, & qui vouloit se mêler de tout, mais dans la suite on lui rendit justice, & l'on vit que c'étoit un conseil sage, mais malheureux.

Ce ne fut pas l'inimitié de Cesar & de Pompée qui ruina la République, mais leur amitié.

Caton avoit souvent prédit ce qui arriveroit de leur union, mais il ne put être cru.

Cependant Cesar, appuïé de l'amitié de Crassus & de Pompée, & marchant entre ces deux grands personnages, qui lui servoient comme de gardes, descendit à la place, où il fut nommé Consul avec beaucoup d'éclat, & on lui donna pour Collegue Calpurnius Bibulus. Il ne fut pas plûtôt instalé dans sa charge, qu'il publia des Loix moins convenables à un Consul, qu'à un Tribun des plus séditieux & des plus insolens, car pour plaire au peuple il proposa quelques partages de terres & quelques distributions de bleds. Les principaux & les plus gens de bien du Senat s'y étant opposez de toute leur force, comme il ne cherchoit depuis long-tems qu'un prétexte, il se mit à crier & à protester *qu'on le forçoit malgré lui de recourir au peuple, & que la rigueur & l'opposition du Senat le réduisoient à la dure*

Cesar nommé Consul avec éclat.

Loix qu'il proposa pour plaire au peuple.

Opposition du Senat.

néceſſité de rechercher ſa protection; comme en effet il ſe retira vers lui.

Comment il s'aſſûre de Craſſus & de Pompée.

Là produiſant d'un côté Craſſus. & de l'autre Pompée, il leur demanda tout haut *s'ils n'approuvoient pas ſes loix*? Ils répondirent, *qu'ils les aprouvoient*. Il les exhorta donc à le ſecourir & à venir le ſoûtenir contre ceux qui s'y oppoſoient avec menaces & l'épée au poing. Ils le promirent, & Pompée ajoûta *que contre ces épées il viendroit avec l'épée & le bouclier*. Ce mot déplut extrêmement au Senat, qui le trouva peu digne de la gravité de ce perſonnage, peu conforme à la conſidération que le Senat avoit pour lui, peu convenable au reſpect qui étoit dû à cette compagnie, & au contraire le mot d'un furieux & d'un étourdi; mais il fut très-agréable au peuple.

Mot inſolent de Pompée.

Ceſar n'oublioit rien pour s'aſſûrer de plus en plus de la puiſſance de Pompée. Il avoit alors ſa fille Julie, qui étoit fiancée à Servilius Cæpio, malgré cet engagement il la fiança à Pompée, & dit qu'il donneroit à Servilius la fille de Pompée, qui n'étoit pas abſolument libre, car elle étoit promiſe à Fauſtus, fils de Sylla. Peu de tems après Ceſar épouſa Calpurnie fille de Piſon, & déſigna Piſon Conſul pour l'année ſuivante. Ce fut là que Caton cria de toute ſa force en plein Senat, & prit à témoin les Dieux & les hommes, proteſtant que c'étoit une choſe inſupportable de voir le maquignon-

Ceſar donne à Pompée ſa fille Julie fiancée à Servilius Capio, & fait épouſer à celui-ci la fille de Pompée.

Caton déclame en plein Senat contre ces mariages, dont il decouvre le but.

nage que ces gens-là faisoient des plus grandes charges par ces mariages, & comment en trafiquant de femmes ils se donnoient les uns aux autres les premieres dignitez, les Gouvernemens & le commandement des armées. Bibulus, second Consul, voyant qu'il n'avançoit rien en s'opposant à ces loix, & qu'au contraire il avoit été souvent en danger d'être tué avec Caton dans les assemblées publiques, il se renferma dans sa maison, où il passa le reste du tems de son Consulat.

Bibulus, Collegue de Cesar, se renferme dans sa maison, où il demeure le reste de son année.

Pompée d'abord après son mariage remplit la place d'hommes armez, & fit confirmer les Loix que Cesar avoit faites en faveur du peuple, & décerner à Cesar pour cinq ans le Gouvernement de la Gaule tant de-çà que de-là les Alpes, auquel il ajoûta toute l'Illyrie avec quatre legions. Caton ayant voulu s'opposer à ces reglemens, Cesar le fit prendre & mener en prison, dans l'esperance qu'il en appelleroit aux Tribuns. Mais comme il marchoit sans dire une seule parole, Cesar, qui vit que non seulement les principaux supportoient difficilement cette violence, mais encore que le peuple par respect pour la vertu de Caton, suivoit dans un morne silence & avec une contenance triste & humiliée, pria lui-même en secret un des Tribuns de tirer Caton des mains de ses Licteurs. De tous les Senateurs il y en eut très-peu qui le suivissent au Senat, les autres très-offensez, se retirerent. Et Considius, un des

Pompée remplit la place d'hommes armez, & pourquoy.

Cesar fait prendre Caton pour le conduire en prison.

Il le fait relâcher.

plus âgez de ceux qui l'avoient suivi, lui ayant dit, *que tous les autres n'avoient osé venir par la crainte où ils étoient de ses armes & de ses soldats, & toi*, lui répondit Cesar, *pourquoi la même crainte ne t'a-t-elle pas obligé aussi à gagner ta maison?* c'est lui répartit Considius, *que la vieillesse bannit de moi toute crainte; car le tems qui me reste à vivre est si court, qu'il ne demande ni ménagement, ni prévoyance*

Hardie réponse de Considius à Cesar.

Le plus honteux des decrets de Cesar, son but dans ce decret.

De tous les decrets qui furent faits sous le Consulat de Cesar, le plus honteux fut celui par lequel il fit élire Tribun du peuple le même Clodius qui l'avoit deshonoré, & qui avoit violé les secretes & mysterieuses veilles que les Dames célébroient dans sa maison; mais le dessein de ruiner Ciceron fut le seul motif qui le fit élire. Aussi Cesar ne partit pour son Gouvernement qu'après qu'il les eut broüillez, & qu'il eut fait banir Ciceron de l'Italie. Car on dit que tout cela se passa avant les guerres des Gaules. Mais les guerres qu'il fit dans la suite, & les glorieuses campagnes où il dompta les Gaules, lui aïant donné comme un nouveau commencement de vie, & l'ayant jetté dans une route toute differente du passé, le font paroître un aussi grand homme de guerre & aussi excellent Capitaine qu'aucun autre de ceux qui ont été regardez comme les meilleurs Généraux, & qui ont été le plus généralement admirez de tout le monde pour leur conduite, & pour leur courage. Car soit qu'on lui compare les Fabius, les Scipions, les Metellus, & ceux

Cesar au-dessus de tous les Capitaines Romains qui ont

de son tems, ou qui ont été peu de tems avant lui, les Syllas, les Marius, les deux Lucullus, & Pompée lui-même, *dont la gloire vole jusqu'aux cieux*, en quelque espece de vertu militaire que ce soit, on trouvera que les exploits de Cesar l'emportent sur tous les autres. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre par l'étenduë des païs qu'il a conquis; celui-ci par le nombre & par la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là par la ferocité & l'infidélité des nations qu'il a adoucies & apprivoisées; cet autre par l'humanité, la douceur & la clemence envers ses prisonniers; cet autre enfin par les présens & les bienfaits dont il a récompensé ses troupes; & que tous ensemble il les a surpassez par le grand nombre des batailles qu'il a gagnées & par la multitude infinie des ennemis qu'il a tuez; car en moins de dix ans qu'il a fait la guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cent villes, dompté trois cent nations, & combattu à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en a taillé en piéces un million, & fait un million de prisonniers. D'ailleurs il a toûjours trouvé tant d'affection & tant de bonne volonté dans ses soldats, que ceux qui sous les autres chefs ne differoient en rien des autres hommes, devenoient invincibles quand il s'agissoit de la gloire de Cesar, & couroient tête baissée aux plus grands périls avec une fureur que rien ne pouvoit ni arrêter, ni soû-

été de son tems & avant lui.

Avantages qu'il a sur chacun d'eux en particulier.

Sur tous ensemble.

L'affection & la bonne volonté de ses troupes.

tenir. Je n'en rapporterai que trois ou quatre exemples.

Grandes actions de quelques Officiers & soldats de Cesar.

Valeur d'Acilius.

Acilius dans le combat naval qui fut donné près de Marseille, s'étant jetté dans une Galere ennemie, eut d'abord la main droite abbatuë d'un coup d'épée, mais avec le bouclier qu'il tenoit de la gauche, il poussa toûjours sa pointe, & donnant dans le visage des ennemis, il les renversa tous & se rendit maître de la Galere.

Du Centurion de Cassius Sceva.

Le Centurion Cassius Sceva, au combat de Dyrrachium contre Pompée, ayant eu un œil crevé d'un trait, l'épaule percée d'un javelot, & la cuisse traversée d'un autre, & reçu sur son bouclier cent trente coups, appella les ennemis comme pour se rendre; & deux d'entre eux s'étant approchez, il abbattit l'épaule de l'un d'un grand coup d'épée, & ayant blessé l'autre au visage, il lui fit tourner le dos; & à la fin encore il se sauva, ses compagnons étant accourus à son secours.

Valeur heroïque d'un simple soldat de Cesar.

Dans la Grande Bretagne les chefs de files s'étant engagez dans un lieu marécageux & plein d'eau, & y étant fort pressez par les Barbares, un soldat de Cesar, à la vûë de ce Général, qui étoit spectateur du combat, se jetta au

Et reçu sur son bouclier cent trente coups.] Cesar qui conte lui-même cette action dans son III. Liv. de la guerre civile, dit, *deux cent trente coups*. Et il ajoûte qu'il lui donna deux cent mille sesterces (vingt-cinq mille livres) le fit passer du huitiéme rang au premier, & qu'outre les prix militaires, qu'il donna aux soldats de sa cohorte il doubla leur paye.

milieu des ennemis, & fit de si grands efforts, & tant d'actions d'une valeur éclatante, qu'il les obligea à prendre la fuite, & sauva ses Officiers. Ensuite passant le marais après tous les autres avec des peines infinies au travers de cette eau bourbeuse, partie à nage & partie à pied, enfin il gagna l'autre rive, mais sans son bouclier. Cesar plein d'admiration pour son grand courage, courut à lui avec de grands cris de joïe & de grandes loüanges pour l'accueïllir & le caresser. Mais lui tout morne, la tête baissée & le visage couvert de larmes, il se jetta à ses pieds, & lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas conservé son bouclier.

Desespoir de ce soldat pour avoir perdu son bouclier.

En Afrique Scipion ayant surpris un des vaisseaux de Cesar, que montoit Granius Petronius, qui venoit d'être fait Questeur, passa au fil de l'épée tout l'équipage, & quant au Questeur, il lui dit qu'il lui donnoit la vie. Le Questeur répondit *que ce n'étoit pas la coûtume des soldats de Cesar de recevoir la vie, mais de la donner aux autres.* Et tirant son épée il se la passa au travers du corps.

Généreuse reponse du Questeur Granius à Scipion qui lui offroit la vie.

Or ce grand courage & cette ambition de bien faire, c'étoit Cesar qui les faisoit naître, & qui les nourrissoit en eux par les grandes récompenses & par les grands honneurs dont il les combloit sans aucun ménagement, faisant voir que les richesses, qu'il amassoit dans toutes ses guerres, il ne les gardoit, ni pour satisfaire son luxe, ni pour vivre dans les plaisirs, mais qu'elles étoient

Les richesses de Cesar des prix en

reserve pour récompenser la valeur. chez lui comme des prix en reserve pour la valeur, & qu'il ne se trouvoit riche qu'autant qu'il étoit en état de récompenser ceux de ses soldats qui se rendoient dignes de ses dons; & ce qui contribuoit encore à produire ce bon effet, c'est qu'il s'exposoit le premier aux plus grands périls, & qu'il ne s'exemptoit d'aucun des travaux de la guerre.

Il s'exposoit le premier aux plus grands périls.

Il est vrai que pour ce mépris des dangers, on n'en étoit point étonné à cause de cet ardent désir de gloire, dont il étoit enflammé, mais pour sa patience dans les travaux, comme elle étoit beaucoup plus grande que ses forces ne permettoient, il n'y avoit personne qui n'en fût surpris. Car il étoit d'un temperament très-foible, gresle de corps, d'une chair blanche & molle, souvent travaillé de grands maux de tête, & sujet au mal caduc, dont il sentit la premiere attaque à Cordube en Espagne. Cependant il ne tira point de ces indispositions un prétexte de se délicater & de vivre dans la mollesse. Au contraire il chercha dans la guerre un remede à ses indispositions, en les combattant par de longues & frequentes marches, par un regime simple & frugal, & par des gîtes à l'air en rase campagne, & en endurcissant ainsi son corps à toutes les fatigues sans l'épargner.

Sa patience dans les travaux plus grande que ses forces ne permettoient.

Son temperament foible & ses indispositions.

Il cherchoit dans la guerre un remede à ses indispositions.

Le repos de Cesar étoit une action.

Quand il se reposoit, c'étoit ordinairement chemin faisant, ou dans un chariot, ou dans une litiere, mettant ainsi son repos à profit, & le réduisant

duisant en action. Le jour il alloit visiter les châteaux, les villes, les camps fortifiez ayant à côté de lui dans son chariot un des secretaires qu'il entretenoit pour faire écrire sous lui en voyageant, & derriere lui un soldat qui portoit son épée; & dans cet équipage il faisoit une si grande diligence que la premiere fois qu'il sortit de Rome avec charge publique, il arriva sur les bords du Rhône le huitieme jour.

Grande diligence qu'il faisoit dans ses marches.

Il étoit très-bon homme de cheval, & cet exercice lui étoit devenu très-aisé par l'habitude, car il s'étoit accoûtumé à pousser des chevaux à toute bride en tenant ses mains entrelassées derriere le dos. Et dans cette expédition des Gaules il s'accoûtuma à dicter des lettres en marchant à cheval, & il fournissoit en même tems à deux secretaires, & à un plus grand nombre encore selon Oppius. On prétend aussi que Cesar fut le premier qui imagina de communiquer

Excellent homme de cheval. Suetone écrit qu'il faisoit cent milles par jour dans un chariot de louage.

En marchant il dictoit à plusieurs secretaires.

On prétend aussi que Cesar fut le premier qui imagina de communiquer par lettres avec ses amis, ou dans son camp, ou à la ville) L'usage des lettres n'a été imaginé que pour écrire aux absens, & naturellement on n'écrit point à ceux qui sont dans le même lieu. Cependant il est bien difficile de croire qu'avant Cesar personne ne se fût avisé d'écrire d'un quartier de la ville à un autre quand on ne pouvoit voir les gens à qui on avoit affaire, & qu'on avoit des choses pressées à leur communiquer. On écrit même à des gens qui sont dans la même maison, quand on n'a pas le tems de descendre ou de monter à leur appartement. C'est ce qui a fait croire que Plutarque parloit ici de lettres en chiffre, & il est vrai que Cesar avoit inventé une sorte de chiffre fort nouveau, en mettant toûjours la lettre de l'alphabet

par lettres avec ses amis, ou dans son camp, ou à la ville, quand la nécessité des affaires le demandoit, & que le tems ne lui permettoit pas de s'entretenir avec eux de bouche à cause du nombre infini de ses occupations, & de la vaste étenduë du camp, ou de la ville.

Sa simplicité dans son vivre.

Pour ce qui est de sa simplicité dans son vivre & du peu de façon qu'il y faisoit, on en rapporte une preuve bien sensible. Valerius Leo, qui étoit son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, lui servit un plat d'asperges où l'on avoit mis de l'huile de senteur, au lieu de bonne huile; il en mangea tout bonnement sans faire semblant de rien, & gronda fort ses amis, qui s'en plaignirent; *car il vous devoit suffire*, leur dit-il, *de n'en point manger; & celui qui se plaint de cette grossiereté, est lui même très-grossier.*

Asperges servies à Cesar avec de l'huile de senteur au lieu de bonne huile.

Beau mot de Cesar sur cela.

Un jour dans un voyage il survint une si grande tempête, qu'il fut obligé de se retirer dans la chaumiere d'un pauvre homme, où n'ayant trouvé qu'une petite chambre, qui suffisoit à peine pour un homme seul, il dit à ses amis, *les lieux les plus honorables, il faut les ceder aux plus grands, & les plus nécessaires aux plus malades*, & laissa la chambre à Oppius, qui étoit incommodé,

Grande honnêteté de Cesar pour ses amis incommodez, & beau mot de lui sur cela.

qui étoit la quatriéme, c'est-à-dire la troisiéme après celle que le mot demandoit. Par exemple au lieu d'un a il mettoit un d, & au lieu d'un d un g, & ainsi de suite. Sueton. 56. Mais un chiffre nouveau ne fait pas qu'un homme soit inventeur des chiffres. Plutarque parle assûrément des lettres écrites dans le même lieu d'un quartier à un autre.

& voulut qu'il y couchât pendant que lui & ses amis coucheroient à la porte sous une avance que faisoit le toict.

La premiere des guerres qu'il fit dans les Gaules ce fut contre les Helvetiens & les Tigurins, qui après avoir brûlé leurs douze villes, & quatre cent villages, s'étoient avancez & vouloient passer par la Province des Romains, comme autrefois les Cimbres & les Teutons, ausquels ils n'étoient inferieurs ni en audace, ni en nombre, car ils étoient trois cent mille hommes en tout, dont il y en avoit cent quatre vingt-dix mille portant les armes. Cesar envoya d'abord contre les Tigurins Labienus, qui les rencontra sur la Saone, & les tailla en piéces. Mais comme il menoit lui-même son armée à une ville de ses alliez, les Helvetiens tomberent sur lui à l'improviste. Il

Premiere guerre de Cesar dans les Gaules.

Pour s'ôter toute esperance de retour.

Cette Province étoit du Gouvernement de Cesar

Ils étoient trois cent mille hommes en tout.] Cesar en met davantage, *On trouva*, dit il, *dans le camp des ennemis en lettres grecques le nombre de ceux qui étoient sortis en âge de porter les armes, & celui des femmes, des vieillards & des enfans. Il y avoit deux cent soixante-trois mille Suisses, trente-six mille Stulingiens, trente-deux mille Boyens, avec vingt-trois mille de Basle, & quatorze de Lausane, qui faisoient en tout trois cent soixante-huit mille personnes, dont il y avoit quatre-vingt douze mille combattans.* Liv. I. de la guerre des Gaules.

Cesar envoya d'abord contre les Tigurins Labienus.] Mais Cesar dit lui-même qu'il laissa Labienus à la garde du retranchement qu'il avoit fait depuis le lac de Géneve jusqu'au mont Jura, & que lui en personne avec trois legions il alla attaquer les Tigurins comme ils passoient la Saone, & qu'il en tua une grande partie.

Mais comme il menoit lui-même son armée à une ville de ses alliez.] A Bibracté, qui est Autun. Cesar décrit ce combat dans son premier Liv. de la guerre des Gaules. Ce fut-là que pour ôter toute esperance de

Grande bataille de Cesar contre les Helvetiens.

gagna donc promptement un lieu fort d'assiete où il assembla & rangea ses troupes; & quand on lui eut amené son cheval de bataille, *je m'en servirai*, dit-il, *après la victoire pour la poursuite, marchons seulement aux ennemis*, & alla les charger à pied.

Cesar refuse de se servir de son cheval à cette bataille, & combat à pied.

Le combat fut fort long & sanglant, & après qu'il eut rompu tout ce qui étoit en bataille, il eut encore beaucoup d'affaires à forcer leur camp, qu'ils avoient remparé de leurs chariots, & qui étoit défendu, non seulement par ceux qui étoient échappez de la défaite, & qui s'étoient ralliez derriere leurs retranchemens, mais encore par leurs enfans & par leurs femmes, qui combattant de dessus leurs chariots avec la derniere opiniâtreté, se firent tailler en piéces. De sorte que le combat, qui avoit commencé vers la septieme heure du jour, ne finit que vers le milieu de la nuit.

A ce grand exploit, qui fut suivi d'une victoire si signalée, il en ajoûta un plus grand encore; il rassembla tous les barbares, qui étoient échappez de la bataille, & qui étoient au nombre de plus de cent mille, les obligea d'aller habiter les terres qu'ils avoient abandonnées, & leur commanda de rétablir les villes, qu'ils avoient brûlées. Ce qu'il fit de peur que les peuples de la Germanie, trouvant un si bon pays sans habitans,

Il force les Helvetiens, qui étoient échappez de la bataille, à retourner dans leurs terres. Sa vûë en cela.

retraite & pour rendre le péril égal, il renvoya son cheval, & ensuite tous les autres firent de même.

ne passassent le Rhin & n'allassent s'y établir.

La seconde guerre fut contre les Germains eux-mêmes pour la défense des Celtes, quoiqu'il eût auparavant fait déclarer leur Roi Arioviste ami & allié du peuple Romain, mais c'étoient des voisins insupportables à ceux qu'il avoit soûmis, & il étoit aisé de voir que si l'occasion s'en présentoit, ils ne se contenteroient pas des terres, qu'ils avoient occupées dans la Franche-Comté, mais qu'ils voudroient encore s'étendre & envahir la Gaule entiere, dont ils chasseroient les habitans. Cesar voyant donc que la frayeur s'étoit emparée de l'esprit de ses Officiers, & sur tout des plus nobles & des plus jeunes qui n'étoient venus servir sous lui que dans l'esperance de s'enrichir & de vivre dans le luxe & dans les délices, il les assembla tous, dit à ceux

Seconde guerre de Cesar dans les Gaules.

Mais c'étoient des voisins insupportables à ceux qu'il avoit soûmis, & il étoit aisé de voir.) Ce passage doit être éclairci par ce que les députez des Celtes dirent à Cesar, & qui est rapporté dans le 1. Liv. de la guerre des Gaules. Qu'il y avoit deux factions parmi les Celtes; que les Auvergnats étoient chefs de l'une, & ceux d'Autun l'étoient de l'autre; que les premiers, aidez de ceux de la Franche-Comté, avoient imploré le secours des Germains, qui avoient passé le Rhin au nombre de quinze mille; que ceux-ci furent suivis par beaucoup d'autres, attirez par la bonté du terroir, de sorte qu'ils étoient alors six vingts mille; que ceux d'Autun avoient été battus en deux batailles, & réduits à donner leurs enfans pour ostages à ceux de la Franche-Comté; que si on n'y donnoit ordre, tous les Allemands passeroient le Rhin, & viendroient s'établir dans les Gaules, & qu'Arioviste étoit devenu si insolent & si furieux, que si les Romains refusoient de les secourir, ils seroient obligez d'abandonner leur pays pour s'affranchir de sa tyrannie.

Harangue de Cesar à ses officiers que la frayeur avoit saisis.

qui avoient peur, *qu'ils n'avoient qu'à se retirer & à ne pas s'exposer à contre-cœur, puisqu'ils étoient si mous & si lâches*, & leur déclara qu'*avec sa dixiéme legion toute seule il iroit attaquer les Barbares, car ils n'étoient pas plus redoutables que les Cimbres, ni lui moins bon Capitaine que Marius*. La dixiéme legion, touchée de cette marque d'estime, lui députa ses Officiers pour lui en marquer sa reconnoissance. Les autres legions rejetterent toute la faute sur leurs Chefs, & tous ensemble pleins d'ardeur & de bonne volonté, ils le suivirent pendant six journées jusqu'à ce qu'à la septiéme il campa à deux cent stades de l'ennemi.

Effet de cette harangue.

Cette arrivée de Cesar refroidit extrêmement l'audace d'Arioviste, car au lieu qu'il s'étoit flatté que les Romains n'auroient pas le courage de l'attendre, s'il alloit à eux, il voyoit qu'ils venoient à lui. Comme il ne s'y attendoit point, il fut étonné de la temérité de Cesar, & il vit que son armée en étoit troublée. Mais ce qui émoussoit encore plus la pointe de leur courage, ce furent les prédictions de leurs femmes, qui se mêloient de deviner; car après avoir consideré les tournoyemens & les tourbil-

Les femmes des Germains se mêloient de deviner.

Ce furent les prédictions de leurs femmes.) Il y a dans le Grec τὰ μαντεύματα τῶν ἱερῶν γυναικῶν, *les prédictions des femmes sacrées*, mais j'ai suivi ici la correction de M. de Thou, qui avoit marqué à la marge, *il faut peut-être lire* ἰδίων, au lieu d'ἱερῶν, *de leurs propres femmes*, ce qu'il confirme par le texte de Dion, qui dit αἱ γυναῖκες αὐτῶν τῶν Βαρβάρων, *les femmes mêmes des Barbares*, & par celui de Cesar, *matresfamilias eorum*.

Car après avoir consideré les tournoyemens & les tourbillons que les

ſons que les courans font dans les fleuves, & les bruits differens des eaux, elles rendoient leurs Oracles, & leur défendoient d'engager le combat avant la nouvelle Lune.

Leur divination par le tournoyement & le bruit de eaux.

Ceſar informé de cette diſpoſition où ils étoient, & voyant qu'ils ſe tenoient en repos, crut qu'il étoit plus avantageux pour lui de les aller attaquer pendant qu'ils étoient ainſi découragez, que de demeurer là ſans rien faire en attendant le tems qu'ils croyoient favorable. Il alloit donc eſcarmoucher contre eux juſques dans leurs retranchemens, & ſur les collines où ils étoient campez, & il les piqua & irrita tellement par ces inſultes, que pleins de furie ils deſcendirent dans la plaine pour donner le combat. Là ayant été défaits & mis en fuite, Ceſar les pourſuivit pendant trois cent ſtades juſ-

Germains défaits.

courans font dans les fleuves.] Plaiſante ſorte de divination, mais il n'y a rien dans la nature dont la ſuperſtition n'ait fait tirer des augures, tout parle aux ſuperſtitieux. Ceſar n'explique point le genre de divination dont ces femmes ſe ſervoient, il dit ſeulement : *Quod apud Germanos ea conſuetudo eſſet ut matresfamilias eorum ſortibus & vaticinationibus declararent utrum prælium committi ex uſu eſſet, nec ne* ; & il ajoûte qu'*en cette occaſion elles dirent que les Germains ne pouvoient pas eſperer de remporter la victoire, s'ils donnoient le combat avant la nouvelle Lune.*

Ceſar les pourſuivit pendant trois cent ſtades juſques ſur les bords du Rhin) Cela eſt inouï, trois cent ſtades font trente ſept mille cinq cent pas, c'eſt-à-dire douze lieuës à vingt-cinq ſtades par lieuë. Il y a faute au texte, d'autant plus que Ceſar ne met que cinq mille pas. *Atque omnes hoſtes*, dit il, *terga verterunt, neque prius fugere deſtituerunt quàm ad flumen Rhenum millia paſſuum ex eo loco circiter quinque pervenerunt* ; & une marque ſûre que Ceſar avoit écrit *millia quinque*, & non pas *millia quinquaginta*, comme il y a dans quelques éditions, c'eſt que ſon Traducteur

ques ſur les bords du Rhin, rempliſſant toute la plaine de morts & de dépoüilles. Arioviſte, qui avoit pris la fuite des premiers, paſſa le Rhin avec un petit nombre des ſiens dans une nacelle, qu'il trouva fort à propos attachée au rivage. On dit qu'il y eut ſur la place quatre-vingt mille morts.

Dans la Lombardie.

Ceſar, après avoir glorieuſement terminé deux grandes guerres dans cette ſeule campagne, laiſſa ſes troupes en quartier d'hyver dans la Franche-Comté ſous les ordres de Labienus, & pour avoir l'œil de plus près ſur ce qui ſe paſſeroit à Rome, il alla dans la Gaule en deçà du Pô, qui faiſoit partie de ſon Gouvernement. Car le fleuve du Rubicon ſépare le reſte de l'Italie de la Gaule qui eſt en deçà des Alpes. Là il tint les Etats, & pratiqua & gagna beaucoup de gens, car il y avoit une affluence merveilleuſe de monde, qui ſe rendoit auprès de lui pour le voir & pour lui faire la cour. Il donnoit tout ce qu'on lui demandoit, & les renvoyoit tous comblez de préſens, & encore plus de promeſſes & d'eſperances. Pendant tout le tems que dura cette expedition, Pompée ne s'apperçut pas que tantôt Ceſar défaiſoit ſes ennemis avec les armes de ſes citoyens, & tantôt qu'il gagnoit ſes citoyens avec l'argent de ſes ennemis.

Ceſar pratique & gagne beaucoup de gens par ſes preſens & par ſes promeſſes

Politique de Ceſar dont Pompée ne s'apperçoit point.

Grec a mis *ςαδια τετταράκοντα*, *quarante ſtades*, qui ſont juſtement cinq mille pas. Plutarque avoit mis apparemment *trente ſtades*, dont les Copiſtes ont fait enſuite *trois cent.*

Sur

Sur les nouvelles qu'il reçut dans la Gaule que les Belges, qui sont les plus puissans des Gaulois, & qui occupent la troisiéme partie de la Gaule, s'étoient révoltez, & qu'ils avoient levé & assemblé quantité de troupes, il marcha à eux avec une extrême diligence. Il les trouva qui pilloient & ravageoient le pays de leurs voisins, alliez des Romains, les attaqua, défit tout ce qui se trouva ensemble, les tailla en piéces, car ils ne firent pas beaucoup de résistance, & fit un si grand carnage, que les étangs & les fleuves les plus profonds furent remplis de morts, de maniere que les Romains les passoient à pied. De tous les révoltez ceux qui étoient les plus voisins de l'Ocean se rendirent sans combat.

César marche contre les Belges qui s'étoient revoltez, & les défait.

De-là il mena son armée contre les Nerviens, les plus sauvages & les plus belliqueux des Belges, qui habitoient un pays couvert de bois & tout coupé de hayes & d'arbres entrelassez. Après avoir retiré leurs biens, leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfans au fond d'une forêt, le plus loin qu'ils avoient pû de l'ennemi, dans un marais inaccessible, ils se mirent en marche au nombre de soixante mille, & allerent fondre sur César dans le tems que ses troupes étoient occupées à travailler à la clôture de leur camp, & qu'il ne s'attendoit point à cette attaque subite. D'abord ils renverserent sa cavalerie, & enveloppant sa douziéme & sa septiéme légion, ils tuerent ou mirent

Ceux de Hainaut & du Cambresis.

César attaqué par les Nerviens.

Action heroïque de César, seule cause de la victoire.

hors de combat tous leurs Officiers & Chefs de bandes. Si César n'eût arraché le bouclier à un Soldat, & que fendant la presse de ceux qui combattoient devant lui, il ne se fût jetté sur les Barbares, & que la dixiéme légion voyant du haut de la colline le danger auquel il étoit exposé, ne fût accouruë, & n'eût renversé & taillé en piéces les premiers rangs des Barbares, il ne se fût pas sauvé un seul Romain. Mais ranimez par cette audace de César, ils combattirent tous au-delà de leurs forces. Cependant avec tous ces grands efforts ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, il fallut les hâcher en piéces dans la place même qu'ils occupoient. On dit que de soixante mille il ne s'en sauva que cinq cent, & que de quatre cent Sénateurs ou Conseillers qu'ils avoient dans leur armée, il n'en échappa que trois.

Grande défaite des Nerviens.

César dit, de six cent Sénateurs.

Plutarque oublie ou obmet ce qui se passa au siége de Namur, qui est pourtant considérable.

Le Senat ordonne quinze jours de prieres & de processions pour cette victoire.

Le Sénat, sur les nouvelles de ce grand succès, ordonna quinze jours de prieres & de processions publiques pour remercier les Dieux, ce qu'on n'avoit encore jamais fait pour aucune autre victoire. Car le péril avoit paru fort grand, tant de Nations s'étant soûlevées en même-tems; & parce que c'étoit César qui

Et que la dixiéme légion,] C'est ainsi qu'il faut lire, *la dixiéme legion*, & non pas *la douziéme*, comme il est dans le texte; car César dit lui-même que ce fut la dixiéme légion qui vint à son secours, envoyée par Labienus. La douziéme avoit assez d'affaires ailleurs, & elle étoit fort pressée. Au reste ce combat est admirablement décrit dans César liv. 2.

étoit vainqueur, l'affection que le peuple lui portoit, rendit sa victoire & plus considérable & plus éclatante. Après qu'il avoit donné ordre aux affaires des Gaules au-delà des monts, il revenoit toûjours passer l'hyver autour du Pô, pour tenir la main à ce qui se passoit à Rome, où non-seulement ceux qui briguoient les charges, le trouvoient toûjours prêt à fournir aux frais, & après s'être fait élire par le moyen de son argent, dont ils s'étoient servis pour corrompre le peuple, ils faisoient ensuite dans leur Magistrature tout ce qui pouvoit augmenter sa puissance, mais encore les plus illustres & les plus grands personnages de la ville se rendoient auprès de lui à Luques, comme Pompée, Crassus, Appius Gouverneur de la Sardaigne, Népos Proconsul en Espagne. De sorte qu'il avoit autour de lui six-vingts Licteurs qui portoient les faisceaux, & plus de deux cent Sénateurs. Ils ne se séparerent qu'après avoir tenu un grand conseil, où il fut résolu que Pompée & Crassus seroient Consuls l'année suivante, & que l'on continueroit à César son Gouvernement des Gaules pour autres cinq ans, & qu'on lui fourniroit l'argent nécessaire, ce qui parut très-étrange & très-déraisonnable à tous les gens sages; car ceux même qui avoient reçu de César tant de richesses, vouloient persuader au Sénat de lui donner de l'argent, comme s'il n'en eût point eu, ou plû-

Moyen que César pratiquoit pour s'agrandir.

Grosse Cour que César avoit à Luques.

Conseil tenu à Luques entre César, Pompée & Crassus; & la délibération qui y est prise.

tôt ils le forçoient à le faire, quoiqu'il gemît en secret de ces belles Ordonnances. Il est vrai que Caton n'étoit pas présent, car ils l'avoient éloigné exprès, en l'envoyant à l'expédition de Cypre; mais Favonius le plus zélé imitateur de Caton y étoit, & voyant qu'il ne gagnoit rien à s'opposer à ces decrets, il se leva brusquement, gagna la porte, & se mit à crier au peuple. Démarche encore très-inutile, car personne ne voulut seulement l'écouter, les uns par respect pour Pompée & pour Crassus, & les autres par la faveur & par la bienveillance qu'ils portoient à César, & parce qu'ils ne vivoient que de l'esperance qu'ils avoient en lui.

Favonius le plus zélé imitateur de Caton.

César étant retourné au printems à l'armée qu'il avoit laissée dans les Gaules, il trouva une furieuse guerre allumée dans le pays; deux

César étant retourné au printems à l'armée qu'il avoit laissée dans les Gaules, il trouva une furieuse guerre allumée dans le pays.] Ce que Plutarque va dire de la guerre des Usipetes & des Tenchteres se passa sous le Consulat de Crassus & de Pompée; mais auparavant & après l'affaire de Namur qu'il a obmise, il s'étoit passé des choses considérables dont il ne fait aucune mention. En un mot Plutarque passe ici tout le troisiéme livre de César de la guerre des Gaules sans en dire un seul mot; il passe la guerre des Romains dans le Valais; la revolte de ceux de Vannes & leur défaite; la défaite de ceux d'Evreux, de Lisieux & de Coutance; la conquête de la Gascogne, & les courses de César sur les terres de Teroüenne & de Gueldres. Il est vrai que la plûpart de ces choses furent executées par ses Lieutenans Galba, Crassus, Titurius Sabinus; mais la bataille navale contre ceux de Vannes, où César étoit, la réduction de cette place, & son expedition contre ceux de Teroüenne & de Gueldres méritoient qu'il en dît un mot en passant, quand ce n'auroit été que pour marquer la suite & la liaison des faits.

grandes nations des Germains, les Usipetes & les Tenchteres avoient passé le Rhin pour s'emparer des terres qui sont en deçà. Et sur la bataille que César leur donna, il écrit lui-même dans ses Commentaires, que ces Barbares lui ayant envoyé des Députez, & ayant obtenu de lui une suspension d'armes, ne laisserent pas de l'attaquer en chemin, & qu'avec huit cent chevaux ils en mirent en fuite cinq mille de sa cavalerie, qui sur la foi donnée ne se doutoient de rien, & ne s'attendoient pas à cette attaque; que le lendemain ils lui envoyerent de nouveaux Députez, comme pour excuser le passé, & pour faire prolonger la tréve, mais en effet pour le tromper encore, s'ils en trouvoient l'occasion; qu'il les fit arrêter, & marcha contre les Barbares, estimant que c'étoit une simplicité & une pure folie de se picquer de foi avec des gens si perfides, & qui venoient de commettre une si grande infidelité. Tanusius écrit que lorsque le Sénat ordonna des prieres & des pro-

Guerre contre les peuples de la Mak & de la Westphalie, & ceux de Munster & de Cléves.

Cinq mille chevaux de César mis en fuite par huit cent chevaux de ces Barbares.

C'est Tanusius Geminius, grand ami de Ciceron, il avoit écrit une histoire & des annales.

Il écrit lui-même dans ses Commentaires.] Le texte porte, *dans ses Ephemerides*. Et par-là on voit que Plutarque appelle ici les *Ephemerides*, les Commentaires de César. Et c'est ce que Ruaud lui a reproché. Car ce sont deux ouvrages très-differens. Les Ephemerides de César étoient des Journaux, où il avoit marqué ce qui lui étoit arrivé jour par jour, & ses Commentaires sont une histoire suivie de ses expeditions, année par année. Ces derniers sont ὑπομνήματα, & les autres ἐφημερίδες, *diurna*. Servius parle de ces Ephemerides, & en rapporte une avanture singuliere qui étoit arrivée à César. Plutarque ne devoit donc pas confondre ces deux ouvrages. On peut voir sur cela la remarque de Ruauld, Animadv. XXI.

Caton est d'avis qu'on livre César aux Barbares, pour avoir violé la tréve.

cessions pour cette victoire, Caton fut d'avis qu'il falloit livrer César aux Barbares pour détourner de dessus la ville la punition dûë au violement de la tréve, & pour la faire tomber sur la tête de son auteur.

Grande défaite de ces Barbares.

De tous ceux qui avoient passé le Rhin il y en eut quatre cent mille qui furent taillez en piéces. Les autres qui se sauverent de cette défaite en très-petit nombre, & qui repasserent ce fleuve, furent recueïllis par les Sicambres, autre nation des Germains. César profitant de ce prétexte, d'ailleurs avide de gloire, & ravi d'être le premier des Romains qui eût passé le Rhin avec une armée, bâtit un pont sur ce fleuve, qui est fort large, qui en cet endroit-là répand fort loin ses eaux des deux côtez, & dont le cours est fort roide & fort rapide, de sorte que les grosses piéces de bois & les troncs d'arbres, que les ennemis jettoient dans le courant, étant poussez avec impetuosité contre le pont par la violence de l'eau, portoient de si grands coups aux pieux qui le soûtenoient, qu'ils les rompoient ou les ébranloient: Mais pour les défendre contre ce choc, il arma au

César bâtit un pont sur le Rhin, & est le premier des Romains qui passe ce fleuve.

César profitant de ce prétexte.] La cavalerie ennemie qui ne s'étoit pas trouvée au combat, s'étoit retirée chez les Sicambres. César envoya sommer ces peuples de lui remettre cette cavalerie, qui lui avoit fait la guerre; ils répondirent que la domination Romaine finissoit au Rhin, & que comme il ne vouloit pas que les Germains passassent le Rhin malgré lui, il n'étoit pas juste non plus qu'il voulût étendre sa domination au-delà de ce fleuve.

pied ceux du haut d'un éperon, qui s'avançant contre le courant, soûtenoit & détournoit tout ce qui venoit donner contre, & ceux d'en-bas, il les appuya chacun de grosses piéces de bois en forme d'arcboutans pour les soûtenir contre la violence des vagues. Et par ce moyen ayant calmé la fureur du fleuve, qui s'élevoit contre ce pont, il fit voir un spectacle au-delà de toute croyance, ce pont parfait & achevé en dix jours. Il fit donc passer son armée, sans que personne osât s'y opposer. Car les Sicambres & les Sueves mêmes, les plus belliqueux & les plus aguerris de tous les Germains, s'étoient retirez dans le fond de leurs forêts & de leurs profondes valées. César, après avoir brûlé & saccagé leur pays, & secouru & fortifié les alliez des Romains, repassa en Gaule, & fit rompre son pont, n'ayant employé que dix-huit jours en tout dans la Germanie.

Pont de César achevé en dix jours.

Les Ubiens.

La promptitude de l'expedition de la Germanie.

Son expédition contre la Grande Bretagne est d'une audace qu'on ne sçauroit trop admirer, car il fut le premier des Romains qui pénetra avec une armée jusqu'à l'Ocean Occidental, & qui embarquant des troupes sur la mer Atlantique, porta la guerre dans cette isle, & lorsque l'on doutoit même de son existence, à cause de

Audace de l'expedition d'Angleterre.

César le premier des Romains qui pénetra jusqu'à l'Ocean Occidental avec une armée.

Ayant calmé la fureur du fleuve.] La leçon du texte γαληνώσας peut se soûtenir, mais je préfere celle d'un manuscrit, où on lit χαλινώσας *ayant mis un frein à la fureur du fleuve.* Cela est plus élegant.

Et lorsque l'on doutoit même

l'excessive grandeur qu'on lui donnoit, & qu'elle étoit un sujet de contestation & de dispute entre les Historiens, dont la plûpart soûtenoient que son nom & tout ce qu'on en disoit, étoient des fables, qu'elle n'avoit jamais été, & qu'elle n'étoit point, il entreprit de la conquerir, & d'étendre l'Empire Romain au-delà de la terre habitable. Il fit deux expéditions dans cette isle; & par les divers combats qu'il y donna, il fit plus de mal aux ennemis, qu'il ne fit de bien à ses troupes, car il n'y avoit rien de bon à gagner avec des peuples si pauvres, & qui menoient une vie si miserable. Il ne finit donc pas cette guerre si heureusement qu'il le désiroit; mais ayant seulement reçu du Roi du pays des ôtages, & reglé les impôts que l'isle devoit payer, il retourna dans la Gaule.

Plutarque exagere ici un peu trop.

Deux expeditions de César en Angleterre.

En y arrivant il trouva des lettres qu'on étoit sur le point de lui porter dans l'isle, & que ses amis lui écrivoient, pour lui apprendre la mort de sa fille qui étoit morte en couches chez son mari Pompée, ce qui causa une très-grande douleur & à Pompée & à César. Leurs amis communs en furent aussi fort troublez,

Mort de sa fille Julie, femme de Pompée.

de son existence, à cause de l'excessive grandeur qu'on lui donnoit.] Comment les Romains auroient-ils douté de l'existence de l'Angleterre, puisqu'elle avoit envoyé sans cesse des secours aux Gaulois. On ne doutoit donc point de l'existence de l'isle, mais on doutoit des grandes choses qu'on en disoit; car la fable se jouë des choses inconnuës, comme d'un domaine qui lui appartient.

voyant

voyant que par cette mort l'alliance qui étoit entre ces deux personnages, & qui entretenoit la paix & la concorde dans l'Estat d'ailleurs malade, & travaillé par des divisions secretes & toutes prêtes à éclater, étoit entierement rompuë. Car même l'enfant dont elle étoit accouchée, & qui, s'il eût vêcu, eût pû encore entretenir leur union, mourut peu de jours après sa mere. Le peuple, malgré les Tribuns, enleva le corps de Julie, & le porta dans le champ de Mars, où elle fut enterrée.

L'enfant dont elle étoit accouchée meurt peu de jours après.

Cesar ayant été contraint de partager son armée en plusieurs corps à cause de son excessive grandeur, & de la distribuer dans plusieurs quartiers des Gaules, afin qu'elle y passât l'hyver, reprit le chemin d'Italie, selon sa coûtume. Mais il ne fut pas plûtôt parti que toute la Gaule se soûleva, & que plusieurs grosses armées s'étant mises en campagne, allerent atta-

Soulevement de toute la Gaule.

Cesar ayant été contraint de partager son armée en plusieurs corps à cause de son excessive grandeur.] Il avoit huit legions ensemble. Cesar dit lui-même Liv. v. que la secheresse avoit mis la disette dans le pays, ce qui l'obligea de répandre ses troupes pour les faire subsister, & ils ne les quitta qu'après qu'elles se furent bien retranchées & établies dans leurs quartiers. Le seul reproche qu'on puisse peut-être faire à Cesar, c'est d'avoir pris des quartiers trop éloignez, & qui ne pouvoient s'entre-secourir assez promptement. Cesar semble avoir voulu prévenir ce reproche en écrivant dans son v. Liv. que toutes ces legions, à la reserve d'une qui étoit plus éloignée & dans un pays tranquille, où il n'y avoit rien à craindre, étoient renfermées dans l'espace de cinq cent mille pas, ou vingt-cinq ou trente lieuës. Mais les Géographes y en trouvent davantage.

quer les Romains dans leurs quartiers, & les insulter jusques dans leurs retranchemens. Les plus vaillans de ces revoltez, & ceux qui étoient en plus grand nombre sous la conduite d'Ambiorix, allerent fondre sur le camp de Cotta & de Titurius Sabinus, & taillerent en piéces la legion & les cinq cohortes qu'ils commandoient.

Les Gaulois sous la conduite d'Ambiorix, vont attaquer les quartiers des Romains.

Après cette victoire ils allerent avec soixante mille hommes attaquer la legion, qui étoit aux ordres de Ciceron dans un autre camp à cinquante milles du premier. Et peu s'en fallut qu'ils ne le forçassent, presque tous ceux qui

Et taillerent en piéces la legion & les cinq cohortes.] Plutarque passe ceci trop legerement, & ne dit pas un mot de la perfidie d'Ambiorix, qui mérite d'être relevée, car c'est ici ce qu'il y a de plus instructif. Ambiorix, après avoir taillé en piéces ceux qui étoient sortis pour couper du bois & des fascines, alla attaquer le camp; mais ayant été repoussé avec perte, il demanda qu'on lui envoyât quelqu'un pour traiter avec lui. Il fait semblant d'être des amis de Cesar, & comme ami de Sabinus il lui conseilla de pourvoir de bonne heure à sa retraite, parce que les Germains avoient passé le Rhin en grand nombre, & qu'ils tomberoient sur lui en deux jours. Ce rapport fait au camp il y eut grande contestation. Cotta s'opposoit au dessein de se retirer, mais Sabinus l'emporta. Ils décampent à la pointe du jour, & ils ne sont pas plûtôt en marche qu'ils sont enveloppez par les Gaulois, & taillez en piéces.

Et peu s'en fallut qu'ils ne le forçassent.] Car ils lui donnerent plusieurs assauts sans relâche. Enfin Ambiorix voulut surprendre Ciceron, comme il avoit surpris Cotta & Sabinus. Mais Ciceron ne fut pas si crédule, sçachant bien que jamais il ne faut prendre conseil de son ennemi. L'attaque recommença avec une nouvelle furie; & ce fut-là que se passa l'avanture des deux braves Centurions Pulfion & Varenus, aventure aussi agréable que les plus belles fictions de la Poësie.

le défendoient ayant été blessez en plusieurs assauts, & faisant plus que leurs forces ne pouvoient permettre, car les malades & les blessez ne se donnoient aucun relâche ni jour ni nuit.

César, qui étoit déja fort loin, ayant été enfin averti de l'état où Ciceron se trouvoit, revient sur ses pas en toute diligence avec sept mille hommes, qu'il assembla à la hâte, & marcha à grandes journées pour le degager. Les assiegeans informez de son approche levent le siege, & avec toutes leurs forces ils vont au-devant de lui, méprisant le petit nombre de ses troupes, & comme seurs de l'enlever. Cesar, pour les tromper, fit semblant de fuir devant eux, & ayant gagné un poste commode pour une petite troupe qui est forcée de se défendre contre une grande multitude, il travailla à s'y retrancher, défendit à ses gens de tenter aucun combat, & de sortir pour escarmoucher, & leur commanda d'élever leurs remparts, & de bien boucher leurs portes pour faire paroître & plus de foiblesse & plus de frayeur, & pour attirer par-là le mépris des barbares. Cela réüssit comme il l'avoit pensé; les Gaulois viennent à la débandade attaquer le rempart avec insolence. Alors Cesar, qui tenoit ses legions & sa cavalerie toutes prêtes, sort tout à coup par toutes

Cesar retourne sur ses pas pour dégager Ciceron.

Les barbares méprisent le petit nombre de ses troupes, & marchent contre lui, avec soixante mille hommes.

Les Gaulois viennent à la debandade attaquer le rempart.) Au lieu de βάλλοντας, il faut lire comme dans un Manuscrit, προσβάλλοντας.

les portes, & les surprend tellement qu'ils prennent la fuite, & qu'il en fait une terrible boucherie. Ce grand succès appaisa toutes les révoltes des Gaulois dans ces quartiers-là, outre qu'il passa tout l'hyver dans les Gaules, & qu'il alloit en personne dans tous les endroits suspects, prenant soigneusement garde à toutes les nouveautez, & les prévenant par sa presence; car pour remplacer les legions qu'il avoit perduës, il en reçut trois d'Italie, dont deux étoient des legions que Pompée lui prêtoit, & une qu'il avoit nouvellement levée dans la Gaule autour du Pô.

Sur ces entrefaites dans le fond des Gaules les semences de révolte, qu'on avoit déja jettées depuis long-tems en secret parmi les peuples du pays les plus belliqueux, & qui étoient nourries & entretenues par les chefs les plus redoutables & les plus puissans, pousserent tout à coup & produisirent la plus grande & la plus terrible de toutes les guerres qu'on eût encore vuës, tant par le grand nombre des troupes qu'ils avoient ramassées de toutes parts, & par la quantité d'armes qu'on avoit assemblées, & des grands fonds qu'ils avoient faits, que par le

Nouvelle guerre des Gaules plus redoutable que toutes les autres.

Sur ces entrefaites.) Plutarque passe encore ici tout le sixieme Liv. des Commentaires de Cesar, où il y a pourtant des choses considérables qui se passerent entre la derniere victoire de Cesar & l'affaire de Vercingentorix qu'il va conter, comme la défaite de ceux de Treves, le second passage du Rhin par Cesar, & la poursuite d'Ambiorix.

nombre des places fortes qu'ils avoient occupées, & par la difficulté des lieux où ils s'étoient retirez, joint qu'on étoit alors dans la plus rude saison de l'année, on voyoit par tout les fleuves couverts de glace, les forêts chargées de neiges, les campagnes devenues des étangs par les débordemens des torrens & des rivieres, & les chemins cachez ici sous les monceaux de neiges, & là sous des marais & des eaux debordées, qui en déroboient la vûë & la connoissance.

Grandes difficultez de cette guerre.

Il paroissoit donc absolument impossible que Cesar s'opposât aux desseins des Gaulois, redoutables d'ailleurs par leur nombre, car il y avoit plusieurs nations, qui s'étoient liguées sur les sermens les plus solemnels. Les plus considérables de ces nations, & celles qui avoient tout mis en mouvement, c'étoient les Arverniens & les Carnutes; & ils avoient donné toute la conduite & l'intendance de cette guerre à Vercingentorix, dont les Gaulois avoient assassiné le pere, parce qu'il vouloit se faire Roi. Vercingentorix donc, déclaré Général, partagea ses troupes en plusieurs corps, sur lesquels il établit plusieurs Capitaines sous lui, & attira dans son parti tout ce qui est jusqu'à la Saone, à dessein de faire prendre les armes tout d'un coup à

Les Arveriens, ceux d'Auvergne, sur tout ceux de Clermont & de S. Flour.

Carnutes, ceux de Chartres & d'Orleans.

Vercingentorix declaré Général des Gaulois.

Et attira dans son parti tout ce qui est jusqu'à la Saone.) Il y a dans le Grec, *jusqu'à la mer Adriatique*, πρὸς τὸν Ἀδρίαν, mais dans d'autres exemplaires, on trouve πρὸς τὸν Ἄραρα, *usque ad Ararim*, *jusqu'à la Saone*. Ce qui est la véritable leçon, comme les plus sçavans critiques l'ont remarqué.

toute la Gaule pendant que tout se préparoit à Rome pour se soulever contre Cesar. Et s'il avoit attendu un peu plus tard, & que Cesar eût été engagé dans les gueres civiles, la frayeur qu'il auroit répanduë dans toute l'Italie, n'auroit pas été moindre que celle qu'y avoient autrefois semée les armes des Cimbres.

Grande qualité de Cesar pour la guerre.

Mais Cesar, qui de tous les Capitaines du monde étoit celui qui sçavoit le mieux se servir de tout ce qui pouvoit être utile à la guerre, & sur tout profiter du tems, n'eut pas plûtôt appris cette révolte générale, qu'il partit en diligence. Par la promptitude de sa marche, faite avec un travail incroyable au milieu de l'hyver le plus rude, il fit voir aux Barbares qu'il avoit avec lui une armée invincible, & que rien ne pouvoit arrêter. Car lorsqu'il auroit paru même incroyable qu'un courier fût venu en plusieurs jours du lieu où il étoit jusqu'à eux, on le voyoit arrivé en beaucoup moins de tems avec toute son armée, ravageant leur pays, détruisant leurs châteaux, forçant leurs villes, & recevant tous ceux qui venoient se rendre à lui, jusqu'à ce que les Eduens s'étant aussi revoltez, eux qui s'appelloient auparavant freres des Romains, & qui étoient fort honorez parmi eux, & s'étant joints aux autres Gaulois, jetterent l'épouvante & le découragement dans ses troupes. Voilà pourquoi il décampa très-promptement, traversa le pays des Lingons

Promptitude incroyable de sa marche.

Peuples des Dioceses d'Autun, de Lyon, de Mascon, de Châlons sur Saone & de Nevers.

Le Diocese de Langres.

pour s'approcher des Sequaniens, qui étoient ses amis, & plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. *Peuples du Diocese de Besançon.*

Les ennemis qui l'avoient suivi, fondirent sur ses troupes dans leur marche, & les environnant avec plusieurs milliers de combattans, ils tomberent en même tems avec toute leur cavalerie sur ses aîles & sur le front de son corps de bataille. Cesar sans s'étonner, partage de même sa cavalerie en trois corps, & soûtient les efforts des Barbares. On se bat en même tems par tout avec beaucoup d'acharnement. Enfin Cesar par le courage des Germains, qu'il entretenoit dans ses troupes, & qui gagnerent le haut d'une colline, rompit les Gaulois, & après un combat fort long, & fort opiniâtre, il remporta par tout l'avantage. Mais il semble qu'au commen-

Les ennemis, qui l'avoient suivi, fondirent sur ses troupes dans leur marche.) Ce passage est très-difficile dans l'original, parce qu'il est trop abregé. Les interprêtes s'en sont mal tirez, parce qu'ils n'ont pas consulté l'endroit de Cesar, que Plutarque a eu en vûë, c'est dans le livre VII. J'espere que le Lecteur me sçaura quelque gré de l'avoir éclairci par l'original même.

Enfin par le courage des Germains.] Il y a dans le Grec τοῖς μὲν ἄλλοις καταπολεμῶν, ce qui ne peût être entendu, au moins je ne l'entends point; je suis persuadé qu'il y a là une faute très considérable, & qu'il faut lire τοῖς Γερμάνοις καταπολεμῶν, & cela sur le texte même de Cesar, qui dit en propres termes que les Germains ayant gagné le haut d'une colline, & en ayant chassé les Barbares, furent cause que tout le reste prit la fuite: *Tandem Germani ab dextro latere summum jugum nacti hostes loco depellunt*, &c. liv. 7. C'est sur cela que Plutarque dit τοῖς Γερμάνοις καταπολεμῶν ἐκράτησε, ce qui est très-Grec pour dire, *il vainquit en achevant leur défaite par le moyen des Germains*.

cement de cette guerre il reçut quelque échec ; car les Arverniens montrent encore dans un de leurs Temples une épée, qui y est appenduë, comme une dépoüille gagnée sur Cesar. Il est vrai que long-tems aprés, comme on la montroit à Cesar, il se prit à rire, & ses amis le pressant de la faire ôter, il ne le voulut jamais, la regardant comme une chose sacrée.

Alise près de Flavigny.

Cependant ceux qui s'étoient sauvez se retirent avec leur Roi Vercingentorix vers Alexie où ils se renferment. Cesar les y suit, & campe le lendemain devant la place, quoi qu'elle lui parût imprenable tant à cause de la force & de la hauteur de ses murailles, qu'à cause du grand nombre de troupes qui la défendoient. Pendant le siege il se trouva exposé à un danger si grand que l'imagination en est étonnée, & qu'on ne sçauroit l'exprimer, car tout ce qu'il y avoit de plus braves gens dans toute la Gaule s'étant assemblé, vint en armes au secours de la place, au nombre de trois cent mille combattans, & ceux qui étoient dedans, montoient à plus de soixante dix mille hommes de bonnes troupes. De sorte que Cesar enfermé & assiegé au milieu de deux si puissantes armées, fut forcé de se retran-

Au nombre de trois cent mille combattans.) Par la revûë génerale qui se fit dans l'Etat d'Autun, on trouva qu'il y avoit huit mille chevaux, & deux cent quarante mille hommes de pied. Quelle apparence que Cesar pût resister à une si nombreuse armée, sur tout ayant à se défendre en même tems contre ceux de la ville, qui étoient au nombre de plus de soixante dix mille hommes ?

cher

cher & de se couvrir de deux circonvallations, l'une interieure contre ceux de la place, & l'autre exterieure contre le secours; car si ces deux puissances se fussent jointes, ç'en étoit fait de Cesar. C'est donc avec beaucoup de raison & de justice que ce siége d'Alexie lui a fait plus d'honneur, & lui a acquis plus de réputation & de gloire que tous ses autres exploits, car il n'y en a point où son habileté, son grand sens, & son audace paroissent avec plus d'éclat. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que Cesar déroba aux assiégez la connoissance de la venuë d'un si grand secours, & qu'ils n'en sçûrent rien qu'après qu'il eût défait cette multitude dans un grand combat, & une chose plus surprenante encore, c'est que ses troupes même, qui gardoient la circonvallation interieure du côté de la ville, n'apprirent sa victoire que par les cris des hommes & par les lamentations des

Le siége d'Alexie fait plus d'honneur à Cesar que tous ses autres exploits.

Cela n'est ni vrai ni vraisemblable.

C'est que Cesar déroba aux assiégez la connoissance de la venuë d'un si grand secours,] Je ne sçai pas quels mémoires Plutarque a suivis, car Cesar lui-même dit que comme on voyoit de la ville tout ce qui se passoit au-dehors, les assiégez sortirent pour feliciter les autres de leur venuë. Comment Plutarque a-t'il pu concevoir qu'on ait caché aux assiégez l'arrivée d'un secours de trois cent mille hommes? Cela est impossible. Il va encore plus loin, il dit que les troupes même de Cesar qui gardoient la circonvallation interieure, n'apprirent sa victoire que par les cris des hommes, & par les lamentations des femmes d'Alexie; & cela est encore contraire au rapport de Cesar, qui écrit qu'il avoit mis son armée en bataille sur l'une & l'autre circonvallation, afin que chacun sçût le poste où il devoit combattre. Plutarque avoit vu sans doute quelque relation infidelle, mais il devoit consulter le véritable original, puisqu'il lui étoit connu.

femmes d'Alexie, qui voyoient des deux côtez de la ville quantité de boucliers ornez d'or & d'argent, grand nombre de cuiraſſes ſoüillées de ſang, quantité de vaiſſelle d'or & d'argent, & pluſieurs pavillons Gaulois, que les ſoldats Romains portoient dans leur camp, ſi grande fut la promptitude avec laquelle toute cette grande puiſſance s'évanoüit, & ſe diſſipa comme un fantôme ou comme un ſonge, la plus grande partie ayant été tuée dans le combat.

Alexie ſe rend.

Les aſſiégez, après s'être fait beaucoup de peine à eux-mêmes & en avoir beaucoup fait à Ceſar, ſe rendirent enfin, & leur Général Vercingentorix, ayant pris ſes plus belles armes, & un cheval magnifiquement harnaché, ſortit des portes, & après avoir fait quelque paſſade autour de Ceſar, qui étoit aſſis ſur ſon tribunal devant ſon camp, il mit pied à terre, dépoüilla ſes armes & vint ſe mettre aux pieds de Ceſar, où il demeura dans un profond ſilence juſqu'à ce que Ceſar le donna en garde à ſes gens afin qu'on le reſervât pour ſon triomphe.

Vercingentorix va ſe mettre aux pieds de Ceſar.

Mit pied à terre.) La leçon vicieuſe du texte a trompé les Interpretes, & leur a fait dire une choſe de très-mauvais ſens; il y a ἔτα ἀφελόμενος τῦ ἵππυ. L'Interprete Latin a traduit, *deinde ablato equo, enſuite ſon cheval lui étant ôté*, & Amiot, *puis deſcendant à pied, ôta tous les ornemens à ſon cheval.* Tout cela eſt également mauvais; ils devoient ſentir que le mot ἀφελόμενος eſt corrompu. Qui a jamais oüi dire qu'un homme qui va ſe rendre, ôte les ornemens à ſon cheval, ou qu'on lui ôte ce cheval avant qu'il en deſcende lui-même? Plutarque avoit écrit εἶτα ἀφαλλόμενος ἵππυ. *Enſuite ſautant de ſon cheval à terre*; & c'eſt ainſi qu'on lit dans un manuſcrit.

Cesar & Pompée ne cherchent qu'à se détruire.

Il y avoit long-tems que Cesar avoit formé le dessein de détruire Pompée, comme aussi Pompée de son côté n'avoit en vûë que de ruiner Cesar. Car Crassus, qui étoit seul, qui, comme un Athlete, pouvoit prendre la place de l'un des deux qui viendroit à manquer, & faire tête au survivant, ayant été tué par les Parthes, il ne restoit d'autre parti à Cesar pour se rendre très-grand, que de détruire celui qui l'étoit, & celui-ci pour empêcher sa perte, que d'ôter du monde celui qu'il craignoit. Il est vrai qu'il n'y avoit pas long-tems que Pompée s'étoit avisé que Cesar étoit à craindre, car il l'avoit toûjours méprisé, dans la pensée qu'il ne lui seroit pas bien difficile de rabaisser & de perdre celui qu'il avoit lui-même élevé. Mais Cesar au contraire ayant toûjours eu ce but dès le commencement, de ruiner tous ses rivaux, fit comme un Athlete, qui va courir la campagne pour se fortifier & s'exercer, il s'éloigna de Rome, & en s'exerçant dans toutes ces guerres des Gaules, il aguerrit & fortifia son armée, & augmenta sa réputation par ses grands exploits, jusqu'à le disputer au grand Pompée, de sorte qu'il n'attendoit plus que des occasions pour éclater & pour exécuter son entreprise.

Cesar comparé à un Athlete qui va courir la campagne pour s'exercer.

Il ne restoit à Cesar d'autre parti pour se rendre très-grand, que de détruire celui qui l'étoit, & à celui-ci pour empêcher sa perte.) Il ne faut pas s'imaginer que Plutarque approuve & autorise cette damnable politique, il ne parle ainsi que selon les vûës de ces ambitieux, qui ne pouvoient s'élever que sur la ruine l'un de l'autre,

Pompée lui en fournit bientôt des prétextes de son côté, & il en tira encore de nouveaux des conjonctures & du mauvais gouvernement qui étoit à Rome, où l'on souffroit que ceux qui briguoient les charges, missent au milieu de la place des tables, & qu'ils achetassent publiquement à beaux deniers comptans avec une impudence horrible les suffrages du peuple, qui après avoir honteusement trafiqué de son suffrage, venoit aux assemblées, non donner simplement sa voix à celui qui l'avoit payé, mais combattre pour lui avec des armes offensives. Et il arrivoit souvent qu'ils ne se séparoient qu'après avoir soüillé de sang & de morts le tribunal, laissant toûjours la ville dans l'anarchie comme un vaisseau sans pilote & sans gouvernail; de maniere que ceux qui avoient du sens, auroient été bien satisfaits s'ils avoient pû se promettre qu'une si grande démence, une si furieuse confusion, & une tourmente si horrible ne les jetteroient pas dans un état pire encore que la monarchie.

Mauvais gouvernement qui étoit à Rome.

La Monarchie regardée par les Romains comme un mauvais Gouvernement.

Il y en avoit même plusieurs qui osoient dire publiquement qu'il n'y avoit de salut pour l'Empire que de se voir réduit sous la puissance d'un seul, & que cet unique remede à tous ses maux il devoit le recevoir de la main du medecin le plus doux & le plus habile, voulant désigner couvertement Pompée. Mais comme par tous ses discours il faisoit semblant de rejetter cet

Ils commencent à sentir qu'il n'y a de salut pour eux, que d'être sous la puissance d'un seul, & desirent Pompée.

honneur, lorsque toutes ses actions & toutes ses démarches tendoient à se faire décerner la Dictature, Caton s'étant apperçu de ce manége, & craignant qu'il ne réussît, conseilla au Senat de le nommer seul Consul, afin que content de cette espece de Monarchie plus legitime, il ne forçât pas le peuple à lui en donner une plus violente & plus dangereuse, en le faisant Dictateur. Le Senat le crut, nomma Pompée seul Consul, & lui prolongea le tems de ses Gouvernemens, car il en avoit deux, l'Espagne & l'Afrique entiere, qu'il gouvernoit en y envoyant ses Lieutenans, & en y entretenant des armées, pour lesquelles il recevoit toutes les années mille talens du trésor public.

Dissimulation de Pompée.

Vûë de Caton, quand il fait nommer Pompée seul Consul.

Ce fut le III. Consulat de Pompée, l'an de Rome 702.

Trois millions.

Dès ce moment Cesar, informé de tout, envoïe aussi demander le Consulat, & une pareille prolongation pour ses Gouvernemens. Pompée ne dit pas un seul mot d'abord, mais Marcellus & Lentulus, qui d'ailleurs haïssoient Cesar, s'y opposerent de toutes leurs forces, & dirent & firent également ce qui étoit nécessaire, & ce qui ne l'étoit pas pour mieux parvenir à le deshonorer & pour le ravaler davantage Car ils priverent du droit de Bourgeoisie ceux de Novocome, que Cesar avoit établis depuis peu dans la Gaule, & Marcellus étant Consul fit foüetter de verges un de leurs Senateurs, qui étoit venu porter ses plaintes à Rome, & lui dit *qu'il lui imprimoit ces marques pour le faire souvenir qu'il n'étoit*

Marcellus & Lentulus s'opposent aux demandes de Cesar.

Ville du Milanois.

pas Citoyen Romain, & qu'il n'avoit qu'à les aller montrer à Cesar.

Mais après le Consulat de Marcellus, Cesar ayant ouvert ses trésors, qu'il avoit amassez dans les Gaules, & y laissant puiser tous ceux qui se mêloient du Gouvernement, autant qu'ils en vouloient, & ayant acquitté le Tribun Curion de dettes très-considérables, & donné au Consul Paulus quinze cent talens, qu'il employa à bâtir & à dédier dans la place publique cette célébre basilique au lieu où étoit la basilique de Fulvius; alors Pompée, craignant ses menées, commença à agir ouvertement soit par lui-même soit par ses amis, & à solliciter fortement qu'on envoyât un successeur à Cesar. En même tems il lui envoya redemander les troupes qu'il lui avoit prêtées pour la guerre des Gaules, & Cesar les lui renvoya après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes.

Largesses de Cesar.

Quatre millions cinq cent mille livres.

Pompée agit ouvertement contre Cesar.

Cent vingt-cinq livres.

Ceux qui les ramenerent à Pompée, semerent parmi le peuple des propos qui n'étoient ni bons ni honnêtes pour Cesar, & qui acheverent de corrompre & de gâter Pompée par les vaines esperances dont ils le remplirent. Ils lui dirent que toute l'armée de Cesar le desiroit impatiemment & que si à Rome il avoit tant de peine à venir au-dessus de ses affaires à cause de

Pompée gâté par les esperances flateuses que lui donnoient les Officiers des troupes que Cesar lui renvoya.

Qu'il employa à bâtir.) Le mot du texte προσεικόμισεν, porta est corrompu, il faut lire comme dans un manuscrit προσῳκοδόμησεν, *bâtit*,

l'envie qu'on lui portoit, & du vice du Gouvernement, il pouvoit s'assûrer que dans les Gaules l'armée étoit toute prête à lui obéir, & qu'elle n'auroit pas plûtôt repassé les monts pour rentrer en Italie, qu'elle se rangeroit à ses ordres, tant Cesar lui étoit devenu odieux par le grand nombre de campagnes qu'il lui faisoit faire, & suspect par la crainte de la Monarchie à laquelle il paroissoit aspirer.

La présomption, mere de la nonchalance.

Cela remplit Pompée d'une vaine présomption qui le rendit très-nonchalant. Il négligea de faire les levées, & tous les autres préparatifs nécessaires pour la guerre, comme n'ayant rien à craindre, & se flattant qu'il lui suffisoit de combattre Cesar dans le Senat par ses discours & par ses avis en s'opposant toujours à ses demandes. De quoi Cesar ne faisoit pas grand état, car on dit même qu'un Officier qu'il avoit envoyé à Rome, s'étant rendu à la porte du Sénat pour attendre ce qui y seroit resolu, comme on lui rapporta que la compagnie n'accordoit point à Cesar la prolongation qu'il demandoit pour ses Gouvernemens, *le Senat la lui refuse*, dit-il, *mais celle-ci la lui donnera*, en mettant la main sur le pomeau de son épée.

Cesar fait peu de cas de tout ce que Pompée dit contre lui dans le Senat.

Mot d'un soldat de Cesar.

Cependant la demande de Cesar avoit une grande apparence de raison & de justice; il offroit

Et se flattant qu'il lui suffisoit de combattre Cesar dans le Senat par ses discours.) Au lieu de ψηφιζόμενος, il faut lire comme dans un manuscrit καταψηφιζόμενος

Offres de Cesar qui paroissent justes.

de poser les armes pourvû que Pompée en fit de même, & qu'ils allassent tous deux comme particuliers attendre les recompenses qu'il plairoit à leur Citoyens de leur donner. Car de lui ôter à lui ses troupes, & de laisser à Pompée les siennes, c'étoit, en l'accusant d'aspirer à la Tyrannie, donner à son rival un moyen sûr de s'en emparer. Curion proposoit hautement ces conditions au peuple de la part de Cesar, & il étoit écouté avec de grands battemens de mains, il y en eut même qui, quand il se retira, jetterent sur lui des couronnes de fleurs comme sur un athlete victorieux.

Lettres de Cesar luës dans le Senat.

Dans ce moment Antoine, Tribun du peuple, apporta des Lettres que Cesar écrivoit sur ce sujet & qui contenoient les mêmes offres, & il les fit lire dans le Senat malgré l'opposition des Consuls. Là Scipion, beau pere de Pompée ouvrit un avis, que si dans le jour marqué Cesar ne posoit

Avis de Scipion beau-pere de Pompée.

Dans ce moment Antoine, Tribun du peuple, apporta des Lettres que Cesar écrivoit.) Cesar écrit lui-même que ce fut Fabius qui rendit ces Lettres aux Consuls, & qu'on eut bien de la peine à obtenir qu'elles fussent luës dans le Senat, quelque instance qu'en fissent les Tribuns. Après qu'elles eurent été luës, les Consuls, qui étoient alors C. Claudius Marcellus & L. Cornelius Lentulus, ne voulurent jamais qu'on deliberât sur ses offres, & firent opiner sur l'état present des affaires.

Malgré l'opposition dès Consuls.) Le texte dit, *& la lut par le moyen des Consuls*, καὶ ἀνέγνω διὰ τῶν ὑπάτων, mais c'est une faute comme tous les Interprêtes s'en sont apperçus. Plutarque avoit écrit καὶ ἀνέγνω βίᾳ τῶν ὑπάτων, *& il les lut malgré l'opposition des Consuls.* Car les Consuls s'y opposerent fort long-tems, *Ægrè ab iis impetratum est*, dit Cesar, *summa Tribunorum plebis contentione ut in Senatu recitarentur.* liv. 1. de la guerre civile.

pas

pas les armes, il seroit déclaré ennemi de l'Empire Romain. Les Consuls font opiner, & demandent tout haut premierement si l'on étoit d'avis que Pompée congediât ses troupes, & ensuite si l'on vouloit que César licentiât aussi les siennes? Il n'y eut que fort peu de voix pour le premier avis, toutes furent pour l'autre, excepté un très-petit nombre. Sur cela Antoine ayant proposé que tous les deux se démissent de leur commandement, tout le monde sans exception se rangea à cet avis. Mais le grand bruit que fit Scipion avec beaucoup de violence, & les clameurs du Consul Lentulus, qui crioit qu'il falloit recourir aux armes, & non pas aux opinions, contre un voleur, firent que le Sénat se leva, que l'assemblée fut rompuë, & que l'on changea de robe à Rome comme dans un deüil public, à cause de cette dissention.

Le Sénat se déclare en faveur de Pompée.

Antoine ouvre un avis qui alloit être reçu, mais Scipion rompt l'assemblée.

Robes de deüil prises à Rome à cause de cette dissention du Senat.

Bien-tôt après voilà d'autres lettres de César, qui paroissoient plus moderées & plus raisonnables; car il offroit d'abandonner tout, pourvû qu'on lui laissât le Gouvernement de la Gaule en deçà des Alpes, & l'Illyrie avec deux légions, jusqu'à ce qu'il pût obtenir un second Consulat. Ciceron revenu depuis peu

Autres lettres de César plus moderées que les premieres.

Ciceron cherche à adoucir Pompée.

Il n'y eut que fort peu de voix pour le premier avis.] Dion écrit qu'il n'y eut personne qui fût d'avis que Pompée licentiât ses troupes, & qu'au contraire toutes les voix furent pour que César congediât les siennes. Il n'y eut que Cælius & Curion pour César; & il ne faut pas s'en étonner, Pompée étoit aux portes de Rome avec son armée, moyen bien sûr pour avoir la pluralité des voix.

& à accommoder les differends.

de son Gouvernement de Cilicie, & qui cherchoit tous les moyens d'accommoder ces differends, adoucissoit Pompée le plus qu'il lui étoit possible. Pompée consentoit bien à laisser à César la Gaule & l'Illyrie; mais il vouloit qu'il ne gardât point de troupes. Et Ciceron, pour trouver un milieu, tâchoit de persuader aux amis de César de faciliter l'accommodement, en le faisant contenter de ces deux Provinces, & de six mille hommes seulement pour toutes troupes. Pompée étoit déja rendu, & donnoit son consentement; mais le Consul Lentulus s'y opposa avec beaucoup de vigueur, & après avoir fort maltraité Antoine & Curion, il les chassa honteusement du Sénat, donnant par-là à César le plus spécieux & le plus honnête de tous les prétextes. Aussi ne manqua-t-il pas de s'en servir pour animer ses Soldats, en leur faisant voir des hommes considerables, des Magistrats publics, obligez de s'enfuir dans des voitures de loüage, & en habits d'esclaves; car ils étoient sortis de Rome ainsi déguisez de peur d'être reconnus.

Lentulus maltraite Antoine & Curion, & les chasse du Sénat.

César n'avoit alors avec lui que trois cent chevaux & cinq mille hommes de pied, le reste de son armée qu'il avoit laissée dans ses quartiers au-delà des Alpes, devoit le joindre incessamment, car il avoit envoyé de ses Lieutenans pour la faire partir. Mais voyant que l'exécution de son entreprise, & l'attaque qu'il

méditoit, ne demandoient point d'abord tant de bras, & qu'elles demandoient plûtôt qu'il étonnât ses ennemis par son audace & par sa diligence, en ne leur laissant pas le tems de se reconnoître ; car il les étonneroit bien plus facilement, en tombant sur eux à l'improviste, qu'il ne les forceroit en les attaquant avec toutes ses forces. Il commanda à ses Capitaines & à ses Chefs de bandes de ne prendre que leurs épées pour toutes armes, & de se saisir de Rimini, grande ville de la Gaule, sans y tuer personne, & sans y exciter aucun tumulte, autant que cela dépendoit d'eux. Il donna son armée à conduire à Hortensius, & lui il passa toute la journée en public, à voir des combats de Gladiateurs, & le soir un peu avant la nuit, après s'être baigné, il entra dans la salle, se tint quelque tems avec ceux qu'il avoit invitez à souper, & dès que la nuit fut venuë il se leva de table, pria les conviez de faire bonne chere, de se réjoüir, & de l'attendre sans bouger, car il alloit revenir sur l'heure Il avoit dit auparavant à un petit nombre de ses amis de le suivre, non tous ensemble, mais l'un par un chemin & l'autre par un autre, afin que cela fût moins remarqué, & montant dans un coche de loüage, il poussa d'abord par un chemin opposé à celui qu'il avoit dessein de tenir, & ensuite il tourna tout court vers Rimini,

L'audace & la diligence étonnent souvent plus l'ennemi que les préparatifs & la force.

César ordonne à ses troupes de se saisir de Rimini.

César affecte une grande tranquillité le jour qui précede son départ pour Rimini.

Agitations de César quand il fut sur le point de passer le Rubicon.

Quand il fut arrivé sur le bord du Rubicon, qui sépare la Gaule en deçà des Alpes du reste de l'Italie, il commença à faire de grandes reflexions; car plus il approchoit du danger, plus il étoit combattu & agité par la grandeur & par l'audace de son entreprise. Il s'arrêta donc tout à coup, & fixe dans la même place, il repassa dans son esprit tous les inconveniens de son dessein, & plongé dans un profond silence, il changea & rechangea d'avis une infinité de fois avec beaucoup d'agitation & de trouble, c'étoit comme le flux & le reflux de la mer. Il communiqua même ses angoisses à ses amis, qui étoient présens, du nombre desquels étoit Pollion, & leur fit part de ses doutes & de ses incertitudes, en rappellant tous les grands maux que ce passage de la riviere alloit faire aux hommes, & le grand sujet de discours qu'il alloit fournir à la posterité. Enfin par un transport de courage, & comme s'abandonnant lui-même & se jettant à corps perdu dans l'avenir, en faisant ceder tous les raisonnemens à la fortune, il prononça le mot qu'ont accoûtumé de dire ceux qui se jettent dans des entreprises hazardeuses & difficiles, *le sort en est jetté*, & passa la riviere. Le reste du jour & la nuit suivante il fit tant de diligence, que le lendemain avant l'aube il arriva à Rimini, & s'en empara. On dit que la veille de son passa-

Mot de César en passant cette riviere.

Le Grec dit, le dé.

On dit que la veille de son passage il eut la nuit un songe abo-

ge il eut la nuit un ſonge abominable, car il ſongea qu'il couchoit avec ſa mere.

Songe de Ceſar la veille du paſſage du Rubicon.

Après la priſe de Rimini, comme ſi la guerre à portes toutes ouvertes ſe fût épanduë & ſur la terre & ſur la mer, & que Céſar en franchiſſant les bornes de ſon Gouvernement, eût franchi en même tems celles de toutes les loix de ſa patrie, vous euſſiez vû non les hommes & les femmes, comme cela eſt ordinaire, courir par toute l'Italie dans un mortel effroi, mais les villes entieres, ſe levant de leur place, prendre la fuite & ſe tranſporter d'un lieu à un autre. Rome même fut remplie comme d'une inondation de peuples fugitifs, qui y affluoient de tous les environs, tellement qu'il n'étoit plus au pouvoir d'aucun Magiſtrat de la contenir ni par raiſon ni par autorité dans une tourmente ſi grande, & dans une ſi violente agitation, & qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne ſe détruisît elle-même par ſes propres mains. Car dans toute la ville il n'y avoit pas un ſeul endroit qui ne fût agité & ébranlé par des paſſions contraires & par des mouvemens très-violens, ceux qui ſe réjoüiſſoient de ce déſordre, ne pouvant ſe tenir en repos, mais allant de place en place, & tombant par tout avec fureur ſur ceux qui le

Effroi que le paſſage du Rubicon répandit dans toute l'Italie.

Déſordre qu'il cauſa dans Rome.

minable; car il ſongea qu'il couchoit avec ſa mere.] Mais ce ſonge abominable étoit d'un très-heureux préſage, ſelon les regles de la divination, qui étoient généralement reçûës; car la terre étant la mere des hommes, ce ſonge ſignifioit qu'il la verroit ſoûmiſe à ſes ordres.

craignoient & qui en étoient affligez, comme cela ne se peut autrement dans une grande ville où il y a toûjours differens partis. Non contens de ces insultes, ils les ménaçoient encore de l'avenir avec la derniere insolence.

Pompée étonné & troublé.

Pompée lui-même déja très-étonné, étoit encore plus troublé par tous les discours qu'on lui venoit tenir de côté & d'autre. Les uns lui disoient qu'il portoit justement la peine de ce qu'il avoit aggrandi & fortifié César contre lui-même & contre l'Etat. Et les autres lui reprochoient que lorsque César avoit bien voulu se relâcher, & qu'il avoit offert des conditions de paix très-justes & très-raisonnables, il les avoit rejettées, & l'avoit laissé honteusement insulter par Lentulus. Et Favonius ne feignit pas de lui dire, *qu'il frappât donc la terre du pied*, sur ce qu'un jour en plein Sénat Pompée, parlant magnifiquement de lui-même, défendoit aux Sénateurs de s'embarrasser & de s'inquiéter des préparatifs pour la guerre, car dès qu'il seroit parti, il n'auroit qu'à frapper la terre du pied, & qu'il en sortiroit des légions, dont il rempliroit toute l'Italie.

Mot de Favonius à Pompée pour l'insulter.

Cependant Pompée étoit encore fort superieur à César en nombre de troupes, mais on ne lui permettoit pas de suivre son sentiment,

Et les autres lui reprochoient.] Le mot du texte κατηγορῦντας ne fait aucun sens, & il est visiblement corrompu, il faut y rétablir κατηγορούντων comme il est dans un MS. Il se rapporte à τῶν δέ; τῶν δὲ κατηγορούντων.

car sur des nouvelles très-fausses, & sur des terreurs qu'on lui inspiroit, comme si l'ennemi eût été déja aux portes, & qu'il eût tout soûmis; enfin on l'obligea à céder au torrent, & à se laisser emporter à la fuite avec les autres. Prétextant donc qu'il voyoit Rome pleine de trouble, il quitte la ville, ordonnant au Sénat de le suivre, & défendant d'y rester à tous ceux qui preferoient leur patrie & leur liberté à la tyrannie. Les Consuls mêmes prirent la fuite, sans avoir fait les sacrifices qu'ils faisoient ordinairement avant que de sortir de la ville. La plûpart des Sénateurs s'enfuirent aussi, prenant & ravissant à la hâte tout ce qu'ils trouvoient chez eux le plus à la main, comme s'ils l'avoient enlevé aux ennemis. Et de ceux qui avoient été d'abord les plus affectionnez au parti de César, il y en eut qui furent si troublez d'effroi, qu'ils se laisserent emporter au torrent des fuiards sans aucune nécessité. C'étoit un spectacle très-pitoyable de voir cette ville dans cette furieuse tempête, comme un vaisseau abandonné des Pilotes, s'en aller à l'aventure sans aucune esperance de salut. Mais bien que ce délogement fût triste, les Romains regardoient la fuite comme leur patrie, à cause de l'amour qu'ils avoient pour Pompée, & ils regardoient Rome comme le camp de César. Car Labienus même, qui avoit toûjours été un des plus intimes amis de César, qui avoit été son Lieu-

Pompée quitte Rome.

Les Consuls & la plûpart des Sénateurs prennent la fuite.

Grande marque de l'amour que les Romains avoient pour Pompée.

tenant, & qui avoit parfaitement bien servi sous lui dans toutes les guerres des Gaules, quitta alors son parti & se retira vers Pompée. Cette infidelité n'empêcha pas que César ne lui renvoyât tout son argent & son équipage. Après quoi il alla camper devant Corfinium, où Domitius commandoit pour Pompée avec trente cohortes.

Labienus quitte le parti de César, & se retire vers Pompée.

Générosité de César pour lui.

Domitius désesperant de pouvoir défendre sa place, demanda du poison à un de ses Esclaves, qui étoit Medecin. Cet Esclave lui donna un breuvage qu'il avala, dans l'esperance de mourir très-promptement; mais bien-tôt après ayant appris que César usoit d'une maniere admirable envers ses prisonniers, il se mit à déplorer son infortune, & à se plaindre de la promptitude avec laquelle il avoit pris cette funeste résolution. Mais le Medecin guérit ses frayeurs, en l'assûrant qu'il lui avoit donné un breuvage pour l'assoupir & nullement pour le tuer, dont il fut si aise, qu'il se leva, & alla trouver César, à qui il toucha dans la main, & qui lui donna la liberté & la vie. Malgré ces faveurs il se déroba bien-tôt, & alla retrouver Pompée.

Désespoir de Domitius qui commandoit dans Corfinium.

Domitius heureusement trompé par son Medecin.

Et lui rendit encore deux cent cinquante mille écus, qu'il avoit mis en dépôt entre les mains des Magistrats.

Ces nouvelles étant portées à Rome, ré-

Domitius désesperant de pouvoir défendre sa place, demanda du poison.] César ne parle point de cette avanture de Domitius. Peut-être a-t-il voulu l'épargner. Il paroît seulement qu'il y avoit beaucoup de gens, qui ne pouvant se sauver à cause des lignes de circonvallation, dont César avoit enfermé la place, avoient résolu de se tuer.

jouïrent

réjoüirent extrêmement tous ceux qui y étoient restez, & firent même que beaucoup de ceux qui s'en étoient fuis, y retournerent. Cependant Cesar s'étant rendu maître de l'armée de Domitius, & ensuite de toutes les troupes que Pompée avoit mises en garnison dans plusieurs villes, il se rendit si puissant & si redoutable, qu'il marcha contre Pompée lui-même. Mais Pompée ne l'attendit point, & s'étant retiré à Brunduse, il envoya d'abord les Consuls à Dyrrachium avec une partie de l'armée, & dès que les vaisseaux qui les avoient portez, furent retournez au port, Cesar étant déja arrivé devant la place, & ayant commencé à boucher l'entrée du havre, il se prépara au départ & s'embarqua pour les aller joindre, comme nous l'écrirons en détail dans sa vie. Cesar vouloit d'abord le suivre, mais il manqua de vaisseaux; c'est pourquoi il s'en retourna à Rome avec la gloire de s'être rendu maître de toute l'Italie en soixante jours sans aucune effusion de sang.

Cesar marche contre Pompée, & le fuit à Brunduse.

Pompée quitte Brunduse, & passe la mer.

Cesar manque de vaisseaux pour le suivre.

Comme il vit la ville beaucoup plus rassûrée & plus paisible qu'il ne s'y étoit attendu, & qu'il y trouva beaucoup de Senateurs, il leur parla très-humainement & très-gracieusement, & les ex-

Cesar étant déja arrivé devant la place.) Cesar en arrivant devant Brunduse, trouva que les Consuls Lentulus & C. Claudius Marcellus étoient passez à Dyrrachium avec une grande partie de l'armée, & que Pompée étoit demeuré à Brunduse avec vingt cohortes. Il resolut donc de fermer le port pour l'empêcher de se sauver. Après neuf jours de siége, comme la digue étoit à demi faite, les vaisseaux qui avoient porté les Consuls à Dyrrachium, retournerent au port, & alors Pompée commença à se préparer au départ.

Cesar de retour à Rome, propose d'envoyer des Deputez à Pompée pour traiter d'un accommodement.

horta à envoyer des Deputez à Pompée pour traiter d'un accommodement à des conditions convenables. Mais aucun d'eux ne voulut se charger de cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée, qu'ils avoient abandonné, soit qu'ils crussent que Cesar ne pensoit pas ce qu'il disoit, & que ce n'étoit qu'un beau discours qu'il donnoit à la bienséance. Dans cette occasion le Tribun Metellus voulant l'empêcher de prendre de l'argent dans le Trésor public, & lui alleguant les loix qui le défendoient, Cesar lui dit : *Le tems des armes & celui des Loix sont deux ; si ce que je fais te déplaît, tu n'as qu'à te retirer, car la Guerre ne souffre pas cette liberté de paroles & toutes ces contradictions. Quand nous aurons posé les armes & que l'accommodement sera fait, alors tu viendras haranguer tout à ton aise. Et quand je te parle ainsi*, ajoûta-t'il, *je veux bien que tu sçaches que je te fais grace, & que je me relâche de mon droit, car tu es à moi, toi & tous ceux qui après avoir quitté mon parti, sont tombez entre mes mains.* En adressant ces paroles à Metellus, il s'approcha des portes du Trésor, & comme on n'apportoit pas les clefs, il envoya chercher des Serruriers, & leur commanda, s'ils ne pouvoient pas ouvrir ces portes, de les enfoncer. Metellus voulut s'y opposer encore, & plusieurs le loüoient de sa fermeté ; mais Cesar haussant le ton, le menaça qu'il le tuëroit sur le champ s'il l'importunoit davantage ; *Et tu n'ignores pas jeune homme*, lui dit-il, *qu'il m'est plus aisé de le faire, que de le dire.* Ces dernieres paroles épouvanterent

Personne ne veut se charger de cette commission, & pourquoi.

Mot de Cesar au Tribun Metellus.

Metellus, il se retira, & fournit à Cesar sans plus de difficulté & très-promptement tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre.

D'abord il partit pour l'Espagne, resolu d'en chasser Afranius & Varron, Lieutenans de Pompée dans cette Province, & après leur avoir enlevé leurs troupes, & s'être emparé de leurs Gouvernemens, de marcher à Pompée, sans laisser derriere aucun ennemi. Dans cette expédition il fut très-souvent en danger de sa personne par mille embûches qu'on lui dressa, & il se vit sur le point de voir périr son armée par la disette de vivres, mais malgré toutes ces extrêmitez il ne cessa de talonner les ennemis, de leur présenter la bataille, & de les environner de tranchées, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de leurs troupes & de leurs camps. Les Officiers prirent la fuite & se retirerent vers Pompée.

Il va en Espagne contre Afranius & Varron, Lieutenans de Pompée.

Dangers qu'il courut dans cette expédition.

Il se rend maître de leurs troupes & de leurs camps.

Cesar étant revenu à Rome, Pison son beaupere le pressa d'envoyer des députez à Pompée pour convenir de quelque accommodement, mais Isauricus, pour plaire a Cesar, s'y opposa. Il fut élû Dictateur par le Senat, & la premiere chose qu'il fit, ce fut de rappeller les bannis, de rétablir les fils de ceux qui avoient été persécutez & proscrits par Sylla, & de soulager ses debiteurs par une certaine décharge des usures. Il fit quelques autres Ordonnances semblables, mais en petit nombre, car il ne fut Dictateur qu'onze jours, après lesquels il déposa cette es-

Il est élu Dictateur.

Il rappelle les bannis & les fils des proscrits.

Il dépose la Dicta-

ture après ne l'avoir gardée qu'onze jours, & se nomme lui-même Consul l'an de Rome DCCV.

Il se rend à Brunduse, s'embarque & passe en Epire.

pece de Monarchie, & s'étant nommé Consul avec Servilius Isauricus, il alla à Brunduse se mettre à la tête de son armée, mais il fit une si grande diligence, que toutes ses troupes ne purent le suivre. Cependant dès qu'il fut arrivé, quoiqu'il n'eut avec lui que six cent chevaux d'élite & cinq legions, il ne laissa pas de s'embarquer. Il partit vers le Solstice d'hyver au commencement de Janvier, qui répond au mois que les Atheniens appellent Poseideon, & ayant traversé la mer Ioniene, il se rendit maître d'Orique & d'Apollonie, mais auparavant il avoit renvoïé ses vaisseaux à vuide à Brunduse pour amener le reste des troupes qui n'avoient pû y arriver avant son départ. Ces troupes épuisées par tant de fatigues, qui avoient consumé toute leur vigueur, & lasses d'avoir à combatre sans relâche contre un si grand nombre d'ennemis, se plaignoient hautement de Cesar pendant leur route. *Où est-ce donc*, disoient-elles, *que cet homme veut nous mener? Quelle fin veut-il*

Cesar dit qu'il partit la veille des Nones de Janvier, c'est le quatre.

Villes sur la côte d'Epire.

Plaintes des troupes contre Cesar.

Quoiqu'il n'eut avec lui que six cent chevaux d'élite & cinq legions.] Cesar marque lui-même que comme il trouva peu de navires à Brunduse, il ne put faire passer avec lui que quinze mille hommes de pied, & cinq cent chevaux. Et dans la suite il appelle ces quinze mille hommes, non pas cinq legions, comme Plutarque, mais sept. C'est-à-dire, que ces legions n'étoient pas completes.

Il avoit renvoyé ses vaisseaux à vuide à Brunduse pour amener le reste des troupes.) Il les renvoïa sous la conduite de Calenus. Mais pour être partis trop tard, ils perdirent l'opportunité du vent, & rencontrerent Bibulus qui en prit trente, sur lesquels il déchargea sa colere, & les brûla tous avec les pilotes & les matelots, pour intimider les autres. Cef. liv. III.

Qui n'avoient pû y arriver.] Il y a une legere faute au texte, qu'il faut corriger; στερίσαντας, ne signifie rien, il faut lire ὑστερήσαντας, *qui étoient demeurées derriere.*

mettre à nos travaux ? Quand cessera-t'il de nous traîner par toute la terre en se servant de nous, comme si nous étions des corps de fer ? Cependant le fer même s'use à force de coups ; à la longue les boucliers ont besoin de repos, & les cuirasses demandent à être soulagées. Cesar ne s'apperçoit-il pas à nos blessures qu'il commande à des hommes mortels, & qu'étant mortels nous sentons & nous souffrons tout ce que comporte cette condition mortelle ? Dieu lui-même ne peut pas forcer la saison de l'hyver & le tems des vents & des tempêtes. Et c'est dans ce tems-là qu'il nous expose à la merci de la mer, comme s'il ne poursuivoit pas ses ennemis, mais comme s'il les fuyoit.

Le Grec dit, comme si nous étions impassibles & sans ame.

En tenant ces discours, ils marchoient lentement vers Brunduse. Mais en arrivant, lorsqu'ils virent que Cesar étoit déja parti, ils changerent aussi-tôt de langage, & s'accablant eux-mêmes d'injures, & s'appellant traîtres à leur Général, ils s'emporterent de même contre leurs Officiers de ce qu'ils n'avoient pas hâté leur marche. Et grimpant au haut des rochers de la côte, ils jettoient leurs regards sur la haute mer vers l'Epire, pour voir s'ils ne découvriroient point les vaisseaux qu'on devoit leurs envoyer pour les passer.

Ces troupes changent bientôt de langage en trouvant Cesar part.

Cependant Cesar qui étoit à Apollonie, voïant que l'armée qu'il avoit avec lui, n'étoit pas suf-

Comme s'il ne poursuivoit pas ses ennemis.] Cela est plein de sens. Ceux qui poursuivent l'ennemi, peuvent s'arrêter & donner du relâche à leurs troupes trop fatiguées. Au lieu que ceux qui le fuyent & qui en sont poursuivis, n'ont pas un moment à perdre, il faut qu'ils marchent sans se donner aucun repos.

fisante pour rien hazarder, & que les troupes de Brunduse tardoient à venir, ne sçachant que faire, & très-affligé de cet état, il prit la résolution très-dangereuse de s'embarquer seul dans une Fregate à douze rames, sans communiquer à personne son dessein, & de passer promptement à Brunduse, quoique toute cette mer fût couverte de vaisseaux ennemis. Dès que la nuit fut venuë il prit un habit d'esclave, monta dans la Fregate, se jetta là comme un homme de néant auquel personne ne prend garde, & se tint en repos sans dire une seule parole. La fregate étoit portée à la mer par le fleuve de l'Anius dont l'embouchure étoit ordinairement fort aisée & fort tranquille, parcequ'il se levoit tous les matins un petit vent de terre qui répoussoit les vagues de la mer, & en facilitoit l'entrée au fleuve. Mais malheureusement cette nuit-là il se leva un vent marin si violent qu'il amortit le vent de terre, & que le fleuve, irrité par le flux & par la resistance des vagues, qui poussées avec furie combattoient contre son courant, devint dangereux & terrible, ses eaux étant forcées de remonter vers leur source avec des tournoyemens affreux & avec un mugissement horrible, de maniere qu'il étoit impossible au Pilote de surmonter cette violence & de gou-

Danger auquel Cesar s'expose pour aller chercher ses troupes qui n'arrivoient point.

Il s'embarque dans une Fregate déguisé en esclave.

Combat des vagues de la mer contre le courant du fleuve de l'Anius.

La fregate étoit portee à la mer par le fleuve de l'Anius.) C'est un fleuve de l'Epire, Strabon l'appelle *Aous*, & il dit qu'il coule à dix stades d'Apollonie. Il ajoûte qu'Hecatée l'appelle *Æas*. Polybe l'appelle le *Lous*. Mais il faut corriger *Aous*, comme Casaubon l'a remarqué.

verner. C'est pourquoi il commanda aux rameurs de ramer vers la pouppe pour remonter le fleuve. Ce que Cesar ayant entendu, il se leve tout à coup, se montre & prenant la main du Pilote surpris & étonné de voir là Cesar, *marche mon ami*, lui dit-il, *ose tout & ne crains rien, tu menes Cesar & sa fortune*. A ce mot, les matelots oublient l'hyver & ses tourmentes, & ramant de toutes leurs forces avec un merveilleux courage, ils tâchoient de surmonter la violence des vagues. Mais l'embouchure ne pouvant être franchie par aucuns efforts, Cesar qui voyoit sa fregate faire eau de tous côtez, & prête à couler à fond, permit au Pilote, quoiqu'avec peine, de retourner en arriere. Quand il eut regagné son camp, ses soldats vinrent en foule au-devant de lui, se plaignant hautement, & lui témoignant leur douleur de ce qu'il ne s'assûroit pas de vaincre avec eux seuls, & que plein de chagrin & d'inquiétude il exposoit sa personne au plus grand danger pour aller chercher les absens, comme se défiant de ceux qu'il avoit avec lui.

Mot de Cesar au Pilote de sa fregate, qui vouloit retourner en arriere.

Cesar forcé de permettre au Pilote de rebrousser.

Bientôt après, Antoine arrive de Brunduse avec les troupes. Alors Cesar plein de confiance

Bientôt après, Antoine arrive de Brunduse avec les troupes.) Antoine & Calenus amenent sur les vaisseaux que ce dernier avoit ramenez, & qui étoient échappez à Bibulus, huit cent chevaux & quatre Legions; sçavoir trois vieilles & une nouvelle; & Antoine renvoya ses navires à Brunduse pour amener le reste qui n'avoit pû s'embarquer.

Alors Cesar plein de confiance.] Plutarque parle ici de ce qui se passa devant Dyrrachium ville maritime de l'Epire. Et il passe en peu de mots des choses

Cesar presente le combat à Pompée.

presente le combat à Pompée, qui étoit campé dans un bon poste où il tiroit abondamment des vivres & de la terre & de la mer, au lieu que Cesar, qui dès le commencement n'avoit pas été dans l'abondance, se trouva enfin dans une disette extrême. Ses soldats soûtinrent cette incommodité en pilant une certaine racine, & en la détrempant avec du lait; souvent même ils la pêtrissoient & en faisoient du pain, & s'avançant jusqu'aux premieres gardes des ennemis, ils leur jettoient de ces pains dans leurs rétranchemens, & leur disoient, *que pendant que la terre produiroit de ces racines, ils ne cesseroient de tenir Pompée assiégé.*

Son armée se trouve dans une disette extrême; elle fait du pain d'une racine, & en jette dans le camp ennemi.

Pompée ne souffroit pas que l'on montrât ces pains, ni qu'on rapportât ces discours dans le camp, car ses soldats perdoient déja courage, ne redoutant rien tant que la brutale patience des ennemis, qui paroissoient impassibles, & qui comme bêtes sauvages supportoient les plus grandes

Les soldats de Pompée ne redoutent rien tant que la patience des soldats de Cesar.

bien merveilleuses. Car ce fut là une façon toute particuliere de faire la guerre. Cesar assiégeoit une armée beaucoup plus forte que la sienne, une armée qui n'avoit reçû aucun échec, & qui ne manquoit de rien, car il lui venoit des vivres en abondance, quelque vent qui soufflât, au lieu qu'il étoit réduit à une disette extrême. Il n'y a rien de plus instructif pour un homme de guerre que tout ce qui se fit là. On peut le voir dans le III. liv. de la guerre civile.

Ses soldats soûtinrent cette incommodité en pilant une certaine racine, & en la détrempant avec du lait.) Cesar raconte qu'en cette extrêmité ceux qui avoient été avec Valerius en Sardaigne, trouverent l'invention de faire du pain avec une racine appellée *Clara*, en la détrempant avec du lait, & qu'ils jettoient de ces pains à l'ennemi quand il leur réprochoit leur disette, afin de lui rétrancher toute esperance de les pouvoir chasser par la faim.

extrêmitez.

extrémitez. Tous les jours il y avoit des escarmouches sous les rétranchemens de Pompée, & César y remportoit toûjours l'avantage, hors une seule fois où ses troupes ayant été renversées & mises en fuite, il courut risque de perdre tout son camp : car Pompée étant sorti en bataille, personne ne fit ferme, tout prit la fuite, tellement que les tranchées furent pleines de morts, & qu'on poursuivit ses troupes avec grand meurtre jusques dans leurs lignes & dans leurs retranchemens.

Escarmouches fréquentes sous les retranchemens de Pompée.

César reçoit un grand échec, & court risque de perdre son camp.

César informé de ce désordre, accourut audevant des fuyards, & tâcha de les rallier, & de les ramener au combat, mais inutilement. Il voulut prendre les Drapeaux des Enseignes pour

César tâche en vain de rallier ses troupes.

Hors une seule fois où ses troupes ayant été renversées & mises en fuite.] Il parle ici de l'affaire qui se passa, lorsque Pompée aïant fait embarquer de nuit sur des barques & des chaloupes grand nombre d'Archers & d'Infanterie légere avec des fascines & des couvertures d'osier pour leurs casques, tira sur le minuit soixante cohortes de son camp, ou des forts qui l'environnoient, & alla attaquer les retranchemens de César, qui étoient les plus proches de la mer & les plus éloignez de son quartier.

Il voulut prendre les Drapeaux des Enseignes pour les arrêter; les uns les laissoient entre ses mains.] Ce que Plutarque dit ici ne se passa point à l'attaque de ses retranchemens par Pompée, mais à l'attaque qu'il fit lui-même tout de suite, d'un poste où il avoit appris qu'une légion de Pompée s'étoit enfermée. Il y eut là un grand combat, où César eut du pire, moins par la valeur de ses ennemis, qu'à cause de la séparation de ses troupes, du désavantage du lieu & du désordre qui se mit parmi les Soldats. Il dit luimême que dans ces deux attaques il perdit neuf cent soixante hommes d'Infanterie, & quatre cent de Cavalerie, parmi lesquels il y eut plusieurs Chevaliers Romains, trente Tribuns & Centurions, & trente-deux Drapeaux. Liv. III. de la guerre Civile.

les arrêter, les uns les laissoient entre ses mains, & les autres les jettoient à terre; de sorte que les ennemis en prirent trente-deux; il pensa même y être tué; car ayant rencontré un Soldat fort grand & fort robuste qui fuioit, & ayant porté la main sur lui pour l'arrêter, & pour lui faire tourner tête à l'ennemi, ce Soldat plein de frayeur & de trouble leva l'épée pour le frapper; mais l'Ecuyer de César le prévint & lui abbattit l'épaule d'un coup d'épée.

César sur le point d'être tué par un de ses Soldats qui fuioit, & qu'il vouloit retenir.

Ce jour-là César désespera si fort de ses affaires, que lorsque Pompée, ou par trop de précaution, ou par le caprice de la fortune envieuse, eut manqué de mettre fin à cette grande œuvre, & qu'après avoir repoussé & renfermé les fuiards dans leur camp, il s'en fut retourné sans pousser sa pointe, César en se retirant dit tout haut, *Aujourd'hui la victoire étoit aux ennemis, s'ils avoient eu un homme qui eut sçû vaincre.* Et étant entré dans sa tente, & s'étant couché, il passa la nuit la plus triste & la plus inquiéte qu'il eût jamais passée, s'abandonnant à des reflexions sans fin, & se reprochant la mauvaise conduite qu'il avoit euë; car ayant devant lui des pays abondans en toute sorte de biens, & quantité de bonnes villes par tout dans la Macedoine & dans la Thessalie, au lieu d'attirer là toute la guerre, il avoit plûtôt pris le parti de camper sur le bord de la mer, où ses ennemis étoient les plus forts à cause de leurs flottes, & où il étoit bien plus assiégé par la di-

Mot de César sur Pompée, qui n'avoit pas sçû profiter de son avantage.

Grande inquiétude de César sur son état, & le blâme qu'il se donne.

ſette, qu'il n'aſſiégeoit ſes ennemis par ſes armes. Déchiré par tous ces raiſonnemens, & affligé de la néceſſité qui le preſſoit, & de la mauvaiſe ſituation de ſes affaires, il leva ſon camp, réſolu de marcher contre Scipion dans la Macedoine. Car ou il attireroit après lui Pompée, & le forceroit à combattre dans des lieux où il ne tireroit pas de même ſes vivres de la mer, ou bien il viendroit aiſément à bout de Scipon ſeul, ſi Pompée l'abandonnoit.

Il décampe pour aller contre Scipion dans la Macedoine. Son but en cela.

Cette raiſon de Céſar enfla le courage de l'armée de Pompée & de tous ſes Officiers, qui la regardant comme un aveu de ſa défaite & comme une fuite, vouloient qu'on le pourſuivît. Mais Pompée n'avoit garde de hazarder une bataille de ſi grande conſéquence; & ſe ſentant abondamment pourvû de tout ce qui eſt néceſſaire pour attendre le benefice du tems, il vouloit traîner la guerre en longueur, & matter & conſumer par les délais le peu de vigueur qui reſtoit à l'armée ennemie. Veritablement ce qu'il y avoit de plus aguerri dans cette armée, avoit une grande experience, & une extrême audace pour un jour de combat, mais pour des marches, pour des campemens, pour attaquer des remparts & des murailles, pour paſſer les nuits ſous les armes, c'eſt ce que la plûpart ne pouvoient plus faire à cauſe de leur grand âge, les longues & grandes fatigues ayant rendu leurs corps peſans pour ces ſortes de travaux, & les ayant forcez de faire ce-

La retraite de Céſar enfle le courage des troupes de Pompée.

Grande prudence de Pompée.

Le fort & le foible de l'armée de Céſar.

der leur bonne volonté à leur foiblesse. D'ailleurs même on disoit que dans les troupes de César il regnoit une maladie contagieuse, qui venoit de la mauvaise nourriture qu'elles avoient prise, &, ce qui étoit encore plus considérable, César manquoit d'argent & de vivres, de sorte qu'il paroissoit qu'en très-peu de tems il se détruiroit & se consumeroit lui-même.

Pompée s'opiniâtre à refuser le combat. Caton seul de son avis.

Pour toutes ces raisons Pompée refusant d'en venir à un combat, Caton fut seul de son avis par la seule envie d'épargner le sang de ses Citoyens; car même ayant vû les corps de ceux des ennemis qui avoient été tuez à la derniere attaque, & qui étoient au nombre de mille, il se retira la tête couverte du pan de sa robe, & versant des larmes. Tous les autres traitoient Pompée de lâche qui fuioit le combat, & ils tâchoient de le piquer & de l'aiguillonner, en l'appellant *Agamemnon & Roi des Rois*, pour lui reprocher qu'il ne vouloit point quitter cette espece de Monarchie, & qu'il étoit ravi & se complaisoit en lui-même de voir tant de Capitaines à ses ordres, & assidus dans sa tente pour lui faire la cour. Favonius voulant imiter la liberté & la franchise de Caton, déploroit tragiquement leurs malheurs de ce qu'encore cette année cette belle Monarchie de Pompée les empêcheroit d'aller manger des figues de Tusculum. Et Afranius qui étoit fraîchement

Caton pleure sur les Cityens qui avoient été tuez.

Pompée appellé Agamemnon & Roi des Rois par ses troupes.

Favonius pour imiter la liberté de Caton, déplore les malheurs des Romains.

Et Afranius qui étoit fraîchement revenu d'Espagne, où il avoit mal fait.] Il y a au texte une faute fort grossiere. On y lit

revenu d'Espagne, où il avoit mal fait, & qui étoit accusé d'avoir vendu & livré son armée, s'adressant à lui-même, lui demanda tout haut: *Pourquoi il n'alloit pas combattre contre ce Marchand, qui avoit acheté de lui ses Gouvernemens.*

Afranius accusé d'avoir vendu son armée à César.

Mot de Favonius à Pompée, pour se venger.

Ces reproches & ces railleries piquerent sensiblement Pompée, & le pousserent à donner la bataille malgré lui, & à poursuivre César, qui avoit déja fait une grande partie de sa marche avec beaucoup de peines & de grandes difficultez, personne ne lui portant des vivres, & tous le méprisant également à cause de sa défaite à Dirrachium. Mais après qu'il eut pris d'assaut la ville de Gomphes, qui est la premiere ville de la Thessalie, qu'on rencontre en venant d'Epire, non-seulement il nourrit abondamment son armée, mais il la délivra de sa maladie d'une maniere fort étrange & fort surprenante; car ses Soldats ayant

Pompée se laisse vaincre aux reproches & aux railleries de ses troupes.

César prend d'assaut la ville de Gomphes.

L'armée de César se guéric de la maladie par des excès de vin.

ἀφιλίνω, comme si c'étoit Favonius qui parlât à Afranius, au lieu que c'est Afranius qui parle à Pompée lui-même, & qui profite fort noblement de cette occasion de se venger du reproche injuste que Pompée lui-même lui faisoit d'avoir trahi son parti & livré son armée, corrompu par l'argent de César. Il faut donc lire ἀστράτηγος, Xylander & Cruserius l'avoient fort bien corrigé. Et Amiot ne s'y étoit pas trompé. César raconte lui-même la guerre qu'il fit en Espagne contre Afranius, qui la tenoit pour Pompée. Liv. I. de la guerre civile, & Afranius y est assez bien justifié.

Mais après qu'il eut pris d'assaut la ville de Gomphes.] Androphene, Préteur de la Thessalie y commandoit. César qui vit qu'il falloit l'emporter avant que Pompée ou Scipion pussent la secourir, la fit attaquer en même tems de tous côtez en arrivant. L'assaut commença vers les trois heures après midi; & quoique les murailles fussent fort hautes, il en fut maître avant le coucher du soleil.

du vin à foiſon, ſe mirent à boire avec excès, & ſe livrant à la débauche & à toutes ſortes de momeries, & célébrant par tout le chemin comme des Bacchanales, cette yvreſſe continuelle, & cette bonne chere, qui ne finiſſoit point, chaſſerent le mal qu'une cauſe toute contraire avoit produit; & changerent entierement leur conſtitution.

Pompée retombe dans ſa premiere réſolution de ne pas combattre.

Songe très-ſingulier de Pompée.

Tout ce qui ſuit jusqu'à la fin de cet article manquoit au texte. Il a fallu le reprendre dans la vie de Pompée, comme Amiot l'a fort bien fait.

Explication qu'il donne à ce ſonge.

Quand les deux armées furent entrées dans la plaine de Pharſale, & qu'elles ſe furent campées vis-à-vis l'une de l'autre, Pompée retomba dans ſa premiere réſolution, d'autant plus même qu'il avoit eu des préſages ſiniſtres, & que la nuit il avoit eu un ſonge qui l'allarmoit; car il avoit ſongé qu'il ſe voyoit à Rome dans le theatre, & que tout le peuple le recevoit avec de grands battemens de mains, & que lui il ſe mit à orner de quantité de riches dépoüilles la chapelle de Venus appellée *Nicephore*. Cette viſion le raſſûroit d'un côté, à cauſe de ces battemens de mains, mais elle le troubloit auſſi de l'autre, car il craignoit que Céſar rapportant ſon origine à Venus, ce ſonge ne ſignifiât que lui-même par ſes propres dépoüilles il orneroit & releveroit la gloire & l'éclat du deſcendant de cette Déeſſe.

Fierté & inſolence des Officiers de Pompée, qui ſe regardoient déja comme vainqueurs.

Mais ſi Pompée étoit allarmé, tous ſes Capitaines au contraire étoient ſi fiers & ſi inſolens, que dévorant la Victoire par leurs eſperances, & croyant la tenir entre leurs mains, ils en parta-

Ils en partageoient déja les fruits. Déja Domitius, Lentulus Spinter & Scipion s'entrebattoient. Céſar met ce ridicule dans un fort grand

geoient déja les fruits. Déja Domitius, Lentulus Spinther & Scipion s'entrebattoient pour la charge de souverain Pontife, que possedoit César, & qu'ils regardoient comme vacante. Et il y en eut plusieurs qui envoyerent à Rome retenir & loüer d'avance les maisons les plus commodes pour des Consuls & pour des Préteurs, comme se tenant asseurez de monter à ces dignitez d'abord après la guerre finie. Mais ceux qui se trémoussoient le plus, & qui témoignoient le plus d'impatience d'en venir aux mains, c'étoient les Chevaliers, tout fiers de l'éclat de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine, & de leur nombre ; car ils étoient sept mille contre mille que César avoit. Ils se voyoient encore fort superieurs en Infanterie, car ils avoient quarante-cinq mille hommes de pied, & César n'en avoit que vingt-deux mille. Mais César ayant assemblé ses Soldats leur dit, *que Cornificius qui lui amenoit deux Légions, étoit déja fort proche, & que quinze autres Cohortes sous le commandement de Calenus, étoient aux environs de Megare & d'Athenes*, & il leur demanda

L'armée de Pompée, combien superieure à celle de César.

jour. J'ai rapporté le passage dans les Remarques sur la vie de Pompée, tom. v. p. 465. Ils disputoient déja ensemble les récompenses, & désignoient les Consuls des années suivantes ; jusques-là qu'ils demanderent la confiscation de ceux qui avoient suivi le parti de César, &c. En un mot ils ne parloient que de gloire, de butin & de vengeance, & ne pensoient pas tant à vaincre, qu'à joüir du fruit de leur victoire.

Que Cornificius qui lui amenoit deux Légions, étoit fort proche.] C'est Q. Cornificius, Questeur de César, & qu'il avoit envoyé pour Gouverneur en Illyrie l'esté précédent avec deux Légions. Dans le texte Grec on lit *Corfinus*, mais c'est une faute de copiste.

s'ils vouloient attendre ces troupes, ou s'ils aimoient mieux donner la bataille seuls & en avoir toute la gloire. Ils se mirent tous à crier, qu'ils le prioient de ne pas attendre, de se mettre à leur tête, & d'imaginer quelque ruse pour attirer l'ennemi, & pour l'engager à en venir à un combat.

Bonne volonté de l'armée de César.

César commença par faire un sacrifice pour purifier son armée, & dès qu'il eut immolé la premiere victime, le Devin lui declara d'abord qu'il donneroit la bataille dans trois jours. César lui demanda s'il n'appercevoit point dans les entrailles quelque signe d'un bon succès. *C'est sur quoi*, lui répondit le Devin, *vous n'avez qu'à vous interroger vous-même, car vous répondrez mieux que moi; les Dieux me montrent seulement un grand changement & une révolution générale, qui vont mettre toutes choses dans un état tout contraire à celui où elles sont. Si vous vous trouvez donc bien présentement, attendez-vous à être mal, & si vous êtes mal, soyez asseuré que vous serez bien.* Et la nuit qui préceda la bataille, comme il visitoit les Gardes, vers le minuit on apperçût en l'air un grand brandon de feu, qui passant par-dessus son camp, parut aller tomber avec une flamme fort vive & fort éclatante dans celui de Pompée: Et comme on posoit les Gardes du matin, on sentit tout à coup une espece de tumulte parmi les ennemis comme une terreur panique. César s'attendoit si peu à combattre ce jour-là, qu'il avoit

César purifie son armée.

Réponse remarquable du Devin à César.

Prodige qui paroit sur l'armée de César la veille de la bataille.

César s'attendoit si peu à combattre ce jour-là, qu'il avoit déja donné le signal pour lever le camp.] César voyant qu'il auroit

avoit déja donné le signal de lever le Camp, & de se retirer pendant les tenebres.

Comme l'armée décampoit, & que les tentes étoient déja pliées, ses Coureurs vinrent à toute bride lui annoncer que les ennemis sortoient de leurs retranchemens pour donner bataille. Ravi de cette nouvelle, il crie aux soldats qu'il faut demeurer, & après avoir fait ses prieres aux Dieux, il range ses troupes & les partage en trois corps; il donne celui du milieu à commander à Domitius, l'aîle gauche à Antoine, & il se place à la droite où étoit sa dixiéme Legion à la tête de laquelle il vouloit combattre. Et voyant la Cavalerie des ennemis opposée à cette aîle droite, & craignant leur grand nombre & l'éclat de leurs armes, il fit secretement venir six Cohortes qu'il détacha de la troisiéme ligne, & les

Ordre de bataille de Cesar.

du desavantage à attaquer Pompée sur la montagne où il étoit campé, & qu'il ne pouvoit l'attirer au combat, crut qu'il lui seroit avantageux de tenir la campagne; parce qu'en changeant souvent de Camp, il feroit mieux subsister ses troupes, & travailleroit celles de son ennemi, outre que dans ce changement il se presenteroit quelque occasion de donner bataille. Cela réussit encore plûtôt qu'il n'avoit cru. Car à peine avoit-on plié les tentes, qu'on apperçut Pompée qui avoit quitté ses rétranchemens.

Il donne celui du milieu à commander à Domitius, l'aîle gauche à Antoine, & il se place à la droite où étoit sa dixiéme Legion.) Cesar écrit lui-même qu'il mit la dixiéme Legion à la droite selon sa coûtume, & la neuviéme à la gauche, fortifiée de la huitiéme, à cause qu'elle éoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium; que le reste de ses Legions remplissoit l'espace entre les deux aîles; qu'Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, & Domitius le corps de bataille, & que pour lui il se plaça à la droite vis-à-vis de Pompée.

plaçant derriere son aîle droite, il leur ordonna tout ce qu'elles devoient faire quand cette Cavalerie viendroit le charger.

Ordre de bataille de Pompée.

L'armée de Pompée étoit rangée de cette maniere: Pompée étoit à l'aîle droite, Domitius étoit à la gauche, & il avoit donné le corps de bataille à son beau-pere Scipion. Toute sa Cavalerie s'étoit jettée à cette aîle gauche, comme assûrée d'envelopper l'aîle droite de Cesar, & de commencer la déroute par l'endroit où commandoit ce Général même. Car elle faisoit son compte qu'il n'y avoit point de bataillon si profond dans cette aîle droite qui pût soûtenir l'effort d'une cavalerie si nombreuse, mais qu'ils seroient d'abord rompus, & qu'elle passeroit sur le ventre au premier choc.

Les deux Généraux étant sur le point de faire sonner la charge, Pompée commanda à son In-

L'armée de Pompée étoit rangée de cette maniere: Pompée étoit à l'aîle droite.) Cesar écrit tout le contraire; car il dit que Pompée étoit à la gauche. *Pompée*, dit-il, *étoit à l'aîle gauche avec les deux Legions que Cesar lui avoit renvoyées; & à la droite étoit la Legion de la Cilicie, avec les Cohortes qu'Afranius avoit amenées d'Espagne, que Pompée considéroit comme ses meilleures troupes, & Scipion étoit au milieu avec les Legions de la Syrie.* Il ne nomme pas celui qui commandoit la droite, à moins qu'il ne veuille faire entendre que c'étoit Afranius.

Domitius étoit à la gauche.) Appien met aussi Domitius à la gauche, Lucain assûre qu'il étoit à la droite.

———— tibi numine pugnax
Adverso, Domiti, frons dextri
tradita Martis.

Mais voilà donc deux Domitius: l'un qui commande le corps de bataille de Cesar, & l'autre une des aîles de Pompée. On peut soupçonner qu'il y a faute au texte.

fanterie de se tenir ferme & bien serrée, & d'attendre l'ennemi sans s'ébranler, jusqu'à ce qu'il fût à la portée du javelot. Et Cesar dit lui-même qu'en cela il fit une grande faute, pour avoir ignoré qu'au commencement du combat l'impression que l'on fait en courant de vîtesse est & plus forte & plus terrible, qu'elle ajoûte beaucoup de roideur & de violence aux coups, & qu'elle enflamme le courage qui est soufflé & allumé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes comme la flamme par le vent.

Cesar trouve que Pompée avoit fait une grande faute, & en quoi.

Quand les trompettes eurent donné le signal, Cesar, prêt à s'ébranler, vit le Capitaine de la premiere Compagnie d'une Legion, brave homme de sa personne, très-éprouvé dans une infinité d'actions, & auquel il avoit beaucoup de confiance, qui encourageoit ses soldats, & les exhortoit à bien faire leur devoir. Il l'appella par son nom, & lui adressant la parole, *Eh bien Caïus Crassinius*, lui dit-il, *que devons-nous esperer? Avons-nous bon courage?* alors Crassinius lui tendant la main, & haussant la voix, lui répondit, *Cesar, nous vaincrons avec gloire, & aujourd'hui vous me louërez mort ou vif.* En finissant ces mots, il se jette le premier avec

Il ne l'étoit plus; il étoit veteran.

Et Cesar dit lui-même, qu'en cela il fit une grande faute.) Dans les Remarques sur la vie de Pompée j'ai rapporté les propres termes de Cesar. C'est aux grands Capitaines à décider si Cesar a raison d'appeller cela une faute. J'ai oüi dire, & j'ai lu que des Généraux de grande reputation ont pratiqué quelquefois avec succès ce que Pompée ordonne ici à ses troupes, & que Cesar blâme si fort.

impetuoſité ſur les ennemis, attirant après lui toute ſa troupe, qui étoit de ſix vingts ſoldats. Il taille en piéces tout ce qu'il rencontre ſur ſon paſſage, pénetre toûjours plus avant, & fait un grand carnage, juſqu'à ce qu'enfin il reçut dans la bouche un coup d'eſtoc pouſſé avec tant de violence, que la pointe de l'épée ſortit par le chignon du cou.

Grand ſervice que Ceſar tire des ſix Cohortes qu'il avoit placées derriere ſon aîle droite.

Les deux corps de bataille étant ainſi engagez & combattant avec beaucoup de furie, la Cavalerie de l'aîle gauche de Pompée s'avance fierement, & étend ſes eſcadrons pour envelopper l'aîle droite de Ceſar, mais avant qu'ils puſſent la charger, les ſix Cohortes que Ceſar avoit placées à la queüe de ſon aîle pour corps de reſerve, donnent bruſquement ſans lancer le javelot de loin comme de coûtume, & ſans chercher à frapper à coups de main, ni les cuiſſes, ni les jambes des ennemis, mais donnant droit dans les

Et étend ſes eſcadrons.) Il y a faut au texte. τὰς ἴλας ἀνιχόμενοι fait ici un ſens contraire. Il faut lire comme dans un mſ. τὰς ἴλας ἀναχεόμενοι, *déployant, étendant leurs eſcadrons.*

Mais avant qu'ils puſſent la charger.) Je ne ſçai pas quels mémoires Plutarque a ſuivis ſur cette bataille de Pharſale ; mais ce qu'il dit ici que les ſix Cohortes de Ceſar tomberent ſur la Cavalerie de Pompée, avant qu'elle eut eu le tems de charger l'aîle droite de Ceſar, eſt démenti par Ceſar lui-même, qui dit, que cette Cavalerie renverſa la ſienne qui étoit plus foible, & lui fit perdre du terrein. *Eodem tempore equites à ſiniſtro Pompei cornu, ut erat imperatum, univerſi procurrerunt, omniſque multitudo ſagittariorum ſe profudit; quorum impetum noſter equitatus non tulit, ſed paulum loco motus ceſſit,* &c. Lib. III. de bello civili.

yeux, & cherchant à les assener au visage selon l'ordre qu'ils avoient reçu ; car Cesar se doura bien que ces Cavaliers, très-novices dans les combats, & peu accoûtumez aux blessures, comme jeunes mignons qu'ils étoient, & faisant parade de leur beauté & de cette fleur de jeunesse, éviteroient sur-tout ces sortes de blessures, & n'attendroient point, tant par la crainte du danger présent d'être tuez, que par l'horreur d'une difformité qui dureroit toute leur vie. Et cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces jeunes Chevaliers ne pouvoient souffrir ces javelines qu'on leur portoit dans le visage, & n'osoient regarder ce fer qui brilloit si près de leurs yeux, mais ils détournoient la vûë, & se couvroient la tête pour garentir leur visage ; & enfin ayant ainsi rompu leurs rangs, ils prirent honteusement la fuite, abandonnant tous leurs gens de pied à la boucherie. Car d'abord ceux qui les avoient renversez,

Ordre que Cesar avoit donné à ses troupes, de ne viser qu'au visage des Chevaliers.

Les Chevaliers de Pompée prennent la fuite & sont cause de la pere de la bataille.

Et cela arriva comme il l'avoit prévû.] Cesar dit lui-même que ce corps de reserve de six Cohortes seroit cause du gain de la bataille, & il l'avoit dit à ses soldats en les haranguant. *Neque vero Cæsarem fefellit, quin ab iis cohortibus, quæ contra equitatum in quarta acie collocatæ essent, initium victoriæ oriretur, ut ipse in cohortandis militibus pronuntiaverat.* Lib. III. Frontin met la prévoyance de Cesar dans tout son jour, en expliquant l'ordonnance qu'il donna à ces six Cohortes. *Sex deindè cohortes in subsidio retinuit ad res subitas. Sed dextro latere conversas in obliquum, unde equitatum hostium expectabat, collocavit, nec ulla res ad victoriam plus eo die Cæsari contulit. Il fit un corps de reserve de six Cohortes pour les cas qui pourroient arriver subitement, & il les rangea en biais, leur faisant tourner le visage à droite par où il attendoit que la Cavalerie de Pompée l'attaqueroit, & rien ne contribua davantage ce jour-là à la victoire de Cesar.*

envelopperent leur Infanterie, & la prenant en queuë & de front, ils la taillerent en piéces.

Pompée voyant de son aîle droite la Cavalerie de sa gauche fuir à vauderoute, ne fut plus le même qu'il étoit auparavant, & ne se souvint plus qu'il étoit le Grand Pompée, mais semblable à un homme dont un Dieu avoit aliené l'esprit, ou qui étoit étonné de cette défaite qu'il regardoit comme divinement avenuë, il piqua droit au Camp sans dire une seule parole, se retira dans sa tente, & s'assit en attendant ce qui arriveroit. Enfin toute son armée ayant plié & pris la fuite, les ennemis allerent attaquer ses retranchemens, & combattre contre ceux qui les défendoient; alors, comme revenu à lui-même, il s'écria: *quoi, jusques dans mon Camp*? Et sans dire un seul mot de plus, il quitta son manteau de Général & les marques de sa dignité, & prenant un habit convenable à sa fuite, il se déroba & gagna le chemin de Larisse. Or toutes les avantures qu'il eut depuis, & comment s'étant livré lui-même aux Egyptiens, il fut assassiné par ces traîtres, c'est ce que nous exposerons en détail dans sa vie.

Pompée s'oublie lui-même, & se retire tout éperdu.

Cesar attaque le camp de Pompée, & s'en rend maître.

Pompée s'enfuit déguisé.

Cesar ayant forcé le Camp de Pompée, & voyant ce grand nombre d'ennemis qu'on avoit

Il piqua droit au Camp sans dire une seule parole.) Il ne dit rien en se retirant; mais en arrivant à son Camp, il dit aux Officiers qu'il avoit laissez pour le garder: *Songez à bien défendre le Camp, s'il arrivoit quelque malheur. Je m'en vais visiter les autres portes, & assûrer les corps de garde.*

tuez, & ceux que l'on tuoit encore, dit en soûpirant, *Ils l'ont voulu; ils m'ont réduit à cette nécessité. Moi, Cesar, après tant de grandes batailles gagnées, après tant de guerres si glorieusement terminées, si je m'étois désaisi de mes troupes, j'aurois été condamné.* Pollion écrit qu'il prononça ces paroles en langage Romain, & que lui, il les mit ensuite en grec. Il ajoûte que la plûpart de ceux qui furent tuez à l'attaque des retranchemens, n'étoient que des valets, & qu'il ne périt dans le combat que six mille hommes. Cesar incorpora dans ses Legions la plûpart des gens de pied qui furent faits prisonniers. Il pardonna aux principaux & aux plus considérables. De ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis; & l'on dit, que comme après le combat il fut quelque tems sans paroître, Cesar en fut très-inquiet, & qu'ensuite s'étant trouvé plein de vie, & s'étant venu rendre à lui, il en témoigna une extrême joye.

Mot de Cesar en voyant tant de Romains tuez.

Cesar pardonne aux principaux Officiers de Pompée.

Parmi le grand nombre de présages qui annoncerent cette victoire, le plus remarquable &

Présages qui annoncerent la victoire de Cesar.

Et qu'il ne périt dans le combat que six mille hommes.] Cesar dit qu'il y mourut environ quinze mille hommes des ennemis, & qu'il y eut plus de vingt-quatre mille prisonniers. Qu'il y gagna huit aigles & cent quatre-vingt drapeaux, & qu'il ne perdit qu'environ deux cent soldats, & quelque trente Centurions, du nombre desquels étoit Crastinus.

Parmi le grand nombre de présages qui annoncerent cette victoire.] Cesar en rapporte quelques-uns. Il dit qu'il apprit qu'au temple de Minerve à Elide, la statuë de la victoire, qui étoit tournée vis-à-vis de la Déesse, se tourna vers la porte du temple le jour du combat. Qu'à Antioche on entendit par deux fois un si grand cri d'armée, un si grand bruit de

le plus éclatant fut celui qui arriva à Tralles. Dans le temple de la victoire il y avoit une statuë de Cesar: toute la place d'alentour étoit une terre fort dure d'elle-même, & d'ailleurs elle étoit pavée d'une pierre aussi dure que le marbre; cependant de cette terre & de ce pavé il s'éleva tout d'un coup une palme joignant le piedestal de la statuë. Et dans Padouë Caïus Cornelius, homme fort célébre dans l'art de la Divination, compatriote de l'Historien Tite-Live, & fort connu de lui, étoit ce jour-là assis à contempler le vol des oiseaux. D'abord, comme le rapporte Tite-Live, il connut le tems de la bataille, & dit à ceux qui étoient là presens, *que cette grande affaire alloit se vuider, & que les deux Généraux menoient les troupes às la charge.* Ensuite s'étant remis à observer, & ayant vû certains signes, il se leva plein d'enthousiasme, & cria, *Cesar tu as vaincu.* Comme tous les assistans étoient étonnez de cette saillie, il ôta de dessus sa tête la couronne qu'il portoit, & jura *qu'il ne la remettroit jamais que l'évenement n'eût justifié son témoignage & servi de preuve à son art.* Tite-Live assûre que cela se passa de cette maniere.

Prédiction d'un Devin, qui dit dans Padouë ce qui se passoit à Pharsale dans le moment de l'action.

Cesar après avoir affranchi toute la Nation

Cesar affranchit les Thessaliens & les Cnidiens.

trompettes, que toute la ville prenant les armes courut sur les remparts; la même chose arriva à Ptolemaïde. A Pergame dans le Sanctuaire du temple, où il n'étoit permis qu'aux seuls Prêtres d'entrer, on entendit un bruit de tambours. Ensuite il rapporte celui de Tralles.

des

des Thessaliens en faveur de la victoire qu'il avoit remportée dans leur pays, se mit à poursuivre Pompée, & étant arrivé en Asie, il affranchit aussi les Gnidiens pour faire plaisir à Theopompe qui avoit fait le recueïl des fables, & il déchargea tous les habitans de l'Asie de la troisiéme partie des impôts.

Il décharge l'Asie de la troisiéme partie des impôts.

Quand il aborda à Alexandrie Pompée avoit déja été assassiné; & comme Theodote lui presenta sa tête, il détourna la vûë, & ayant reçu seulement son anneau, qui lui servoit de cachet, il se prit à pleurer à chaudes larmes. Tous ceux des amis & des familiers de Pompée qui s'étoient écartez dans la campagne, & qui furent pris par le Roi, il les combla de présens, & les reçut à son service. Il écrivit à Rome à ses amis, *que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, c'étoit de sauver tous les jours quelques-uns de ses Citoyens, qui avoient pris les armes contre lui.*

Cesar aborde à Alexandrie.

Il détourne la vûë quand on lui présente la tête de Pompée.

Pour ce qui est de la guerre qu'il eut à Alexandrie, les uns disent qu'elle fut sans aucune nécessité, & qu'il ne l'entreprit que par l'amour qu'il eut pour Cleopatre, ce qui fut aussi honteux pour sa réputation, que dangereux pour sa personne. Les autres en accusent les Minis-

La guerre entreprise pour l'amour d'une femme est honteuse.

Pour faire plaisir à Theopompe.) C'est Theopompe de Gnide, un des intimes amis de Cesar, & qui avoit beaucoup de crédit auprès de lui. Il ne faut pas le confondre avec Theopompe de Chio, qui vivoit du tems de Philippe pere d'Alexandre.

tres du Roi, & particulierement l'Eunuque Pothin qui avoit le plus de crédit & d'autorité à la Cour, le même qui avoit tué Pompée, & qui ayant chassé Cleopatre, dressoit secretement des embûches à Cesar. Et l'on prétend que ce fut par cette raison que Cesar commença depuis ce tems-là à passer les nuits en festins pour se tenir mieux sur ses gardes. Outre ces embûches secretes, que Pothin lui dressoit, il faisoit encore & disoit tous les jours ouvertement contre lui mille choses insupportables, qui marquoient un mépris outré, & qui tendoient à l'exposer à la haine publique, car il faisoit distribuer à ses soldats le bled le plus vieux & le plus gâté, leur disant qu'ils devoient s'en contenter & prendre patience, puisqu'ils vivoient aux dépens d'autrui. Il avoit la malice de ne faire servir à la table du Roi que de la vaisselle de bois ou de terre, disant que la vaisselle d'or & d'argent, c'étoit Cesar qui l'avoit en gages pour quelque dette. Car le pere du Roi, qui regnoit alors, devoit effectivement à Cesar dix-sept millions cinq cent mille drachmes, dont Cesar avoit déja remis les sept millions cinq cent mille à ses enfans, & ne demandoit plus que les dix millions restans pour l'entretien de son armée. Pothin, au lieu de le payer, le pressoit tous les jours de partir & d'aller terminer les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, & qui étoient pour lui de

Embûches que Pothin dressoit à Cesar, & les discours qu'il tenoit de lui pour le rendre odieux.

Huit millions sept cent cinquante mille livres.

Trois millions sept cent cinquante mille livres.

Cinq millions de livres.

plus grande conſéquence que le payement de cette ſomme ; qu'après qu'il auroit tout fini il recevroit cet argent avec les bonnes graces du Roi. Mais Ceſar lui répondit *qu'il n'avoit pas beſoin du conſeil des Egyptiens pour ſes affaires*, & dépêcha ſécretement à Cleopatre un homme affidé pour la preſſer de revenir ſans délai.

Cette Princeſſe ne prit avec elle de tous ſes amis que le ſeul Apollodore de Sicile, ſe jetta dans un petit bateau, & arriva au pied des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute cloſe. Mais voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'entrer ſans être connuë, elle s'aviſa de ce ſtratagême : elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes, Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia enſuite avec une courroye, le chargea ſur ſon cou & le porta de cette maniere par la porte du Château dans l'appartement de Ceſar. On dit que ce fut le premier attrait qui porta Ceſar à l'aimer ; car cette ruſe lui fit juger que cette Princeſſe avoit beaucoup d'audace & beaucoup d'eſprit ; & qu'enſuite ſon commerce & les graces de ſa converſation ayant achevé de le ſubjuguer, il la raccommoda avec le Roi ſon frere, & voulut qu'elle regnât conjointement avec lui. Il y eut un

Stratagême de Cleopatre pour entrer dans le Palais d'Alexandrie.

Le premier attrait qui porta Ceſar à aimer Cleopatre.

Ceſar raccommode cette Princeſſe avec le Roi ſon frere.

Il la racommoda avec le Roy ſon frere, & voulut qu'elle regnât conjointement avec lui.] Cela étoit expreſſement porté par le Teſtament du Roi leur pere, dont il avoit fait exécuteur le Peuple Romain.

grand festin pour célébrer la fête dans cette réconciliation.

Dans ce festin un des Esclaves de Cesar, qui étoit son barbier, porté par sa timidité & par sa défiance naturelle, en quoi il surpassoit tous les hommes, alloit furetant par tous les coins de la salle & du Palais, & prêtant par tout l'oreille, attentif à tout ce qui se passoit, il découvrit une embûche que dressoient à Cesar l'Eunuque Pothin & Achillas, Général des troupes d'Egypte. Cesar en ayant été averti, mit des gardes dans la salle, & tua Pothin. Achillas se sauva à l'armée, & excita contre lui une guerre très-dangereuse & très-difficile, car Cesar avec très-peu de troupes avoit à resister en même tems à une grande ville & à une puissante armée.

Cesar garanti d'un grand danger par la timidité & par la défiance d'un de ses Esclaves.

Il tue Pothin.

Le premier grand danger où il se trouva, ce fut la disette d'eau, car les ennemis lui avoient

Guerre d'Alexandrie, combien difficile & dangereuse.

Le premier grand danger où il se trouva, ce fut la disette d'eau.) Mais avant celui-là il s'étoit trouvé dans un autre, qui n'étoit pas moins grand, lorsqu'il fut attaqué dans le palais par Achillas, qui s'étoit rendu maître d'Alexandrie. Cesar décrit ce combat à la fin du III. liv. de la guerre civile.

Ce fut la disette d'eau.] La ville d'Alexandrie étoit toute creuse sous terre & pleine d'aqueducs par où elle recevoit l'eau du Nil, & la distribuoit dans les maisons des particuliers, où elle s'éclaircissoit peu à peu dans des puits & dans des cisternes; les maîtres des maisons & leurs familles beuvoient de cette eau-là, mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante qui étoit bourbeuse & très-mal-saine, car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Comme le fleuve étoit au pouvoir des ennemis, ils crurent qu'ils pourroient ôter l'eau à Cesar. Ils

ôté toute l'eau de la riviere en bouchant les aqueducs qui la portoient dans son quartier.

Le second fut la perte de sa Flotte, qu'il fut forcé de brûler lui-même pour empêcher les Ennemis de s'en saisir ; & le feu s'étant communiqué de l'Arsenal au Palais, consuma la grande Bibliothéque, que les Rois y avoient assemblée avec beaucoup de dépense & de soin.

Bibliotheque d'Alexandrie brûlée.

Le troisiéme, ce fut au combat naval qu'il donna près de l'Isle du Phare, car ayant vû de dessus la digue ses gens pressez, il sauta dans un esquif, & alla à leur secours. Les Egyptiens accoururent de tous côtez pour l'envelopper, mais il se jetta à la mer, & gagna à la nage avec beaucoup de peine & de difficulté ses Galeres les plus éloignées. On dit que quand il se jetta il tenoit par hazard quelques papiers, & qu'il les garda toûjours sans les abandonner, les tenant d'une main au-dessus de l'eau pendant qu'il

Action hardie de Cesar au combat du Phare.

boucherent donc tous les conduits par où elle étoit portée dans son quartier, & non contens de cela, ils entreprirent par un travail long & pénible de faire remonter celle de la mer par des rouës & par des machines pour corrompre celle qui étoit en réserve dans les cisternes & dans les puits. Cesar remedia à cette extrémité en faisant creuser des puits en diligence. En une nuit il trouva quantité d'eau douce qui rendit inutiles tous les travaux des ennemis. Cesar dans la guerre d'Alexandrie.

Le troisiéme, ce fut au combat naval qu'il donna près de l'Isle du Phare.) Plutarque confond ici des choses qui meritoient d'être distinguées & racontées même en détail. Il y eut d'abord un grand combat naval. Après ce combat Cesar attaqua l'Isle, & ensuite la digue, & ce fut dans cette derniere attaque que se passa ce que Plutarque raconte ici.

nageoit de l'autre, quoiqu'il fût en butte à tous les traits des ennemis & qu'il fût obligé de plonger souvent. L'esquif qu'il avoit quitté, fut coulé à fond avec tous ceux qui étoient dedans. Enfin le Roi s'étant retiré vers ses troupes, Cesar le suivit, l'attaqua dans son camp, le força, & lui tua beaucoup de monde. Le Roi ayant voulu se sauver dans un vaisseau, disparut, & on n'en sçut depuis aucunes nouvelles. Cela donna lieu à Cesar d'établir Reine d'Egypte sa sœur Cleopatre, qui étoit grosse de lui, & qui bientôt après accoucha d'un fils, que les peuples d'Alexandrie appellerent Cesarion.

Cesar poursuit le Roi dans son camp, l'attaque & le force.

Cesar écrit que le Roi voulut se sauver dans un vaisseau qui fut submergé par la multitude.

Cette guerre d'Alexandrie ainsi terminée, Cesar prit le chemin de la Syrie avec sa sixiéme legion. Dès qu'il fut entré en Asie, il apprit que Domitius Calvinus, qui avoit le Gouvernement de l'Asie mineure, & des provinces voisines, ayant été défait par Pharnace, fils de Mithridate, s'étoit enfui du Royaume de Pont avec peu de troupes, & que Pharnace poursuivant sa victoire avec une ardeur extrême, s'é-

Il marche en Syrie.

Domitius Calvinus défait par Pharnace.

L'esquif, qu'il avoit quitté, fut coulé à fond.] Cesar conte cela autrement, car il dit qu'ayant voulu gagner son vaisseau, il fut si accablé de la foule, qu'il fut forcé de se jetter à la nage pour gagner ses galeres les plus éloignées, car il se douta de ce qui arriveroit à son vaisseau, qui en effet périt avec tous ceux qui étoient dedans.

Cela donna lieu à Cesar d'établir Reine d'Egypte sa sœur Cleopatre.) Cesar ne donna pas la couronne à Cleopatre seule, il la donna aussi à son jeune frere, à qui par le testament du feu Roi elle étoit substituée en cas que son aîné vînt à mourir sans enfans.

toit rendu maître de la Bithynie & de la Cappadoce, & alloit se saisir de la petite Armenie, ayant fait soulever contre les Romains les Rois & les Tetrarques de tout le pays. Cesar marcha contre lui avec trois Legions, & lui ayant donné une grande bataille près de la ville de Zela, il défit toute son armée, & le chassa du Royaume de Pont ; & pour marquer la promptitude & la rapidité de cette victoire en écrivant à Amintius un de ses amis, il ne mit que ces trois mots, *veni*, *vidi*, *vici*. *Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.* Mais dans le langage Romain ces trois mots ayant une même terminaison, & n'étant tous que de deux syllabes, ont une grace & une brieveté admirable qu'une autre langue ne sçauroit conserver.

Cesar gagne une grande bataille contre Pharnace.

D'autres l'appellent Anitius.

Après ce grand succès il repassa en Italie & s'en retourna à Rome où il arriva comme l'année, pour laquelle il avoit été nommé Dictateur pour la seconde fois, étoit près de finir ; jamais avant lui cette Charge n'avoit été annuelle. Il fut élû Consul pour l'année suivante. Mais il fut fort blâmé de ce que ses soldats ayant tué dans une émeute deux personnages Prétoriens, Cosconius & Galba, il n'en fit d'autre punition que de les appeller Citoyens, au lieu de les ap-

La Dictature n'avoit jamais été annuelle avant Cesar.

Blâmes que l'on donnoit à Cesar.

Et lui ayant donné une grande bataille près de la ville de Zela,) La description de cette bataille mérite d'être lûë. Cesar y met dans un beau jour la folle temerité de Pharnace. Plutarque appelle cette ville Zela comme Strabon, & Cesar l'appelle *Zelie*. Elle étoit dans le Pont appellé *Polemoniaque*.

peller Soldats, & que même il leur fit distribuer à chacun mille drachmes, & leur assigna de grandes portions de terre dans l'Italie.

Cinq cent livres.

On mit aussi sur son compte, & on lui reprocha les fureurs de Dolabella, l'avarice insatiable d'Amintius, les débauches & les yvrogneries d'Antoine, & l'insolence de Corsinius, qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée, & qui l'abbattoit pour la faire plus grande, comme ne la trouvant pas suffisante pour lui. Toutes ces choses déplaisoient fort aux Romains; Cesar ne l'ignoroit pas, & il auroit bien voulu qu'elles n'eussent pas été, mais à cause de ses vûës de politique, il étoit forcé de se servir de ces agens pour arriver à ses fins.

Insolence de Corsinius ou plûtôt de Cornificius.

Caton & Scipion s'étant sauvez en Afrique après la bataille de Pharsale, & y ayant assem-

La guerre d'Afrique.

Qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée.) Xylander & Cruserius ont cru avec raison qu'il y a une transposition dans le texte de Plutarque, & qu'il faut la corriger en lisant, *l'insolence de Cornificius & les yvrogneries d'Antoine, qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée.* Car c'étoit, non Cornificius, mais Antoine, qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée, où il faisoit tous les jours des débauches horribles, comme cela paroît par la seconde Philippique de Ciceron, & par quelque passage de Plutarque même dans la vie d'Antoine.

Et qui l'abbattoit pour la faire plus grande, comme ne la trouvant pas suffisante pour lui.] Cette refléxion de Plutarque est très-sage. Rien ne déplaît tant à des citoyens que de voir un homme mediocre occuper la maison d'un grand personnage, & la changer toute entiere parce qu'il ne la trouve ni assez grande ni assez magnifique pour lui. Cela marque les derniers excès du luxe. Les exemples de cette folie & d'une plus grande encore ne manquent pas à nôtre siecle.

blé des forces considérables par le secours du Roi Juba, César résolut de marcher contre eux. Il passa en Sicile vers le Solstice d'hyver, & pour ôter à ses Officiers & à ses Soldats toute esperance d'un plus long delai, & pour les tenir en état de partir à toute heure, il fit dresser son pavillon sur le bord de la mer, de sorte que les flots venoient presque battre au pied. Dès que le vent fut favorable il s'embarqua, fit voile avec trois mille hommes de pied & fort peu de cavalerie, & les ayant mis à terre sans être découvert, il se rembarqua pour aller querir le reste de ses troupes, craignant qu'il ne leur arrivât quelque échec en chemin. Il les trouva faisant route, & les amena toutes dans son camp.

Hirtius écrit que César arriva à Lilybée le 17. de Decembre. C'étoit alors le deux d'Octobre.

Là il apprit que les Ennemis se confioient sur quelque ancien Oracle, qui portoit, *que tel étoit l'ordre des destinées que la race de Scipion vainquît toûjours en Afrique.* Il seroit difficile de dire si César eut seulement en vûë de se divertir & de se mocquer

Il s'embarqua, fit voile avec trois mille hommes de pied & fort peu de cavalerie.] Hirtius dit qu'il embarqua jusqu'à six Légions & deux mille Chevaux. Mais apparemment Plutarque parle ici de trois mille hommes de pied & de cent cinquante chevaux, avec lesquels il prit terre, les vaisseaux qui portoient les autres troupes s'étant égarées à cause des vents contraires.

Il se rembarqua pour aller querir le reste de ses troupes.] Il se rembarqua à deux lieuës de Ruspine avec sept cohortes; mais après avoir passé la nuit dans ses navires, au point du jour, comme il vouloit partir, la flotte, dont il étoit en peine, arriva, de sorte qu'il fit descendre ses gens pour la recevoir sur le rivage, & fit aussi-tôt entrer les vaisseaux dans le port.

de Scipion, qui commandoit l'armée ennemie, ou s'il agit sérieusement pour s'approprier l'Oracle ; quoi qu'il en soit, il avoit dans son armée un homme peu considérable par lui-même, & dont on ne faisoit aucun compte, qui étoit pourtant de la maison des Scipions Africains, & qu'on appelloit Scipion Salution. Dans tous les combats & dans toutes les rencontres, il donnoit à ce Scipion le commandement de l'armée comme s'il eût été le véritable Général, & cela arrivoit

Plaisante imagination de César pour s'approprier un ancien Oracle.

Ou s'il agit sérieusement pour s'approprier l'Oracle.] Il y a plus d'apparence au premier ; car César n'étoit pas assez simple pour croire que les destinées fussent attachées, non à la personne, mais au nom, & qu'il fût en son pouvoir de les transferer, en substituant un homme de même nom à la place de celui que le Ciel auroit eu en vûë.

Et qu'on appelloit Scipion Salution.] Plutarque n'explique pas ce qui avoit fait donner à ce Scipion le sobriquet de *Salution*, & c'est pourtant ce qui peut mener à l'intelligence du mot & à son origine. Suetone ne l'a pas oublié. *Despectissimum quemdam*, dit-il, *cui ad opprobrium vitæ Salutioni nomen erat. Un homme très-méprisé à qui on avoit donné le surnom de Salution, pour lui reprocher sa vie infame. Salution* est donc un mot qui marque quelque infamie. Selon Vossius, son origine est Grecque, de σαλπίζων σαλπίτων, *Trompette*, on a fait *Salpitto*, *Salvito*, & *Salutio*. Et on a donné ce nom aux bouffons de profession, qui s'enfloient les jouës pour se faire donner des soufflets qui fissent plus de bruit. Ainsi *Salutio* est un bouffon qui se livre à toutes sortes d'affronts & d'insultes. De là vient que dans les gloses on trouve *Salapitta*, ῥάπισμα, soufflet. Et sur cela le même Vossius prétend qu'il faut corriger ce vers de Catulle,

Di magni, Salicippium disertum.

& qu'il faut lire *Salapittium* ; mais cela me paroît bien forcé. Je préfere la conjecture de Lipse, qui croyoit que ce Scipion avoit été nommé, non *Salution*, mais *Salacion*, par un diminutif du mot *salax*. *De salax*, *salacio*, comme de *senex*, *senecio*, & de cette maniere la véritable leçon de Catulle seroit *salacippium*. Cela est plus naturel & plus vraisemblable.

ſouvent ; car il étoit ſouvent obligé d'en venir aux mains, parce qu'il manquoit de vivres ; il n'avoit ni beaucoup de bled pour les hommes, ni beaucoup de fourage pour les chevaux, & ſes cavaliers étoient obligez de leur donner pour toute pâture de la mouſſe & de l'algue du rivage, après l'avoir lavée dans de l'eau douce pour en ôter la ſalure, & y avoir mêlé un peu de sainfoin pour leur donner du goût. Cette diſette venoit de ce que les Numides, qui ſont très-diſpos & très-légers, à cauſe de la viteſſe de leurs chevaux, paroiſſoient tous les jours en grand nombre, & tenoient la campagne, de ſorte qu'on n'oſoit s'écarter pour aller au fourage.

L'armée de Céſar manquoit de fourages, comment il y ſupplée.

Un jour que la cavalerie de Céſar n'avoit rien à faire, elle s'amuſoit à regarder un Africain qui danſoit merveilleuſement, & joüoit en même tems de la flûte à donner de l'admiration. Tous ces cavaliers étoient aſſis tout émerveillez, ayant laiſſé à leurs valets le ſoin de leurs chevaux. Tout à coup les ennemis les enveloppant fondent ſur eux, en tuënt une partie, & les autres ayant pris la fuite pour gagner leur camp,

Quelques avantages que l'armée de Scipion remporte ſur celle de Céſar.

Il n'avoit ni beaucoup de bled pour les hommes, ni beaucoup de fourage pour les chevaux.] Plutarque paſſe ici beaucoup de choſes très-importantes. Car ce qu'il va dire n'arriva qu'après la jonction de Scipion & de Labienus, & auparavant il s'étoit paſſé des faits conſidérables, comme tout ce que Céſar fit avant l'arrivée de ſes troupes, ſon décampement de devant la ville de Damiette, ſon combat avec la cavalerie de Juba, & ſur-tout ſa rencontre avec Labienus, qui fut une bataille mémorable.

ils les poursuivent, & entrent pêle mêle avec eux. Si César en personne, & avec lui Pollion ne fussent accourus à leur secours, & n'eussent arrêté leur fuite, la guerre étoit entierement finie, & César défait. Il y eut encore une autre rencontre, où les ennemis remporterent quelque avantage. Et ce fut dans cette occasion-là que César voyant l'Enseigne, qui portoit l'Aigle, prendre la fuite, courut à lui, & le prenant par le cou, il lui fit tourner visage, & lui dit, *C'est-là que sont les ennemis.*

César prend par le cou un Enseigne qui fuit & lui fait tourner visage.

Ces premiers succès éleverent le courage à Scipion, & lui donnerent l'audace d'en venir à une bataille. Laissant d'un côté Afranius, & de l'autre Juba, campez séparément avec peu de troupes, il se mit à fortifier un camp au-dessus d'un étang près de la ville de Thapse, afin qu'il servît de fort & de retraite à ses gens dans le combat. Comme il travailloit à ces retranchemens, César après avoir traversé avec une rapidité incroyable un pays marécageux, & tout coupé de défilez & de montagnes, tomba sur lui à l'improviste, prit les uns en queuë, attaqua les autres de front, & les ayant tous mis en fuite, il poursuivit sa pointe, & profitant de l'occasion & de la faveur de la fortune, il prit tout d'un train le camp d'Afranius, & ensuite celui des Numides, Juba s'étoit retiré. Ainsi dans une petite partie d'un seul jour, il se rendit maître de trois camps, & tua cinquante mille hommes

C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas Thapsaque.

César tombe sur Scipion comme il fortifioit son camp.

Il avoit donné pour mot la bonne Fortune.

César se rend maître de trois camps, dans une petite partie d'un jour.

des ennemis ſans avoir perdu cinquante hommes.

Voilà comme quelques Hiſtoriens racontent le ſuccès de cette bataille. Mais il y en a d'autres qui aſſûrent que Céſar ne ſe trouva pas à l'action, parce que comme il mettoit ſes gens en bataille, & qu'il donnoit ſes ordres, il fut ſurpris d'une attaque du mal caduc auquel il étoit ſujet, & que comme il en ſentit les premieres approches, avant qu'il lui eût entierement lié les ſens & abbattu les forces, étant déja dans le tremblement, il ſe fit porter dans une des tours prochaines, où il ſe tint en repos juſqu'à ce que l'accès fut paſſé.

Hirtius plus croyable que tous ces Hiſtoriens, fait voir qu'il y étoit.

D'un grand nombre d'hommes Conſulaires ou Prétoriens, qui échapperent de la bataille & qui furent pris, les uns ſe tuerent eux-mêmes, & Céſar en fit mourir pluſieurs. Comme il avoit une forte paſſion d'avoir en ſa puiſſance Caton en vie, il marcha à la hâte vers Utique où Caton avoit été laiſſé pour la défendre, ce qui fit qu'il ne ſe trouva pas au combat. Mais ayant appris en chemin qu'il s'étoit tué lui-même, il parut viſiblement qu'il en étoit fâché, & on n'en ſçauroit deviner la raiſon, quoique dans le moment il s'écria : *O Caton ! je t'envie la gloire de ta mort, puiſque tu m'as envié celle de te donner la vie.* Cependant le Traité qu'il fit contre lui après ſa mort même, ne marque pas un homme bien intentionné & qui fût diſpoſé à lui

Céſar fait mourir beaucoup d'hommes Conſulaires, ou Prétoriens qui furent pris.

Mot de Céſar ſur la mort de Caton.

Raison de douter si César auroit pardonné à Caton.

faire grace. Car comment auroit-il épargné Caton vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, puisqu'il répandoit tant de venin & tant de bile sur Caton mort? Mais de la clemence avec laquelle il pardonna à Ciceron, à Brutus, & à mille autres, qui avoient porté les armes contre lui, on conjecture qu'il lui auroit aussi pardonné, & que ce Traité étoit moins l'effet de la haine qu'il eut pour lui, que d'une ambition de politique; car il fut fait pour une telle occasion: Ciceron avoit composé l'éloge de Caton, & il avoit donné le nom même de *Caton* à son Livre. Cet ouvrage étoit fort estimé & fort couru, comme on peut penser, tant à cause de la réputation de son Auteur, qui étoit le plus éloquent des Orateurs de son tems, que pour la grandeur & la beauté du sujet, qui étoit des plus riches. Cela chagrina César, qui crut que l'éloge d'un homme qui s'étoit tué pour ne pas tomber entre ses mains, étoit pour lui un secret reproche. Il y répondit donc dans un Traité, où il assembla beaucoup de charges & d'accusations contre Caton, & qu'il intitula *Anticaton*. L'un & l'autre de ces Ouvrages ont encore aujourd'hui des partisans fort zélez, à cause de la vénération que l'on conserve pour Caton & pour César.

Ce qui donna lieu à l'Ouvrage que César fit contre Caton.

Traité de Ciceron contre César, intitulé Caton.

César répondit à ce Traité de Ciceron par un Traité, appellé Anticaton.

Car comment auroit-il épargné Caton vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, puisqu'il répandoit.] Il me semble que ce n'est pas là une raison; César auroit pû épargner Caton, non par amitié pour lui, mais par vanité & par politique.

Quand César fut retourné d'Afrique à Rome, il parla magnifiquement de sa victoire dans la harangue qu'il fit au peuple. Il dit qu'il avoit subjugué une si grande étenduë de pays, qu'il en reviendroit tous les ans dans les greniers publics deux cent mille mesures Attiques de bled, & trois millions de livres d'huile. Ensuite il fit ses trois triomphes, celui d'Egypte, celui de Pont, & celui d'Afrique. Dans le titre de ce dernier, il n'étoit fait aucune mention de Scipion, mais seulement du Roi Juba; & dans ce triomphe fut mené Juba, le fils de ce Roi, qui étoit encore enfant, & qui éprouva le plus heureux de tous les esclavages, puisque de Barbare & de Numide qu'il étoit, il se rendit digne d'être compté parmi les Historiens Grecs, les plus sçavans & les plus célébres.

César parle magnifiquement de sa victoire.

Les trois triomphes de César.

Esclavage du jeune Juba, combien heureux pour lui.

Après ses triomphes il fit de grandes largesses à ses Soldats, & donna de grands festins & de magnifiques spectacles au peuple; car il le traita à vingt-deux mille tables à trois lits, &

César fait de grandes largesses aux Soldats & de grands festins au peuple.

Ensuite il fit ses trois triomphes.] Pourquoi Plutarque ne met-il que trois triomphes, puisqu'il y en eut quatre? Il oublie même le plus considérable & le plus important, qui est celui des Gaules. *Triumphavit post devictum Scipionem quater eodem mense, sed interjectis diebus. Primum & excellentissimum triumphum egit Gallicum, sequentem Alexandrinum, deinde Ponticum, huic proximum Africanum.* Sueton. On peut voir Ruauld, Animad. XXIII.

Car il le traita à vingt-deux mille tables à trois lits.] Nous sçavons que sur chaque lit il y avoit au moins trois conviez, souvent quatre, comme Horace nous l'assûre dans la Sat. IV. du Liv. I.

Sæpe tribus lectis videas cœnare quaternos.

le regala de combats de Gladiateurs & de combats de vaisseaux dans le Cirque, en l'honneur de sa fille Julie, qui étoit morte long-tems auparavant.

César fait le dénombrement du peuple.

Ces spectacles finis, on fit le dénombrement du peuple, & au lieu de trois cent vingt mille

Il y en avoit même souvent cinq, quelquefois davantage. Ciceron dans l'Oraison contre Pison: *Græci Stipati, quini in lectulis, sæpe plures.* Il y avoit donc à ces vingt-deux mille tables, près de deux cent mille Citoyens au moins. Apparemment Plutarque n'étoit pas bien informé de ce que contenoient ces lits, puisqu'il va nous dire qu'après ces spectacles finis, il ne se trouva que cent cinquante mille Citoyens dans Rome. La remarque suivante va mettre dans tout leur jour les erreurs où Plutarque tombe ici.

Ces spectacles finis, on fit le dénombrement du peuple, & au lieu de trois cent vingt mille Citoyens, &c.] Il y a ici trois erreurs considérables, comme le sçavant Ruauld l'a fort bien remarqué, Animadv. XXIV. La premiere, de dire que César fit le dénombrement du peuple; car cela est faux, quoique l'Epitome de Tite-Live, Appien & Dion le disent après lui. César ne fit point du tout le dénombrement, Suetone n'en dit pas un mot, & Auguste lui-même dit dans les Marbres d'Ancyre, *que dans son VI. Consulat*, qui étoit l'an de Rome 725. *il fit le dénombrement, qui n'avoit pas été fait depuis quarante-deux ans.* La seconde, c'est d'assûrer qu'un peu avant la guerre civile entre César & Pompée, il n'y avoit à Rome que trois cent vingt mille Citoyens; car long-tems auparavant le nombre en étoit beaucoup plus grand, & il s'étoit toûjours augmenté depuis. Et la troisiéme enfin, c'est d'avancer qu'en moins de trois ans ces trois cent vingt mille Citoyens furent réduits par cette guerre civile à cent cinquante mille; car une marque sûre de la fausseté de ce fait, c'est que peu de tems après, César tira de cette même ville quatre-vingt mille Citoyens pour les Colonies d'outre-mer. N'auroit-il laissé que soixante-dix mille hommes dans Rome? Et ce qui est encore plus fort, c'est que dix-huit ans après, Auguste, qui étoit alors dans son VI. Consulat, fit le dénombrement dont je viens de parler, & le nombre des Citoyens monta à quatre millions soixante-trois mille. *Censere civium Romanorum capita quadragies centum millia*

Citoyens

Citoyens qu'il y avoit auparavant, il ne s'en trouva que cent cinquante mille, si grande étoit la calamité que cette guerre civile avoit causée, & tant elle avoit emporté de peuple, sans compter tous les autres fleaux & tous les autres malheurs qu'elle avoit versez dans toute l'Italie & dans toutes les Provinces de l'Empire.

Ce dénombrement étant achevé, il fut élu Consul pour la quatriéme fois, & il marcha d'abord en Espagne contre les fils de Pompée, qui étoient encore fort jeunes, mais qui avoient assemblé une armée formidable par le grand nombre de troupes dont elle étoit composée, & qui témoignoient une audace digne des chefs d'une si grande puissance, de sorte qu'ils jetterent Cesar dans un grand danger. La grande bataille qui décida de cette guerre, fut donnée

Cesar élu Consul pour la quatriéme fois, marche en Espagne contre les fils de Pompée.

& sexaginta tria millia. D'où seroit venuë en si peu d'années une augmentation si prodigieuse? Ruauld ne s'est pas contenté de montrer ces fautes dans le texte; il a encore découvert la source de ces erreurs; car il fait voir que Plutarque n'entendant pas finement le Latin, a été trompé par ce passage de Suetone, qui dit de Cesar chap. IV. *Recensum populi, nec more, nec loco solito, sed vicatim per dominos Insularum egit, atque ex viginti trecentisque millibus accipientium frumentum è publico, ad centum quinquaginta retraxit.* Suetone parle du dénombrement, de la recherche que Cesar fit des pauvres Citoyens qui recevoient du bled du public, il en trouva trois cent vingt mille, qu'il reduisit à cent cinquante mille, & Plutarque a mal pris *recensum* pour *censum*, pour le dénombrement fait par les Censeurs; & c'est ce qui l'a jetté dans les autres fautes. A toutes ces preuves on peut encore ajoûter celle qui se tire du festin que Cesar donna au peuple sur vingt-deux mille tables à trois lits, comme je l'ai expliqué dans la remarque précedente.

sous les murailles de la ville de Munde.

A cette bataille Cesar voyant ses gens fort pressez ne faire plus qu'une molle résistance, fend les bataillons & les escadrons, & se jette à corps perdu au milieu de la mêlée, criant à ses troupes, *N'avez-vous point de honte de livrer ainsi votre Général à des enfans?* Enfin après de grands efforts il repoussa & renversa les ennemis, & en fit un si grand carnage qu'il leur tua plus de trente mille hommes sur la place, & ne perdit que mille des siens. Mais c'étoit tout ce qu'il avoit de plus brave. Après cette bataille en se retirant dans son camp il dit à ses amis, *qu'il avoit souvent combattu pour la victoire, mais que ce jour-là il avoit combattu pour sa propre vie.*

Grande action de Cesar.

Mot de César sur cette bataille.

Il gagna cette bataille le jour de la Fête des

Qu'il leur tua plus de trente mille hommes sur la place.] Cela est confirmé par Hirtius, qui écrit que Pompée perdit au moins trente mille hommes, avec Labienus & Varus à qui on fit des obseques, & environ trois mille Chevaliers Romains, tant d'Italie que de la province. Cesar ne perdit que mille soldats, tant de Cavalerie que d'Infanterie, sans compter cinq cent blessez. Les treize Aigles furent prises avec toutes les enseignes, & les faisceaux, & dix-sept Officiers Généraux. Le reste se sauva dans la ville, sans quoi il n'en seroit pas échappé un seul.

Il gagna cette bataille le jour de la fête des Dionysiaques.] Les Interpretes ont fait ici une faute très-considérable. Le Grec dit, τῇ τῶν Διονυσίων ἑορτῇ *Dionysiorum festo.* L'Interprete Latin a traduit, *Hanc victoriam obtinuit Saturnalibus. Il remporta cette victoire la fête des Saturnales.* Jamais on n'a pu prendre les Dionysiaques pour les Saturnales, c'étoient deux fêtes très-differentes. La faute d'Amiot n'est pas moins grande : *Il gagna cette bataille le jour propre des Bacchanales.* Comment Cesar auroit-il gagné cette bataille le propre jour des Bacchanales? Il y avoit déja cent quarante-un an que cette fête ne subsistoit plus, & qu'elle avoit

Dionysiaques, auquel jour on dit que le grand Pompée étoit sorti de Rome pour aller commencer cette guerre civile quatre ans auparavant. Le plus jeune de ses deux fils se sauva du combat, & peu de jours après Didius porta à Cesar la tete de l'aîné.

Ce fut-là la derniere de ses guerres. L'entrée triomphale, qu'il fit pour cette victoire, blessa plus les Romains qu'aucune chose qu'il eut encore faite. Car il ne triomphoit point pour avoir défait des Capitaines étrangers, ni des Rois Barbares; mais pour avoir ruiné les enfans, & détruit la race du plus grand personnage que Rome eut porté, & qui avoit été persecuté par la Fortune. Tout le monde trouvoit que c'étoit une chose indigne de triompher des calamitez de sa patrie, & de se réjoüir d'un avantage, qu'on devoit plûtôt déplorer, & qui ne pouvoit être excusé ni envers les Dieux, ni envers les hommes que par la seule nécessité, & ce triomphe paroissoit plus indigne encore pour Cesar, qui jamais auparavant n'avoit ni envoyé

Les Romains blessez du triomphe que Cesar fit des fils de Pompée.

été proscrite de toute l'Italie par un Arrêt du Senat, à cause de ses abominations, comme Tite-Live le rapporte au long dans son XXXIV. liv. Plutarque parle ici de la fête que les Romains appelloient *Liberalia*, & qui est marquée au XVII. de Mars dans leur Calendrier. *Liberalia*, dit Festus, *Liberi festa quæ apud Græcos dicuntur Dionysia*. Et comme *Liber & Dionysius* sont deux noms de Bacchus, c'est ce qui a trompé Amiot, & qui lui a fait croire très-mal à propos que la fête appellée *Liberalia* étoit la même que les *Bacchanales*. Ce qui est une très-grande erreur.

Qui jamais auparavant n'avoit ni envoyé des courriers.) Il faut

des courriers, ni écrit des lettres publiques sur toutes les victoires qu'il avoit remportées dans les guerres civiles, mais en avoit toûjours rejetté la gloire, comme ayant honte d'avoir vaincu. Cependant les Romains fléchissant sous la grande fortune de ce personnage, & recevant le frein, persuadez que le seul moyen de respirer, & de se voir délivrez de toutes ces guerres civiles & de tous ces maux, c'étoit d'être soûmis à un seul Maître, le nommerent Dictateur perpetuel. Et c'étoit-là une tyrannie visible, puisqu'a la souveraine autorité & à la pleine & indépendante puissance de la Monarchie, on ajoûtoit une entiere sûreté de n'en être jamais dépossedé.

Cesar n'avoit jamais écrit des lettres publiques sur les victoires qu'il avoit remportées dans les guerres civiles.

Cesar nommé Dictateur perpetuel.

Ciceron fut le premier qui proposa au Senat de lui décerner de grands honneurs, mais dont la grandeur étoit encore en quelque façon moderée & humaine. Après lui il y en eut d'autres qui y en ajoûterent de si excessifs, comme combattant à l'envi à qui l'en combleroit davantage, que par tous ces honneurs outrez & hors de saison; ils le rendirent insupportable & odieux, même à ceux qui étoient naturellement les plus doux. Aussi, dit-on, que ses ennemis ne travaillerent pas moins que ses flateurs pour les lui faire décerner, afin d'a-

Les ennemis de Cesar concourent à lui faire décerner les plus grands honneurs, leur vûë.

corriger une faute qui est dans le texte, le verbe πέμψαι ne peut s'ajuster, ni avec ce qui précede, ni avec ce qui suit, il faut corriger πέμψαντα. C'est ce que demandent les accusatifs ἀγαπώμενον & ἐπινεάμενον.

voir plus de prétexte de s'élever contre lui, & de ne paroître avoir conspiré contre sa personne que par des raisons très-valables & très-legitimes, d'autant plus même qu'après avoir terminé les guerres civiles, il ne donnoit aucune prise sur lui, & qu'on ne pouvoit former la moindre plainte. Et il semble que ce fut avec beaucoup de raison que les Romains ordonnerent alors qu'on bâtiroit en son honneur un temple à la Clemence, pour lui rendre graces de la douceur & de l'humanité dont il avoit usé dans sa victoire, car il pardonna à la plûpart de ceux qui avoient pris les armes contre lui, & donna même à quelques-uns des emplois & des charges considérables, entre autres à Brutus & à Cassius, car l'un & l'autre furent Préteurs. Il ne négligea pas non plus les statuës de Pompée, qui avoient été abbattuës, mais il eut soin de les relever, sur quoi Ciceron dit fort bien, *que Cesar en relevant les statuës de Pompée, avoit affermi les siennes.*

Temple bâti à la Clemence en l'honneur de Cesar.

Cesar donne des charges considérables à Brutus & à Cassius.

Mot de Ciceron sur ce que Cesar avoit relevé les statuës de Pompée.

Tous ses amis le pressant de prendre des gardes pour la sûreté de sa personne, & s'offrant même de lui en servir, il ne le voulut jamais, disant, *qu'il valloit mieux mourir une fois que de craindre*

Cesar refuse de prendre des gardes pour la sûreté de sa personne, mot qu'il dit sur cela.

Qu'on bâtiroit en son honneur un temple à la Clemence.) Quel éloge pour Cesar d'avoir donné lieu aux Romains de bâtir un temple à la Clemence! Mais quelle horrible indignité pour ces Romains d'aller peu de jours après assassiner ce même personnage, qui leur a donné lieu de bâtir ce temple à sa clemence, qu'ils viennent d'éprouver si heureusement!

& d'attendre la mort à toute heure. Et persuadé que l'amour de ses Citoyens étoit la plus belle, la plus honorable garde qu'il put avoir autour de lui, il tâcha de gagner le peuple par des festins & par des distributions de bled, & les soldats par des colonies où il les envoya. Les plus considérables furent Carthage & Corinthe. Et ce qu'il y a de bien singulier sur ces deux villes, c'est que comme il leur étoit arrivé auparavant d'être prises & détruites toutes deux en même-tems, il leur arriva aussi à toutes deux d'être en même tems rebâties & repeuplées.

L'amour des Citoyens la plus belle & la plus sûre garde pour un Prince

Carthage & Corinthe rebâties & repeuplées.

Chose bien singuliere qui arriva à ces deux villes.

Il acquit encore l'affection des Nobles, en promettant aux uns des Consulats & des Prétures, en amusant & consolant les autres par d'autres charges & par d'autres honneurs, & en les entretenant tous de belles esperances, afin qu'ils s'accoûtumassent & se soûmissent volontairement à sa domination. Il poussoit si loin pour eux ses égards & sa complaisance, que le Consul Fabius Maximus étant mort subitement le dernier jour de son Consulat, il nomma Caninius Rebilus Consul pour ce seul jour-là. Et sur ce

Consul nommé pour une petite partie du dernier jour de l'année.

C'est que comme il leur étoit arrivé auparavant d'être prises toutes deux en même tems.] Elles avoient été prises & brûlées toutes deux cent deux ans auparavant, 144. ans avant l'Ere Chrétienne, Carthage par le dernier Scipion l'Africain, & Corinthe par Mummius Achaicus, & elles furent rebâties & repeuplées la même année, cent deux ans après.

Il nomma Caninius Rebilus Consul pour ce jour-là.) *Pridiè Calendas januarias repentina Consulis morte cessantem honorem in paucas horas petenti dedit.* Suetone 76.

Et sur ce que tout le monde alloit

que tout le monde alloit chez ce Consul pour le feliciter & pour l'accompagner par honneur au Senat, comme c'étoit la coûtume, Ciceron dit fort plaisamment, *Hâtons-nous de peur que cet homme ne sorte de charge avant que nous lui ayons fait nôtre compliment.*

Plaisant mot de Ciceron sur ce Consul.

Cesar étoit si fort né pour faire de grandes choses, & son ambition étoit si vaste que ses grands succès, bien loin de le porter à joüir en repos de la gloire qu'il avoit acquise, ne furent qu'une amorce & un appas, qui reveillant son audace, lui inspirerent de plus grands desseins, & allumerent dans son cœur un amour d'une gloire encore plus grande, comme si celle dont il joüissoit, eût été usée & flêtrie. Et cette violente passion n'étoit autre chose qu'une jalousie de lui-même, une émulation de lui contre lui, comme contre un étranger, & une obstinée perseverance à vouloir toûjours se surpasser, & faire combattre contre ses exploits passez ceux qu'il méditoit encore.

Ambition sans bornes de Cesar.

Emulation & jalousie de Cesar, de lui contre lui.

Il avoit formé le dessein, & il faisoit déja ses préparatifs, d'aller contre les Parthes, & après les avoir subjuguez, de traverser l'Hyrcanie en cô-

Grands desseins de Cesar.

chez ce Consul.] Les railleries de Ciceron ne finissoient point sur son chapitre, tantôt il disoit, *Nous avons un Consul bien vigilant, car il n'a pas fermé l'œil un seul moment dans tout son Consulat.* Tantôt, *nous avons eu un Consul d'une si étrange severité & si grand Censeur, que sous son Consulat personne n'a ni disné, ni soupé, ni dormi.* Et une autre fois. *Caninius est parvenu à faire demander sous quels Consuls il a été Consul.*

toyant la mer Caſpienne, & le Mont Caucaſe, & de ſe jetter de-là dans la Scythie, pour dompter enſuite tous les pays voiſins de la Germanie, & la Germanie même, & revenir à Rome par les Gaules, après avoir arrondi l'Empire Romain, en lui donnant de tous côtez l'Ocean pour bornes.

Grands ouvrages que Ceſar méditoit.

Pendant qu'il ſe préparoit pour cette expedition, il prenoit des meſures pour couper l'Iſthme de Corinthe, & il avoit en tête de détourner les rivieres de l'Anio & du Tibre, de réünir leurs eaux, de les conduire par un grand canal qu'il creuſoit depuis Rome juſqu'à la ville de Circei, & de les faire tomber dans la mer près de Terracine pour la commodité & la sûreté des marchands qui venoient faire leur commerce à Rome. Outre ces grands ouvrages, il penſoit encore à détourner les eaux qui en inondant toute la campagne entre la ville de Nomentum & celle de Setium, n'en faiſoient qu'un grand & vaſte marais, & à deſſécher toutes ces terres capables de fournir le labour à pluſieurs milliers de charruës. Il méditoit de plus d'oppoſer de fortes barrieres à la mer près de Rome par de bonnes levées, & après avoir nettoyé la rade d'Oſtie mal sûre & dangereuſe même pour les vaiſſeaux,

Et de ſe jetter dans la Scythie.) Il y a dans le texte un mot corrompu qui broüille tout le ſens, au lieu de τόπον, il faut lire τότε, comme dans un manuſcrit, & changer ainſi la ponctuation; καὶ τὸν Καύκασον ἐκπεριελθόντα, τότε εἰς τὴν Σκυθικὴν ἐμβαλεῖν.

ſeaux, d'y faire des ports & des abris, où tant de navires, qui y abordoient de toutes parts, puſſent être ſans crainte. Mais tous ces ouvrages ſe préparoient & ne s'exécuterent point.

Il n'en fut pas de même de la correction du Calendrier, cette réformation de l'inégalité des temps, qui jettoit une confuſion horrible dans l'année, fut agréablement & ſagement imaginée par lui, & ayant été heureuſement conduite à ſa fin, elle a été depuis d'un très-grand uſage & d'une merveilleuſe utilité. Non ſeulement dans les anciens temps les Romains n'avoient point de periodes reglées qui puſſent faire quadrer la revolution des mois avec leur année, de ſorte que leurs ſacrifices & leurs jours de fête étant reculez peu à peu ſe trouvoient par ſucceſſion de temps tomber dans des ſaiſons entierement opposées à celles de leur Inſtitution. Mais ceux mêmes du temps de Céſar, où l'année n'étoit plus

Réformation du Calendrier par Ceſar.

Cette réformation de l'inégalité des temps, qui jettoit une confuſion horrible dans l'année.] Car par cette inégalité, le Calendrier Romain avoit avancé de près de trois mois du temps de Céſar, de ſorte que ce qu'on dit arrivé de ſon temps à la fin de Février, doit être compté avant la my-Novembre, & ainſi du reſte. Avant Céſar on avoit ſouvent tâché de corriger ce défaut, mais l'on n'étoit jamais parvenu à le faire avec la derniere exactitude. Céſar en approcha plus que les autres, & on peut dire qu'il a ouvert le chemin à une parfaite réformation. On peut voir ce qui a été remarqué ſur la vie de Numa, tom. 1. p. 332.

Les Romains n'avoient point de periodes reglées.] Le mot πεπηγμένως, du texte eſt corrompu, il faut rétablir le mot que preſente un manuſcrit πεπερασμέναις *Les Romains n'avoient que des periodes fort dereglées.*

lunaire, mais solaire, vivoient dans une grande ignorance sur cette matiere, les Prêtres, qui étoient les seuls qui connussent les temps, tout d'un coup lorsque bon leur sembloit & sans que personne s'y attendît, ajoûtoient à l'année un mois intercalaire qu'ils appelloient *Mercedonien*, dont le Roi Numa avoit été l'Inventeur; mais c'étoit un remede bien foible & un moyen bien court pour corriger les grands mécomptes qui se commettoient dans le calcul, comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Mois intercalaire appellé Mercedonien.

César ayant proposé cette question aux plus grands Philosophes & aux plus habiles Mathematiciens, publia par leur moyen sur les regles déja trouvées, une correction singuliere & plus exacte, dont ils se servent encore aujourd'hui, & qui fait qu'ils se trompent moins que tous les autres peuples, sur cette inégalité qui causoit le desordre des mois & des années. Cependant cette invention si utile ne laissa pas de fournir des sujets de raillerie à ses envieux & à ceux qui ne pouvoient supporter sa grande puissance, car Cice-

Railleries des Romains sur cette invention si utile.

Cependant cette invention si utile ne laissa pas de fournir des sujets de raillerie à ses envieux.) Dès qu'un homme commence à être odieux, les meilleures choses qu'il fait, l'exposent à la censure. Par cette réformation du Calendrier, Cesar donnoit sujet à ses ennemis de dire qu'il vouloit aussi gouverner le Ciel. Il n'est pas étonnant que les ignorans fissent de ces railleries; mais que Ciceron tombât dans ce travers, c'est ce qui me surprend; Ciceron devoit être mieux instruit qu'un autre du désordre de l'ancien Calendrier, lui sur tout qui avoit traduit Aratus il y avoit déja long-temps. Dans le texte au lieu de ποι, qui ne peut avoir lieu ici, il faut lire comme dans un manuscrit τῶν.

ron même, si je ne me trompe, entendant quelqu'un qui disoit, *Demain se levera la constellation de la Lyre*, ne put s'empêcher de répondre, *oüi elle se levera par Edit*, comme les hommes ne recevant cette innovation que par force.

Mot de Ciceron sur cette réformation du Calendrier.

Mais ce qui excita contre lui la haine la plus déclarée, & qui fut enfin la cause de sa mort, ce fut la passion qu'il témoigna de se faire déclarer Roi. Car à l'égard du peuple, ce fut la premiere cause de son aversion pour lui ; & à l'égard de ceux qui lui en vouloient déja, & qui depuis long-temps nourrissoient dans leur cœur un secret venin contre lui, ce fut un prétexte très-specieux & très-honnête de le faire éclater. Il est vrai que ceux qui s'efforçoient de lui procurer cet honneur, alloient semant parmi le peuple qu'il étoit expressément porté par les livres des Sibylles, *que le Royaume des Parthes seroit conquis par les Romains quand ils y porteroient la guerre sous la conduite d'un Roi, mais qu'autrement ils n'y entreroient jamais*. Un jour même qu'il revenoit d'Albe à Rome, ils eurent l'audace de le saluer du titre de Roi. Le peuple paroissant troublé & alarmé d'une nouveauté si inoüie, il fit semblant d'être en colere, & dit *qu'il ne s'appelloit pas Roi, mais César*. Personne ne répondit un seul mot, & il se fit un profond silence. César fort mécontent & fort triste continua son chemin.

La passion de Cesar pour se faire declarer Roi.

Prophetie des Sibylles, que l'on debitoit en faveur de César.

Un autre jour le Sénat lui ayant décerné des honneurs plus qu'humains, les Consuls & les Pré-

teurs, suivis de tous les Sénateurs, allerent le trouver pour lui en porter la nouvelle, & pour l'en feliciter. Il étoit assis dans la Tribune, & quand ils entrerent, il ne daigna pas se lever, mais il leur donna audience sur son siége comme à de simples particuliers, & répondit à leur compliment, *que les honneurs qu'ils lui faisoient, étoient si excessifs, qu'il falloit les réduire plûtôt que de les augmenter.* Cette hauteur n'affligea pas seulement le Sénat, mais encore tout le peuple, comme la ville de Rome étant méprisée dans ce mépris qu'il témoignoit pour le Sénat. Et tous ceux à qui il étoit permis de ne pas rester-là, s'en retournerent la tête baissée, & dans une horrible consternation.

Hauteur avec laquelle César reçoit les Consuls, les Préteurs & les Sénateurs qui vont le feliciter.

Le peuple irrité de ce mépri pour le Sénat.

Il s'en apperçut, se retira sur l'heure dans sa maison, & se découvrant la gorge il crioit à ses amis qu'il étoit prêt à la tendre à ceux qui voudroient le tuer. Enfin il s'avisa de s'excuser sur sa maladie ordinaire qui étoit le haut mal, car cette maladie ne laisse pas à ceux qui en sont attaquez, l'usage de leurs sens quand ils parlent debout devant une multitude, mais ils sentent d'abord des secousses & des tremblemens qui sont suivis d'éblouïssemens & de vertiges, qui les font tomber ensuite dans une privation entiere de connoissance & de sentiment. Mais cela n'étoit nullement vrai; au contraire on dit que comme il voulut se lever devant le Sénat, il fut retenu par un de ses amis, ou plûtôt de ses flatteurs,

César s'excuse sur sa maladie, qui étoit le mal caduc.

Effets du mal caduc.

par Cornelius Balbus, qui lui dit, *Ne vous souviendrez-vous point que vous êtes César, & ne souffrirez-vous point qu'on vous rende les respects qui vous sont dûs, & qu'on vous fasse la cour comme au plus grand & au plus digne?*

A ces sujets de mécontentement, qu'il donna au Sénat & au peuple, il ajoûta encore le mépris pour les Tribuns qu'il traita avec la derniere indignité. On célébroit la fête des Lupercales, sur laquelle plusieurs Auteurs ont écrit pour faire voir que c'étoit anciennement une fête de Bergers, & qu'elle a beaucoup de rapport avec la fête que l'on célébre en Arcadie, & qu'on appelle la fête des *Lycejens*. Les jeunes gens des plus nobles maisons & la plûpart même des Magistrats courent ce jour-là tout nuds par la ville, & avec des courroyes fort larges qui ont tout leur poil, ils frappent par maniere de jeu & de divertissement tous ceux qu'ils rencontrent dans leur chemin. Les femmes les plus distinguées & de la premiere qualité vont exprès au-devant d'eux, & presentent leurs mains aux coups, comme les écoliers dans les écoles, persuadées que cela est très-bon aux femmes grosses pour les faire accoucher heureusement, & aux steriles pour leur faire avoir des enfans. César regardoit cette fête de la Tribune, assis sur un siége d'or, & vêtu d'une robe triomphale.

Cesar traite les Tribuns, avec la derniere indignité.

La fête des Lupercales avoit beaucoup de rapport avec la fête des Lycejens.

Superstitions de femmes grosses à la fête des Lupercales.

Antoine étoit un de ceux qui couroient dans cette course sacrée, car il étoit Consul. Quand

Antoine un de ceux qui couroient à cette fête.

il fut dans la place, & que la foule se fendit pour le laisser passer, il s'approcha de la Tribune, & présenta à César un diadéme qu'il portoit à la main, & qui entouroit une couronne de branches de laurier. D'abord on entendit un battement de mains, non fort éclatant, mais sourd & petit, comme fait seulement par des personnes apostées. Mais César ayant rejetté ce diadéme, alors tout le peuple se mit à battre des mains. Antoine presente encore le diadéme, & peu de gens applaudissent; César le rejette encore, & tout le monde applaudit. César, desabusé par cette seconde tentative, se leva & commanda qu'on allât consacrer cette couronne au Capitole.

Il presente à Cesar un diadéme par deux fois.

Le peuple reçoit mal ces deux tentatives.

Quelques jours après on vit dans la ville ses statuës couronnées chacune d'un bandeau Royal, & deux des Tribuns, Flavius & Marcellus s'étant transportez sur les lieux, les arracherent, & ayant rencontré d'abord quelques-uns de ceux qui avoient salué César en l'appellant *Roi*, ils les traînerent en prison. Le peuple les suivoit en battant des mains, & en appellant ces deux Tribuns des Brutus, parce que ce fut Brutus qui anciennement chassa les Rois de Rome, & qui transfera l'autorité souveraine au Sénat & au peuple. César irrité de cet outrage, déposa ces Tribuns, & dans les plaintes qu'il en fit, il insulta aussi le peuple en les appellant tous par

Statuës de César couronnées d'un bandeau Royal.

Ces couronnes arrachées par deux Tribuns.

César dépose ces Tribuns, & dit des injures au peuple.

En les appellant tous par plusieurs fois des brutaux & des Cu-

plusieurs fois des brutaux & des Cumains.

Cumains décriez pour leur stupidité

Cela fut cause que la plûpart se tournerent vers Brutus, qu'on disoit descendu du côté de son pere de cet ancien Brutus, & du côté de sa mere des Serviliens, autre Maison noble & illustre, & qui de plus étoit neveu & gendre de Caton. Cet homme haissoit naturellement la Monarchie, mais les grands honneurs & les graces considerables qu'il recevoit tous les jours de César, refroidissoient en lui cette haine, & l'empêchoient de se porter, comme il auroit fait, à la détruire. Car non seulement César lui sauva la vie à la bataille de Pharsale, après la défaite & la fuite de Pompée, & à sa priere il la sauva à plusieurs de ses amis, mais encore il l'honora toûjours depuis de sa confiance la plus intime. Cette année-là même il lui avoit procuré la Préture la plus honorable,

Brutus naturellement ennemi de la Monarchie.

Les obligations qu'il avoit à Cesar, & qui refroidissoient cette haine.

mains.) Des Cumains, c'est-à-dire, des gens grossiers & stupides; car les Cumains étoient fort décriez pour leur stupidité. σκώπτεται δ' εἰς ἀναισθησίαν ἡ Κύμη. *Cumes est brocardée pour sa stupidité*, dit Strabon liv. XIII. & il en rapporte les raisons; la premiere, qu'ils furent trois cens ans sans s'aviser de mettre aucun impôt sur les marchandises qui entroient dans leurs ports, & sans s'appercevoir qu'ils habitoient une ville maritime, & la seconde, qu'ayant engagé leurs portiques pour quelque somme d'argent, qu'ils avoient empruntée, & n'ayant pas payé au terme porté par le contract, les créanciers les empêcherent de se promener sous les portiques. Mais les pluyes étant venuës, ces créanciers touchez de quelque honte firent publier que les Cumains pouvoient se retirer sous leurs portiques, ce qui donna lieu à ce Brocard, *que les Cumains ne sentoient pas qu'il falloit se mettre à couvert sous leurs portiques pendant la pluye, si on ne les en avertissoit par la voix du crieur.*

l'avoit fait désigner Consul pour la quatriéme année d'après, en le faisant préferer à Cassius, qui s'étoit déclaré son concurrent. Et l'on rapporte que César dit en cette occasion, *Cassius allegue pour lui des raisons plus fortes & plus justes, mais il ne passera pourtant pas avant Brutus.*

Un jour que quelques-uns accusoient Brutus en sa presence après la conjuration déja formée, il n'ajoûta point foi à leur rapport, au contraire se prenant la peau avec la main, il dit, *cette peau attend tranquillement Brutus*, voulant faire entendre que Brutus par sa vertu étoit bien digne de regner, mais que pour regner, il ne commettroit jamais ni ingratitude ni crime. Cependant ceux qui désiroient un changement, & qui avoient les yeux sur lui seul, ou du moins qui attendoient plus de lui que des autres, n'osoient pas véritablement lui parler ni s'ouvrir à lui, mais la nuit ils semoient des billets dans son tribunal, & sur le siége où il donnoit ses audiences en qualité de Préteur. La plûpart de ces billets étoient conçûs en ces termes, *Tu dors Brutus*; *Tu n'es pas Brutus.*

Mot de César pour marquer le peu de défiance qu'il avoit de Brutus.

Billets semez dans le tribunal de Brutus, & sur son siége.

Cassius s'étant apperçu que ces reproches piquoient Brutus & reveilloient en lui le désir ambitieux d'honneur & de gloire, s'attacha plus que jamais à ceux qui écrivoient ces billets, & les poussa à continuer. Car il avoit aussi en son particulier une haine secrete pour César, par les raisons que nous avons expliquées dans la vie

Cassius haïssoit César.

vie de Brutus. Aussi étoit-il suspect à Cesar qui s'en étoit apperçu. Jusques-là qu'il dit un jour à ses amis, *Que vous semble de Cassius ? pour moi je vous avouë, qu'il ne me plaît pas trop, car il est bien pâle.*

Mot de Cesar qui marque que Cassius lui étoit suspect.

Une autrefois on accusoit auprès de lui Antoine & Dolabella, comme des gens qui remuoient & qui machinoient contre lui quelques nouveautez. *Oh*, dit-il *je ne crains pas beaucoup ces gens, si gras & si bien peignez, mais plûtôt ces pâles ces maigres*, voulant parler de Cassius & de Brutus. Mais ce seul exemple semble faire voir que la destinée n'est pas si cachée qu'inévitable, car on dit que de celle de Cesar, il y en eut des signes merveilleux, & des présages manifestes. Il peut bien être que les feux celestes, les spectres que l'on vit en l'air, & les oiseaux nocturnes & solitaires, qui en plein jour allerent se poser au milieu de la place Romaine, ne méritent pas d'être remarquez & rapportez dans un accident si grand & si funeste. Mais Strabon le Philosophe raconte que l'on vit en l'air des hommes de feu acharnez les uns

Autre mot de Cesar sur Cassius, & sur Brutus.

Présages qui annoncerent la mort de Cesar.

Que l'on vit en l'air des hommes de feu acharnez les uns contre les autres.) Il peut fort bien être que Dieu annonce la mort des grands Princes par des prodiges. Nôtre Histoire en remarque plusieurs en semblables occasions. Dans le dernier siecle quels présages n'y eut-il point de la mort de Henri IV. Il y en eut de tout semblables à ceux que Plutarque rapporte ici. *Le Ciel & la Terre*, dit un de nos Historiens, *lui en donnerent de très-sinistres. Le May, qui avoit été planté dans la Cour du Louvre tomba de lui-même. On vit en l'air*, dit-on, *une armée fantastique*

Mais ces augures n'étoient pas regardez comme malheureux.

contre les autres ; que le valet d'un soldat, en secoüant sa main, jettoit beaucoup de flamme, de sorte que ceux qui le virent, crurent qu'il étoit brûlé ; mais quand il eut cessé, il se trouva qu'il n'avoit aucun mal, & que Cesar faisant un sacrifice, on trouva une victime sans cœur, ce qui étoit un prodige terrible ; car la Nature ne souffre pas qu'il y ait un seul animal sans cette partie. On entend encore plusieurs personnes qui rapportent qu'un Devin l'avertit de se donner garde d'un grand danger qui le menaçoit le propre jour que les Romains appellent les Ides de Mars ; que ce jour étant venu, Cesar alla au Senat à son ordinaire, que saluant le Devin, il lui dit en riant & en se moquant, *Eh bien voilà les Ides de Mars venuës*, & que le Devin lui répondit tout bas, *oüi, elles sont venuës, mais elles ne sont pas passées.*

Le Devin s'appelloit Spurinna.

C'étoit le 15 de Mars.

Le jour d'auparavant, Marcus Lepidus lui donnant à souper, il se mit à signer quelques Lettres à table, comme c'étoit sa coûtume. Pendant qu'il signoit, les autres, s'entretenant ensemble, proposoient quelques questions, entre autres, *quelle mort étoit la meilleure* ? Et lui les pré-

Coûtume de Cesar de signer ses lettres pendant son souper.

composée de huit à dix mille hommes, avec des enseignes miparties de bleu & de rouge, des tambours prêts à battre la caisse, & un Chef de grande apparence à la tête. On trouva sur un autel un billet qui avertissoit que le Roi devoit être assassiné. Des pronostiqueurs avertirent la Reine. Et cette Princesse s'étant éveillée en surfaut toute éplorée, dit au Roi, *qu'elle songeoit qu'on le tuoit d'un coup de couteau.*

venant tous, il se hâta de répondre en haussant la voix, *la moins attenduë*.

Après le souper il se retira chez lui, & étant couché avec sa femme à son ordinaire, voilà tout d'un coup que les portes & les fenêtres de sa chambre s'ouvrent d'elles-mêmes. Il s'éveille en sursaut, & étonné du bruit & de la lumiere, car il faisoit clair de lune, il entend Calpurnia, qui profondément endormie poussoit des soûpirs & des gémissemens confus, & proferoit des mots inarticulez qu'il ne pouvoit entendre, mais il sembloit qu'elle le pleuroit en le tenant égorgé entre ses bras. D'autres disent que ce ne fut pas là le songe de Calpurnia, mais qu'il y avoit au comble de la maison de Cesar une espece de Pinacle, que le Senat lui avoit accordé pour lui faire honneur, comme un ornement qui distinguoit sa maison de toutes les autres, ainsi que Tite-Live l'écrit; que ce fut cet ornement-là que Calpurnia songea qu'elle

Songe de Calpurnia femme de Cesar.

Pinacle au-dessus des maisons accordé par le Senat, comme une marque de distinction.

Mais qu'il y avoit au comble de la maison de Cesar une espece de Pinacle, que le Senat lui avoit accordé pour lui faire honneur.] Ce pinacle étoit une sorte d'ornement que l'on mettoit au haut des temples. Les Grecs l'appelloient ἀετος ἀέτωμα, & les Romains *fastigium*. Il ne dépendoit pas des Citoyens de mettre de ces ornemens sur leurs maisons. C'étoit un honneur qu'il falloit obtenir du Senat, comme tout ce qui se prenoit sur le public. C'est ainsi que pour faire honneur à Publicola, on lui donna la permission de faire que la porte de sa maison s'ouvrît dans la ruë, au lieu de s'ouvrir en dedans. Au reste ce pinacle étoit orné de quelques statuës des Dieux, ou de quelques figures de la victoire ou d'autres ornemens, selon le rang & la qualité de ceux à qui ce privilege étoit accordé.

voyoit arracher, & que c'étoit ce qui causoit ses lamentations & ses larmes.

Le jour ayant paru, elle conjura Cesar de ne point sortir ce jour-là s'il étoit possible, & de remettre le Senat; ou, s'il faisoit si peu de compte de ses songes, d'avoir recours à quelque autre sorte de divination, & de consulter les entrailles des victimes pour tâcher de percer dans l'avenir. Cela lui causa quelque sorte de soupçon & d'alarme, car jamais il n'avoit aperçu en Calpurnia aucune foiblesse de femme, ni aucune sorte de superstition, & alors il la voyoit très-inquiete & très-agitée.

Cesar veut envoyer Antoine congedier le Senat.

Enfin les Devins après plusieurs sacrifices lui ayant rapporté que les signes n'étoient pas favorables, il prit la résolution d'envoyer Antoine congedier le Senat. Mais dans le moment arriva Decius Brutus, surnommé Albinus, en qui Cesar avoit une entiere confiance, jusques-là que dans son testament il l'avoit institué son second heritier, & qui cependant étoit entré dans la conjuration avec Brutus & Cassius. Ce Decius Brutus craignant donc que si Cesar remettoit l'assemblée à un autre jour, leur complot ne fût éventé, se moqua des Devins dont il fit des plaisanteries, & reprit serieusement Cesar de ce qu'il fournissoit par-là des sujets de plainte & de reproche au Senat, qui ne manqueroit pas de regarder cette remise, comme un mépris, & comme une insulte. *Car ils ne*

Il en est empêché par Brutus Albinus un des Conjurez.

ſont tous venus, lui dit-il, *que ſur ce que vous les avez mandez vous-même, & ils ſont venus en intention de vous déclarer Roi de toutes les Provinces de l'Empire Romain hors de l'Italie, & de vous octroyer le privilege de porter le diademe par tout ailleurs & ſur terre & ſur mer. Que ſi preſentement qu'ils ont déja pris leur place*, ajoûta-t'il, *quelqu'un va leur dire qu'ils n'ont qu'à ſe retirer, & qu'à revenir lorſque Calpurnia aura eu des ſonges plus favorables, quel grand ſujet de parler cela ne donnera-t'il pas à vos envieux? Et quelqu'un pourra-t'il ſupporter vos amis, quand ils voudront vous excuſer, & ſoûtenir que ce n'eſt point ici de notre côté une dure ſervitude, & de votre part une tyrannie ouverte? Que ſi vous voulez abſolument éviter cette journée, comme une journée malheureuſe que vous deteſtez, il eſt beaucoup mieux que vous alliez vous-même, & que vous leur déclariez de vôtre propre bouche que vous remettez l'aſſemblée à un autre jour.* En finiſſant ces mots, il le prit par la main & le fit ſortir.

Diſcours de Brutus Albinus à Ceſar.

Il étoit à peine hors de ſa porte qu'un eſclave étranger fit tous ſes efforts pour parler à lui, mais voyant qu'il étoit impoſſible d'en approcher, à cauſe de la foule dont il étoit environné, il fendit la preſſe, & ſe jetta dans la maiſon où il ſe remit entre les mains de Calpurnia, lui diſant qu'elle n'avoit qu'à le garder chez elle juſqu'à ce que Ceſar fût revenu, car il avoit des choſes très importantes à lui découvrir.

Artemidore donne à Cesar un papier où étoit le détail de la Conjuration.

Artemidore de Gnide, qui enseignoit l'Eloquence Grecque, qui par là étoit en quelque sorte de commerce & de familiarité avec quelques-uns des complices de Brutus, & qui étoit informé d'une grande partie de ce qui se tramoit, vint au devant de lui avec un papier où étoit détaillé tout ce dont il vouloit l'avertir. Voyant donc que Cesar recevoit tous les papiers qu'on lui presentoit, & qu'il les donnoit à ses Officiers qu'il avoit autour de lui, il s'approcha le plus près qu'il put, & lui dit : *Cesar, lisez ce papier vous seul, & très-promptement, car il contient des choses d'une très-grande consequence, & qui vous importent extrêmement.* Cesar l'ayant pris, tâcha par plusieurs fois de le lire, mais il en fut toûjours empêché par la foule, qui l'interrompoit incessamment. Tenant donc toûjours ce papier dans la main, car c'étoit le seul qu'il eut gardé, il entra dans le Senat.

Cesar empêché de le lire par la foule.

Il y en a qui disent que ce fut un autre qui lui donna ce papier, & qu'Artemidore n'en put jamais approcher quelques efforts qu'il fît, & qu'il fut toûjours repoussé pendant tout le chemin. Il est vrai que toutes ces choses ont pû arriver fortuitement & par hazard; mais comme dans le lieu où le Senat fut assemblé ce jour-là, & qui devint la scene de cette sanglante Tragedie, il y avoit une statuë de Pompée, & que c'étoit même un des édifices qu'il avoit consacrez & dédiez pour servir d'ornement à son Theatre,

Le lieu où Cesar fut tué, marque que ce meurtre fut conduit par la Providence.

cela montre évidemment que ce fut l'ouvrage d'un Dieu qui conduisit toute cette entreprise, & qui marqua cet endroit pour le lieu de l'exécution. Car on dit même que Cassius avant que de mettre la main à l'œuvre, tournant les yeux sur cette statuë de Pompée, l'invoqua en secret, & l'appella à son aide, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentimens d'Epicure. Mais le moment de l'exécution venu, le danger present remplit son ame d'une fureur & d'un enthousiasme qui lui firent oublier ces anciens raisonnemens philosophiques, qu'il avoit toûjours suivis. Antoine, qui étoit fidele à Cesar, & d'une force de corps étonnante, fut retenu dehors par Brutus Albinus, qui entama exprès avec lui une fort longue conversation.

Cassius oublie ses principes, & invoque Pompée en regardant sa statuë.

Quand Cesar fut entré, le Senat se leva pour

Cela montre évidemment que ce fut l'ouvrage d'un Dieu qui conduisit toute cette entreprise.) Comme si Dieu avoit amené là Cesar pour le faire mourir au pied de la statuë de Pompée, & afin qu'il lui servît comme de victime.

Quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentimens d'Epicure.) Et par consequent fort éloigné de croire que les Dieux devoient être invoquez, & encore plus que les hommes après leur mort entendoient les prieres qu'on leur adressoit.

Le danger présent remplit son ame d'une fureur & d'un enthousiasme.) Il y a naturellement dans nôtre ame un sentiment du vrai, qui se réveille dans certaines occasions, & qui fait oublier tous les raisonnemens philosophiques dont on s'étoit servi pour le combattre & pour l'étouffer.

Antoine, qui étoit fidéle à Cesar, & d'une force de corps étonnante, fut retenu dehors par Brutus Albinus.) Dans la vie de Brutus il nous dira qu'Antoine fut retenu dehors par C. Trebonius. Comment Plutarque est-il tombé dans une contradiction si évidente, en écrivant un fait si considérable & si connu?

lui faire honneur. Une partie des Conjurez environna son siege, & les autres allerent au devant de lui comme pour joindre leurs prieres à celles de Metellus Cimber, qui intercedoit pour le rappel de son frere, & l'accompagnant toûjours ils continuerent de le prier jusquà ce qu'il fût à son siege. Il s'assit rejettant toutes leurs prieres; mais comme ils revenoient toûjours à la charge, & qu'ils le pressoient plus vivement jusqu'à lui faire violence, il se fâcha contre eux. Alors Metellus lui prenant la robe avec les deux mains, lui découvrit le cou, c'étoit le signal dont les Conjurez étoient convenus pour se jetter sur lui; & Casca fut le premier qui lui donna un coup d'épée près du cou. Mais le coup ne fut ni mortel, ni bien appuyé, & il y a de l'apparence qu'en commençant une si hardie entreprise, il fut si troublé, que sa main fut mal assûrée, de sorte que Cesar s'étant tourné saisit son épée, & la tint toûjours. En même tems ils se mirent tous

Casca, le premier qui frappa Cesar

A celles de Metellus Cimbre.) Ce Cimber ne s'appelloit pas *Metellus*, mais *Tullius*. Il est ainsi dans un manuscrit. Et Suetone l'appelle de même, *Illicòque Cimber Tullius, qui primus partes susceperat, quasi aliquid rogaturus, propius accessit.* Il est vrai qu'Appien l'appelle *Atilius Cimber.* Et on le trouve ainsi dans une Medaille, *Atilius Cimber.* Mais cette Medaille est suspecte aux antiquaires avec raison. Il faut lire dans Appien, *Tullius Cimber.* Ni Fulvius Ursinus, qui a ramassé toutes les Medailles de la famille Atilia, ni Antonius Augustinus qui a fait un long dénombrement de tous ceux qui en ont été, reconnoissent cet Atilius Cimber. Le passage de Plutarque pourroit faire croire que ce Cimber s'appelloit *M. Tullius Cimber*, & que de *M. Tullius* les copistes ont fait *Metellus*.

deux

deux à crier, César en langage Romain, *Scelerat de Casca, que fais-tu?* & Casca en Grec, & s'adressant à son frere : *Mon frere, à mon secours.*

A ce commencement terrible, ceux qui étoient présens, & qui ne sçavoient rien de la conspiration, furent si saisis d'étonnement & d'horreur, que frissonnant de tout leur corps, ils n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de secourir César, ni de proferer une seule parole. Alors tous les Conjurez tirent leurs épées, & l'environnent de toutes parts; de sorte que de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyoit que des épées nuës qu'on lui portoit au visage, & qui le perçoient. Comme une bête feroce acculée par les Veneurs, il se débattoit cherchant à se démêler d'entre toutes ces mains armées contre sa vie; car il falloit qu'ils eussent tous leur part à ce meurtre, & qu'ils goûtassent tous, pour ainsi dire, à ce sang comme aux libations d'un sacrifice. C'est pourquoi Brutus même lui porta un grand coup dans l'aîne. Et il y a des Auteurs qui rapportent que se défendant contre tous les autres, & traînant son corps çà & là en criant, il n'eut pas plûtôt vû Brutus l'épée à la main, qu'il se couvrit la tête du pan de sa robe, & s'abandonna à ses ennemis, étant poussé soit par le hazard, soit par les conjurez auprès du pied'estal de la statuë de Pompée, qui en fut toute ensanglantée; de sorte qu'il sembloit que Pompée lui-même présidoit à cette vengeance qu'on faisoit de son ennemi abbattu à

Brutus blesse César.

César va expirer aux pieds de la statuë de Pompée, qui fut toute ensanglantée.

ſes pieds, & rendant les derniers abois, par la quantité de bleſſures qu'il avoit reçûës. Car il fut percé en vingt-trois endroits; & l'on dit que pluſieurs des Conjurez ſe bleſſerent les uns les autres, en portant tous en foule leurs coups ſur un ſeul & même corps.

Céſar percé de vingt-trois coups.

Quand ils l'eurent achevé, le Sénat voyant Brutus s'avancer au milieu, comme pour rendre raiſon de ce qui venoit d'être fait, n'eut pas la force de l'entendre, & s'écoulant par toutes les portes, il prit la fuite, & alla remplir le peuple de trouble & d'effroi, de ſorte que les uns fermoient leurs portes, & que les Banquiers abandonnoient leurs banques & leurs comptoirs. On ne voyoit par tout que des gens qui couroient, les uns allant ſur le lieu pour voir ce ſpectacle horrible, & les autres en revenant après l'avoir vû. Antoine & Lépidus, qui étoient les plus grands amis de Céſar, s'étant dérobez, ſe retirerent dans des maiſons de particuliers. Mais Brutus & ſes complices, encore tout chauds & tout fumans de ce meurtre, & montrant leurs épées nuës, ſortirent tous enſemble du Sénat, & prirent le chemin du Capitole, non point en gens qui fuïoient, mais avec un viſage gai & pleins de confiance, appellant le peuple à la liberté, & s'arrêtant à

Confiance des meurtriers de Céſar.

De ſorte que les uns fermoient leurs portes.] Au lieu de τὰς μὲν οἰκίας κλείειν, il faut lire, τοὺς μὲν, &c. Il eſt ainſi dans un manuſcrit, & c'eſt le génie de la langue même qui le demande, τοὺς μὲν, τοὺς δὲ, *ceux-ci, ceux-là.*

parler aux Nobles qu'ils rencontroient sur leur passage. Il y en eut même qui se joignirent à eux, & qui se mêlerent dans leur troupe, comme ayant eu part à l'action, pour usurper faussement une gloire qui ne leur étoit pas dûë. De ce nombre furent Caïus Octavius, & Lentulus Spinther, qui dans la suite furent bien punis de leur vanité; car Antoine & le jeune César les firent mourir, & encore n'eurent-ils pas la satisfaction de joüir de la gloire qu'ils avoient si sottement recherchée, & pour laquelle ils mouroient, personne ne voulant croire qu'ils eussent été de la conjuration, & ceux même qui les faisoient mourir, punissant en eux non l'effet, mais la volonté.

Faux complices du meurtre de César.

Le lendemain Brutus accompagné de tous les Conjurez, descendit sur la place, & fit un grand discours au peuple, qui l'écouta, sans marquer qu'il approuvât ni qu'il désapprouvât ce meurtre; mais par son morne silence il témoignoit assez que d'un côté il avoit pitié de César, & que de l'autre il avoit beaucoup de respect & de vénération pour Brutus. Mais le Sénat décerna une amnistie générale de tout le passé; & pour calmer les esprits, il ordonna que César seroit honoré comme un Dieu, & qu'on ne changeroit pas la moindre petite chose de tout ce qu'il avoit fait & établi pendant sa Dictature, & distribua des Gouvernemens & des honneurs convenables à Brutus & à ses complices, tellement qu'on étoit

Brutus fait le lendemain un grand discours au peuple.

Le Sénat décerne une amnistie générale, & ordonne que César sera honoré comme un Dieu.

Il distribuë des honneurs & des Gouvernemens à Brutus & à ses complices.

persuadé que tout étoit remis en bon état, & dans la meilleure disposition du monde.

Le testament de César & la vûë de son corps percé, excitent le peuple contre ses meurtriers.

Mais quand on eut ouvert le testament de César, qu'on eut trouvé qu'il faisoit à chaque Romain un legs d'argent assez considérable, & que l'on vit porter au travers de la place son corps tout déchiré de playes, alors il n'y eut plus moyen de retenir la multitude, qui troublant l'ordre & la marche du convoi, se mit à assembler les bancs, les portes, & les tables de la place autour du corps, à les entasser, & à en faire un bucher où ils le brûlerent. Après quoi prenant de ce bucher des tisons ardens, ils coururent chez les meurtriers pour les brûler dans leurs maisons. Il y en eut d'autres qui se répandirent par toute la ville pour les chercher & pour les mettre en piéces, mais ils n'en rencontrerent pas un seul, car ils se tinrent bien renfermez.

Bucher de César.

Songe fort étrange de Cinna ami de César.

Un certain Cinna, qui étoit des amis de César, avoit eu la nuit précedente un songe assez étrange. Il songea, dit on, que César l'invitoit à souper, & que comme il refusoit, César le prit par la main, & l'entraîna malgré lui quelque résistance qu'il pût faire. Dès qu'il eut appris que l'on brûloit dans la place le corps de César, il se leva, & alla pour lui rendre les derniers honneurs, quoique ce songe lui demeurât toûjours sur le cœur, & qu'il eût même la fiévre. Dès qu'il parut sur la place, quelqu'un du peuple dit son nom à un autre qui le demandoit, cet au-

tre le dit à son voisin, & dans le moment il courut de bouche en bouche que c'étoit un de ceux qui avoient tué César; car parmi les conjurez, il y en avoit un qui portoit aussi le nom de Cinna, & le prenant pour ce meurtrier, tout le peuple se jetta sur lui, & le mit en piéces dans la place même. Cela épouvanta Brutus & Cassius, qui peu de jours après sortirent de la ville pour se dérober à cette fureur. Et quant à ce qu'ils firent & souffrirent dans la suite, nous l'avons écrit dans la vie de Brutus.

Cinna mis en piéces par le peuple trompé par son nom.

César mourut âgé de cinquante-six ans, après n'avoir survêcu Pompée qu'un peu plus de quatre années. Toute sa vie il l'employa à poursuivre la domination & la souveraine puissance au travers d'une infinité de dangers, & il l'obtint enfin avec mille peines; mais il n'en eut qu'un vain titre, & il ne tira d'autre fruit de tous ses travaux qu'une gloire qui lui attira la haine de ses Citoyens. Il est vrai que le grand & puissant Démon qui l'avoit conduit toute sa vie, l'accompagna encore après sa mort, en se déclarant son vengeur, & en poursuivant ses meurtriers & par terre & par mer, jusqu'à ce qu'il n'en restât pas un seul, non-seulement de ceux qui avoient trem-

Age de César quand il fut tué.

Le seul fruit que César tira de tous ses travaux.

Le Démon, qui avoit conduit César pendant sa vie, l'accompagne encore après sa mort.

Tous les meurtriers

Il est vrai que le grand & puissant Démon, qui l'avoit conduit toute sa vie, l'accompagna encore après sa mort.] C'est un sentiment tout payen. Il est vrai que Dieu punit les meurtriers de César, mais il est faux que ce fût le même Dieu qui avoit porté ce Prince à commettre toutes les injustices, dont il se servit pour usurper la domination.

Complices & confidens du meurtre de César, punis par la Providence.

pé leurs mains dans son sang, mais encore de ceux qui n'avoient été que de la confidence, & qui n'avoient fait qu'approuver le complot.

Cassius se tuë de la meme épée dont il avoit tué César.

Parmi les choses humaines, ce qui arriva de plus merveilleux, c'est l'aventure de Cassius, qui ayant été vaincu à la bataille de Philippes, se tua de la même épée dont il avoit tué César. Et parmi les choses divines ce fut une grande Comete, qui après le meurtre de César fut vûë fort éclatante & fort lumineuse pendant sept nuits, & qui disparut ensuite, & encore l'obscurcissement de la lumiere du Soleil, dont le globe fut toûjours fort pâle pendant cette année-là, & qui se levant tous les matins sans ses rayons étincelans, ne jettoit qu'une chaleur foible & impuissante, de sorte que l'air fut toûjours épais, grossier & ténébreux par la débilité de la chaleur, qui seule le subtilise & le rarefie, & que les fruits, à cause de cette froideur de l'air, demeurerent imparfaits,

Le soleil obscurci pendant toute l'année.

Ce fut une grande comete, qui après le meurtre de César fut vûë fort éclatante & fort lumineuse pendant sept nuits,] Pline nous a conservé un passage d'Auguste qui succeda à César, & qui dit, que cette comete parut tout d'un coup pendant les jeux qu'il célébroit en l'honneur de César. *In ipsis ludorum meorum diebus sidus crinitum per septem dies in regione cœli quæ sub septentrionibus est, conspectum. Id oriebatur circa undecimam horam diei, clarumque & omnibus terris conspicuum fuit. Et sidere significari vulgus credidit Cæsaris animam inter Deorum immortalium numina receptam: quo nomine id insigne simulacro capitis ejus, quod mox in foro consecravimus, adjectum est.* Plin. liv. II. cap. XXV. Voilà l'origine bien marquée de cette Étoile, que les Poëtes ont tant vantée, & qu'on voit dans les Médailles sur la tête de César.

ſe flétrirent, & périrent avant que de parvenir à leur maturité. Mais ce qui marqua encore d'une maniere plus ſenſible que ce meurtre de Céſar avoit déplû aux Dieux, ce fut le fantôme qui s'apparut à Brutus; & voici quel il fut.

Fantôme qui s'apparut à Brutus

Comme Brutus étoit ſur le point de paſſer ſon armée du port d'Abyde au rivage oppoſé, & qu'il repoſoit la nuit dans ſa tente, ſelon ſa coûtume, ſans dormir, & penſant profondément à ſes affaires, & à ce qui pouvoit arriver; car on dit que de tous les Capitaines qui ont jamais été, c'étoit le moins ſujet à dormir, & celui que la nature avoit fait la plus propre à veiller & à ſe paſſer du ſecours du ſommeil pour rétablir ſes forces. Il lui ſembla qu'il entendoit quelque bruit à la porte de ſa tente. Regardant donc à la clarté d'une lampe qui étoit ſur ſes fins & preſque mourante, il apperçut un ſpectre terrible, un homme d'une grandeur extraordinaire, & d'une mine hideuſe & épouvantable. Cette vûë lui cauſa d'abord quelque effroi; mais voyant que ce fantôme ne faiſoit & ne diſoit rien, & qu'il ſe tenoit ſeulement debout près de ſon lit dans un profond ſilence, il lui demanda *qui il étoit*? Le ſpectre lui répondit, *Je ſuis ton mauvais Génie, Brutus, & tu me verras bien-tôt aux champs de Philippes. Eh bien*, lui répondit Brutus ſans s'étonner, *nous t'y verrons*, & en même tems le ſpectre diſparut.

Ville d'Aſie ſur l'Helleſpont vis-à-vis de Scouto.

Brutus le plus propre de tous les hommes à ſe paſſer du ſecours du ſommeil.

Quelque tems après dans la bataille qu'il donna dans la plaine de Philippes contre Antoine & le jeune César, Brutus remporta la victoire la premiere journée, renversa de son côté tout ce qui se trouva devant lui, & le poursuivit jusques dans le camp de César qu'il pilla. Quelques jours après comme il se préparoit à combattre encore, la nuit qui préceda ce second combat, le même spectre s'apparut encore à lui, sans lui dire une seule parole; mais Brutus comprenant bien par-là que sa derniere heure étoit venuë, se jetta tête baissée au milieu des plus grands dangers. Cependant, quoiqu'il abandonnât sa vie sans aucun ménagement, il ne put être tué dans la bataille; mais son armée ayant été rompuë & mise en fuite, il se retira sur une croupe de montagne hérissée de rochers, se jetta sur son épée, & un de ses amis aidant le coup, il se perça d'outre en outre, & expira sur le champ.

Il y eut deux batailles à la place de Philippes.

Brutus se tuë lui-même.

LA

LA COMPARAISON d'Alexandre & de César.

L'Empire Romain a été si fecond en vertus, & sur tout en vertus militaires, qu'il m'offroit plusieurs grands Capitaines dignes d'être mis en parallele avec Alexandre, même parmi ses contemporains. Mais depuis que César a paru, il faut tomber d'accord que c'est celui qu'on peut le plus justement lui comparer. Je puis dire même que si dans les autres comparaisons des hommes illustres, dont j'ai écrit la vie, j'ai choisi les Athletes que je pouvois opposer, dans celle-ci je n'ai fait que suivre le consentement general de tous les hommes. La Terre entiere m'a prévenu, & m'a montré César comme le plus digne d'être comparé à Alexandre, & comme celui qui a avec lui le plus de conformité. En effet leurs principaux traits sont parfaitement semblables; même ambition, même passion pour la Guerre, même ardeur à poursuivre leurs desseins, même courage, même audace dans les combats, même generosité pour les vaincus, & même confiance dans leur fortune. Alexandre effaça la gloire de tous les Capitaines Grecs qui l'avoient précedé, & César obscurcit de même tous les Capitaines Romains qui avoient été avant lui. Dès qu'il eut paru tout s'éclipsa, comme lorsque le soleil

César, le plus digne d'être comparé à Alexandre.

vient à se montrer, il obscurcit tous les feux de la nuit, & pour me servir des paroles de Pindare, il fait de toute l'étenduë du Ciel un vaste désert par sa lumiere.

Mais comme dans les visages les plus ressemblants, il y a toûjours quelque dissemblance qui les distingue, de même parmi les traits les plus semblables de ces deux grands hommes, on en trouve de particuliers qui marquent entre eux une assez grande difference. Nous allons les parcourir les uns & les autres, & examiner le plus équitablement qu'il nous sera possible leurs vices & leurs vertus, afin que par cette comparaison le Lecteur puisse voir sans peine celui qui mérite d'être preferé, & dans lequel on trouve la grandeur la plus véritable & la plus solide.

Egaux pour la naissance.

Du côté de la naissance, ils n'ont l'un sur l'autre aucun avantage. Alexandre descendoit d'Hercule par son pere, & d'Achille par sa mere, ainsi il remontoit jusqu'à Jupiter. Et César y remontoit de même par Anchise & Venus, dont il se disoit descendu. Mais Alexandre déshonora en quelque sorte cette naissance en la déguisant, & en se disant fils de Jupiter, & né du commerce qu'il vouloit faire accroire que ce Dieu avoit eu avec sa mere. Au lieu que César se tenant dans l'histoire de sa Maison, se contentoit de dire, *que les Juliens descendoient de Venus, & que dans sa famille on trouvoit la Majesté des Rois,*

Alexandre déshonore la sienne en la déguisant.

qui sont au-dessus de tous les hommes, & la sainteté des Dieux, qui sont les maîtres des Rois.

Ils étoient tous deux d'une beauté singuliere, & d'une mine haute, pleine de douceur & de majesté. Le feu de leurs yeux annonçoit l'ardeur & l'impetuosité de leur courage. Ils eurent pourtant chacun un défaut que leurs Historiens n'ont pas oublié. César étoit chauve, & Alexandre penchoit la tête d'un côté. Mais le défaut de César fut enfin caché sous ses victoires, qui lui donnerent le droit de porter une couronne de Laurier, & celui d'Alexandre disparut presque par la flatterie des Courtisans, peuple singe du maître, car ou ils l'effacerent, ou ils le rendirent moins remarquable en l'imitant. La Nature avoit formé à Alexandre un corps capable de résister aux plus grands travaux, ce qu'elle refusa à César à qui elle donna un corps foible & délicat, mais il corrigea par le travail cette foiblesse naturelle, & il tira de la guerre même un remede à ses indispositions, en ne se ménageant pas, en s'endurcissant à toutes les fatigues, & en convertissant son repos même en action. Or de ne devoir les forces du corps qu'à son courage & à son travail, cela est plus glorieux que de les avoir reçuës de la nature.

La beauté & la bonne mine de l'un & de l'autre.

Leur défaut.

Avantage de César sur Alexandre.

Ils étoient possedez par la même ambition, ou plûtôt par la même passion de dominer & de se rendre les maîtres. Alexandre encore enfant se plaignit à ses camarades des conquêtes

Leur égale ambition.

de son pere Philippe, qui ne lui laisseroit rien à conquerir; & César dans un âge plus avancé, passant les Alpes, avoüa à ses amis qu'il aimeroit mieux être le premier dans un méchant petit bourg, que le second à Rome. Et en Espagne lisant un jour la vie d'Alexandre, il se mit à pleurer de ce qu'il n'avoit encore rien fait d'éclatant dans un âge où ce Prince avoit déja conquis tant de Royaumes. Mais cette passion étoit mieux placée dans Alexandre né Roy, que dans César né dans une condition privée malgré la noblesse de son extraction, & qui renfermé au milieu de plusieurs grands hommes tous ses égaux, ne pouvoit s'agrandir & forcer les barrieres de cette égalité, qu'en commettant les plus grandes injustices.

L'ambition d'Alexandre plus raisonnable & mieux placée que celle de César.

Il est vrai que d'un autre côté, cela même tourne à l'avantage de ce dernier, car il n'est pas si étonnant de voir un Prince, né dans le sein de la Royauté & aidé par tous les appuys qu'elle donne, s'élever au faîte de la grandeur, que de voir un particulier se bâtir lui-même cette haute fortune. Il semble qu'il faut de plus grandes qualitez dans celui qui ne doit son élevation qu'à lui-même, que dans celui qui en doit la meilleure partie à ses Ancêtres, qui en ont jetté les premiers fondemens.

Avantage de Cesar sur Alexandre, de ce même côté.

Du côté de l'éducation, Alexandre a eu sur César un grand avantage. On ne parle point des Précepteurs de César, on voit seulement qu'il va-

Avantage d'Alexandre sur Cesar du côté de l'éducation.

à Rhodes pour y étudier ſous le Philoſophe Apollonius Molon, au lieu qu'Alexandre eut chez lui pluſieurs Précepteurs & Gouverneurs, & que ſon pere Philippe appella auprès de lui Ariſtote, le plus célebre & le plus ſçavant des Philoſophes pour lui en confier le ſoin. Ce fut cette éducation qui inſpira à Alexandre un ſi grand amour pour les ſciences & pour les belles Lettres, qu'il avoüoit, qu'il aimoit mieux être au-deſſus des autres hommes par le ſçavoir, que par la puiſſance, & qu'il avoit pour Homere une ſi grande eſtime qu'il n'envioit à Achille que le bonheur d'avoir eu pour le Heraut de ſes exploits un ſi grand Poëte. Mais on peut dire que Céſar avec une éducation plus commune ne fit pas moins de progrès dans les lettres, comme le témoignent les differens traitez qu'il compoſa, & comme nous le voyons encore par ſes Commentaires & par les éloges qu'ont donné à ſon éloquence ſes contemporains.

Progrès que Ceſar fit dans les Lettres, malgré cette éducation plus commune.

Les commencemens d'Alexandre jettent un éclat qui promet tout ce qu'il a fait de grand dans la ſuite. Laiſſé Regent du Royaume à l'âge de ſeize ans, il dompta des peuples rebelles & prit leur ville d'aſſaut; deux ans après il commanda une aîle ſous ſon pere Philippe à la bataille de Cheronée, où il enfonça le bataillon ſacré des Thébains, & à l'âge de vingt ans, parvenu à l'Empire par la mort de ſon pere, & trouvant ſon Royaume mal aſſûré, les Nations bar-

Commencemens d'Alexandre plus éclatans que ceux de Ceſar.

bares prêtes à secoüer le joug, & la Grece peu accoûtumée à la domination des Macedoniens & pleine d'agitation & de trouble, dans cette conjoncture si délicate, il refusa de suivre les conseils de ses amis, qui vouloient qu'il abandonnât la Grece, & qu'il ne s'opiniâtrât pas à la retenir par la force, qu'il fît revenir les barbares par la douceur, & qu'il flattât ces commencemens de révolte. Il rejetta ces avis timides, & tirant sa sûreté de sa magnanimité & de son audace, il marcha contre les Barbares, & les défit dans un grand combat. Il tourna ensuite ses armes contre les Thébains, & s'assûra la Grece par la punition des rébelles.

Alexandre tire sa sûreté de sa magnanimité & de son audace.

Les commencemens de César n'ont rien de si lumineux; on ne parloit presque pas de lui avant son mariage, & les premieres années qui le suivirent, n'offrent rien qu'on puisse opposer à ces grandes actions du Macedonien; à moins qu'on ne veuille faire valoir la fermeté qu'il témoigna encore jeune contre Sylla, ses manieres pleines de hauteur avec les corsaires dont il étoit prisonnier, & la punition qu'il en fit après les avoir battus dans leur port. Il falloit en effet une grande audace pour résister aux ménaces d'un homme aussi imperieux & aussi cruel que Sylla, & pour en user avec ces corsaires si feroces, non comme leur prisonnier, mais comme leur maître. D'ailleurs il falloit bien que César tout jeune encore eût fait éclater un caractére bien

Commencemens de César en quoi peuvent être comparez à ceux d'Alexandre.

grand & bien redoutable pour avoir donné lieu à Sylla de dire, *que dans cet enfant il y avoit plusieurs Marius*. Mais ces lueurs peuvent-elles être comparées aux commencemens d'Alexandre, qui se rend maître de la Grece, qui soumet la Thrace & l'Illyrie, & qui subjugue les Triballes & les Moesiens ?

Avantage d'Alexandre sur César, les moyens qu'il prit pour s'agrandir.

Les moyens qu'ils prirent l'un & l'autre pour s'agrandir, mettent entre eux une très-grande difference. Dans le procedé d'Alexandre on ne trouve que noblesse, que franchise, que vérité. Et dans celui de César on découvre souvent la bassesse, la fraude, & la ruse. Il fait honteusement la cour au peuple; il propose des loix très-séditieuses pour gagner sa faveur; il avance au Tribunat le plus méchant de tous les hommes, & il fait un trafic honteux de mariages pour parvenir à ses fins.

Moyens indignes que César choisit pour son agrandissement.

Politique de César plus profonde & plus raffinée que celle d'Alexandre.

La politique est l'art des Princes & des hommes d'Etat. Celle de Cesar étoit des plus profondes & des plus raffinées. Il poursuivoit en même-temps le Consulat & le Triomphe, mais comme les Loix l'empêchoient d'obtenir le premier pendant qu'il seroit à la tête des troupes aux portes de la ville, après avoir demandé inutilement un privilege, il abandonne le Triomphe, entre dans Rome, & brigue le Consulat, préferant en bon politique le plus sûr & le plus utile au plus éclatant. Il réconcilie Pompée & Crassus, & par cette réconciliation il attire à lui

toute leur puissance. Ainsi cet acte, qui paroissoit au dehors plein d'humanité, le mit en état de renverser la République. Il défait ses ennemis avec les armes de ses Citoyens, & il gagne ses Citoyens avec l'argent de ses ennemis. Alexandre n'a rien en ce genre qu'on puisse lui comparer; mais ce désavantage lui est honorable. La politique n'est digne de loüange que quand elle est employée par la justice à de bonnes fins.

En quoi ce désavantage d'Alexandre lui est glorieux. Politique seule digne de louange.

Trait de la politique de César, qui mérite d'être loüé.

Un trait de la politique de César qu'on peut loüer, c'est lorsqu'après avoir battu les Helvetiens dans une grande bataille, il assembla tous ceux qui étoient échappez du combat au nombre de plus de cent mille, & les força de retourner dans leur pays, & d'y rebâtir les villes qu'ils avoient brûlées, car il craignoit que les Germains, trouvant un si bon pays sans habitans, ne passassent le Rhin & ne vinssent s'y établir, ce qui auroit été fort dangereux pour Rome.

Trait de la politique d'Alexandre, qui peut être loüé.

Mais ne peut-on pas loüer aussi la politique d'Alexandre lorsque pour maintenir & pour assûrer ses affaires pendant qu'il seroit éloigné, il prit trente mille enfans des Principaux de Perse, & ordonna qu'on les élevât dans les Lettres Grecques & dans tous les exercices des Macedoniens, s'assûrant ainsi habilement & de la fidélité des peres & de l'affection des enfans, qu'il auroit pour soldats après les avoir eû pour ôtages?

Les deux faces que présentent les nôces

Son mariage avec Roxane, & ensuite avec la fille

fille de Darius, & les nôces qu'il célebra avec tant de ſomptuoſité des principaux de ſa Cour avec les filles des plus grands Seigneurs des Perſes, peuvent être regardées comme l'effet d'une grande prudence, qui joignoit les deux plus puiſſantes Nations de la terre par les liens du mariage, les plus forts de tous les liens. A moins qu'on ne veuille dire que le plaiſir & l'attrait d'une grande & magnifique fête, mêlée d'amour & de diſſolution, qui avoient déja vaincu ſa continence, eurent plus de part que la politique à cette union.

qu'Alexandre célébra avec les filles des plus grands Seigneurs de Perſe.

Quant à leurs actions de Guerre qui les caracteriſent particulierement, il eſt aiſé de les comparer. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de décider lequel remporte l'avantage, ce jugement demanderoit le Capitaine le plus experimenté. Nous allons propoſer ce qui nous paroît de plus ſenſible.

Il eſt difficile de décider ſur leurs exploits de Guerre.

Pluſieurs choſes ſont néceſſaires pour faire un grand Général. Car, ſans compter les qualitez du corps, il faut la prudence pour bien entreprendre, pour bien former ſes deſſeins, & pour bien diſpoſer les moyens qui peuvent aſsûrer le ſuccès des entrepriſes; l'habileté pour choiſir les lieux propres à camper, pour bien mettre les troupes en bataille ſelon le terrein, ſelon les differentes occaſions, & ſelon les ennemis qu'on a en tête, pour ſe procurer tous les avantages poſſibles, & pour les ravir à l'ennemi; l'adreſſe pour lui cacher ſes projets, & pour penétrer & préve-

Qualitez néceſſaires pour faire un grand Général.

nir les ſiens; & comme dit Platon après Homere, pour lui voler ſes reſolutions, ſes deſſeins & toutes ſes entrepriſes; la prévoyance pour aſsûrer ſes convois, pour ſe précautionner contre les embûches; le courage & l'audace pour exécuter; la vivacité pour profiter de toutes les conjonctures, & pour voir d'un coup d'œil & corriger les déſordres qui arrivent ſouvent au milieu d'une grande action, & qui dérangent les meſures les mieux priſes & les mieux concertées; & par-deſſus tout cela un ſang froid, un jugement ferme, & une liberté d'eſprit, qui ne ſe troublent jamais au milieu des plus grands périls.

Alexandre a plus donné à la Fortune.

Toutes ces qualitez ſe ſont trouvées au ſouverain degré dans Ceſar & dans Alexandre; mais ce dernier a plus donné à la Fortune qui a beaucoup de pouvoir dans toutes les choſes humaines & qui le déploye avec plus d'inſolence dans les actions de la guerre.

Moyens avec leſquels il entreprend ſon expedition d'Aſie.

Deux cent mille écus.

Après s'être eſſayé contre les Thebains, & avoir fait des actions, qui honoreroient les plus grands Capitaines, il entreprend ſon expédition d'Aſie avec des moyens peu proportionnez à un ſi grand projet. Il part avec trente mille hommes de pied, cinq mille chevaux & deux cent talens pour aller combattre Darius qui avoit des millions d'hommes & des tréſors immenſes pour les entretenir.

L'audace étonnante de cette entrepriſe.

L'audace de cette entrepriſe étonne l'imagination, & la maniere dont il l'exécuta, ſaiſit &

transporte. Rien de plus brillant que le passage du Granique ; Alexandre y paroît plûtôt un homme possedé, qu'un homme de sens rassis ; à le voir au milieu de ce fleuve, souvent entraîné & couvert de ses ondes, on croit voir Achille luttant contre les efforts des vagues du Scamandre & du Simois. Enfin avec des peines infinies, & au milieu d'une grêle de traits il gagne l'autre bord, & après un assez long combat, il remporte une victoire signalée. Sardis & plusieurs autres villes se rendent à lui. Il prend par force Milet & Halicarnasse ; il soûmet les Pisidiens revoltez, & passe comme un torrent dans la Paphlagonie & la Cappadoce qu'il subjugue. Il s'avance vers la Syrie au-devant de Darius, & gagne une seconde bataille, dont le succès n'est dû qu'à sa grande habileté & au bon ordre où il range ses troupes. Il va ensuite assiéger Tyr ; pendant le siege il fait une course en Arabie, & après la prise de cette place, qui lui coûta sept mois & des peines infinies, il alla assiéger Gaza capitale de la Syrie & s'en rendit maître. De-là il se mit en marche pour aller en Egypte consulter l'Oracle de Jupiter Ammon au travers d'une infinité de difficultez qui paroissoient insurmontables. De retour en Phenicie il marche contre Darius, qui revenoit avec une armée d'un million d'hommes, & le défait dans un grand combat, qui le rend maître de Babylone & de l'Empire des Perses.

Alexandre au passage du Granique paroît plûtôt un homme possedé qu'un homme de sens rassis.

La victoire signalée qu'il remporte, & les avantages dont elle est suivie.

Ses autres grands exploits.

Exploits de Cesar qu'on peut leur opposer

A ces grands exploits d'Alexandre on peut opposer ceux que Cesar fit en Espagne où il subjugua des Nations qui n'avoient jamais obéï aux Romains, & leur préferer ses glorieuses campagnes contre les Helvetiens, les Tigurins, les Germains & les Belges, où il dompta les Gaules, prit d'assaut plus de huit cent villes, dompta trois cent Nations, combattit à diverses fois en bataille contre trois millions d'ennemis, en tailla plus d'un million en piéces, fit un million de prisonniers, termina en une seule campagne deux grandes guerres, & remplit de morts les fleuves & les étangs.

Action de Cesar qu'on peut opposer au passage du Granique.

A l'action d'Alexandre, qui traverse des fleuves en luttant contre leurs ondes, on oppose celle de Cesar, qui à la guerre d'Alexandrie s'opposa à un danger encore plus grand, en se jettant dans un esquif pour aller au secours de ses troupes qui étoient pressées à l'attaque du Phare, & en se lançant ensuite à la mer pour gagner à la nage ses galeres les plus éloignées, quoiqu'en butte à tous les traits des ennemis. Il fut le premier des Romains qui passa le Rhin avec une armée, & s'il le passa sur un pont, ce pont achevé en dix jours fait encore l'étonnement & l'admiration des hommes. Et ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est que toute cette expédition de la Germanie ne lui coûta que dix-huit jours.

Le peu de tems que lui coûta l'expédition de la Germanie.

A l'audace de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, on peut opposer celle de l'expédition

de Cesar dans la grande Bretagne. Alexandre satisfit la passion qu'il avoit toûjours euë de pousser ses conquêtes jusqu'au bout du monde, & il eut la satisfaction de naviger quelques stades sur l'Ocean Oriental. Mais Cesar fut le premier des Romains qui penétra avec une armée jusqu'à l'Ocean Occidental, & qui s'étant embarqué sur la Mer Atlantique, porta la guerre dans une Isle, de l'existence de laquelle plusieurs vouloient encore douter, & en la soûmettant il étendit les bornes de l'Empire Romain au-delà de la terre habitable.

L'expédition de Cesar contre la Grande Bretagne peut être opposée à celle d'Alexandre contre les Indes.

Porus fit plus de peine à Alexandre avec vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux, que Darius ne lui en avoit fait avec ses armées innombrables, & la bataille qu'Alexandre gagna contre lui, & où il le fit prisonnier, lui est plus glorieuse que tous les avantages qu'il remporta contre ce Roi des Perses.

Bataille d'Alexandre contre Porus, la plus glorieuse.

Mais cette bataille contre Porus n'est point à égaler à celle que Cesar gagna contre Arioviste, ni à celle qu'il gagna contre les Nerviens, les plus belliqueux des Belges. On ne l'égalera pas non plus à son combat contre Ambiorix, qui profitant de son absence étoit tombé sur le quartier de Cotta & de Titurius Sabinus, l'avoit forcé, & ensuite à la tête de soixante mille hommes étoit allé attaquer le quartier de Ciceron. Cesar revint sur ses pas avec sept mille hommes, & suppléant par la ruse à sa foiblesse, il augmenta l'audace des Bar-

Elle n'est point à égaler à celles de Cesar contre Arioviste, contre les Nerviens & contre Ambiorix.

bares par une feinte frayeur, les porta à venir attaquer ses retranchemens avec le désordre que produit la confiance augmentée par le mépris qu'on a pour son ennemi, tomba sur eux & en fit une horrible boucherie.

Elle ne contrebalance pas non plus celle de Cesar contre Vercingentorix.

Cette bataille contre Porus ne contrebalancera pas non plus celle que Cesar gagna contre Vercingentorix, qui avoit excité la plus horrible guerre que les Romains eussent eu encore à soûtenir, & qui venoit à la tête de plusieurs Nations liées par les sermens les plus solemnels, & aussi redoutables par leur courage que par leur nombre. Cesar au milieu d'un hyver affreux fait une diligence incroyable même dans un Courrier, ravage leur païs, force leur ville. Il est attaqué dans sa marche, & environné de toutes parts, il soûtient par tout l'effort des Barbares, les défait après un combat fort opiniâtré, & les force à se retirer dans Alexie.

Tous les siéges qu'Alexandre fit, n'égalent pas le seul siége d'Alexie.

Le siége de Tyr qu'Alexandre prit d'assaut, celui de la ville de Gaza, qu'il força de même après y avoir été blessé, celui de la Roche de Sisimethres, celui de la ville des Malliens, n'égalent pas tous ensemble le seul siége d'Alexie où Cesar suivit Vercingentorix. Jamais Capitaine ne s'est trouvé engagé à une affaire plus difficile, ni exposé à un plus grand danger. Il y avoit dans la place plus de soixante-dix mille hommes de bonnes troupes, & trois cent mille combattans les plus braves de toute la Gaule marcherent à son se-

cours, de sorte que Cesar se trouva enfermé entre ces deux nombreuses armées. Son habileté, son grand sens & son audace le tirerent heureusement d'un pas si terrible ; il défit cette multitude prodigieuse, & força Vercingentorix à rendre Alexie, & à venir se mettre à ses pieds.

Alexandre n'a rien qu'on puisse opposer à ces deux exploits de Cesar.

Alexandre n'a rien qu'on puisse opposer à cette action de Cesar, ni même à celle qu'il fit à la guerre d'Alexandrie, où il avoit à resister en même tems à une grande ville & à une puissante armée; & ce qui rendoit sa situation plus dangereuse, il manquoit d'eau, & il fut obligé de brûler sa flotte pour empêcher les ennemis de s'en saisir. Il surmonta toutes ces difficultez par sa capacité & par son courage. Il força le Roi d'Egypte à se retirer vers ses troupes, il l'attaqua dans son camp, le défit avec un grand carnage, l'obligea à se sauver, & termina ainsi glorieusement cette guerre, si une guerre entreprise pour une femme peut jamais être terminée heureusement.

La bataille de Cesar contre Pharnace peut soûtenir contre les deux plus grands exploits d'Alexandre en Asie.

La bataille que Cesar gagna dans le Pont contre Pharnace, qui avoit défait Domitius Calvinus, & enlevé aux Romains la Bithynie & la Cappadoce, & ce qu'il fit en Espagne contre Afranius & Varron Lieutenans de Pompée, dont il enleva les troupes & les Camps, peuvent se soûtenir contre les deux plus grands exploits d'Alexandre en Asie.

Dans les exploits d'Alexandre on n'en trouve point

Mais je ne sçai si dans tous ceux d'Alexandre on en pourra trouver qui ne soit pas inferieur à

qu'on puiſſe égaler à la défaite de Pompée, & à celle de Scipion, & à celle des fils de Pompée.

la défaite du Grand Pompée dans les champs de Pharſale, à celle de Scipion en Afrique, où Ceſar dans une petite partie d'un jour ſe rendit maître de trois camps & tua cinquante mille hommes, & à celle des fils de Pompée ſous les murs de Munde, où Ceſar leur tua trente mille hommes ſur la place, & où il ne dut la victoire qu'à ſa valeur & au grand exemple qu'il donna à ſes troupes.

Alexandre fut toûjours invincible, & Ceſar fut battu quelquefois.

On dira à l'avantage d'Alexandre qu'il fut toûjours invincible, au lieu que Ceſar fut quelquefois battu. Mais outre qu'on ne doit pas reprocher à un Capitaine des échecs auſſi-tôt reparez que reçûs, cela même tourne à l'avantage de ce dernier; car quelle idée ne doit-on pas avoir des troupes qui ont battu Ceſar? & quelle gloire n'eſt-ce pas de les vaincre? D'ailleurs Alexandre mourut fort jeune pendant le torrent de ſes proſperitez, & avant que la Fortune eût pu penſer à changer de parti. S'il avoit vêcu plus long-tems, peut-être qu'il auroit enfin éprouvé ſes changemens, car où eſt l'homme qu'elle ait toûjours favoriſé pendant le cours d'une longue vie? N'eſt-ce pas la longue vie qui livra le Grand Cyrus aux plus cruels revers? N'eſt-ce pas elle encore qui y livra le Grand Pompée? ſans parler de pluſieurs grands Rois & grands Capitaines, qui ont été des exemples ſenſibles de la viciſſitude des choſes humaines.

Comment cela même peut tourner à l'avantage de Ceſar.

La prompte mort d'Alexandre a pu le dérober à de grands revers.

Mais c'eſt cette prompte mort qui

Mais on peut dire auſſi qu'Alexandre en mourant

rant fort jeune, diminuë & affoiblit les avantages que César a sur lui par le grand nombre de ses victoires. Il n'est pas juste de comparer le total d'une longue vie au total d'une vie fort courte, qui a passé comme un éclair. Si Alexandre avoit vêcu aussi long-tems que César, il auroit pû être battu comme lui, mais il auroit pû aussi faire de grandes choses comme lui, & se surpasser lui-même.

peut affoiblir les avantages que César a sur lui par le grand nombre de ses victoires.

Ce qui donna à César un avantage incontestable sur son rival, c'est la qualité des ennemis qu'ils ont eu à vaincre. Alexandre n'a eu presque jamais en tête que des troupes qui fuioient souvent avant que d'avoir combattu, & qui présentoient moins un ennemi, qu'un butin aisé à prendre; au lieu que César a toûjours combattu contre des hommes très-aguerris, & qu'il falloit hacher en piéces dans le poste qu'ils occupoient. Il étoit plus aisé à Alexandre de parcourir & d'entraîner des Provinces, qu'à César de gagner un pied de terrein.

Avantage incontestable de César sur Alexandre du côté des ennemis qu'ils ont vaincus.

César n'a pas eu seulement en tête des Barbares terribles & aguerris, il a eu à combattre les Capitaines Romains de la plus grande réputation, & des armées Romaines, c'est-à-dire, des troupes & des Capitaines qui avoient triomphé de la plus grande partie de l'Univers.

Que s'il faut mesurer les exploits moins par leur grandeur & par les difficultez qui les accompagnent, que par l'utilité qui en revient, & par les motifs qui les produisent, les avantages se trouveront partagez.

Leurs exploits égaux du côté de l'utilité.

Utilité des exploits de César.

Des ennemis très redoutables par leur courage, par leur ferocité, & par leur nombre, s'élevent contre Rome & la remplissent d'effroi. César la délivre de tous ces dangers qui lui avoient paru si grands, que les Prêtres & les Vieillards, qui jusques-là avoient été dispensez d'aller à la guerre, perdirent leur immunité en cas de guerre contre les Gaulois. Tous les Temples retentissent d'actions de graces, & le Senat ordonne des quinze jours de prieres & de processions publiques pour remercier les Dieux, ce qu'on n'avoit jamais fait pour aucune victoire. Les premiers exploits d'Alexandre furent de même utiles à son pays. Il mit à couvert la Macedoine des entreprises de ses voisins. Mais dans la suite courant après des conquêtes éloignées, il s'éloigna du principal devoir d'un Roi, qui est de conserver ses Etats ; il épuisa la Macedoine d'hommes & d'argent, & donna lieu à toutes les divisions qui la déchirerent. Il est vrai que César par les guerres civiles gâta tout le bien qu'il avoit fait par ses premiers exploits, & versa dans Rome de plus grandes terreurs que celles dont il l'avoit délivrée.

Utilité des premiers exploits d'Alexandre.

Alexandre s'éloigne du principal devoir d'un Roi.

César par les guerres civiles gâte tout le bien qu'il avoit fait.

Alexandre superieur à César du côté des motifs.

Vûës d'Alexandre dans ses entreprises.

Quant aux motifs, qui sont l'ame des actions, & qui en font tout le prix au jugement des sages, Alexandre paroît fort superieur à César. S'il entreprend de conquerir l'Asie, c'est pour venger la Grece des ravages que les Barbares y avoient faits ; s'il cherche à tout soûmettre, ce n'est pas pour faire des Esclaves, mais pour rendre les peu-

ples plus heureux. Ce caractere domine toûjours en lui, il n'a pas plûtôt défait Darius, & ne se voit pas plûtôt maître de l'Empire des Perses, que la Grece recueille les premiers fruits de sa victoire. Son premier soin fut d'abolir toutes les tyrannies qui s'y étoient élevées, il rétablit toutes les villes dans leurs droits & dans leurs privileges, & leur rend toute leur liberté. On dira que César affranchit de même les Thessaliens après la bataille de Pharsale, qu'il rendit la liberté aux Cnidiens, & qu'il déchargea les Habitans de l'Asie de la troisiéme partie des impôts; mais ce caractére est mal soûtenu, par tout ailleurs il paroît fort éloigné de cet esprit. Il sacrifie tout à son ambition particuliere; les plus grandes injustices ne lui coûtent rien pour s'agrandir. Il voit avec plaisir Catilina & ses complices prêts à renverser l'Empire par les revoltes des Nations, & par des guerres étrangeres, & à détruire Rome par le feu; & il se prépare à profiter des troubles & de cet embrasement pour regner dans cette ville reduite en cendres. Un reste de raison naturelle qui condamne toûjours interieurement les forfaits, a beau le remplir d'agitation & de trouble, quand il est sur le point de passer le Rubicon pour se rendre maître de l'Italie, la rage de dominer l'emporte sur ces remontrances, & malgré ses remords, il se jette tête baissée dans cette entreprise qui alloit produire tant de maux. Dans tout l'Empire Romain il n'y a pas un seul Citoyen à

César sacrifie tout à son ambition.

La raison naturelle condamne interieurement les forfaits.

Il n'y a pas un seul Citoyen Romain à qui César

n'ait fait la plus grande des injures.

qui il ne fasse la plus grande de toutes les injures, puisqu'il lui ravit la liberté, qui est le plus grand bien des hommes. Le caractére de Tyran est si fort imprimé en lui, que sous la feinte douceur, dont il tâche de le couvrir, & lorsqu'il paroît servir le plus utilement sa patrie par ses grands succès, c'est alors qu'il travaille & qu'il prend des mesures pour l'assujettir. Il s'exerce contre ses ennemis pour apprendre à dompter & à assujettir ses Citoyens. Les offres & les propositions d'accommodement qu'il fait, & qui paroissent au-dehors si justes & si raisonnables, ne sont qu'un leurre qu'il jette à ses rivaux pour les amuser. César paroît né pour la ruine des hommes, & Alexandre pour leur bonheur.

Le caractére de Tyran paroît dans toutes les actions de César.

Grand avantage d'Alexandre sur César.

Dans le caractére de leur valeur, il y a encore une difference essentielle qui donne à Alexandre un avantage infini sur César. Dans tout ce que fait ce dernier, on voit le grand homme, mais toûjours l'homme, on ne trouve rien qui soit au dessus des forces humaines; au lieu que dans les grandes actions d'Alexandre, on entrevoit comme des rayons de Divinité; il ose des choses qui demanderoient, non pas un homme, mais un Dieu, & il les exécute comme Achille: il prouve la verité de la définition qu'Homere fait de la valeur, que c'est une inspiration divine, que c'est un Dieu qui s'empare de l'homme & qui agit en lui; César enleve notre estime, & Alexandre entraîne notre admiration.

Avantage infini de la valeur d'Alexandre sur celle de César.

Rayons de Divinité dans la valeur d'Alexandre.

Cet air de Divinité ne se fait pas seulement sentir dans les actions de la guerre, il perce dans ses actions civiles. En partant pour l'Asie, il donne tout son bien à ses amis, & ne se reserve que l'esperance, & après ses victoires il donne aux Rois vaincus ou soûmis des Royaumes plus grands que ceux qu'ils avoient avant leur défaite, & les comble de présens. Tout ce qui l'approche ressent les effets de sa liberalité & de sa magnificence, Alexandre donne en Maître du monde plûtôt qu'en Roi.

Ces mêmes rayons éclatent dans ses actions de la vie civile.

Avantage d'Alexandre sur César du côté de la liberalité.

La liberalité de César est une liberalité interessée. Il achete à grand prix des appuis & des suffrages, au lieu que celle d'Alexandre est l'effet d'une nature bienfaisante, qui, comme celle des Dieux, ne cherche que le plaisir & la gloire de donner.

La liberalité de César une liberalité interessée.

César amassoit de grandes richesses, & il les gardoit comme des prix en reserve pour en couronner la valeur utile à ses projets. Mais Alexandre ne se contentoit pas de payer magnifiquement ceux qui le servoient, il étendoit plus loin sa reconnoissance ; il conservoit aux enfans de ceux qui étoient morts à son service la paye de leurs peres pendant leur bas âge, & en payant ainsi aux descendans les belles actions de leurs ancêtres, il en conservoit la mémoire à la posterité, & les proposoit en exemple.

Alexandre payoit aux enfans les belles actions de leurs peres.

Cette même grandeur passoit dans ses discours les plus familiers. Parmenion lui conseilloit d'ac-

Cette même grandeur paroît dans ses discours.

cepter les offres de Darius, & lui dit, *qu'il les accepteroit s'il étoit Alexandre. Et moi aussi*, répondit vivement Alexandre, *je les accepterois si j'étois Parmenion.* Ses amis vouloient qu'il n'attaquât Darius que la nuit pour cacher à ses troupes le nombre prodigieux d'ennemis qu'il alloit combattre. *Je ne dérobe pas la victoire*, leur repliqua-t-il. Parmenion lui marquoit son étonnement de ce qu'il dormoit d'un sommeil si profond & si tranquille la veille de la grande bataille qu'il alloit donner à Darius. *Eh!* lui répondit Alexandre, *ne trouves-tu pas que c'est avoir déja vaincu, que d'avoir arrêté la fuite de notre ennemi, & de l'avoir déterminé à combattre?* Dans cette simplicité on trouve un sublime dont rien n'approche, Alexandre y paroît autant Alexandre que dans ses plus grandes actions.

Le sublime dans la simplicité.

Les mots qu'on a conservez de César ne présentent rien de si grand, à moins qu'on ne veüille leur opposer ce qu'il dit au Pilote de sa Frégate, qui étonné du danger où il étoit, ne pouvant surmonter l'effort des vagues, vouloit rebrousser chemin. *Ose tout & ne crains rien*, lui dit-il, *tu menes César & sa fortune.* Il vouloit que la confiance en sa fortune prévalût dans l'esprit de ce Pilote, effrayé sur les terreurs d'une mort présente qui le menaçoit. Ce mot montre en effet un grand caractére, mais pour paroître aussi grand que ceux d'Alexandre, il auroit peut-être besoin que le succès l'eût justifié.

Grand mot de César.

Ce qui lui manque pour le rendre aussi grand que ceux d'Alexandre.

Cette même grandeur Alexandre la communi-

Egaux dans les effets qu'ils ont

quoit à ses troupes, ses Soldats ne se croyoient plus des hommes mortels tant qu'ils servoient sous lui. Il est vrai que César a eu de ce côté-là le même avantage, ses Soldats, qui sous les autres chefs n'avoient rien au-dessus des autres hommes, devenoient sous lui invincibles & de véritables Héros. L'un & l'autre ont pourtant essuyé quelquefois les murmures & éprouvé le découragement de leurs troupes, mais ils ont sçû tous deux les ranimer & les ramener à leur devoir par les mêmes voyes & avec la même magnanimité.

produit sur leurs troupes.

Ils ont sçû également ramener à leur devoir leurs troupes mutinées.

Ils avoient tous deux des qualitez morales qui les rendoient égaux, même frugalité dans leur vivre, & même attention pour leurs amis. Mais Alexandre ne donna jamais une si grande marque de cette attention que celle qu'en donna César lorsqu'un orage l'ayant obligé de se retirer dans une chaumiere où il n'y avoit qu'une petite chambre qui suffisoit à peine à un homme seul, il la ceda à un de ses amis malade, & coucha à la porte sous un auvent. Alexandre s'interessoit pour ses amis, & César s'incommodoit pour les siens.

Egaux par plusieurs qualitez morales.

Action de César pleine d'humanité pour un de ses amis malade.

Ils ont été tous deux loüez de leur humanité & de leur clemence. Et il est vrai qu'ils en ont donné de grandes marques en plusieurs occasions. Alexandre pardonna aux Atheniens qui avoient reçû les Thebains dans leur ville, & César pardonna aux principaux Officiers de Pompée qui furent pris à la bataille de Pharsale. Alexandre

Ils ont donné tous deux de grandes marques d'humanité & de clemence.

arrivant auprès de Darius qui venoit d'expirer, témoigne combien il est touché de son malheur, & fait voir la douleur la plus sensible. Et César quand on lui présente la tête de Pompée, détourne les yeux & verse des larmes. Cependant ils ont commis l'un & l'autre des actes d'une insigne cruauté. César fit mourir plusieurs hommes Consulaires & plusieurs Prétoriens qui furent faits prisonniers à la bataille de Thapse, & Alexandre en entrant en Asie donna ordre à ses troupes de passer au fil de l'épée tous les hommes sans aucun quartier. Mais en cela César paroît le plus blâmable; car il exerça cette cruauté contre des ennemis vaincus, dont il n'avoit plus rien à craindre; au lieu qu'Alexandre en usa contre des peuples encore à vaincre & qui avoient les armes à la main. Quel vice horrible que la cruauté, puisqu'elle est si condamnable, lors même qu'elle paroît nécessaire & utile! Il est vrai qu'Alexandre se laissa aller aussi à cette cruauté inutile dans le sac de Thebes; mais le répentir qu'il témoigna de cette barbarie, & les remords qu'il en eut, méritent qu'on la lui pardonne. Il en est de même du meurtre de Clitus, il en effaça la honte par son désespoir & par ses larmes. D'ailleurs ce fut un meurtre commis dans les mouvemens d'une violente colere aiguisée par le vin.

Ils en ont donné aussi d'une insigne cruauté.

César comment plus blâmable en cela qu'Alexandre.

Comment Alexandre efface la honte du meurtre de Clitus.

Il n'en est pas de même du supplice de Philotas, de celui de Callisthene, & de la mort de Parmenion, qu'il envoya tuer en Medie malgré les grands

Actes de cruauté d'Alexandre qui ne peuvent être excusez.

grands ſervices qu'il en avoit reçus. Ces cruautez commiſes de ſang froid ſur des accuſations très-legeres & dénuées de preuves, ſont à ſa vie une tache que rien ne ſçauroit laver.

Déloyauté d'Alexandre.

La déloyauté qu'il commit lorſqu'il fit paſſer au fil de l'épée une garniſon après la capitulation qu'il lui avoit accordée, eſt encore plus honteuſe. Jamais ſemblable perfidie n'a terni les exploits de Ceſar, à moins qu'on ne veuille regarder de même œil la prétenduë infidélité qu'il commit quand il marcha contre les Germains malgré le traité de paix que les Romains avoient fait avec eux, & qu'il leur tua trois cent mille hommes. Mais cette action de Ceſar fut juſtifiée par tout le peuple Romain qui en remercia les dieux, au lieu que celle d'Alexandre n'a été excuſée par perſonne.

Rien de ſemblable ne peut être reproché à Ceſar.

La guerre de Ceſar contre les Germains, comment peut-être excuſée.

Alexandre trompé par l'éclat de la valeur d'Achille, l'imite dans ce qu'il avoit de plus vicieux.

Alexandre, trompé par l'éclat de la valeur d'Achille, avoit pris ces heros pour ſon modele, & ne diſtinguant point ce que ce caractére a de véritablement grand, & ce qu'il a de brutal & de barbare; il l'imitoit dans ce qu'il a de plus vicieux. C'eſt à cette pernicieuſe imitation qu'on doit imputer la barbarie qu'il exerça ſur les Cuſſéens qu'il immola juſqu'aux femmes & aux enfans, à la douleur qu'il avoit de la mort d'Epheſtion, appellant cette horrible boucherie un ſacrifice qu'il faiſoit à ſon ami. Il ſe ſouvint malheureuſement qu'Achille avoit immolé pluſieurs Princes Troyens ſur le tombeau de Patrocle, & il oublia

Barbarie qu'Alexandre exerça ſur les Cuſſéens.

le blâme que le Poëte donne à cette inhumanité en la rapportant. Il ne fit pas reflexion combien sa barbarie surpassoit celle de cet homme feroce, & implacable. Un Troyen avoit tué Patrocle, mais les Cufféens n'avoient pas tué Ephestion. Cesar étoit bien éloigné de se porter à un excès si barbare.

Jamais Cesar ne s'est porté à des excès si barbares.

D'un autre côté aussi jamais Cesar n'a remporté de victoire si glorieuse que celle qu'Alexandre remporta sur lui-même, lorsqu'ayant en son pouvoir la femme & les filles de Darius, qui étoient d'une beauté parfaite, il n'écouta que la sagesse. Ces Princesses furent dans son camp comme dans un saint temple, honorées & servies avec tout le respect dû à leur naissance & à leur vertu.

Grand avantage d'Alexandre sur Cesar du côté de la continence.

Aussi jamais Prince n'a reçu un plus grand éloge que celui qu'Alexandre reçut de la bouche de Darius, lorsque ce Prince après sa défaite, pria les Dieux que s'ils avoient résolu de faire finir l'Empire des Perses, il n'y eût qu'Alexandre assis sur le Thrône de Cyrus, & ensuite lorsqu'expirant percé de traits, il lui envoya donner des marques touchantes de son affection & de sa reconnoissance, & mourut dans l'esperance que les Dieux le récompenseroient de la douceur, de l'humanité, & de la générosité dont il avoit usé envers ce qu'il avoit de plus cher au monde. Ce témoignage, rendu par un ennemi mourant, sera plus estimé par les sages que tous les monumens

Grand éloge qu'Alexandre reçut de la bouche de Darius.

élevez à la gloire de Cesar, il vaut seul tous ses Triomphes.

Cesar très-décrié du côté de la sagesse.

Du côté de la sagesse Cesar ne peut entrer en parallele avec Alexandre. Quelle comparaison d'un homme si décrié pour les mœurs, qu'on l'appella en plein Senat *le mari de toutes les femmes & la femme de tous les hommes*, avec un Prince qui fut un modele parfait de sagesse & de vertu! il est vrai que la teinture qu'Alexandre avoit reçuë par l'éducation, ne fut pas assez forte pour conserver sa fleur jusqu'à la fin, elle se ternit & s'effaça; il tomba enfin dans le déreglement, & ne put se garantir d'un vice infame qu'il avoit toûjours abhorré; mais il n'en faut accuser que le trop long commerce qu'il eut avec des Barbares très-effeminez & très-dissolus.

La sagesse d'Alexandre se dément à la fin.

La cause de sa corruption.

Avantage de Cesar sur Alexandre du côté de la sobrieté.

La sobrieté est une vertu nécessaire à tous les hommes, mais indispensable dans les Princes. Le vice qui lui est opposé, les plonge dans des desordres, qui, sans compter les maux qu'ils peuvent produire, les dégradent, & les font paroître indignes du haut rang où ils sont placez. Dans la débauche, la justice & l'injustice sont confonduës, & l'on ne connoît d'autres bornes que sa passion. Alexandre aimoit la table sans être adonné au vin. Mais les dernieres années de sa vie, il se plongea dans des excès qui le deshonorent. Ce fut dans une débauche qu'à l'instigation d'une courtisane, il brûla le Palais de Persepolis, & dan un autre il tua Clitus. Cesar au con-

traire fut toûjours très-sobre, & ses ennemis même l'ont reconnu. Caton disoit de lui *qu'il étoit le seul qui plein de sobrieté étoit venu renverser la République.*

Alexandre ne peut être justifié d'avoir pris la robe & les mœurs des Perses.

La robe barbare qu'Alexandre prit, & le mélange qu'il fit des mœurs des Perses avec celles des Macedoniens, pourroient peût-être se justifier par des vûës de politique, si l'on n'y découvroit pas un fonds de vanité, & s'il n'y avoit pas toûjours beaucoup de honte au vainqueur de s'abaisser aux mœurs & aux usages des vaincus. Mais peut-être faut-il imputer cet oubli à ses excessives prosperitez. Où trouveroit-on un jeune Prince victorieux qui pût résister toûjours aux faveurs continuelles d'une Fortune si complaisante?

Bacchanale qu'ils menent l'un & l'autre

La Bacchanale qu'il mena dans la Carmanie où il marcha pendant sept jours avec toute la dissolution & la licence de gens qui suivent les thyrses de Bacchus, est une tache à son expedition. Cesar en mena une toute pareille dans la Thessalie qu'il traversa avec son armée plongée dans le vin & dans la débauche. L'un & l'autre pourroient peût-être s'excuser par la disette que les deux armées avoient soufferte dans les pays qu'elles venoient de traverser. Qui ne sçait combien il est difficile de contenir des troupes, qui après avoir essuyé une grande famine, se trouvent dans un pays gras & abondant? Mais celle de Cesar est encore plus excusable en ce que son armée trouvoit dans ces excès un remede à la

Comment pourroit être excusée.

Celle de Cesar encore plus excusable que celle d'Alexandre.

maladie contagieuſe dont elle étoit travaillée.

Alexandre vain jusqu'à la baſſeſſe

On découvre quelquefois dans les plus grands hommes un mêlange de grandeur & de baſſeſſe, dont ceux qui ne connoiſſent pas l'infirmité humaine, pourroient être étonnez. Alexandre n'eſt pas content de la réputation vraye & ſolide que ſes grandes actions lui promettoient dans la poſterité, il veut encore lui impoſer par des apparences trompeuſes. Il fit faire des armes plus grandes, des mangeoires de chevaux plus hautes, & des mords de bride plus peſans qu'à l'ordinaire qu'il laiſſa, & qu'il fit ſemer çà & là dans la Campagne du Gange pour exciter une plus grande admiration parmi les races futures. Jamais Ceſar ne donna la moindre marque d'une pareille vanité, ou plûtôt d'une pareille foibleſſe. Bien loin de vouloir augmenter ſa réputation par un menſonge, il ne voulut pas même détruire un menſonge qui bleſſoit ſa réputation. Les Arverniens montroient dans un de leurs temples une épée qui y étoit appenduë comme une dépoüille gagnée ſur Ceſar, & ils la montrent encore aujourd'hui. Un jour Ceſar paſſant dans leur pays on lui fit voir cette épée, & ſes amis le preſſerent de la faire ôter comme un titre qui le deshonoroit, mais il ne fit qu'en rire, & la laiſſa comme une choſe ſacrée, ſe repoſant de ſa gloire ſur ſes grands exploits.

Ceſar bien éloigné d'une vanité ſemblable.

Le grand courage ne paroît pas ſeulement dans les actions de la guerre, il y a des occa-

Le courage ne doit pas ſeulement paroître à la guerre.

re, mais dans les autres occasions.

sions qui pour paroître moins terribles, n'en sont pas moins dangereuses, & demandent même un courage plus ferme & plus résolu. Dans ce dernier genre Cesar n'a rien qu'on puisse opposer à ce que fit Alexandre, lorsque dans une pressante maladie averti par une lettre de Parmenion que son Medecin devoit l'empoisonner, il ne laissa pas de recevoir des mains de ce Medecin la medecine qu'il lui presenta, lui donna la lettre qui l'accusoit de ce parricide, & pendant qu'il la lisoit il but la coupe sans hesiter, & sans donner la moindre marque de soupçon ni d'inquiétude. La politique, toûjours timide, & défiante, tâchera peût-être de trouver de l'imprudence dans cette action, mais l'Heroïsme y reconnoîtra toûjours sa marque.

Avantage en cela d'Alexandre sur Cesar.

Caractére de l'ambition de l'un & de l'autre.

L'ambition de Cesar étoit de se faire Roi d'un Peuple qui avoit une aversion insurmontable pour les Rois, & celle d'Alexandre étoit de se faire reconnoître Dieu. L'ambition de l'un étoit injuste, & celle de l'autre étoit impie. Mais il y a entre eux cette difference que Cesar voulut se faire Roi après avoir versé un déluge de maux dans l'Empire, & qu'Alexandre voulut se faire reconnoître Dieu, après avoir comblé la terre de biens. Il porta le bonheur & la lumiere par toutes les contrées qu'il parcourut & qu'il subjugua; il n'y eut que celles qui ne le virent point qui demeurerent plongées dans les ténébres, comme celles qui sont privées de la clarté du soleil.

Celle de Cesar étoit injuste, & celle d'Alexandre étoit impie.

Difference qui peut donner l'avantage à celle d'Alexandre.

L'un se montre indigne d'être Roi par les maux qu'il fait, & l'autre paroît un Dieu par les biens qu'il procure.

Avantage d'Alexandre sur Cesar du côté de la Religion.

Voyons presentement quels ils étoient l'un & l'autre à l'égard de la Religion, qui est le fondement des mœurs. Alexandre avoit des opinions assez saines sur la Divinité, c'étoit le fruit qu'il avoit tiré de son commerce avec les plus grands Philosophes qu'il avoit toûjours aimez. Il commençoit toûjours sa journée par un sacrifice, & ne manquoit jamais de rendre graces aux Dieux des succès qu'ils lui avoient accordez. De ce fonds de Religion venoit le respect qu'il avoit pour les asyles & pour les Prêtres. Cesar ne paroît ni si instruit, ni si religieux; il fait des sacrifices dans les grandes occasions, & purifie ses troupes, mais il donne cela à la coûtume, & il paroît plus soigneux de consulter les Dieux, que de les remercier. Ce qu'ils ont eu tous deux de semblable, c'est l'art d'éluder les présages qui leur étoient contraires, ou de s'en moquer & de les tourner à leur avantage par des traits d'esprit. La seule difference qui est entre eux, c'est que Cesar fut toûjours le même, & qu'Alexandre tomba dans une horrible superstition toûjours plus injurieuse à la Divinité que l'irreligion même, comme nous l'avons montré ailleurs.

Tous deux semblables dans l'art d'éluder les présages & de les tourner à leur avantage.

La superstition plus injurieuse à Dieu que l'irreligion.

Les Dieux ont marqué plus de soin pour Alexandre que pour Cesar.

Cependant par les prodiges que les Dieux firent pour Alexandre, il paroît que la Providence veilloit particulierement pour lui. La pluye

miraculeuſe qui ſurvint tout d'un coup pendant qu'il traverſoit les deſerts pour aller à l'Oracle d'Ammon, & qui, en déſalterant ſon armée preſque morte de ſoif, la délivra du danger d'être ſubmergée dans ces monceaux de ſable mouvant que le vent de midi élevoit comme des montagnes de flots, & les corbeaux qui lui ſervirent de guides le jour par leur vol, & la nuit par leurs croaſſemens, en ſont des preuves ſenſibles. Les Dieux n'ont jamais rien fait de ſemblable pour Ceſar.

Le caractère du véritable ambitieux.

Le caractére de l'ambitieux eſt de compter pour rien le paſſé, de s'élever toûjours au-deſſus de ce qu'il y a de plus grand, & quand il n'a plus de rival, de s'en faire un de lui-même, & de travailler à ſe ſurpaſſer. Telle eſt l'ambition de Ceſar & d'Alexandre.

Ceſar & Alexandre égaux de ce côté-là.

Ce dernier, après avoir pouſſé ſes conquêtes juſqu'aux lieux où ſe leve le ſoleil, méditoit de s'embarquer ſur l'Euphrate, de faire le tour par la mer meridionale, & de ſe rendre par les Colomnes d'Hercule dans la mer Mediterranée pour ſoumettre le midi comme il avoit ſoumis l'Orient. Et Ceſar non content d'avoir tout ſubjugué depuis l'Euphrate juſqu'au-delà de la mer Atlantique, ſe préparoit à marcher contre les Parthes, à traverſer l'Hyrcanie en cottoyant la mer Caſpienne & le mont Caucaſe, & à ſe jetter dans la Scythie, pour dompter enſuite tous les pays voiſins de la Germanie & la Germanie même, & de revenir de là à Rome après avoir arrondi l'Empire

l'Empire Romain, & lui avoir donné de tous côtez l'Ocean pour bornes. Et pendant qu'il faisoit ses préparatifs, il ordonnoit des ouvrages immenses pour la gloire&pour la commodité deRome. La terre a-t-elle jamais porté deux ambitieux si étonnans ? mais la mort, qui se rit des desseins des hommes, vint renverser ces grands projets.

Leur mort semblable par les signes qui la précederent.

La mort de l'un & de l'autre fut presque semblable par les signes qui la précederent & par les avertissemens qu'ils en eurent. Alexandre est averti par les Chaldéens de ne pas entrer dans Babylone; il méprise cet avis, il y entre & en sort; sur cela il se mocque de la prédiction des Chaldéens. Mais ces Devins l'assûrent qu'il est encore menacé, & que Babylone lui sera funeste; il y rentre, & il y meurt.

César est averti de même par un Devin d'éviter les ides de Mars; le jour des ides venu, César se moque du Devin, *Voilà les ides venuës*, lui dit-il, *oui*, repliqua le Devin, *mais elles ne sont pas passées*, & il fut tué le même jour. Mais si leur mort est semblable par les prodiges qui l'annoncerent, elle est bien differente par le genre & par ce qui l'accompagna. Alexandre meurt dans son lit d'une maladie causée par une grande débauche, & il meurt regretté & pleuré par les Perses comme par les Macedoniens. Au lieu que César est poignardé en plein Sénat par ceux qu'il honoroit le plus de sa bienveillance, & ses meurtriers sont d'abord regardez comme des liberateurs; on leur

Differente par le genre & par tout ce qui l'accompagna.

decerne de grands honneurs, & les Gouvernemens les plus considerables. Alexandre s'attira l'amour & l'admiration des hommes & de ses ennemis même par ses actions, & César attira l'envie & la haine de ses Citoyens par les siennes. Comme il s'étoit fait Tyran, il eut le sort des Tyrans, & mourut de la mort qui leur est ordinaire.

César qui s'étoit fait Tyran meurt de la mort des Tyrans.

Tite-Live n'a pas craint d'interrompre le fil de son histoire pour examiner ce qui seroit arrivé si Alexandre, au lieu de marcher contre les Barbares, eût porté ses armes en Italie. Je crois m'éloigner moins du dessein de cette comparaison en recherchant ici lequel seroit plus avantageux pour un Etat, d'avoir un Général d'armée comme Alexandre, ou d'en avoir un comme César, à ne considerer que leurs vertus guerrieres & politiques.

Lequel seroit plus avantageux pour un Etat, d'avoir un Roi comme Alexandre, ou comme César.

Les actions d'Alexandre ont un brillant qui éblouit; son enthousiasme de valeur transporte son Lecteur comme il l'a transporté lui-même. Mais dans celles de César on trouve plus de sûreté. Qu'on suive Alexandre, on est pour lui dans des alarmes continuelles, il va périr. Qu'on suive César, son expérience & sa sagesse tranquillisent & donnent plus de confiance, que les périls où il s'expose, n'inspirent de terreur. Le transport de courage n'est pas toûjours un bon guide, c'est souvent une impetuosité aveugle qui enfante la témerité, & la témerité est tôt ou tard mal-

Dans les actions d'Alexandre on trouve plus de brillant, & dans celles de César plus de sûreté.

Ce que c'est très-souvent que le transport de courage.

heureuſé. Rien ne paroît plus dangereux pour un Etat, qu'un Capitaine qui compte ſur des miracles, car les miracles ne ſont pas ſûrs, & comme dit Ariſtophane, les Dieux ſe laſſent enfin de conduire les témeraires qui abuſent de leur ſecours. Si Alexandre avoit été vaincu dans un ſeul combat, il l'auroit été pour toute la guerre, & n'auroit pû ſe relever. Au lieu que Céſar battu a toûjours trouvé en lui des reſſources, & a battu ſes vainqueurs. Car comme le propre de l'imprudence eſt de convertir en malheur le bonheur même, la prudence au contraire tire le bonheur du milieu des revers, c'eſt la mere des bons ſuccès; & ſi la Fortune déploye quelquefois contre elle ſa puiſſance, elle eſt enfin obligée de lui ceder.

Capitaine qui compte ſur des miracles très-dangereux pour un Etat.

Le propre de l'imprudence & de la prudence.

La prudence la mere des bons ſuccès.



PHOCION.



L'ORATEUR Demadés, qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité dans Athenes, parce que dans le Gouvernement de la République il ne faisoit que ce qui pouvoit plaire aux Macedoniens & à Antipater, & qui par cette raison étoit souvent forcé de conseiller & d'ordonner des choses qui blessoient & la dignité & les mœurs de sa ville, disoit *qu'il étoit digne d'excuse, parce qu'il ne gouvernoit plus que les dé-* Mot de Demadès.

Disoit qu'il étoit digne d'excuse, parce qu'il ne gouvernoit plus que les débris du naufrage de son pays.] Ceux qui ont un bon

bris du naufrage de ſon pays. Ce mot qui paroît trop inſolent & trop dur, pourroit ſe trouver vrai à la lettre ſi on l'appliquoit au Gouvernement de Phocion. Car pour Demadés, c'étoit lui-même qui cauſoit le naufrage de ſa ville, vivant & gouvernant avec tant de diſſolution, qu'Antipater même diſoit de lui aprés qu'il fut devenu vieux, *qu'il n'en reſtoit que la langue & le ventre, non plus que des victimes immolées.* Mais la vertu de Phocion ſe trouvant en tête un adverſaire auſſi puiſſant & auſſi terrible que le Tems, les malheurs de la Grece furent cauſe qu'elle demeura obſcurcie & qu'elle ne jetta plus l'éclat qui ſeul forme la gloire. Car il ne faut pas ſuivre le ſentiment de Sophocle qui fait la vertu foible & débile quand il dit :

Jugement que Plutarque fait de cet Orateur.

Mot d'Antipater ſur Demadés.

Le tems un terrible adverſaire.

vaiſſeau encore entier, peuvent tenir contre les tempêtes, mais aprés le naufrage, celui qui n'eſt porté que ſur une planche du débris eſt néceſſairement forcé d'obéïr aux vents & d'en être le joüet. Demadés ne pouvoit mieux excuſer ſa foibleſſe & ſa complaiſance pour les Macedoniens, que par cette comparaiſon. Cependant elle n'eſt pas entierement juſte, & Socrate ne l'auroit pas reçuë. Quelque preſſée que ſoit une ville, celui qui la gouverne, ne doit pas céder en tout, & doit réſiſter à ce qui va abſolument à détruire les mœurs & à ravaller la dignité de ſon pays. L'hiſtoire fournit pluſieurs exemples de Gouverneurs d'Etats qui l'ont fait.

Qu'il n'en reſtoit que la langue & le ventre, non plus que des victimes immolées.] Car on ne faiſoit brûler ſur l'Autel ni le ventre ni la langue de la victime. On gardoit le ventre pour le farcir & pour le ſervir à table, & la langue pour la faire brûler ſur l'Autel à la fin du repas, en l'honneur de Mercure, & pour faire deſſus les libations. L'Odyſſée d'Homere en fournit des exemples.

Car il ne faut pas ſuivre le ſentiment de Sophocle qui fait la vertu foible & débile quand il dit.] Ce paſſage eſt de l'Antigone de Sophocle v. 569. Iſmene dit à Créon pour excuſer ſa ſœur Antigone :

οὐ γάρ ποτ', ὦ ἄναξ, οὐδ', ὅς ἂν βλάστῃ, μένει.

Ne vous imaginez pas, Seigneur, que ceux qui ont le bon sens en partage, le conservent dans les malheurs, il s'éclipse alors & les abandonne. Mais tout le pouvoir qu'on doit accorder à la Fortune, qui combat contre les gens de bien, c'est de leur attirer souvent des plaintes, des reproches & des calomnies, au lieu des honneurs & des récompenses qu'ils méritent par leurs grands travaux, & diminuer la confiance qu'on avoit en leur vertu.

Sentiment de Sophocle blâmé.

Le pouvoir qu'on doit accorder à la Fortune qui s'oppose aux gens de bien.

Il y a pourtant des gens qui croyent que les peuples sont naturellement plus disposez à s'élever & à s'emporter contre les gens de bien, quand ils se croyent heureux, parce qu'alors leurs grands

νῦς τοῖς κακῶς πράττουσιν, ἀλλ' ἐξίσταται.

Et cela est vrai la plûpart du temps, mais c'est que ce sens n'étoit pas fort bon, qu'il n'étoit pas bien affermi, bien fortifié, car lorsqu'il est tel, les malheurs ne le font point perdre, & ne servent qu'à le faire éclater.

Il y a pourtant des gens qui croyent que les peuples sont naturellement plus disposez à s'élever & à s'emporter contre les gens de bien, quand ils se croyent heureux.] Voici un grand sujet proposé aux Politiques, sçavoir si les peuples heureux sont plus difficiles à gouverner que ceux qui sont dans le malheur. Plutarque nous dit qu'il y a des gens qui croyent les premiers plus difficiles. Car en effet, le bonheur rend le peuple bien insolent. Mais il se déclare pour les derniers, par la seule raison que le malheur aigrit, & qu'un esprit aigri est difficile à mener. Mais je ne comprends pas comment il a embrassé ici ce dernier parti, car par d'autres endroits de ses ouvrages il paroît qu'il est entiérement du premier. Dans la vie de Lucullus il dit en propres termes, *qu'il n'y a rien de si mal-aisé à gouverner que l'homme à qui la fortune rit, comme aussi il n'y a rien de plus facile à mener que celui à qui elle est contraire.* Et ailleurs il a rendu même cela sensible par une image. Dans un vaisseau pendant que la mer est tranquille, & qu'on a le vent à souhait, les passagers ne font pas grand compte du Pilote & sont tout prêts à lui résister, & à s'emporter contre lui; mais survient-il une tempête, alors

succès & l'accroissement de leur puissance, leur élevant le courage, les rendent fiers & orguëilleux. Mais c'est tout le contraire; car on voit toûjours que les malheurs aigrissent l'humeur, & font qu'on s'afflige de la moindre chose, qu'on est toûjours prêt à s'irriter, & qu'on a les oreilles si chatoüilleuses & si délicates, qu'elles sont offensées de la moindre petite parole qu'on profere d'un ton un peu haut. Or celui qui reprend quelqu'un des fautes qu'il a faites, semble lui reprocher ses malheurs, & cette franchise porte avec elle un certain air de mépris. Et comme on voit que le miel aigrit les playes & les ulceres, de même les remontrances vrayes & pleines de sens, mordent & aigrissent souvent ceux qui sont dans le malheur, si elles ne sont accompagnées d'une certaine douceur, & si elles ne plient & n'obéïssent un peu. C'est pourquoi Homere appelle la douceur *Menoeices*, parce qu'elle ne se roidit pas contre la partie irritée de l'ame,

Si les peuples heureux sont plus difficiles à gouverner que ceux qui sont dans le malheur.

Le miel aigrit les playes.

Les remontrances doivent être accompagnées de douceur.

ils ne regardent que lui & sont tout prêts à exécuter ses ordres, comme n'attendant leur salut que de son habileté & de son expérience. Et dans cette même vie il va nous dire bientôt *que pendant la guerre les Atheniens étoient fort humbles & fort souples par la crainte du péril, & qu'après la paix faite ils étoient arrogans & superbes.* Pour accorder cette contradiction apparente, il faut croire que Plutarque ne parle ici que de la disposition où se trouvent les peuples selon qu'ils sont heureux ou malheureux, pour écouter les réprimandes qu'on leur fait & les avis qu'on leur donne sur les fautes qu'ils ont commises. Il est certain que ceux qui sont dans le malheur ont les oreilles plus délicates, qu'ils sont plus aisez à aigrir que les autres, & que l'on doit garder avec eux plus de mesures & plus de ménagement.

Parce qu'elle ne se roidit pas qu'elle

qu'elle ne la combat pas, qu'elle ne la heurte pas. Car les yeux, qui ſont affligez de quelque inflammation, s'arrêtent avec plaiſir ſur des couleurs obſcures & qui n'ont aucun éclat, mais ils évitent avec ſoin celles qui ſont vives & brillantes. Il en eſt de même d'une ville qui ſe trouve dans des malheurs imprévus, ſa propre foibleſſe la rend ſi timide & ſi délicate que le moindre bruit lui fait peur, qu'elle ne peut ſouffrir qu'on lui diſe la verité, & qu'elle demande qu'on ne lui parle que de choſes qui ne lui remettent pas ſa faute devant les yeux. Voilà pourquoi il eſt très-dangereux d'avoir à regir une telle ville, car ſi elle immole celui qui la flatte, ce n'eſt qu'après avoir immolé celui qui ne la flattoit point. Mais comme les Mathematiciens diſent que le Soleil ne ſe laiſſe pas emporter entierement au mouvement des Cieux, & qu'il n'a pas non plus un mouvement entierement oppoſé, & qui leur ſoit con-

Ville qui ſe trouve dans le malheur, comparée à des yeux malades.

Dans le gouvernement des Etats il faut imiter le cours du Soleil.

contre la partie irritée de l'ame.] Il y a dans le Grec ὡς τῷ ἡδομένῳ τῆς ψυχῆς ὑπεῖκον, *comme cedant à ce qui plaît à l'ame.* Ce qui fait un très mauvais ſens. Je crois le paſſage corrompu. Au lieu de ἡδομένῳ, il faut lire à mon avis οἰδαμένῳ, , *à la partie enflée de l'ame*, c'eſt-à-dire, *à la partie irritée.* Plutarque explique parfaitement la raiſon de l'épithete qu'Homere donne à la douceur. Elle ne ſe roidit pas contre la colere & ne la heurte pas, car elle l'aigriroit au contraire, mais en lui cedant elle la détrempe & la tempere.

Mais comme les Mathematiciens diſent que le Soleil ne ſe laiſſe pas emporter entierement au mouvement des Cieux.) Pendant que le Soleil eſt emporté d'Orient en Occident par le mouvement commun des Cieux, ſon Ciel particulier l'emporte d'Occident en Orient ſur le plan de l'Ecliptique, qui eſt une ligne oblique & inclinée plus proche de la terre dans la partie meridionale du monde que dans la ſeptentrionale.

traire, mais qu'il ſuit un cours un peu oblique & incliné, & décrit une ligne, qui au lieu d'être entierement droite & roide, va en tournoyant mollement & en biaiſant, & que par cette obliquité il conſerve toutes choſes, & maintient le monde dans la juſte temperature dont il a beſoin; de même dans la conduite des Etats, le ton qui eſt trop fort & trop roide, & qui s'oppoſe en tout & par tout aux volontez du peuple, eſt trop rude & trop dur. Comme auſſi celui qui ſe laiſſe trop aller au ton de ceux qui font des fautes, & auquel la plûpart inclinent, eſt trop doux & par là très-dangereux. Le politique qui tient le milieu, qui cede quelquefois aux appetits du peuple, pour le faire obéïr ailleurs, & qui lui accorde une choſe agréable pour s'en faire rendre une néceſſaire & utile, voilà le ſeul qui ſçache bien gouverner les hommes, car par cette condeſcendance ils ſe laiſſent conduire, & ſe prêtent à faire de très-bonnes choſes, ce qu'ils ne font point quand on veut les avoir de haute lutte, & les mener par force & par autorité; il eſt vrai que ce milieu eſt difficile à garder, parce qu'il faut mêler la douceur & la grace avec la ſevérité & la majeſté, mélange qui n'eſt pas aiſé à faire; mais quand

Milieu que doit tenir le Politique.

Ce milieu eſt très-difficile, & pourquoi.

De même dans la conduite des Etats, le ton qui eſt trop fort & trop roide.) Cette conduite des Etats comparée au cours du Soleil qui ne ſe laiſſe point emporter au mouvement commun des Cieux, mais qui a un mouvement particulier, qui tantôt l'éloigne de la terre, & tantôt l'en rapproche, me paroît parfaitement belle & d'un très-grand ſens.

elles sont une fois mêlées, il n'y a ni ton, ni harmonie si admirable, c'est le mêlange le plus harmonieux & le plus parfait. Aussi est-ce celui dont Dieu se sert pour gouverner le monde, sans rien violenter ni forcer, & n'imposant la nécessité d'obeïr qu'après l'avoir temperée par la persuasion & par la raison.

Le Grec dit le plus musical.

C'est celui que Dieu garde dans la conduite du monde.

Cette grande austerité est le ton de Caton le Jeune; ses mœurs n'avoient rien de doux, ni qui fût capable de plaire au peuple & de le persuader, aussi n'eut-il aucun credit dans le Gouvernement. Ciceron lui-même écrit, *que pour avoir voulu gouverner, comme s'il eût été dans la République de Platon, & qu'il n'eût pas été au milieu de la lie du Peuple de Romulus, il essuya un refus plein de honte dans la poursuite du Consulat.* Pour moi il me semble qu'il lui arriva ce qui arrive aux fruits qui viennent hors de saison; car comme on voit avec plaisir ces fruits, & qu'on les admire sans s'en servir, de même ces mœurs antiques de Caton, venant après plusieurs siécles

Caractére de Caton d'Utique.

Mœurs de Caton comparées à des fruits qui viennent hors de saison.

Ciceron lui-même écrit, que pour avoir voulu gouverner.) Ce passage de Ciceron est dans la premiere Lettre du second liv. à Atticus. *Nam Catonem nostrum non tu amas plus quàm ego. Sed tamen ille optimo animo utens, & summâ fide, nocet interdum Reip. Dicit enim tanquam in Platonis πολιτείᾳ non tanquam in Romuli fæce, sententiam.* Mais il n'est fait là aucune mention des refus qu'il essuya sur le Consulat, ce qui n'arriva que huit ans après cette Lettre écrite, comme Xylander & Cruserius l'ont fort bien remarqué. Il faut donc expliquer ce passage de Plutarque favorablement & supposer que par ces mots, *Ciceron lui-même dit*, il veut seulement faire entendre que Ciceron a fort bien marqué ce caractere de Caton qui lui fit ensuite essuïer ce refus.

ſe montrer parmi des vies corrompuës & des mœurs gâtées, eurent d'abord beaucoup de reputation & beaucoup d'éclat, mais on n'en put faire aucun uſage, à cauſe de la gravité & de la grandeur exceſſive de ſa vertu, qui ſe trouva trop diſproportionnée à ſon ſiécle & aux tems qui regnoient alors. Car Caton ne ſe mêla point du Gouvernement lorſque ſa patrie étoit déja ruïnée, comme fit Phocion, mais il y entra pendant qu'elle étoit encore battuë d'une affreuſe tempête. Il n'y entra même qu'en ſecond, comme pour ſervir à remuer les voiles & les cordages, & pour aider ceux qui avoient plus de pouvoir que lui, mais il ne touchoit point au Gouvernail, & ne ſe mêloit nullement de conduire. Cependant il ne laiſſa pas de défendre & de ſoûtenir longtems la République contre la Fortune, qui ayant entrepris de la ruiner, en vint à bout par d'autres mains, quoiqu'avec beaucoup de peine, fort lentement, & après un fort longtems; encore s'en fallut-il bien peu que Rome ne triomphât de tous les efforts de la Fortune par le ſecours de Caton & de ſa vertu, à laquelle nous comparons celle de Phocion, non point en ſuivant des reſſemblances communes & générales, comme pour dire qu'ils ont été tous deux gens de bien & grands politiques, car il y a ſans doute de la difference de valeur à va-

Caton n'entra dans le Gouvernement qu'en ſecond.

Car il y a ſans doute de la difference de valeur à valeur ..... de prudence à prudence.) Il n'y a rien de plus vrai, & jamais homme

leur, comme de la valeur d'Alcibiade à celle d'Epaminondas; de prudence à prudence, celle de Themiſtocle n'étant pas la même que celle d'Ariſtide; de juſtice à juſtice, celle de Numa ne reſſemblant point à celle d'Ageſilas. Mais les vertus de ces deux perſonnages, juſqu'à leurs plus petites & plus imperceptibles differences, portent toutes le même caractere, la même forme, & la même couleur de mœurs & de ſentimens. La douceur y eſt mêlée avec l'auſterité par égales meſures, la valeur avec la prudence, la timidité prévoyante pour les autres avec l'abandon d'eux-mêmes aux plus grands dangers, & la fuite des choſes honteuſes s'y trouve ſi bien liée & unie avec le zele conſtant de la juſtice, qu'il faudroit un jugement bien ſubtil comme un inſtrument bien délié, pour les ſeparer & pour y trouver la moindre difference.

Les vertus de Phocion & celles de Caton parfaitement ſemblabl.

Pour ce qui eſt de Caton, tout le monde convient qu'il étoit d'une Maiſon illuſtre, comme nous le dirons dans ſa vie. Et quant à Phocion je conjecture qu'il n'étoit pas d'une naiſſance entierement obſcure, ni de bas lieu. Car ſi, comme Idomenée le prétend, il eût été fils d'un faiſeur de pilons à mortier, Glaucippus fils d'Hyperide dans le traité qu'il a fait contre lui

Extraction de Phocion inconnuë.

Idomenée Hiſtorien, qui avoit été diſciple d'Epicure. Il avoit écrit les vies de ceux qui s'étoient attachez à Socrate.

ne l'a mieux fait voir qu'Homere. Il a ſouvent peint la valeur avec tous ſes traits, & elle eſt toûjours differente dans ſes heros; celle d'Achille n'eſt pas la même que celle de Diomede; celle de Diomede ne reſſemble point à celle d'Ajax, ainſi des autres. Il en eſt de même de la prudence, celle d'Ulyſſe n'eſt pas celle de Neſtor, &c.

où il a rassemblé toutes les injures qu'il a pû, n'auroit jamais oublié de lui reprocher la bassesse de son extraction, & lui-même il n'auroit point eu une éducation si honnête & si sage. Car étant fort jeune il fut disciple de Platon, & ensuite de Xenocrate dans l'Académie, où dès le commencement il forma ses mœurs & sa vie sur le modele de la plus parfaite vertu. Duris écrit que jamais Athenien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir ses mains hors de son manteau quand il étoit habillé. D'ailleurs quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toûjours nuds pieds, & sans manteau, à moins qu'il ne fit un froid excessif & insupportable, de sorte que les soldats disoient en riant, *voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hyver.*

Son éducation dans l'Academie.

Car l'Ecole de l'Académie étoit la plus excellente pour la vertu.

Ses mœurs austeres.

Les mains hors du manteau marquoient un homme turbulent & de sens peu rassis.

Quoiqu'il fut d'un naturel très-doux & très-humain, il avoit le visage si rude & si funeste,

Sa physionomie rude & funeste.

Il marchoit toûjours nuds pieds à moins qu'il ne fit un froid excessif.] Dans ces anciens tems c'étoit une coûtume assez générale en Grece d'aller nuds pieds, comme Casaubon l'a remarqué sur les caracteres de Theophraste. Xenophon rapporte qu'il y avoit une Loi de Lycurgue qui ordonnoit aux Spartiates d'aller nuds pieds, Parmi les Atheniens ceux qui menoient une vie plus dure & plus austere que les autres, alloient aussi nuds pieds, à moins qu'il ne fit un très-grand froid, ou qu'ils n'eussent à marcher par des chemins raboteux & difficiles. Et c'est ainsi que Socrate marchoit ordinairement. Les Romains ont quelquefois imité cette austerité, comme on le voit par l'exemple de Caton, & de quelques autres. Dans Clement d'Alexandrie il y a un passage qui paroît bien singulier, il dit *qu'il est séant & convenable à un homme de guerre sur tout d'aller nuds pieds, car d'avoir des souliers, c'est être presque lié.*

que ceux qui ne le connoiſſoient point auroient craint de ſe trouver ſeuls avec lui. C'eſt pourquoi un jour que l'Orateur Chares parloit fortement contre ſes ſourcils terribles, les Atheniens s'étant pris à rire, Phocion leur adreſſant la parole: *Cependant*, leur dit-il, *jamais ces ſourcils ne vous ont fait aucun mal, mais les risées de ces beaux rieurs ont fait ſouvent verſer bien des larmes à votre ville.* Semblablement ſa maniere de parler, toûjours pleine de conceptions heureuſes & de penſées nobles, étoit utile & ſalutaire, toûjours renfermée dans une briéveté propre au commandement, & aſſaiſonnée d'une auſterité, qui n'étoit mêlée d'aucune douceur. Car comme Zenon diſoit *que le Philoſophe ne doit point proferer de parole qui ne ſoit trempée dans le bon ſens*, tous les diſcours de Phocion renfermoient beaucoup de ſens en peu de paroles. Et il ſemble que Polyeuctus le Sphettien avoit cela en vûë quand il diſoit *que Demoſthéne étoit le plus excellent des Orateurs, & que Phocion en étoit le plus éloquent.* Car comme parmi les monnoyes, celles qui ſous un moindre poids renferment plus de valeur intrinſeque, ſont les plus eſtimées, auſſi le prix du diſcours

Sa maniere de parler,

Beau mot de Zenon.

Jugement de Polyeuctus ſur Demoſthene & ſur Phocion.

Sa maniere de parler, toûjours pleine de conceptions heureuſes.] ὅτι χρησοῖ ἐυτυχημάσι. Je ne crois pas qu'il y ait aucun exemple d'ἐυτύχημα pris dans le ſens de *ſentence*, de *conception*. M Salvini a eu raiſon de le corriger & de lire ἔστι χρησεῖς ἐνθυμήμασι. Les enthymemes ſont d'un grand uſage dans la Réthorique; & ce mot ſe prend ſouvent, non ſeulement pour le ſyllogiſme qui porte proprement ce nom, mais pour *conception*, *ſentence*, &c.

Valeur du discours comparée à celle de la monnoye.

consiste à faire entendre beaucoup de choses en peu de mots. Et l'on dit sur cela qu'un jour Phocion dans le théatre, qui étoit plein de monde, se promenoit au-dessous de la scene tout pensif & renfermé en lui-même, & qu'un de ses amis lui ayant dit, *Phocion vous avez bien l'air d'un homme qui médite. Vous avez raison*, lui répondit-il, *je médite effectivement si je ne pourrois point retrancher quelque chose du discours que je dois faire aux Atheniens.* Aussi Demosthene, qui méprisoit tous les autres Orateurs, dès que Phocion se levoit pour parler, avoit accoûtumé de dire tout bas à ses amis, *voilà la hache de mes discours qui se leve.* Mais peut-être que c'est aux mœurs de Phocion qu'il faut faire tout l'honneur du grand effet que produisoit son éloquence, car souvent un mot, un signe, un clin d'œil d'un homme de bien, ont plus de pouvoir & de force pour persuader, que les periodes les plus travaillées & les figures les plus pathetiques.

Combien Phocion estimoit la briéveté dans le discours.

Demosthene appelloit Phocion la hache de ses discours.

Les mœurs souvent plus persuasives que l'éloquence.

Phocion étant encore fort jeune, suivit à la guerre le Général Chabrias, & apprit de lui beaucoup de choses concernant ce mêtier. Mais il y en eut d'autres où il fut trés-utile à Chabrias, & où il corrigea son naturel qui étoit inégal & emporté. Car étant d'ailleurs paresseux & difficile à remuer, il s'emportoit aisément dans les combats, & son courage s'allumoit de maniere qu'il se jettoit tête baissée au milieu des plus grands perils avec la derniere temerité; il lui en coûta même

Phocion fit ses premieres campagnes sous Chabrias. En quoi il lui fut utile.

Caractére de Chabrias.

même la vie à Chio, car il se piqua d'aborder le premier avec sa Galere, & il fit sa descente malgré les efforts des ennemis qui bordoient le rivage & qui s'y opposoient.

Phocion, qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, échauffoit la lenteur de Chabrias, & rallentissoit l'impetuosité hors de saison de sa grande audace; de sorte que Chabrias, qui étoit naturellement doux & plein de générosité & de bonté l'en aimoit, & estimoit, l'avançoit aux premieres charges, lui confioit des commandemens importans, & le faisoit connoître aux Grecs, en se servant de lui dans les affaires les plus hazardeuses & de la plus grande conséquence; sur tout à la bataille navale de l'Isle de Naxe, il lui fit acquerir beaucoup de réputation & d'honneur, car il lui donna le commandement de son aîle gauche, où les ennemis firent leurs plus grands efforts, & qui décida très-promptement de la victoire.

Grande confiance que Chabrias avoit en Phocion.

Il lui donne le commandement de son aile gauche au combat naval de Naxe.

Comme cette bataille fut la premiere que la ville d'Athenes gagna depuis sa prise avec ses seules forces, ce grand succès lui causa tant de joye, qu'elle en conçut beaucoup d'affection pour Chabrias, & qu'elle commença à faire grand compte de Phocion, comme d'un Capitaine capable de la bien servir. Elle remporta cette victoire le jour de la fête des grands Mysteres, & pour en célébrer la mémoire, Chabrias toutes les années à pareil jour, qui étoit le seiziéme du mois d'Oc-

Phocion regardé comme un grand Capitaine après le combat de Naxe.

C'est-à-dire, le premier jour de la fête, car elle duroit neuf jours.

Du mois Boedromion. tobre, donnoit du vin à tous les Atheniens.

Chabrias envoye Phocion pour recevoir les contributions des Isles. Quelque tems après Chabrias envoyant Phocion pour recevoir les contributions que les Isles devoient fournir, & voulant lui donner vingt vaisseaux pour faire cette recette, Phocion lui dit, *Mot de Phocion à Chabrias.* *que s'il l'envoyoit contre des ennemis, vingt vaisseaux ne suffisoient pas, & que s'il l'envoyoit à des alliez, il en avoit assez d'un.* En effet il s'embarqua sur sa seule galere, & après avoir parlé aux villes, & s'être abouché avec les principaux Officiers & les Commandans, & avoir traité avec eux simplement & bonnement, il s'en retourna avec beaucoup de galeres que les alliez envoyoient pour porter tout l'argent qu'ils devoient.

Reconnoissance de Phocion pour Chabrias. Phocion ne continua pas seulement d'honorer Chabrias, & de lui faire la cour pendant sa vie, mais encore après sa mort il eut un très-grand soin de tous ceux qui lui appartenoient, & n'oublia rien pour rendre honnête homme son fils Ctesippe, & quoiqu'il le vît d'un naturel feroce, emporté & incorrigible, il ne se rebuta point, il continua de l'avertir, & tâcha toûjours de le redresser, & de couvrir ses infamies. Il est vrai qu'une seule fois dans une de ses expeditions ce jeune homme qui servoit sous lui, l'importunant & lui rompant la tête par des questions hors de propos, & par des conseils même qu'il s'avisoit de lui donner pour le redresser comme d'égal à égal, Phocion perdit presque patience, & s'écria : *Mot de Phocion* *O Chabrias, Chabrias, que je te paye un grand*

retour de l'amitié que tu as eüe pour moi, en supportant toutes les impertinences de ton fils!

sur le fils de Chabrias.

Phocion voyant que ceux qui se mêloient alors du Gouvernement, avoient partagé entre eux comme au sort, les charges de la guerre, & celles de la ville, & que les uns, comme Eubulus, Aristophon, Démosthene, Lycurgue, & Hyperide ne faisoient que haranguer le peuple & proposer tous les decrets; & que les autres, comme Diopithe, Menesthée, Leosthene & Chares s'avançoient par les emplois de la guerre, il aima mieux imiter la maniere de gouverner de Pericles d'Aristide & de Solon, comme plus entiere & plus parfaite, étant composée de l'une & de l'autre, & de la civile & de la militaire. Car chacun de ces trois hommes-là étoit tout ensemble, comme dit Archiloque, *& bon serviteur de Mars, & grand Courtisan des aimables Muses.* Il voyoit même que la Déesse patrone d'Athenes étoit & s'appelloit effectivement *Polemique* & *Politique*, c'est-à dire, propre à conduire des armées & à gouverner des villes.

Phocion imite la maniere de gouverner de Pericles, comme la plus parfaite, & pourquoi.

Minerve appellée Polemique *&* Politique, *car le bon esprit préside également à ces deux métiers.*

S'étant donc formé sur ce modele, dans toute sa maniere de gouverner, il eut toûjours en

Comme plus entiere & plus parfaite, étant composée de l'une & de l'autre, & de la civile & de la militaire.] Car il n'y a rien de plus parfait que d'être propre en même tems & à la politique & à la guerre; à commander des armées & à gouverner & conduire des Etats. Mais il est difficile de réünir ces deux grands talens. Cela étoit commun parmi les Romains. Il y en a eu de grands exemples parmi les Grecs. Cela est plus rare parmi nous, & je suis persuadé que l'éducation en est la seule cause.

Le repos & la paix le but de tout Gouvernement sage.

vûë le repos & la paix, comme le but de tout Gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expedition seul, non-seulement qu'aucun des Capitaines de son tems, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui, non qu'il demandât, ni qu'il briguât ces charges, mais c'est qu'il ne les fuïoit point & ne les refusoit point, quand sa ville l'y appelloit; car c'est une chose constante & avoüée de tout le monde, qu'il fut élû quarante-cinq fois Capitaine Général, & qu'il ne se trouva pas une seule fois aux élections, mais qu'il fut nommé toûjours absent, ses Citoyens l'ayant toûjours mandé pour le charger de la conduite de leurs armées.

Phocion ne briguoit jamais les charges, mais il les acceptoit.

Il fut nommé quarante-cinq fois Capitaine Général, sans s'être trouvé aux élections.

Les têtes peu sensées ne pouvoient assez s'étonner de cette conduite du peuple d'en user ainsi pour Phocion, qui le plus souvent s'opposoit à ses volontez, & qui jamais ne faisoit & ne disoit rien pour lui complaire. Car comme on dit que les Rois se servent de leurs flatteurs, quand ils ont lavé les mains pour se mettre à table, de même le peuple d'Athenes se servoit de ses Orateurs les plus gracieux & les plus agréables par maniere d'ébattement pour avoir le plaisir d'entendre leurs harangues; mais quand il étoit question du

Il ne cherchoit jamais à plaire au peuple.

Car comme on dit que les Rois se servent de leurs flatteurs, quand ils ont lavé les mains pour se mettre à table.] Car la table est véritablement le seul endroit où l'on devroit se divertir de ces flatteurs & de ces bouffons. On seroit trop heureux que les Rois ne les entendissent qu'à table.

commandement des armées, alors toûjours ſage & toûjours ſérieux, il y appelloit le plus auſtere & le plus ſenſé de ſes Citoyens, & choiſiſſoit celui qui s'oppoſoit le plus à ſes volontez & à ſes caprices.

Sage conduite des Atheniens.

Auſſi un jour qu'on lut en pleine aſſemblée du peuple un Oracle de Delphes, qui portoit *que tous les Atheniens étant d'accord, il y en avoit un ſeul qui n'étoit pas de l'avis des autres*, Phocion ſe leva & dit, *qu'on s'épargnât la peine de chercher, que c'étoit lui dont parloit l'Oracle; car il étoit le ſeul à qui tout ce qu'on faiſoit, déplaiſoit au dernier point.* Une autre fois ayant dit ſon avis devant le peuple, il fut applaudi & ſuivi de tout le monde. Etonné de cette approbation, il ſe tourna vers ſes amis & leur dit, *Ne m'eſt-il pas échappé quelque ſottiſe ſans que je m'en ſois apperçû?*

Grande franchiſe de Phocion.

Le peu de cas qu'il faiſoit de l'approbation du peuple.

Un jour les Atheniens demandoient que l'on ſe cotisât pour faire un grand ſacrifice, & la plûpart avoient déja donné liberalement. On s'adreſſa pluſieurs fois à Phocion, qui répondit, *Demandez aux riches; car pour moi j'aurois honte de vous donner, n'ayant pas encore payé celui-ci*, montrant l'uſurier Callicles. Et comme on ne ceſſoit de crier après lui & de l'importuner, il leur conta cette fable: *Un jour un homme fort poltron s'enrôla pour aller à la guerre. Le voilà parti; tout d'un coup il entend des corbeaux croaſſer; il poſe les armes & s'arrête. Un moment après il ſe raſſûre, reprend ſes armes & recommence à marcher. Les Corbeaux encore de croaſſer, & lui*

Il faut payer avant que de donner.

Fable que Phocion conte aux Atheniens.

de poser encore les armes & de s'arrêter. Enfin après plusieurs reprises, il leur dit, Vous croasserez tant qu'il vous plaira, mais vous ne tâterez pourtant pas de ma peau & *s'en retourna.*

Quelque tems après à l'armée les Atheniens voulurent forcer Phocion à les mener contre l'ennemi, & il n'en voulut rien faire. Ils l'appellerent poltron, lâche, & il leur répondit: *Ni vous ne sçauriez me rendre vaillant, ni moi vous rendre timides, mais nous nous connoissons, demeurons-en là.*

Sage réponse de Phocion aux Atheniens qui l'appellerent lâche.

Quelques réponses de Phocion pleines de vivacité & de sens.

Dans des tems fort difficiles le peuple devenu fort insolent, s'emporta contre lui, & vouloit que sur l'heure il lui rendît compte de sa conduite; il ne fit que leur dire, *Mes bonnes gens, avant toutes choses, pensez comment vous vous tirerez de tout ceci.*

Comme pendant la guerre les Atheniens étoient fort humbles & fort souples par la crainte du péril, & que d'abord après la paix faite, ils étoient arrogans, & crioient contre Phocion, lui reprochant qu'il leur avoit ravi la victoire qu'ils tenoient entre les mains, il leur dit: *Vous êtes bien heureux d'avoir un Capitaine qui vous connoît; car sans cela il y a déja long-tems que vous seriez perdus.*

Un jour qu'ils refusoient de vuider par les voyes de la justice les differends qu'ils avoient avec les Béotiens pour leurs limites, & qu'ils vou-

Car sans cela il y a déja long-tems que vous seriez perdus.] Car si Phocion ne les avoit connus & qu'il les eût pris pour des gens sensez, il auroit suivi leurs avis & les auroit tous perdus par cette déference.

loient prendre les armes, il leur conseilla *de combattre contre eux avec des paroles, en quoi ils étoient les plus forts, & non avec des armes, en quoi ils étoient les plus foibles.*

Une autre fois qu'ils n'avoient nulle attention à ce qu'il disoit dans le conseil, il leur dit : *Vous pouvez bien me forcer à faire ce que je ne veux pas, mais jamais vous ne me forcerez à dire contre mon sentiment ce qu'il ne faut pas.*

Démosthene, un des Orateurs qui lui étoient opposez dans le Gouvernement, lui dit un jour : *Phocion, les Atheniens vous feront mourir, s'ils rentrent jamais dans leur fureur. Et vous, ils vous feront mourir*, lui répartit-il, *s'ils rentrent jamais dans leur bon sens.*

Un jour Polyeuctus le Sphettien haranguoit le peuple pour lui persuader d'entreprendre la guerre contre Philippe. Comme il faisoit ce jour-là une chaleur excessive, & qu'il étoit fort gros & fort gras, il étoit tout hors d'haleine & suoit à grosses goutes ; de sorte qu'il fut obligé de boire plusieurs fois de l'eau pour achever son discours. Phocion le voyant en cet état dit : *Atheniens, il est vrayment bien juste que sur la parole de cet honnête homme vous entrepreniez la guerre contre Philippe ; car que ne devez-vous pas penser qu'il fera le harnois sur le dos quand les ennemis seront proche, lui qui pour dire seulement en votre présence ce qu'il a préparé tout à son aise, se voit à tout moment sur le point d'être suffoqué ?*

L'Orateur Lycurgue l'accabloit d'injures dans une assemblée du peuple, & lui reprochoit entre autres choses, comme un très-grand crime, qu'Alexandre ayant demandé à la ville d'Athenes dix de ses Citoyens pour en faire ce qu'il voudroit, il avoit conseillé de les donner. Il se leva & dit, *J'ai donné aux Atheniens plusieurs conseils très-beaux & très-utiles, mais ils ne les suivent point.*

Il y avoit alors à Athenes un homme appellé Archibiade, qui contrefaisoit le Lacedémonien avec une barbe d'une longueur démesurée, un méchant manteau tout usé, & un visage triste & severe. Un jour dans une assemblée du peuple, Phocion, fatigué des contradictions qu'il essuyoit, appella cet Archibiade à son secours, le priant de venir confirmer par son témoignage, la vérité qu'il disoit, mais Archibiade se levant, se rangea du côté des Atheniens, & dit ce qui leur étoit le plus agréable. Alors Phocion le prenant à la barbe, lui dit : *O Archibiade, que ne faisois-tu donc raser cette grande barbe, puisque tu voulois faire le mêtier de flateur?*

Aristogiton le Sycophante faisoit fort le brave dans les assemblées, ne parloit que de guerre, & ne cessoit de presser les Atheniens de prendre les armes; mais lorsqu'on fit les rôles de ceux qui pouvoient, ou ne pouvoient pas servir, il vint se présenter appuyé sur une béquille, & une jambe emmaillottée. Phocion qui étoit sur son Tribunal, le voyant venir de loin, cria au Greffier,

Ecris,

Ecris Aristogiton boiteux & lâche.

Toutes ces réponses, qui marquent beaucoup d'amertume & de fiel, font que je m'étonne très-souvent comment & pourquoi un homme si rude & si severe a jamais pû avoir le surnom de bon & de doux; mais enfin je trouve que s'il est difficile, il n'est pourtant pas impossible que le même homme soit en même-tems doux & severe, comme on trouve des vins qui sont tout ensemble doux & piquans. Car on en voit assez qui paroissent doux dans le commerce, & qui sont pourtant très-aigres & très-dangereux. Cependant on écrit que l'Orateur Hyperide dit un jour au peuple, *Atheniens, ne regardez point si je suis aigre, mais regardez si je le suis pour néant & sans aucun profit pour moi.* Comme si le peuple ne haïssoit & ne rejettoit que ceux qui se rendent fâcheux & insupportables par leur avarice, & qu'il ne haïsse pas plûtôt ceux qui par insolence, par envie, par haine, par colere, ou par opiniâtreté abusent de leur pouvoir.

Il y a une séverité qui peut être l'effet de la bonté & de la douceur.

Sage réflexion de Plutarque.

Plutarque concilie ici la séverité & la douceur de Phocion.

Pour Phocion jamais il ne fit le moindre mal à aucun Citoyen par aucune haine particuliere, & ne regarda personne comme ennemi; mais il étoit severe, intraitable, & inflexible à l'égard de ceux qui s'élevoient contre lui & qui résistoient à ce qu'il proposoit pour le bien de la patrie. Car dans tout le reste de sa conduite il se montroit doux, familier & humain, jusques-là que quand ceux qui lui avoient été les plus opposez, venoient à faire des fautes, & à tomber

dans quelque malheur, il couroit à leur secours, & paroissoit pour eux dans les Tribunaux, dès qu'ils étoient en danger d'être condamnez. Et à ce propos on raconte que ses amis lui reprochant un jour qu'il défendoit en justice un méchant à qui on faisoit le procès, il leur répondit : *Les bons n'ont pas besoin qu'on les défende.* Aristogiton le Sycophante ayant été condamné, l'envoya prier de l'aller voir; tout aussi-tôt il sortit pour aller à la prison, & comme ses amis vouloient l'en empêcher, *laissez-moi aller, mes amis*, leur dit-il, *car où peut-on voir Aristogiton plus agréablement que là* ?

Grande humanité de Phocion.

Mot injuste de Phocion.

Malgré tout cela quand les Atheniens envoyoient des flottes en mer, si c'étoit un autre que Phocion qui les commandât, toutes les villes maritimes de leurs Alliez & les Insulaires, regardant ces flottes comme ennemies, fortifioient leurs murailles, combloient leurs ports, & retiroient de la campagne dans les villes leurs troupeaux, leurs esclaves, leurs femmes, leurs enfans, tous leurs meubles & tous leurs effets. Mais quand c'étoit Phocion qui les commandoit, tous ces peuples sortoient bien loin au devant de lui couronnez de chapeaux de fleurs & pleins de

Marques bien glorieuses de la confiance que les Alliez avoient en lui

Les bons n'ont pas besoin qu'on les défende.] Ce mot est fondé sur cette vérité constante, que la justice & l'innocence protegent assez les gens de bien, & qu'ils n'ont pas besoin d'autres défenseurs, car ils sont assez forts quand la justice est pour eux. Cependant on peut opposer à ce mot de Phocion un principe tout contraire. Ce sont les bons qui ont besoin très-souvent d'être défendus contre la persécution des méchans & contre leurs calomnies, & ce sont les méchans qu'on ne doit jamais défendre.

joye, & le menoient eux-mêmes dans leurs ports.

Philippe cherchant à se glisser dans l'Eubée pour s'en saisir par surprise, y faisoit passer des troupes de la Macedoine, & attiroit les villes dans son parti par le moyen des Tyrans, qui les gouvernoient, & qui vouloient se fortifier de sa protection. Sur cela Plutarque d'Eretrie appella les Atheniens & les conjura de venir délivrer cette Isle, qui étoit déja occupée par le Macedonien. Les Atheniens envoyerent d'abord Phocion avec peu de troupes, dans l'esperance que tous les peuples de l'isle se joindroient d'abord à lui. Mais Phocion à son arrivée trouva toute l'Isle pleine de traîtres, & il s'apperçut que tout y étoit ruiné & miné par l'argent que Philippe y avoit répandu. Il se vit donc d'abord dans un très-grand danger. Il prit le parti de se saisir d'une éminence qui étoit séparée de la plaine de Tamynes par un ravin fort profond, il s'y fortifia, & retint ensemble tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, exhortant ses Capitaines à ne pas se mettre en peine de tous les soldats mutins, causeurs & peu disciplinez qui se retiroient du Camp & qui désertoient; *car*, disoit-il, *non-seulement par leur peu de discipline ils nous seroient ici très-inutiles, mais ils deviendroient même nuisibles & pernicieux en détournant ou embarrassant ceux qui sont disposez à bien faire, & quand ils seront de retour à Athenes, comme ils se sentiront coupables de désertion; ils crieront moins contre nous, & ne nous calomnieront pas avec tant d'impudence.*

Eretrie ville de l'Eubée sur l'Euripe.

Sage parti que prit Phocion en Eubée.

Soldats peu disciplinez non seulement inutiles, mais nuisibles.

Quand les ennemis se furent approchez, il commanda à ses troupes de se tenir sous les armes sans branler, jusqu'à ce qu'il eût fait son sacrifice. Cela dura assez de temps, soit qu'il eût de la peine à trouver des signes heureux, soit qu'il voulût par là engager les ennemis à s'avancer davantage. Plutarque crut d'abord que ce délai venoit de la peur qui l'avoit saisi, & qu'il balançoit à combattre; c'est pourquoi sans attendre l'ordre, il s'ébranla, & marcha avec les étrangers qu'il avoit à sa solde. La Cavalerie, qui le vit aller à la charge, ne put se retenir & se mit à le suivre pour charger aussi, mais en désordre, écartée çà & là, & comme elle sortoit des retranchemens. Les premiers ayant été facilement rompus, tous les autres se débanderent, & Plutarque lui-même se mit à fuir. La plûpart des ennemis croyant avoir tout vaincu, donnerent jusques dans le Camp, & travailloient à en abbattre la clôture & à s'en rendre maîtres. Dans ce moment le sacrifice de Phocion se trouvant achevé, les Atheniens tomberent sur eux & les mirent en fuite, après en avoir tué la plus grande partie dans les retranchemens même qu'ils abbattoient. En même-tems Phocion donne ordre à son Corps de bataille de se tenir là sans bouger, pour attendre & recevoir ceux qui avoient été rompus d'abord à la premiere attaque, & qui s'étoient débandez, & lui avec l'élite de ses gens il alla charger l'ennemi. La mêlée fut fort rude, &

Plutarque d'Eretrie marche contre les Macedoniens sans attendre Phocion.

Sage conduite de Phocion.

les uns & les autres combattirent avec beaucoup de valeur & ſans aucun ménagement pour leur vie. Deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cyneas, & Glaucus, fils de Polymede, qui combattoient auprès de leur Général, ſe diſtinguerent par-deſſus tous les autres. Cleophane acquit auſſi beaucoup d'honneur dans ce combat, & y rendit un grand ſervice; car rappellant les Cavaliers qui avoient pris la fuite, il cria tant après eux, & les exhorta tant à venir au ſecours de leur Général, qui étoit en danger de ſa perſonne, qu'il les rallia, & les fit revenir, ce qui acheva & aſſûra la victoire de l'Infanterie.

Après le combat Phocion chaſſa Plutarque d'Eretrie, & s'étant emparé du Fort appellé Zaretra, ſitué dans un lieu très-avantageux juſtement dans l'endroit où l'Iſle ſe retreſſit en pointe, & eſt ſerrée des deux côtez par la mer, il ne voulut pas permettre qu'on prît les Grecs priſonniers, de peur que les Orateurs d'Athenes ne portaſſent un jour le peuple à exercer contre eux quelque cruauté par un emportement de colere & de vengeance. *Phocion empêche qu'on ne prenne les Grecs priſonniers, & pourquoi.*

Après ce grand ſuccès il s'en retourna. Il ne fut pas plûtôt parti que tous les Alliez regretterent ſa bonté & ſa juſtice, & que les Atheniens

Il ne voulut pas permettre qu'on prît les Grecs priſonniers.] C'eſt ce que dit le texte. Mais un Mſ. preſente cette autre leçon, ὅσους ἔλαβεν αἰχμαλώτους Ἕλληνας ἀφῆκε. *Il renvoya tous les Grecs qu'il avoit pris priſonniers.* Cela revient au même ſens.

connurent sa grande capacité, sa valeur, & son expérience. Car Molossus, qui lui succeda, & qui prit après lui le commandement, fit la guerre de maniere qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis. Philippe, qui n'avoit que des vûës fort vastes, & dont les esperances n'embrassoient rien que de grand, vint dans le pays de l'Hellespont avec toutes ses forces, ne doutant point qu'à la faveur de cette conjoncture il ne se rendît maître tout d'abord de la Chersonese, de Perinthe, & de Byzance.

Les Atheniens envoyent Chares avec des troupes au secours de Byzance.

Les Atheniens s'étant mis en devoir d'y envoyer du secours, les Orateurs firent tant par leurs harangues, qu'ils y envoyerent Chares pour Général. Il s'embarqua donc avec une bonne flotte, & ne fit rien qui répondit à ce grand appareil. Les villes mêmes ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports, mais suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le long des côtes, rançonnant les alliez, & méprisé des ennemis. Le peuple irrité par les Orateurs, étoit dans une grande colere & se répentoit d'avoir envoyé du secours à Byzance. Phocion se levant dit : *qu'il ne falloit point être en colere contre les Alliez qui se défioient, mais contre les Généraux qui donnoient lieu à cette défiance. Car ce sont ceux-ci qui vous rendent odieux & formidables à ceux mêmes qui ne sçauroient se sauver sans votre secours.*

Beau mot de Phocion.

Et formidables à ceux mêmes qui ne sçauroient se sauver sans votre secours.) Il y a au texte deux légeres fautes qui en cor-

Le peuple, frappé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, & ordonna qu'il allât lui-même avec de nouvelles forces au secours des Alliez dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance, car la réputation de Phocion étoit déja fort grande, & Cleon, l'un des premiers de Byzance en vertu & en autorité, & qui avoit lié une amitié particuliere avec lui dans l'Académie, fut sa caution envers la ville. Les Byzantins ne souffrirent donc point qu'il campât dehors, comme il le vouloit, mais lui ouvrant leurs portes ils le reçurent dans leur ville, & mêlerent parmi eux les Atheniens, qui touchez de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, se montrerent très-sages, très-temperans, & entiérement irréprochables dans leur maniere de vivre, & très-hardis dans tous les combats. Philippe fut chassé de tout le pays de l'Hellespont après y avoir perdu beaucoup de sa réputation, car jusques-là il avoit passé pour invincible, & rien n'avoit osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garnison, & ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il courut & pilla tout le plat pays jusqu'à ce que des troupes s'étant assemblées, & étant venuës au secours, il fut blessé & obligé de s'en retourner.

Les Atheniens envoyent Phocion à la place de Chares.

Confiance des Byzantins en Phocion.

Philippe chassé de tout le pays de l'Hellespont.

Phocion blessé.

rompent tout le sens, καίτοι κ[illegible]ὶς ὑμῶν σώζεσθαι μὴ δυνάμενοι. Il faut lire, ἢ τοῖς χωρὶς ὑμῶν σώζεσθαι μὴ δυναμένοις.

Quelque temps après ceux de Megare l'envoyerent prier sécretement de venir les secourir & prendre possession de leur ville. Phocion qui craignit que les Beotiens, avertis de ce complot, ne le prévinssent avant qu'il pût y être arrivé, fit tenir dès le grand matin une assemblée de ville où il fit part aux Atheniens de ce que les Megariens lui avoient mandé. Les Atheniens ordonnerent sur l'heure qu'on iroit à leur secours, & Phocion au sortir de l'assemblée fit sonner la trompette pour donner le signal de prendre les armes & de partir, & sans autre délai il les mena à Megare. Les Megariens le reçurent avec de grandes démonstrations de joye, il fortifia d'abord le port de Nisée, tira deux bonnes murailles depuis la ville jusqu'à ce Port, & joignit par ce moyen la ville à la mer, de sorte que ne craignant plus ses ennemis du côté de la terre, elle fut entierement à la disposition des Atheniens.

Phocion marche au secours de Megare.

Athenes s'étant donc déclarée ouvertement ennemie de Philippe, & ayant élû, en l'absence de Phocion, d'autres Capitaines pour les envoyer à cette guerre, Phocion à son retour des Isles conseilla d'abord au peuple, puisque Philippe ne cherchoit qu'à vivre en paix avec eux, & qu'il craignoit l'issuë de cette guerre, d'accepter les propositions qu'il offroit ; & comme quelqu'un de ces Orateurs, accoûtumez à passer leur vie dans le Tribunal de l'Heliée, & à ne faire d'autre métier que d'accuser le tiers & le quart, s'opposa

Phocion conseille aux Atheniens d'accepter les propositions de Philippe.

Heliée le plus grand Tribunal

s'opposa à son avis, & lui dit : *Osez-vous bien, Phocion, détourner les Atheniens de faire la guerre, lorsqu'ils ont déja les armes à la main?* Oüi *sans doute*, lui répondit Phocion, *je l'ose, & cela, quoique je sçache fort bien que si on fait la guerre, je te commanderai, & que si l'on fait l. paix, tu me commanderas.* Mais son avis n'étant pas suivi, & celui de Demosthene, qui conseilloit aux Atheniens d'aller donner la bataille à Philippe le plus loin qu'ils pourroient de l'Attique, l'emportant, & entraînant tout le monde, Phocion lui dit tout haut : *Mon ami, ne cherchons point où nous donnerons la bataille, mais comment nous remporterons la victoire, car voilà le seul moyen d'éloigner la guerre de nous; au lieu que si nous sommes battus, toutes sortes de maux & de dangers seront toûjours à nos portes.*

d'Athenes, ainsi appellé parce qu'il étoit découvert & exposé au Soleil. Les Juges étoient nommez Helia-stes.

Belle réponse de Phocion à un Orateur d'Athenes.

Mot plein de sens que Phocion dit à Demosthene.

Après que les Atheniens eurent perdu la bataille, les plus mutins & les plus turbulens de la ville, & ceux qui ne cherchoient que des nouveautez, traînerent Charideme au tribunal pour le faire élire Capitaine, ce qui allarma tous les gens de bien qui eurent recours au Senat de l'Aréopage, & là au milieu de l'assemblée, par leurs larmes & par leurs prieres ils obtinrent enfin,

Avanture bien glorieuse à Phocion.

Et que si l'on fait la paix, tu me commanderas.] Voilà une des grandes marques d'un bon citoyen & d'un homme de bien, de conseiller la paix où il sçait qu'il sera soumis à d s gens qui lui sont inferieurs, & de détourner de la guerre où il est sûr du commandement. Nous avons connu des gens qui suivoient d'autres maximes.

quoiqu'avec peine, qu'on remît la ville entre les mains de Phocion.

Cela étant fait, Phocion dit que son sentiment étoit qu'il falloit recevoir les reglemens & les articles pleins d'humanité que proposoit Philippe. Mais l'Orateur Demades ayant proposé que la ville seroit comprise dans la paix générale, & qu'elle entreroit dans l'assemblée de la Grece, Phocion s'y opposa, & soûtint qu'il n'en falloit rien faire qu'on n'eût sçu auparavant les demandes que Philippe feroit aux Grecs dans cette assemblée. Son avis ne fut pas le plus fort à cause des tems fâcheux, & bientôt après voyant les Atheniens fort tristes & dans un cuisant repentir de ce qu'ils avoient fait, parce qu'ils étoient obligez de fournir des galeres & de la Cavalerie à Philippe, il leur dit : *Eh voilà justement ce que je craignois quand je m'opposois à cet avis. Mais puisque vous avez reçu ces conditions, il faut supporter votre mal avec patience, & ne pas vous décourager. Ressouvenez-vous que vos ancêtres même donnant tantôt la loy, & tantôt la recevant des autres, & remplissant fort bien tous les devoirs de ces deux differens états, ont sauvé leur ville & toute la Grece en même tems.*

Grande prévoyance de Phocion.

Conseil très-sage que Phocion donne aux Atheniens.

Qu'il n'en falloit rien faire qu'on n'eût sçu auparavant les demandes que Philippe feroit aux Grecs dans cette assemblée.) Car Phocion craignoit avec raison que Philippe ne fit aux Grecs des demandes fort onereuses, & ausquelles les Atheniens seroient tenus de déferer pour leur part si la paix étoit faite, & qu'ils y eussent été compris. Ce qui suit va le faire mieux entendre.

Et remplissant fort bien tous les devoirs de ces deux differens états.] Cette remontrance de Phocion renferme un precepte plein de sa-

La nouvelle de la mort de Philippe étant portée à Athenes, il ne voulut pas souffrir que le peuple fît des sacrifices pour remercier les Dieux de cette bonne nouvelle; *Car il n'y a rien*, leur dit-il, *qui marque plus de bassesse de courage que de se réjoüir de la mort d'un ennemi; d'ailleurs l'armée, qui vous a défaits à Cheronée, n'est affoiblie que d'un seul homme.*

Il empêche les Atheniens de remercier les Dieux de la mort de Philippe.

Demosthene s'emportoit & invectivoit un jour extrêmement contre Alexandre, qui s'avançoit déja contre Thebes avec des troupes. Ce que Phocion trouvant fort mauvais, lui dit: *Malheureux, pourquoi voulez-vous piquer & irriter encore davantage cet homme barbare, violent, & avide de gloire? Quand vous voyez un si furieux embrasement s'allumer tout autour de vous, voulez-vous aussi y précipiter votre ville? Pour moi je ne souffrirai point que les Atheniens se perdent quand ils le voudroient, & ce n'est que pour l'empêcher que j'ai accepté cette charge de Capitaine.*

Il reprend Demosthene qui invectivoit contre Alexandre.

gesse, & dont tous les Politiques devroient profiter. Dans la superiorité & dans l'inferiorité il y a des regles qu'il faut suivre; sans cela tout est en desordre & en combustion, & il n'y a point de paix qui soit sûre.

Malheureux, pourquoi voulez vous piquer & irriter encore davantage cet homme barbare, violent?) C'est un vers du IX. liv. de l'Odyssée. Après qu'Ulysse échappé de l'antre du Cyclope se fut rembarqué avec les compagnons qui lui restoient, il adressa la parole à ce monstre, qui outré de fureur lança contre son vaisseau une grande masse de rocher qui tomba devant la prouë, & excita un tel mouvement dans la mer que le flot en reculant repoussa le vaisseau contre terre. Ulysse adressa encore la parole au Cyclope, & c'est ce que ses compagnons effrayez vouloient empêcher. Ils lui disent donc ce vers: *Malheureux, pourquoi voulez-vous, &c.* Tous les plus grands hommes de ce tems-là sçavoient Homere par cœur, & en faisoient usage,

Demande qu'Alexandre fait aux Atheniens après la prise de Thebes.

Quelque tems après Thebes ayant été prise & rasée, & Alexandre ayant envoyé sommer les Atheniens de lui remettre entre les mains Demosthene, Lycurgue, Hyperide, & Charideme, toute l'assemblée jetta en même tems les yeux sur lui, & l'appella plusieurs fois par son nom pour sçavoir ce qu'il pensoit. Il se leva donc enfin & faisant avancer un de ses amis, celui qui lui étoit le plus cher, & auquel il avoit le plus de confiance, nommé Nicocles, il parla en ces termes: *Ces gens, qu'Alexandre vous demande, ont jetté la ville dans l'état malheureux où elle se trouve. S'il me demandoit cet ami, que j'aime si tendrement (en montrant Nicocles) tout innocent qu'il est, je serois d'avis qu'on le livrât, car moi-même je regarderois comme un grand bonheur de mourir pour vous sauver la vie. Il est vrai, hommes Atheniens, que j'ai grande compassion de la misere de ces pauvres Thebains qui se sont retirez dans votre ville. Mais il suffit que les Grecs pleurent Thebes sans qu'ils pleurent encore Athenes. C'est pourquoi il vaut mieux interceder auprès du vainqueur & demander grace pour l'une & pour l'autre, que de prendre les armes pour achever de se ruiner.*

Sage discours de Phocion dans le Conseil sur la demande d'Alexandre.

On dit que ce premier decret, qui fut fait sur cette déliberation, Alexandre le rejetta & qu'il tourna même le dos aux Ambassadeurs, qui étoient chargez de le lui présenter. Mais le second, qui lui fut porté par Phocion, il le reçut, parce qu'il avoit oüi dire aux plus âgez de sa Cour que son pere Philippe faisoit grand état de

Phocion fort bien reçu par Alexandre.

cet homme. C'est pourquoi non-seulement il lui donna une audience très-favorable, & reçut ses prieres, mais il écouta même ses conseils. Car Phocion lui conseilla *que s'il desiroit du repos, il renonçât à la guerre, & que si au contraire il étoit entêté de la gloire, il tournât ses armes contre les Barbares en laissant là les Grecs.*

Sage conseil que Phocion donne à Alexandre.

Et ayant jetté ainsi adroitement dans ses discours beaucoup de choses conformes au naturel & aux sentimens d'Alexandre, il le changea tellement & l'adoucit si fort qu'il lui dit *que les Atheniens devoient avoir l'œil aux affaires & être attentifs à tout ce qui se passeroit parce que s'il venoit à mourir, c'étoit à eux seuls qu'il appartenoit de commander.*

Alexandre adouci & changé par les discours de Phocion

Enfin il le goûta si fort qu'il lia avec lui une amitié particuliere. Il la fortifia encore par le lien de l'hospitalité, & il lui fit des honneurs qu'il ne faisoit qu'à un très-petit nombre de ses plus assidus courtisans.

Alexandre lie amitié avec Phocion & le comble d'honneurs.

L'Historien Duris ajoûte qu'Alexandre, après qu'il eut acquis cette gloire qui le rendit très-grand, & qu'il eut défait Darius, retrancha de toutes les lettres qu'il écrivoit le mot *Chairein*, c'est-à-dire, *salut*, excepté de celles

Alexandre change la suscription de ses lettres par vanité.

Et ayant jetté ainsi dans ses discours beaucoup de choses conformes au naturel & aux sentimens d'Alexandre, il le changea tellement.) Rien ne marque mieux le grand sens de Phocion & sa grande habileté dans la politique que cette négociation, car il profita merveilleusement du penchant & de l'inclination d'Alexandre, & s'en servit avec un art admirable pour éloigner la guerre de son pays. Pour réüssir dans ces occasions il faut connoître le caractére de ceux avec qui on traite & s'en servir comme d'un voile qu'on tourne au vent qu'on veut lui donner.

Retrancha de toutes les lettres qu'il écrivoit le mot Chairein,

qu'il écrivoit à Phocion. Il n'y eut que lui & Antipater à qui il écrivit avec cette salutation. Et Chares rapporte la même chose.

Cent mille écus.

Quant aux presens qu'il lui fit, tout le monde tombe d'accord qu'il lui envoya cent talens. Cet argent porté à Athenes, Phocion demanda à ceux qui en étoient chargez, *pour quelle raison & dans quelle vûë Alexandre le choisissoit lui seul parmi un si grand nombre d'Atheniens pour lui envoyer une si grosse somme ? C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul honnête homme & homme de bien. Cela étant*, repartit Phocion, *qu'il me laisse donc passer pour tel & être tel.*

Phocion refuse cent talens qu'Alexandre lui envoye.

Grande simplicité de vie de Phocion.

Ces Envoyez ne laisserent pas de le suivre jusques dans sa maison, où ils virent une simplicité qui les surprit. Car ils trouverent sa femme qui pêtrissoit, & lui-même en leur présence alla tirer de l'eau au puits pour se laver les pieds. Sur cela

salut.) Voici un raffinement de vanité bien indigne d'Alexandre. Aucun des Rois ni des Empereurs qui l'ont suivi n'ont eu cette fausse délicatesse, c'est même aujourd'hui la formule ordinaire des Lettres Patentes de nos Rois. Comment y auroit-il de la bassesse à faire ce souhait à ceux à qui ils écrivent ? Eh ! il y auroit de la grandeur à leur procurer l'état heureux designé par ce terme. Mais la vanité s'est bien dédommagée. On ne peut s'empêcher de rire quand on considére jusqu'à quelles minuties on a porté les formalitez des lettres. Non seulement les termes y sont ménagez, mais les espaces compassez avec autant d'exactitude que s'il s'agissoit de regler les limites d'un Empire. C'est ce qui fait aujourd'hui une grande partie de la grandeur.

Car ils trouverent sa femme qui pêtrissoit, & lui-même en leur presence alla tirer de l'eau au puits pour se laver les pieds.) Voilà pourtant un homme qui avoit été plusieurs fois Capitaine Général de son pays & qui avoit gagné des batailles. Ne viendra-t'on ja-

ils le pressoient encore davantage de recevoir le présent du Roi, & se fâchoient, lui disant *que c'étoit une chose horrible qu'étant un des principaux amis d'un si grand Prince, il vécût si pauvrement.* Dans ce moment Phocion vit passer un citoyen fort pauvre, couvert d'un vieux manteau sale & usé, il leur demanda *s'ils le jugeoient inferieur à ce bon homme? A Dieu ne plaise*, lui répondirent-ils d'abord: *Cependant*, continua Phocion, *ce bon homme vit de beaucoup moins que moi, & il est content. En un mot, c'est en vain que je posséderai tant d'or, si je ne m'en sers point. Et si je m'en sers, je me décrierai moi-même & je décrierai votre maître auprès de mes citoyens.* C'est ainsi que cet argent retourna d'Athenes à Alexandre après avoir fait voir aux Grecs que le moyen d'être plus riche que celui qui faisoit un présent si considérable, c'étoit de n'en avoir que faire & de sçavoir s'en passer.

Raison dont se sert Phocion pour renvoyer le present d'Alexandre.

Le seul moyen d'être plus riche que ceux qui veulent nous faire des présens.

Alexandre fut très-fâché de ce refus, & écrivit encore à Phocion pour lui déclarer *qu'il ne prenoit point pour ses amis ceux qui refusoient ses graces.* Mais Phocion n'en fut pas plus porté à les accepter. Il demanda seulement la liberté du Sophiste Echecratides, d'Athenodore d'Imbre, & de

Phocion demande à Alexandre la liberté de quatre de ses amis & l'obtient.

mais à bout de persuader que la plus grande simplicité est compatible avec la plus haute grandeur, & que le luxe ne vient que de petitesse?

Cependant, continua Phocion, *ce bon homme vit de beaucoup moins que moi, & il est content.*) Ainsi la vertu consistant à se contenter de peu, ce bon homme auroit eu l'avantage sur Phocion & auroit été plus homme de bien que lui, si Phocion n'avoit pas été content de ce qu'il avoit & qu'il eût voulu avoir davantage. Ce mot est plein de sens.

deux Rhodiens, Demaratus & Sparton, accusez de quelques crimes, & qui étoient retenus prisonniers à Sardis. Alexandre les fit délivrer sur l'heure. Envoyant ensuite Cratere en Macedoine, il lui commanda de donner à Phocion à son choix une des quatre villes d'Asie, Rio, Gergithe, Mylasse, ou Eleés, & de l'assurer qu'il seroit encore plus fâché que la premiere fois s'il la refusoit. Malgré toutes ces instances Phocion la refusa opiniâtrement, & Alexandre mourut peu de tems après.

Alexandre donne à Phocion une ville d'Asie & il la refuse.

On montre encore aujourd'hui dans le bourg de Melite la maison de Phocion, qui est lambrissée de plaques de cuivre, mais du reste fort simple & sans nul ornement.

Maison de Phocion montrée encore du tems de Plutarque.

Il fut marié deux fois. On ne trouve rien de sa premiere femme; on sçait seulement qu'elle étoit sœur de Cephisodote, excellent Sculpteur. Mais la seconde fut aussi célébre à Athenes par sa grande sagesse, par sa modestie, & par sa simplicité, que Phocion par sa bonté & par sa justice. Et sur cela on raconte qu'un jour les Atheniens étant assemblez au theatre pour voir joüer quelque tragedie nouvelle, un des principaux Acteurs sur le point de venir sur la Scene, demanda un masque de Reine, parce qu'il devoit joüer le rôle d'une Princesse, & un grand nombre de suivantes parées magnifiquement. Et comme Melanthius, qui faisoit les frais du Chœur, ne les fournissoit point, il s'emportoit & faisoit attendre

Phocion marié deux fois.

Ou plûtôt Cephisodore.

Sa seconde femme celebre par sa simplicité & par sa sagesse.

dre les Spectateurs, ne voulant point absolument paroître. Enfin Mélanthius lassé de ses difficultez, le poussa par force au milieu du theatre en lui criant : *Tu vois la femme de Phocion qui paroît en public avec une seule Servante, & tu viens faire ici le glorieux & corrompre les mœurs de nos femmes.* Ce mot, qui fut dit assez haut, ayant été entendu, tout le theatre le reçut avec applaudissement & de grands battemens de mains.

Grand éloge donné en plein theatre à la femme de Phocion.

Cette seconde femme de Phocion, comme une de ses amies du pays d'Ionie, qui l'étoit venu voir, & qui logeoit chez elle, lui montroit ses bijoux d'or enrichis de pierreries, & qui consistoient en des bracelets & colliers magnifiques, elle lui dit : *Pour moi, mon seul ornement c'est Phocion, qui depuis vingt années est toûjours élû Général des Atheniens.*

Plutarque marque le pays avec raison, car l'Ionie étoit le thrône du luxe & de la magnificence.

Beau mot de la femme de Phocion sur sa parure.

Le fils de Phocion voulant aller combattre aux jeux des fêtes Panathenées, son pere le lui permit, mais à condition qu'il courroit à pied, non

Et qui consistoient en des bracelets.] Au lieu de ἐμπλοκίοις qui n'est pas Grec, il faut lire ἐν πλοκίοις, comme dans un MS. M. Salvini l'avoit aussi corrigé.

Le fils de Phocion voulant aller combattre aux jeux des fêtes Panathenées.] C'étoit une des plus grandes fêtes d'Athenes, on la célébroit en l'honneur de Minerve. Il y avoit les grands & les petits Panathenées ; les petits se célébroient le 20. du mois Thargelion, Juin, & les grands au mois Hécatombæon, Août. Les petits s'ouvroient par la course des chars ; après la course des chars il y avoit d'autres combats, comme la lutte, la course à pied.

Son pere le lui permit, mais à condition qu'il ne courroit qu'à pied.] Il me semble qu'on n'est point entré dans la finesse de ce passage, & qu'on ne l'a point bien expliqué. Le fils de Phocion demandoit à son pere la permission d'aller com-

qu'il fît grand compte de cette victoire, mais afin que son fils exerçant & fortifiant son corps par la course, en devînt plus sage & mieux conditionné; car d'ailleurs ce jeune homme étoit fort dissolu, & fort adonné au vin. Il remporta le prix de ces jeux, & plusieurs de ses amis demanderent à Phocion la liberté de faire un festin pour célébrer cette victoire. Phocion la refusa à tous les autres, & ne permit qu'à un seul de témoigner par cette fête l'attachement qu'il avoit pour sa maison. L'heure du souper venuë, il se rendit chez ce jeune homme. Là il vit des préparatifs magnifiques, entre autres choses il vit qu'on présentoit à tous les conviez de grandes cuvettes pleines de vin préparé, avec toutes sortes d'aromates pour

Le fils de Phocion fort dissolu & adonné au vin.

battre aux jeux des fêtes Panathenées; Phocion qui connoissoit la vanité de son fils, & qui sentoit qu'il ne demandoit cette permission que pour paroître sur un char magnifique, lui permit d'y aller, mais à condition qu'il ne paroîtroit que pour la course, & qu'il ne combattroit qu'à pied. La maniere dont Plutarque s'explique est très-élegante & très-fine. Phocus demandoit à aller paroître aux Panathenées dans la course des chars, & Phocion ne lui permet que d'aller combattre à pied, il le fait descendre de ce char, dont son imagination est remplie & flattée, & ἀποβάτην ἐφῆκεν *il l'envoye pieton*; c'est-à-dire, qu'il le renvoye avec la permission de combattre seulement à pied. Cela donne à ce passage beaucoup de grace. On sçait que les Grecs appelloient ἀποβάτην, celui qui descendoit du char pour combattre à pied. Phocion faisoit par-là deux choses avantageuses à son fils, il rabaissoit sa vanité, & il lui imposoit la nécessité de s'exercer & de fortifier son corps par la course.

Et plusieurs de ses amis demanderent à Phocion la liberté de faire un festin pour célébrer cette victoire.] C'étoit la coûtume que celui qui avoit remporté la victoire à ses jeux traitât ses camarades, mais souvent les meilleurs amis du vainqueur briguoient l'honneur de célébrer la victoire de leur ami par un grand festin.

leur laver les pieds. Il appella son fils & lui dit : *Phocus, ne veux-tu pas corriger ton ami, qui gâte & qui corrompt ta victoire par ces délices indignes?* Et pour le retirer & l'éloigner absolument de cette maniere de vivre si pleine de luxe, il le mena à Lacedémone & le mit avec les jeunes gens qui étoient élevez dans toute la rigueur de la discipline de Sparte. Cela affligea les Atheniens, qui prirent cette action de Phocion pour une marque qu'il négligeoit & qu'il méprisoit même les mœurs & les coûtumes de son pays. L'Orateur Demades lui dit un jour à ce propos, *Phocion, pourquoi ne conseillons-nous pas aux Atheniens de prendre & d'imiter la forme du Gouvernement de Lacedémone? Si vous l'ordonnez, je suis prêt à le proposer au peuple, & à en dresser le decret. En vérité*, lui répondit Phocion, *il te sieroit bien à toi parfumé d'essences, & couvert d'un si beau manteau, de prêcher aux Atheniens la frugalité des Lacedémoniens, & de louer Lycurgue?*

Victoire corrompuë par les délices.

Phocion mène son fils à Sparte pour le corriger.

Raillerie de Demades contre Phocion.

Comment Phocion repousse la raillerie de Demades.

Alexandre ayant écrit aux Atheniens de lui envoyer tant de galeres, & les Orateurs s'y opposant, l'assemblée ordonna à Phocion de dire son avis. *Mon avis est*, leur dit-il, *que vous soyez les plus forts par les armes, ou les amis de ceux qui le sont.*

Avis très-sage de Phocion.

L'Orateur Pytheas, qui ne venoit que de commencer à parler devant le peuple, parloit déja

L'Orateur Pytheas, qui ne venoit que de commencer à parler devant le peuple.] On a crû ce passage corrompu, mais il est très-

avec beaucoup d'audace & d'insolence, & étourdissoit tout le monde de son babil. *Ne veux-tu donc point te taire*, lui dit Phocion, *toi qui a été nouvellement acheté dans cette ville?*

Il lui reprochoit par là qu'il étoit esclave, ou fraichement sorti d'esclavage.

Après qu'Harpalus, à qui Alexandre avoit confié la conduite des trésors de Babylone, se fut enfui d'Asie avec d'immenses richesses, il aborda à Athenes. D'abord tous ceux qui avoient accoûtumé de s'enrichir du métier d'Orateur, coururent à lui à l'envie, tout prêts à se laisser corrompre, & déja même corrompus par l'esperance. Harpalus ne manqua pas de leur jetter à la tête quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer. Mais il envoya à Phocion sept cent talens, mettant d'ailleurs tous ses autres biens & sa personne même en sa disposition & sous sa sauvegarde. Phocion parla très-durement à ceux qui vinrent de sa part, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Sur cette réponse Harpalus fort étonné & déchû de ses esperances se retira.

Sept cent mille écus.

Phocion refuse les largesses d'Harpalus.

Peu de jours après les Atheniens s'étant assemblez pour déliberer sur cette affaire, Harpalus vit que ceux qui avoient reçu son argent avoient changé de langage, & qu'au lieu de le défendre & de l'appuyer, ils l'accusoient de-

entier & très-sain, & le sens en est très-clair. Il falloit avoir un certain âge pour être admis à parler devant le peuple, comme cela paroît par les oraisons de Démosthene.

vant le peuple, afin que leur intelligence avec lui ne fût pas découverte. Et au contraire il vit que Phocion, qui n'avoit voulu rien recevoir, ayant toûjours en vûë le bien public, ne laissoit pas d'avoir quelque attention à la soûtenir, & à lui ouvrir quelque moyen de se tirer d'affaires. Ranimé par ces lueurs de bienveillance, il se remit à lui faire la cour pour essayer de le gagner; mais plus il le considéroit & le reconnoissoit de tous côtez, plus il le trouvoit imprénable à l'argent comme une forteresse inaccessible. Enfin il fit grande connoissance & grande amitié avec son gendre Charicles, & il fut cause qu'il eut une très-mauvaise réputation dans Athenes; car on voyoit qu'il se confioit en lui de tout, & qu'il s'en servoit à toutes ses affaires, jusques-là qu'il lui donna le soin de faire bâtir un magnifique tombeau à la courtisanne Pythionice, qu'il avoit aimée & dont il avoit une fille, & pour cet effet il lui remit de grosses sommes entre les mains. Cette commission déja assez honteuse par elle-même, devint encore plus honteuse par la maniere dont il s'en acquitta; car on voit encore ce tombeau

Phocion imprenable à l'argent.

Harpalus fait amitié avec Chari:les, gendre de Phocion, & moins difficile que son beau pere.

Cette commission déja assez honteuse par elle-même, devint encore plus honteuse.) Car il étoit très-honteux que le fils de Phocion, Général des Atheniens, se chargeât de la commission de faire bâtir le tombeau de la courtisane d'Harpalus, & d'en être comme l'Entrepreneur; mais il fut plus honteux encore de voler son argent en grossissant ses comptes. Au reste, Quinte-Curce donne un autre nom à cette Courtisanne d'Harpalus, & l'appelle *Pothymie*. Peut-être que ce nom est corrompu.

Car on voit encore ce tombeau

dans le lieu appellé Hermée, sur le chemin d'Athenes à Eleusine, & on n'y découvre rien qui réponde à cette grande dépense, qui fut de trente talens, selon les comptes que Charicles en rendit à Harpalus.

Trente mille écus.

Après la mort de ce même Harpalus, Charicles & Phocion prirent chez eux la fille qu'il avoit euë de cette courtisanne, & la firent élever avec beaucoup de soin. Peu de tems après Charicles fut appellé en justice, pour venir rendre compte de l'emploi de l'argent qu'il avoit reçû d'Harpalus. Il eut donc recours à son beau-pere Phocion, le priant de le secourir & de l'accompagner le jour du jugement pour l'aider à se défendre. Mais Phocion le refusa franchement, & dit : *Charicles, je t'ai fait mon gendre, mais c'est pour toutes choses bonnes & honnêtes.*

Charicles appellé en justice pour rendre compte de l'argent qu'il avoit reçû d'Harpalus.

Beau mot de Phocion à son gendre.

Le premier qui annonça dans Athenes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ce fut un certain Asclepiade fils d'Hipparque ; mais l'Orateur Demades exhortoit les Atheniens à ne pas lui ajoûter foi ; *car*, disoit-il, *si cela étoit*,

dans le lieu appellé Hermée, sur le chemin d'Athenes à Eleusine.] Au-delà du Céphise sur le chemin on voit deux tombeaux remarquables par leur grandeur & par les ornemens dont ils sont embellis ; l'un est d'un certain homme de Rhodes, qui alla s'établir à Athenes, & l'autre est de Pythionice, célébre courtisanne, qu'Harpalus aima si éperduëment qu'après sa mort il lui fit élever ce tombeau, qui de tous les anciens ouvrages qui sont en Grece, est le plus digne d'être vû. C'est ainsi qu'en parle Pausanias, peu d'accord en cela avec Plutarque, qui ne trouvoit pas ce tombeau si merveilleux. Ce lieu que Plutarque appelle *Hermée*, est appellé par d'autres *Hermes*.

toute la terre entiere auroit déja senti l'odeur de ce mort. Et Phocion voyant qu'à cette nouvelle le peuple commençoit à lever la tête & à penser à des nouveautez, tâchoit de l'adoucir & de le tenir en bride. Mais comme malgré ses efforts la plûpart des Orateurs couroient au Tribunal, & crioient que la nouvelle d'Asclepiade étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se léva & leur dit: *Mais il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain, & encore après demain, de sorte que nous aurons tout le tems de déliberer en repos & avec plus de sûreté.*

Mot de Demades sur le bruit de la mort d'Alexandre.

Effet que produisit à Athenes la nouvelle de cette mort.

Bon mot de Phocion sur cette nouvelle.

Après que Leosthene eut tant fait par ses menées, qu'il eut précipité la ville d'Athenes dans la guerre, qui fut appellée la guerre Lamiaque, comme il vit que Phocion en étoit très-fâché, il lui demanda en se mocquant, *Quel bien il avoit*

Leosthene auteur de la guerre Lamiaque.

Toute la terre entiere auroit déja senti l'odeur de ce mort.] Quel éloge d'Alexandre! car ce mot figuré marque la grandeur de l'Empire d'Alexandre, comme si la terre entiere lui étoit soûmise, & en même tems il étonne l'imagination par la grandeur de l'hyperbole. Démetrius Phalereus en a bien senti la beauté; car il la met dans son jour par sa belle remarque, où il fait voir que ce qui rend ce mot si grave & si terrible, c'est que dans ce peu de paroles se trouve l'emphase, l'allégorie & l'hyperbole. On peut le voir page 245.

Dans la guerre, qui fut appellée la guerre Lamiaque.] Il y a dans le texte εἰς Ἑλληνικὸν πόλεμον, *dans la guerre des Grecs.* Mais Xylander & Cruserius ont bien vû qu'il falloit lire εἰς Λαμιακὸν πόλεμον, *dans la guerre Lamiaque.* C'est la guerre que tous les Grecs liguez ensemble, à l'exception des Béotiens, pour la liberté de la Grece, firent sous la conduite de Leosthene contre Antipater, qu'ils défirent & qu'ils obligerent de se renfermer dans la ville de Lamia, & elle fut appellée *Lamiaque*, du nom de cette ville. V. Diodore liv. XVIII.

Demande de Leosthene à Phocion.

fait à sa ville pendant tant d'années qu'il avoit été Capitaine Général ? Comptes-tu pour un petit bien, répartit Phocion, *que les Citoyens qui sont morts pendant ce tems-là, ont tous été enterrez dans les tombeaux de leurs peres ?* Ce Leosthene continuoit toûjours de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance & de vanité : Phocion las de l'entendre lui dit : *Jeune homme, ces discours ressemblent aux Cyprès, ils sont grands & hauts, & ne portent point de fruit.*

Belle réponse de Phocion à Leosthene.

Bon mot de Phocion à Leosthene.

Hyperide s'étant levé, demanda tout haut à Phocion, *Quand sera-ce donc que vous conseillerez aux Atheniens de faire la guerre ? Ce sera*, lui répondit Phocion, *quand je verrai les jeunes gens résolus à garder leur poste, les riches contribuer selon leur pouvoir, & les Orateurs s'abstenir de voler les deniers publics.*

Demande d'Hyperide à Phocion, & la réponse de celui-ci,

Les trois choses nécessaires pour entreprendre la guerre.

Comme la plûpart admiroient la grande & belle armée que Leosthene avoit assemblée, & qu'ils demandoient à Phocion ce qu'il en pensoit, *elle me paroît très-belle pour le stade*, leur dit-il, *mais*

Ce sera, lui répondit Phocion, *quand je verrai les jeunes gens résolus à garder leur poste*, &c.] Voilà trois choses dont on doit être sûr avant que d'entreprendre des guerres. Des troupes bien disciplinées & résoluës de bien faire, tous les membres de l'Etat résolus à contribuer de tout leur pouvoir, & des Ministres fideles qui ne volent pas les deniers publics. Si le dernier vient à manquer, les deux autres sont inutiles.

Elle me paroît très-belle pour le stade, leur dit il, *mais je crains le retour.*] Ce mot est parfaitement beau, mais la grace n'en est pas si sensible en notre langue. Cette remarque la fera sentir : Les Grecs avoient deux sortes de course dans le stade. La premiere étoit la simple, quand on parcouroit le stade depuis la barriere jusqu'à la borne : celle-là étoit appelée *στάδιον le stade.* Et l'autre étoit *l'aller* & *le ve-*

je

je crains le retour, la ville n'aïant plus ni d'autres fonds, ni d'autres vaisseaux, ni d'autres troupes, & l'évenement justifia ses vûës. Car Leosthene fit d'abord des exploits fort éclatans, qui lui donnerent beaucoup de reputation, il défit les Beotiens en bataille rangée, & chassa Antipater dans la ville de Lamia, de sorte que la ville d'Athenes nageant dans la joye & dans l'esperance, ne faisoit que célébrer des fêtes & offrir des sacrifices pour remercier les Dieux des bonnes nouvelles qu'elle recevoit tous les jours. Et la plûpart croyant bien faire dépit à Phocion, & le réduire à ne sçavoir que répondre sur l'opposition qu'il avoit toûjours faite à cette guerre, lui demandoient s'il ne voudroit pas avoir fait toutes ces belles choses? *Oüi sans doute*, répondit Phocion, *je voudrois les avoir faites, mais je ne voudrois pas n'avoir pas conseillé ce que j'ai conseillé*. Et comme ces bonnes nouvelles se suivoient de fort près, & arrivoient du Camp coup sur coup, Phocion qui en craignoit les suites, s'écria, *quand cesserons-nous donc de vaincre?*

Beau mot de Phocion sur la grande armée de Leosthene.

Grands succès de Leosthene.

Ces grands succès n'obligent pas Phocion à se répentir des conseils qu'il avoit donnez.

Leósthene étant venu à mourir, ceux qui craignoient que Phocion ne fût élu Général, & ne mît fin à cette guerre, aposterent un certain homme assez obscur, qui s'étant levé dit en

nir, & on l'appelloit δόλιχον. Phocion trouvoit donc cette armée fort belle & fort leste pour courir le stade & pour en demeurer là; mais il craignoit le retour, *ce double stade*, comme en effet, la fin ne répondit pas à ces beaux commencemens. Ainsi Phocion avoit grande raison de dire τὸν δὲ δόλιχον τοῦ πολέμου φοβοῦμαι. A combien d'entreprises ce mot ne peut-il pas être appliqué?

Plaisante ruse des ennemis de Phocion pour l'empêcher d'être élu Général.

pleine assemblée, *qu'il étoit ami particulier de Phocion, & qu'il avoit été son camarade d'école; qu'il leur conseilloit donc de ménager un grand homme, & de le bien conserver, parce qu'ils n'en avoient pas un autre comme lui; & pour cet effet d'envoyer Antiphile à la tête de l'armée.* Déja les Atheniens se rendoient à cet avis, lorsque Phocion s'avançant dit, *qu'il n'avoit jamais été à l'école avec cet homme, & qu'il ne l'avoit jamais connu, ni n'avoit été de ses amis. Mais,* ajoûta-t-il en lui adressant la parole, *je commence d'aujourd'hui à te compter pour mon ami & pour mon meilleur ami, car tu as conseillé tout ce qu'il y avoit pour moi de plus utile.*

Réponse bien adroite de Phocion à celui que ses ennemis avoient aposté.

Phocion s'oppose à la guerre contre les Beotiens.

Les Atheniens voulant donc à toute force entreprendre la guerre contre les Beotiens, Phocion s'y opposa de tout son pouvoir, & comme ses amis lui representoient que les Atheniens, irritez de cette opposition opiniâtre, le feroient mourir, il lui répondit: *Oüi, ils me feront mourir, mais injustement si je conseille ce qui est utile, & très-justement si je prévarique pour les flater.* Et voyant que malgré tout ce qu'il pouvoit faire & dire, ils ne se rebutoient point, & crioient de plus en plus contre lui, il ordonna au Heraut de publier, *que tous les Atheniens depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante prissent du pain pour cinq jours, & qu'ils le suivissent sans autre délai au sortir de l'assemblée.*

Moyen dont il se servit pour l'empêcher.

Voilà d'abord un grand trouble & un grand tumulte qui s'élevent parmi le peuple, tous les vieillards se mettent à crier & à se retirer. *Qu'y*

a-t-il donc là de si terrible? leur cria Phocion : *Et moi qui ai quatre-vingt ans, ne serai-je pas à votre tête*? Cette parole les adoucit, les changea & leur fit perdre cette envie démesurée de faire la guerre. Mais quelque tems après toute la côte étant ravagée par le Capitaine Micion, qui avec bon nombre de Macedoniens & d'autres troupes étrangeres, s'étoit avancé jusqu'au bourg de Rhamnuse, & pilloit tout le pays, Phocion y courut & mena contre lui les Atheniens. Là chacun s'empresse autour de lui, l'un vient d'un côté, l'autre de l'autre, & ils se mêlent tous de faire les Capitaines, & de lui conseiller ce qu'ils jugeoient à propos; celui-ci dit qu'il faut occuper une telle colline; celui-là qu'il faut envoyer la Cavalerie en tel endroit; cet autre qu'il faut choisir un tel Camp, & s'y placer de telle & telle maniere. O *Hercule*, s'écria Phocion, *combien je vois de Capitaines, & combien peu de Soldats!*

Micion ravage l'Attique à la tête des Macedoniens.

Phocion marche contre lui.

Bon mot de Phocion sur ce que chacun se mêloit de lui donner des avis.

Quand il eut rangé son armée en bataille, un de ses gens de pied sortit des rangs & s'avança fierement au milieu des deux armées; un des ennemis sortit aussi de son côté, & s'avança pour le combattre. Alors l'Athenien saisi de crainte se retira & regagna sa troupe, ce que voyant Phocion, *Jeune homme*, lui dit-il, *n'as-tu point de honte d'avoir quitté en un même jour deux postes, le premier celui où ton Capitaine t'avoit placé, & l'autre celui où tu t'étois placé toi-même*? Après quoi il chargea les ennemis, les rompit, les mit en fuite & tua

Beau mot de Phocion à un soldat Athenien qui étoit sorti des rangs pour faire le brave & qui eut peur.

leur Capitaine Micion & quantité de ses gens.

Cependant l'armée de la Ligue des Grecs, qui étoit en Thessalie, gagna une grande bataille contre Antipater auquel s'étoient joints Leonatus & tous les Macedoniens, qui étoient en Asie. Leonatus fut tué à cette bataille, où Antiphile commandoit l'Infanterie, & Menon le Thessalien la Cavalerie.

Les Grecs battus à Cranon, ce qui justifia les craintes de Phocion qui s'étoit opposé à cette guerre.

Capitaines trop jeunes.

Peu de tems après, Cratere étant repassé d'Asie en Grece avec une puissante armée, il y eut une autre grande bataille près de la ville de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pourtant pas grande, & il n'y eut pas beaucoup de gens tuez, encore cet échec n'arriva-t-il que par la désobéïssance des soldats, qui avoient des Capitaines trop doux & trop jeunes qui ne sçavoient pas se faire obéïr. D'ailleurs Antipater ne se fut pas plûtôt presenté devant leurs villes pour les tâter, qu'ils se débanderent & abandonnerent lâchement la liberté. Antipater profita de cette desertion, & marcha incontinent avec son armée vers Athenes. A son approche Demosthene & Hyperide abandonnerent la ville. Et Demades, qui n'étoit pas en pouvoir de payer la moindre partie des amendes ausquelles il avoit été condamné, car il avoit été condamné sept fois pour avoir proposé des choses contre les Loix & contre l'utilité publique, & qui étant demeuré infame, n'avoit plus le droit de parler, & de rien proposer au peuple,

Antipater mene son armée devant Athenes.

Demadès condamné sept fois à l'amende.

ſe trouvant alors en pleine liberté, fit un decret qui portoit qu'on envoyeroit à Antipater des Ambaſſadeurs avec des pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Mais le peuple, qui craignoit ceux qu'on pourroit y envoyer, appella d'une commune voix Phocion, diſant qu'il étoit le ſeul à qui il pût confier une commiſſion ſi importante & ſi delicate. Alors Phocion ſe leva & leur dit : *Si vous m'aviez cru lorſque je vous donnois mes conſeils, nous ne ſerions pas preſentement réduits à déliberer ſur des affaires de cette conſequence.* Ainſi le decret de Demades ayant été approuvé & confirmé, Phocion fut envoyé à Antipater, qui étoit campé dans la Cadmée & qui ſe préparoit à entrer dans l'Attique.

A la vûë de ce grand péril, Antipater étant devant Athenes, il n'y avoit plus de Loi qui fut obſervée.

Mot de Phocion aux Atheniens.

Phocion envoyé Ambaſſadeur à Antipater.

La premiere choſe qu'il lui demanda ce fut *qu'il traitât avec lui avant que de décamper du lieu où il étoit.* Sur cela Cratere s'écrie, *Phocion nous demande une choſe qui n'eſt ni juſte ni raiſonnable, que demeurant ici nous achevions de manger les terres de nos amis & de nos Alliez, lorſque nous pouvons aller vivre aux dépens de nos ennemis.* Antipater le prenant par la main, lui dit : *il faut faire ce plaiſir à Phocion.* Mais ſur toutes les conditions de la paix il lui déclara qu'il falloit que les Atheniens s'en remiſſent entierement à lui, comme lui-même, lorſqu'il fut aſſiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entierement remis de la Capitulation à Leoſthene leur Capitaine.

Antipater demande aux Atheniens la carte blanche ſur les conditions de la paix.

Qui étoit campé dans la Cadmée.) C'eſt-à-dire dans la Beotie, car la Beotie étoit appellée *Cadmée*, comme la citadelle de Thebes.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athenes, & les Atheniens ayant accepté cette condition par nécessité, il s'en retourna à Thebes avec les autres Ambassadeurs qui furent nommez, & à la tête desquels étoit Xenocrate, car on avoit pour lui une si grande estime, & on avoit conçu une si haute idée de sa vertu, qu'on étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'homme, quelque insolent, quelque cruel & quelque emporté qu'il pût être, à qui la vûë de Xenocrate n'imprimât du respect, & qu'elle ne forçât à lui rendre hommage. Mais le contraire arriva par la brutalité & la grossiereté d'Antipater, & par l'antipathie naturelle qu'il avoit pour la vertu. Car premierement il ne salua pas Xenocrate & ne le regarda point, & combla de caresses tous les autres. Sur quoi on rapporte que Xenocrate dit, *Antipater fait fort bien de n'oser me regarder, & de rougir devant moi seul, de m'avoir pour témoin des injustices qu'il va commettre contre Athenes.*

Grande idée que les Atheniens avoient de Xenocrate.

Antipathie d'Antipater pour la vertu.

Bon mot de Xenocrate pour se venger du mépris d'Antipater.

Ensuite Xenocrate ayant commencé à parler, Antipater, qui ne pouvoit le supporter, l'inter-

Car premierement il ne salua pas Xenocrate & ne le regarda point.) Il l'avoit pourtant fort bien traité lorsqu'on l'avoit envoyé Ambassadeur auprès de lui pour la rançon des prisonniers qu'il avoit faits. Le jour même qu'il arriva, Antipater le pria à souper, & Xenocrate lui répondit ces vers d'Homere qu'Ulysse dit à Circé qui le pressoit de manger : *Circé est-il quelqu'un qui en ma place pour peu qu'il eut de bonté & d'humanité, pût avoir le courage de manger & de boire, avant que d'avoir delivré ses compagnons & que de les voir de ses propres yeux?* Odyss. liv. x. Antipater charmé de cette presence d'esprit & de cette application si heureuse, lui rendit tous les prisonniers.

rompoit à tout moment, & entrant enfin contre lui dans une véritable colere, il l'obligea à se taire. Mais après que Phocion eut parlé, Antipater leur fit réponse *qu'il étoit prêt à faire amitié & alliance avec les Atheniens à ces conditions, qu'ils lui livreroient Demosthene & Hyperide; qu'ils rétabliroient le Gouvernement sur l'ancien pied où les charges étoient données aux riches; qu'ils recevroient garnison dans le Port de Munychia; qu'ils payeroient tous les frais de la guerre, & outre cela une grosse amende dont on conviendroit.* *Conditions qu'Antipater impose aux Atheniens.*

Tous les autres Ambassadeurs étoient fort contens de ces conditions qu'ils regardoient comme fort douces, vû l'état où ils se trouvoient. Xenocrate seul les trouva insupportables, & dit, *Antipater nous traite fort doucement pour des esclaves, mais très-durement pour des hommes libres.* Et comme Phocion le pressoit & le supplioit de se relâcher sur l'article de la garnison de Munychia, on assûre qu'Antipater lui dit: *O Phocion nous voulons te faire plaisir en toutes choses, excepté en celles qui causeroient enfin ta ruine & la nôtre.* *Mot de Xenocrate sur ces conditions trop dures.* *Mot très-sage d'Antipater à Phocion.*

D'autres racontent la chose autrement. Ils disent qu'Antipater demanda à Phocion en cas qu'il se relâchât sur cette garnison, s'il vouloit

Excepté en celles qui causeroient enfin ta ruïne & la nôtre.] Il veut faire entendre qu'en laissant le peuple maître dans Athenes, cela pourroit enfin causer la ruine de Phocion & sa mort même; car le peuple d'Athenes étoit fort redoutable à ceux qui l'avoient gouverné, & se portoit facilement contre eux aux extrémitez les plus grandes, & la suite fit bien voir qu'il avoit raison.

être caution que sa ville observeroit fidélement tous les articles du traité de Paix, & ne chercheroit plus à remuer. Phocion gardant le silence & tardant à répondre, un certain Callimedon, surnommé Carabus, homme emporté & qui haïssoit le Gouvernement populaire, s'avançant dit à Antipater : *Eh quoi, Seigneur Antipater, si cet homme pour vous amuser s'avisoit de cautionner sa ville, vous y fieriez-vous, & en feriez-vous moins ce que vous avez resolu de faire ?* Ainsi les Atheniens furent obligez de recevoir dans Munychia garnison Macedoniene, qui étoit commandée par Menyllus, très-honnête homme & des amis particuliers de Phocion. Mais cette condition fut trouvée très-dure & très-superbe, & on la regarda plûtôt comme une vanité d'un homme qui veut abuser de son pouvoir avec insolence, que comme une sage précaution prise pour sa sûreté & pour le bien de ses affaires.

Les Atheniens reçoivent garnison Macedoniene dans le fort de Munychia.

La conjoncture du tems n'ajoûta pas peu à la douleur qu'en ressentirent les Atheniens. Car cette garnison entra dans Munychia le vingtiéme

Mais cette condition fut trouvée très-superbe, & on la regarda plûtôt comme une vanité.) Je ne comprends pas comment on pouvoit regarder cette condition comme vaine & inutile. Cette garnison Macedoniene dans le fort de Munychia n'assûroit-elle pas le Gouvernement oligarchique dans Athenes, & ne fortifioit-elle pas les Nobles contre les entreprises du peuple ? Elle étoit donc utile aux vûës & aux desseins d'Antipater. La suite même le prouve, car on va voir que Phocion reconnoît lui-même que le peuple étoit plus sage & plus facile à gouverner, tenu en bride par cette garnison.

me du mois d'Octobre pendant la fête des grands mystéres, & le propre jour que l'on mene en procession le Dieu Iacchus de la ville à Eleusine. De sorte que la fête étant toute troublée, la plûpart se mirent à comparer les fêtes des anciens tems avec celles des tems qu'ils voyoient alors. *Anciennement*, disoient-ils, *pendant nos grandes prosperitez à cette sainte cérémonie les Dieux se sont souvent manifestez par des visions mystiques & par des voix qu'ils ont fait entendre au grand étonnement de nos ennemis qui en ont été effrayez. Et aujourd'hui à la même solemnité les Dieux voyent tranquillement le plus grand des malheurs qui pouvoient arriver à la Grece, ils voyent le plus saint de tous les jours de l'année, & celui qui nous est le plus agréable, soüillé & marqué par la plus affreuse de toutes les calamitez, qui lui donnera même son nom jusqu'à la fin des siécles.*

Boedromion.

Comparaison que les Athéniens font de ce qui se passoit alors, avec ce qui s'étoit passé autrefois.

Anciennement pendant nos grandes prospéritez.) Ce passage semble renfermer un secret reproche contre les Dieux de ne s'être manifestez aux Athéniens que dans le temps de leurs prosperitez les plus grandes, & de se cacher alors dans le temps de leur plus grande adversité, ce qui est impie. Mais un Ms. presente une leçon bien differente. Au lieu de ἐν τοῖς ἀρίστοις εὐτυχήμασι, on lit ἐν τοῖς μεγίστοις ἀτυχήμασι *dans nos plus grandes adversitez*. La suite même prouve que c'est la seule véritable leçon, *au grand étonnement de nos ennemis qui en ont été effrayez*. Ce n'est pas le temps de la plus grande prospérité d'un Etat, lorsqu'il est environné d'ennemis. Ce raisonnement des Athéniens est donc très-sensé & bien à sa place. Autrefois dans nos plus grandes adversitez les Dieux se manifestoient à nous & nous secouroient pendant cette grande fête, & aujourd'hui à la même solemnité lorsque nous sommes plongez dans le plus grand de tous les malheurs, ils se cachent, &c. On ne manquera pas de raisons plausibles pour défendre la lettre du texte, mais je suis persuadé que celle du Ms. est la seule véritable, & l'histoire pourroit fournir de quoi la confirmer.

Oracle de Dodone apporté aux Atheniens.

Quelque temps auparavant on avoit apporté de Dodone à Athenes un Oracle qui ordonnoit aux Atheniens de bien garder les Promontoires de Diane pour empêcher les étrangers de s'en ſaiſir. Et dans ces jours-là les bandelettes ſacrées, dont on entoure les berceaux myſtiques d'Iacchus, ayant été miſes dans l'eau pour y être lavées, en rapporterent une couleur jaunâtre & pâle comme celle d'un mort, au lieu de cette vive couleur de pourpre qu'elles avoient auparavant, & ce qu'il y avoit de plus ſingulier & de plus remarquable, les linges des particuliers qu'on lavoit dans la même eau, retenoient tout l'éclat de leur couleur naturelle. Et comme un des Initiez aux petits myſtéres lavoit un petit cochon dans un endroit du port où

Prodiges arrivez dans ce tems-là.

De bien garder les Promontoires de Diane.) Il n'y a point dans l'Attique des Promontoires qui portent le nom de Diane, au moins je n'en connois point. Mais l'Oracle de Dodone s'exprime poëtiquement, & appelle ces Promontoires, *les Promontoires de Diane*; parce que les montagnes & les forêts étoient de l'appanage de cette Déeſſe. On n'a qu'à voir Callimaque dans ſon Hymne à Diane.

Et comme un des Initiés aux petits myſtéres lavoit un petit cochon dans un endroit du port où l'eau étoit pure & nette.] Cette leçon peut fort bien ſe ſoûtenir, ἐν καθαρῷ λιμένι, c'eſt-à-dire, *dans un endroit du port où l'eau étoit pure & nette.* Car dans les ports il y a des endroits où l'eau n'eſt par nette & propre à laver. Cependant il faut avoüer que la correction que Florent Chreſtien propoſe dans ſes Commentaires ſur la Comedie d'Ariſtophane, intitulée *la Paix*, eſt très-vraiſemblable : il croit qu'il faut lire, ἐν Κανθάρῳ λιμένι *dans le port de Cantharus.* Car le Pirée avoit trois ports, dont le principal étoit appellé *le port de Cantharus*, du nom d'un Heros ainſi nommé, où plûtôt à cauſe de ſa figure. C'eſt ainſi qu'ont lû Meurſius dans ſon liv. de *Pop. Attica.* Et Henri de Va-

l'eau étoit pure & nette, un monſtrueux poiſſon vint qui en devora tout le derriere juſqu'au ventre, le Dieu les avertiſſant par là d'une maniere très-ſenſible qu'ils ſeroient privez des parties baſſes de leur ville, de celles qui touchoient à la mer, mais qu'ils en conſerveroient les parties hautes.

Plaiſante explication de ce ſigne.

Cette garniſon, commandée par Menyllus, ne fit aucun mal aux habitans, mais il y en eut plus de douze mille qui à cauſe de leur pauvreté furent exclus du gouvernement par un des articles du traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athenes où elle faiſoit tous les jours ſes plaintes de l'injuſtice qu'ils ſouffroient, & les autres abandonnerent la ville & ſe retirerent en Thrace, où Antipater leur aſſigna une ville & des terres pour leur habitation, & ils reſſembloient parfaitement à des gens qui auroient été forcez dans leur ville & tranſportez dans un païs ennemi.

Il étoit porté par cet article que les charges ne ſeroient données qu'aux riches.

La mort de Demoſthéne, qui mourut dans l'Iſle de Calaurie, & celle d'Hyperide, qui mourut à Cleones, comme nous l'avons écrit ailleurs, firent aimer & regretter aux Atheniens les regnes d'Alexandre & de Philippe. Et il leur arriva juſtement ce qui arriva enſuite après la mort d'Antigonus, car ceux qui l'avoient dé-

Les Atheniens regrettent les regnes.

lois ſur Harpocration. Et cette leçon eſt confirmée par un Mſ. Il eſt parlé de ce port dans la Comedie d'Ariſtophane:

Ἐν Πειραιεῖ δ' ἦν πρὸς Κανθάρου λιμήν.

Dans le Pirée eſt le port de Cantharus. Les fautes les plus dangereuſes & celles qui ſe maintiennent le plus long-tems, ce ſont toûjours celles qui preſentent un ſens naturel, & des termes propres & hors de ſoupçon à une premiere vûë.

de Philippe & d'Alexandre.

fait & tué, & qui lui succederent, traiterent si rudement leurs sujets qu'un paysan de la Phrygie s'étant mis à foüir la terre, & quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il cherchoit, *helas*, dit-il, en jettant un profond soupir, *je cherche Antigonus*. C'est cela même que disoient tous ceux qui se ressouvenoient de la magnanimité, de la générosité, & de la clemence que ces deux Princes conservoient dans leur courroux, toûjours prêts à pardonner, à remettre les offenses, & à relever leurs ennemis; au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau, & sous les apparences d'une vie simple & frugale, dissimulant sa puissance, se montroit en effet un maître très-cruel & un tyran très-insupportable à tous ceux que la fortune lui avoit assujettis. Cependant malgré toute sa cruauté Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui par ses prieres le rappel de plusieurs bannis, & à ceux qu'il ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes & moins éloignez, car il fit en sorte qu'ils ne seroient pas releguez comme les autres au-delà des monts Cerauniens & du Promontoire de Tenare, privez du doux séjour de la Grece, mais qu'ils demeureroient dans le Peloponese. De ce nombre fut Agnonides sycophante de profession.

Magnanimité, générosité & clemence de Philippe & d'Alexandre.

Antipater maître très-cruel & tyran insupportable.

Phocion obtient d'Antipater le rappel de plusieurs bannis.

Helas, *dit-il en jettant un profond soupir*, je cherche Antigonus.] Quel éloge pour ce Prince! Après la mort des bons Rois, si en creusant la terre on pouvoit les retrouver & les ramener à la vie, que l'on foüiroit de bon cœur!

Du reste Antipater gouverna avec beaucoup de justice & de douceur ceux qui resterent dans Athenes, pourvut des premieres charges & des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus gens de bien, mais ceux qu'il connoissoit remuants, séditieux, & amateurs de nouveautez, il les tenoit éloignez de toute magistrature, & les laissant ainsi sécher & flêtrir par cette oisiveté, qui les mettoit hors d'état de pouvoir exciter des troubles, il leur enseignoit à aimer la campagne & à prendre plaisir à cultiver les terres. Et voyant Xenocrate payer à la ville le tribut que lui devoient les étrangers, qui étoient venus s'y établir, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie, mais Xenocrate le refusa disant qu'*il n'auroit jamais de part à un gouvernement qu'il avoit toujours desapprouvé, sur tout ayant été envoyé Ambassadeur auprès d'Antipater pour s'y opposer de toutes ses forces.*

Justice & douceur d'Antipater pour ceux qui étoient restez dans Athenes.

Antipater veut donner à Xenocrate le droit de bourgeoisie dans Athenes & il le refuse. Xenocrate étoit de Chalcedoine.

Menyllus envoya un jour à Phocion un présent considerable, c'étoit une grosse somme d'argent, mais Phocion fit réponse *que ni Menyllus n'étoit plus grand Seigneur qu'Alexandre, ni lui Phocion n'avoit alors un prétexte plus specieux de recevoir son présent, que celui qu'il avoit quand il refusa le don de ce Roi.* Menyllus le pria que s'il ne

Phocion refuse une somme d'argent que Menyllus lui envoyoit.

Qu'il n'auroit jamais de part à un gouvernement qu'il avoit toûjours désapprouvé.) Car il avoit été envoyé Ambassadeur auprès d'Antipater, pour conserver la Democratie dans Athenes, & pour empêcher que les riches n'eussent seuls part au gouvernement.

vouloit pas le recevoir pour lui, qu'il le reçût aû moins pour son fils Phocus. Mais Phocion lui dit : *Si Phocus change de maniere de vivre, & qu'il veuille être sage, le bien de son pere lui suffira, au lieu que s'il continuë d'être ce qu'il est, il n'auroit pas assez de toutes les richesses du monde.* Il répondit encore plus séchement à Antipater qui exigeoit de lui quelque chose qui n'étoit ni honnête ni juste : *Il n'est pas possible*, lui dit-il, *que je sois en même-tems & votre ami & votre flatteur* ; & Antipater lui-même disoit toujours *que de deux amis qu'il avoit à Athenes, Phocion & Demadés, il n'avoit jamais pû ni obliger l'un à rien recevoir, ni assouvir l'avidité de l'autre.* Aussi Phocion montroit-il comme une grande preuve de sa vertu, la grande pauvreté où il avoit vieilli après avoir été tant de fois & pendant tant d'années Capitaine Géneral des Atheniens, & avoir eu les plus grands Rois pour amis. Au lieu que Demadés faisoit parade de ses richesses dans les choses même qui étoient défenduës par les Loix. Car il y avoit alors à Athenes une Loi qui portoit qu'aucun étranger ne seroit reçu dans les Chœurs de danse, & de musique que l'on donneroit au peuple, ou que celui qui faisoit la dépense des Chœurs payeroit une amende de mille drachmes. Malgré cette loi, Demadés donnant un jour des jeux à ses dépens, introduisit tout d'un coup des chœurs composez de cent baladins étrangers, & en même-tems il apporta au théatre l'argent

Belle réponse de Phocion à Antipater.

Grand témoignage qu'Antipater rend au désinteressement de Phocion.

Pauvreté de Phocion, grande preuve de sa vertu.

Loi qui défendoit de recevoir les étrangers dans les Chœurs de musique.

Cinq cent livres.

Insolence de Demadés.

pour payer toutes ces amendes à mille drachmes par tête. Une autre fois en mariant son fils Demea, il lui dit, *mon fils, quand j'épousai ta mere, cela se fit à si petit bruit, que nôtre plus proche voisin n'en entendit rien; au lieu qu'aujourd'hui les Princes & les Rois contribuent aux frais de tes nôces.*

Ce qui faisoit cinquante mille livres.

Les Atheniens importunoient tous les jours Phocion, & lui rompoient la tête à force de le prier d'aller à la Cour d'Antipater pour tâcher d'obtenir qu'il ôtât la garnison de leur ville. Mais Phocion éludoit toûjours cette Ambassade, soit qu'il désespérât de le persuader, ou plûtôt qu'il vît que le peuple étoit plus sage & plus facile à gouverner, tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspiroit. La seule chose qu'il demanda à Antipater & qu'il obtint, c'est qu'il n'exigeât pas si promptement les sommes que la ville lui devoit payer, & qu'il lui donnât quelque délay. Les Atheniens voyant donc que Phocion ne vouloit nullement aller parler de cette garnison, s'adresserent à Dema-

Phocion refuse d'aller demander à Antipater qu'il ôte la garnison de Munychia.

Cela se fit à si petit bruit, que nôtre plus proche voisin n'en entendit rien.) Socrate se sert d'un trait tout semblable, pour rabattre la folle vanité d'Alcibiade, car en l'opposant au fils du grand Roi, auquel il vouloit s'égaler, il dit: *Quand la Reine est accouchée de son premier fils, qui doit succeder à la couronne, tous les peuples, qui sont répandus dans ce vaste empire célébrent sa naissance, & dans la suite tous les ans ce jour-là est une de leurs plus grandes fêtes; dans toutes les provinces de l'Asie, ce n'est que sacrifices & que festins; au lieu que quand nous naissons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du Poëte Comique, A peine nos voisins s'en apperçoivent-ils.* Dans le 1. Alcibiade tom. 1. de ma traduction pag. 305.

Demadés se charge de cette commission malheûreusement pour lui & pour son fils.

dès qui s'en chargea très-volontiers, & qui partit tout aussi-tôt avec son fils pour la Macedoine, où l'on peut dire que son mauvais destin le conduisit sur le point qu'Antipater étoit attaqué d'une maladie dont il mourut, & que son fils Cassandre, maître absolu de toutes les affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Demadés écrivoit à Antigonus en Asie pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grece & de la Macédoine, *qui ne tenoient plus*, disoit-il, *qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater.

Lettre de Demadés à Antigonus interceptée par Cassandre.

Cassandre fait arrêter Demadés & son fils, & les tuë l'un & l'autre.

Dès que Cassandre les vit arriver à sa Cour il les fit arrêter l'un & l'autre, & prenant d'abord le fils il l'égorgea sous les yeux de son pere, & si près de lui, que le sang jaillit par tout sur ses habits, & qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils.

Antipater en mourant déclare Poly-

Antipater étant mort, & en mourant ayant déclaré Polyperchon Général de son armée, &

Et en mourant ayant déclaré Polyperchon.) On se trompe quand on écrit ce nom par un s *Polysperchon*. Il est vrai qu'il y a eu un Etolien appellé *Polysperchon*, mais il n'a rien de commun avec ce *Polysperchon* dont il s'agit ici. Et il signifie proprement *qui se hâte*, de πόλυ & de σπέρχω. Au lieu que ce nom Polyperchon a une autre origine, comme M. le Févre l'a démontré dans les Notes sur Justin. *Polyperchon*, dit-il, *est un nom abregé par syncope. C'étoit d'abord Polyperrechon*, & il est formé de l'ancien mot περρέχειν qu'on disoit pour ὑπερέχειν *qui signifie exceller*, être au-dessus. Ainsi *Polyperchon* signifie, *excellent*, *excellens*, *eximius*. Et on disoit, περρέχω pour περιέχω, comme on a dit *Perphila* pour *Periphila*, &c.

son

son fils Cassandre Capitaine de mille hommes, Cassandre, peu content de ce partage, s'empara d'abord des affaires, & sans perdre un moment il envoya Nicanor succeder à Menyllus dans l'emploi de Capitaine de la garnison d'Athenes avant que la nouvelle de la mort de son pere fût divulguée, & lui ordonna de se rendre maître de la forteresse de Munychia. Cela fut exécuté, & peu de jours après les Atheniens apprirent la mort d'Antipater. Ils accuserent d'abord Phocion de l'avoir sçuë & de l'avoir cacheé en faveur de Nicanor, ce qui lui donna un très-mauvais bruit; mais Phocion ne s'en mit nullement en peine, au contraire il eut de frequentes entrevûës avec Nicanor; & par les entretiens qu'il eut avec lui il le rendit non-seulement très-doux & très-gracieux pour les Atheniens, mais encore il lui inspira l'ambition de se distinguer par sa magnificence & de donner des jeux au peuple.

perchon Général de son armée.

Cassandre mécontent de cette disposition s'empare des affaires.

Phocion accusé d'avoir sçu la mort d'Antipater, & de l'avoir cachée en faveur de Nicanor.

Phocion rend Nicanor très-doux & très-gracieux.

Sur ces entrefaites Polyperchon, à qui le soin de la personne du Roi avoit été confié, voulant surprendre Cassandre, envoya aux Athe-

Le soin du fils d'Alexandre, qui étoit encore enfant.

Il envoya Nicanor succeder à Menyllus dans l'emploi de Capitaine de la garnison d'Athenes.] Le mot Grec qui est dans le texte, ευλαρχίας ne signifie rien ici. Il faut lire comme dans un Mf. φρουραρχίας *de Capitaine de la garnison.*

Voulant surprendre Cassandre.] Car Polyperchon vit qu'il n'avoit d'autre moyen de surprendre Cassandre, que de rétablir la Democratie dans les villes où Antipater l'avoit détruite, pour substituer l'Oligarchie, qui l'en rendoit le maître absolu. Toute cette trame est fort bien détaillée dans Diodore, liv. XVIII.

niens des Lettres qui portoient que *le Roi leur rendoit leur Democratie & leur ancien Gouvernement*, par lequel tous les Atheniens sans distinction étoient admis aux charges. C'étoit-là un piege qu'il tendoit à Phocion. Car voulant se rendre maître de la ville d'Athenes, comme cela parut bien-tôt après par sa conduite, il n'espera pas de pouvoir en venir à bout, s'il ne trouvoit moyen de faire chasser Phocion. Or il ne doutoit pas qu'il ne fût chassé dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement, seroient rétablis dans leurs anciens droits, & que les Orateurs & les Sycophantes seroient redevenu maîtres des Tribunaux.

Piege que Polyperchon tendoit à Phocion.

Les Atheniens s'étant émeus à la lecture de ces lettres, & Nicanor voulant leur parler au Pirée, le peuple s'y assembla, & Nicanor parut, ayant confié sa personne à Phocion. Dercyllus, qui commandoit pour le Roi dans le pays, en ayant été averti, se mit en devoir de l'aller prendre dans le Pirée, mais Nicanor, qui en eut le vent, se sauva avant qu'il pût arriver, & fit assez connoître qu'il se vengeroit de cette trahison sur la ville. D'abord Phocion fut accusé de ne l'avoir pas retenu, comme il le pouvoit, &

Dercyllus marche au Pirée pour arrêter Nicanor.

Nicanor se sauve.

Et Nicanor voulant leur parler au Pirée.) Nicanor, qui avoit senti là ruse de Polyperchon, vouloit sans doute la faire appercevoir aux Atheniens & les empêcher par là de donner dans ce piege, en leur persuadant que cette Democratie, dont on les leurroit, leur seroit funeste, & que Polyperchon s'en serviroit pour les subjuguer, & se rendre maître de leur ville.

Réponse de Phocion accusé de n'avoir pas retenu Nicanor comme il le pouvoit.

de l'avoir laissé échapper. Il répondit *qu'il se fioit aux promesses de Nicanor, & qu'on ne devoit rien craindre de sa part. Mais que quand même Nicanor auroit de mauvais desseins, il aimoit beaucoup mieux être surpris souffrant l'injustice, que la commettant.*

Jugement très-sensé de Plutarque sur cette réponse de Phocion.

Cette réponse, à qui l'examinera par rapport à lui seul, paroîtra certainement partir d'un grand fonds de magnanimité, de vertu, & de justice; mais quand on pensera qu'il voyoit en danger le salut de sa patrie, & qui plus est, de sa patrie, dont il étoit le Général, & le premier Magistrat, je ne sçai si on ne trouvera pas qu'il violoit un droit beaucoup plus grand & une foi plus ancienne & d'une obligation sans contredit plus respectable & plus forte, en negligeant le soin qu'il devoit avoir de ses Citoyens. Car on

Ce que nous devons à nôtre patrie est un devoir plus ancien & plus grand que ce que nous devons à nos amis.

Mais quand on pensera qu'il voyoit en danger le salut de sa patrie.] Cette distinction de Plutarque est fort belle & fort sûre. Il y a des actions de magnanimité & de vertu, qui seroient bonnes par rapport à ceux qui les font, & qui deviennent mauvaises par rapport à ceux à qui elles nuisent; & il est encore certain qu'il y a des liaisons & des obligations, qui non seulement dispensent de ces actions de magnanimité, mais qui en demandent de toutes contraires, & alors ces actions contraires deviennent véritablement des actions de justice & de magnanimité. En un mot il n'y a ni magnanimité, ni vertu, ni justice, dans des actions qui violent des liaisons anciennes & naturelles, en faveur d'une liaison nouvelle & acquise. Mais en cette rencontre cela ne fait rien contre Phocion, qui dira qu'il ne voyoit point ce prétendu danger de sa patrie, & qu'il s'assûroit sur la bonne foi, & sur la générosité de Nicanor. On ne peut donc lui reprocher, que d'avoir eu trop de confiance en son ami. Eh! où est l'homme de bien qui peut être toûjours à couvert de ce reproche?

Je ne sçai si on ne trouvera pas qu'il violoit un droit plus grand.] Le Grec demande qu'au lieu de παραβαίνῃ on lise παραβαίνοι, & c'est ainsi que M. Salvini l'a corrigé.

ne sçauroit alleguer pour sa défense qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de peur de jetter sa ville dans une guerre sûre. On peut dire tout au plus qu'il vouloit se mettre en droit de faire valoir la foi & la justice qu'il lui avoit gardées, afin que Nicanor à son tour, touché de respect pour lui & pour les obligations essentielles qu'il lui avoit, se tînt en paix & ne fît aucun mal aux Atheniens. Mais la vérité est qu'il avoit une entiere confiance en Nicanor, & ce fut ce qui l'abusa; car on eut beau le lui déferer & l'accuser auprès de lui comme un homme qui tendoit des embuches pour s'emparer du Pirée, qui pour cet effet faisoit passer secretement à Salamine des troupes étrangeres, & qui par ses pratiques tâchoit de corrompre & de gagner les principaux habitans du Pirée même, il ne voulut jamais croire ces rapports, ni les écouter. Il fit plus encore: Philomedes du bourg de Lampra, ayant fait un décret qui ordonnoit à tous les Atheniens de prendre les armes & d'obéïr aux ordres de Phocion leur Général, il négligea l'exécution de ce Decret, jusqu'à ce que Nicanor sorti de la Forteresse de Munychia avec des troupes eut environné de tranchées le port du Pirée. Alors Phocion voulut mener contre lui les Atheniens, mais il les trouva si mutinez qu'il ne put se faire obéïr.

Cette faute de Phocion imputée à la trop grande confiance qu'il avoit en Nicanor.

Grande faute de Phocion.

Dans ce moment arriva Alexandre, fils de Polypherchon, qui venoit avec une grosse armée sous

Alexandre, fils de Polyperchon, arrive

prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui étoit possible, en profitant de la division où elle étoit. Car les bannis, qui l'avoient suivi, y entrerent d'abord, & tous les étrangers, la plus grande partie de la populace & tous les hommes perdus ou autrement notez d'infamie, se rendirent auprès d'eux, de sorte qu'il y eut une assemblée confuse de gens ramassez, & sans aucun ordre ni discipline, dans laquelle Phocion fut déposé de sa Charge & on élut d'autres Généraux. Que si l'on n'eût vû Alexandre s'aboucher seul avec Nicanor au pied de la muraille, & que leurs frequens rendez-vous dans le même lieu n'eussent donné du soupçon aux Atheniens, jamais la ville n'auroit échappé à ce grand danger. Mais l'Orateur Agnonides, s'étant tout d'abord attaché à Phocion, & l'ayant accusé de trahison, Callimedon & Pericles, qui craignoient le même sort, prirent promptement le parti de sortir de la ville, & Phocion avec tous ses autres amis, qui étoient restez, se retira vers Polyperchon. Solon de Platées & Dinarque de Corinthe pour lui faire plaisir voulurent être de la partie & l'accompagner, car ils se vantoient d'avoir avec Polyperchon une grande liaison d'amitié & de familiarité. Mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils furent obligez de s'arrêter plusieurs jours à Elatée, pendant lesquels Agnonides, sur le decret que pro-

à Athenes avec une grosse armée.

Phocion déposé de sa charge de Général.

Phocion se retire vers Polyperchon.

Ville de la Phocide.

Les Atheniens envoyent des Ambassadeurs à Polyperchon pour accuser Phocion.

posa Archestratus, persuada au peuple d'envoyer des Ambassadeurs à Polyperchon pour accuser Phocion d'avoir voulu livrer sa ville.

Avec le Roi Aridée dont il étoit tuteur. Il étoit frere d'Alexandre & portoit alors le nom de son pere Philippe. Il regna six ans & quelques mois.

Dais d'or tendu pour le Roi qui devoit entendre les parties.

Les deux parties arriverent en même tems auprès de Polyperchon comme il traversoit avec le Roi un bourg de la Phocide nommé Pharuges, qui est au pied du mont Arorion, qu'on appelle aujourd'hui *Galate.* Là Polyperchon fit tendre un dais d'or, sous lequel il fit asseoir le Roi, placa auprès de lui à droit & à gauche les principaux de ses amis & de ses serviteurs, & avant toute œuvre il ordonna qu'on se saisît de Dinarque, qu'on lui donnât la torture devant tout le monde, & qu'ensuite on le fît mourir.

Polyperchon fait mourir Dinarque.

Plaisante proposition de l'Orateur Agnonides.

Cela étant exécuté il donna aux Atheniens la permission de parler. Mais comme ils faisoient beaucoup de tumulte & de bruit en parlant tous ensemble, & en s'accusant les uns les autres devant le Roi & son Conseil, Agnonides, se tirant hors de la foule, s'avança & dit *Seigneurs Macedoniens, faites-nous mettre tous dans une cage & renvoyez-nous aux Atheniens afin que devant eux nous rendions compte de nôtre conduite.* Le Roi se prit à rire de cette proposition. Mais les Macedoniens, qui étoient presens à cette assemblée, & les etrangers, que la curiosité y avoit attirez, souhaitoient fort d'entendre plaider cette cause, & faisoient signe aux Ambassadeurs de déduire là leurs chefs d'accusation sans se faire renvoyer devant le peuple.

La balance ne fut pas tenuë bien égale entre les deux parties, car Polyperchon interrompit souvent Phocion, & enfin transporté de colere & frappant la terre de son bâton, il lui commanda de se taire & de se retirer. Comme il s'en alloit, Hegemon éleva la voix, & dit que *Polyperchon lui-même étoit témoin de l'affection qu'il avoit toûjours euë pour le peuple.* Polyperchon irrité de ce mot, qui le rendoit suspect, lui répondit, *ne viens point porter ici au Roi un faux témoignage contre moi.* Alors le Roi, se levant de son siege, s'avança pour percer Hegemon de sa pique. Mais Polyperchon, se jettant au-devant & le saisissant au corps, l'en empêcha, & l'assemblée fut rompuë.

Polyperchon se montre fort contraire à Phocion.

Aussi-tôt les Gardes environnerent Phocion & ses amis qui étoient auprès de lui. Les autres qui étoient plus loin, voyant cela, se couvrirent le visage de leurs manteaux, & se sauverent par la fuite. Mais les premiers furent conduits par Clitus à Athenes, en apparence pour y être jugez, mais en effet pour y être mis à mort comme déja jugez & condamnez. La maniere augmenta encore la rigueur & la honte de cette conduite, car on les conduisit dans des charrettes le long du Ceramique jusqu'au theatre, où Clitus

Phocion & ses amis conduits à Athenes pour y être executez.

Polyperchon irrité de ce mot, qui le rendoit suspect.) En effet ce mot d'Hegemon étoit très-propre à faire croire au Roi que Polyperchon, en faisant semblant de favoriser l'Oligarchie, travailloit effectivement à rétablir la Democratie pour se rendre maître d'Athenes.

les tint jusqu'à ce que les Archontes eussent fait assembler le peuple. On n'exclut de cette assemblée ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, le tribunal & le theatre furent ouverts à toutes sortes de gens, de tout sexe & de toute condition. D'abord on lut publiquement les lettres du Roi qui marquoient *qu'il avoit trouvé ces gens atteints & convaincus de trahison, mais qu'il leur en renvoyoit le jugement, comme à des hommes libres, & qui avoient leurs privileges & leurs loix.*

Les étrangers, les esclaves, & les gens les plus infames, reçus dans l'assemblée où Phocion est jugé.

En même-tems Clitus presente ces prisonniers au peuple. Les gens de bien voyant Phocion, baisserent la vûë, & se couvrant la tête se mirent à pleurer, & il y en eut un qui eut le courage de dire tout haut que *puisque le Roi laissoit au peuple le jugement d'une affaire de telle consequence, il étoit bon de faire sortir de l'assemblée les esclaves & les étrangers.* Mais la populace s'y opposa, & se mit à crier qu'il falloit plûtôt lapider ces partisans de l'Oligarchie, ces ennemis du peuple. Il n'y eut donc plus personne qui osât parler pour Phocion. Mais lui-même ayant enfin obtenu audience, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, il dit, : *Seigneurs Atheniens, comment voulez-vous nous faire mourir, est-ce justement ou injustement*? Quelques-uns ayant répondu *justement. Eh*, repartit Phocion, *comment pourrez-vous vous assûrer que c'est justement, si vous ne daignez pas nous entendre*? Mais voyant qu'ils n'en étoient pas plus disposez à les écouter, il s'avança, & dit,

Phocion obtient enfin audience & parle au peuple.

dit, *pourquoi je confesse que je vous ai fait de grandes injustices, & je me condamne moi-même à la mort pour toutes les fautes que j'ai commises dans le gouvernement. Mais pour ceux-ci, Seigneurs Atheniens, pourquoi les ferez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont jamais fait aucun tort, & qu'ils ne sont point coupables?* Le peuple se mit à crier, *c'est parce qu'ils sont tes amis.*

Phocion se condamne lui-même à la mort.

Cette réponse ouïe, Phocion se retira sans repliquer une seule parole & se tint en repos, en attendant tranquillement ce qui alloit être ordonné. Alors Agnonides lut le décret qu'il avoit préparé & qui ordonnoit *que le peuple donneroit ses suffrages & jugeroit à la pluralité des voix si les prisonniers étoient coupables, & que s'ils étoient jugez tels, on les feroit tous mourir sans differer.*

Ce décret étant lû, il y en eut qui demanderent qu'on ajoûtât au décret, que Phocion seroit appliqué à la torture avant que d'être exécuté, & qui ordonnerent qu'on apportât la rouë, & qu'on fît venir les Questionnaires & l'Exécuteur. Mais Agnonides, voyant que Clitus même étoit fâché de cette rigueur, & jugeant lui-même que c'étoit une cruauté barbare & détestable, dit tout haut, *Seigneurs Atheniens, quand nous aurons entre nos mains un scelerat comme Callime-*

Et je me condamne moi-même à la mort pour toutes les fautes que j'ai commises dans le gouvernement.] C'étoit la coûtume, il falloit que l'accusé se condamnât lui-même à quelque peine, comme je l'ai expliqué sur l'Apologie de Socrate. Phocion se condamne lui-même à la mort, afin que l'animosité des Atheniens, assouvie par là, s'adoucît un peu en faveur de ses amis, mais cela fut inutile.

don, nous l'appliquerons à la torture, mais je n'ai garde d'ordonner une telle chose contre Phocion. A cela quelque homme de bien de l'assemblée élevant sa voix, répondit, *Tu fais fort bien, Agnonides, car si nous donnons la torture à Phocion, que te ferons-nous donc?* Le décret étant confirmé, & le Jugement admis à la pluralité des voix, il n'y eut personne qui demeurât assis, ils se leverent tous, & la plûpart se couronnerent de chapeaux de fleurs. Tous les suffrages furent à la mort. Avec Phocion étoient Nicocles, Thudippe, Hegemon, & Pythocles. Mais Demetrius de Phalere, Callimedon, Charicles, & quelques autres, quoiqu'absens, furent aussi condamnez.

Phocion & ses amis condamnez à mort par toutes les voix.

L'assemblée ainsi finie, les prisonniers furent menez dans la prison. Les Compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parens & de leurs amis, qui venoient les embrasser dans les ruës, & leur dire les derniers adieux, marchoient en pleurant & en déplorant leur malheureuse destinée; mais Phocion avoit le même visage & la même contenance que lorsqu'il sortoit de l'Assemblée pour aller commander l'armée, & que les Atheniens l'accompagnoient chez lui pour lui faire honneur. Ceux qui le voyoient, ne pouvoient s'empêcher d'admirer cette fermeté & cette grandeur d'ame qui le rendoient insensible aux accidens de la Fortune; mais plusieurs de ses ennemis le costoyant le chargeoient d'injures. Et il y en eut un qui plus insolent que les autres, vint

Fermeté & grandeur d'ame de Phocion.

par devant & lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les Magistrats & leur dit, *quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes & si messeantes ?*

Quand ils furent arrivez dans la prison, Thudippe voyant la ciguë, que l'on broyoit, se desesperoit, & pleuroit son infortune, disant que c'étoit à tort qu'on le faisoit mourir avec Phocion. *Eh quoi*, lui dit Phocion, *n'est-ce pas une grande consolation pour un homme comme toi, de mourir avec Phocion ?*

Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à mander à son fils. *Oui certainement*, dit-il, *j'ai quelque chose d'important à lui mander, c'est qu'il ne cherche jamais à se venger des Atheniens, & qu'il perde le souvenir de leur injustice.* Et comme Nicocles, qui étoit le meilleur & le plus fidele de ses amis, lui demandoit en grace qu'il lui permît de boire le poison avant lui, *Ah Nicocles*, lui répondit Phocion, *tu me fais là une demande bien dure & bien triste pour moi, mais puisque je ne t'ai jamais rien refusé pendant ma vie, je t'accorde encore ce dernier plaisir avant ma mort.*

Dernier ordre que Phocion envoye à son fils.

Nicocles demande à Phocion de boire le poison avant lui.

Réponse très tendre de Phocion à Nicocles.

Quand tous les autres eurent bû, il se trouva que le poison vint à manquer, & qu'il n'y en avoit plus pour Phocion; l'Executeur dit qu'il n'en broyeroit pas davantage, si on ne lui donnoit douze drachmes, qui étoient le prix que chaque dose coûtoit. Comme cela emportoit du tems & causoit quelque retardement, Phocion

Six livres.

Phocion prie un de ses amis de payer à l'Executeur la prise de poison qu'il lui falloit.

appella un de ses amis, & lui dit *que puisqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à Athenes, il le prioit de donner ce peu d'argent à l'Exécuteur.* C'étoit le dix-neuviéme du mois de Mai, jour auquel les Chevaliers faisoient une procession à cheval dans toutes les ruës en l'honneur de Jupiter. En passant devant la prison les uns ôterent les couronnes de dessus leur tête, les autres jettant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes, & tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité, & qui n'avoient pas l'ame entierement corrompuë & aveuglée par la colere ou par l'envie, trouverent que c'étoit une très-grande impieté à la ville de n'avoir pû se contenir ce jour-là, ni s'empêcher pendant une feste si solemnelle de se soüiller de la mort violente d'un homme.

Les Grecs observoient fort religieusement de ne faire mourir aucun criminel un jour de fête.

Cependant ses ennemis, non contens de cela, & comme trouvant qu'il manquoit encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que le corps de Phocion seroit exilé & porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Atheniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bucher ses funerailles. C'est pourquoi aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps, mais un certain Conopion, accoûtumé à gagner sa vie à ces sortes de fonctions funebres,

Le corps de Phocion exilé de l'Attique par un décret du peuple.

Il est défendu aux Atheniens de donner du feu pour son bucher.

Jour auquel les chevaliers faisoient une procession à cheval dans toutes les ruës.) C'étoit la fête appellée *Diasia*, la fête de Jupiter; à cette fête les peres achetoient des petits jouets pour leurs enfans, comme on fait aujourd'hui aux foires.

prit le corps pour quelque piéce d'argent qu'on lui donna, le porta au-delà des terres d'Eleusine, & ayant pris du feu sur celles de Megare, il lui dressa un bucher & le brûla. Une Dame de Megare, qui assista par hazard à ses funerailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un tombeau vuide sur lequel elle fit les effusions accoûtumées, & mettant dans sa robe les os qu'elle recueïllit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, & les enterra sous son foïer, en lui adressant ces paroles : *Mon cher foyer, je te confie, & je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien. Conserve-les fidelement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres quand les Atheniens seront devenus plus sages.*

Bucher de Phocion par qui fait & comment allumé.

Tombeau vuide élevé à Phocion par une Dame de Megare qui emporte ses os, & les enterre dans son foyer.

En effet bientôt les affaires qui arriverent, firent vivement sentir aux Atheniens quel vigilant Magistrat & quel fidele Gardien de la temperance & de la justice ils avoient fait mourir. Ils lui éleverent une statuë de bronze & enterrerent honorablement ses os aux dépens du public. Et de tous ses accusateurs ils firent d'abord mourir Agnonides, après l'avoir fait condamner par tous les suffrages. Les deux autres, Epicure & Demophile, qui s'étoient sauvez, furent rencontrez ensuite par le fils de Phocion qui en fit la vengeance telle qu'ils meritoient. On dit que ce Phocus ne fut pas d'ailleurs un fort honnête homme, & l'on raconte de lui qu'étant devenu amoureux d'une esclave, qui servoit chez un de

Repentir des Atheniens.

Petite histoire de Phocus fils de Phocion.

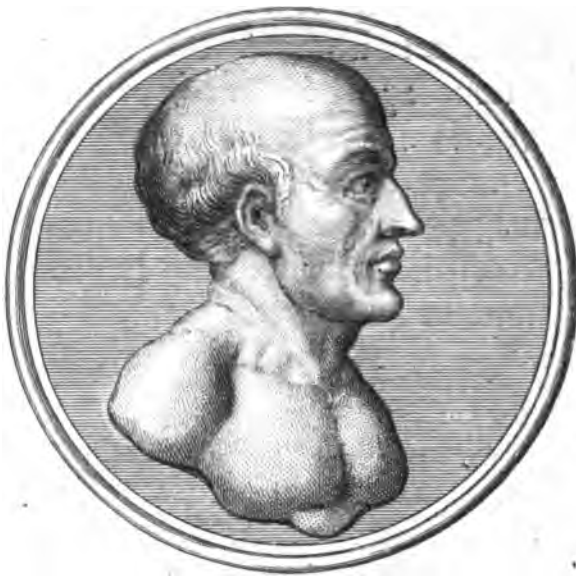
ces infames marchands qui vendent des filles, il entendit un jour par avanture dans le Lycée Theodore l'Athée qui faisoit ce bel argument, *s'il n'est pas honteux de délivrer de servitude un ami, il ne l'est pas non plus de délivrer une amie, & s'il ne l'est pas de tirer de captivité un compagnon, il ne sçauroit l'être d'en tirer une compagne.* Le jeune homme frappé de ce discours, & l'accommodant à sa passion, comme une régle sûre qu'il pouvoit suivre, courut incontinent chez le marchand, & délivra sa maîtresse. Au reste ce qu'on venoit de faire contre Phocion, renouvella aux Grecs le souvenir de ce qu'on avoit fait contre Socrate, comme cette derniere faute ayant été toute pareille à la premiere, & ayant aussi été suivie des mêmes calamitez.

Combien les propos des impies sont dangereux pour la jeunesse.

Injustice des Atheniens contre Phocion, toute semblable à celle qu'ils avoient commise contre Socrate.

Theodore l'Athée qui faisoit ce bel argument, s'il n'est pas honteux de délivrer de servitude un ami, il ne l'est pas non plus de délivrer une amie.] Apparemment cet Athée faisoit cet argument pour favoriser les débauches des jeunes gens, car par les anciennes Comedies, nous voyons qu'ils étoient fort sujets à prendre des maîtresses chez les marchands d'Esclaves, & à les mettre en liberté pour les épouser.

Au reste ce qu'on venoit de faire contre Phocion, renouvella aux Grecs le souvenir de ce qu'on avoit fait contre Socrate.) Ce jugement de Phocion est tout semblable à celui de Socrate, dans toutes ses circonstances, excepté qu'au jugement de Socrate, les Atheniens respecterent davantage la fête appellée *Theorie*, qu'ils ne respecterent la fête de Jupiter à celui de Phocion. Depuis la mort de Socrate, jusqu'à celle de Phocion, il y a quatre-vingt-deux ans. Il semble que les Atheniens, après avoir fait une si grande faute, après l'avoir même reconnuë, & ce qui est encore plus, après en avoir été visiblement punis, ne devoient pas retomber dans le même cas, & commettre encore une semblable injustice. Mais tel est le peuple, il ne lui faut pas un si long espace de tems à mettre entre deux folies. Il en fera une le matin, il la reconnoîtra & s'en repentira à midi, & l'après dînée il en fera une toute pareille.



CATON D'UTIQUE.



LA maison de Caton tira le commencement de son éclat & de son lustre de son Bisayeul Caton le Censeur, personnage, qui par sa vertu parvint à une plus grande réputation & à une plus grande puissance qu'aucun Romain de son tems, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Celui-ci, dont nous parlons presentement, arriere-petit-fils du premier, fut

Caton d'Utique arriere-petit-fils de Caton le Censeur.

Celui-ci dont nous parlons presentement, arriere-petit-fils du premier.) Voici sa généalogie.

Caton le Censeur eut deux femmes.

De sa femme Licinia il eut

|

M. Porcius Cato Licinianus mort désigné Préteur du vivant de son pere. Il laissa

Laissé orphelin de pere & de mere.

laissé orphelin de pere & de mere avec son frere Cæpion & une sœur nommée *Porcie*. Il avoit aussi une autre sœur appellée *Servilie*, mais elle n'étoit sœur que de mere. Ils furent tous nourris & élevez dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel, qui tenoit alors le premier rang & avoit la principale autorité dans la ville, homme très-éloquent, d'une très-grande sagesse, & qui en courage & en grandeur d'ame ne cedoit à aucun des Romains.

Elevé dans la maison de Livius Drusus son oncle maternel.

Son naturel ferme & inflexible.

On dit que Caton dès son enfance, & dans sa voix, & dans son visage, & dans toutes ses actions jusques dans ses jeux mêmes fit paroître un naturel inflexible, qui ne s'étonnoit, ni ne s'émouvoit de rien, & une fermeté inébranlable en toutes choses. Car il n'entreprenoit rien dont il ne

|

M. Porcius Cato M. F. M. N. qui fut Consul avec Q. Marcius Rex, & mourut en Afrique. Il eut pour fils

|

M. Porcius Cato M. F. M. N. M. P. N. qui mourut dans les Gaules.
De sa femme Salonia il eut

|

M. Porcius Cato Salonianus, M. F. qui laissa deux fils,

|

M. Porcius Cato, & L. Porcius Cato, M. F. M. N.

Ce M. Porcius Cato mort dans la poursuite de la Préture, laissa

|

M. Porcius Cato, qui fut ce Caton d'Utique.

Il avoit aussi une autre sœur appellée Servilie.) Il n'en eut pas une seule, il en eut trois, mais seulement sœurs de mere. L'une fut mere de Brutus, qui tua César, la seconde fut mariée à Lucullus, & la troisiéme à Junius Silanus. Cæpion n'étoit non plus son frere que de mere.

Livius Drusus, leur oncle maternel.) Il manque un mot au texte, θείῳ μὲν ὄντα μητρὸς, il faut suppleer comme dans un Mſ. θείῳ μὲν ὄντα πρὸς τῆς μητρὸς, car Livius Drusus n'étoit pas oncle de la mere de Caton, mais son frere.

vint

vînt à bout, & il s'y opiniâtroit avec une ardeur au-delà de ſon âge. Et s'il paroiſſoit revêche & rebours à ceux qui vouloient le gagner par leurs flatteries, il ſe montroit encore plus rebelle à ceux qui vouloient l'intimider par leurs menaces. Il étoit très-difficile de l'émouvoir juſqu'à le faire rire, & ce n'eſt que très-rarement qu'on a vû ſon viſage s'épanoüir juſqu'au ſoûris. Il n'étoit ni ſujet ni prompt à ſe mettre en colere, mais quand il y étoit une fois, il n'étoit pas facile de l'appaiſer.

Il ne ſoûrioit preſque jamais.

Quand il commença à étudier les belles lettres, il ſe trouva dur & lent à comprendre; mais ce qu'il avoit une fois bien compris, il le retenoit fort bien, & avoit la mémoire ferme & ſûre, ce qui arrive aſſez ordinairement; car on voit que les eſprits vifs ſont naturellement oublieux, & que les eſprits lents, qui n'apprennent qu'à force d'application & de peine, retiennent beaucoup mieux ce qu'ils ont une fois appris, chaque choſe qu'on apprend & qu'on inculque dans ſa tête, étant un nouveau mouvement & une ſorte de flamme qui allume l'ame; mais ce qui contribuoit le plus à rendre Caton ſi dur & ſi lent à apprendre, c'eſt qu'il ne croyoit pas légerement. Car apprendre, ce n'eſt autre choſe que recevoir une impreſſion, & il arrive toûjours que ceux-là croyent plus facilement qui ont le moins d'objections à faire contre ce qu'on leur dit: c'eſt pourquoi les jeunes gens croyent plus

Il avoit la conception dure, mais il retenoit fort bien ce qu'il avoit compris.

Les eſprits lents retiennent beaucoup mieux que les vifs.

Ceux qui croyent legerement apprennent plus facilement que les autres.

La grande credulité vient d'ignorance.

facilement que les vieux, & les malades, que les sains. Et en général par tout où la partie qui doute est la plus foible, le consentement est le plus prompt. Cependant Caton ne laissoit pas d'obéir en tout à son Précepteur, & de faire tout ce qu'il lui ordonnoit, mais il lui demandoit toûjours la raison de chaque chose, & en tout il vouloit sçavoir le pourquoi. Aussi, dit-on, que son Précepteur étoit très-honnête homme & très-sçavant, & qu'il avoit plûtôt en main la raison que la ferule: il s'appelloit Sarpedon.

Caton vouloit sçavoir la raison de tout.

Précepteurs doivent avoir plûtôt en main la raison que la ferule.

Pendant que Caton étoit encore enfant, les peuples de l'Italie, alliez des Romains, sollicitoient le droit de Bourgeoisie dans Rome, & Pompedius Silo, grand homme de guerre, & qui avoit beaucoup de réputation, logea pour cet effet plusieurs jours chez Livius Drusus son ami particulier. Pendant ce tems-là il s'amusa souvent avec les enfans qui étoient dans la maison, & vivoit avec eux dans la derniere familiarité. Un jour il leur dit: *O ça, mes beaux enfans, intercedez pour nous auprès de votre oncle, afin qu'il nous aide à obtenir le droit de Bourgeoisie que nous demandons.* Cæpion en riant fit d'abord signe qu'il solliciteroit son oncle, & comme Caton ne répondoit rien, & qu'il tenoit les yeux fixement

Et qu'il avoit plûtôt en main la raison que la ferule.] Ce qui est une des grandes marques de sçavoir; car le Précepteur ignorant ne pouvant satisfaire aux difficultez de son disciple s'aigrit, & prompt à châtier, il fait porter à cet enfant la peine de sa propre ignorance.

attachez sur ces étrangers avec un visage refrogné & sévere, *Et toi, mon enfant*, lui dit Pompedius, *que dis-tu ? ne veux-tu pas parler à ton oncle en faveur de ses hôtes, aussi-bien que ton frere ?* Comme il ne répondoit rien encore, & que par son silence & par tout son air il paroissoit rejetter sa priere, Pompedius le prenant entre ses bras, & le tenant suspendu hors de la fenêtre comme prêt à le jetter, lui dit, *promets de parler, ou je te jette*, ce qu'il lui disoit d'un ton rude & ménaçant, en le tenant toûjours hors de la fenêtre, & lui donnant diverses sécousses pour le mieux effrayer. Après que Caton eut souffert cela très-long-tems sans témoigner le moindre étonnement ni la moindre crainte, Pompedius le remettant à terre, dit tout bas à ses amis. *Quel bonheur un jour pour l'Italie que cet enfant, s'il vit ! s'il étoit aujourd'hui en âge d'homme, je ne crois pas que parmi tout le peuple nous eussions un seul suffrage pour nous.*

Grande marque de fermeté que donna Caton encore enfant.

Prédiction que Pompedius Silo fait du jeune Caton.

Une autre fois un de ses parens l'ayant prié avec d'autres enfans à un repas qu'il donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, tous ces enfans se trouvant là ensemble, & ne sçachant que faire en attendant le souper, se mirent à joüer dans un coin de la maison les uns avec les autres, grands & petits. Leur jeu étoit de représen-

Jeu de Caton avec ses camarades

Leur jeu étoit de représenter un jugement dans toutes les formes.] C'est ce qu'ils appelloient *judicia ludere*. Les jeux des enfans sont ordinairement tirez de ce qu'ils ont le plus devant les yeux. C'est pourquoi les enfans de Rome représentoient d'ordinaire dans leurs jeux ou des Jugemens, ou des Commandemens d'Armée,

ter un Jugement dans toutes les formes : Il y avoit des Juges, des Accusateurs, des Défendeurs & des Huissiers, pour mener en prison ceux qui seroient condamnez. Un de ces enfans qui avoient été jugez, & qui étoit fort beau de visage, fut livré à un garçon plus grand que lui, qui le mena dans une petite chambre, où il l'enferma. L'enfant eut peur, & se mit à appeller Caton à son secours. Caton se doutant d'abord de ce que c'étoit, courut à la porte de la chambre, & poussant ceux qui se mettoient au-devant de lui, & qui vouloient l'empêcher d'entrer, il délivra l'enfant, & tout en colere, il l'emmena dans sa maison, où la plûpart des autres enfans le suivirent.

Sylla donne au peuple le spectacle du Tournoi appellé Troye, *& nomme les deux enfans qui devoient commander.*

Tout cela rendit le jeune Caton si célébre, que Sylla voulant donner au peuple le spectacle du Tournoi sacré des enfans à cheval, que les Romains appellent *Troye*, & ayant choisi les enfans des plus nobles maisons, qu'il préparoit & instruisoit pour cette grande journée, il nomma les deux Capitaines des deux bandes. Le premier fut reçu agréablement par tous les autres, à cause de sa mere, car il étoit fils de Metella femme de Sylla; mais ils ne voulurent jamais de l'autre, appellé Sextus, quoiqu'il fût propre neveu du Grand

ou des Triomphes, ou des Empereurs. Nous lisons dans Suetone que Neron commanda à ses gens de jetter dans la mer son beau-fils Rufinus Crispinus, fils de Poppée, encore enfant, *quia ferebatur ducatus & imperia ludere.* Cet Empereur prit les jeux de cet enfant pour des marques de son ambition.

Pompée, & ils se mirent tous à crier, qu'ils ne courroient point, & ne le suivroient point. Sylla leur demanda, quel autre enfant ils vouloient donc qu'il mît à leur tête ? Ils répondirent tous, Caton, & Sextus lui-même se retira, & lui ceda volontairement cet honneur comme au plus digne.

Les enfans refusent l'un des deux Chefs nommez par Sylla, & demandent Caton.

Sylla avoit eu une grande liaison d'amitié avec Caton le pere, c'est pourquoi il envoyoit souvent querir ces deux jeunes enfans, Cæpion & Caton, & s'amusoit avec eux, faveur singuliere qu'il faisoit à fort peu de gens, à cause de la grandeur du rang qu'il tenoit, de la dignité de sa charge, & de sa grande puissance. Sarpédon jugeant que cet avantage étoit très-considérable pour la réputation, l'avancement & la sûreté de ses disciples, les menoit très-souvent, & surtout Caton, dans la maison de Sylla pour lui faire la cour. Or en ce tems-là cette maison ressembloit proprement à un enfer & à un lieu de supplice par la quantité de gens qu'on y conduisoit tous les jours, à qui on donnoit la torture, & que l'on faisoit mourir. Caton étoit alors dans sa quatorziéme année. Voyant donc les têtes des plus illustres personnages de Rome, qu'on emportoit, & entendant gémir & soûpirer en secret ceux qui assistoient à ces sanglantes tragedies, il demanda à son Précepteur : *D'où vient qu'il ne se trouve personne qui tuë cet homme ? C'est,* lui répondit le Précepteur, *que quoiqu'on*

Sylla s'amusoit souvent avec Caton & Cæpion encore enfans.

Caton mené souvent par son Précepteur, faire la cour à Silla.

Grand mot de Caton qui n'avoit que quatorze ans.

le haïsse, on le craint encore plus qu'on ne le haït. Pourquoi donc, repliqua l'enfant, *en me menant ici, ne m'avez-vous pas donné une épée, afin qu'en tuant ce monstre, je délivrasse ma patrie de la cruelle servitude où elle gémit?* Sarpedon ayant entendu ce discours, & voyant en même tems ses yeux & son visage allumez de fureur, fut saisi de crainte, & depuis ce moment-là il l'observa de plus près, & le garda comme à vûë, de peur qu'il ne se portât à quelque action pleine de témerité & de folle audace.

Grande amitié que Caton avoit pour son frere Cæpion.

Pendant qu'il étoit encore tout petit enfant, il y eut des gens qui lui demanderent qui étoit celui qu'il aimoit davantage? Il répondit, *que c'étoit son frere*, Et *le second après lui*, continua-t-on. Il répondit encore *son frere*. Et *le troisiéme*. Il répondit toûjours *son frere*, tant qu'enfin on se lassa de lui faire la même question. Quand il fut plus avancé en âge, cette affection qu'il avoit pour son frere, ne fit que croître & se fortifier; car il avoit vingt ans que jamais il n'avoit soupé sans Cæpion, jamais il n'étoit allé à la campagne sans lui, & jamais il n'avoit paru sans lui à la place. Mais quand son frere se faisoit frotter d'huile, il ne l'imitoit point en cela, & dans tout le reste de sa maniere de vivre il étoit très-rigide & très-austere; de sorte que Cæpion même, dont on admiroit la temperance & la sobrieté, avoüoit,

Grand témoignage que Cæpion rend

qu'il croyoit véritablement avoir quelque sagesse quand il se comparoit aux autres; *mais*, ajoûtoit-t-il, *quand*

je viens à comparer ma vie à celle de mon frere Caton, je ne me trouve en rien plus sage qu'un Sippius. Ce Sippius étoit un des hommes de ce tems-là les plus diffamez par leur luxe & par leur molleſſe.

à la ſageſſe de ſon frere Caton.

Sippius homme fort diffamé.

Caton ayant été fait Prêtre d'Apollon, ſe ſépara de ſon frere, & emporta ſa part de la ſucceſſion aux biens paternels qui ſe trouva monter à ſix-vingt talents. Mais malgré tout ce bien, il mena une vie encore plus étroite & plus reſſerrée. Il lia ſur-tout un commerce intime avec Antipater de Tyr, Philoſophe Stoïcien, & s'appliqua particulierement à l'étude de la Morale & de la Politique, ſi enflammé d'amour pour toute vertu, qu'il paroiſſoit y être pouſſé par une inſpiration véritablement divine. Il étoit ſur-tout charmé de la beauté de la juſtice, mais de cette juſtice ſévere & infléxible, qui ne mollit ni par grace ni par faveur. Il s'appliqua auſſi à l'éloquence, pour

Caton fait Prêtre d'Apollon.

Six vingt mille écus.

Il s'appliqua ſur-tout à l'étude de la morale & de la politique, étude la plus digne de l'homme.

Il étoit charmé ſur tout de la beauté de la juſtice.

Mais de cette juſtice ſévere & infléxible, qui ne mollit ni par grace ni par faveur.] Cet excès eſt vicieux, car la juſtice portée à la derniere rigueur, devient ſouvent injuſtice. La juſtice la plus digne de l'homme, c'eſt une juſtice moderée, qui ſe relâche quelquefois de ſes droits. Ciceron dans ſon Oraiſon pour Murena, reproche à Caton cette ſéverité outrée, mais en même tems il tâche de l'excuſer, en diſant, *que tout ce que l'on admiroit dans ce grand Perſonnage venoit de ſon heureux naturel, & lui appartenoit en propre; & que ce qui lui manquoit & qu'on auroit voulu y trouver, ne venoit que des maitres qu'il avoit ſuivis, dont le ſçavoir & l'autorité l'avoient entraîné, & qui lui avoient enſeigné que le ſage ne donnoit rien à la faveur, qu'il ne pardonnoit jamais aucune faute, qu'il n'y avoit que des fous & des hommes légers qui fuſſent touchez de pitié, & que ce n'étoit pas être homme que de ſe laiſſer appaiſér & fléchir. Les Publicains viennent vous demander quelque grace*, lui diſoient-ils, *prenez bien garde que la*

être en état de parler au peuple dans les occasions ; car comme dans une grande ville il doit y avoir toûjours des provisions pour la guerre, il vouloit de même que dans la Philosophie civile on y entretînt toûjours des forces pour les tems fâcheux. Cependant il ne s'exerçoit point à cette étude avec les autres, & jamais personne ne l'a entendu faire des discours pour se former, comme c'étoit la coûtume. Et sur cela quelqu'un de ses camarades lui ayant dit, *Caton, on blâme fort ton obstiné silence. Pourvû qu'on ne blâme pas ma vie*, répondit Caton, *je suis content. Je commencerai à parler quand je serai capable de dire des choses qui meriteront de n'être pas tuës.*

Pourquoi les hommes d'Etat doivent s'appliquer à l'éloquence.

Ces discours en l'air déplaisoient fort aux Stoïciens, témoin l'Empereur Marc-Antonin.

Beau mot de Caton.

Il y avoit à Rome la Basilique appellée Porcia, que le vieux Caton avoit fait bâtir pendant sa Censure. Les Tribuns avoient accoûtumé de

faveur n'ait quelque pouvoir sur vous. Des gens accablez de calamité & de misere viennent à vos pieds, vous serez un méchant & un scelerat si la compassion vous fait faire la moindre chose pour les soulager. Quelqu'un vous avoüe qu'il a fait une faute, & il vous en demande pardon, c'est un crime que de pardonner. Telle est la doctrine que Caton a suivie, non pas pour disputer, mais pour en faire la regle de sa vie. Ciceron lui oppose ensuite le sentiment des autres Philosophes, sur-tout d'Aristote & de Platon, qui enseignent *que la faveur a quelquefois du pouvoir sur l'esprit du sage ; qu'il est de l'homme de bien d'avoir pitié ; que tous les pechez n'étant pas égaux, les peines doivent être differentes ; que l'homme constant & ferme sçait pardonner dans l'occasion ; & que s'il se met quelquefois en colere, il se laisse aussi quelquefois appaiser & fléchir.* Et il ajoûte, *que si la Fortune avoit jetté Caton entre les mains de ces maîtres, il ne seroit véritablement ni plus homme de bien, ni plus vaillant, ni plus temperant, ni plus juste, car cela est impossible ; mais il auroit un peu plus de penchant à la douceur.* Quel art ! quelle délicatesse, & quel éloge dans cette censure !

tenir là leurs audiences. Mais il y avoit une colomne si mal placée qu'elle nuisoit à leurs siéges, ils resolurent donc un jour de l'ôter, ou de la changer de place. Ce fut la premiere occasion qui attira Caton malgré lui à une assemblée publique. Il s'opposa fortement au dessein des Tribuns, & par cette preuve qu'il donna de son éloquence & de son courage, il attira l'admiration de tout le monde. Car son discours n'avoit rien qui sentît le jeune homme, aucune affeterie, ni vaine enflure, mais il étoit roide, plein de force & de sens. Cependant au travers de la briéveté & de la solidité de ses sentences on voyoit reluire une certaine grace qui flattoit l'oreille des auditeurs, & la severité des mœurs relevant cette grace naïve, formoit un mélange délicieux de gravité & de gentillesse qui faisoit un véritable plaisir. Sa voix étoit assez grande pour se faire entendre aisément à tout ce grand peuple; & elle avoit tant de vigueur & de force que rien ne le lassoit, car souvent il lui est arrivé de parler tout un jour, & il n'étoit point fatigué.

La premiere occasion où Caton fit paroitre son éloquence, & attira l'admiration.

Caractère de son éloquence.

Sa voix grande & forte.

Ce jour-là il gagna son procès contre les Tri-

Formoit un mélange délicieux.] Il y a au texte une faute legere, οὐκ ἐπάνθρωπον, ce qui n'est pas grec, il faut corriger οὐκ ἀπάνθρωπον. Et on le trouve ainsi dans un Mf.

Sa voix étoit assez grande pour se faire entendre aisément à tout ce grand peuple.] Grande qualité pour un homme qui a à parler à des assemblées nombreuses; c'est pourquoi Homere la compte parmi les qualitez des Heros.

buns, & il se replongea dans son silence ordinaire, & se renferma dans ses études domestiques pour se former de plus en plus. Il fortifioit aussi son corps par les exercices les plus penibles, en l'accoûtumant à supporter les chaleurs les plus excessives, & les glaces, les neiges & tous les frimats de l'hiver, la tête toûjours découverte, & à aller en campagne toûjours à pied en toute saison pendant que ses amis, qui l'accompagnoient, étoient à cheval. En marchant ainsi il s'approchoit souvent tantôt de l'un, & tantôt de l'autre, & s'entretenoit familierement avec eux.

Il fortifioit son corps par les exercices & l'endurcissoit à la fatigue.

Il marchoit la tête nuë & toûjours à pied.

Sa patience dans les maladies.

Dans ses maladies il joignoit à la temperance une patience merveilleuse. Car lorsqu'il avoit la fiévre il passoit les journées seul, sans vouloir voir personne jusqu'à ce que sa fiévre fût passée, & qu'il n'y eût plus aucune apparence de retour.

Quand il soupoit avec ses amis, on tiroit au sort à qui choisiroit le premier les parts, & si le sort de choisir le premier ne lui tomboit point, ses amis le lui déferoient par honneur, mais il le refusoit disant qu'il ne falloit rien faire malgré la Déesse Venus. Au commencement il n'aimoit

Disant qu'il ne falloit rien faire malgré la Déesse Venus.] Il fait allusion au coup de dez qu'on appelle *Venus* & qui étoit le plus favorable.

——— *Quem Venus arbitrum Dicet bibendi?*

C'étoit le coup de trois six, *raffle de six*. On peut voir les Rem. sur le passage d'Horace Od. VII. liv. II.

pas à tenir table long-tems, & il se levoit pour l'ordinaire après avoir bû une seule fois. Mais dans la suite il prit grand plaisir à boire, de sorte que souvent il perçoit les nuits à table. Et ses amis, pour excuser ces excès, alleguoient cette raison que ses occupations publiques, & les grandes affaires qu'il avoit sur les bras absorbant ses journées entieres, & l'empêchant de converser avec ses amis, il étoit bien-aise d'employer la nuit & tout le temps de son souper à s'entretenir avec les Philosophes. C'est pourquoi un certain Memmius disant un jour dans une compagnie *que Caton ne faisoit qu'yvrogner toute la nuit*, Ciceron l'interrompant lui dit, *mais tu ne dis pas qu'il jouë aux dez tout le jour.*

Il prenoit grand plaisir à boire, & perçoit souvent les nuits à table.

Reproche que Memmius fait à Caton.

Juste réponse de Ciceron pour réfuter ce reproche.

En général Caton voyant que les mœurs & la vie que l'on menoit de son temps étoient si corrompuës & avoient besoin d'un si grand changement, que pour les réformer il falloit faire absolument tout le contraire de ce que l'on faisoit, il prit ce parti; & comme la pourpre la plus vive & celle qui avoit été teinte deux fois, étoit la plus recherchée & la plus estimée, il portoit la plus

Caton prend le parti de faire tout le contraire de ce qu'on faisoit.

Il falloit faire absolument tout le contraire de ce que l'on faisoit.) Cette maxime est fort bonne dans un Etat entiérement corrompu, & qui n'a rien de sain. Mais elle doit avoir ses bornes, aussi-bien que celle qui suit, *qu'il faut ne rougir que des choses honteuses, & mépriser celles qui ne le sont que dans l'opinion.* Caton les poussoit à un excès très-vicieux, en foulant aux pieds les usages de sa patrie. Ces usages, dès qu'ils sont généralement reçus, font partie de la décence, & ne doivent pas être regardez comme des caprices de l'opinion.

obſcure, & par conſéquent la plus vile. Souvent après ſon dîner il ſortoit en public nuds pieds, & en ſimple tunique, non pour acquerir quelque réputation par cette ſingularité, mais pour s'accoûtumer à ne rougir que des choſes véritablement honteuſes, & à n'avoir nulle honte de celles qui ne le ſont que dans l'opinion.

Il vouloit qu'on ne rougît que des choſes véritablement honteuſes.

Une grande ſucceſſion lui étant écheuë par la mort d'un couſin germain, qui s'appelloit Caton comme lui, & cette ſucceſſion pouvant valoir cent talens, il la vendit, & tout l'argent qu'il en retira, il le prêtoit ſans aucun interêt à ceux de ſes amis qui en avoient beſoin. Souvent même il leur donnoit ſes terres & ſes eſclaves à engager au public, & il confirmoit cet engagement.

Cent mille écus.

Uſage qu'il fit de l'argent qui lui étoit revenu d'une ſucceſſion.

Quand il trouva qu'il étoit tems de penſer au mariage, lui qui juſques-là n'avoit eu aucun commerce avec aucune femme, il rechercha Lepida, qui auparavant avoit été fiancée à Scipion Metellus, & qui, Scipion s'étant dédit & ayant rompu le contract, demeuroit libre & ſans mari. Mais ſur cette recherche de Caton, Scipion s'étant raviſé, & ayant mis tout en œuvre pour renouer, il y réuſſit & eut ſa maîtreſſe. Caton piqué de ce procedé & plein de colere, fut ſur le point de pourſuivre Scipion en juſtice, mais ſes

Dégoût qu'il eſſuya dans la recherche de Lepida fiancée à Scipion Metellus.

Fut ſur le point de pourſuivre Scipion en juſtice.) Je voudrois bien ſçavoir quelle action la Juriſprudence de ce tems-là lui auroit donnée contre ſon rival. Car aujourd'hui un tel procès paroîtroit bien ridicule.

amis l'en ayant empêché, le feu de la colere & de la jeunesse le porta à exhaler sa bile en chansons ; il fit des vers Iambes où il déchiroit Scipion & l'accabloit d'injures en jettant dans ses vers tout le fiel & toute l'amertume du poëte Archiloque, sans imiter ses obscenitez & ses reproches frivoles & pueriles.

Il se venge de Scipion en faisant des chansons contre lui.

Jugement remarquable des Poësies d'Archiloque.

Caton épousa depuis Atilia fille de Soranus, & ce fut sa premiere femme, & non pas la seule comme cela étoit arrivé à Lelius, qui en cela plus heureux que lui ayant vêcu fort long-temps, n'eut jamais d'autre femme que celle qu'il avoit épousée d'abord.

Il épouse Atilia fille de Soranus.

Dans ce tems-là s'éleva la guerre qu'on appella la guerre des Esclaves, ou la guerre de Spartacus, pour laquelle Gellius fut nommé Préteur. Caton alla servir volontaire sous lui pour l'amour de Cæpion qui y commandoit mille hommes, mais il ne put y donner des marques de sa bonne volonté & de son courage comme il l'auroit voulu à cause de l'incapacité du Général, qui s'acquitta fort mal de son emploi. Cependant au milieu de la mollesse & du luxe qui regnoient dans cette armée, il fit toûjours paroître tant d'ordre, de modestie, & de valeur quand il en étoit besoin, tant de fermeté & de prudence, que

L'an 71. avant J.C.

L. Gellius Publicola.

Il fait sa premiere campagne en qualité de volontaire, sous Gellius, dans la guerre des Esclaves.

Qui en cela plus heureux que lui.) Plutarque trouve Lelius plus heureux que Caton, en ce qu'il n'eut jamais qu'une femme, avec laquelle il vêcut fort long-temps, & c'est en effet un très-grand bonheur. Ce sentiment doit faire grand honneur à Plutarque.

On le trouve déja égal à Caton le Censeur son bisayeul.

tout le monde trouvoit qu'il n'étoit en rien inferieur à l'ancien Caton son bisayeul. Son Général Gellius lui decerna de grands honneurs, & les prix les plus considerables dont on honoroit la valeur, mais il ne voulut ni les avoüer, ni les recevoir, disant qu'il n'avoit rien fait qui meritât ces récompenses.

Il refuse les prix dont son Général vouloit honorer sa valeur.

Cette severité le faisoit passer pour un homme étrange & singulier. Il fut fait en ce temps-là une nouvelle Ordonnance par laquelle il étoit défendu à ceux qui briguoient les charges d'avoir auprès d'eux de ces gens que les Romains appellent *Nomenclateurs*. Caton briguant la charge de Tribun des soldats obeït seul à cette Loi, & fit

Ordonnance qui défendoit aux Candidats d'avoir des Nomenclateurs, c'est-à-dire, des gens qui leur disoient le nom des Citoyens.

D'avoir auprès d'eux de ces gens que les Romains appellent Nomenclateurs.) Comme c'étoit alors une politesse & une marque d'estime, de nommer les gens par leur nom, en les saluant, ceux qui briguoient les charges, ne pouvant par eux-mêmes sçavoir les noms de tout un grand peuple menoient avec eux des esclaves qui n'ayant eu d'autre occupation toute leur vie, que d'apprendre les noms des Citoyens, les sçavoient parfaitement, & les disoient aux Candidats. C'est de ces gens-là qu'Horace parle dans son Epître VI. du liv. I.

Si fortunatum species & gratia prestat,
Mercemur servum qui dictet nomina.

Obéït seul à cette Loi.) Le Grec dit, μόνος ἐπείθετο τῷ νόμῳ. Xylander a cru que ce verbe ἐπείθεσθαι, avec un datif ne pouvoit signifier *suivre, pratiquer, obéir*, & qu'il signifioit au contraire, *desobéir, resister*. Mais outre que ce dernier sens ne peut convenir en aucune maniere à l'endroit où Plutarque l'applique, puisqu'il ajoûte que Caton lui-même appella tous les Citoyens par leur nom, ἐπιτίθεσθαι avec le datif signifie fort bien *pratiquer*. C'est ainsi qu'Herodote a dit ἐπιτίθεσθαι ναυτιλίῃσι, *suivre, pratiquer la marine*; dans un Mſ. on lit ἐπείθετο, ce qui peut fort bien être la glose de ἐπέθετο. Mais, dit-on, ce passage paroît entierement contraire au passage célébre de Ciceron, qui sur cette même matiere dit à Caton, dans l'Oraison pour Mu-

tant par lui-même qu'il salua & appella par leur nom tous les citoyens. Cela déplut extrêmement à ceux même qui le loüoient, car plus ils voyoient que tout ce qu'il faisoit, étoit beau, plus la difficulté qu'ils trouvoient à l'imiter le leur rendoit odieux & insupportable.

Ayant donc été nommé Tribun de soldats, il fut envoyé en Macedoine où commandoit le Préteur Rubrius. Et l'on dit que le jour de son départ, comme sa femme étoit fort affligée & fondoit en larmes, Munatius un des amis de Caton, lui dit, *prenez courage*, Atilia, *je vous garderai votre mari. Voilà qui va bien*, repartit Caton, sans rien dire davantage. Mais quand on fut à une journée de Rome, & qu'on eut soupé, Caton dit à Munatius, O çà, *Munatius, afin que tu puisses tenir la parole que tu as donnée à Atilia de me bien garder, il faut que tu ne me quittes ni jour ni nuit.* En même-tems il ordonna que tous les soirs on tendît deux lits dans sa chambre, un pour lui, & l'autre pour Munatius, de sorte que Munatius, obligé de coucher toûjours dans la même chambre, étoit bien plûtôt gardé par Caton, non sans de frequentes plaisanteries, que Caton ne l'étoit par Munatius.

Caton nommé Tribun de soldats & envoyé en Macedoine.

Comment Caton se moqua de Munatius qui avoit promis de le garder.

rena sect. 36. *Quid quod habes nomenclatorem?* J'avouë que ce passage paroît contraire à celui de Plutarque, & que je ne sçaurois les concilier. Et s'il falloit opter entre le témoignage de Ciceron & celui de Plutarque, qui doute qu'il ne fallût plûtôt se rendre à celui de Ciceron? mais peut-être qu'ils parlent de deux temps differens. Car cette Loy qui défendoit aux Candidats d'avoir des Nomenclateurs, ne fut gueres suivie.

Suite de Caton dans ses voyages.

Caton menoit toûjours avec lui quinze esclaves pour le servir, deux affranchis & quatre amis particuliers, tous bien montez pendant qu'il alloit à pied, s'entretenant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, comme je l'ai déja dit. Quand il fut arrivé à l'armée où il y avoit plusieurs legions, le Préteur Rubrius lui en donna une à commander. Dans ce poste honorable il pensa que ce n'étoit pas un acte bien merveilleux ni bien royal que de se montrer vertueux lui-même, vû qu'il n'étoit qu'un seul homme, mais qu'il falloit rendre aussi vertueux que lui tous ceux qu'il avoit sous sa charge. Animé de cette noble ambition, il ne retrancha pas la crainte que l'on devoit avoir de sa puissance, mais il ajoûta la raison à l'autorité, prenant toûjours ses soldats par la raison, & les persuadant & enseignant par la raison comme un maître enseigne ses disciples. A cette methode il joignit les récompenses & les châtimens, de sorte qu'il seroit difficile de dire s'il les rendit plus paisibles que belliqueux, & plus vaillans que justes, tant ils paroissoient terribles à leurs ennemis, & doux à leurs alliez, timides à commettre tout ce qui étoit honteux, & prompts & hardis à entreprendre tout ce qui étoit honnête & digne de louange.

Rubrius donne à Caton une legion à commander.

Devoir de celui qui commande.

Il ajoûtoit toûjours la raison à l'autorité.

Vertus que Caton inspira à ses soldats.

Il arriva de là que ce dont il se soucioit le moins,

Il arriva de là que ce dont il se soucioit le moins.) Ce n'est qu'un recit, mais ce recit renferme une maxime sûre, & dont il se-

&

& à quoi il avoit le moins pensé, fut justement ce qui lui fut le plus acquis, réputation, crédit, honneur, amitié & respect de la part des soldats. Car ce qu'il commandoit aux autres, il le faisoit tout le premier, & dans ses habits, dans toute sa maniere de vivre & de marcher en campagne, il s'égaloit bien plus aux moindres soldats, qu'il ne se conformoit aux Capitaines. Et au contraire dans tout ce qui regardoit les mœurs, la grandeur de courage, & la maniere de parler, il tâchoit toûjours de surpasser les Officiers les plus distinguez & les Généraux même. Et par là avec l'estime des troupes il gagna insensiblement leur affection. Car le véritable zele de la vertu ne s'engendre dans les ames qu'avec l'amitié & le respect dûs à ceux qui en donnent l'exemple, & c'est une chose sûre que ceux qui loüent les gens de bien sans les aimer respectent bien leur réputation, mais ils n'admirent point leur vertu, & ne sont point soigneux de l'imiter.

Sage réflexion de Plutarque.

Grande & belle regle.

Zele de la vertu inséparable de l'amitié, & du respect pour les vertueux qui donnent l'exemple.

Ceux qui n'aiment pas les gens de bien qu'ils loüent, n'admirent pas leur vertu.

Caton ayant appris qu'Athenodore, surnom-

roit bon que les hommes fussent persuadez; dans ce qu'on fait il ne faut point penser à acquerir du crédit, de l'honneur, de la réputation; il ne faut penser qu'à bien faire, & quand on a bien fait, le reste vient sans qu'on y ait pensé.

Et au contraire dans tout ce qui regardoit les mœurs.] Voici encore une grande régle, sur tout pour des jeunes Officiers: dans la maniere de vivre & de se nourrir, s'égaler aux moindres soldats, & dans la maniere de penser & d'agir, s'égaler aux plus grands Capitaines & tâcher de les surpasser.

Qu'avec l'amitié & le respect.] Dans le texte, au lieu de ἢ δι' ἄκρας, il faut lire, comme dans un Ms. εἰ μὴ δι' ἄκρας.

mé Cordylion, personnage très-sçavant dans la Philosophie des Stoïciens, étoit retiré à Pergame déja fort vieux & qu'il avoit resisté opiniâtrément à toutes les prieres & à toutes les instances que des Généraux d'armée & des Rois même lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux, en lui offrant leur amitié & des conditions très-honorables, il jugea bien que ce seroit inutilement qu'il lui écriroit, & qu'il lui envoyeroit des gens pour l'inviter à venir auprès de lui. C'est pourquoi profitant de deux mois de congé que les loix Romaines lui accordoient pour aller vacquer à ses affaires, il s'embarqua & alla en Asie trouver ce Philosophe, se promettant bien de toutes les bonnes qualitez qu'il sentoit en lui-même, qu'il réüssiroit dans son dessein, & qu'il feroit une heureuse chasse. Quand il fut auprès de lui, il dispura avec tant de force & employa de si bonnes raisons, qu'enfin il le fit changer de résolution, & l'emmena avec lui dans son camp, tout fier & tout joïeux de cette victoire qu'il regardoit com-

Athenodore Philosophe Stoicien avoit refusé beaucoup de Generaux & des Rois même qui l'avoient appellé auprès d'eux.

Caton va en Asie pour le voir & pour l'emmener.

Il le persuade & l'emmene.

Et qu'il avoit resisté opiniâtrément à toutes les prieres, & à toutes les instances que des Généraux d'armée, & des Rois même lui avoient faites.] Car en ce tems-là les Généraux d'armée & les Rois étoient curieux d'avoir auprès d'eux de ces Philosophes célébres par leur doctrine & par leur vertu, dont le commerce ne leur étoit pas inutile.

Tout fier & tout joyeux de cette victoire qu'il regardoit comme un exploit plus grand.] Et avec raison, car l'experience de tous les siécles nous apprend, que l'exploit de guerre le plus éclatant n'est pas si utile à un Etat, que cet exploit de politique d'y amener un homme sage; comme il n'y a rien de plus pernicieux, ni de plus funeste, que d'y don-

me un exploit plus grand & plus éclatant, que tous ceux de Lucullus & de Pompée, qui alloient subjuguant par la force des armes les nations & les Royaumes de l'Orient.

La joye qu'il eut de ce succès.

Grand éloge pour la Philosophie, & pour Athenodore.

Pendant qu'il étoit encore à l'armée Tribun de soldats, son frere Cæpion allant en Asie, tomba malade en Thrace dans la ville d'Ænus, & il en reçut d'abord la nouvelle par des lettres qu'on lui écrivit. Quoique le temps fût très-mauvais & que la mer fût agitée d'une violente tempête, il voulut partir sans differer, & ne trouvant point de grand vaisseau, il se jetta dans un petit vaisseau marchand avec deux de ses amis & trois esclaves, & partit de Thessalonique. Il fut en très-grand danger d'être submergé par la tourmente, & il ne se sauva que par un bonheur qu'on n'auroit jamais osé esperer. Il arriva à Ænus comme son frere venoit de rendre le dernier soupir. Il fut plus sensible à cette perte qu'il ne convenoit à un Philosophe, & à un Philosophe Stoïcien, car il ne témoigna pas seulement l'excès de sa douleur par ses regrets, par ses soupirs, par ses larmes, par les transports qui le poussoient à se jetter sur ce corps mort qu'il embrassoit tendrement, & par toutes les autres marques de l'affliction la plus vive & la plus sensible, mais encore par la grande dépense qu'il fit à ses funerailles. Il employa de grosses sommes en parfums

Il s'expose à un grand danger pour aller voir son frere malade en Thrace.

Parce que les Stoïciens enseignoient à être insensible à ces accidens.

Grande douleur qu'il eut de sa mort.

ner entrée à un fou. Le sage est le salut des Etats, & le fou leur perte. Platon & Aristote l'ont démonstré.

Selon la coûtume des tems heroïques, qu'on voit dans Homere.

Il lui éleve un tombeau magnifique.

& en drogues odoriferantes, fit brûler beaucoup d'étoffes précieuses sur son bucher, & lui éleva au milieu de la place d'Ænus un tombeau magnifique de marbre de Thasos. Il lui coûta huit talens.

Fermeté & severité de Caton mêlées de douceur & d'humanité.

Il y avoit beaucoup de gens qui blâmoient cette dépense excessive & qui l'interprêtoient mal, en la comparant à la modestie & à la simplicité dont il faisoit profession dans tout le reste. Mais ces gens ne s'appercevoient pas combien la fermeté inflexible de cet homme contre les voluptez, contre les craintes, contre les prieres injustes & impudentes, étoit mêlée de douceur & d'humanité. Plusieurs villes, Princes & Gouverneurs lui envoyerent beaucoup de présens pour honorer ces obseques, mais il refusa tout l'argent, ne prit que les drogues, les parfums, & les étoffes, qu'il paya à ceux qui les envoyoient.

Calomnie de César contre Caton.

Ayant été institué héritier par égales portions avec la fille unique de Cæpion, il ne voulut pas que le partage de sa niéce portât la moindre partie des frais qu'il avoit faits pour les funerailles de son pere; mais il les mit tous sur son compte. Cependant malgré cette générosité, il se trouva quelqu'un qui laissa par écrit qu'après que le bucher fut éteint il passa les cendres dans un tamis pour retirer l'or & l'argent qui avoient été fondus, tant cet Ecrivain croyoit qu'il lui

Tant cet Ecrivain croyoit qu'il lui étoit permis d'attaquer

étoit permis d'attaquer non seulement avec l'épée, mais encore avec la plume ce personnage, que sa vertu mettoit au-dessus des reproches & des calomnies.

Quand Caton quitta l'armée après le temps de sa charge fini, il fut accompagné non avec des vœux, comme cela se fait ordinairement, non avec des applaudissemens & des loüanges, mais avec des regrets, avec des larmes, & avec des embrassemens infinis de tous les soldats qui s'empressoient autour de lui, qui étendoient leurs robes sous ses pieds par tout où il passoit, & qui lui prenoient les mains pour les baiser, honneur que les Romains de ce temps-là ne faisoient qu'avec peine à très-peu de leurs Généraux. Mais avant que de retourner à Rome se jetter

Marques d'affection que les soldats donnent à Caton à son départ de l'armée.

non seulement avec l'épée, mais encore avec la plume.] Ce passage qui est fort beau, avoit été très-mal expliqué. Le Traducteur Latin a traduit, *Ita non gladio solùm, verùm etiam stylo, putavit impunè sibi quod liberet facere.* Et Amiot, *ainsi croyoit-il qu'on ne devoit non plus controller ni syndiquer ce qu'il avoit écrit avec la plume, que ce qu'il avoit fait avec l'épée.* Rien de plus mauvais & de plus infidele que ces traductions. Plutarque parle ici de César, & il fait entendre couvertement, que c'est lui qui avoit écrit dans son Anticaton cette particularité des cendres du bucher passées par le tamis, & il dit fort bien que César ne s'étoit pas contenté de faire la guerre à Caton avec l'épée, mais qu'il la lui avoit faite encore avec la plume, pour déchirer la réputation de ce grand personnage, que sa vertu mettoit au-dessus des reproches & des calomnies. Mais Plutarque ne nomme pas César par respect pour son grand nom. L'expression de Plutarque est remarquable & singuliere, *ἐπίϛευεν ὐ· τῷ ξίφει μόνον, ἀλλα ϗ τῷ γραφείῳ, il abandonna non seulement à son épée, mais aussi à sa plume.* Un sçavant homme a voulu changer cet endroit fort mal à propos. Cesar ne doit pas être nommé.

Caton va voyager en Asie pour connoître les mœurs, les coûtumes & les forces de ses Provinces.

dans le Gouvernement, il voulut voyager pour connoître par lui-même l'Asie & pour s'instruire des mœurs, des coûtumes & des forces de ses Provinces. Et en même temps il fut bien-aise de faire plaisir à Dejotarus, Roi de Galatie, qui à cause de l'amitié & de l'hospitalité qu'il avoit liée autrefois avec son pere, l'avoit prié avec de grandes instances de l'aller voir.

Maniere dont il fit ce voyage.

Il partit donc, & voici de quelle maniere il fit ce voyage: Le matin à la pointe du jour il envoyoit son Cuisinier & son Boulanger au lieu où il devoit coucher. Ces gens entroient modestement & sans bruit dans la ville ou dans le bourg, & s'ils ne trouvoient aucun ami de Caton, ou de sa famille, aucun homme de connoissance, ils lui accommodoient son logis, & lui apprêtoient son souper à l'hôtellerie, sans être à charge à personne. Que s'il n'y avoit point d'hôtellerie où il pût loger, alors ils s'adressoient au Gouverneur ou au Magistrat, & se contentoient du premier logement qu'on vouloit leur donner. Il arrivoit même souvent qu'on ne vouloit pas croire qu'ils fussent à Caton, & qu'on les traitoit avec mépris, parce qu'ils ne s'adressoient pas aux Magistrats en faisant beaucoup de bruit, & avec

Modestie des valets de Caton.

Et qu'on les traitoit avec mépris, parce qu'ils ne s'adressoient pas aux Magistrats en faisant beaucoup de bruit, & avec de grands ménaces.] Rien n'est plus ordinaire, le peuple juge presque toûjours mal des maîtres, dont les valets sont modestes &

de grandes ménaces, de sorte que Caton très-souvent arrivoit le soir qu'il n'avoit point encore pû trouver de logis. Mais c'étoit bien pis quand il paroissoit, car on n'en faisoit aucun compte, & quand on le voyoit assis sur ses balots, sans dire une seule parole, on le prenoit pour quelque homme de néant, qui n'osoit ouvrir la bouche. Cependant il les appelloit quelquefois & leur disoit bonnement: *Malheureux que vous êtes, défaites-vous de cette dureté que vous avez pour les Etrangers, & receuez-les mieux. Ce ne seront pas toûjours des Catons qui passeront par vôtre ville. Tâchez de moderer par un bon accuëil la licence que leur pouvoir leur donne chez vous. Ils ne cherchent qu'un prétexte pour prendre par force & avec usure ce que vous n'aurez pas voulu leur donner de bon gré.* Et l'on dit qu'en Syrie il lui arriva une avanture fort plaisante: Comme il arrivoit à Antioche il vit devant la porte de la ville quantité d'hommes rangez en haye en fort bel ordre. D'un côté étoient les jeunes gens avec de beaux manteaux, & de l'autre les enfans magnifiquement parez. Ensuite on voyoit marcher des hommes vêtus de robes blanches, quelques-uns même avoient des couronnes, car c'étoient des Prêtres des Dieux & les Magistrats,

Sages remontrances que Caton faisoit aux habitans des villes où il passoit.

Plaisante aventure qui arriva à Caton.

ne font pas beaucoup de bruit, & il croit que ce sont des hommes de néant, des miserables. C'est ainsi que dans Terence, Thrason juge de Phedria, sur la modestie de son valet Parmenon, qui parle poliment & civilement à Thais:

Apparet servum hunc esse domini pauperis miserique.

On voit bien qui c'est le valet d'un gueux & d'un miserable. Eunuq. III. 2.

Caton crut d'abord que cette proceſſion étoit un honneur que la ville lui faiſoit, & une entrée magnifique qu'elle lui avoit préparée. Il gronda donc extrémement ſes gens, qu'il avoit envoyez devant ſelon ſa coûtume, de ce qu'ils n'avoient pas empêché cette cérémonie & ce grand appareil, & commanda à ſes amis, qui étoient à cheval, de deſcendre, & marcha avec eux à pied vers cette proceſſion qui s'avançoit. Quand ils furent aſſez près, le Maître des cérémonies qui régloit toute cette marche, & qui empêchoit la foule, homme déja aſſez âgé, tenant une baguette à la main & une couronne, s'avança vers Caton qui marchoit le premier, & ſans le ſalüer ni lui faire le moindre honneur, il lui demanda *où ils avoient laiſſé Demetrius & s'il arriveroit bien-tôt?* Ce Demetrius étoit un affranchi de Pompée, & alors toute la terre ayant les yeux attachez ſur Pompée, faiſoit indignement la cour à ſon affranchi, parce qu'il étoit tout-puiſſant auprès de ſon maître.

Toute la terre faiſoit indignement la cour à Demetrius favori de Pompée.

A cette demande tous les amis de Caton ſe prirent à rire à gorge déployée avec tant de force qu'ils ne pouvoient revenir à eux, & qu'en éclatant ainſi ils traverſerent la foule. Caton confus s'écria, *ô la malheureuſe ville*: ſans dire une ſeule parole de plus. Mais dans la ſuite il avoit accoûtumé de rire de ſa mépriſe, ſoit qu'il en fît le conte, ou qu'il ne fît que s'en reſſouvenir. Mais Pompée corrigea bien les hommes & les empêcha

C'étoit la ſeule choſe qu'il y avoit à dire en cette occaſion. Ce mot pourroit ſouvent trouver ſa place.

cha de commettre par ignorance de ces ſortes de fautes envers Caton. Car Caton étant arrivé à Epheſe, & s'étant mis en marche pour aller ſaluer Pompée comme celui qui étoit plus âgé que lui, conſtitué en plus grande dignité, & d'une plus grande reputation, & qui commandoit alors les plus grandes armées de l'Empire, Pompée, qui le vit venir de loin, ne voulut pas l'attendre ſur ſon ſiege, mais il alla au-devant de lui comme d'un des plus grands perſonnages de Rome, & lui tendant la main il le careſſa & l'embraſſa avec toutes les marques de bienveillance & d'eſtime, donna de grands éloges à ſa vertu en ſa preſence, & de plus grands encore quand il ſe fut retiré, de ſorte que dès ce moment-là tout le monde ſe tourna vers Caton, & n'eut d'attention que pour lui, & on commença à l'admirer ſur les choſes mêmes qui le faiſoient mépriſer auparavant, & à reconnoître de plus près ſa douçeur & ſa grandeur d'ame. L'on ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir que ce bon accueïl de Pompée & ſon empreſſement pour lui, étoient plûtôt l'effet de l'eſtime & du reſpect qu'il avoit pour ſa vertu, que d'aucune affection qu'il eut pour ſa perſonne. Et on connut très-clairement qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui marquer une grande admiration, & de lui faire de grands honneurs pendant qu'il l'eut auprès de lui, mais qu'il fut charmé de le voir partir. Car tous les autres jeunes Romains qui l'alloient

Honneurs que Pompée fait à Caton.

Pompée avoit plus de reſpect pour la vertu de Caton, que d'affection pour ſa perſonne.

Pompée charmé quand Caton le quitta.

voir, il s'efforçoit de les retenir, & leur témoignoit la passion qu'il avoit qu'ils voulussent rester auprès de lui, au lieu qu'il ne fit pas la moindre démarche pour retenir Caton, & ne lui en ouvrit pas la bouche. Au contraire, comme si Caton present eut été un Censeur qui lui eut demandé compte de toutes ses actions, & controllé son autorité, il lui donna congé avec un très-grand plaisir. Il est vrai qu'il lui recommanda sa femme & ses enfans, honneur qu'il n'avoit encore fait à aucun d ceux qui étoient retournez à Rome. Mais il faut dire aussi qu'ils lui appartenoient, & qu'ils étoient ses proches parens.

Pompée recommande sa femme & ses enfans à Caton.

Depuis ce tems-là toutes les villes par où il passoit, déja pleines de sa reputation, s'empressoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneur. Ce n'étoient par tout que banquets & grandes fêtes qu'on lui donnoit, & au milieu de ces grandes réjoüissances il prioit ses amis de prendre garde à lui, de peur que sans s'en appercevoir il ne confirmât un mot que Curion lui avoit dit autrefois. Ce Curion fâché de voir l'austerité de Caton, qui étoit son ami & son camarade, lui demanda un jour *si après le tems de sa charge expiré, il ne seroit pas bien aise d'aller voir l'Asie?* Caton lui ayant répondu qu'il en seroit ravi. *Tu feras fort bien*, repartit Curion, *car tu reviendras de-là plus doux & plus traitable*, & il se servit d'un mot latin qui signifie proprement cela.

Honneurs que les villes font à Caton sur son passage.

Sage avis que Curion donne à Caton.

Mansuetior.

Dejotarus Roi de la Galatie envoya prier Ca-

ton de le venir voir, car il étoit déja vieux, & il vouloit lui recommander & mettre ſous ſa protection ſes enfans & toute ſa maiſon. Dès qu'il fut arrivé à la Cour, le Roi lui envoya toutes ſortes de magnifiques preſens pour gagner ſa faveur, & employa tous les moyens imaginables & les prieres les plus preſſantes pour les porter à les recevoir. Caton fut ſi irrité de ces démarches qu'étant arrivé le ſoir, il ne fit que coucher dans ſon palais, & partit le lendemain vers la troiſiéme heure du jour. Mais le ſoir en arrivant à la premiere couchée, qui étoit à Peſſinonte, il y trouva une plus grande quantité de preſens encore plus riches, qui l'y attendoient avec des lettres de Dejotarus qui le conjuroit de les agréer, ou, s'il ne vouloit pas lui faire cet honneur, de permettre au moins à ſes amis de les prendre, *car*, diſoit-il, *ils ſont bien dignes de recevoir du bien de vous, mais vous n'en avez pas aſſez pour les enrichir comme ils le méritent.* Caton ne le voulut jamais ſouffrir, quoiqu'il en vit pluſieurs qui étoient tentez & qui murmuroient tout bas de ne pas profiter de cette occaſion. Mais il leur dit que s'ils prenoient ces preſens, cela fourniroit des prétextes à toutes les exactions & à toutes les concuſſions, & que ſes amis partageroient toûjours avec lui tout le bien qu'il auroit acquis par des voyes juſtes & honnêtes. Ainſi il renvoya à Dejotarus ſes riches preſens.

Caton va voir le Roi Dejotarus.

Caton refuſe ſes preſens, ne couche qu'une nuit chez lui & part dès le lendemain.

Il trouve à la premiere couchée des preſens encore plus magnifiques & les renvoye.

Comme il étoit prêt à s'embarquer pour re-

Ses amis veulent qu'il mette les cendres de son frere dans un autre vaisseau que celui où il s'embarquoit.

Il s'opiniâtre à les mettre dans le sien.

passer à Brunduse, ses amis lui representerent qu'il falloit mettre dans un autre vaisseau les cendres de son frere Cæpion, qu'il transportoit avec lui, mais il leur dit qu'il se separeroit plûtôt de son ame que de ces restes précieux, & mit à la voile. Et l'on dit qu'il arriva par hazard que le vaisseau où il étoit, fut en grand péril dans ce passage, au lieu que tous les autres firent cette traversée assez heureusement.

Cet âge étoit fixé à vingt-cinq ans.

Ce qu'il fit avant que de briguer la charge de Questeur.

Grands changemens qu'il fit parmi les Greffiers & les Officiers de l'Epargne.

Quand il fut arrivé à Rome, il étoit toûjours ou enfermé dans sa maison à conferer avec le Philosophe Anthenodore, ou à la place pour servir ses amis. Dès qu'il se vit en âge de demander la Questure, il ne se mit sur les rangs qu'après avoir lû avec soin toutes les Loix & les Ordonnances qui concernoient l'état & l'office de Questeur, qu'après avoir consulté sur chaque point ceux qui avoient le plus d'experience, & qu'après avoir fait comme un plan en abregé de toute l'autorité & de la puissance que cette charge pouvoit donner. De-là vint que dès qu'il y fut instalé, il fit de grands changemens parmi les bas Officiers & les Greffiers du trésor, qui ayant toûjours en-

Et l'on dit qu'il arriva par hazard que le vaisseau où il étoit, fut en grand péril dans ce passage.) Plutarque ajoûte ce mot, *par hazard*, pour faire entendre à ses Lecteurs, qu'il ne donnoit pas dans la ridicule superstition de ceux qui croyoient qu'on ne pouvoit transporter par mer un mort sans danger, & que cela excitoit de furieux orages. Car c'étoit dans cet esprit que les amis de Caton lui avoient conseillé de mettre dans un autre vaisseau les cendres de son frere. Cette sotte superstition dure encore aujourd'hui dans quelques esprits.

tre leurs mains les Regîtres publics & les Loix ſur le fait des finances, quand ils venoient à avoir à leur tête de jeunes Queſteurs, qui par leur ignorance & par leur peu d'experience avoient encore beſoin de Maîtres, ne leur laiſſoient pas l'autorité entre les mains, mais ils faiſoient eux-mêmes la charge. Caton corrigea cet abus, car prenant les affaires à cœur, & s'y appliquant fortement, il ne ſe contenta pas ſeulement du titre & des honneurs de Queſteur, mais il voulut en avoir encore l'eſprit, le courage & tous les diſcours, & mit les Greffiers ſur le pied de n'être plus que ſes Officiers pour ſervir ſous lui, comme c'étoit leur véritable état; il les reprenoit quand ils manquoient, & les enſeignoit quand ils faiſoient des fautes par ignorance. Comme la licence où ils avoient vêcu, les avoit rendu fiers & ſuperbes, & qu'ils alloient flatter & careſſer les autres Queſteurs pour pouvoir plus impunément s'oppoſer à lui, il commença par chaſſer des finances le principal d'entr'eux convaincu de mauvaiſe foi & de fraude dans le partage d'une ſucceſſion entre des coheritiers, & il en appella un autre en juſtice pour falſification, ou ſuppoſition de teſtament. Lutatius Catulus, qui étoit alors Cenſeur, &

Et mit les Greffiers ſur le pied de n'être plus que ſes Officiers pour ſervir ſous lui.] Rien n'eſt plus utile dans un Etat, que de remettre chaque Officier dans les bornes de ſon office; car tout eſt perdu, quand les premiers Miniſtres laiſſent entre les mains de leurs ſubalternes leurs fonctions & leur autorité.

On peut tirer un grand relief de sa charge, mais il en faut tirer un plus grand de sa vertu.

qui tiroit de sa charge un grand relief & un plus grand encore de sa vertu, comme se distinguant au-dessus de tous les Romains par sa justice & par sa grande sagesse, parut pour le défendre, quoiqu'il fût d'ailleurs le Panegyriste de Caton, & qu'il passât avec lui la plus grande partie de sa vie; mais se voyant vaincu par la force des raisons & des preuves, il demanda ouvertement qu'à sa consideration on pardonnât à cet homme, & qu'on le lui donnât. Caton vouloit l'empêcher de faire une demande si injuste & si messéante, & comme il continuoit à le demander avec plus d'instance, & qu'il n'en démordoit point, Caton lui dit: *Catulus, c'est une honte que vous qui êtes Censeur, & qui en cette qualité devez faire une information exacte de nos vies & mœurs, vous vous laissiez dégrader par nos serviteurs qui ont malversé dans leur office.*

Beau mot de Caton au Censeur Lutatius.

A cette parole de Caton, Catulus le regarda comme se préparant à répondre; il ne repliqua pourtant pas un seul mot, mais, ou de colere, ou de honte, il se retira tout confus & dans un profond silence. Cependant le Greffier ne fut pas condamné, car s'étant trouvé une voix de plus pour le condamner que pour l'absoudre, Lutatius Catulus envoya d'abord à Marcus Lollius, Collegue de Caton dans la Questure, qui à cause de quelque indisposition n'avoit pû se trouver au jugement, pour le prier de venir sur l'heure même au secours de ce malheureux. Lollius se fit

porter en litiere, & arriva après le jugement rendu. Il ne laissa pas de donner son suffrage en faveur du criminel, & par-là les voix s'étant trouvé partagées, il fut sauvé. Mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour Greffier, ni lui payer ses gages, & refusa de compter la voix de Lollius comme une voix utile.

Suffrage donné par un Juge arrivé après un jugement rendu.

Caton refuse de le compter, & avec raison.

Par cette conduite pleine de droiture & de fermeté, il humilia les Greffiers, les rendit souples & soûmis, remit en son pouvoir tous les Papiers & tous les Registres des finances pour s'en servir comme il l'entendoit, & rendit par-là en peu de tems la chambre du trésor plus grave & plus respectable que le Senat même. De sorte que tout le monde pensoit & disoit que Caton avoit ajoûté à la Questure toute la dignité, & toute l'autorité du Consulat. Car ayant trouvé d'anciennes dettes, que des particuliers devoient à cette Chambre, & d'autres, que cette Chambre devoit aussi à des particuliers, il corrigea ce désordre, & regla si bien toutes choses, que la ville ne fit & ne reçut plus aucun tort, car il exigea avec la derniere rigueur & sans aucun quartier tout ce qui lui étoit dû, & il l'obligea aussi de payer sans remise & sans aucun retranchement tout ce qu'elle devoit, de maniere que tout le peuple admiroit & respectoit également Caton, en voyant que ceux qui s'étoient flattez de priver la République de ce qu'ils lui devoient, étoient forcez de payer, & que

Caton rend la chambre du trésor plus respectable que le Senat même.

Caton fit payer toutes les anciennes dettes qu'on devoit à la ville, & toutes celles que la ville devoit aux particuliers.

ceux qui avoient cru perdre tout ce qui leur étoit dû, étoient remboursez avec la derniere exactitude. D'ailleurs la plûpart presentant à la chambre des billets suspects & de fausses Ordonnances, & les Questeurs, qui avoient été avant lui, ayant accoûtumé de les alloüer par faveur, il eut si bien l'œil sur toutes ces malversations, qu'il ne lui en échappa aucune, jusques-là qu'un jour étant en doute si une Ordonnance qu'on lui presentoit, étoit bonne, quoique beaucoup de témoins en assûrassent la vérité, il ne voulut jamais les croire, ni en ordonner le payement qu'après que les Consuls furent venus affirmer que cette Ordonnance étoit d'eux.

Grand abus que Caton corrigea dans les finances.

Il y avoit plusieurs assassins, dont Sylla s'étoit servi pour faire tuer les proscrits, & à qui il avoit donné pour récompense dans sa seconde proscription jusqu'à douze mille drachmes pour chaque tête qu'ils lui avoient apportée. Tout le monde les regardoit avec horreur comme des scelerats, des maudits & des excommuniez, mais personne n'osoit les poursuivre. Caton les appella tous en Justice, leur fit rendre gorge & leur reprocha publiquement avec autant de colere que de raison, l'injustice, l'horreur & l'impieté de tous ces meurtres. Ceux qui avoient essuyé cette ignominie, étoient ensuite accusez d'homicide, & comme déja convaincus & condamnez par ce premier jugement, ils étoient conduits aux Juges qui devoient les faire exécuter, &

Deux mille écus,

Caton fit rendre gorge aux assassins, dont Silla s'étoit servi dans ses proscriptions.

& ils recevoient sur le champ la punition que méritoient leurs crimes, à la grande satisfaction de tous les Romains qui croyoient voir par ce moyen la Tyrannie entierement déracinée, & Sylla lui-même puni de ses cruautez.

Il les fait ensuite condamner à mort comme criminels.

Mais ce qui charmoit encore extrêmement le peuple, c'étoit sa diligence & son assiduité infatigable dans les fonctions de son ministére, car tous les jours il arrivoit le premier, & avant tous ses collegues dans la chambre du thresor, & en sortoit le dernier, & ne manquoit à aucune assemblée du peuple, ni à aucune convocation du Senat, car il craignoit & avoit continuellement l'œil à empêcher qu'il n'y eût des gens qui par faveur remissent les impositions & les sommes dûës à la République, ou qui ordonnassent des gratifications peu méritées, & à charge à l'Etat. Ainsi ayant nettoyé & purgé la Chambre de Calomniateurs, & de toute la vermine des Sycophantes, & l'ayant remplie d'argent, il fit voir qu'une ville peut devenir riche sans faire la moindre injustice, & que la regle & l'ordre suffisent pour l'enrichir.

Son assiduité dans les fonctions de sa charge.

Caton tâchoit d'empêcher les gratifications peu méritées & à charge à l'Etat.

La regle & l'ordre suffisent pour enrichir une ville.

Au commencement cette conduite le rendit

Ou qui ordonnassent des gratifications peu méritées, & à charge à l'Etat.] Il arrive de là deux injustices, la premiere de récompenser des gens qui ne meritent point, & l'autre de laisser sans récompense la plûpart de ceux qui la meritent.

Et que la regle & l'ordre suffisent pour l'enrichir.] C'est une maxime sûre. Un Etat où on suivra la regle & l'ordre, ne sera jamais ruiné; bien plus, la regle & l'ordre remis dans un Etat déja ruiné, le rétablissent.

fâcheux & insupportable à ses Collegues, mais dans la suite ils en furent très-contens, car ils virent qu'en refusant ainsi de faire des largesses des deniers publics & de juger par faveur, il s'exposoit seul pour eux tous aux criailleries & à la haine des mécontens, & qu'il leur fournissoit une excuse très-valable envers ceux qui les prioient & qui les sollicitoient, qui étoit de dire qu'ils ne pouvoient rien sans le consentement de Caton.

Ce que Caton fit le dernier jour de sa Magistrature, contre son Collegue Marcellus.

Le dernier jour de sa Magistrature, comme il étoit reconduit chez lui par la plus grande partie des Citoyens, il fut averti que Marcellus, l'un des Questeurs, étoit dans la chambre du thresor, & que plusieurs de ses amis & des principaux de Rome l'assiegeoient & l'environnoient, le pressant d'ordonner le payement de quelques sommes qu'ils prétendoient leur être dûës par le public. Ce Marcellus étoit ami de Caton dès l'enfance, & quand il étoit avec lui il s'acquittoit parfaitement des devoirs de sa Charge, mais quand il étoit seul, il avoit honte de refuser ceux qui le prioient, & se laissoit aller facilement à accorder les graces qu'on lui demandoit.

Trop grande facilité du Questeur Marcellus.

Caton retourne promptement sur ses pas, & trouve qu'on avoit déja forcé Marcellus à ordonner ce payement. Il demande sur l'heure le Registre, & efface cet article en presence même de Marcellus, qui ne dit pas une seule paro-

le. Non content de cela il l'emmena hors de la chambre, & ne le quitta point qu'il ne l'eût remis dans sa maison; & jamais Marcellus ni alors ni depuis ne fit la moindre plainte de ce procedé de son Collegue, au contraire il persevera constamment dans sa familiarité & dans son amitié jusqu'à la mort.

Caton étant sorti de Questure n'abandonna pourtant pas la chambre du thresor & ne la laissa pas sans surveillans & sans Gardes, car il y faisoit tenir pendant tout le jour de ses domestiques qui avoient soin d'écrire toutes les dispositions qui s'y faisoient, & lui-même il avoit acheté cinq talens des Registres où étoient contenus tous les revenus de la République, & les emplois qu'on en avoit faits depuis le tems de Sylla jusqu'à celui de sa Questure, & il les avoit toûjours entre les mains. Et comme il entroit toûjours au Senat le premier, & qu'il en sortoit le dernier, il arrivoit souvent qu'en attendant que les autres Senateurs fussent arrivez, & que l'Assemblée fût complette, il se retiroit en un coin & lisoit ces Registres tout bas en mettant sa robe devant. Jamais il n'alla à la campagne les jours que le Senat devoit s'assembler.

Quoique sorti de charge, il ne laisse pas de veiller sur la chambre du thresor.

Cinq mille écus.

Depuis ce tems-là Pompée & ceux de son parti, voyant qu'il étoit impossible de porter Caton ni par la douceur ni par la force à les favoriser dans ce qu'ils poursuivoient injustement, imaginerent des moyens de le distraire & de l'empê-

Pompée & ceux de sa cabale, pour empêcher Caton d'aller au Senat, l'occupent à d'autres affaires.

cher d'entrer au Senat en l'occupant ou à aller sur la place défendre ses amis, ou à faire quelques arbitrages, ou à vuider quelques autres affaires qu'on lui jettoit à la traverse. Mais Caton ayant promptement senti ces pieges, refusa tous ses amis, & déclara nettement que les jours de Senat il ne vaqueroit à aucune autre affaire de quelque nature qu'elle fût. Car ce n'étoit ni par l'amour de la réputation, ni par le desir des richesses, ni fortuitement & à l'avanture qu'il s'étoit jetté dans le Gouvernement, mais il avoit embrassé cet état après une meure déliberation, parce qu'il le regardoit comme la profession d'un homme de bien. C'est pourquoi il se croyoit encore plus obligé de vacquer aux affaires de la République, & d'en avoir plus de soin que l'Abeille n'en a de sa ruche & de son miel. Dans cette vûë il eut grand soin de se faire envoyer par ses hôtes & par ses amis, qu'il avoit dans les Provinces, toutes les affaires, les Ordonnances, les jugemens, en un mot tout le détail de la conduite & des principales actions des Gouverneurs.

Caton sent ce piege. La declaration qu'il fait sur cela.

Caton a soin de se faire envoyer des Provinces, tout le détail de la conduite des Gouverneurs.

Un jour il entreprit Publius Clodius, seditieux harangueur, qui par ses discours & par ses actions alloit jettant des semences de grandes nouveautez, & qui calomnioit devant le peuple les Prêtres & les Vestales, parmi lesquelles Fabia Terentia, sœur de la femme de Ciceron, fut en très-grand danger. Caton prit

leur défenſe, & parla avec tant de force qu'il couvrit Clodius de confuſion, & l'obligea à ſortir de la ville. Et comme Ciceron voulut l'en remercier, il lui dit *qu'il devoit remercier la ville, parce que c'étoit pour l'amour d'elle ſeule qu'il faiſoit tout ce qu'il faiſoit dans le Gouvernement & dans les fonctions de ſon miniſtére*. Cela lui acquit une ſi grande réputation, qu'un jour un Orateur dans une affaire où l'on ne produiſoit qu'un témoin, dit aux Juges dans ſon plaidoyer, *qu'il ne falloit point avoir égard à un ſeul témoin, quand ce témoin ſeroit Caton lui-même*. C'étoit même déja comme une eſpece de proverbe quand on parloit de choſes étranges & incroyables, la plûpart des gens diſoient, *cela ne ſeroit pas croyable quand même ce ſeroit Caton qui le diroit*.

Il défend en juſtice des Prêtres & des Veſtales que Clodius accuſoit, & couvre de confuſion ce calomniateur.

Belle réponſe de Caton à Ciceron qui le remercioit.

Grand éloge donné à Caton par un Orateur.

Un jour un homme fort débauché & très-dereglé dans ſa dépenſe, ayant fait en plein Senat un grand diſcours ſur la ſimplicité & ſur la temperance, un des Senateurs, nommé Amneus, ſe leva & lui dit, *Mon ami, qui penſes-tu qui pourra ſupporter que tu parles comme Caton, toi qui ſoupes comme Craſſus, & qui bâtis comme Lucullus?* Auſſi tous ceux qui étoient diſſolus & intemperans dans leur conduite, & graves & auſteres dans leurs diſcours, on les appelloit des Catons par mocquerie & par contreverité.

Mot d'Amneus à un homme fort débauché, qui ſe mêloit de parler ſur la frugalité & la temperance.

Ses amis le preſſoient de penſer à la charge de Tribun, mais il ne crut pas qu'il fût encore tems, & dit qu'il en étoit de la puiſſance

Le Tribunat comparé à une médecine très-forte.

& de l'autorité de cette charge, comme d'une médecine très-forte, & qu'il ne falloit y avoir recours que dans une grande néceſſité. Et comme il ſe trouvoit en ce tems-là d'un fort grand loiſir, n'y ayant point d'affaires publiques fort preſſées, il fit proviſion de livres, prit avec lui quelques Philoſophes & partit pour ſes terres de la Lucanie, où il avoit des maiſons dont le ſéjour étoit fort agréable.

Caton allant à la campagne, fait proviſion de livres & mene avec lui des Philoſophes.

En chemin il rencontra quantité de ſommiers; beaucoup de bagage & un grand train. Il demanda qui c'étoit, on lui dit, *que c'étoit Metellus Nepos, qui s'en retournoit à Rome pour demander le Tribunat.* A ces mots Caton s'arrêta ſans dire une ſeule parole, & après avoir penſé quelque tems, il commanda à ſes valets de rebrouſſer. Ses amis paroiſſant étonnez de ce changement ſi prompt, il leur dit, *ne ſçavez-vous pas que Metellus eſt déja très-redoutable par ſa folie? Et aujourd'hui qu'il va à Rome, attiré par Pompée, il tombera dans le gouvernement comme la foudre & écraſera & embraſera tout. Il n'eſt donc plus tems d'aller à la campagne ſe divertir; il faut aller traverſer cette homme & le faire échoüer, ou périr glorieuſement en combattant pour la liberté.* Cependant ſur les remontrances de ſes amis, qui lui repreſenterent que l'affaire de Metellus n'iroit pas ſi vîte, il alla faire un tour à ſa maiſon, où il ne fit pas un long ſéjour & retourna promptement à Rome.

Il rencontre en chemin Metellus Nepos qui retournoit à Rome. Il veut rebrouſſer, & pourquoi.

Ce qu'il dit à ſes amis étonnez de ce changement.

Il arriva le soir fort tard, & dès le lendemain matin il se rendit à la place & brigua le Tribunat pour s'opposer à Metellus, & pour rendre nulles toutes ses entreprises, car la force & l'autorité de cette charge de Tribun consistent plus à empêcher qu'à faire, de maniere que quand tous les autres auroient arrêté & conclu une chose, s'il y en a un seul qui n'en soit pas d'avis & qui ne veuille pas la permettre, ce seul-là l'emporte sur tous ses compagnons. Au commencement Caton n'eut pas un grand nombre d'amis autour de lui. Mais dès qu'on sçut à quel dessein il demandoit cette charge, tous les gens de bien, & tous ceux de sa connoissance, accoururent dans le moment, l'exhorterent & l'encouragerent à poursuivre sa pointe, lui disant *que ce ne seroit pas une grace qu'il recevroit, mais qu'il en feroit une très grande à sa patrie, & à tous les honnêtes gens, en ce qu'ayant pû souvent obtenir cet office sans aucune peine & sans se faire la moindre affaire, il ne l'avoit jamais voulu, & que presentement il venoit le demander lorsqu'il étoit question de combattre pour la liberté & pour le Gouvernement, non sans un très-grand danger de sa personne.* On dit même que la seule foule de ses amis, & de tous ceux qui s'empressoient autour de lui pour lui marquer leur affection, le mit en très-grand péril, car il pensa être étouffé dans la presse, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il arriva jusqu'à la place.

Il brigue le Tribunat pour traverser Metellus.

L'autorité du Tribunat consiste plus à empêcher qu'à faire.

Ayant donc été nommé Tribun avec Metellus & les autres, & voyant qu'on achetoit à beaux deniers comptans les voix pour l'élection des Consuls, il fit un beau discours dans lequel il tança rudement le peuple, & finit en protestant avec serment qu'il accuseroit & poursuivroit en justice celui qui auroit donné de l'argent, qui que ce pût être, il excepta seulement Silanus à cause de l'alliance, car Silanus avoit épousé Servilia, sœur de Caton. Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune poursuite lorsqu'il s'attacha à poursuivre Lucius Murena, qui à force d'argent s'étoit fait nommer Collegue de Silanus au Consulat.

Il fait serment de poursuivre ceux qui auroient acheté les suffrages.

Exception injuste qu'il fit.

Or il y avoit une Loi qui permettoit à l'accusé de donner à l'accusateur un garde & un surveillant, afin qu'il pût être averti de toutes les pieces & de toutes les preuves qu'il rassembleroit pour former son accusation, & qu'il eût le tems de préparer ses réponses. Celui que Murena donna à Caton pour le suivre & pour l'ob-

Loi qui permettoit à l'accusé de donner un garde à l'accusateur, & pourquoi.

Excepta seulement Silanus à cause de l'alliance.] Voilà une exception qui ne fait pas honneur à Caton, sur tout dans une ville où l'on avoit vû des peres condamner leurs propres enfans

Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune poursuite lorsqu'il s'attacha à poursuivre Lucius Murena, qui à force d'argent.) Mais Silanus & Murena étant Consuls ensemble, & ayant tous deux donné de l'argent pour parvenir à cette dignité, il étoit honteux à Caton de poursuivre Murena & de laisser en repos Silanus, parce qu'il étoit son allié, quoi qu'il ne fût pas moins coupable. Je ne sçai si je me trompe, il auroit encore mieux vallu que la considération de Silanus eût sauvé Murena, que d'accuser l'un sans l'autre.

server,

ſerver, voyant qu'il ne faiſoit rien cauteleuſement, ni contre les regles, mais qu'il y alloit rondement & de bonne foi, avec humanité & franchiſe, en ſuivant ſimplement le plus droit chemin de l'accuſation la plus juſte & la plus legitime, il fut ſi charmé de cette généroſité, & de ſes mœurs pleines de droiture, que tous les matins il alloit le trouver ou à la place, ou chez lui, & lui demandoit ſi ce jour-là il feroit quelque nouvelle procedure; ſi Caton lui diſoit qu'il n'en feroit point, il le croyoit ſur ſa parole, & s'en retournoit, bien ſûr qu'il n'y auroit rien de fait ce jour-là.

Ciceron plaiſanté ſur les Stoïciens dans ſon Oraiſon pour Murena.

Quand cette cauſe fut plaidée, Ciceron qui étoit alors Conſul, & qui parloit pour Murena, railla & brocarda beaucoup les Philoſophes Stoïciens, à cauſe de Caton qui avoit embraſſé cette ſecte; il ſe mocqua ſur tout fort plaiſamment de leurs dogmes, qu'ils appellent *paradoxes*, de maniere qu'il fit extrêmement rire les Juges; & l'on rapporte que Caton en ſouſriant dit à ceux qui étoient près de lui, *Mes amis, que nous avons là un Conſul qui eſt plaiſant!*

Mot de Caton ſur ces plaiſanteries.

Sage conduite de Murena envers Caton.

Murena ayant été abſous, n'en uſa point avec Caton comme un méchant, un vindicatif, ou un inſenſé, car ayant été fait Conſul, il ſe ſervit ſur tout de ſes conſeils dans les affaires les plus importantes, & perſevera juſqu'à la fin à le reſpecter, à l'honorer, & à le croire. Et c'étoit Caton lui-même qui s'attiroit ce reſpect & cette

confiance ; car il n'étoit terrible & redoutable que dans les assemblées du peuple & dans le Sénat, & toûjours pour le maintien de la justice ; par tout ailleurs il étoit plein de bonté, de douceur, & d'humanité pour tout le monde.

Caton sert Ciceron dans les affaires les plus importantes pendant son Consulat.

Avant qu'il fut nommé Tribun il servit beaucoup Ciceron dans toutes les affaires les plus importantes qu'il eut à soûtenir pendant son Consulat, sur tout il l'aida infiniment à couronner d'une fin glorieuse ces actions très-grandes & très-belles qu'il avoit faites contre Catilina. Car ce Catilina avoit machiné dans le Gouvernement un changement total, qui menaçoit Rome d'une entiere ruine, & excité par tout des guerres & des séditions ; mais se voyant découvert & poursuivi par Ciceron, il fut contraint de sortir de la ville & de s'enfuir. Lentulus, Cethegus & avec eux plusieurs autres, tous complices de la conjuration, reprochant à Catilina sa timidité & sa petitesse dans ses attentats, voulurent se signaler par une entreprise plus grande, ils conspirerent de détruire Rome de fond en comble par le feu, & de renverser l'empire par les revoltes des nations & par des guerres étrangeres.

Lentulus & Cethegus complices de Catilina, plus furieux & plus redoutables que leur chef.

Le Sénat s'assemble sur l'affaire de

Leur complot ayant été éventé, Ciceron, comme nous l'avons écrit dans sa vie, porta l'af-

Ciceron, comme nous l'avons écrit dans sa vie ; porta l'affaire au Sénat.] ce passage est défectueux dans le texte j'ai suivi la leçon que presente un MS. ἢ τοῦ Κικέρωνος, ὡς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου

faire au Sénat. Silanus, qui opina le premier, dit *qu'il étoit d'avis qu'on devoit leur faire souffrir la derniere peine.* Ceux qui opinerent ensuite, furent du même avis jusqu'à César. Mais César qui étoit homme très-éloquent, & qui regardoit tous les mouvemens & tous les changemens qui pourroient arriver dans Rome, comme la matiere de ce qu'il tramoit contre elle dans son esprit, & qui dans cette vûë vouloit plûtôt entretenir & augmenter l'embrasement, que de l'éteindre, se leva, & par un discours plein d'insinuation & d'humanité il representa qu'il y auroit de l'injustice à faire mourir les accusez sans aucune forme de justice, & conclut qu'on devoit les tenir resserrez dans une prison étroite, jusqu'à ce qu'on en eut plus amplement informé. Cela fit changer d'avis tous les Sénateurs par la crainte qu'ils eurent du peuple. Silanus lui-même réforma, ou expliqua son opinion en disant qu'il n'avoit pas opiné à la mort, mais à la prison, parce que pour un Romain la prison est la derniere de toutes les peines.

Catilina. Avis de Silanus, premier Consul.

César cherchoit à profiter de la conspiration de Catilina.

Explication que Silanus donne à son avis.

Eschappatoire très-frivole; a-t-on jamais appellé la prison le dernier supplice?

Ce changement de ceux qui avoient opiné les premiers, fit que ceux qui opinerent ensuite, embrasserent tous le parti de la douceur; mais Caton s'élevant contre cet avis, le foudroya par un discours plein d'une éloquence véhemente,

Caton s'oppose à l'avis de la douceur qui avoit déja passé.

γέγραπται, & sans cela ces derniers mots ἐν βουλῇ γνώμην προθέντος, demeurent en suspens, n'ayant point de rapport, & sont inintelligibles.

qui étoit encore aiguisée par la colere & par la passion. Il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement, & entreprit même César en faisant entendre, *qu'avec ces manieres populaires & ces discours pleins d'humanité, il tendoit à renverser la ville & à épouvanter le Sénat, au lieu qu'il devroit craindre lui-même, & s'estimer bien-heureux s'il pouvoit paroître innocent de tout ce qui avoit été fait, & se mettre à couvert de tout soupçon, lui qui vouloit ainsi ouvertement & audacieusement enlever à la justice des traîtres, ennemis déclarez de Rome, & qui avoüant qu'il n'avoit aucune compassion de cette ville qui lui avoit donné la naissance, de cette ville si grande, si noble, qui s'étoit vûë sur le point d'être entiérement exterminée, reservoit toute sa pitié & toutes ses larmes pour des scelerats qui n'auroient jamais dû naître, & paroissoit inconsolable de ce que par leur mort on alloit délivrer Rome de tous les meurtres, & de tous les autres dangers dont ils la ménaçoient.*

Il s'éleve contre César.

On dit que de toutes les Oraisons de Caton on n'a conservé que celle-là seule, parce que Ciceron l'année de son Consulat avoit choisi les Copistes les plus habiles, & les plus célébres pour la promptitude & la legereté de la main, & leur avoit enseigné à écrire par des notes & des abbreviations, qui dans de petits traits renfermoient la valeur de plusieurs lettres, & alors

Comment cette Oraison de Caton fut conservée par le moyen de Ciceron.

Ciceron est le premier qui ait enseigné à écrire par notes & par abbreviations.

Parce que Ciceron l'année de son Consulat avoit choisi.) Ce fut l'année qui préceda le Consulat de Silanus. Je crois que Ciceron s'étoit servi de ces écrivains par notes dans la cause de Murena, pour avoir l'Oraison de Caton qui l'accusoit.

il les avoit placez dans plusieurs endroits de la salle de l'Audience. Car jusqu'à lui on n'avoit point encore de ces écrivains qu'on appelloit *écrivains par notes*, & ce ne fut que sous son Consulat que l'on jetta les premiers fondemens de l'art de cette écriture si abregée.

Caton l'emporta donc & fit changer tous les avis, de sorte que les coupables furent condamnez à la mort. Que s'il faut relever jusqu'aux moindres traits des mœurs, parce que nôtre principal dessein est de faire le portrait de l'ame, on dit que pendant que le débat de César & de Caton étoit dans sa plus grande force, & que tous les Sénateurs avoient les yeux attachez sur eux, on apporta un billet à César. Cela fut d'abord suspect à Caton, qui ne manqua pas de lui en faire un crime; de maniere que plusieurs des Sénateurs, déja émus, ordonnerent que ce billet fût lû devant tout le monde. César le donna sur l'heure à Caton, qui étoit près de lui, & Caton n'y eut pas plûtôt jetté les yeux, qu'il vit que c'étoit une lettre d'amour que sa sœur Servile écrivoit à César, dont elle étoit éperduëment amoureuse, & qui l'avoit corrompuë; il la rejetta donc à César en lui disant, *tien yvrogne*, & continua son discours.

Caton fait changer d'avis tous les Sénateurs.

Billet apporté à César pendant ce débat.

L'histoire de ce billet.

** Caton en plein Sénat, appelle César yvrogne.*

On peut dire en général que les plus grands malheurs de Caton vinrent du côté des femmes. Car cette Servilie fut fort décriée par le commerce qu'elle eut avec César. Et son autre

Les deux sœurs de

Caton diffamées par leurs infames commerces.

sœur Servilie fut encore plus diffamée, car ayant été mariée à Lucullus, qui étoit le premier personnage de Rome en réputation, & en ayant eu un fils, elle se fit répudier par son impertinence & par ses infames débauches, & ce qu'il y eut pour lui de plus malheureux, & de plus indigne, c'est que sa femme Atilia ne fut pas exempte de cette corruption, & qu'après en avoir eu deux enfans, il fut obligé de la chasser pour sa mauvaise conduite.

Sa femme Atilia aussi corrompuë que ses sœurs.

Caton chasse Atilia & épouse Martia fille de L. Martius Philippus, qui avoit été Consul.

Après ce divorce il épousa Martia, fille de Martius Philippus, qui paroît avoir été une Dame de grande vertu, & dont on a parlé très-honorablement; mais cette partie de la vie de Caton est comme le nœud d'une tragedie, qui paroît toûjours embarrassé & indissoluble. Et voici ce qui se passa, comme le rapporte l'historien Thrasea, qui cite pour son garant Munatius, ami particulier de Caton & qui passoit sa vie avec lui. Il dit que parmi ceux qui aimoient & qui admiroient Caton, il y en avoit qui marquoient & qui découvroient plus que les autres les sentimens qu'ils avoient pour lui. De ce nombre étoit Quintus Hortensius, personnage d'une grande dignité & d'une plus grande vertu, qui désirant de n'être pas seulement l'ami & le compagnon de Caton, mais de devenir encore son allié, & de mêler de quelque maniere que ce fût, sa maison & sa race avec la sienne, tâcha de le porter à lui donner sa fille Porcia, qui

L'historien Thrasea.

étoit actuellement mariée à Bibulus, & qui en avoit eu déja deux enfans, afin qu'il s'en servît comme une terre fertile. Il ajoûta que cela paroissoit d'abord étrange dans l'opinion des hommes, mais que par rapport à la nature, il étoit beau, honnête, & utile à la République, qu'une belle & vertueuse femme à la fleur de son âge ne demeurât pas inutile, en laissant passer le tems d'avoir des enfans, & qu'elle n'appauvrît pas non plus son mari, en lui en donnant plus qu'il n'en vouloit & qu'il n'en pouvoit nourrir; qu'en communiquant ainsi les femmes aux plus gens de bien, on feroit en sorte que la vertu se multiplieroit & se communiqueroit dans les familles, & que toute la ville se mêleroit, & se fondroit, pour ainsi dire, en un seul & même corps par ces alliances; Que si Bibulus étoit si amoureux de sa femme qu'il ne pût pas s'en passer, il promettoit de la lui rendre après qu'il en auroit eu un enfant, & que par cette communauté il se seroit plus étroitement uni & à Caton & à lui.

Hortensius demande à Caton qu'il lui prête sa fille Porcia mariée à Bibulus.

Plaisante raison d'Hortensius.

Comme si l'on pouvoit multiplier la vertu en multipliant la dissolution & la débauche.

Plaisante promesse.

Caton répondit qu'il aimoit & estimoit Hortensius, & qu'il faisoit grand cas de son allian-

Qu'en communiquant ainsi les femmes aux plus gens de bien, on feroit que la vertu se multiplieroit & se communiqueroit dans les familles.] Voilà un plaisant moyen de multiplier la vertu. Ce moyen n'avoit pourtant pas déplu à Platon, qui l'introduit dans sa République. De quoi les hommes les plus sages ne sont-ils pas capables, quand ils n'ont pas les véritables régles & le solide fondement des mœurs & de la pieté, qui enseignent que la sainteté du mariage est préferable à la fecondité ?

Caton trouve étrange la demande d'Hortensius.

ce; mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage sa fille, qui étoit mariée à un autre. Alors Hortensius, changeant de langage, ne feignit point de lui découvrir sa passion, & lui demanda sa femme Martia, qui étoit encore assez jeune pour avoir des enfans, & Caton en avoit déja suffisamment. Et l'on ne sçauroit pas dire qu'Hortensius lui fît cette demande parce qu'il sçavoit qu'il n'aimoit pas Martia, car une marque qu'il l'aimoit, c'est qu'elle étoit encore alors actuellement enceinte. Caton voyant donc le violent désir & la grande passion

Hortensius change de langage & demande à Caton sa femme Martia.

Mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage sa fille, qui étoit mariée à un autre.] Ce passage est une preuve convainquante de la fausseté du reproche que de sçavans hommes ont fait à Plutarque, d'avoir écrit qu'il étoit permis chez les Romains de donner ou de prêter sa femme à un autre, afin qu'il en eût des enfans, & de la reprendre ensuite. Si c'eût été un usage permis, Caton n'auroit jamais dit, qu'il trouvoit étrange la demande d'Hortensius. Il est vrai que Strabon en parlant de cet article dit, que Caton donna sa femme, *selon l'ancienne coûtume des Romains*. Je ne sçai pas si cette coûtume étoit autorisée dans les premiers tems de la République, je n'en ai vû aucun exemple; mais si elle avoit été autrefois, cette réponse de Caton fait voir que de son tems elle étoit entiérement abolie & oubliée.

Alors Hortensius changeant de langage.] Car la demande qu'il lui avoit faite de sa fille, n'étoit que pour le pressentir, & pour lui demander sa femme Martia, dont il étoit devenu amoureux; mais n'étoit-ce pas toûjours la même chose?

Caton voyant donc le violent désir & la grande passion qu'Hortensius avoit pour Martia, ne la lui refusa point.] De sçavans hommes ont reproché à Plutarque de s'être trompé, en disant que Caton avoit prêté sa femme à Hortensius; & ils ont prétendu que cela étoit faux, en quoi ils se sont trompez eux-mêmes, comme Ruauld l'a fort bien remarqué. Premierement Plutarque avoit tiré cette particularité des Memoires de Thrasea; & Munatius, l'ami particulier de Caton, l'avoit ainsi écrit, lui

qu'Hortensius

qu'Hortensius avoit pour Martia, ne la lui refusa point, mais il lui dit qu'il falloit avoir le consentement de Philippe son pere. Philippe, quand on lui en parla, & qu'il vit que Caton y donnoit les mains, y consentit aussi de son côté, mais il ne voulut jamais fiancer sa fille que Caton ne fût présent au contrat, & ne le signât avec lui. Cette avanture est fort posterieure à ce dont je viens de parler; mais comme j'ai fait mention des femmes de Caton, j'ai crû que je pouvois me hâter de l'insérer ici contre l'ordre des tems en faveur de la matiere.

Caton l'accorde pourvû que son pere Philippe y consente.

Martia donnée à Hortensius avec toutes les formalitez du mariage.

Après que Lentulus & ses complices eurent été exécutez, César, pour se mettre à couvert des accusations qu'on avoit formez contre lui en plein Sénat, se retira vers le peuple, continuant à troubler tout, & à attirer à lui tous les garnemens & tous ceux qui ne demandoient qu'à renverser la République. Alors Caton, qui craignoit l'effet de ces pernicieux desseins, persuada au Sénat de gagner la populace disetteuse, & toûjours ameutée pour les séditions, en la faisant compren-

César se retire vers le peuple, & continuë à exciter des troubles.

qui en avoit été témoin. En second lieu Strabon écrit formellement dans l'onziéme Livre, *Et de notre tems Caton a donné sa femme Martia à Hortensius.* Il dit, *de notre tems*, parce que cette avanture étoit arrivée pendant son enfance. Enfin cela est fondé sur le consentement unanime de tous les Auteurs qui en ont parlé. V. Ruauld, animadv. xxv.

Et toûjours ameutée pour les séditions.] C'est ainsi que j'explique le mot *ἀνέμητον*, *qui ne se separe jamais, qui se soûtient, qui est toûjours ameutée.* Ce mot pourroit aussi signifier, *qui n'a pas été comprise dans la distribution*, mais la chose le dit assez, puisqu'on propose de l'y comprendre.

Caton appaise & ramene la populace, & comment.

Douze cent cinquante mille écus.

dre dans la distribution de bled qu'on faisoit au peuple, cette dépense ne montant par an qu'à douze cent cinquante talens. Cette largesse & cette humanité la sauverent alors manifestement des troubles & des malheurs dont elle étoit menacée. Mais d'un autre côté Metellus, qui étoit entré dans son Tribunat, faisoit des assemblées séditieuses, & proposa un decret qui portoit que Pompée seroit rappellé incessamment en Italie, & qu'il viendroit avec son armée garder & défendre Rome, qui étoit en grand danger par les attentats de Catilina. Ce beau discours n'étoit qu'une couverture spécieuse & honnête; l'esprit & le but de ce decret étoit de mettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, & de le rendre le Chef & le Maître de l'Empire.

Decret du Tribun Metellus en faveur de Pompée.

Caton s'oppose à Metellus d'abord avec douceur, & ensuite avec hauteur & vehemence.

Le Sénat s'étant assemblé, Caton ne tomba pas sur Metellus avec sa violence ordinaire, mais il lui fit des remontrances pleines d'honnêteté & de moderation. Il alla même à la fin jusqu'à lui faire des prieres, & il loüa extrêmement la maison de Metellus, comme une maison qui avoit toûjours tenu le parti de l'Aristocratie. Metellus, plus enflé encore par cette mo-

Cette dépense ne montant par an qu'à douze cent cinquante talens.] C'est trois millions sept cent cinquante mille livres. Il fait la somme moins forte dans la vie de César; car il ne la porte qu'à cinq millions cinq cent mille drachmes, qui font deux millions sept cent cinquante mille livres. On peut voir les Rem. p. 199. dans le texte, au lieu de ἐνιαυτοῦ il faut lire [illegible]

dération de Caton, & le regardant déja avec mépris, comme un homme qui cédoit & qui craignoit, s'emporta jusqu'à faire les plus fieres menaces, & à tenir les discours les plus hautains, déclarant *qu'il feroit malgré le Sénat tout ce qu'il avoit entrepris*. Alors Caton changeant tout à coup de visage & de ton, s'emporta à son tour contre lui avec beaucoup de vehemence, & après lui avoir parlé avec beaucoup d'aigreur, il ajoûta en haussant la voix, *que tant qu'il seroit vivant, jamais Pompée n'entreroit en armes dans Rome*.

Ces emportemens des deux côtez firent juger au Sénat que ni l'un ni l'autre n'étoient de sens rassis, & qu'ils ne se servoient point de leur raison; car d'un côté la conduite de Metellus étoit une fureur aveugle, qui par un excès de méchanceté se portoit à tout perdre, & à mettre tout en combustion, & de l'autre côté la vertu de Caton étoit un enthousiasme qui le portoit toûjours à combattre pour l'honnêteté & pour la justice.

Belle difference de l'emportement de Caton à celui de Metellus.

Le jour que le peuple avoit pris pour donner ses suffrages sur ce decret, Metellus parut à la place accompagné de tous ses gens & de grand nombre d'Etrangers, de Gladiateurs & d'Esclaves, qui tous armez se mirent comme en ordre de bataille. Il étoit suivi d'une grande partie de la Commune, qui désiroit Pompée, dans l'esperance de quelque changement, & son parti étoit fortifié par tout le crédit de César, qui étoit

Ce qui se passa à la place le jour que Metellus voulut proposer son decret.

alors Préteur. Au lieu que Caton avoit bien de ſon côté les principaux des Citoyens, qui entroient dans ſon reſſentiment; mais ils prenoient plûtôt part à l'offenſe, qu'ils ne l'aidoient à la repouſſer, de ſorte que le danger auquel il alloit s'expoſer, tenoit toute ſa maiſon dans l'abbattement & dans la crainte.

Grand danger auquel Caton s'expoſoit.

La plûpart de ſes amis & de ſes parens ſe rendirent la veille chez lui, & paſſerent tout le ſoir & toute la nuit ſans manger & ſans ſe coucher; ſa femme & ſes ſœurs fondoient en larmes & déploroient leur malheur; mais pour lui il leur parloit à tous avec beaucoup de fermeté & de courage, les conſolant & les fortifiant. Il ſoupa à ſon ordinaire, ſe coucha & dormit tranquillement, juſqu'au matin, que Munatius Thermus, l'un de ſes collegues au Tribunat, l'éveilla. Ils allerent donc enſemble à la place, accompagnez de peu de gens; mais à meſure qu'ils avançoient, ils en trouvoient beaucoup qui venoient au-devant d'eux, pour les avertir de ſe tenir ſur leurs gardes.

Fermeté & courage de Caton.

Quand ils furent arrivez à l'entrée de la place, Caton s'étant arrêté, & voyant le Temple de Caſtor & de Pollux environné d'hommes armez, & l'eſcalier occupé par des Gladiateurs, & tout au haut Metellus aſſis à côté de Céſar, il ſe tourna vers ſes amis & leur dit: O *la grande audace de ce Poltron, qui contre un homme nud & ſans armes a aſſemblé tant de gens armez!* En finiſſant ces

Mot de Caton ſur la timide audace de Metellus.

mots il s'avança avec Thermus. Ceux qui gardoient l'escalier s'ouvrirent pour le laisser passer, & ne voulurent donner passage à aucun autre; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Caton ayant pris Munatius par la main, lui fit fendre la presse, & le tira après lui. Quand il eut monté l'escalier, il alla s'asseoir entre Metellus & César pour les empêcher de se parler à l'oreille, dont ils furent fort embarrassez, ne sçachant quel parti prendre. Mais tous les honnêtes gens voyant & admirant ce visage ferme de Caton, son intrépidité & son audace, s'approcherent, lui criant de n'avoir aucune crainte, & de demeurer dans sa place sans bouger, & s'encourageant & s'exhortant les uns les autres à se tenir bien ensemble, & à ne pas abandonner la liberté & celui qui combattoit pour elle.

Alors un des Greffiers ayant pris le decret pour en faire la lecture à l'Assemblée, & Caton ne voulant pas le souffrir, Metellus le prit & commença à le lire; mais Caton le lui arracha. Metellus qui le sçavoit par cœur, se mit à le réciter: Thermus lui mit la main sur la bouche, & lui étouffa la voix. Metellus voyant donc ces deux hommes obstinez à s'opposer à lui & à le combattre

Et à le combattre sans en venir aux mains.] Il y a dans le Grec ἄμαχον ἰδὼν ἀγῶνα τοὺς ἄνδρας ὁ Μέτελλος ἀγωνιζομένους. Je sçai bien que ces termes pourroient être expliquez à la lettre, *Metellus voyant ces deux hommes résolus de livrer un combat opiniâtre, & dont il seroit difficile de venir à bout.* Mais je suis persuadé que ce

ſans en venir aux mains, & s'appercevant que le peuple ſe rangeoit de leur côté, eut enfin recours à ce qui pouvoit aſſeurer le ſuccès de ſon entrepriſe, & ordonna que les gens armez qu'il avoit dans ſa maiſon, accouruſſent avec de grands cris, en ſemant par tout la terreur.

Metellus fait venir les gens armez qu'il avoit chez lui.

Cet ordre étant exécuté, le peuple plein d'ef-

n'eſt pas ici le ſens, & qu'ἀμαχεὶ ἀγῶνα, veut dire ici *un combat ſans en venir aux mains, un combat ſans combat*. Plutarque a égard à ce qu'il a dit plus haut que Metellus étoit venu accompagné de gens armez contre des hommes nuds & ſans armes. Ainſi ces hommes nuds ne pouvoient pas combattre contre des gens armez. Et c'eſt pourquoi ce Tribun ſéditieux a recours à ſes gens armez, pour emporter par la force ce qu'il ne pourroit obtenir par la raiſon.

Eut enfin recours à ce qui pouvoit aſſeurer le ſuccès de ſon entrepriſe.] Le texte dit πρὸς τὸ συμφέρον τρεπόμενος, & je vois que les Interprêtes ont lû τρεπόμενον, en le rapportant au peuple, *s'appercevant que le peuple cedoit & embraſſoit ce qui lui étoit le plus utile*, c'eſt-à-dire, *le parti de la raiſon & de la juſtice*. Mais je crois qu'il ne faut rien changer. πρὸς τὸ συμφέρον τρεπόμενος eſt dit de Metellus, qui voyant cette grande oppoſition voulut, comme on dit, joüer de ſon reſte, & pour aſſeurer le ſuccès de ſon entrepriſe, faire venir pour dernier renfort les gens armez qu'il avoit dans ſa maiſon.

Et ordonna que les gens armez qu'il avoit dans ſa maiſon.] Plutarque vient de nous dire que Metellus parut à la place accompagné de tous ſes gens & de grand nombre d'Etrangers, de Gladiateurs & d'Eſclaves, qui tous armez ſe mirent comme en ordre de bataille, & que le Temple de Caſtor étoit environné d'hommes armez, & l'eſcalier occupé par des Gladiateurs. Ces troupes n'étoient-elles pas ſuffiſantes contres des hommes nuds & ſans armes? D'où vient donc que Metellus fait venir des gens armez qu'il avoit dans ſa maiſon? On dira, comme j'ai déja inſinué, qu'il les fait venir pour fortifier les autres, & pour les mettre à leur tête. Mais Plutarque a dit qu'il étoit venu avec tous ſes gens. Cela me fait quelque peine, & je croirois que le mot οἴκοθεν eſt corrompu, & qu'il faut peut-être corriger ἐκεῖθεν, *des lieux où il les avoit diſpoſez*; ou αὐτόθεν qui ſignifie quelquefois *proprement, ſur le champ*.

froi se disperse, & Caton demeure là tout seul, exposé à une grêle de pierres & de bâtons qu'on lui jettoit d'en-haut. Murena, le même qu'il avoit accusé d'avoir acheté le Consulat, ne l'abandonna point dans ce danger, mais le couvrant de sa robe, il cria à ceux qui lui jettoient des pierres de s'arrêter, & enfin il fit tant par ses prieres & par ses remontrances, qu'il l'obligea à quitter la place, & que le tenant toûjours entre ses bras, il le mena dans le Temple de Castor & de Pollux. Alors Metellus voyant le Tribunal abandonné, ses ennemis en fuite, & la place déserte, crut qu'il avoit tout gagné, commanda à ses gens armez de se retirer, & s'avançant doucement & modestement, il tâcha de faire passer son decret. Mais ceux qui lui étoient opposez, revenus promptement de leur effroi, retournerent incontinent sur la place en jettant de grands cris, qui marquoient leur résolution & leur courage.

Murena sauve Caton.

Le parti de Caton reprend courage.

Le trouble & la frayeur s'emparerent d'abord de Metellus & de ses adherans, qui crurent qu'ils avoient recouvré des armes, & que c'étoit ce qui les faisoit revenir contre eux avec tant de fierté & d'audace. Ils prennent donc la fuite à leur tour, il n'y en eut pas un seul qui demeurât sur la place. S'étant donc tous dispersez, les uns deçà, les autres delà, Caton revient, & loüant & encourageant le peuple, il fait tant que la commune se range de son côté pour oppri-

Metellus effrayé quitte la place & s'enfuit à son tour.

mer Metellus par toutes ſortes de voyes.

Le Sénat s'aſſemble & ordonne de ſécourir Caton.

Le Sénat s'aſſemble en même tems, & ordonne de nouveau de ſécourir Caton, & de combattre contre une Loi qui excitoit dans Rome une furieuſe ſédition & une guerre civile. Metellus perſiſtoit dans ſon opiniâtreté & dans ſon audace; mais voyant ſes conſorts étonnez & effraïez de la fermeté de Caton, & perſuadez qu'il n'étoit pas poſſible de le vaincre, ni d'en venir à bout en aucune maniere, tout d'un coup, lors qu'on s'y attendoit le moins, il vint à la place, aſſembla le peuple, dit beaucoup de choſes contre Caton pour attirer ſur lui la haine publique, & cria qu'il vouloit fuir la tyrannie de cet homme, & ne point tremper dans la conſpiration qu'il avoit faite contre Pompée, & dont la ville auroit bientôt ſujet de ſe répentir, après avoir rejetté un ſi grand perſonnage. En même tems il partit pour aller en Aſie informer Pompée de ce qui s'étoit paſſé.

Metellus quitte la partie, & part pour aller en Aſie informer Pompée de ce qui s'eſt paſſé.

Voilà donc Caton dans une fort grande réputation, & dans une haute eſtime pour avoir ainſi ſoulagé Rome du péſant fardeau du Tribunat, & détruit en quelque ſorte dans Metellus ſeul toute la puiſſance de Pompée. Mais ce qui le fit encore plus eſtimer, c'eſt que le Sénat voulant noter d'infamie Metellus, & le dépoſer de ſa charge, il ne voulut pas le permettre, s'y oppoſa de toute ſa force, & pria le Sénat qu'en ſa faveur il lui épargnât cet affront. Le peuple prit pour une grande

Grande action de Caton qui empêche le Sénat de dépoſer Metellus.

grande marque de sa moderation & de son humanité, de n'avoir pas voulu fouler aux pieds son ennemi, & lui insulter après l'avoir abbattu par la force. Et les gens sages trouverent que c'étoit une action pleine de prudence & très utile à la République, de n'avoir pas irrité Pompée, en se portant à cette extrêmité contre Metellus.

Environ dans ce tems-là Lucullus de retour de la guerre, dont il paroissoit que Pompée lui avoit ravi la Couronne en lui enlevant la gloire de l'avoir finie, se vit en danger d'être privé de l'honneur du triomphe par l'opposition que lui fit Caïus Memmius, en le chargeant de plusieurs choses devant le peuple, plus pour faire sa cour à Pompée que pour aucune haine particuliere qu'il eût pour lui. Mais Caton, tant à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec Lucullus en lui donnant en mariage sa sœur Servilie, que parce qu'il trouvoit cette action injuste & indigne, s'opposa à Memmius, & soûtint pour l'amour de Lucullus une infinité d'accusations & de calomnies, qui le firent enfin déposer de sa charge comme d'une violente tyrannie qu'il exerçoit contre le peuple, mais tout chassé qu'il étoit, il eut encore assez de force pour contraindre Memmius à se retirer des assemblées & à éviter la lice.

Memmius s'oppose au triomphe de Lucullus, pour faire sa cour à Pompée.

Caton s'oppose à Memmius.

Caton déposé de sa charge contraint Memmius à se retirer.

Lucullus ayant obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus fortement à Caton, qu'il regardoit comme le plus fort rempart & le boulevart le plus assûré contre la puissance de Pompée. Alors Pom-

Pompée revient de ses expeditions plein de gloire.

pée revenant de ses expeditions tout brillant de gloire, & dans la confiance que la reception éclatante & toute pleine de marques d'affection qu'on lui avoit faite par toute l'Italie, étoit un gage qu'il ne seroit refusé de rien de tout ce qu'il demanderoit à ses Citoyens, envoya devant quelques-uns de ses gens prier le Senat de differer l'élection des Consuls jusqu'à son arrivée, afin qu'étant present il pût favoriser la poursuite de Pison, & solliciter pour lui. La plûpart des Senateurs y donnoient déja les mains, mais Caton s'y opposa vivement, non qu'il comptât ce délai pour quelque chose, mais c'est qu'il vouloit ruïner cette tentative de Pompée, & rogner les aîles à ses esperances, pour le désabuser d'entreprendre de ces sortes de nouveautez, & dans un moment il fit tellement changer le Senat, que sa demande lui fut refusée & que l'avis contraire passa.

Pompée envoye prier le Senat de differer l'élection des Consuls jusqu'à son arrivée.

Caton s'y oppose vivement & l'emporte.

Cela fâcha extrêmement Pompée, qui voyant bien que s'il n'avoit Caton pour ami, il trouveroit en lui un puissant obstacle à tout ce qu'il entreprendroit, envoya querir Munatius, l'intime ami de Caton, & le pria de lui aller demander de sa part deux niéces qu'il avoit, & qui étoient en âge d'être mariées, l'aînée pour lui, & la cadette pour son fils aîné. D'autres disent que ce n'étoient pas ses nieces, mais ses propres filles qu'il fit demander. Munatius ayant fait la proposition à Caton, à sa femme & à ses sœurs, toutes ces femmes parurent très-satisfaites de cette alliance à cause de

Pompée envoye demander à Caton ses deux niéces en mariage, l'une pour lui, & l'autre pour son fils.

la grandeur & de la dignité du personnage qui s'offroit ; mais Caton sans differer un moment, sans autre reflexion, & frappé tout d'un coup des vûës de Pompée, répondit, *Retournez-vous-en, Munatius, retournez-vous-en bien vîte, & dites à Pompée que Caton n'est point prenable par le côté des femmes ; qu'il fait véritablement grand cas de son amitié, & que tant qu'il ne poursuivra que des choses justes, il trouvera en lui une amitié plus solide & plus ferme que toutes les alliances les plus étroites ; mais que jamais Caton ne donnera à Pompée des ôtages contre sa patrie.* Ces femmes furent fort mécontentes de ce refus de Caton, ses amis même blâmerent fort sa réponse qu'ils trouverent incivile & trop fiere.

Réponse de Caton à cette proposition de Pompée.

Sa réponse trouvée trop superbe.

Quelque tems après il arriva que Pompée, ménageant le Consulat pour un de ses amis, envoïa distribuer de l'argent dans les Tribus. Cette corruption fut d'abord divulguée, car on sçut que cet argent avoit été compté dans les jardins même de Pompée. Caton ne manqua pas de dire d'abord à ces femmes, *Eh bien, si nous avions accepté l'alliance de Pompée, nous aurions nécessairement notre part à l'infamie de ces actions*, & elles avouërent qu'il avoit fait plus honnêtement & plus sagement qu'elles, de la refuser.

Pour Afranius, qui fut élu Consul l'année suivante avec Q. Cæcilius Metellus Cesar.

Que Caton n'est point prenable par le côté des femmes.) Il y a à la lettre, *n'est point prenable par l'appartement des femmes*, & cela est plaisamment dit. Caton parle de cette proposition de Pompée, comme de l'attaque d'un homme qui l'assiégeoit, & qui prétendoit le prendre par l'appartement des femmes, comme par l'endroit le plus foible.

Jugement ſenſé de Plutarque ſur ce refus de Caton.

Que s'il faut juger par l'évenement, il ſemble que Caton fit une faute capitale de rejetter cette alliance, & de ſouffrir que Pompée s'adreſsât à Ceſar, & qu'il fit ce mariage, qui en uniſſant la puiſſance de Pompée à celle de Ceſar, penſa renverſer de fond en comble l'Empire Romain, & ruïna au moins enfin la République, ce qui ne ſeroit peut-être jamais arrivé ſi Caton, craignant ces legerés fautes de Pompée, ne lui en eût laiſſé faire de beaucoup plus grandes, en ſouffrant qu'il cherchât à ſe fortifier des forces d'un autre. Mais toutes ces choſes ne devoient arriver que pluſieurs années après les tems dont nous parlons.

Lucullus & Pompée étant entrez en grand differend ſur les Ordonnances qu'ils avoient faites dans le Royaume de Pont, car chacun d'eux

Que s'il faut juger par l'évenement, il ſemble que Caton fit une faute capitale de rejetter cette alliance.] Il eſt certain que ſi Caton avoit bien peſé ce qu'il pouvoit avoir à eſſuyer de Pompée, devenu ſon gendre on ſon allié, avec ce qu'il en pouvoit & devoit craindre après ce refus, s'il cherchoit à ſe fortifier d'ailleurs, il auroit connu qu'il n'y avoit pas à balancer, & qu'en bon politique il devoit accepter cette alliance, pour le bien même des affaires; car la bonne politique veut qu'on préfere toûjours un petit mal à un plus grand. Mais outre que Caton ne prévoyoit pas ce mariage, l'alliance de Pompée ne convenoit point à ſes principes, & il ne vouloit avoir aucune part aux injuſtices de cet ambitieux, qui ne penſoit qu'à ſe ſervir de lui contre ſa patrie.

Si Caton, craignant ces legeres fautes de Pompée, ne lui en eût laiſſé faire de beaucoup plus grandes.) Le texte eſt corrompu & défectueux en cet endroit. Je crois qu'il faut rétablir la leçon que preſente un Mſ. τῶν μεγίςων περιιῖδεν αἴτιον αὐτ, ἑτέραν δυνάμιν πρ σγεν'μένον. En effet Pompée fit là une très-grande faute, car en cherchant à ſe fortifier des forces de Ceſar, il fortifia Ceſar contre lui & contre la République.

prétendoit que les siennes fussent conservées, & eussent lieu au préjudice des autres. Caton parut ouvertement pour Lucullus, à qui on faisoit une grande injustice. Pompée ayant eu du dessous dans le Senat, eut recours au peuple, & pour le gagner il proposa de faire aux soldats le partage des terres. Mais Caton s'y étant encore opposé, & ayant fait rejetter cette Loi, le désespoir porta Pompée à s'unir avec Clodius le plus insolent & le plus séditieux de tous ceux qui se mêloient de haranguer le peuple. En même tems il s'unit en quelque sorte avec Cesar, Caton lui-même lui en ayant fourni le prétexte; & voici comment.

Caton paroît pour Lucullus contre Pompée.

Pompée a recours au peuple & propose un partage des terres.

Caton s'y oppose, & Pompée s'unit avec Clodius.

Cesar de retour de son Gouvernement d'Espagne, briguoit le Consulat dans le même tems qu'il demandoit l'honneur du triomphe. Mais comme il y avoit une Loi qui ordonnoit que ceux qui poursuivoient les charges, fussent actuellement presens dans Rome, & que ceux qui demandoient le triomphe, demeurassent dehors, il pria le Senat de lui accorder le privilege de briguer le Consulat par des personnes interposées. La plûpart des Senateurs y consentoient, Caton seul s'y opposa, & comme il vit que malgré son opposition tout le Senat, pour faire plaisir à Cesar, alloit accorder ce privilege, quand son tour vint de dire son avis, il parla tout le jour, & consuma ainsi tout le tems de l'assemblée, de maniere qu'elle ne pût rien resoudre.

Cesar demande le privilege de briguer le Consulat sans entrer dans Rome.

Caton s'y oppose, & consume tout le tems de l'assemblée à parler.

Cesar abandonne là son triomphe, entre dans

Cesar entre dans Rome pour briguer le Consulat, & recherche l'amitié de Pompée à qui il donne sa fille Julie.

la ville, & s'attache d'abord à se concilier l'amitié de Pompée, & à briguer le Consulat. Il fut donc élu Consul, & incontinent il donna en mariage à Pompée sa fille Julie. Et ayant fait ensemble une ligue contre la ville, l'un proposoit des Loix pour faire distribuer des terres aux pauvres Citoyens, & l'autre paroissoit pour appuyer ces Loix, & pour les défendre contre ceux qui oseroient les combattre. Lucullus & Ciceron se joignirent à Bibulus, qui étoit l'autre Consul, pour s'y opposer. Mais celui qui s'y opposa le plus fortement, ce fut Caton, à qui l'alliance de Pompée & de Cesar étoit déja suspecte, & qui voyoit bien que la ligue qu'ils avoient faite ensemble, n'étoit faite à aucune bonne intention; aussi dit-il en plein Senat, *qu'il ne craignoit point cette distribution des terres, mais qu'il redoutoit la récompense que demanderoient infailliblement ceux qui par telles largesses alloient flattant & amorçant le peuple.*

Ligue de Cesar & de Pompée.

Cette ligue est suspecte à Caton.

Mot de Caton sur cette ligue

Le Senat fut de son avis & plusieurs des plus honnêtes gens qui n'étoient point du Senat, se joignirent à lui, témoignant hautement leur douleur & leur colere de l'étrange conduite de Cesar. Car tout ce que les Tribuns les plus insolens & les plus séditieux mettoient en avant pour plaire au peuple, il l'appuyoit de toute l'autorité Consulaire dont il étoit revêtu, s'insinuant aussi honteusement & bassement dans les bonnes graces de la Commune. C'est pourquoi Cesar & Pompée craignant d'échoüer

Bassesse honteuse de Cesar.

dans leurs desseins par les voyes ordinaires, eurent recours à la force. Premierement comme le Consul Bibulus descendoit à la place, on lui jetta sur la tête un plein panier de fumier, ensuite on se jetta sur les Licteurs qui marchoient devant lui, & on mit leurs faisceaux en piéces, & enfin on en vint aux pierres & aux traits, de sorte qu'il y eut beaucoup de gens blessez, & que tous les autres prirent la fuite. Caton se retira le dernier; marchant à petits pas, tournant souvent la tête, & maudissant de tels Citoyens.

Violences de Cesar & de Pompée.

Non seulement donc les seditieux firent passer la Loi du partage des terres, mais ils y firent ajoûter encore que le Senat jureroit de la maintenir, & de lui prêter main-forte, si quelqu'un vouloit s'y opposer, & ordonnerent de grandes peines contre ceux qui refuseroient de prêter ce serment. Ils jurerent donc tous par nécessité, se ressouvenant de ce qui étoit autrefois arrivé à l'ancien Metellus, qui ayant refusé de jurer pour une Loi semblable, fut banni de l'Italie sans que le peuple se mît en peine de l'empêcher. Toutes les femmes de la maison de Caton fondant en larmes, le conjuroient de ceder, & de jurer comme les autres; ses parens & ses amis les plus intimes l'en pressoient aussi. Mais celui qui le persuada le plus, & qui le porta à prêter ce serment, ce fut Ciceron qui lui representa & lui insinua *qu'il n'y avoit peut-être pas tant de justice qu'il croyoit, à*

Les seditieux font passer la Loi du partage des terres, & obligent le Senat à jurer qu'il la maintiendra.

A Metellus Numidicus V. la vie de Marius.

Caton jure comme les autres, & ce qui l'y obligea.

Sage remontrance que Ciceron fait à Caton pour l'obliger à prêter ce serment.

vouloir s'opposer seul à ce qui avoit été résolu & arrêté par tous les autres; que pour vouloir changer quelque chose dans ce qui est déja fait & où l'on voit qu'il est impossible de réüssir, de se jetter dans un péril évident sans aucun ménagement pour sa personne, cela est d'un insensé & d'un furieux; & enfin que le dernier des maux qu'il y avoit à faire ce qu'il faisoit, c'est qu'en abandonnant & en livrant ainsi à la discretion des seditieux & des mal intentionnez, la ville pour laquelle il faisoit toutes choses, il donnoit lieu de penser qu'il se retiroit avec grand plaisir des combats qu'il avoit à soûtenir pour elle. Car, ajoûta-t'il, *Si Caton n'a point besoin de Rome, Rome a besoin de Caton, tous ses amis en ont besoin. Et je suis,* continua-t'il, *le premier de ses amis qui en ai encore plus besoin que les autres, poursuivi & persecuté par Clodius, qui armé du Tribunat, vient contre moi tête baissée pour me fair bannir.* On dit que Caton, amolli par tous ces discours & par toutes prieres qu'il entendoit & dans sa maison & à la place, fut enfin forcé à grand peine d'en venir à ce serment, & qu'il y vint le dernier de tous à l'exception d'un seul, qui étoit Favonius, un de ses amis particuliers.

Cesar propose une autre loi, & Caton est le seul que s'y oppose.

Cesar, enflé de ce succès, proposa une autre Loi pour faire partager aux plus pauvres & aux plus necessiteux des Citoyens presque toutes les terres de la Campanie. Personne ne s'y opposa que Caton seul. Et Cesar le faisant prendre par ses Licteurs, le traîna de la Tribune, & le mena en prison, sans que pour cette violence il rabattît

Cesar le fait prendre pour le mener en prison.

rien

rien de ſa liberté, au contraire en marchant il continuoit de parler contre cette Loi, & exhortoit le peuple à impoſer ſilence à ceux qui avoient l'audace d'avancer des propoſitions ſi pernicieuſes. Le Senat le ſuivoit dans un grand abattement, avec la plus ſaine partie du peuple, qui par ſon morne ſilence témoignoit aſſez qu'il étoit très-fâché de l'indigne traitement que l'on faiſoit à Caton, & qu'il ne le ſupportoit qu'avec peine. Ceſar vit donc bien que le peuple étoit mécontent, mais il s'opiniâtra à le conduire dans l'eſperance que Caton lui-même en appelleroit au peuple, & qu'il s'abaiſſeroit juſqu'à le prier. Mais voyant à ſa contenance fiere & aſſûrée qu'il n'en feroit rien, enfin vaincu par la honte & par l'infamie de ſon action, il lâcha lui-même un des Tribuns, le priant d'aller enlever Caton à ſes Licteurs.

Caton ſuivi par le Senat & par le peuple très-fâché de la violence qu'il ſouffroit.

Ceſar honteux de ſon action le fait délivrer par un Tribun.

Ce que les ſéditieux gagnerent par toutes ces Loix & par toutes ces largeſſes, c'eſt qu'ils amadoüerent ſi bien le peuple qu'ils firent décerner à Ceſar le Gouvernement des deux Illyries & de toute la Gaule, avec une armée de quatre Legions pour cinq ans, quoique Caton leur prédît & leur annonçât qu'eux-mêmes par leurs propres ſuffrages ils établiſſoient dans leur Forteresse le Tyran, qui ne manqueroit pas de les aſſujettir. Ils firent auſſi paſſer Publius Clodius de la famille Patricienne, dont il étoit, dans une famille Plebeienne, pour pouvoir ſelon la Loi

Ce que les ſéditieux firent décerner à Ceſar.

Caton prédit aux Romains ce qui leur arriveroit, & qui leur arriva.

On fait passer Clodius dans une famille Plebeienne, pour pouvoir le faire Tribun.

le faire élire Tribun, comme ils firent sur ce qu'il leur promit d'exécuter tout ce qu'ils voudroient, pourvû qu'en récompense ils lui accordassent le bannissement de Ciceron. Ils firent encore designer Consuls pour l'année suivante Pison pere de la femme de Cesar, & Aulus Gabinius, un des mignons de Pompée, comme l'assûrent ceux qui ont connu sa vie & ses mœurs.

Mais quoiqu'ils fussent par-là maîtres des affaires, & qu'ils eussent réduit à leur dévotion une partie de la ville par amour, & l'autre partie par crainte, ils ne laissoient pas encore de redouter Caton; car dans les choses même où ils avoient eu le dessus contre lui, ils voyoient bien qu'ils n'en étoient venus à bout qu'avec de grandes difficultez & avec des peines infinies, & non sans

Et Aulus Gabinius, un des mignons de Pompée.] Je suis forcé de me servir d'un vieux terme, la langue ne m'en fournissant pas d'autre pour exprimer ce que Plutarque dit ici, car c'est le sens de ce mot ἐκ τῶν Πομπηΐου κόλπων ἄνθρωπον, qui a été fort mal expliqué. Cet Aulus Gabinius étoit fort décrié pour ses infames débauches; Voici comme en parle Ciceron dans son Oraison pour Sextius. *Cum sciat duo illa Reipub. pene fata Gabinium & Pisonem, alterum (Gabinium) haurire quotidie ex pacatissimis atque opulentissimis Syriæ gazis innumerabile pondus auri; bellum inferre quiescentibus, ut eorum veteres, illibatasque divitias in profundissimum libidinum suarum gurgitem profundat? villam ædificare in oculis omnium tantam, tugurium ut jam videatur esse illa villa quam ipse Tribunus plebis pictam olim in concionibus explicabat, quo fortissimum ac summum civem in invidiam, homo castus ac non cupidus, vocaret.* Ce que Plutarque ajoûte, *comme l'assûrent ceux qui ont connu sa vie & ses mœurs*, marque assez ce qu'il a voulu dire par les mots qu'il vient d'employer.

une grande honte de leur part. Or ils ne trouvoient rien de plus triste, de plus fâcheux, & de plus insupportable que le reproche de ne l'avoir emporté que par la force, & encore bien difficilement. Clodius même n'osoit esperer de chasser Ciceron tant que Caton seroit present. Cherchant donc les moyens de l'éloigner, la premiere chose qu'il fit dès qu'il eut pris possession de son Tribunat, ce fut d'envoyer querir Caton. Quand il fut venu, Clodius commença à lui dire *qu'il le croyoit le plus homme de bien de tous les Romains, & celui qui avoit les mains les plus pures & les plus nettes; & que ce fût là l'opinion qu'il avoit de lui, il étoit prêt de le lui confirmer par des effets, car y ayant plusieurs personnages considérables, qui lui demandoient le commandement de Cypre, & qui prioient instamment d'y être envoyez, il le jugeoit seul digne de cet emploi, & que par l'affection qu'il lui portoit il étoit ravi de lui faire ce plaisir en lui donnant la préference.*

Clodius cherche les moyens d'éloigner Caton. Ce qu'il fait pour y réussir.

Insinuation dont Clodius use d'abord envers Caton.

Ces paroles oüies, Caton se mit aussi-tôt à cier *que c'étoit un piege & une injure, & non pas un plaisir. Oh bien*, lui répartit Clodius avec un regard méprisant & superbe, *puisque tu n'y veux pas aller de gré, je t'y ferai aller par force.* Et s'en allant incontinent à l'assemblée du peuple, il fit passer l'Edit qui lui décernoit cette commission, & quand il partit, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni Officiers publics. Il envoya seulement avec lui deux Greffiers, dont l'un étoit un voleur & un scelerat, & l'autre un de ses cliens

Caton sent le piege que lui tend Clodius.

Clodius prend le haut ton.

Il fait passer l'Edit. Son étrange procedé contre Caton.

& son domestique. Et comme si la commission d'aller conquerir Cypre, & en chasser le Roi Ptolemée, étoit trop legere & trop aisée pour lui, il y en fit adjoûter une autre, qui étoit d'aller ramener dans Byzance les bannis, & les rétablir dans leurs biens, voulant à quelque prix que ce fût le tenir éloigné de Rome le plus longtems qu'il seroit possible, & l'empêcher au moins d'y revenir pendant son Tribunat.

Il faut ajoûter à la commission de Cypre, celle d'aller rétablir les bannis dans Byzance.

Caton se voyant réduit à cette dure nécessité, conseilla à Ciceron, que Clodius poursuivoit à outrance pour le faire chasser, de ne point exciter de sédition en s'opposant à son Ennemi; de ne pas jetter sa ville dans une guerre civile; de ne point la remplir de meurtres, mais de céder au tems pour pouvoir être encore une fois le sauveur de sa patrie. Après quoi il envoya devant à Cypre un de ses amis, nommé Canidius, conseiller à Ptolemée de ceder son Isle sans combat, l'assûrant qu'il ne manqueroit jamais ni de biens, ni d'honneurs, & que le peuple Romain lui donneroit la grande Prêtrise de Venus dans la ville de Paphos, cependant il séjourna à Rhodes pour y faire ses préparatifs, & pour y attendre la réponse de Ptolemée.

Sages avis que Caton donne à Ciceron.

Caton fait offrir au Roi Ptolemée, fils de Ptolemée Lathurus, la grande Prêtrise du Temple de Venus à Paphos, s'il vouloit ceder Cypre.

Et que les Romains lui donneroient la grande Prêtrise de Venus dans la ville de Paphos.] Il falloit que cette grande Prêtrise fût quelque chose de bien considérable, puisqu'on la regardoit comme un dédommagement du Royaume de Cypre. Nous sçavons par l'Antiquité, & sur tout par le témoignage d'Homere, que les grands Prêtres des Dieux étoient des hommes, non-seulement d'une grande dignité, mais très-puissans & très-riches.

Dans ce même tems-là Ptolemée Roi d'Egypte pour quelque emportement de colere, & quelque differend qu'il avoit eu avec ses sujets, abandonna Alexandrie pour aller à Rome, se flattant de l'esperance que Pompée & Cesar le rameneroient dans son Royaume avec une grosse armée. Chemin faisant, il voulut voir Caton; étant donc abordé à Rhodes il envoya chez lui, ne doutant point que dès que Caton sçauroit son arrivée, il ne vînt le visiter. Quand son Envoyé arriva, Caton étoit par hazard à sa chaise d'affaires; il dit à l'Envoyé *que Ptolemée vînt le trouver s'il avoit affaire à lui.* Ce qu'il fit.

Ptolemée Aulete & frere de Ptolemée Roi de Cypre, dont il vient de parler.

Ptolemée Roi d'Egypte, quitte son Royaume pour aller à Rome.

Il arrive à Rhodes & envoye à Caton lui apprendre son arrivée.

Réponse de Caton à son envoyé.

Quand il entra Caton n'alla point au-devant de lui, il ne daigna pas même se lever de son siege, mais après l'avoir salué sans façon comme un simple particulier, il lui dit de s'asseoir. Cette réception si seche déconcerta un peu le Roi, qui fut fort étonné de trouver avec des dehors si populaires, si simples & si chetifs, des manieres si fieres, & si hautaines. Mais quand il eut commencé à lui parler de ses affaires, il entendit de lui des discours d'une sagesse profonde & tout pleins de franchise & de liberté. Car Caton blâme fort ce qu'il faisoit, & lui remontra quelle grande felicité & quelle vie Royale il abandonnoit pour aller se livrer à une dure servitude, à des travaux infinis, & à toute la corruption, & à toute l'avarice des puissans de Rome, que l'Egypte même, quand elle seroit toute convertie en

Ptolemée lui rend visite. La maniere dont il en est reçu.

Discours pleins de sagesse & de franchise, que Caton tient à Ptolemée.

Corruption & avarice des puissans de Rome.

or, pourroit à peine rassasier. Il lui conseilloit donc de s'en retourner & de se racommoder avec ses sujets; il lui offroit même de l'accompagner pour menager cet accommodement.

Alors Ptolemée, comme un homme qui d'un grand accès de phrenesie ou d'un long délire auroit été rappellé à son bon sens par la vertu de quelques paroles, fut frappé de la vérité & de la grande sagesse de ces remontrances de Caton, & se mit en état de les suivre. Mais en ayant été détourné par ses amis, il ne fut pas plûtôt arrivé à Rome, & n'eut pas plûtôt fait pour la premiere fois la cour à la porte d'un des premiers Magistrats, qu'il se repentit de sa folie, & gémit d'avoir suivi un si mauvais conseil, sentant bien qu'il avoit méprisé, non l'avertissement d'un homme sage, mais véritablement l'Oracle d'un Dieu.

Ptolemée est frappé de la verité & de la sagesse des remontrances de Caton.

Ses amis l'empêchent de les suivre.

Ptolemée se repent de ne les avoir pas suivies.

Cependant Ptolemée, Roi de Cypre, par un coup inesperé de la bonne fortune de Caton, se fit mourir lui-même par un breuvage empoisonné. Comme il avoit laissé des richesses infinies, Caton, résolu d'aller lui-même à Byzance, envoya à Cypre son neveu Brutus, parce qu'il ne se fioit pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis dans les bonnes graces des Byzantins & rétabli la concorde & l'union dans la ville, il suivit son neveu, & navigea à Cypre. Il y trouva des richesses immenses & véritablément Royales en meubles précieux, en vaisselle d'or

Ptolemée se fait mourir par le poison

Caton envoye son neveu à Cypre & va rétablir les bannis de Byzance.

Richesses immenses qu'il trouve à Cypre.

& d'argent, en tables, en pierreries, en tapisseries, & en étoffes de pourpre, qu'il falloit vendre pour en retirer l'argent. Et comme il vouloit tout faire avec la derniere exactitude, & porter toutes choses à leur plus haut prix, il assista lui-même à la vente pour tenir compte du produit jusqu'au dernier denier, ne se fiant point aux usages des encans, & ayant pour également suspects les officiers, les herauts, les marchands, & ses amis même. C'est pourquoi il parloit en particulier aux acheteurs, & les obligeoit à faire des encheres plus hautes. Ainsi la plûpart de tous ces meubles furent vendus leur juste valeur.

Il ne se fie à personne & assiste lui-même à la vente des effets de Ptolemée.

Tous les amis de Caton furent très-choquez de sa défiance. Munatius sur tout en entra dans une colere qui pensa être implacable, de sorte que Cesar écrivant ensuite un livre contre Caton, Munatius lui fournit sur cela des mémoires qui font l'endroit le plus piquant de sa satire. Cependant Munatius écrit lui-même que sa colere ne venoit pas tant de la défiance de Caton, que du peu de cas que Caton faisoit de lui, &

Munatius fournit à Cesar des mémoires contre Caton.

Que du peu de cas que Caton faisoit de lui.) Je ne puis m'empêcher de relever ici une faute considérable qu'Amiot a faite en traduisant. *Toutefois Munatius même écrit que ce courroux n'advint point par aucune défiance de Caton, mais plûtôt par le peu de respect que Munatius même lui portoit.* Il s'agit ici de la colere où Munatius étoit entré contre Caton. Or la colere où nous sommes contre quelqu'un, ne peut jamais venir du peu de respect que nous avons pour lui, elle vient du peu de considération qu'il a pour nous. Et c'est ce que Plutarque a dit que la

de la jalousie qu'il avoit lui-même contre Canidius, car il publia un écrit contre Caton, & c'est celui que Thrasea a principalement suivi dans son histoire. Il dit qu'il arriva le dernier à Cypre, qu'on lui donna un logement dont les autres n'avoient point voulu; que s'étant présenté pour entrer chez Caton, on lui refusa la porte, parce que Caton étoit alors empêché à faire emballer quelques meubles avec Canidius; qu'il s'en plaignit modestement, & qu'il reçut une réponse qui n'étoit nullement moderée. Caton lui dit en propres termes, *que de la grande amitié, comme dit Theophraste, vient souvent la grande haine. Car tu vois toi-même*, ajoûta-il, *que parce que tu m'aimes beaucoup, tu es aussi très-fâché de ce que tu crois que je ne fais pas de toi tout le cas que tu mérites. Mais j'employe Canidius préferablement à tous les autres, à cause de sa grande experience & de sa fidélité, & parce qu'il est venu dès le commencement, & qu'il a sur tout les mains nettes.* Caton ne dit cela qu'à Munatius seul sans aucun témoin, mais ensuite il en fit confidence à Canidius. Munatius l'ayant sçû, ne voulut plus aller souper chez Caton, ni assister

Thrasea Pætus a suivi dans son histoire ces memoires de Munatius.

Particularitez tirées de ces memoires.

Ce que Caton dit à Munatius.

celere de Munatius venoit du peu de cas que Caton faisoit de lui. Voici ses termes, ἀλλ' ἐκείνου ὀλιγωρίᾳ πρὸς αὐτὸν, qu'Amiot n'a nullement entendus. ἐκείνου, c'est, Κάτωνος, & de Caton, πρὸς αὐτὸν, c'est, πρὸς Μουνάτιον, pour Munatius.

Et de sa fidelité . . . . & qu'il a sur tout les mains nettes.) Cependant Plutarque nous a dit plus haut, que Caton ne se fioit pas trop à lui. Apparemment depuis son arrivée à Cypre il avoit reconnu ces bonnes qualitez dans Canidius, ou bien Caton parla ainsi à Munatius, pour justifier la préference qu'il donnoit à Canidius sur lui.

au

au Conseil quand il y étoit appellé, & Caton l'ayant menacé qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéïssoient & feroit prendre chez lui des gages, il ne s'en mit point en peine, & s'en retourna à Rome, où il conserva encore long-tems son ressentiment. Mais après une conversation que Martia, qui étoit encore dans la maison de Caton, eut avec lui, il arriva qu'il fut prié avec elle à souper chez un de leurs amis communs, nommé Barca. Caton arriva comme ils étoient à table, & demanda où il pourroit se placer. Barca lui répondit que ce seroit où il voudroit, & qu'il pouvoit choisir la place qu'il aimeroit le mieux. Caton ayant bien regardé, dit qu'il se mettroit auprès de Munatius, & ayant fait le tour de la table, il alla se placer tout auprès de lui, & ne lui fit aucune caresse pendant tout le souper. Mais quelques jours après, à la priere de Martia, Caton lui écrivit qu'il avoit à lui parler. Munatius ne manqua pas de se rendre chez lui dès le matin, & Martia le retint jusqu'à ce que tous ceux qui étoient allé faire leur cour à

Munatius rompt ouvertement avec Caton.

C'est-à-dire, que Caton n'avoit pas encore cedé à Hortensius.

Munatius prié à souper avec Martia chez Barca.

Caton arrive chez Barca comme on étoit à table & se place près de Munatius.

Qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéïssoient & feroit prendre chez lui des gages.] C'est ainsi qu'on doit traduire ce passage, qui ne peut être entendu que par ceux qui sont instruits des coûtumes des Romains. Quand on envoyoit un Huissier à un Sénateur, ou à un Magistrat, pour lui ordonner de se trouver au Sénat, ou au Conseil, s'il refusoit, on envoyoit prendre chez lui quelque meuble, qui étoit comme un témoin de sa désobéïssance, & on appelloit cela, *pignora capere*, ἐνέχυρα λαβεῖν. Amiot ne l'a point du tout entendu, car il a traduit, *tant que Caton le menaça qu'il feroit saisir ses meubles & son bagage.* Ce n'étoit nullement une saisie.

Raccommodement de Munatius & de Caton.

Caton, fussent sortis. Après quoi Caton entra dans la chambre de Martia, se jetta au cou de Munatius, l'embrassa tendrement, & lui fit toutes sortes de caresses. Nous nous sommes attachez à raconter ces particularitez un peu en détail, persuadez que ces petites choses, qui se passent dans la vie privée, ne servent pas moins à faire connoître le naturel & les mœurs des hommes, que les actions les plus grandes, & qui se sont passées dans le public.

Vingt & un million.

Caton rapporta de Cypre près de sept mille talens. Et comme il craignoit les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs coffres

Six mille deux cens cinquante livres.

dont chacun tenoit deux talens cinq cens drachmes, & attacha à chacun une longue corde au

Précautions que Caton prend pour retrouver son argent s'il faisoit naufrage.

bout de laquelle il mit une grande piéce de liége, afin que si le vaisseau venoit à se briser, les piéces de liége qui nageroient sur l'eau, montrassent l'endroit où les coffres seroient tombez, & qu'on pût les retirer. Tout cet argent arriva à bon port sans qu'il s'y trouvât aucun mécompte considérable. Caton portoit avec lui

Deux registres, où Caton avoit marqué tout ce qu'il avoit fait dans son expédition.

dans ce voyage deux Registres où il avoit écrit avec grand soin tout ce qu'il avoit fait dans cette expédition, tout ce qu'il avoit reçu, & tout ce qu'il avoit dépensé. Mais il ne put conserver ni l'un ni l'autre. L'un étoit entre les mains de son affranchi, nommé Philargyrus, qui s'étant embarqué au Port de

L'un périt par un

Cenchrées, & ayant fait naufrage, ce Registre

périt avec tous les ballots qui étoient dans le vaisseau. L'autre étoit entre les mains de Caton qui le porta jusqu'à Corcyre, où il logea & fit tendre ses tentes au milieu de la place qui étoit sur le rivage. La nuit les mariniers ayant grand froid, allumerent beaucoup de feux, de sorte que le feu prit malheureusement aux tentes qui furent toutes brûlées, & dans cette incendie périt aussi le Registre que Caton avoit conservé jusques-là. Mais par bonheur pour lui les Officiers du feu Roi Ptolemée, qui étoient presens, qui avoient eu soin de ses meubles & qui avoient assisté à la vente, suffisoient pour fermer la bouche à ses ennemis & à tous ceux qui auroient voulu le calomnier. Il ne laissa pas d'être affligé de cette perte; car il n'avoit pas fait ces Registres pour donner des preuves de sa fidélité, mais pour avoir l'honneur de donner aux autres un exemple & un modelle de l'exactitude que l'on doit avoir dans ces occasions, honneur que la fortune lui envia.

naufrage, & l'autre par le feu.

Pourquoi Caton avoit fait ces registres.

Comme il approchoit avec ses vaisseaux, les Romains avertis de son arrivée, tous les Magistrats, les Prêtres, le Sénat, & la plus grande partie du peuple accoururent au-devant de lui le long du Tibre, de sorte que les deux rives du fleuve étoient couvertes d'un monde infini. A voir ces vaisseaux remonter la riviére au milieu de cette foule innombrable, on eût cru que c'étoit un triomphe très-superbe & très-éclatant. On trou-

Les Romains sortent au-devant de lui, comme il arrivoit avec ses vaisseaux.

Impolitesse & fierté mal entenduë qu'on reproche à Caton.

va pourtant qu'il y eut de sa part une sorte d'impolitesse, & de fierté mal entenduë en ce que les Consuls & les Préteurs étant sortis au-devant de lui, il ne descendit pas où ils étoient, & ne fit pas seulement arrêter son vaisseau pour leur faire quelque civilité, mais continua de voguer contre le courant sur sa Galére Royale, qui étoit à six rangs de rames, laissant derriere lui la rive où étoient ces Magistrats, & ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé dans le port avec toute sa Flotte. Mais quand on vit tout cet or & cet argent, qu'on portoit au travers de la place dans le thrésor public, le peuple fut étonné de cette grande quantité, & le Sénat s'étant assemblé, décerna à Caton avec de grands éloges une Préture extraordinaire, & le privilege d'assister aux jeux & aux spectacles avec la robe bordée de pourpre. Mais Caton refusa tous ces honneurs, & demanda seulement au Sénat qu'il lui plût donner la liberté à Nicias, Intendant du feu Roy Ptolemée, aux soins, diligence, exactitude

Honneurs que le Sénat décerna à Caton & qu'il refusa.

La seule grace que Caton demanda au Sénat.

Et le Sénat s'étant assemblé, décerna à Caton avec de grands eloges une Préture extraordinaire.] C'est-à dire, une Préture avant l'âge porté par les Loix pour cette magistrature. Ceci se passa l'an de Rome 697. Caton mourut dix ans après, c'est-à-dire, l'an de Rome 707. à l'âge de quarante-huit ans. Il n'en avoit donc que trente-huit, lorsque ce décret du Sénat fut donné. Et par conséquent selon ce passage de Plutarque, confirmé par Dion, trente-huit ans n'étoient pas encore l'âge suffisant pour la Préture. Cela confirme le sentiment de ceux qui croyent qu'on ne pouvoit la demander qu'à trente-neuf ans, & l'exercer qu'à quarante.

& fidélité duquel il rendit des témoignages très-avantageux. Philippe Pere de Martia, étoit alors Consul. Mais on peut dire que toute la dignité & l'autorité entiere du Consulat résidoient dans Caton ; l'autre Consul, qui étoit Lentulus Marcellinus, ne faisant pas moins d'honneur à Caton à cause de sa vertu, que son beau-pere Philippe en faisoit à cause de l'alliance.

En ce tems-là Ciceron, qui étoit revenu depuis peu de l'exil auquel Clodius l'avoit fait condamner, & qui avoit plus de crédit & d'autorité que jamais, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole arracher par force les tables que Clodius y avoit consacrées lui-même, & dans lesquelles il avoit écrit tout ce qui s'étoit passé pendant son Tribunat. Le Sénat s'étant assemblé sur cette affaire, Clodius y accusant Ciceron de violence & de voyes de fait, Ciceron répondit que Clodius ayant été créé Tribun contre les Loix, tout ce qu'il avoit fait & écrit pendant son Tribunat, devoit être nul, & qu'il falloit le casser. Mais Caton l'interrompit, & se levant prit la parole & dit, *qu'il étoit très-persuadé que dans toute l'administration de Clodius, il n'y avoit rien de sain, ni de bon, mais que si l'on cassoit tout ce qu'il avoit fait dans son Tribunat, on casseroit aussi tout ce qu'il avoit fait à Cypre, & que sa commission ne seroit pas legitime si elle lui avoit été donnée par le décret d'un Tribun créé contre les Loix. Que Clodius, pour être*

Ciceron arrache du Capitole les tables de Clodius.

Clodius accuse Ciceron de violence.

Ciceron veut faire casser tout ce que Clodius avoit fait, & sur quoi.

Caton s'oppose fortement à Ciceron. Ses raisons.

d'une maison Patricienne, n'avoit pourtant pas été nommé Tribun contre les Loix, puisqu'il étoit passé dans une famille Plebeienne en vertu de la Loi qui le permettoit. Que s'il avoit été méchant & scelerat, comme plusieurs autres, il étoit juste de le punir personellement, & non pas de s'en prendre à la Charge, qui avoit assez souffert de son injustice.

Ciceron se broüille avec Caton.

Cela mit Ciceron dans une furieuse colere contre Caton, de sorte qu'il cessa long-temps de le regarder comme son ami. Mais ils se reconcilierent ensuite, & voici dans quelle occasion: Pompée & Crassus allerent s'aboucher avec César qui pour cet effet avoit repassé les Alpes. Là ils resolurent ensemble qu'ils demanderoient tous deux un second Consulat pour l'année suivante, & que dès qu'ils seroient en charge, ils feroient ordonner que César seroit continué dans son Gouvernement pour autres cinq années, & se feroient décerner à eux les plus grandes & les meilleures Provinces avec de bonnes armées, & les fonds nécessaires pour les entretenir. Ce Traité étoit proprement une conjuration pour ruiner la République, & pour partager l'Empire entre eux.

Ils se reconcilient.

Ligue de Crassus, de César & de Pompée.

Il y avoit alors beaucoup de gens de bien qui se préparoient à demander le Consulat, mais quand ils virent Pompée & Crassus sur les rangs, ils se retirerent tous, excepté Lucius Domitius mari de Porcie, à qui Caton son beau-frere, persuada de ne pas se desister, & de ne pas abandon-

L. Domitius brigue le Consulat, quoiqu'il ait pour concurrens Crassus & Pompée.

ner une lice où on ne combattoit pas tant pour le Consulat que pour la liberté de Rome. Il courut même de bouche en bouche parmi ceux du peuple, qui conservoient encore du sens & de la raison, quelque propos, *qu'il ne falloit pas souffrir que la puissance de Pompée, & celle de Crassus s'unissent par le Consulat; que cela rendroit leur Charge trop forte, trop superbe & trop insupportable, & qu'il falloit les séparer, & ne faire Consul que l'un des deux.* En même tems ils se rangerent autour de Domitius, l'exhortant & l'encourageant à continuer sa brigue, parce que la plûpart de ceux à qui la crainte fermoit alors la bouche, le favoriseroient le jour de l'élection.

Violence de Crassus & de Pompée contre Domitius.

Pompée & Crassus craignant que cela n'arrivât effectivement, dresserent une embuscade à Domitius, comme il descendoit le matin avant le jour à la clarté des flambeaux au champ de Mars où se devoit tenir l'assemblée du peuple. D'abord le premier qui portoit le flambeau devant Domitius fut blessé mortellement & tomba à ses pieds, tous les autres furent blessez & prirent la fuite. Il n'y eut que Domitius & Caton qui resterent seuls, car Caton, quoique blessé au bras, prit Domitius, le retint, & le pria de demeurer; *Pendant qu'il nous restera un souffle de vie*, lui dit-il, *n'abandonnons point ce combat pour la liberté contre des Tyrans, qui font assez connoître l'usage qu'ils feront d'une Charge à laquelle ils veulent s'élever par des injustices si énormes, & par de si grands attentats.* Mais Domitius ne pouvant soû-

Courage de Caton.

tenir plus long-tems ce danger, prit la fuite & se retira dans sa maison.

Pompée & Crassus nommez Consuls.

Alors Pompée & Crassus furent nommez Consuls. Caton ne se rebuta pourtant pas, & s'avançant, il demanda la Préture pour avoir en elle comme une forteresse d'où il pourroit encore faire des sorties & combattre contre les Consuls, n'étant plus simple particulier. Crassus & Pompée, allarmez de cette demarche, comme sentant bien que la Préture entre les mains de Caton deviendroit par sa vertu d'une autorité si grande qu'elle pourroit tenir tête au Consulat, firent assembler le Sénat à la hâte sans que la plûpart des Sénateurs en fussent avertis. Là ils firent ordonner que les Préteurs, qui seroient élûs entreroient d'abord en exercice, sans attendre les délais portez par l'Ordonnance, pendant lesquels on pouvoit appeller en justice

Caton demande la Préture.

Crassus & Pompée allarmez de cette demarche de Caton, font assembler le Sénat à la hâte pour le traverser.

Décret injuste qu'ils font rendre au Sénat,

Ils firent ordonner que les Préteurs, qui seroient élûs, entreroient d'abord en exercice, sans attendre les délais portez par l'Ordonnance.] Car entre la nomination & la prise de possession des charges, les Romains laissoient toûjours un temps, afin que l'on pût informer contre ceux qui se seroient servis de mauvaises voyes pour y parvenir. Pompée & Crassus en faisant ordonner que les Préteurs, qu'on éliroit, entreroient d'abord en exercice, gagnoient par là deux points bien capitaux, le premier d'éloigner Caton, à qui l'âge ne permettoit pas encore d'exercer, & l'autre de mettre à couvert de toute recherche ceux qu'ils auroient fait élire.

Pendant lesquels on pouvoit appeller en justice ceux qui avoient acheté les suffrages du peuple.] Le texte est défectueux en cet endroit, ἐν ᾧ καὶ τοῖς δεκάσασι τὸν δῆμον ἦσαν. Il est aisé de voir qu'il manque quelque chose pour achever le sens. Peut être Plutarque avoit-il écrit ἐν ᾧ καὶ τοῖς δεκάσασι δίκαι ἦσαν. Un seul pe-

ceux

ceux qui avoient acheté les suffrages du peuple. Et après avoir par ce decret asseuré l'impunité à ceux qui seroient coupables de cette corruption, ils pousserent en avant quelques-uns de leurs amis & de leurs domestiques même, & les obligerent à se présenter pour demander la Préture, fournissant eux-mêmes l'argent pour corrompre les Juges, & présidant eux-mêmes à l'élection. Mais malgré toutes ces pratiques on voyoit que la vertu & la réputation de Caton alloient le faire triompher sans peine de tous ses concurrens, le peuple ayant pour lui tant de respect, qu'il regardoit comme une très-grande indignité de le vendre par ses suffrages, lui que la ville même devoit acheter pour Préteur. La premiere des Tribus qui fut appellée, lui ayant donné ses voix, Pompée supposa faussement qu'il avoit oüi le tonnerre, & rompit l'assemblée très-honteusement, les Romains ayant accoûtumé de regarder cela comme un malheureux présage, de le détester, & de ne rien ratifier quand il arrive de ces signes célestes.

Comme Caton alloit être nommé Préteur, Pompée rompt l'assemblée. Sur quel prétexte.

Dans la suite Pompée & Crassus ayant fait distribuer encore de plus grandes sommes au peuple, & chassé du champ de Mars tous les plus gens de bien, ils l'emporterent enfin, & firent élire Pré-

Pompée & Crassus distribuent au peuple de plus grosses sommes, & font nommer Préteur Vatinius.

tit mot, comme δίκαι, peut aisément échapper à un copiste. On lit dans un MS. ἐν γὰρ ταῖς δικάσταις τὸ δῆμον τοῦ ἐπιζητεῖν δίδοσθαι δίκας διὰ ψηφίσματος τὸ [illegible] κατα[illegible], &c. Mais cela n'est pas sans difficulté. Ma correction rend la chose plus claire.

teur un Vatinius au lieu de Caton. On dit que ceux qui avoient donné leurs voix avec tant d'injustice & contre la Loi, touchez de honte & de répentir, prirent d'abord la fuite, & se retirerent chez eux. Et tous ceux qui restoient s'étant rassemblez, & témoignant la douleur & le ressentiment qu'ils avoient de ce qui venoit de se passer, il se trouva là un Tribun, qui sans autre façon tint dans ce même endroit l'assemblée du peuple. Et là Caton s'avança au milieu, & comme s'il eût été inspiré par quelque Dieu, il prédit tous les maux qui devoient arriver à la ville, & excita contre Crassus & Pompée tous ses Citoyens, en leur faisant voir qu'ils se sentoient tous deux coupables de tant de crimes, & qu'ils préparoient un Gouvernement si injuste, qu'ils avoient craint d'avoir Caton pour Préteur, parce que les éclairant de près il auroit éventé toutes leurs pratiques & renversé tous leurs desseins. Quand il eut fini, & qu'il s'en retourna dans sa maison, il fut suivi lui seul d'une plus grande foule de peuple que n'en avoient eu tous ensemble ceux qui avoient été élu Préteurs.

Caton prédit tous les maux qui doivent arriver à la ville.

Caïus Trébonius, Tribun du peuple, proposa alors un decret pour faire aux Consuls la distribution des Provinces. Ce decret portoit que l'un d'eux auroit sous lui toute l'Espagne & l'Afrique, & l'autre la Syrie & l'Egypte, avec un plein pouvoir de faire la guerre à qui bon leur sembleroit, & par mer & par terre. Tous les autres Ci-

Trébonius propose un decret en faveur des Consuls.

toyens déſeſperant de pouvoir l'empêcher & le faire caſſer, renoncerent à le combattre. Mais Caton, avant que l'on commençât à donner les ſuffrages, monta ſur la Tribune, & demanda à parler. Le peuple ne lui accorda qu'à peine deux heures, & quand il eut conſumé tout ce tems à les haranguer, à leur faire des leçons & des remontrances, & à prédire tout ce qui leur arriveroit, ils ne voulurent pas lui permettre de continuer; & comme il s'opiniâtroit à parler encore, ils envoyerent un des Licteurs qui l'arracha par force de la Tribune.

Caton demande à parler pour s'y opposer.

On lui accorde deux heures.

Il passe ce tems, & veut continuer.

On envoye un Licteur l'arracher de la Tribune.

Quand il fut en bas il ne laiſſa pas de crier encore plus fort, & il avoit beaucoup de gens qui lui prêtoient l'oreille, & qui entroient dans ſes ſentimens. Le Licteur l'alla prendre pour la ſeconde fois & l'emmena hors de la place. Mais il ne l'eut pas plûtôt relâché, qu'il reprit incontinent le chemin de la Tribune, criant plus que jamais, & exhortant ſes Citoyens à le ſécourir, & à venir défendre la liberté publique. Aïant repeté cela pluſieurs fois, Trebonius, fort embarraſſé & fort allarmé, commanda au Licteur de le ſaiſir & de le traîner en priſon. Mais le peuple le ſuivit, très-attentif à toutes ſes paroles; car chemin faiſant il continuoit toûjours de leur parler. De ſorte que Trebonius craignant les ſuites, commanda au Licteur de le relâcher. Ainſi Caton fit que l'on conſuma tout ce jour-là inutilement & ſans rien conclurre.

Il continuë à parler, & le Licteur l'emmene hors de la place.

Il reprend le chemin de la Tribune, criant toûjours.

Trebonius le fait ſaiſir & traîner en priſon.

Il continuë de parler au peuple.

Trebonius craignant les ſuites, le fait lâcher.

Mais le lendemain ceux du parti contraire

ayant intimidé une partie du peuple par leurs ménaces, gagné l'autre par de belles paroles & par des largesses, empêché à force d'armes l'un des Tribuns, nommé Aquilius, de sortir du Sénat pour venir à l'Assemblée, chassé de la place Caton qui crioit de toute sa force qu'il avoit entendu le tonnerre, & blessé un grand nombre de Citoyens, dont plusieurs tomberent morts sur la place, ils firent passer par force le decret; de sorte que plusieurs s'étant attroupez pleins de fureur, alloient renverser les statuës de Pompée; mais Caton survenant l'empêcha.

Le lendemain on fait passer par force le decret de Trebonius.

Caton empêche qu'on ne renverse les statuës de Pompée.

Ensuite quand on proposa le decret pour les Provinces, & pour les troupes que l'on donneroit à César, alors Caton ne s'adressa plus au peuple; mais se tournant vers Pompée, il l'avertit & lui protesta devant tout le monde qu'il se mettoit véritablement lui-même sur le cou le joug de César, qu'il ne s'en appercevoit pas alors; mais que quand il commenceroit à le trouver trop pesant & à en être accablé, & qu'il ne pourroit ni le réjetter, ni trouver en lui les forces nécessaires pour le porter, il tomberoit avec lui sur la ville, & qu'alors il se souviendroit des avertissemens de Caton, & reconnoîtroit qu'ils étoient aussi utiles pour Pompée en particulier, qu'honnêtes & justes en eux-mêmes. Caton fit plusieurs

Sage avertissement de Caton à Pompée.

Le Grec dit qu'il se mettoit César sur le cou.

Il tomberoit avec lui sur la ville.] Et que par cette chûte il l'écraseroit, car c'est le sens de ces paroles, εἰς τὴν πόλιν ἐμπεσεῖται μετ' αὐτῷ, qui ont été fort mal expliquées.

fois les mêmes remontrances à Pompée, qui n'en tint aucun compte, & qui passa outre ; car il ne pouvoit croire que César dût jamais changer, & il se confioit un peu trop en sa prosperité & en sa grande puissance.

Caton élû Préteur pour l'année suivante, sembla n'avoir pas tant relevé & rehaussé l'honneur & l'éclat de cette charge, en s'acquittant parfaitement de ses devoirs, que l'avoir ternie & ravallée en allant souvent nuds pieds & sans robe à son Tribunal, & assistant souvent en cet état au jugement de procès criminels, & donnant des Sentences de mort contre des gens très-considerables. Il y en a même qui disent qu'il donnoit souvent ses audiences après dîner & chargé de vin ; mais cela n'est pas véritable.

Caton est nommé Préteur pour l'année suivante.

Il ternissoit & ravalloit sa charge par des manieres indécentes.

Comme le peuple étoit entierement corrompu par les distributions & par les largesses de ceux qui aspiroient aux charges, & que la plûpart regardoient cette corruption comme un métier pour gagner leur vie, & qu'ils comptoient là-dessus comme sur un revenu clair & certain, Caton pour déraciner de la ville cette maladie, persuada au Sénat d'ordonner par un Arrêt, que ceux qui seroient nommez aux charges, s'ils n'avoient personne qui les accusât, viendroient nécessairement eux-mêmes se présenter en jugement, & après avoir juré devant les Juges de dire vérité, ils rendroient compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir. Ceux qui briguoient

Edit que Caton fait donner par le Sénat pour déraciner la corruption qui regnoit alors.

les charges, furent fort fâchez de cette Ordonnance, & le peuple en fut encore plus fâché à cause du profit qu'elle lui ôtoit.

Les séditieux attaquent Caton dans son Tribunal.

Un matin donc Caton s'étant rendu à son Tribunal, tous ces séditieux y accoururent en foule & se mirent à crier contre lui, à lui dire mille injures, & à lui jetter des pierres; de sorte que tout le monde sortit de l'Audience & s'enfuit, & que lui-même poussé par la foule & emporté çà & là, eut beaucoup de peine à gagner la Tribune. Là il appaisa d'abord le tumulte & calma le bruit par la fermeté & par l'audace qui parurent sur son visage. Ensuite par les remontrances qu'il fit, telles que l'état présent les requeroit, & qui furent écoutées avec un merveilleux silence, il acheva de dissiper la Sédition. Le Sénat le loüa beaucoup de sa fermeté; *Mais moi*, leur dit-il, *je ne vous louë point, vous qui avez abandonné votre Préteur dans le danger, & qui n'êtes point venus le secourir & le défendre.*

Il calme la sédition par sa fermeté & par son courage.

Mot de Caton au Sénat, qui le loüoit de sa fermeté.

Embarras des Candidats.

Chacun des Candidats se trouva dans un embarras extrême; car d'un côté il craignoit de donner de l'argent au peuple à cause de l'Arrêt du Sénat, & de l'autre il craignoit que son concurrent n'en donnât & qu'il ne fût preferé. Enfin s'étant assemblez, ils convinrent qu'ils déposeroient chacun la somme de cent vingt-cinq

Convention qu'ils font entre eux.

Ils convinrent qu'ils déposeroient chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes.] Il y a dans le Grec *douze myriades & demie*; c'est-à-dire, *cent vingt-cinq mille drachmes*, qui sont soixante-deux

mille drachmes, qu'ensuite ils feroient chacun leurs brigues rondement & dans la justice, & que celui qui contreviendroit à la Loi en donnant de l'argent pour gagner les voix, perdroit la somme qu'il auroit déposée. Cela étant convenu, ils choisirent un dépositaire, qui seroit en même tems Témoin & Arbitre, & ce fut Caton. Ils porterent tous chez lui leur argent, & mirent entre ses mains leur traité ; mais il ne voulut pas se charger de l'argent, & se contenta d'avoir des cautions.

Soixante-deux mille cinq cent livres.

Caton choisi pour dépositaire de l'argent des Candidats.

Il refuse de garder l'argent.

Le jour de l'élection venu, Caton se tint toûjours auprès du Tribun qui y présidoit, & en observant avec grande application tout ce qui se passoit, & la maniere dont on donnoit les suffrages, il apperçût qu'un de ceux qui avoient déposé l'argent, prévariquoit. En même tems il lui ordonna devant tout le monde de payer aux autres la somme dont on étoit convenu. Mais

Il s'apperçoit qu'un des Candidats prévarique, & il le condamne à payer la somme convenable.

mille cinq cent livres, justement la moitié de ce que les Romains appelloient *Decies*. Ciceron parle de cette convention dans sa quatriéme Lettre du IV. Liv. à Atticus, qui fut écrite dans ce même tems-là, c'est-à-dire, sous le Consulat de L. Domitius Enobarbus & d'App. Claudius Pulcher. *Tribunitii candidati jurarunt se arbitrio Catonis petituros. Apud eum HS. quingena deposuerunt ; ut qui à Catone damnatus esset, id perderet & competitoribus tribueretur.*

Et que celui qui contreviendroit à la loi en donnant de l'argent pour gagner les voix, perdroit la somme qu'il auroit déposée.] On présupposoit qu'il n'y auroit point de Candidat assez fou pour s'exposer à perdre l'argent qu'il donneroit, & la somme qu'il auroit déposée. Cependant l'experience fit voir que ce lien n'étoit pas assez fort, & que l'ambition l'emporte encore sur l'avarice.

tous les autres concurrens loüant & admirant la justice & la droiture de Caton, refuserent l'amende, disant, *que le Prévaricateur étoit assez puni, & eux assez vengez, puisqu'il avoit la honte d'être condamné par Caton.*

Les concurrens refusent la somme. Leur réponse bien glorieuse à Caton.

Cette action de Caton déplut fort à tous les autres Magistrats, & lui attira une grande envie, comme s'il eût voulu s'arroger à lui seul toute l'autorité du Sénat, & de tous les autres Juges. Car de toutes les vertus il n'y en a point dont la réputation & la fidélité attirent plus d'envie à ceux qui les possedent que la justice, parce que le peuple se confiant en elle, lui donne par conséquent une grande puissance & une grande autorité. Car il n'honore pas seulement les justes, comme il honore ceux qui sont vaillans, ni il ne les admire pas, comme il admire ceux qui se distinguent par leur prudence & par leur sagesse; mais il fait plus encore, il les aime, il s'asseure en eux, & il leur donne toute sa confiance. Au lieu qu'à l'égard des autres il craint ceux-là, & se défie de ceux-ci. De plus il croit que leur valeur ou leur prudence viennent plûtôt de la force de la nature, que de leur volonté, estimant que la prudence est l'effet d'une conception vive & prompte,

La justice est de toutes les vertus celle qui attire le plus d'envie, & pourquoi.

La valeur & la prudence paroissent des qualitez naturelles.

Au lieu qu'à l'égard des autres il craint ceux-là, & se défie de ceux-ci.] Il craint les vaillans, & il se défie de ceux qui se distinguent par leur prudence. Rien n'est plus sensé que ce que Plutarque dit ici de la justice, qu'elle attire l'envie des grands sur ceux qui la professent. La justice est odieuse aux grands, parce qu'elle s'oppose à leurs desseins ambitieux, à leurs usurpations, à leurs violences.

pte, & la valeur, celui d'une force & d'une fermeté naturelle de l'ame, qui ne s'étonne de rien. Il n'en est pas de même de la justice, pour être juste il faut le vouloir. C'est pourquoi on a surtout honte de l'injustice, comme d'un vice volontaire que rien ne peut excuser. Et voilà la raison de la haine que les plus grands de Rome conçurent contre Caton, ils regardoient la grande idée qu'on avoit de sa justice comme un reproche fait à eux-mêmes. Pompée sur-tout prévenu que la reputation de Caton étoit la ruine certaine de sa puissance, lui suscitoit continuellement des gens pour le harceler, & pour lui dire des injures. De ce nombre étoit Clodius qui s'étoit raccommodé avec Pompée, & qui alloit criant contre Caton qu'il avoit volé beaucoup d'argent dans sa commission de Cypre, & qu'il ne faisoit la guerre à Pompée que parce que Pompée avoit refusé d'épouser sa fille.

La Justice, qualité acquise & une détermination de la volonté.

Pompée regarde la reputation de Caton comme la ruine de sa puissance.

Calomnies que Clodius debite contre Caton.

Caton répondoit *qu'il avoit rapporté de Cypre plus d'or & plus d'argent à la République, sans avoir tiré d'elle ni un Cheval, ni un Soldat, que Pompée n'en avoit rapporté de tous ses triomphes & de toutes ses guerres où il avoit bouleversé la terre entiere; Que*

Réponse de Caton à ces calomnies de Clodius & aux insultes de Pompée.

Il n'en est pas de même de la justice, pour être juste il faut le vouloir.] Cela est très-certain, c'est pourquoi la justice est définie, *constans & perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi.* Au reste, je suis persuadé, comme Xylander, que l'original est corrompu en cet endroit. Je croirois qu'au lieu de δικαίῳ, il faudroit lire δίκαιον. δίκαιον δ' ὑπάρχοντος εὐθὺς εἶναι τῷ βουλομένῳ. Mot à mot: *Car étant au pouvoir de chacun d'être juste quand il le veut, voilà pourquoi, &c. nam in promptu existente justum esse cuilibet volenti.*

jamais il n'avoit pensé à faire son gendre de Pompée, non qu'il le jugeât indigne de son alliance, mais parce qu'il lui voyoit suivre dans le Gouvernement des vûës & des maximes fort contraires aux siennes. Car pour moi, ajoûta-t'il, *lorsqu'au sortir de ma Préture on m'a decerné une Province, je l'ai refusée; au lieu que Pompée prend les unes de force, & donne les autres à ses Favoris. Et encore tout récemment il a prêté à Cesar une armée de six mille hommes pour la Guerre des Gaules, sans que Cesar vous l'ait demandée, ni que Pompée l'ait donnée de votre consentement. Mais désormais nos armées, nos armes, nos hommes, nos chevaux, en un mot les forces de l'Empire, deviennent des plaisirs que des parti uliers se font les uns aux autres, & qu'ils se rendent réciproquement. Et Pompée en est si liberal, que retenant seulement le titre d'Empereur & & de Général, il donne volontiers ses armées & ses Provinces aux autres, & il reste ici dans la ville pour y exciter des seditions dans les Comices, comme s'il proposoit des jeux, & pour y susciter de nouveaux troubles. D'où il est aisé de voir que par le moyen de cette Anarchie, qu'il introduit, il se prépare & se ménage la Monarchie.* C'est ainsi qu'il repoussa les insultes de Pompée.

Effet que ce discours de Caton fit sur Favonius.

Caton avoit un ami particulier, nommé Marcus Favonius, qui étoit son grand partisan & son grand admirateur, tel qu'on dit qu'étoit Apollodore de Phalere pour Socrate. Cet hom-

Tel qu'on dit qu'étoit Apollodore de Phalere pour Socrate.) Car cet Apollodore n'aimoit & n'admiroit rien tant que Socrate.

me ne fut pas médiocrement frappé de ſon diſcours, il en fut ſi émû qu'il en ſortit hors de lui-même, comme s'il eût été veritablement yvre, ou furieux. Il brigua quelque année après l'Office d'Edile, mais il fut refuſé. Caton, qui étoit preſent & qui le ſervoit dans ſa brigue, s'apperçut que les tablettes des ſuffrages étoient toutes écrites de la même main, & ayant fait voir clairement cette fraude, il en appella aux Tribuns, & par cet appel il rendit l'autre élection nulle. Depuis ce tems-là Favonius ayant été declaré Edile, Caton lui aida à ſe bien acquitter des fonctions de ſa Charge, & regla toute la dépenſe des jeux qu'il devoit donner au peuple, ſelon la coûtume des Ediles. Car au lieu des couronnes d'or, que les autres donnoient aux Acteurs, Muſiciens, Joüeurs d'inſtrumens, & autres qui ſervoient aux Jeux, il leur donna des couronnes de branches d'olivier, comme on faiſoit aux Jeux Olympiques, & au lieu des riches dons que les autres diſtribuoient au peuple, il fit diſtribuer aux Grecs quantité de poireaux, de laituës, de raves & de celeri; & aux Romains des pots de vin, de la chair de pour-

Friponnerie que Caton découvre dans la nomination des Ediles.

Favonius nommé Edile. Caton lui aide à s'acquitter des fonctions de ſa charge.

Il regle toute la deſpenſe des jeux & change les preſens que l'on y faiſoit.

Cela paroît ſur-tout par la fin du Dialogue de Platon de l'immortalité de l'Ame, & par le commencement de ſon banquet, où l'on voit qu'il étoit extrême dans ſes paſſions, c'eſt pourquoi il étoit appellé μανικὸς un poſſedé.

Caton lui aida à ſe bien acquitter des fonctions de ſa Charge.) Il eſt aiſé de voir que le mot ἀρετῆς du texte eſt corrompu. Il faut lire ἀρχῆς, comme dans un Mſ. τὴν ἄλλα τῆς ἀρχῆς ἐπεμελεῖτο. Et enſuite ἐν τῷ διατρι

ceau, des figues, des concombres & des brassées de bois. Les uns se mocquoient de ces presens si vils & si méprisables, & les autres en étoient charmez, car ils voyoient avec grand plaisir que l'austerité & la severité de Caton se relâchoient, & qu'il se prêtoit à ces jeux & à ces passe-tems. Enfin Favonius lui-même se jettant au milieu du peuple, alla s'asseoir parmi les Spectateurs, où il battit le premier des mains en applaudissant à Caton, & en lui criant qu'il donnât aux Acteurs qui faisoient bien, qu'il les recompensât honorablement, & demandant en même tems pour les spectateurs, comme ayant donné à Caton un pouvoir sans reserve, & l'ayant fait maître de tout.

Plaisanterie de Favonius pour faire honneur à Caton.

Car ils voyoient avec grand plaisir que l'austerité & la severité de Caton se relâchoient.) Le texte est corrompu en cet endroit, & il faut y corriger deux fautes, qui, quoique legeres, ne laissent pas de pervertir tout le sens. Au lieu de ᾐδοῦντο, il faut lire ἠδοῦντο, & au lieu de μετέβαλον, il faut lire μεταβάλλον, comme il y a dans quelques MSS. De ces deux vicieuses leçons est venuë la mauvaise traduction qu'on a donnée de ce passage.

Et demandant en même tems pour les spectateurs.] Cet endroit a encore besoin d'être corrigé, & au lieu de καὶ συμπαρεκάλει τοὺς θεατὰς, *il exhortoit les spectateurs de faire de même*, je lis ϗ συμπαρεκάλει τοῖς θεαταῖς, *& l'exhortant en même tems à donner aux spectateurs.* Favonius n'exhortoit pas les spectateurs à donner aux acteurs, mais il exhortoit Caton à donner aux spectateurs, selon la coûtume. Car dans ces occasions on faisoit des largesses au peuple. Ce que Plutarque ajoûte, *comme ayant donné à Caton pouvoir sans reserve*, &c. prouve la nécessité de cette correction. Favonius avoit-il donné à Caton ses pleins pouvoirs, afin que les spectateurs donnassent? Cela est très-ridicule, au lieu qu'il n'y a rien de plus plaisant, que de voir Favonius dire qu'il a donné à Caton ses pleins pouvoirs, lorsqu'on voit que c'est Caton qui regle pour lui cette dépense.

Pendant que cela se passoit dans ce théatre de Favonius, Curion l'autre Edile, donna dans un autre théatre des Jeux magnifiques, mais le peuple le quitta pour venir à ceux de Favonius où il se divertissoit de tout son cœur à voir Favonius, qui donnoit la fête, joüer le rolle d'un particulier, simple spectateur, & Caton, celui de Président des Jeux. Or Caton faisoit tout cela pour se mocquer de la folle dépense qu'on faisoit dans ces occasions, & pour montrer que quand on donne des jeux, il faut les donner en joüant, & les accompagner plûtôt d'une grace simple & sans ostentation, que de tous ces préparatifs & de toutes ces magnificenes qui coûtent beaucoup, & qui demandent que pour des choses de néant on se consume en soins, en peines & en fatigues.

Le peuple quitte les jeux magnifiques de Curion, pour aller à ceux de Favonius.

Les jeux doivent être faits en joüant, & non pas en se consumant en de vaines dépenses.

Quelque tems après, Scipion, Hypseus & Milon se mirent à briguer le Consulat, non seulement par ces corruptions ordinaires & inveterées dans l'Etat, je veux dire par les présens & par les distributions de deniers pour gagner les suffrages; mais à force ouverte, par armes, batteries, meurtres, tendant à exciter une Guerre civile avec une audace desesperée & une effrenée temérité. Sur quoi quelques-uns furent d'avis *qu'il falloit préposer Pompée sur les Comices, afin qu'il présidât aux élections, & que tout s'y passât avec plus de sûreté & d'ordre.*

Désordres que les brigues de Scipion, d'Hypseus & de Milon causent à Rome.

On propose de recourir à Pompée.

Caton s'y opposa au commencement, & dit,

Caton s'y oppose d'abord, & y donne enfin les mains.

que les Loix ne devoient pas tirer leur sûreté de Pompée, mais que Pompée devoit tirer la sienne des Loix. Mais voyant que cette anarchie duroit trop long-tems, qu'il y avoit tous les jours sur la place trois armées, & qu'il s'en falloit bien peu que le mal ne fut devenu incurable, enfin il fut d'avis qu'avant que d'attendre la derniere nécessité, on devoit, sous le bon plaisir du Senat, remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, choisissant un mal médiocre pour en prévenir & pour en guerir de très-grands, & aimant mieux établir volontairement une espece de Monarchie, que de laisser sans remede une sedition, qui produiroit immanquablement la plus redoutable des tyrannies. Conformément à cela, Bibulus, qui étoit allié de Caton, opinant dans le Senat, dit, *qu'il falloit élire Pompée seul Consul : car*, dit-il, *ou les affaires en iront mieux par le bon ordre qu'il y mettra, ou la Ville sera soumise à celui qui est le plus digne d'en être le maître.* Caton s'étant levé, approuva cet avis contre l'attente de tout le monde, & ajoûta *qu'il n'y avoit point de domination qui ne valut mieux que l'Anarchie; qu'il esperoit que Pompée useroit bien de son autorité; qu'il remedieroit à tous les desordres, & qu'il se piqueroit de conserver une Ville, qu'on avoit commise à sa foi.*

Caton choisit de commettre un mal médiocre, pour en prévenir un grand.

Bibulus est d'avis qu'on élise Pompée seul Consul.

Caton approuve cet avis, sa raison.

Il n'y a point de domination qui ne vaille mieux que l'Anarchie.

Pompée nommé seul Consul.

Pompée envoye prier Caton de l'aller voir, & Caton y va.

Pompée fut donc nommé seul Consul. D'abord il envoya prier Caton de le venir voir dans les jardins qu'il avoit au fauxbourg. Caton ne manqua pas d'y aller, & Pompée l'ayant reçu avec

de grandes caresses & les plus tendres demonstrations d'amitié, lui témoigna d'abord combien il étoit sensible à l'obligation qu'il lui avoit, & finit en le priant *de vouloir l'aider de ses conseils dans l'administration de sa Charge, & de faire comme s'il étoit le premier Consul.*

Leur entretien dans les jardins de Pompée.

Caton lui répondit, *que tout ce qu'il avoit fait jusques-là, il ne l'avoit pas fait par aucune haine qu'il eût pour lui, & que ce qu'il faisoit alors, il ne le faisoit pas non plus par aucune bienveillance qu'il lui portât, mais qu'en tout il avoit eu en vûë l'utilité de la République; Que lorsqu'il lui demanderoit ses conseils pour ses affaires particulieres, il les lui donneroit de très-bon cœur, mais que pour ce qui regarderoit le Public, quand même il ne les demanderoit pas, il ne laisseroit pas de dire ce qui lui paroîtroit juste & raisonnable.* Et il le fit comme il le dit. Car tout d'abord comme Pompée proposoit de faire une Loi pour établir de grandes peines & des amendes nouvelles contre ceux qui par leurs largesses avoient acheté les voix pour parvenir aux Charges, il lui conseilla de laisser là le passé, & de ne penser qu'à l'avenir, parce qu'il seroit difficile de fixer un terme pour la recherche des transgressions passées; & que d'établir des peines nouvelles pour d'anciennes fautes, ce seroit faire une trop grande injustice aux coupables que de les punir en vertu d'une Loi qu'ils n'auroient pas transgressée.

Avis très-sage que Caton donne à Pompée

Grande injustice d'établir de nouvelles peines pour d'anciennes fautes.

Depuis ce tems-là plusieurs des principaux de Rome, des amis même & des parens de

Pompée, étant appellez en Justice pour de pareilles prévarications, Caton vit qu'il mollissoit, & qu'il se relâchoit en plusieurs choses pour leur faire plaisir; il lui fit des reprimandes très-severes & le redressa. Pompée avoit aboli par un Edit la Coûtume établie depuis long-tems, de loüer en pleine audience les criminels ausquels on faisoit le procès. Cependant il viola lui-même sa Loi, il fit l'éloge de Munatius Plancus & l'envoya à la Chambre le jour qu'on le jugeoit. Quand on voulut le lire, Caton, qui étoit un des Juges, se boucha les oreilles, & défendit qu'on lut ce témoignage qui alloit contre la Loi. Munatius, après la plaidoirie, recusa Caton; mais il ne laissa pas d'être condamné. En un mot, Caton tenoit tous les accusez dans de grands embarras, & leur causoit des peines infinies, car ils ne vouloient pas l'avoir pour Juge, & ils n'osoient le recuser. Il y en eut plusieurs qui furent condamnez, parce qu'en recusant Caton ils avoient paru se défier de leur innocence, & il y en avoit d'autres à qui on reprochoit comme un grand opprobre de n'avoir pas voulu Caton pour Juge.

Caton fait à Pompée de severes reprimandes, & sur quoi.

Edit de Pompée pour abolir les éloges que l'on faisoit des accusez en pleine audience.

Il viole le premier cet Edit.

Caton se bouche les oreilles pour ne pas l'entendre.

Par la Loi de Pompée on pouvoit recuser cinq des Juges.

Accusez condamnez, parce qu'ils avoient recusé Caton.

C'étoit un grand opprobre de refuser Caton pour Juge.

Il fit l'éloge de Munatius Plancus & l'envoïa à la Chambre le jour qu'on le jugeoit.) C'est ainsi qu'il faut lire *Munatius Plancus*, & non pas *Munatius Flaccus*. Car Plancus est le surnom de la famille des *Munatius*. T. Munatius Plancus étoit alors Tribun du peuple. Ce Plancus fut accusé par Ciceron, défendu par Pompée, & condamné tout d'une voix.

Quand on voulut le lire.) L'Intelligence de ce passage dépend d'un passage de Dion, qui écrit que Pompée envoya à la Chambre un écrit (c'étoit une espece de Factum ou de Requête,) *ἔπαινόν τε ἅμα αὐτοῦ καὶ τὴν ἱκετηρίαν ἔχον, qui contenoit l'éloge & les supplications de Plancus.*

Pendant

Pendant que ces choses se passoient à Rome, Cesar à la tête de ses armées faisoit la guerre en Gaule; mais quoiqu'il ne parût appliqué qu'aux armes, il ne laissoit pas de se servir utilement de ses richesses & de ses amis pour acquerir du crédit dans la ville, & pour s'y ménager une grande puissance. Déja les avertissemens, que Caton avoit donnez de longue main à Pompée, commençoient à le tirer de l'assoupissement où il étoit, & à lui faire voir comme en songe le grand péril qu'il couroit & qu'il n'avoit jamais voulu croire. Mais comme il étoit encore plongé dans la paresse & dans le doute, differant toûjours & n'osant mettre la main à l'œuvre pour empêcher Cesar d'exécuter ses desseins, Caton se mit sur les rangs pour briguer le Consulat, se faisant fort ou d'arracher les armes des mains de Cesar, ou de découvrir les embûches qu'il dressoit à la République.

Cesar absent se sert de ses richesses pour a.querir du crédit dans Rome.

Caton brigue le Consulat pour s'opposer aux desseins de Cesar.

Il avoit deux competiteurs très-gens de bien; l'un étoit Sulpicius à qui la grande réputation & le grand crédit de Caton avoient été d'un grand secours pour l'avancement de sa fortune; de sorte qu'il parut à tout le monde qu'il faisoit une action très-malhonnête, & se montroit très-ingrat de disputer le Consulat à Caton après

Sulpicius blâmé de disputer le Consulat à Caton.

Il avoit deux competiteurs très gens de bien.) Serv. Sulpicius Rufus & M. Claudius Marcellus, qui furent nommez Consuls, dit Dion le premier à cause de sa grande science dans les loix, & l'autre à cause de son éloquence.

des obligations si marquées. Caton ne s'en plaignoit pourtant point : *Car*, disoit-il, *faut-il s'étonner qu'un homme ne cede pas à un autre ce qu'il regarde comme un très-grand bien* ? Mais il persuada au Senat d'ordonner que ceux qui brigueroient les Charges, feroient eux-mêmes les sollicitations auprès du peuple, & ne les feroient point faire par d'autres, & ne prieroient personne de parler pour eux.

Beau mot de Caton pour excuser Sulpicius.

Edit que Caton fit rendre par le Senat.

Cela irrita encore d'avantage le peuple de ce que Caton, non content de leur avoir ôté le gain qu'ils faisoient en vendant leurs suffrages, les privoit encore du seul avantage qui leur restoit de faire plaisir à beaucoup de gens, & les rendoit tous par-là & pauvres & méprisez. Il arriva aussi de-là que comme il n'étoit pas bien propre à gagner les suffrages par ses sollicitations, & qu'il aima mieux conserver la dignité de son caractere, que d'acquerir celle du Consulat, il sollicita lui-même en personne, & ne voulut jamais permettre que ses amis fissent aucune des choses qui prennent les peuples & gagnent les cœurs, & il fut refusé.

Caton sollicite lui-même en personne, & est refusé.

Cette disgrace avoit accoûtumé de jetter non seulement ceux qui avoient été refusez, mais encore leurs parens & leurs amis, dans un abbattement, & dans un deüil qui duroient plusieurs jours, & qui étoient accompagnez d'une sorte de honte ; mais Caton la reçut avec si peu de chagrin, & en fit si peu de compte, que le jour

même il se fit frotter d'huile, alla joüer à la paume dans le Champ de Mars, & après dîner il alla, selon sa coûtume, à la place sans souliers & sans tunique, & se promena avec ses amis. Ciceron le blâma extrémement *de ce que les affaires ayant besoin d'un Consul comme lui, il n'avoit pas employé tous ses soins, & ne s'étoit pas étudié à gagner par des caresses & par des manieres insinuantes la faveur du peuple, mais s'étoit d'abord rebuté, & y avoit renoncé pour le reste de sa vie, quoiqu'il eût demandé encore la Préture après avoir été refusé une premiere fois.*

Il ne témoigne aucun chagrin de ce refus.

Il est blâmé par Ciceron, & pourquoi.

Caton répondoit à cela *que quant à la Préture le peuple ne la lui avoit pas refusée de son pur mouvement, mais parce qu'on l'avoit corrompu par argent, & qu'on lui avoit fait violence; au lieu que dans la brigue du Consulat, il avoit été refusé sans qu'il en pût accuser ni corruption, ni malversation aucune, ce qui lui avoit fait connoître qu'il n'étoit pas agréable au peuple, à cause de ses mœurs; & que de les changer au gré des autres, ou en les conservant, de s'exposer encore à de pareils refus, cela n'étoit pas d'un homme sensé.*

Réponse de Caton.

Cesar ayant attaqué des Nations très-belliqueuses, & les ayant subjuguées en hazardant beaucoup, & en s'exposant à de grands périls, marcha ensuite contre les Germains malgré un traité de paix que les Romains avoient fait avec eux, & leur tua trois cent mille hommes. Sur le premier bruit qui s'en répandit à Rome, ses amis demandoient que le peuple fît des sacrifices pour remercier les Dieux de cette bonne nou-

Cesar, marche contre les Germains malgré un Traité de paix fait avec eux.

Caton est d'avis qu'on leur livre Cesar.

velle. Mais Caton étoit d'avis qu'on livrât Cesar entre les mains de ceux à qui il avoit fait une si grande injustice, & qu'on ne fît pas retomber sur la Ville la punition dûë à l'infraction du traité, *Je suis pourtant d'avis*, ajoûta-t'il, *que nous fassions des sacrifices aux Dieux, mais c'est pour les remercier de ce qu'ils ne punissent pas l'armée de la folie & de la temérité du Général, & qu'ils épargnent nôtre Ville.*

Cesar écrit au Senat une grande lettre contre Caton.

Cesar informé de tout, écrivit au Senat une grande lettre toute pleine d'injures & de charges contre Caton. Quand on l'eut lûë en pleine assemblée, Caton se leva, non en homme possedé par la colere & par l'envie de disputer, mais en homme qui étoit de sang froid & de sens rassis, & qui auroit préparé ce qu'il alloit dire. Il fit voir que toutes ces accusations étoient semblables à ses injures & à ses brocards, & que c'étoient de pures plaisanteries, que Cesar avoit inventées pour se divertir & pour faire rire. Mais en revanche il s'attacha si bien à développer tous ses desseins dès leur commencement, & à exposer le but qu'il s'étoit proposé, qu'il les fit voir très-clairement, non comme ennemi, mais comme s'il eût été le complice de la conjuration, & montra que ce n'étoient ni les peuples de la Bretagne, ni ceux des Gaules qu'ils devoient craindre, mais Cesar seul, s'ils avoient du sens. Ce qui les réveilla & les irrita tellement que les amis de Cesar se repentirent d'avoir fait lire ces

Caton détruit toutes les calomnies de Cesar, & développe tous ses desseins.

Cesar seul à craindre pour les Romains.

lettres en plein Senat, & d'avoir donné par-là occasion à Caton de dire une infinité de choses très-justes, & de charger Cesar de beaucoup d'accusations très-véritables, & qu'on ne pouvoit nier. Il n'y eut donc rien de résolu ce jour-là, on dit seulement qu'il étoit nécessaire d'envoyer un Successeur à Cesar; mais ses amis prétendoient que Pompée désarmât aussi de son côté, & qu'il rendît les Provinces qu'il occupoit, ou que s'il n'en faisoit rien, Cesar ne fut pas non plus tenu de le faire. Alors Caton se mit à crier *que c'étoit là ce qu'il leur avoit toûjours prédit, que Cesar venoit opprimer la République, & se servir ouvertement contre elle des troupes qu'il en avoit obtenuës en la trompant, & en l'abusant comme par des sortileges.* Mais il eut beau crier, il ne gagna rien; car le peuple s'opiniâtra à vouloir que Cesar fût le plus grand. Le Senat étoit véritablement de l'avis de Caton, mais il craignoit le peuple.

Demande des amis de Cesar.

Efforts de Caton contre Cesar inutiles.

Cela demeura en cet état jusqu'à ce que les nouvelles vinrent que la ville d'Ariminum étoit prise & que Cesar s'avançoit à grandes journées vers Rome avec son armée. Alors tous les Romains tournerent les yeux sur Caton, & le peuple, & Pompée lui-même avouërent qu'il étoit le seul qui eût senti dès le commencement, & qui eût prédit le but de Cesar. Et alors Caton lui dit: *Si vous aviez cru ce que je vous ai si souvent prédit, & que vous eussiez suivi mes conseils, vous ne seriez pas maintenant réduits à craindre un homme seul,*

Ce que fit sur les Romains la nouvelle de la prise d'Ariminum, & de la marche de Cesar.

Mot de Caton aux Romains.

ni à mettre non plus toutes vos esperances dans un homme seul. Pompée répondit qu'*il étoit vrai que Caton avoit prophetisé plus véritablement, mais que lui il en avoit agi plus amiablement.* Et alors Caton conseilla au Senat de remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, disant que ceux qui sçavoient faire les plus grands maux, sçavoient aussi y apporter les remedes.

Réponse de Pompée.

Conseil que Caton donne au Senat.

Maxime très-souvent fausse.

Mais Pompée n'ayant point d'armée prête pour pouvoir attendre Cesar, & voyant que le peu de soldats, qu'il avoit levez, étoient d'assez mauvaise volonté, quitta Rome. Caton résolu de le suivre & de s'enfuir avec lui, envoya d'abord le plus jeune de ses enfans à Munatius dans le pays des Bruttiens : & prit l'aîné avec lui. Et comme sa maison & ses filles avoient besoin de quelque personne de confiance qui les gouvernât, & qui en prît soin, il reprit Martia, qui étoit restée veuve avec de grandes richesses, car Hortensius, à qui il l'avoit cedée, l'avoit instituée son heritiere par son testament. Et c'est sur cela que portent principalement les reproches que Cesar fait à Caton dans le Livre qu'il composa contre lui, lorsqu'il l'accuse d'aimer les richesses, & de trafiquer de ses mariages par un sordide interêt. *Car,* dit-il, *s'il avoit besoin de femme, pourquoi la cedoit-il ? à moins qu'il n'ait donné cette femme à Hortensius comme une amorce & un appât, & qu'il ne l'ait prêtée jeune que pour la retirer riche.* Mais sur ces reproches

Pompée quitte Rome, & Caton le suit.

Caton reprend Martia, veuve & heritiere d'Hortensius.

Reproches que Cesar lui fait sur cela dans le liv. qu'il avoit fait contre lui.

il faut imiter la moderation d'Euripide, & dire comme lui : *Ce sont de vains reproches, car quels reproches plus vains, ô grand Hercule, que de vous accuser de lâcheté ?* En effet c'est la même chose d'accuser Hercule de poltronnerie, & de reprocher à Caton l'avarice & la convoitise d'un gain honteux. Mais si à quelque autre égard il a fait une faute en cedant sa femme à Hortensius, c'est une question à examiner.

Passage d'Euripide heureusement appliqué aux calomnies de Cesar contre Caton.

Après qu'il eut repris Martia, & qu'il lui eut confié sa maison & ses filles, il suivit Pompée. Et l'on dit que depuis ce jour-là, il ne se fit ni les cheveux, ni la barbe, qu'il ne se mit pas une seule fois de couronne sur la tête, & qu'il persevera jusqu'à la mort dans le deüil, dans l'abbattement, dans la tristesse sur les calamitez de sa patrie, toûjours de même, soit que son parti fût vainqueur, ou vaincu.

Etat d'abbattement & de tristesse où Caton passa le reste de ses jours depuis sa sortie de Rome.

Il faut imiter la moderation d'Euripide, & dire comme lui.] Ce passage d'Euripide, que Plutarque rapporte ici, est pris du premier acte de son Hercule furieux, où Lycus ayant taxé Hercule de peu de courage, & dit en propres termes qu'il avoit une réputation qu'il ne méritoit point, Amphitryon répond, *ces vains reproches*, τἀῤῥωτα ; car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas τὰ ῥῆτα, *Car quels reproches plus vains, ô grand Hercule, que de vous accuser de lâcheté ! il faut qu'avec le témoignage des Dieux je les éloigne de vous.* v. 174.

Mais si à quelque autre égard il a fait une faute en cedant sa femme à Hortensius, c'est une question à examiner.] Plutarque ne veut pas décider si l'action de Caton est bonne, ou mauvaise. Mais ce doute est une marque qu'il panche à ne pas la condamner, ou du moins à ne pas condamner ceux qui croyoient qu'elle ne devoit pas être blâmée. Et c'est un respect qu'il a pour Caton.

La Sicile échûë par sort à Caton.

La Sicile lui étant échûë, par sort dans ce tems-là, il passa à Syracuse. Là il eut avis que de la part des Ennemis Pollion étoit arrivé à Messine avec une armée. Il envoya d'abord lui demander raison de son passage. Pollion à son tour lui demandá raison du changement qui étoit arrivé dans les affaires. Et Caton ayant appris en même tems que Pompée avoit abandonné entierement l'Italie, & qu'il étoit campé sous les murs de Dyrrachium, il dit, *que les voyes de la Providence sont obscures, & impénétrables! Lorsque Pompée n'a suivi ni raison ni justice, il a toûjours été heureux; & aujourd'hui qu'il ne travaille qu'à sauver sa patrie & qu'il ne combat que pour la liberté, tout son bonheur l'abandonne*. Il ajoûta qu'il étoit assez fort pour chasser Pollion de la Sicile, mais que voyant qu'il lui arrivoit une armée plus forte que celle qu'il avoit menée, il ne vouloit pas exposer cette Isle à une entiere ruine, en la rendant le théatre de la guerre. Et après avoir conseillé aux Syracusains de se ranger du parti le plus fort pour se conserver, il s'embarqua.

Pollion arrive à Messine avec une armée de la part de Cesar.

Caton lui envoye demander raison de son passage. Réponse de Pallion.

Mot de Caton sur la Providence.

Prudence & humanité de Caton.

Quand il fut arrivé auprès de Pompée, il persista toûjours dans le même sentiment de traîner la guerre en longueur dans l'esperance qu'on pourroit cependant trouver quelque voye d'accommodement, & ne voulant point que Rome donnât contre elle-même une bataille, où le parti le plus foible éprouveroit les derniers malheurs & seroit passé au fil de

Caton conseille à Pompée de traîner la guerre en longueur.

de

l'epée. Dans cette vûë il persuada à Pompée & à son Conseil d'ordonner qu'on ne saccageroit aucune des villes de l'obéïssance des Romains, & qu'on ne tueroit aucun Romain hors de la bataille. Cela fit beaucoup d'honneur à Caton & attira dans le parti de Pompée une infinité de gens, qui furent charmez de sa bonté & de son humanité.

Sage Ordonnance que Caton fait faire par Pompée & par son Conseil.

De là Caton, envoyé en Asie pour aider ceux qui avoient ordre d'assembler des vaisseaux & des troupes, mena avec lui sa sœur Servilie & un petit enfant qu'elle avoit eu de Lucullus, car elle le suivoit toûjours depuis son veuvage, ce qui diminua beaucoup les mauvais bruits qui couroient de son intemperance, quand on vit qu'elle se soûmettoit volontairement à la garde de Caton, à toutes les fatigues de ses voyages, & à son étroite maniere de vivre. Cependant César ne laissa pas de reprocher encore à Caton les débauches de cette sœur, & de lui en faire un crime.

Servilie suivoit Caton dans tous ses voyages.

Les Capitaines de Pompée n'eurent besoin du secours de Caton que dans une seule occasion, & ce fut à Rhodes. Car par ses remontrances il gagna les Rhodiens, & ayant laissé chez eux sa sœur Servilie & son petit enfant, il s'en retourna vers Pompée, qui avoit déja assemblé une grosse armée de terre & de mer. Ce fut là que Pompée

Mena avec lui sa sœur Servilie.] Il y a dans le Grec ἀδελφιδῆν, sa niece. Mais on a vû qu'il falloit lire ἀδελφὴν, & on le trouve dans un Ms. *sa sœur*, car elle étoit sa sœur de mere.

Pompée donne à connoître ses vûës & ses desseins par ce qu'il fit à Caton.

donna manifestement à connoître ses vûës & ses desseins. D'abord il avoit eu intention de donner à Caton le commandement de son armée navale, qui étoit composée de cinq cent vaisseaux de guerre, sans les fregates, les flutes, & autres petits vaisseaux découverts, dont le nombre étoit infini; mais ayant promptement fait reflexion ou de lui-même, ou sur les remontrances de ses amis, que l'unique but de toute la politique de Caton étoit de rendre la liberté à sa patrie, & que s'il venoit à être le maître d'une si grande puissance, le propre jour qu'ils auroient vaincu Cesar, ce jour-là même Caton voudroit obliger Pompée à poser les armes, & à obéïr aux Loix, il changea de resolution, quoiqu'il s'en fût déja ouvert à lui, & donna le commandement à Bibulus.

Pompée resolu de donner le Commandement de sa Flotte à Caton, change de sentiment, & pourquoi.

Il donne ce Commandement à Bibulus.

Mais pour tout cela il ne s'apperçut point que Caton lui fût moins affectionné, ni qu'il allât de moins bon pied pour le service du parti; au contraire on dit que dans un combat, qui fut donné devant les murailles de Dyrrachium, comme Pompée haranguoit son armée pour la porter à

Caton ne lui en est pas moins affectionné.

Que l'unique but de toute la politique de Caton étoit de rendre la liberté à sa patrie.] Ce texte n'a besoin ici que d'être autrement ponctué, ὡς ἓν ἐστὶ κεφάλαιον Κάτωνι Πάσης πολιτείας, ἐλευθερῶσαι τὴν πατρίδα. Cela est très-net & très-intelligible. Cependant la leçon que presente un Ms. n'est pas méprisable & mérite quelque attention. On lit ὡς ἓν ἐστὶ κεφάλαιον Κάτωνι, πάσης δεσποτείας ἐλευθερῶσαι τὴν πατρίδα, mot à mot, *que l'unique but de Caton étoit de délivrer sa patrie de tout pouvoir despotique.*

bien faire son devoir, & qu'il eut commandé à tous ses Capitaines d'en faire autant aux troupes qu'ils avoient à leurs ordres, les soldats les écouterent très-froidement, & dans un silence qui marquoit leurs courages abattus. Mais quand après tous les autres, Caton vint à leur parler, & qu'il leur expliqua, autant que le tems le permettoit, ce que la Philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort, & sur la gloire, en accompagnant ses paroles d'une vehemence pleine de passion, qui marquoit combien il étoit penetré de ces maximes, & qu'il finit son discours en invoquant les Dieux comme presens à ce combat & témoins de la valeur que chacun marqueroit pour la défense de la patrie, il s'éleva tout d'un coup un si grand cri de joye, & il se fit un si grand mouvement dans cette armée ranimée par ces paroles, que tous les Capitaines pleins d'esperance marcherent tête baissée & chargerent l'ennemi avec tant de fureur, qu'ils le renverserent & le défirent.

Caton harangue les soldats. Ce que sa harangue fait sur eux.

Trait de l'éloquence de Caton.

Cesar battu par Pompée à Dyrrachium.

La bonne fortune de Cesar ravit ce jour-là à Pompée l'honneur d'une victoire complete, en se servant pour cet effet de la précaution & de la

Et qu'il leur expliqua, autant que le temps le permettoit, ce que la Philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort, & sur la gloire.] Les harangues que les anciens Historiens nous rapportent des Généraux & des Capitaines, & celles qu'Homere met dans la bouche de ses Heros, ne sont donc pas hors de la vraisemblance, puisqu'en voici une de Caton dont on ne peut douter.

défiance de Pompée même, qui l'empêcherent de profiter de son bonheur, comme nous l'avons plus amplement écrit dans sa vie. Tous les Officiers se réjoüissoient de ce grand avantage, & le relevoient comme un exploit très-signalé; mais Caton seul pleuroit sa patrie, & déploroit cette pernicieuse & maudite ambition de regner, en voyant étendus sur le champ de bataille les corps de tant de bons & braves Citoyens qui avoient péri les uns par les mains des autres.

Au milieu de cet avantage Caton seul s'afflige du malheur de sa patrie.

Après certe défaite Cesar prit le chemin de la Thessalie, & Pompée leva son camp pour le suivre, laissant à Dyrrachium quantité d'armes & d'argent, & un grand nombre de ses parens & de ses alliez à qui il donna Caton pour Capitaine avec quinze cohortes seulement à cause de la crainte & de la défiance où il étoit de lui. Car il étoit très-persuadé que s'il venoit à perdre la bataille qu'il alloit donner en Thessalie, il ne pouvoit laisser Dyrrachium entre les mains d'un homme qui lui fût plus fidéle que Caton; mais s'il venoit à la gagner, il sçavoit bien aussi que tant que Caton seroit present, jamais il ne le laisseroit maître des affaires, comme nous l'avons expliqué plus haut. Il y eut encore beaucoup d'autres gens de la premiere noblesse qui furent comme rejettez & laissez à Dyrrachium avec Caton.

Caton laissé par Pompée pour commander à Dyrrachium avec quinze cohortes.

Jugement que Pompée faisoit de Caton.

La nouvelle de la défaite de Pharsale étant arrivé avant qu'on en sçût encore le détail, Ca-

ton forma la résolution, si Pompée étoit mort, de ramener en Italie les troupes qu'il commandoit, de prendre la fuite, & d'aller vivre quelque part le plus loin qu'il pourroit de la tyrannie, & s'il étoit encore vivant, de lui conserver fidélement ses troupes. Ayant pris ce parti, il passa dans l'Isle de Corcyre où étoit l'armée navale. Là il trouva Ciceron & voulut lui céder le commandement comme à un homme de plus grande dignité que lui, car Ciceron avoit été Consul, & il n'avoit été que Préteur. Mais Ciceron ne voulut pas l'accepter, & s'embarqua pour l'Italie.

Résolution de Caton quand il apprit la défaite de Pharsale.

Il passe à Corcyre & y trouve Ciceron à qui il veut ceder le commandement.

Ciceron le refuse & s'embarque.

Caton voyant que Pompée le fils par une arrogance & par une fierté hors de saison vouloit punir tous ceux qui se retiroient, & qu'il alloit commencer par faire arrêter Ciceron, il lui fit en particulier de si fortes remontrances qu'il l'adoucit & le ramena, de sorte qu'il sauva manifestement la vie à Ciceron & procura aux autres une entiere sûreté.

Caton adoucit le fils aîné de Pompée, qui vouloit faire punir ceux qui se retiroient.

Comme il conjectura que le Grand Pompée se seroit sauvé en Egypte, ou en Afrique, & qu'il avoit une extrême impatience de l'aller joindre, il s'embarqua avec tous ses gens, mais avant que de faire voile, il donna à tous ceux qui n'étoient pas bien-aise de le suivre à cette guerre, la liberté de demeurer, ou de s'en aller où ils voudroient.

Il s'embarque pour aller joindre Pompée en Egypte, ou en Afrique.

Il laisse aux autres la liberté de se retirer.

Etant arrivé en Afrique & rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pom-

pée, qui lui apprit la mort de ſon pere qu'on avoit aſſaſſiné en Egypte. Ils en furent tous très-affligez, & il n'y en eut pas un qui après la mort de Pompée voulût ſeulement entendre parler d'obéïr à aucun autre Capitaine qu'à Caton. C'eſt pourquoi Caton touché de compaſſion pour tous ces braves gens qui avoient donné tant de preuves de leur fidélité, & ayant honte de les laiſſer dans une terre étrangere, ſeuls, ſans ſecours & ſans chef pour les conduire, accepta le commandement & paſſa à Cyrene. Les Cyreniens, qui peu de jours auparavant avoient fermé leurs portes à Labienus, le reçurent avec un très-grand plaiſir. Là il apprit que Scipion, beau-pere de Pompée, s'étoit retiré vers le Roi Juba qui l'avoit reçu, & qu'Actius Varus, à qui Pompée avoit donné le Gouvernement de l'Afrique, étoit avec eux, & avoit une armée conſiderable. Il reſolut de les aller joindre, & comme on étoit en hiver il ſe mit en marche par terre après avoir aſſemblé grand nombre de mules pour porter de l'eau, beaucoup de vivres & de bétail pour ſa proviſion, & quantité de chariots, & menant avec lui pluſieurs de ces hommes que dans le pays on appelle *Pſylles*, qui guériſſent les morſures des ſerpens en ſuçant le

Après la mort de Pompée ſes troupes ne veulent obéïr qu'à Caton.

Caton accepte le commandement, & paſſe à Cyrene.

Il ſe met en marche par terre pour aller joindre Scipion & Varus à la cour du Roi Juba.

Pſylles qui gueriſſoient les morſures des ſerpens en ſuçant le venin.

Que dans le pays on appelle Pſylles, *qui guériſſent les morſures des ſerpens en ſuçant le venin.*] Il y avoit en Afrique une nation entiere qui faiſoit métier de guérir les morſures des ſerpens en ſuçant la playe. Et cela n'eſt pas bien extraordinaire, car nous li-

venin, & qui par leurs charmes & par leurs enchantemens émoussent toute la fureur des serpens même, & les adoucissent de maniere qu'ils ne font aucun mal. La marche fut de sept jours entiers pendant lesquels il étoit toûjours à la tête des troupes, sans jamais se servir ni de cheval ni de chariot pour se délasser. Jamais il ne mangea qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale, ajoûtant encore cela à son deüil de n'être jamais couché que la nuit pour dormir.

Caton depuis la défaite de Pharsale, ne mangea jamais qu'assis.

Etant donc parti d'Afrique au milieu de l'hiver avec son armée qui étoit d'environ dix mille

sons dans Homere même que dès ces tems anciens on guérissoit les playes en les succant. Mais ces mêmes Psylles se vantoient d'enchanter les serpens & d'adoucir leur furie ou de les endormir. Et nous voyons dans l'Ecriture Sainte des témoignages certains qu'il y avoit de ces enchanteurs qui se piquoient de faire de ces miracles. C'est sur cela qu'est fondé ce que Dieu dit à son peuple dans Jéremie VIII. 17. *Quia ecce ego mittam vobis serpentes regulos, quibus non est incantatio.* Ces malheureux enchanteurs étoient souvent punis de leur présomption. C'est pourquoi l'Auteur de l'Ecclesiastique dit : *Quis miserebitur incantatori à serpente percusso* ?

Jamais il ne mangea qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale.] Voilà donc une marque de deüil. C'est ce que nous ne comprenons pas aujourd'hui. Cette situation de manger couché nous paroît au contraire très incommode. Mais ce seul exemple de Caton prouve incontestablement qu'ils regardoient comme une chose délicieuse de manger couchez, & comme une incommodité insupportable de manger assis. Si cela n'avoit pas été, tant de nations auroient-elles suivi cet usage, & auroit-il duré si long-tems ?

Etant donc parti d'Afrique au milieu de l'hiver.] Il me semble que Plutarque n'instruit pas assez son lecteur de la marche de Caton. Il part de Cyrene pour aller joindre Scipion & Varus, qui s'étoient retirez à la Cour du Roi Juba. Il est sept jours en marche, & on ne voit ni où, ni

hommes, il trouva les affaires de Scipion & de Varus en très-mauvais termes à cause de la division & de la mesintelligence qui étoient survenuës entre eux, & qui les obligeoient à ramper devant Juba, & à faire la cour à ce Prince insupportable par la fierté & par l'orgueil que lui inspiroient ses richesses & sa grande puissance. Cette fierté & cet orgueil parurent dès le premier jour qu'il donna audience à Caton, car il fit placer son siege entre Caton & Scipion. Mais Caton sans balancer prit son siege & le mit à côté de Scipion qu'il plaça par là au milieu, quoique Scipion fût son ennemi, & qu'il eût écrit contre lui un livre tout rempli d'injures atroces. Cependant les ennemis de Caton n'ont point voulu lui tenir compte de cette action pleine de vertu & de courage, & si, lorsqu'il étoit en Sicile, il lui est arrivé de se promener avec Philostrate & de mettre ce Philosophe au milieu par honneur pour la Philosophie, on lui en fait un reproche qu'on ne lui pardonne point.

Mesintelligence de Scipion & de Varus.

Juba insupportable par sa fierté & par son orgueil.

Action hardie de Caton à l'audience de Juba.

Plaisant reproche que l'on faisoit à Caton.

Caton reprima donc ainsi en cette occasion la

comment il arrive, & on le voit ensuite à Utique, sans quon sçache comment il y est allé. C'est peut-être ma faute, mais il me paroît que cet endroit demandoit un plus grand éclaircissement.

Il lui est arrivé de se promener avec Philostrate.) C'est le même Philosophe dont Plutarque parle dans la vie d'Antoine, & dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que Caton lui fait ici. Car il paroît qu'il faisoit semblant d'être de la secte Académique, lorsqu'il démentoit cette doctrine par la vie qu'il menoit & qui étoit d'un véritable Epicurien.

folle

ſolle arrogance de ce Roi, qui faiſoit de Scipion & de Varus comme ſes Satrapes, & il les réconcilia tous deux. Comme tous les Officiers le preſſoient de prendre le commandement, & que Scipion & Varus lui cédoient eux-mêmes cet honneur, il protesta *qu'il ne violeroit point les Loix, vû même que ce n'étoit que pour les maintenir qu'ils faiſoient la guerre à celui qui les avoit violées, & qu'ainſi n'étant que Propréteur, il ne commanderoit point en préſence d'un Proconſul.* Car Scipion avoit été fait Proconſul, & ſur ſon nom le peuple avoit cette confiance que leurs affaires iroient bien en Afrique, pendant qu'un Scipion y commanderoit.

Caton réconcilie Scipion & Varus.

Il réfuſe le commandement & le laiſſe à Scipion qui étoit Proconſul.

Parce que l'on croyoit que c'étoit la deſtinée des Scipions de vaincre toûjours en Afrique.

Scipion ayant donc pris la conduite de l'armée, vouloit d'abord, pour faire plaiſir à Juba, que l'on paſsât au fil de l'épée tous les Habitans d'Utique, ſans aucune diſtinction d'âge ni de ſéxe, & que l'on rasât la ville, comme une ville qui tenoit le parti de Céſar. Caton ne voulut pas le ſouffrir; mais il ſe mit à crier en plein Conſeil, proteſtant & appellant les Dieux à témoin contre une inhumanité ſi inouïe. Encore eut-il bien de la peine à garantir ces pauvres gens de cette ſanglante exécution. Mais en partie à leur priere, & en partie auſſi à l'inſtante ſollicitation de Scipion, il ſe chargea de garder la ville, & d'empêcher que de gré ou de force elle ne tombât entre les mains de Céſar; car c'étoit une place très-forte, très-bien munie, & d'une très-grande utilité pour ceux qui en étoient les Maîtres. Caton la

Avis très-inhumain de Scipion.

Caton s'y oppoſe.

Caton fortifie & munit Utique.

munit & la fortifia encore considérablement ; car il y fit de grands amas de bled, repara les murailles, haussa les tours, la revêtit en dehors d'un fossé profond, défendu d'espace en espace par de bons forts, mit dans ces forts tous les jeunes gens d'Utique après les avoir désarmez, & retint les autres dans la ville, apportant un très-grand soin à empêcher qu'ils ne reçussent aucune injure, ni le moindre tort de la garnison Romaine. De-là il envoya quantité d'armes, d'argent & de bled à ceux qui étoient dans le camp, en un mot il fit de cette ville le magasin de l'armée.

Afin qu'ils ne fussent pas suspects à la garnison.

Il conseille à Scipion de ne pas hazarder la bataille.

Le tems émousse la pointe de la tyrannie.

Le conseil qu'il avoit donné auparavant à Pompée, il le donna à Scipion, de ne point hazarder la bataille contre un Capitaine aguerri & très-redoutable, & de gagner du tems ; car le tems affoiblit & émousse toûjours la pointe & la force de la tyrannie. Mais Scipion, enflé d'une vaine présomption, se mocqua de ses remontrances, & dans une Lettre qu'il lui écrivit un jour, pour lui reprocher sa timidité, il lui disoit, en propres termes : *N'êtes-vous pas content d'être bien à votre aise dans une bonne ville & derriere de fortes murailles, que vous veniez encore intimider mes gens dans l'occasion, & les empêcher d'exécuter courageusement ce qu'ils ont résolu ?* Caton lui fit réponse qu'il étoit tout prêt de reprendre les troupes qu'il avoit amenées en Afrique, de se mettre à leur tête, de repasser en Italie, & d'attirer après lui César en les en délivrant eux-mêmes. Mais Sci-

Lettre de Scipion à Caton.

Réponse de Caton.

pion ne fit que ſe mocquer de ces offres, & alors Caton fit bien connoître qu'il étoit très-fâché, & qu'il ſe répentoit très-fort de lui avoir cédé le commandement, voyant bien que Scipion ne conduiroit point bien cette guerre, ou que quand même par un coup de hazard & contre toute apparence il viendroit à remporter la victoire, il ne ſe comporteroit pas envers ſes Citoyens avec beaucoup de modération. C'eſt pourquoi il ſe confirma dans ſon opinion, & il le dit même à ſes amis, *qu'il n'avoit point du tout bonne eſperance de cette guerre à cauſe de l'ignorance & de l'inſenſée préſomption des Chefs; mais que ſi par un bonheur ineſperé Céſar étoit défait, il ne demeureroit point à Rome, & qu'il fuiroit la cruauté & l'inhumanité de Scipion, qui faiſoit déja des menaces très-vives & très-inſolentes contre pluſieurs Romains.*

Caton ſe répent d'avoir cédé le commandement à Scipion.

Il déclare la mauvaiſe opinion qu'il a de cette guerre.

Le malheur qu'il avoit prévû, arriva encore plûtôt qu'il ne l'attendoit, car le jour même qu'il parloit ainſi, il arriva le ſoir bien tard un courrier qui vint de l'armée en trois jours, & qui apporta la nouvelle que tout étoit perdu, qu'il y avoit eu une grande bataille près de la ville de Thapſe; que Céſar avoit remporté la victoire, & forcé les deux camps dont il étoit demeuré maître; que Scipion & Juba s'étoient enfuis avec peu de gens, & que tout le reſte avoit été paſſé au fil de l'épée.

Cette mauvaiſe opinion confirmée le jour même par l'évenement.

Nouvelle de la victoire de Céſar à Thapſe portée à Utique.

A cette nouvelle toute la ville, comme on peut penſer, dans un tems de guerre & dans les

Frayeur que cette nouvelle répandit dans la ville.

tenébres de la nuit, fut saisie d'une telle fraïeur, & fut si troublée & hors du sens, qu'elle pouvoit à peine se contenir dans ses murailles. Mais Caton courant par tout, arrêtoit tous ceux qu'il rencontroit, & qui fuiant crioient comme des gens éperdus, les consoloit le mieux qu'il lui étoit possible, & ôtoit au moins de leur fraïeur l'étonnement & le trouble, leur disant que la perte n'étoit peut-être pas si grande qu'on la disoit, que c'étoit la coûtume de faire toûjours le mal plus grand; par ce moyen il appaisa le tumulte.

Caton console ces habitans, & n'oublie rien pour les faire revenir de leur frayeur.

Le lendemain dès le point du jour il fit publier à son de trompe que les trois cent qu'il avoit choisis pour son Conseil, & qui étoient tous des Romains, que leur négoce ou leur banque avoit attirez en Afrique, s'assemblassent sur l'heure dans le Temple de Jupiter, avec tous les Sénateurs qui étoient à Utique, & tous leurs enfans. Pendant qu'ils s'assembloient, il vint de son côté sans faire paroître la moindre émotion, & avec une contenance aussi ferme & aussi rassise que s'il n'étoit rien arrivé, tenant dans sa main un petit Livre qu'il lisoit chemin faisant. C'étoit un état des armes, des machines, en un mot de toutes les munitions de guerre & de bouche, & de toutes les troupes qu'il avoit en son pouvoir.

Il assemble le Conseil.

Fermeté de Caton.

Caton allant au Conseil, lit un état des troupes, des armes & des munitions qu'il avoit.

Quand ils furent tous assemblez, il commença par les trois cent, fit un grand éloge de la bonne volonté & de la fidelité dont ils avoient donné des preuves en servant de leurs biens, de

leurs personnes, & de leurs conseils la bonne cause. Il les exhorta à ne pas se décourager, & à ne pas se séparer en perdant l'esperance, & en cherchant à se retirer & à prendre la fuite chacun de leur côté. Que s'ils demeuroient ensemble, César les mépriseroit moins pendant qu'ils auroient les armes à la main, & leur feroit meilleure composition si la Fortune les réduisoit à être ses supplians. Il les pressa de penser à ce qu'ils avoient à faire, & ne blâma aucun de ces deux partis. Au contraire il leur dit, *que si c'étoit leur sentiment de changer avec la Fortune, il regarderoit ce changement comme l'ouvrage de la nécessité ; mais que s'ils prenoient le parti de résister au malheur, & de s'exposer aux derniers périls pour défendre leur liberté, non-seulement il les loüeroit, mais il admireroit leur vertu, & se mettroit à leur tête pour combattre avec eux, jusqu'à ce qu'ils eussent éprouvé la derniere fortune de leur patrie. Que leur patrie n'étoit ni Utique ni Adrumette, mais Rome, qui souvent s'étoit relevée de plus grandes chûtes par ses propres forces & par sa seule grandeur. Qu'il leur restoit encore plusieurs ressources pour le salut & la seureté de leurs personnes, dont une des plus grandes étoit qu'ils faisoient la guerre contre un homme que la nécessité de ses affaires appelloit en plusieurs lieux en même tems ; que l'Espagne s'étoit revoltée & jettée entre les bras du jeune Pompée ; que Rome même n'avoit pas encore reçû le frein qu'elle n'avoit point accoûtumé, mais qu'elle regimboit & se cabroit contre la servitude ; qu'il ne falloit point fuir le danger, mais suivre l'exemple de leur ennemi même qui*

Beau discours que Caton fait au Conseil.

ne ménageoit nullement sa vie pour parvenir à commettre les plus grandes iniquitez, au lieu que pour eux toute l'incertitude de cette guerre ne pouvoit jamais aboutir qu'à leur faire mener une vie très-heureuse s'ils réüssissoient, ou qu'à leur procurer une mort très-glorieuse, s'ils venoient à succomber. Que cependant il falloit qu'ils en déliberassent entre eux, en priant les Dieux qu'en récompense de leur vertu & de la bonne volonté qu'ils avoient toûjours fait paroître, ils leur fissent la grace de prendre le parti qui leur seroit le meilleur.

Effet que ces paroles pleines de force produisirent d'abord sur ceux du Conseil.

Caton ayant ainsi parlé, il y en eut plusieurs que ces paroles vives & pleines de feu ranimerent & rasseurerent; mais le plus grand nombre voïant son intrépidité, sa générosité, sa constance & son humanité, oublierent presque le danger extrême où ils se trouvoient, & le regardant seul comme un Capitaine invincible & superieur à tous les accidens de la Fortune, ils le prierent de se servir de leurs personnes, de leurs biens & de leurs armes comme il le jugeroit à propos; car ils étoient persuadez qu'il leur étoit meilleur de mourir en lui obéïssant, que de sauver leur vie en abandonnant & en trahissant une vertu si parfaite.

Sentiment de ces Romains plein de générosité & de noblesse.

On propose de donner par un decret la liberté aux Esclaves.

Caton s'y oppose à moins qu'ils ne soient affranchis par leurs Maîtres.

Sur cela quelqu'un ayant proposé qu'on fît un decret pour donner la liberté aux Esclaves, & la plûpart approuvant cet avis, Caton dit qu'il ne le feroit jamais, parce que cela n'étoit ni juste ni raisonnable; mais que si les Maîtres qui avoient des Esclaves en âge de porter les armes,

vouloient les affranchir, il les recevroit volontiers dans ses troupes. Il y en eut beaucoup qui promirent de le faire, & Caton, après avoir ordonné qu'on enregistrât les noms de ceux qui faisoient ces offres, sortit du Conseil & se retira.

Caton reçoit des lettres de Juba & de Scipion.

Bien-tôt après il reçut des Lettres de Juba & de Scipion. Juba qui étoit caché avec peu de gens dans une montagne, lui demandoit par sa Lettre, *quelle étoit sa résolution; car s'il prenoit le parti d'abandonner Utique, il l'attendroit, & s'il prenoit celui de soûtenir le siége, il marcheroit à son secours avec une armée.* Et Scipion étant à l'ancre au-dessous d'un cap assez près d'Utique, attendoit aussi à quoi il se détermineroit. Caton jugea à propos de retenir les courriers qui lui avoient apporté ces Lettres, jusqu'à ce qu'il fût asseuré de ce que les trois cent auroient résolu. Car tous ceux qui étoient du corps du Sénat avoient témoigné leur bonne volonté, & après avoir mis en liberté leurs Esclaves, ils les avoient enrôlez. Mais les trois cent, comme gens qui trafiquoient sur mer, ou qui faisoient la banque, & qui avoient la plus grande partie de leur bien en Esclaves, ne conserverent pas long-tems les beaux discours de Caton, & les laisserent écouler très-vîte. Car comme il y a des corps qui reçoivent très-promptement la chaleur, & qui la perdent très-promptement aussi, se refroidissant dès que le feu s'éloigne, il en étoit de même de ces Marchands,

Il retient les courriers jusqu'à ce qu'il sçache la résolution des trois cent qui composent son Conseil.

Les trois cent qui étoient tous Marchands, perdent bien-tôt courage.

Belle comparaison.

la présence de Caton les échauffoit & les enflammoit ; mais si-tôt qu'éloignez de ses yeux, ils faisoient refléxion en eux-mêmes, alors la crainte de César chassoit toute sorte de considération & de respect pour Caton, & pour tout ce qui étoit honnête. *Qui sommes-nous*, disoient-ils, *& à qui refusons-nous de prêter obéissance ? N'est-ce pas là ce César qui a présentement entre ses mains toute la puissance Romaine ? Et quelqu'un de nous est-il un Scipion, un Pompée, un Caton ? Cependant dans le tems que tous les hommes plient, & que la terreur les porte à se rabaisser encore plus qu'ils ne devroient, nous voulons combattre pour la liberté de Rome, & renfermez dans Utique, nous prétendons faire la guerre à celui à qui Caton lui-même fuyant avec le grand Pompée, a abandonné toute l'Italie, & nous affranchissons nos Esclaves contre César, nous à qui il ne reste qu'autant de liberté qu'il lui plaît de nous en laisser. Revenons-donc à nous, insensez que nous sommes, cessons de nous méconnoître, & pendant qu'il est encore tems, implorons la clemence du Vainqueur, & envoyons-le prier de nous recevoir.*

Reflexions timides de ces trois cent.

C'étoient là les conseils que donnoient les plus moderez des trois cent ; mais la plûpart pensoient à se saisir de ceux du Sénat, ne doutant point que s'ils les avoient en leur puissance, ils ne fissent plus facilement leur paix avec César.

Ils pensent à se saisir des Senateurs pour faire plus facilement leur paix avec César.

Caton eut d'abord de grands soupçons de ce changement, mais il ne voulut pas l'approfondir, il se contenta d'écrire à Scipion & à Juba de ne

pas

pas venir à Utique à cause du peu de confiance que l'on pouvoit prendre sur ces trois cent, & renvoya les Courriers. Ceux de leurs gens de cheval, qui s'étoient sauvez de la bataille en assez grand nombre, s'étant approchez d'Utique, envoyerent à Caton trois hommes de leur Corps, qui ne lui rapporterent pas une seule & même resolution de toute leur troupe, mais trois differens sentimens qui les partageoient. Car les uns vouloient aller trouver Juba, les autres aimoient mieux se rendre auprès de Caton, & il y en avoit qui craignoient de s'enfermer dans Utique.

Differens avis de la Cavalerie qui s'étoit sauvée de la bataille.

Caton informé de cette dispute, chargea Marcus Rubricus d'avoir l'œil sur les trois cent, de recevoir doucement les signatures de ceux qui affranchiroient leurs esclaves, & de ne les point forcer, & prenant avec lui tous ceux qui étoient du Senat, il sortit d'Utique, & alla parler aux Officiers de cette Cavalerie qui attendoit dehors. Il les conjura *de ne pas abandonner tant de Senateurs Romains, qui étoient des premiers personnages de Rome, de ne pas prendre Juba pour Général au lieu de Caton, & de pourvoir en commun au salut de tout le parti, & chacun à leur propre salut, en entrant tous dans Utique, qui n'étoit pas une ville à être prise d'emblée, mais qui avoit assez de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années.* Les Senateurs leur faisoient les mêmes prieres les larmes aux yeux. Ces Officiers

Caton sort d'Utique pour aller parler aux Officiers de cette cavalerie.

Les prieres qu'il leur fait,

Ces Officiers vont parler à leur troupe.] Le mot du texte διαλέ-

Ces Officiers vont parler à leur troupe pour sçavoir son dessein.

vont parler à leur troupe, & cependant Caton s'assied sur un petit tertre avec ces Senateurs en attendant la réponse.

Dans ce moment arrive Rubrius transporté de colere, & se plaignant hautement du desordre & du tumulte de ces trois cens qui s'étoient mutinez & qui vouloient faire soulever la ville. Sur cela les voilà tous qui desesperent de leurs affaires, & qui se mettent à verser des larmes & à déplorer leur malheur. Mais Caton n'oublioit rien pour les rassûrer, & il envoya vers les trois cent les prier d'avoir encore un peu de patience.

Réponse de ces Officiers & propositions très-dures qu'ils font.

Cependant les Officiers reviennent avec des propositions très-dures ; car ils declarent qu'*ils n'avoient que faire d'être à la solde de Juba, & qu'ils ne craignoient point Cesar, tant qu'ils auroient Caton à leur tête ; mais qu'ils trouvoient qu'il étoit très-dangereux de s'enfermer dans une ville, dont les habitans étoient*

Pheniciens, leur mauvaise reputation.

Pheniciens, c'est-à-dire, la plus changeante & la plus déloyale nation du monde. Car ils ne remueront point presentement, mais dès que Cesar viendra à paroître, ils prendront son parti & nous livreront. Si Caton veut donc que nous nous joignions à lui pour faire la guerre de concert, il faut qu'il chasse tous les habitans d'Utique, ou qu'il les fasse tous passer au fil de l'épée jusqu'au dernier, & qu'il nous appelle ensuite dans sa ville lorsqu'elle sera pure & nette des barbares & d'ennemis.

γοντο est une faute. Il faut lire διαλέγοντο. Et c'est ainsi qu'il est dans un Mſ.

Caton trouva ces conditions très-cruelles & d'une barbarie affreuse. Il leur répondit pourtant avec douceur qu'il en délibereroit avec les trois cent, & étant rentré dans la ville, il alla leur parler. Tout le respect que ces gens-là portoient à Caton ne les obligea point à chercher des adoucissemens & des défaites, mais ils lui declarent en face qu'ils se fâcheroient contre celui qui voudroit les forcer à faire la guerre à Cesar, ce qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient faire. Il y en eut même quelques-uns qui marmottoient entre leurs dents, qu'il falloit retenir les Senateurs dans la ville, jusqu'à ce que Cesar fût arrivé. Mais Caton ne fit pas semblant de l'entendre, car même il avoit l'oreille un peu dure.

Caton répond avec douceur, & rentre dans Utique pour parler aux trois cent.

Ils lui declarent qu'ils ne veulent pas faire la guerre à Cesar.

Dans ce moment quelqu'un vint l'avertir que toute la Cavalerie se retiroit; craignant donc que les trois cent ne se portassent à quelque extrêmité contre ces Senateurs, il se leva, & y marcha avec ses amis, & les voyant déja assez loin, il monta à cheval, & se mit à les suivre. Quand ils le virent, ils en furent ravis, le reçurent avec joye, & le presserent de se sauver avec eux. On dit qu'alors Caton se mit à pleurer à chaudes larmes, les priant pour ces Senateurs, leur tendant les mains, faisant tourner bride à quelques-uns, & saisissant leurs armes, tant qu'enfin il obtint d'eux qu'ils demeureroient encore ce jour-là, pendant lequel il pourroit faciliter à

Caton averti que la Cavalerie se retiroit, marche à elle avec ses amis.

Il fait tant auprès de ces Officiers, qu'il les oblige à demeurer au moins ce jour-là.

ces pauvres gens le moyen de se retirer en sûreté.

Il rentre avec eux dans Utique.

Etant donc retourné avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes, & mit les autres dans le Château pour le garder. Alors les trois cent craignirent qu'on ne les punît de leur changement. C'est pourquoi ils envoyerent à Caton le supplier de venir les trouver sans y manquer pour quelque raison que ce fût; mais les Senateurs l'environnant en foule, ne voulurent pas le permettre, & dirent qu'ils n'abandonneroient jamais leur protecteur & leur sauveur à des perfides & à des traîtres; car la vertu de Caton étoit alors généralement reconnuë, respectée & admirée de tous ceux qui étoient dans Utique, & l'on voyoit clairement que dans toutes ses actions il n'y avoit ni aucune fausseté ni la moindre petite tromperie. Quoiqu'il y eût déja long-tems qu'il avoit resolu de se tuer lui-même, il ne s'épargnoit pourtant ni travaux, ni inquiétudes, ni peines pour les autres, afin qu'après les avoir tous mis en sûreté il pût s'ôter la vie, car cette impatience qu'il avoit de mourir n'étoit point cachée, quoiqu'il n'en fit aucun semblant. Il se rendit donc aux prieres des

Les trois cent l'envoyent prier de les aller trouver.

Les Senateurs l'en empêchent d'abord.

Il y avoit déja long-tems que Caton avoit pris le parti de se tuer.

Car cette impatience qu'il avoit de mourir n'étoit point cachée, quoiqu'il n'en fit aucun semblant.] Il y a dans le Grec καὶ γὰρ ἦν ἄδηλος πρὸς τὸν θάνατον αὐτοῦ φορὰ καίπερ οὐ παρέχοντος. Ce qui est visiblement corrompu. Le sens demande nécessairement καὶ γὰρ ἦν εὔδηλος πρὸς τὸν θάνατον αὐτοῦ φορὰ, καίπερ οὐ φάσκοντος. Ou bien comme il y a dans un Ms. οὐ γὰρ ἦν ἄδηλος, &c.

trois cent, & après avoir consolé & rassûré les Senateurs, il alla les trouver tout seul. Ils le remercierent d'abord de ce qu'il étoit venu, & le prierent *de se servir d'eux en tout & par tout, d'avoir en eux une entiere confiance, & de leur pardonner leur foiblesse s'ils n'étoient pas tous des Catons, & s'ils n'avoient pas sa fermeté de courage & sa magnanimité; qu'ils étoient donc resolus de députer à Cesar pour lui demander pardon; qu'il seroit le premier pour lequel ils demanderoient grace, & que s'ils ne pouvoient l'obtenir, ils ne recevroient point celle qu'il voudroit leur accorder à eux-mêmes, & que pour l'amour de lui seul ils feroient la guerre jusqu'au dernier soupir.*

Resolution des trois cent, & les offres qu'ils font à Caton.

Caton, après les avoir remerciez de l'affection qu'ils lui témoignoient, leur dit, *que sans perdre un moment ils devoient envoyer travailler à leur propre salut, mais qu'il ne falloit point parler pour lui. Car,* ajoûta-t-il, *c'est aux vaincus à prier, & à ceux qui ont mal fait à demander pardon, mais pour moi, non seulement je me suis maintenu invincible toute ma vie, mais j'ai toûjours vaincu autant que je l'ai voulu, & j'ai encore cet avantage sur Cesar que l'honnêteté & la justice sont de mon côté. C'est lui-même qui est vaincu & pris en flagrant délit, car ce qu'il a toûjours nié qu'il machinât contre sa patrie, est aujourd'hui pleinement découvert & averé.*

Généreuse réponse de Caton aux trois cent.

C'est celui qui fait mal qui est vaincu.

Après avoir ainsi parlé aux trois cent, il les quitta, & ayant eu avis que Cesar étoit déja en marche avec toute son armée pour venir à Utique, *Oüais*, dit-il, *il vient donc contre nous com-*

Mot de Caton sur l'approche de Cesar.

me contre des hommes! Et se tournant vers les Senateurs, il leur conseilla de ne pas differer, & de se sauver pendant que la cavalerie étoit encore dans la ville. Il ferma ensuite toutes les portes, excepté une seule qui menoit au port, distribua des vaisseaux à tous ses gens, eut soin que tout se passât avec ordre, empêcha le tumulte & la confusion, ne souffrit point qu'on fit la moindre injustice, ni le moindre tort à personne, & fit donner à ceux qui étoient pauvres toutes les provisions dont ils avoient besoin pour se sauver.

Soin que prend Caton pour faire sauver tout son monde.

Sur ces entrefaites, Marcus Octavius arrive avec deux legions, & campé assez près d'Utique, il envoïe d'abord à Caton un Officier pour regler avec lui le commandement qu'ils devoient avoir l'un & l'autre. Caton ne répondit rien à cet Officier, mais se tournant vers ses amis, *Nous étonnons-nous*, leur dit-il, *que nos affaires aillent si mal, lorsque nous voyons que cette malheureuse ambition de commander regne parmi nous jusques dans les bras de la mort.*

C'est le même qui avoit commandé la Flotte de Pompée.

Beau mot de Caton sur l'ambition d'Octavius.

Il finissoit à peine ces mots, qu'on vint lui dire que la Cavalerie en se retirant, pilloit & emportoit les biens des habitans, comme des dépoüilles prises en guerre. Il courut d'abord à eux, & ayant joint les premiers, il leur arracha leur butin. A cette vûë chacun des autres se hâta d'abandonner & de jetter sa proye, & pleins de confusion & de honte, ils se retirerent tous les yeux baissez & sans dire une seule parole.

La Cavalerie en se retirant pille les habitans d'Utique.

Caton court à eux & leur fait abandonner leur butin.

Ensuite Caton ayant fait assembler tous ces habitans, il leur parla en faveur des trois cent, & les conjura de ne point irriter Cesar contre eux, mais au contraire de travailler en commun à leur salut, en demandant leur pardon ensemble. De-là il retourna sur le port, vit embarquer tous ceux qui partoient, & disant les derniers adieux à ses amis & à ses hôtes, à qui il avoit conseillé de se sauver, il les embrassa & les conduisit jusqu'à leur vaisseau. Quant à son fils il ne lui proposa point de partir, car il vit bien qu'il n'étoit pas juste de le presser d'abandonner son pere auquel il étoit fort attaché.

Caton retourne sur le port, & voit embarquer tous ceux qui partent.

Parmi tous ces gens là, il y avoit un homme nommé Statyllius, qui étoit fort jeune, mais qui se picquoit de fermeté de courage, & qui imitoit la constance de Caton & son impassibilité. Caton le pressoit de s'embarquer comme les autres, car il étoit connu pour grand ennemi de Cesar. Comme il refusoit de le faire, Caton se tournant vers Apollonides, Philosophe Stoïcien, & vers Demetrius le Peripateticien, *C'est à vous*, leur dit-il, *à amollir & à dissiper l'enflûre de ce jeune homme, & à le porter à ce qui lui est utile.* En-

Statyllius se picquoit d'imiter la fermeté de Caton.

Caton charge deux Philosophes d'amollir l'enflûre de ce jeune homme.

C'est à vous, leur dit-il, à amollir & à dissiper l'enflûre de ce jeune homme.) Par ces paroles, Caton fait entendre que la disposition d'ame où ce Statyllius se croyoit, étoit plûtôt une enflûre de vaine gloire, qu'une veritable fermeté, & que le parti qui convenoit à Caton, qui avoit toûjours fait profession d'une vertu austere, & qui étoit égal à Cesar, ne convenoit pas à un jeune homme comme lui. Epictete a fort bien dit, que *pour imiter*

ſuite conduiſant tous les autres, & écoutant les prieres de ceux qui avoient quelque choſe à lui demander, il paſſa à cet exercice la nuit entiere, & une grande partie du lendemain.

L. Ceſar député vers Ceſar, afin qu'il intercedât pour les trois cent.

Ce jour-là même Lucius Ceſar fut député vers Ceſar, de qui il étoit proche parent, afin qu'il intercedât pour les trois cent. Avant que de partir il pria Caton de lui compoſer un diſcours le plus touchant qu'il ſeroit poſſible dont il pût ſe ſervir auprès du vainqueur, *Car*, ajoûta-t-il, *en parlant pour vous, je ne rougirai point de baiſer les mains de Ceſar & d'embraſſer ſes genoux.*

Caton lui défend de parler pour lui.

Diſcours de Caton à L. Ceſar député vers Ceſar.

Mais Caton ne voulut jamais permettre qu'il parlât pour lui, *car*, dit-il, *ſi je voulois tenir la vie de la grace de Ceſar, je n'aurois qu'à l'aller trouver moi-même ſans autre interceſſeur, mais je ne veux pas avoir à un Tyran l'obligation d'une choſe qu'il uſurpe, & ſur laquelle il n'a aucun droit. Car de quel droit donne-t-il la vie comme maître à ceux qui ne dépendent point de lui, & qui ſont auſſi libres que lui? Mais ſi vous voulez, voyons un peu ici enſemble comment vous vous prendrez à obtenir grace pour ces trois cens.*

Il fut donc quelque tems à conferer avec lui ſur la maniere dont il devoit parler; quand il fut ſur le point de partir, il lui recommanda ſon fils & ſes amis, & après l'avoir accompagné, il l'em-

une vertu très-rare, il faut être un homme très-rare. Il ne convient pas à un homme ordinaire de ſe guinder tout d'un coup à une ſi grande élevation.

braſſa,

braſſa, & ſe retira dans ſa maiſon, où ayant aſſemblé ſon fils & ſes amis particuliers, il les entretint de beaucoup de choſes, & défendit ſur tout à ſon fils de ſe mêler jamais du Gouvernement; *car* dit-il, *de s'en mêler d'une maniere digne de Caton, c'eſt ce que les affaires ne permettent plus; & de le faire autrement, ce ſeroit une honte & une indignité horrible.* Sur le ſoir il alla ſe préparer pour le bain.

Il défend à ſon fils de ſe mêler jamais du Gouvernement, & ſes raiſons.

Comme il ſe baignoit, tout d'un coup il ſe ſouvint de Statyllius, & s'écria: *Eh bien Apollonides, tu as donc enfin fait partir Statyllius en rabattant cette fierté & cette grandeur de courage dont il ſe piquoit, & il s'eſt embarqué ſans nous dire adieu. Comment embarqué!* repartit Apollonides, *Nous avons diſputé long-tems enſemble, mais il eſt plus fier, plus ferme & plus inflexible que jamais, & il proteſte qu'il veut demeurer & faire tout ce que vous ferez.* * A cela on dit que Caton répondit en ſoûtenant, *c'eſt de quoi l'on ſera éclairci en peu d'heures.*

Grand témoignage qu'Apollonides rend à la fermeté & à la conſtance de Statyllius.

* Ces deux lignes ſont oubliées dans Amiot.

Après le bain il ſoupa avec beaucoup de gens, mais aſſis, comme il avoit accoûtumé depuis la bataille de Pharſale, car depuis ce jour-là il ne ſe coucha plus que pour dormir. Ceux qui ſoupoient avec lui, c'étoient ſes amis particuliers & les principaux d'Utique. Après le ſouper on ſe mit à boire, & à égayer la converſation par beaucoup de propos agréables & ſçavans, & l'on propoſa tour à tour des queſtions de la plus profonde Philoſophie, tant qu'enfin on vint à diſputer ſur ces dogmes fondamentaux, que l'on appelle les Pa-

Ce qui ſe paſſa au dernier ſouper de Caton.

radoxes des Stoïciens, par exemple *que l'homme de bien est seul libre, & que tous les méchans sont esclaves.*

Dès que ce paradoxe fut proposé, le Peripateticien, comme on peut penser, voulut le combattre; mais Caton tombant violemment sur lui d'un ton plus haut, & avec une voix plus rude, continua la dispute encore très long-tems avec une vehemence merveilleuse, de sorte qu'il n'y eut personne qui ne vît fort clairement qu'il avoit resolu de se tuer pour se délivrer de l'état violent où il se trouvoit. C'est pourquoi quand il eut cessé de parler, & qu'il vit que tous les assistans étoient plongez dans le silence & dans la tristesse, il voulut les rassûrer & leur faire perdre le soupçon qu'ils avoient conçu. Il recommença donc à parler des affaires présentes, à en demander des nouvelles, & à témoigner qu'il en étoit inquiet, comme craignant pour ceux qui s'étoient embarquez, & n'étant pas dans une moindre peine pour ceux qui se sauvoient par terre & qui avoient à passer par des déserts barbares & sans eau.

Caton veut rassurer ses amis, & leur ôter le soupçon qu'ils avoient qu'il vouloit se tuer.

Ayant donc ainsi congedié la compagnie, il

Que l'homme de bien est seul libre, & que tous les méchans sont esclaves.] Ce paradoxe est d'une vérité incontestable. C'est le v. paradoxe de Ciceron, qui le prouve admirablement. Ce n'est pas seulement le sentiment des Stoïciens, c'est celui de Socrate.

Dès que ce paradoxe fut proposé, le Peripateticien, comme on peut penser, voulut le combattre.] Car les Peripateticiens] soûtenoient, que ni la vertu, ni le vice ne faisoient rien, ni pour la servitude, ni pour la liberté, prenant trop au pied de la lettre les mots de *liberté* & de *servitude.*

ſe promena encore quelque tems avec ſes amis particuliers, comme c'étoit ſa coûtume après ſouper, donna aux Capitaines des corps de garde les ordres que le tems requeroit, & quand il voulut ſe retirer dans ſa chambre il embraſſa ſon fils & tous ſes amis l'un après l'autre, & leur fit plus de careſſes qu'à l'ordinaire, ce qui renouvella leurs ſoupçons & leur fit appréhender ce qui arriva.

Après ſouper donne ſes ordres aux Capitaines des corps de garde.

Quand il fut couché il prit le dialogue de Platon de l'immortalité de l'ame, & après en avoir lû la plus grande partie, il regarda au haut de ſon chevet, & voyant que ſon épée n'y étoit pas penduë, car ſon fils l'en avoit ôtée pendant qu'il ſoupoit, il appella ſon valet & lui demanda qui lui avoit pris ſon épée. Le valet ne répondant point, il ſe mit à lire, & ayant laiſſé paſſer encore quelque peu de tems, comme n'ayant aucun empreſſement, ni aucune hâte de ravoir ſon épée, mais voulant ſeulement ſçavoir ce qu'elle étoit devenuë, il lui commanda de la lui apporter. Cela traîna quelque tems, & perſonne ne lui apportoit cette épée, de ſorte qu'il acheva de lire le livre entier. Après quoi il recommença à appeller ſes domeſtiques l'un après l'autre, hauſſant extrêmement la voix, & demandant toûjours ſon épée; il donna même un ſi grand coup de poing dans le viſage du premier valet qui entra, que ſa main en fut toute enſanglantée, s'emportant & criant de toute ſa

Etant couché il prend le livre de Platon de l'immortalité de l'ame.

Il demande ſans empreſſement ſon épée qu'on avoit ôtée de ſon chevet.

Emportement de Caton contre un de ſes domeſtiques.

force *que ſon fils & ſes domeſtiques le livroient déja nud & ſans armes à ſon ennemi.*

Son fils entre dans ſa chambre, & le conjure de renoncer à ſon déſeſpoir.

Dans ce moment ſon fils fondant en larmes entra dans ſa chambre avec ſes amis, & ſe jettant à ſon cou, il ſe mit à déplorer ſes malheurs, & à le conjurer par les prieres les plus tendres de renoncer à ce deſeſpoir. Alors Caton ſe levant ſur ſon ſéant, & jettant ſur lui un regard terrible, *Quand & en quel lieu eſt-ce donc*, dit-il, *que l'on m'a vû l'eſprit troublé ſans que je m'en ſois apperçu ? Perſonne ne cherche à me détromper & à me déſabuſer ſi le parti que j'ai pris eſt ſi mauvais, mais on m'empêche d'exécuter ma réſolution, & on me déſarme. Que ne lies-tu donc auſſi ton pere, mon brave, & que ne lui lies-tu les mains derriere le dos, juſqu'à ce que Ceſar vienne, & qu'il me trouve hors d'état de me défendre ? Mais crois-tu que j'aye beſoin d'épée pour m'ôter la vie ? En retenant mon haleine un peu de tems, ou en donnant de la tête contre cette muraille, cela ne ſuffit-il pas pour me donner la mort ?*

Ce que Caton répond à ſon fils.

A ces paroles le jeune homme ſortit de la chambre en pouſſant de grands ſanglots & verſant des torrens de pleurs, & tous ſes amis le ſuivirent. Alors Caton adreſſant la parole à Apollonides & à Demetrius, reſtez ſeuls auprès de lui, & leur parlant avec plus de douceur, *Et vous autres*, leur dit-il, *voulez-vous auſſi retenir par force dans la vie, un homme auſſi avancé en âge que je le ſuis, & n'êtes-vous là que pour me garder en vous tenant dans le ſilence ? Ou m'apportez-vous quelque belle & forte dé-*

Caton adreſſe la parole aux Philoſophes Apollonides & Demetrius reſtez ſeuls auprès de lui.

monstration pour me faire voir qu'il n'est ni terrible ni honteux pour Caton, lorsqu'il n'a pas d'autre moyen pour sauver sa vie, d'attendre à la recevoir de son ennemi? Que ne travaillez-vous donc à me persuader cette belle maxime, & à me détromper, afin que rejettant toutes les autres raisons, & toutes les autres opinions que nous avons tenuës jusqu'ici & dans lesquelles nous avons vécu, & devenus plus sages par le moyen de Cesar, nous lui en rendions des actions de graces d'autant plus grandes? Je ne dis pourtant pas que j'aye encore rien déterminé sur mon sujet: mais quand ma résolution sera une fois prise, il faut que je sois le maître de l'exécuter. J'en délibererai en quelque sorte avec vous, puisque je ne ferai rien sans avoir examiné les raisons dont vous vous servez vous autres Philosophes. Allez-vous-en donc hardiment, & dites bien à mon fils que ne pouvant parvenir à persuader son pere, il ne cherche pas à le forcer.

Demetrius & Apollonides ne répondirent rien à ces paroles, mais après avoir beaucoup pleuré, ils sortirent de la chambre, & on lui renvoya son épée par un petit enfant. Caton la prenant, la

On renvoye à Caton son épée par un petit enfant.

Sans avoir examiné les raisons dont vous vous servez vous autres Philosophes.) Ce passage est visiblement corrompu dans le texte, où on lit ὡς καὶ ὑμεῖς φιλοσοφοῦντι χρῆσθαι θαρρῶντες ἂν ἀπίτε, ce qui n'est pas intelligible. Il faut corriger comme dans un Mſ. οἷς καὶ ὑμεῖς φιλοτιμοι χρῆσθε, θαρρῶντες ἂν ἄπιτε. Cela est clair.

Demetrius & Apollonides ne répondirent rien à ces paroles.] Je ne m'étonne pas qu'Apollonides, Philosophe Stoïcien, ne répondit rien pour combattre une résolution qui étoit conforme à ses dogmes. Mais pour Demetrius, j'en suis surpris, car il avoit d'excellentes raisons à opposer, & Aristote même lui en auroit fourni de très-fortes.

tira du fourreau regarda si elle étoit en bon état, & voyant que la pointe en étoit bien acerée & le tranchant bien aiguisé, *je suis maintenant mon maître*, s'écria-t'il, & mettant son épée auprès de lui, il reprit son dialogue de Platon qu'il relut, dit-on, par deux fois. Il dormit ensuite,

Il relut par deux fois le dialogue de Platon.

Il reprit son dialogue de Platon qu'il relut, dit-on, par deux fois.] Ce dialogue est pourtant bien long pour être lû deux fois en si peu de tems. Mais ce qu'il y a ici de plus incomprehensible, c'est qu'avant que de se tuer Caton lut ce dialogue qui prouve très-fortement qu'il n'est pas permis de se tuer. *Un Philosophe*, dit-il, *ne se tuëra jamais lui-même, car on dit que cela n'est pas permis, cela n'est pas permis même à ceux à qui la mort seroit meilleure que la vie. Ils ne peuvent se procurer cet avantage, qui leur seroit si nécessaire. Car Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission. Les Dieux ont soin des hommes, & les hommes sont une des possessions des Dieux. Si un de vos esclaves se tuoit sans vôtre ordre, vous seriez en colere contre lui, & vous le châtieriez si vous pouviez.* Comment Caton pouvoit-il donc persister dans sa résolution contre des raisons si fortes & si sensibles! Apparemment il se fondoit sur ce que Socrate ajoûta : *il faut attendre que Dieu nous envoye un ordre formel de sortir de la vie.* Et il prenoit pour un ordre l'état où il se trouvoit. Et c'est ainsi que Ciceron l'a expliqué, dans son 1. Liv. des Tusculanes, Sect. 30. *Cato autem sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus, injussu hinc nos suo demigrare; cum vero causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis, ne ille medius fidius vir sapiens lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit; nec tamen ille vincla carceris ruperit, leges enim vetant; sed tanquam à Magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque emissus, exierit.* Distinction frivole qui ruine entierement le but de ce dialogue. Si chacun peut expliquer à sa fantaisie l'état où il se trouve, & le prendre pour un ordre formel que Dieu lui donne de sortir de la vie, la défense de se tuer soi-même est donc inutile, & on aura toûjours une juste raison de se tuer. Qui ne voit que cela est de la derniere folie? Cette action de Caton ne sçauroit donc être excusée. Elle est criminelle & folle. Cependant, & il faut l'avoüer,

mais d'un somme si profond, que ceux qui étoient hors de la chambre, l'entendoient ronfler. Vers le minuit il se reveilla, & appella deux de ses affranchis, l'un appellé Cleanthe, qui étoit medecin, l'autre nommé Butas, dont il se servoit le plus ordinairement pour les affaires qui regardoient la République. Il envoya ce dernier sur le port afin qu'il vît si tout le monde étoit embarqué, & avoit fait voile, & qu'il vînt lui en dire des nouvelles. Après quoi tirant sa main, qui étoit enflée & enflammée du coup de poing qu'il avoit donné à son valet, il la donna à son medecin afin qu'il y mît un bandage. Cela réjoüit extrêmement toute sa maison, qui crut par là qu'il étoit encore attaché à la vie.

Il dort d'un sommeil très-profond

A son reveil il envoye un de ses domestiques au port, pour sçavoir si tout le monde étoit embarqué.

Il fait bander sa main enflée du coup qu'il avoit donné à son domestique.

Peu de tems après arrive Butas qui lui rapporte que tout le monde avoit fait voile excepté Crassus, qui étoit demeuré pour quelque affaire, & qui alloit bien-tôt s'embarquer ; mais que le vent

elle est moins criminelle que celle de ceux qui se tuent pour leur cause particuliere, vaincus par la douleur, par la pauvreté, par la crainte, ou par quelque autre passion. Car il y a bien de la difference, à mon avis, entre la foiblesse de ces derniers, & le désespoir d'un brave homme qui se tuë, non par une raison particuliere, mais par une raison d'Etat, s'il est permis de parler ainsi. Ce dernier paroît en quelque façon plus pardonnable, car quoiqu'il y ait dans son action une fureur brutale, & un mouvement précipité de colere démesurée, cependant, comme Plutarque l'a fort bien dit sur un autre sujet dans la comparaison de Thesée & de Romulus, *l'occasion qui émeut le courage, rend toûjours plus excusable celui qui ayant un plus grand sujet de sortir hors des bornes de la raison, est renversé de son assiete ordinaire comme par un coup plus violent*. Quel coup plus violent pour un grand courage, que la ruine de sa patrie & la perte de la liberté ?

étoit fort grand, & la mer agitée d'une violente tempête. A ce rapport Caton se prit à soupirer pour la compassion qu'il avoit de ceux qui s'étoient embarquez par un tems si contraire, & renvoya Butas sur le port pour voir si quelques-uns, obligez d'y relâcher, n'auroient pas besoin de quelque secours, afin qu'il y donnât ordre.

Caton soupire en pensant au danger de ceux qui s'étoient embarquez.

Déja les oiseaux commençoient à chanter, & il s'endormit encore quelque moment. Butas étant revenu, & lui ayant dit que tout étoit fort tranquille sur le port, il lui ordonna de se retirer & de fermer la porte après lui, & se renfonça dans son lit comme pour reposer jusqu'au jour. Mais Butas ne fut pas plûtôt sorti, qu'il tira son épée, & s'en frappa au dessous de la poitrine; mais l'inflammation qu'il avoit à la main, l'ayant empêché de la bien enfoncer, il ne se tua pas du premier coup, & se débattant contre la mort, il tomba de son lit, & fit tomber une table qu'il avoit tout auprès, & sur laquelle les Geometres tracent leurs figures.

Après avoir eu des nouvelles du port, il se renfonce dans son lit, & fait semblant de vouloir dormir.

Il se donne de son épée au dessous de la poitrine.

Il tombe de son lit.

Le bruit qu'il fit en tombant fut entendu de ses domestiques qui se mirent aussi-tôt à crier; en même tems son fils & ses amis entrent dans la chambre, ils le voyent étendu à terre tout couvert de sang & la plus grande partie de ses entrailles répanduës autour de lui. Il vivoit pourtant encore & les regardoit. A ce spectacle ils furent tous saisis d'une douleur très-vive. Et le Medecin étant accouru, & ayant trouvé que les entrail-

Son fils & ses amis entendant ce bruit entrent dans sa chambre.

les

les n'étoient pas offensées, il tâcha de les remettre & de recoudre la playe. Mais dès que Caton fut revenu de son évanoüissement, & qu'il commença à se reconnoître, il repoussa le medecin, & avec ses propres mains r'ouvrit la playe, & il déchira ses entrailles, de sorte que sur l'heure même il rendit l'esprit. Et dans le temps que l'on ne croyoit pas que tous ceux de la maison pussent encore être avertis de cet accident, on vit arriver à sa porte les trois cens, & un moment après tout le peuple d'Utique, qui tous d'une commune voix l'appelloient leur bienfaicteur, leur sauveur, le seul libre, & le seul invincible, & qui lui donnoient ces noms dans le temps même qu'ils avoient des nouvelles que Cesar arrivoit incessamment. Mais il n'y avoit ni crainte, ni flatterie, ni differend, ni dispute qu'ils eussent ensemble qui refroidît en eux le respect qu'ils portoient à Caton. Ils ornerent magnifiquement son corps, lui firent des funerailles très-honorables, & l'enterrerent sur le rivage de la mer où l'on voit encore aujourd'hui sa statuë qui tient une épée. Après quoi ils allerent travailler à se sauver eux-mêmes & à sauver leur ville.

Son medecin veut mettre un appareil sur sa playe & la recoudre.

Caton revenu de son évanoüissement repousse son medecin & déchire ses entrailles.

Les trois cent & tout le peuple accourent à sa porte.

Grands éloges qu'ils lui donnent.

Ils lui font des funerailles très-honorables, & l'enterrent sur le rivage de la mer.

Sa statuë étoit encore sur son tombeau du temps de Plutarque.

Et qui lui donnoient ces noms dans le tems même qu'ils avoient des nouvelles que Cesar arrivoit.] Cette circonstance de temps releve infiniment ces éloges; car quelle impression ne falloit-il pas que la vertu de Caton eût faite sur l'esprit de ces hommes, pour leur inspirer l'audace de le loüer si hautement à l'approche de son ennemi, & d'un ennemi victorieux, & à la discretion duquel ils alloient dans un moment se voir eux-mêmes?

Cependant Cesar ayant appris de ceux qui alloient se rendre à lui, que Caton restoit dans Utique, & ne s'enfuyoit point, mais qu'il renvoyoit tous les autres & que son fils & lui & ses amis particuliers, demeuroient tous là sans témoigner la moindre crainte, il jugea que le dessein de ce personnage étoit très-difficile à pénétrer, & comme il en faisoit un très-grand compte, il marchoit avec son armée le plus diligemment qu'il lui étoit possible. Mais comme on lui apprit sa mort en chemin on écrit qu'il s'écria : *Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te sauver la vie.* En effet, si Caton eût souffert que Cesar l'eût sauvé, il n'auroit pas tant terni sa propre gloire qu'il auroit orné & relevé celle de Cesar. Mais ce que Cesar auroit fait, s'il avoit eu Caton en sa puissance, est fort incertain. On conjecture seulement en sa faveur qu'il se seroit porté à ce qui étoit le plus généreux & le plus honnête.

Cesar juge que le dessein de Caton étoit impénétrable.

Mot de César en apprenant la mort de Caton.

Jugement remarquable de Plutarque sur l'action de Caton, s'il eût permis que Cesar lui eût sauvé la vie.

Caton mourut à l'âge de quarante-huit ans. Son fils ne reçut aucun mauvais traitement de Cesar. Mais on dit qu'il fut homme de peu de vertu, & fort décrié par son attachement aux femmes. Etant en Cappadoce, il étoit logé chez un Seigneur du Sang Royal nommé Maphradate, qui avoit une fort belle femme, & il y fit un plus long séjour qu'il ne falloit pour sa réputation, car il donna lieu à des brocards & à des railleries que l'on faisoit courir contre lui.

Age de Caton quand il mourut.

Son fils fort décrié par son attachement aux femmes.

Son commerce avec la femme d'un Seigneur du Sang Royal de Cappadoce.

Tantôt on écrivoit, *Caton part demain, en trente jours.* Tantôt, *Porcius & Maphradate sont deux bons amis, ils n'ont qu'une ame*, car la femme de Maphradate s'appelloit *Psyché*, qui signifie *ame*. Et une autre fois, *Caton est noble & généreux, il a une ame Royale.* Mais il couvrit & effaça toute cette infamie par la générosité de sa mort, car combattant vaillamment à la Journée de Philippes contre le jeune Cesar & Antoine pour la liberté, & voyant son armée en déroute, il ne chercha ni à fuïr, ni à se cacher, au contraire défiant les ennemis, se jettant au-devant d'eux, & encourageant ceux de son parti qui étoient restez, enfin accablé par le nombre il tomba sans vie sur un monceau de morts, & laissa à ses ennemis une grande admiration pour sa vertu & pour son courage. Sa sœur Porcia se fit encore plus admirer par ses vertus, car elle ne céda à son pere ni en sagesse & temperance, ni en magnanimité. Ayant été mariée à Brutus, qui tua Cesar, elle participa à la conjuration, & s'ôta la vie avec un courage heroïque & digne de sa vertu, & du noble sang dont elle étoit issuë, comme nous l'avons écrit dans la vie de Brutus. Et Statyllius, qui avoit dit qu'il feroit tout ce que feroit Caton, voulut aussi se tuer, mais il en fut empêché par les Philosophes Apollonides & Demetrius, & enfin après s'être montré très-fidéle & très-utile à Brutus, il mourut glorieusement avec lui à la bataille de Philippes.

Brocards que l'on semoit sur ce commerce.

Il effaça cette infamie par la générosité de sa mort.

Il meurt glorieusement à la bataille de Philippes.

Porcia ne céde à son pere, ni en sagesse ni en temperance, ni en magnanimité.

Statyllius voulut se tuer, mais il en fut empêché. Sa mort glorieuse à la bataille de Philippes.

LA COMPARAISON de Phocion & de Caton.

En lisant les vies de ces deux grands personnages on y trouve des conformitez si grandes & si sensibles, qu'on voit d'abord les raisons qui nous ont portez à les comparer. Car ils n'ont point entre eux seulement ces ressemblances communes & générales, qui se trouvent souvent entre des hommes, d'ailleurs très-differens; mais leurs vertus, comme nous l'avons déja dit, jusqu'à leurs plus petites & plus imperceptibles differences, portent toutes le même caractére, la même forme, & la même couleur de mœurs & de sentimens. C'est ce qui éclatera davantage par la comparaison que nous en allons faire, & où nous allons exposer aux yeux du Lecteur tout ce qu'ils ont de semblable & de different, afin que connoissant leurs vertus & leurs vices il juge lui-même lequel a l'avantage & mérite d'être préferé.

Premier avantage de Caton sur Phocion, la naissance.

La plus grande difference qui soit entre eux, c'est celle de la naissance. Caton avoit des Ancêtres illustres, il étoit arriere-petit-fils de Caton le Censeur, & l'origine de Phocion est inconnuë; on conjecture seulement de la bonne éducation qu'il avoit euë, qu'il n'étoit pas de bas lieu. Mais cette conjecture est peu sûre; on voyoit tous les

jours des gens très-obſcurs auſſi-bien élevez que les premiers de la République.

Leur égalité dans leurs principes & dans leurs mœurs.

Les mêmes principes que Phocion avoit puiſez dans l'école de Platon & de Xenocrate, Caton les puiſa dans celle d'Antipater, célébre Philoſophe Stoïcien. Ainſi ils formerent l'un & l'autre leurs mœurs & leur vie ſur le modelle de la plus parfaite vertu. C'eſt de là qu'ils tirerent cette auſtérité & cette ſéverité qui les caractériſent.

Second avantage de Caton, le caractére d'éloquence.

L'éloquence eſt un inſtrument néceſſaire à un homme d'Etat pour exécuter heureuſement les grandes choſes qu'il entreprend dans ſon miniſtére. Elle ſuit d'ordinaire les mœurs & le temperament. Voici une exception à cette regle; la même autorité de mœurs produit ici deux caractéres d'éloquence très-differens. Celle de Phocion étoit nourrie de conceptions nobles & heureuſes, conciſe, pleine de force & de ſens, mais elle n'étoit mêlée d'aucune douceur. Et celle de Caton, avec la même roideur, la même ſolidité, & la même brieveté, étoit entremêlée de graces qui flattoient l'oreille des auditeurs.

Premier avantage de Phocion ſur Caton, le ton de ſa politique.

C'étoit tout le contraire dans les maximes qu'ils ſuivoient l'un & l'autre pour le Gouvernement. Le ton de la politique de Caton étoit l'auſterité, la ſéverité, la force. Et celui de la politique de Phocion étoit un mélange bien entendu de douceur & de grace avec la ſéverité & la majeſté. De là vint que Caton n'eut aucun crédit dans ſa République, & que Phocion au contraire, quoi-

qu'il n'eût pas plus d'égard pour le peuple que Caton, & qu'il ne cherchât pas plus que lui à lui complaire, venoit à bout de ce qu'il entreprenoit, & qu'on lui donnoit même ce qu'il ne demandoit pas. On vit le peuple aller demander avec larmes, qu'on ôtât le commandement aux autres Capitaines, & qu'on remît la ville entre ses mains.

Les tems peuvent avoir été la cause de leur differente politique.

Les temps où ils entrerent dans le Gouvernement purent produire cette difference; Phocion prit la conduite des affaires, sa patrie étant déja ruinée, & Caton y entra pendant que la sienne étoit encore battuë d'une affreuse tempête. D'ailleurs l'excessive vertu de Caton se trouvant trop disproportionnée à son siécle où les vies & les mœurs étoient entiérement corrompuës, il étoit impossible qu'il n'éprouvât la contradiction & l'envie; une vertu moins roide auroit plus obtenu, & auroit été d'un plus grand usage. On en jugera par ce seul trait: Phocion fut élû quarante-cinq fois Capitaine Général, & ce qui est remarquable, toûjours absent. Et Caton après avoir été déposé de sa charge de Tribun, & eu la douleur de voir un Vantinius emporter sur lui la Préture, essuya encore un honteux refus dans la poursuite du Consulat, qu'il sollicitoit en personne. Il est vrai que par la magnanimité avec laquelle il soûtint cette disgrace, il en effaça la honte, & fit voir que la vertu est indépendante des suffrages des hommes, & que rien d'étranger n'en peut jamais ternir l'éclat.

La vertu de Caton trop disproportionnée à son siecle.

Que si l'on considere leurs exploits militaires, leurs commencemens sont assez semblables, mais enfin l'avantage se trouve tout entier du côté de Phocion. Celui-ci fit ses premieres campagnes sous le Général Chabrias, & à la bataille de Naxe il commanda l'aîle gauche qui décida de la victoire.

Second avantage de Phocion, les exploits militaires.

Caton commença à servir en qualité de volontaire sous Gellius dans la guerre contre les esclaves, & il s'y distingua de maniere, qu'on le comparoît déja à son bisayeul Caton le Censeur, & que son Général voulut honorer sa valeur des prix les plus considerables, mais il les refusa, chose bien singuliere & bien rare dans un jeune guerrier; tout le monde trouve qu'il mérite les plus grands honneurs, & il est le seul qui s'en juge indigne. Nommé Tribun de soldats, il est envoyé en Macedoine, sous le Préteur Rubrius, qui lui donna une légion à commander. Il ne se passa point là d'action considérable qui pût servir à relever le mérite de Caton; mais comme la vertu trouve toûjours lieu à se montrer, il y rendit un service plus important que n'auroit été l'action de guerre la plus heureuse; il fit voir qu'un homme qui commande ne doit pas se contenter d'être vertueux lui-même, mais qu'il doit rendre vertueux tous ceux qu'il a sous ses ordres. Il rendit ses soldats aussi paisibles que belliqueux, & aussi justes que braves.

A quoi se réduisent les exploits de Caton.

Devoir de ceux qui commandent.

La commission qu'il eut malgré lui d'aller

chasser de l'Isle de Cypre le Roi Ptolemée, & rétablir les bannis dans Byzance, ne donna aucune matiére à sa valeur; sa bonne fortune le délivra de Ptolemée, qui s'empoisonna, & le rendit par-là maître de l'Isle, & son éloquence seule ramena les bannis dans Byzance, & rétablit dans cette ville divisée la concorde & l'union. Tout ce qu'il fit de plus remarquable, c'est que dans la vente des richesses immenses qui furent trouvées dans cette Isle, il donna l'exemple de l'exactitude la plus scrupuleuse, de l'ordre le plus admirable, & du désintéressement le plus parfait, & qu'il ne souffrit pas que la faveur enrichît aucun de ses amis aux dépens de la justice. Le Senat lui décerna sur cela de grands honneurs, mais il les refusa & demanda seulement pour toute grace la liberté de l'Intendant du Roi Ptolemée qui l'avoit servi très-utilement.

La bonne fortune & l'éloquence de Caton.

Son exactitude & son désinteressement.

Les exploits de Phocion.

Tout cela ne peut être mis en balance avec les actions de guerre de Phocion qui remporta dans l'Eubée sur les Macedoniens une victoire signalée uniquement dûë à sa bonne conduite, qui répara les échecs que les autres Généraux des Atheniens avoient reçûs par leur incapacité & par leur imprudence; qui chassa Philippe de l'Hellespont; qui envoyé au secours de Megare, mit cette ville en la disposition des Athéniens, & qui âgé de plus de quatre-vingt ans gagna une grande bataille contre le Général Micion, qui à la tête des Macedoniens ravageoit l'Attique.

Il eſt vrai que la Fortune ſervit mieux Phocion qu'elle ne ſervit Caton. Car Phocion fut toûjours à la tête de ſa patrie, au lieu que Caton ne fut preſque jamais qu'en ſecond ; mais cela même tourne à ſon avantage, puiſque bien que toûjours ſubalterne, il ſoûtint pourtant par ſa ſeule vertu ſa République contre la Fortune, réſoluë de la ruiner, & qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne la fit triompher de tous les efforts de cette rédoutable ennemie.

La Fortune ſervit mieux Phocion que Caton.

Comment l'infériorité de Caton tourne à ſon avantage.

Si Phocion l'emporte ſur Caton par ſes exploits de guerre, Caton paroît de ſon côté l'emporter ſur Phocion du côté de la politique & des actions d'homme d'Etat.

Troiſiéme avantage de Caton, les actions d'homme d'Etat.

Ce fut véritablement à Phocion un acte d'une grande prudence, d'avoir corrigé l'uſage moderne de ſon pays, qui faiſoit de la guerre & de la politique deux métiers ſéparez, & d'avoir repris la maniere de gouverner de Pericles & d'Ariſtide, en réüniſſant ces deux talens.

Actions d'homme d'Etat de Phocion.

Caton ne pouvoit pas faire à Rome un pareil changement, puiſque Minerve n'y étoit pas moins ſervie comme politique que comme guerriere, & que les Capitaines Romains n'étoient pas moins ſoigneux d'étudier l'art de regir les villes, que celui de les conquerir.

Minerve ſervie à Rome comme politique & comme guerriere.

La maniere dont Phocion avec un ſeul vaiſſeau s'acquitta de la recette des contributions des Iſles, marque ſa bonne conduite, & ſa force dans l'art de perſuader.

Comment Phocion fit la recette des contributions des Iſles.

Sa vûë lorsqu'il empêcha les Atheniens de prendre les Grecs prisonniers en Eubée.

Ce qu'il fit en Eubée, en empêchant les Atheniens de prendre les Grecs prisonniers, de peur que le peuple venant à se porter contre eux à quelque extrémité, ne donnât lieu à des divisions & à des guerres cruelles, marque encore sa grande sagesse. Ce fut par un effet de cette même sagesse qu'il empêcha les Atheniens de faire des réjoüissances sur les nouvelles de la mort de Philippe, non-seulement parce qu'il y a de la bassesse à se réjoüir de la mort d'un ennemi, mais encore par une raison plus profonde. Il craignoit que par ces démonstrations de joye ils n'irritassent Alexandre, & qu'ils ne l'attirassent sur eux.

Pourquoi il empêcha les Atheniens de témoigner leur joye de la mort de Philippe.

Raison du conseil qu'il donna aux Atheniens de livrer à Alexandre les Thebains qu'il demandoit.

Le conseil qu'il donna à ces mêmes Atheniens de livrer entre les mains d'Alexandre les principaux des Thebains qu'il demandoit & qui s'étoient retirez dans Athenes, mérite encore d'être loüé. Rien n'est plus contraire à la politique que de s'attirer à soi-même de grands malheurs par la compassion qu'on a des autres, & encore par une compassion impuissante & infructueuse. Il faut être le plus fort par les armes, ou l'ami de ceux qui le sont; c'étoit son principe.

Le grand service qu'il rendit aux Grecs.

La grande habileté de Phocion dans la politique paroît avec plus d'éclat encore dans le service qu'il rendit aux Grecs, lorsqu'il représenta à Alexandre qu'il devoit renoncer à la guerre s'il vouloit vivre en repos, ou que s'il étoit avide de gloire, & qu'il voulût sacrifier son repos à son ambition, il devoit laisser là les Grecs &

porter ses armes contre les Barbares. Il lui fit des images si vives de l'honneur qu'il acquerroit, qu'il changea & adoucit l'esprit de ce jeune Prince, & procura à la Grece un calme dont elle n'auroit pas joüi sans lui.

La confiance qu'il s'étoit attirée des Insulaires.

La confiance qu'il s'étoit attirée des Insulaires & des alliez des Atheniens fait aussi beaucoup d'honneur à sa sagesse. La saine politique enseigne qu'il vaut mieux gagner les hommes par la bonne foi, que de s'en rendre les maîtres par les armes.

Sa politique tendoit toûjours à la paix.

Un des grands principes encore de la politique de Phocion, c'est que la paix doit être le but de tout Gouvernement sage. Dans cette vûë il s'opposoit à toutes les guerres ou imprudentes ou sans nécessité. Les grands succès de Leosthene dans une guerre qu'il avoit voulu empêcher, ne l'obligerent point à changer de sentiment, il continua de s'opposer à cette guerre contre les Béotiens, & l'évenement fit honneur à sa politique, en justifiant ses craintes.

La prévoyance, une des parties les plus essentielles de la politique.

Grande marque de la prévoyance de Phocion.

Cette prévoyance, qui est une partie des plus essentielles de la politique, parut encore d'une maniere bien sensible, lorsqu'il s'opposa à ceux qui vouloient qu'Athenes fût comprise dans la paix que Philippe proposoit, & qu'elle entrât dans l'Assemblée générale de la Grece. Avant que d'y consentir, il vouloit sçavoir qu'elles seroient les demandes de Philippe. L'avis contraire l'emporta ; mais les Atheniens ne furent pas long-tems sans s'en répentir, accablez des demandes onereu-

Conseil très-sage qu'il donna aux Atheniens.

ses de Philippe. Le conseil que Phocion leur donna dans cette occasion ne marquoit pas moins de sagesse, que l'avis qu'il leur avoit donné, & qu'ils avoient refusé de suivre. Il leur fit entendre que la désobéïssance feroit leur perte, & leur proposa l'exemple de leurs ancêtres, qui tantôt donnant la Loi, & tantôt la recevant, & faisant leur devoir dans ces deux états, avoient sauvé leur ville & toute la Grece.

Prudence de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre.

La nouvelle de la mort d'Alexandre ayant été portée à Athenes, voilà d'abord le peuple, que la grandé réputation de ce Prince tenoit en respect, qui commence à lever la tête, & à penser à des nouveautez. Phocion qui vit le danger auquel la ville s'exposoit par cette imprudente précipitation si la nouvelle se trouvoit fausse, les retint & leur dit ce mot si célébre, qui marquoit sa grande prudence, *Si Alexandre est mort, il le sera encore demain, & encore après demain, & nous aurons tout le tems de déliberer en repos & avec plus de seureté.*

A ces actions de la politique de Phocion, qui sont certainement grandes, Caton en peut opposer de plus grandes encore, & par leur utilité, & par les dangers dont elles étoient accompagnées. Il brigua le Tribunat pour s'opposer à Metellus, homme très-dangereux, & dont la puissance auroit été funeste à Rome, si elle n'avoit été contrebalancée par l'autorité d'un homme sage & bon Citoyen; il s'éleva avec courage contre César dans l'affaire de Catilina; il s'exposa au plus grand des dangers

Action d'Etat de Caton.

en combattant le decret de Metellus, qui vouloit rappeller Pompée, & étant venu à bout de chasser Metellus, & de détruire en lui toute la puissance de Pompée, il fit une action d'une plus grande prudence encore, en empêchant le Sénat de notter d'infamie le même Metellus & de le déposer, ce qui n'auroit pas manqué d'irriter Pompée, qui se seroit porté aux dernieres extrémitez.

Il brigua de même la Préture, pour avoir lieu de s'opposer aux attentats de Crassus & de Pompée, qui venoient d'être nommez Consuls. Il s'opposa avec le même courage au decret de Trébonius, & arraché de la Tribune par un Licteur, il ne se rebuta point, il continua de parler contre ce decret, & ce decret étant passé par force, & le peuple en fureur s'étant attroupé pour renverser les statuës de Pompée, il l'empêcha, & prévint par sa prudence le désordre que cela alloit causer.

Coup hardi de la politique de Caton.

L'Arrêt qu'il fit donner par le Sénat que ceux qui seroient nommez aux Charges, s'il n'y avoit personne qui les accusât, viendroient se présenter eux-mêmes, & rendre compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir, fut un coup très-hardi, mais très-nécessaire pour déraciner cette corruption.

Sa prudence dans ce qu'il fit pour Pompée.

On ne découvre pas moins de prudence dans ce qu'il fit lorsque les brigues de Scipion, d'Hypseus & de Milon alloient exciter une guerre civile, & qu'on voyoit tous les jours à la place trois armées prêtes à en venir aux mains; il choisit de

commettre un mal médiocre, pour en guérir de très-grands, & pour en prévenir de plus grands encore ; il fut d'avis que l'on remît les affaires entre les mains de Pompée, & qu'on le nommât seul Consul. Le conseil qu'il donna ensuite à Pompée, qui par une nouvelle Loi vouloit établir des peines contre ceux qui auroient acheté les suffrages pour parvenir aux Dignitez, ne fut pas moins sage. Il fit voir qu'il y auroit une grande injustice à ordonner des peines nouvelles contre d'anciennes fautes, & à les punir par une Loi qui n'auroit pas été violée.

Sage conseil qu'il lui donna.

On pourroit peut-être traiter de faute contre la politique le refus qu'il fit de l'alliance de Pompée, qu'il obligea par-là de s'adresser à César, & d'épouser sa fille Julie, ce qui ruina enfin la République. Mais outre que Caton ne pouvoit pas prévoir ce mariage, il suivoit en cela sa maxime, qu'un bon Citoyen ne doit jamais recevoir dans sa famille un ambitieux, qui ne recherche son alliance que pour abuser de son autorité, & pour en abuser contre sa patrie.

Si Caton fit une faute de refuser l'alliance de Pompée.

Une des plus seures ressources d'un Etat, c'est la sage administration des finances. Caton dans sa Questure rendit de ce côté-là trois services très-importans.

Trois services importans que Caton rendit dans l'administration des finances.

Le premier fut qu'il exigea avec la derniere rigueur tout ce que les particuliers devoient au Trésor, & qu'il fit aussi payer sans aucun retranchement tout ce que le Trésor devoit aux par-

Il fit payer ce que les particuliers devoient à l'Etat, & ce que l'Etat devoit aux particuliers.

ticuliers, en corrigeant ſur cela un abus très-conſidérable, qui s'étoit gliſſé par la connivence, ou par la trop grande facilité des autres Queſteurs. Il y avoit une infinité de fauſſes Ordonnances qu'on alloüoit par faveur, & qu'on payoit ſans les examiner. Caton ſe les fit repréſenter toutes, les annulla, & rompit le cours de ces malverſations très-ruineuſes.

Il fait rendre gorge aux Satellites de Sylla, & les fait punir de mort.

Le ſecond fut qu'il appella en juſtice les Satellites, dont Sylla s'étoit ſervi pour exécuter ſes proſcriptions, qu'il les obligea à reſtituer les ſommes immenſes qu'ils avoient acquiſes par cet horrible miniſtere, & qu'après les avoir forcez à rendre gorge, il les fit condamner à mort, & exécuter comme aſſaſſins.

Il empêche les gratifications peu meritées.

Le troiſiéme encore plus conſidérable que les deux premiers, ce fut d'empêcher les gratifications peu meritées. Il n'y a pas de plus grands déſordres dans un Etat que de rendre les finances la proye de la faveur, au lieu d'en faire la récompenſe des ſervices. Il arrive delà deux choſes également pernicieuſes, l'Etat s'épuiſe en vain en donnant ſans recevoir, & le mérite qui ſe voit négligé, ſe rebute, déperit, & s'éteint enfin faute de nourriture, perſonne ne s'évertuant & ne cherchant à rendre à la patrie des ſervices qui ne ſont point reconnus & auſquels les gens les plus inutiles raviſſent les récompenſes qui leur ſont dûës. Les abeilles même donnent ſur cela une grande leçon aux politiques & aux hommes d'E-

L'uſage légitime des finances.

Leçon que les abeilles donnent aux politiques.

tat, elles chassent de leurs ruches les frélons qui ne sçavent que se nourrir de leur miel sans rien contribuer de leur part. Caton tout jeune encore fit voir qu'une ville peut devenir riche sans faire la moindre injustice, & que la regle & l'ordre suffisent pour l'enrichir.

La regle & l'ordre suffisent pour enrichir un Etat.

Phocion n'a rien en ce genre qu'on puisse lui comparer, quoique les finances ne fussent pas mieux reglées à Athenes, qu'elles l'étoient à Rome, & qu'on les dissipât en des choses aussi inutiles à l'Etat.

Phocion n'a rien en ce genre qu'on puisse opposer à Caton.

Caton ne se contenta pas de regler les finances de la République, il étendit ses soins jusques sur la fortune des particuliers, en moderant les dépenses exorbitantes que le luxe & une mauvaise émulation avoient introduites dans les jeux que les Ediles donnoient au peuple. Il y rétablit la simplicité des jeux de la Grece, & fit voir qu'il n'y a rien de plus ridicule que de se consumer en frais pour des choses de néant, & de faire d'un divertissement public la ruine des familles.

Caton étend ses soins jusques sur la fortune des particuliers.

Les jeux ne doivent pas être ruineux.

On peut aussi compter parmi les actions politiques de Caton, ce qu'il fit en entrant presque dans le monde, lorsque n'étant encore que Tribun de Soldats, il profita d'un congé, non pour aller vacquer à ses affaires, comme c'étoit la coûtume, mais pour aller en Asie faire tous ses efforts pour emmener avec lui le Philosophe Athenodore, célébre par sa grande sagesse & qui avoit résisté aux propositions les plus avantageu-

Action politique de Caton encore jeune.

ses

ſes que des Généraux & des Rois même lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux. Il y réüſſit, il enrichit ſa patrie d'un homme ſage dont elle avoit grand beſoin, & il eut tant de joye de ce ſuccès qu'il le regarda comme un exploit plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée.

Quel exploit c'eſt que d'enrichir ſa patrie d'un homme ſage.

Dans ce qu'il fit à Rhodes au Roi Ptolemée en l'obligeant de le venir voir le premier, & dans la maniere ſeche & fiere dont il le reçut, ſans ſe lever de ſon ſiege, & en le recevant comme un ſimple particulier, il ſoûtint bien la grandeur Romaine, mais en même tems il lui donna de grandes marques de ſa bonté par les remontrances qu'il lui fit. Les dégoûts, que ce Prince eut à eſſuyer, lui en firent bien-tôt connoître la vérité & la ſageſſe.

Fierté politique de Caton.

Caton ſoûtint encore avec plus d'éclat la majeſté de l'Empire dans l'audience que le Roi Juba lui donna en Afrique. Ce Roi plein de fierté & d'orgueil, traitant les Proconſuls Romains comme ſes Satrapes, avoit fait placer ſon siege entre Caton & Scipion. Caton ne put ſupporter cette arrogance, & ce mépris, il prit ſon ſiege, & le plaça à côté de celui de Scipion qu'il mit par là au milieu, déferant ainſi tout l'honneur au Proconſul, quoique ſon ennemi; action ſi pleine de grandeur, de vertu, & de courage, qu'on ne la peut aſſez loüer.

Comment Caton rabattit l'orgueil du Roi Juba.

L'humanité eſt une vertu ſi eſſentielle à l'homme que ſans elle il ceſſe d'être homme, c'eſt la

Sans l'humanité l'homme n'eſt plus homme.

base & le fondement de toutes les autres vertus. Phocion avec toute sa séverité, qui le rendoit inflexible quand il s'agissoit de la République, étoit si doux & si humain que ses ennemis même le trouvoient toûjours disposé à les secourir. Caton ne l'étoit pas moins, il a même donné de plus grandes marques de cette vertu que Phocion, & comme lui il a fait voir qu'il n'étoit terrible & intraitable, que dans les assemblées du peuple & dans le Senat lorsqu'il s'agissoit du bien public. Cet homme, qui étoit la séverité & l'austerité même, cet homme élevé dans une école qui condamnoit la compassion, s'est montré l'homme du monde le plus compatissant. C'est par un effet de cette compassion qu'il abandonne la Sicile pour ne pas l'exposer à son entiere ruine en la rendant le théatre de la guerre; il fait ordonner par Pompée qu'on ne saccagera aucune ville de l'obéïssance des Romains, & qu'on ne tuera aucun Romain hors de la bataille; après que Cesar été battu à Dyrrachium, il s'afflige au milieu da la victoire, & pleure en voyant les corps de tant de braves Romains qui ont été tuez dans le combat; après la bataille de Pharsale, le fils de Pompée veut arrêter & punir tous ceux qui se retiroient, & commencer par Ciceron même. Caton l'adoucit, & sauve la vie à Ciceron & à tous les autres; Scipion, pour faire plaisir au Roi Juba, veut qu'on passe au fil de l'épée tous les habitans d'Utique sans distinction d'âge ni de

Humanité de Phocion.

Avantage de Caton de ce côté-là.

ſexe, & qu'on raſe la ville, il s'oppoſe à cette cruauté, & l'empêche ; la veille de ſa mort il confere avec Lucius Ceſar, & lui enſeigne la maniere dont il doit parler pour fléchir Ceſar, celui qui a reſolu de ſe tuer, s'intereſſe encore pour les autres, & leur inſpire ce qu'ils doivent dire & faire pour adoucir leur ennemi & pour obtenir leur grace.

Cinquiéme avantagé de Caton, la prévoyance.

Caton l'emporte encore ſur Phocion du côté de la prévoyance. On diroit que ce n'eſt pas un homme, qui par ſes lumieres pénétre dans l'avenir, mais que c'eſt un Dieu, qui le développe & qui l'annonce. Il prédit aux Romains tous les maux que l'amitié de Ceſar & de Pompée verſera ſur eux ; Craſſus & Pompée n'ont pas plûtôt fait élire Vatinius Préteur qu'il les avertit de tous les malheurs qui accueilliront la ville ; ſur le décret qui décerne à Ceſar des Provinces & des troupes, il annonce à Pompée les maux qu'il ſe prépare par là, & qui retomberont ſur Rome ; il développe aux Romains tous les deſſeins & toutes les vûës de Ceſar, comme s'il avoit été ſon confident, il leur expoſe le but où il tend & leur fait voir qu'ils n'ont que Ceſar à craindre ; il prévoit le malheur de Scipion & la fin malheureuſe qu'aura la guerre d'Afrique, & il les prédit.

Troiſiéme avantage de Phocion, la juſtice.

Caton faiſoit profeſſion d'une juſtice ſévere, qui ne mollit ni par grace, ni par faveur, & Phocion en ſuivoit une plus douce & plus humaine qui ſçait quelquefois ſe relâcher de ſes

droits. Mais cet homme si dur & si inflexible en s'élevant contre ceux qui avoient acheté les suffrages pour parvenir aux Charges, s'attacha à poursuivre Murena, qui à force d'argent s'étoit fait nommer Collegue de Silanus au Consulat, & ce même Silanus, coupable de la même corruption, il le laissa là, parce qu'il est son beau-frere. L'alliance fléchit cette justice inflexible en toute autre occasion. Phocion, quoique moins sévere, fut pourtant plus juste lorsqu'il réfusa de secourir son gendre Charicles appellé en Justice, pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçûës d'Harpalus, & qu'il lui dit ce beau mot, *Je t'ai fait mon gendre, mais c'est pour toutes choses bonnes & honnêtes.* Cependant ce même Caton, qui avoit épargné son beau-frere par une exception si injuste & si marquée, voïant Pompée se relâcher en plusieurs choses pour favoriser ses amis & ses parens accusez de pareilles prévarications, il lui fit de séveres reprimandes. Il ne pardonne pas à Pompée ce qu'il se pardonne à lui-même. Dans ces vertus outrées, c'est souvent l'humeur qui gouverne, & qui se glisse sous le masque de la raison & de la vertu.

Quatriéme avantage de Phocion, le désinteressement.

Le désinteressement est une qualité si nécessaire, dans un homme d'Etat sur tout, que sans elle toutes les autres sont souvent inutiles, & quelquefois même pernicieuses. De ce côté-là Phocion & Caton paroissent d'abord assez égaux.

Cent mille écus.

Phocion refusa cent talens que lui envoyoit

Alexandre, & une ville qu'il vouloit lui donner. Il rejetta avec la même grandeur d'ame les sept cent talens que lui envoyoit Harpalus, & une grosse somme de Menyllus. Caton vendit une riche succession, qui lui étoit échûë, en prêta l'argent à ses amis sans interêt, souvent même il engagea pour eux ses terres & ses esclaves, & il renvoya les riches presens que le Roi Dejotarus lui envoyoit pour gagner sa faveur.

Sept cent mille écus.

On dira que la difference infinie des offres en met une très-grande dans leur vertu, & que de ce côté-là Phocion a tout l'avantage, mais il semble que ce n'est pas par là qu'il en faut juger. Caton auroit résisté de même à tout l'or du monde; d'ailleurs on peut dire que celui qui donne, fait plus que celui qui refuse de recevoir. C'est la difference de leur fortune qui donne seule tout l'avantage à la magnanimité de Phocion. Le riche, qui se rend esclave de l'or, dont il n'a pas besoin, est un monstre; & le pauvre, qui resiste aux aiguillons de la nécessité, toûjours si imperieuse, est un homme divin. L'extrême pauvreté, où mourut Phocion, après avoir été tant de fois Capitaine Général, donne à son désinteressement un très-grand lustre.

Ce qui donne l'avantage à Phocion sur le désinteressement.

La simplicité de vie étoit égale dans l'un & dans l'autre. Mais celle de Phocion n'étoit pas si admirable dans son siecle & dans sa ville, où l'on en voyoit de grands exemples, que celle de Caton l'étoit dans le sien, où le luxe étoit mon-

Sixiéme avantage de Caton, la simplicité de vie.

té à ſon comble. Il faut dire auſſi au déſavantage de ce dernier, qu'en pouſſant l'auſterité juſqu'à mépriſer les uſages reçus, à paroître à la place nuds pieds & ſans robe, & à aller en cet état à ſon tribunal, il s'attira juſtement le reproche d'avoir terni & ravalé ſa Préture par ſes manieres indécentes. Son principe de faire le contraire de ce que l'on faiſoit, & de ne rougir que des choſes véritablement honteuſes, en ſe mettant au-deſſus de celles qui ne le ſont que dans l'opinion, doit avoir des bornes. Il faut faire le contraire de ce que ſont les vicieux, & qui eſt véritablement blâmable ; mais ce qui eſt établi par le conſentement général & par la pratique conſtante des hommes, ne doit pas être regardé comme une vaine opinion, car il fait partie de la décence, dont il n'eſt jamais permis à perſonne, & moins encore à un homme public, de s'écarter. Autrement on ouvrira la porte à l'impudence : Eh qu'y a-t-il de plus honteux ?

Caton blâmé de mépriſer les uſages reçûs.

Reſpect qu'il faut avoir pour ce qui eſt établi par le conſentement général des hommes.

Le mariage eſt un point ſi eſſentiel, qu'il peut ſeul empoiſonner la vie la plus heureuſe, & adoucir la plus infortunée. Phocion & Caton furent mariez deux fois, mais avec un ſort bien different. On ne ſçait rien de la premiere femme de Phocion, & ce n'eſt pas une mauvaiſe marque pour elle. La ſeconde fut un modelle de vertu, de ſimplicité, & de modeſtie. Elle s'attira en plein théatre les éloges & les applaudiſſe-

Cinquiéme avantage de Phocion, ſes mariages.

mens des Atheniens ; au lieu que la premiere femme de Caton se dèshonora par ses débauches, & qu'il est accusé d'avoir dèshonoré lui-même la seconde en la donnant en mariage à Hortensius. Il est certain que cette complaisance auroit été plus pardonnable à Phocion, qui vivoit dans une ville où un grave Legislateur avoit voulu introduire ces mariages, qui paroissent si indécens, & les autoriser par une Loi formelle.

Si Caton fut plus malheureux en femmes que Phocion, il fut plus heureux en enfans. Le fils de Phocion, malgré le soin que son pere avoit pris de le faire élever à Sparte dans toute la rigueur de la discipline Lacedemonienne pour le corriger de son luxe & de son penchant aux plaisirs, vêcut toûjours dans la débauche ; & celui de Caton fut d'abord extrêmement décrié par son attachement aux femmes, mais il effaça cette tache par la générosité de sa mort ; il fut tué à la bataille de Philippes après avoir fait des prodiges de valeur & donné de l'admiration à ses ennemis mêmes. Et sa fille Porcia ne ceda à son pere ni en sagesse, ni en temperance, ni en magnanimité. *Septiéme avantage de Caton, les enfans.*

Pour achever la comparaison de ces deux grands hommes, il ne nous reste qu'à parler de leur mort. Phocion mourut par l'injustice de ses Citoyens. Il est vrai qu'il y donna lieu par la faute qu'il fit de ne pas arrêter Nicanor. Mais cette faute n'est pas seulement pardonnable, elle est *Huitiéme avantage de Caton, sa mort.*

glorieuſe. On ne peut pas douter que s'il avoit connu les deſſeins de Nicanor, il n'eût préferé le ſalut de ſa patrie aux interêts de ſon ami, mais il les ignora; & de trahir & de livrer un ami, en qui on a une entiere confiance, & dont on n'a aucun ſujet de ſe défier, c'eſt une extrémité ſi vioente & ſi effrayante pour un homme généreux, qu'il aime mieux mourir que de s'y porter. Caton ſe tua lui-même pour ne pas ſurvivre à ſa liberté, & à celle de ſa patrie, & par cette mort génereuſe & libre il triompha ſeul de ſon ennemi, qui triomphoit de la terre entiere.

On parle ici ſelon les ſentimens de Plutarque.

Sixiéme avantage de Phocion, la gloire qui ſuivit ſa mort.

Les ſuites de la mort de Phocion furent plus honorables que celles de la mort de Caton. On donna à celui-ci de très-grands éloges, tout le peuple d'Utique l'appella d'une commune voix ſon bienfaicteur, ſon ſauveur, le ſeul libre, le ſeul invincible; la crainte même de Ceſar, qui arrivoit, ne put refroidir en eux le reſpect & la véneration qu'ils avoient pour lui. Ils lui firent des funerailles honorables, & lui éleverent ſur le rivage de la mer un tombeau avec une ſtatuë qui tient une épée. Mais tout cela n'approche pas de la gloire qui ſuivit la mort de Phocion. Une Dame de Megare lui éleva un tombeau vuide & emporta chez elle ſes os qu'elle enterra dans ſon foyer. Les Athéniens accablez de maux ſentirent bien-tôt la faute qu'ils avoient faite, & reconnurent quel vigilant Magiſtrat & quel Gardien de la temperance & de la juſtice ils avoient fait mou-

rir,

rir, & touchez de repentir, ils firent revenir ses cendres, les enterrerent honorablement aux dépens du public, lui éleverent une statuë de bronze, & condamnerent à la mort ses accusateurs. Phocion, après avoir été mis à mort comme Socrate le plus sage des hommes, fut vengé comme lui.

Tous deux également soigneux de leurs amis, jusques dans les bras de la mort.

Le soin qu'ils eurent l'un & l'autre de leur ami jusques dans le sein de la mort, mérite de n'être pas oublié. Phocion se condamne lui-même pour adoucir ses Juges, & n'oublie rien pour sauver ses amis accusez avec lui. Il n'accorde qu'avec la derniere peine à Nicocles la grace qu'il lui demande de boire le premier le poison, & il fait sentir combien lui coûte cette triste complaisance. Et Caton ne s'épargne ni travaux, ni soucis, ni peines pour mettre ses amis en sûreté, il les presse de se sauver; il leur fournit tout ce qui leur est néceſsaire; il va sur le port pour les voir embarquer; il témoigne pour eux la derniere inquiétude; il envoye plusieurs fois pour sçavoir de leurs nouvelles, & sur ce qu'on lui rapporte que la mer est fort grosse, il soûpire en pensant au danger auquel ils sont exposez. Enfin dès qu'il sçait qu'ils sont embarquez, il se tuë. Les véritables gens de bien poussent les soins de l'amitié au-delà de la mort même, & ils s'oublient eux-mêmes pour ne penser qu'à sauver leurs amis.

Egaux dans les derniers ordres qu'ils donnent à leurs fils.

Les ordres qu'ils donnerent l'un & l'autre à leurs fils en mourant, font honneur à leur politi-

que & à la Philosophie qu'ils professoient. Phocion manda à son fils de ne chercher jamais à se venger des Athéniens, & d'oublier leur injustice, & Caton défend au sien de se mêler jamais du Gouvernement.

Dernier avantage de Caton, les conseils.

Enfin, pour donner en un mot une idée générale de l'un & de l'autre, il suffit de dire que Phocion périt, & livra sa patrie à de grands malheurs pour avoir suivi ses propres conseils, & pour ne s'être pas défié d'un ami qu'il ménageoit pour elle, & que Scipion, Pompée, & Rome périrent pour n'avoir pas suivi les avis de Caton, différence bien glorieuse pour ce dernier, & qui lui donne sur Phocion un grand avantage.

Fin du Tome sixiéme.



